



Stephanie
LAURENS

*Indocile
Angelica*

roman

Victoria

STEPHANIE LAURENS

Indocile Angelica

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Emmanuelle Sander

Victoria

 HARLEQUIN

A propos de l'auteur

N° 1 sur les listes de best-sellers du **New York Times**, Stephanie Laurens a commencé à écrire pour fuir l'austérité du monde scientifique, mais bientôt ce passe-temps est devenu une véritable carrière. Ses romans situés à l'époque de la Régence ont captivé les lecteurs du monde entier, faisant d'elle l'un des auteurs de romance les plus populaires au monde. Stephanie a publié une soixantaine de romances historiques. Elle vit aujourd'hui avec son mari et ses deux chats près de Melbourne, en Australie, où elle partage son temps entre écriture, lecture et jardinage. Suivez son actualité et retrouvez toutes les informations sur ses romans sur son site officiel : www.stephaniaurens.com.

La famille Cynster

Chapitre 1

1^{er} juin 1829
Cavendish House, Londres

— Oh ! mon Dieu !

Le dos tourné à la foule d'invités qui bavardaient dans le salon de lady Cavendish, Angelica Rosalind Cynster fixa, dans le reflet des longues fenêtres donnant sur la terrasse et les jardins sombres, le gentleman qui ne la quittait pas des yeux, à l'autre bout de la pièce.

Une demi-heure plus tôt, elle avait déjà senti sur elle cet œil troublant. Il l'avait regardée valser, rire et bavarder avec les autres. Mais elle avait eu beau le chercher discrètement, l'homme avait refusé de se montrer. Irritée, Angelica avait profité d'une pause des musiciens pour arpenter la pièce, allant de groupe en groupe, échangeant des compliments et des commentaires, se faufilant habilement parmi les invités jusqu'à ce qu'enfin l'homme soit dans sa ligne de mire.

— C'est lui, murmura-t-elle, les yeux écarquillés, sans oser y croire.

L'excitation à peine voilée qui tendait sa voix attira l'attention de sa cousine Henrietta, à côté d'elle. Angelica secoua la tête, mais une personne d'un groupe voisin interpella Henrietta, laissant Angelica seule, le regard rivé sur l'homme le plus fascinant qu'elle ait jamais vu.

Elle se considérait experte dans l'art de jauger les gentlemen. Depuis son plus jeune âge, elle était consciente de ce qui les différenciait des autres, et après des années d'observation elle avait appris à déchiffrer leurs traits et leurs manies particulières. En matière de gentlemen, elle avait de grandes exigences.

Physiquement, celui-là supplantait tous les autres.

L'inconnu se trouvait en compagnie de six autres gentlemen dont elle connaissait le nom, mais elle était certaine de n'avoir jamais rencontré celui-là, ni d'avoir jamais posé les yeux sur lui. Dans le cas contraire, elle aurait su, comme à cet instant, qu'il était le gentleman qu'elle attendait.

Depuis toute petite, Angelica était fermement convaincue qu'elle reconnaîtrait son héros, celui qui était voué à devenir son mari, dès le premier regard. Elle n'avait jamais imaginé que ce regard providentiel se ferait dans le reflet d'une vitre, à travers une pièce bondée, mais le résultat était le même : elle savait que c'était lui.

Le talisman que Catriona, leur cousine d'Ecosse — aussi appelée « la Dame » —, avait offert aux filles Cynster pour les aider à trouver leur véritable amour était passé de sa sœur aînée Heather à sa sœur Eliza, qui le lui avait à son tour transmis lors de son récent retour à Londres avec son nouveau fiancé. La chaîne en or parsemée d'améthystes retenait un pendentif en quartz rose. A

présent, le mystérieux talisman reposait sous le fichu d'Angelica, niché au creux de son décolleté.

Estimant que le moment était venu, elle s'était lancée trois jours plus tôt dans une campagne intensive pour trouver son héros. Armée de son collier, de son instinct et de toute sa détermination, elle était venue à cette soirée avec la ferme intention d'étudier tous les beaux partis présents chez lady Cavendish, qui avait réuni chez elle la crème de la haute société.

Le talisman avait fonctionné avec Heather, qui était maintenant fiancée à Breckenridge, et avait réuni Eliza et Jeremy Carling. Angelica avait bien espéré qu'il l'aiderait, mais elle ne s'attendait pas à ce que le résultat soit aussi rapide !

Maintenant que son héros se trouvait dans son champ de vision, il n'était pas question de perdre une minute.

A l'autre bout de la pièce, l'homme ne pouvait pas voir qu'elle était en train de l'observer. Le regard rivé sur son reflet, elle le dévorait littéralement des yeux. Il était d'une taille impressionnante et dominait d'au moins une demi-tête tous les hommes autour de lui, même les plus grands. Avec son élégant costume noir, sa chemise et sa cravate d'un blanc immaculé, tout dans sa physionomie, de l'envergure de ses épaules à la longueur de ses jambes, paraissait parfaitement proportionné.

Il avait des cheveux noirs et souples, assez longs mais coiffés à la mode avec quelques mèches légèrement ébouriffées.

Angelica essaya de mieux distinguer son visage, mais la pâleur du reflet l'en empêcha. Elle n'apercevait rien d'autre que des traits austères et réguliers.

Son large front, son nez droit et sa mâchoire carrée l'inscrivaient dans une lignée aristocratique. Seuls les nobles étaient dotés de visages aussi finement ciselés, d'une beauté froide.

Angelica sentit son cœur battre d'excitation.

Maintenant qu'elle l'avait trouvé, que devait-elle faire ?

Si ce comportement avait été toléré, elle aurait tourné les talons, traversé la pièce et serait allée vers lui pour se présenter. Mais même venant d'elle, cette attitude serait jugée trop audacieuse. Or Angelica avait compris que si l'homme venait de passer une demi-heure à la regarder sans faire un geste pour l'approcher, c'est qu'il n'était pas prêt à le faire, pas ici, et pas ce soir.

Ce qui ne lui convenait pas du tout.

Elle observa alors les gentlemen qui se trouvaient avec son héros, lequel écoutait les conversations mais y participait rarement, feignant sans doute de s'y intéresser pour mieux dissimuler son intérêt pour elle.

A ce moment-là, l'un des hommes s'inclina en signe de salut et quitta le cercle.

Angelica sourit. Sans un mot, elle s'éloigna d'Henrietta, se faufila dans la foule qui envahissait le centre de la pièce et saisit la manche de l'honorable Theodore Curtis juste avant qu'il rejoigne un autre groupe de ladies et de gentlemen.

Il tourna la tête et lui sourit :

— Angelica ! Où vous cachez-vous ?

Elle désigna les fenêtres.

— J'étais là-bas. Dites-moi, Theo, qui est ce gentleman, dans le groupe que vous venez de quitter ? Cet homme très grand, que je n'ai jamais vu.

Theo, un ami de sa famille, qui la connaissait beaucoup trop bien pour s'intéresser à elle, pouffa doucement.

— Je lui avais bien dit qu'il ne faudrait pas attendre longtemps avant que les jeunes ladies le

remarquent et viennent lui tourner autour.

Angelica fit la moue.

— Ne me taquez pas. Qui est-ce ?

— C'est le vicomte de Debenham.

— Mais encore ?

— Un ami. Je le connais depuis des années, il a le même âge que moi. Nous sommes arrivés à Londres en même temps et nous avons les mêmes passe-temps. Sa propriété se trouve tout près de Peterborough, mais il est resté assez longtemps absent de Londres... cela doit faire quatre ans qu'il est parti. Sa famille et ses affaires l'ont retenu. Il vient tout juste de refaire son apparition dans les salons et les bals de la capitale.

— Hmm. Dans ce cas, rien ne vous empêche de nous présenter.

Theo haussa les épaules sans se départir de son sourire.

— Si tel est votre désir.

— Oui, j'aimerais beaucoup.

Angelica lui prit le bras et ils se tournèrent vers le cercle où Debenham, son héros, se trouvait encore.

— Je vous promets de vous rendre la pareille la prochaine fois que vous vous intéresserez à une jeune lady.

— Je compte sur vous, répondit Theo en riant.

Tenant fermement la main d'Angelica sous son bras, il la guida à travers la foule.

Tandis qu'ils se faufilaient entre les invités en distribuant sourires et hochements de tête, Angelica fit un rapide examen de sa tenue. Elle vérifia que la soie de sa robe bleu-vert n'était pas froissée, que le fichu en dentelle qui couvrait partiellement son profond décolleté était bien en place et dissimulait convenablement son collier, puis fit une pause pour ajuster plus élégamment son châle tissé de fils d'argent. Elle n'avait pas à s'inquiéter pour son réticule ou son éventail, dont elle avait choisi de se passer.

En revanche, elle n'osait pas toucher à ses cheveux. Ses tresses d'un roux cuivré étaient savamment relevées en un chignon retenu par d'innombrables épingles et un peigne incrusté de perles. Par expérience, elle savait qu'un mouvement trop brusque risquait de tout défaire. Même si les gentlemen n'auraient certainement pas vu d'objection à ce qu'elle déploie sa longue chevelure, telle Vénus sortant des flots, ce n'était pas ainsi qu'elle souhaitait apparaître pour la première fois devant son héros.

A présent, celui-ci la voyait s'approcher. Elle venait d'apercevoir son visage au milieu de la foule. Son regard était toujours posé sur elle mais, même de plus près, son expression demeurait indéchiffrable.

Theo se fraya un chemin vers lui, puis tira Angelica au milieu du cercle d'hommes avant de la présenter de manière théâtrale.

— Chers amis ! Regardez qui je viens de trouver.

— Mademoiselle Cynster !

Cette exclamation fusa de plusieurs bouches.

— Les jolies demoiselles sont toujours les bienvenues parmi nous, déclara Millingham en s'inclinant devant elle, aussitôt imité par les autres — sauf un.

Après avoir répondu à leurs salutations, Angelica se tourna vers Debenham. Theo s'était arrangé

pour l'introduire dans le groupe en la plaçant à côté de lui. Elle leva les yeux vers son visage, impatiente de pouvoir mieux l'observer.

C'est alors que Theo lança :

— Debenham, vieux frère, permettez-moi de vous présenter l'honorable Angelica Cynster. Mademoiselle Cynster, le vicomte de Debenham.

Angelica entendit à peine ses paroles tant elle était captivée par ces grands yeux aux paupières lourdes, dont les prunelles ombrageuses oscillaient entre le gris pâle et le vert. Ce regard la fascinait. Il semblait vouloir dissimuler sa vraie nature, celle d'un homme perspicace et calculateur, teintée de lucidité, de froideur et de cynisme.

Impassible, son héros l'étudiait et la jugeait, et Angelica n'aurait su dire s'il était impressionné par sa personne ou non.

Avec un léger sourire, elle inclina la tête sans le quitter des yeux.

— Je ne crois pas que nous ayons déjà été présentés, monsieur, dit-elle en lui tendant la main.

Les lèvres de son héros bougèrent à peine, conservant la même ligne évasive. Il leva une main du pommeau en argent où elle était posée. A l'autre bout de la salle, Angelica n'avait pas remarqué sa canne. L'homme serra ses doigts entre les siens. Sa poigne était froide, sans être impersonnelle, et trop précise, trop ferme pour être ignorée.

Angelica frémit et sentit son cœur chanceler. Les yeux toujours dans les siens, elle s'imprégnait de cette sensation inattendue — et de l'impression subtile mais indéniable qu'il hésitait à la lâcher. La gorge soudain nouée, elle lui fit la révérence.

Son regard déconcertant ne la quitta pas tandis qu'il s'inclinait devant elle avec une grâce nullement altérée par sa canne.

— Mademoiselle Cynster. C'est un plaisir de faire votre connaissance.

Sa voix grave s'insinua en elle et fit remonter un long frisson dans son dos.

Sous l'emprise de ses doigts froids, Angelica sentit naître une chaleur voluptueuse au creux de son ventre. A côté d'elle, son héros dégageait une très forte sensualité, comme s'il émanait de lui un magnétisme viril dirigé vers elle seule...

Doux Jésus. Angelica résista à l'envie de s'éventer. Elle fut tentée de remercier immédiatement la Dame, mais elle rassembla ses esprits et retira sa main en faisant glisser ses doigts entre ceux du jeune homme. Il la laissa faire, et pourtant elle était consciente que c'était uniquement parce qu'il l'y avait autorisée. Une sirène d'alarme se mit à hurler en elle, mais elle aurait préféré mourir plutôt que de s'avouer qu'elle était démunie face à lui. Il était son héros, et par conséquent elle pouvait avancer en toute confiance.

Prenant une courte inspiration, elle lui dit :

— J'ai cru comprendre que vous veniez tout juste de revenir à Londres, monsieur.

Tout en parlant, elle se tourna vers lui et recula d'un pas, l'obligeant à en faire de même. Cette manœuvre les mit un peu à l'écart du groupe tout en leur offrant plus d'intimité. Theo, qui avait compris le message, s'avança pour demander à Millingham de lui parler de l'acquisition de ses nouvelles terres.

Pendant ce temps, Debenham continuait de la toiser, ses lourdes paupières bordées d'épais cils noirs voilant son regard.

— Je suis de retour depuis une semaine, lui répondit-il. Debenham Hall se trouve tout près, dans le Cambridgeshire, mais mes affaires m'ont tenu à l'écart de la société pendant plusieurs années.

Angelica pencha la tête sur le côté, étudia ouvertement son visage et laissa les questions qui lui brûlaient la langue — aussi impertinentes qu'inavouables — se refléter dans ses yeux...

Son héros incurva les lèvres en une moue qui n'était pas vraiment un sourire, mais plutôt un signe sans équivoque de compréhension.

— J'ai dû m'occuper de mes terres, expliqua-t-il. Je prends mes responsabilités très à cœur.

Malgré la légèreté et la nonchalance de son ton, elle était certaine qu'il ne faisait que lui dire l'entière vérité.

— Dois-je en déduire que vos terres sont désormais suffisamment prospères pour ne plus avoir besoin de votre surveillance, et que vous êtes revenu vers les distractions de la ville ?

Il l'étudia de nouveau, avec cette étrange expression qui semblait pouvoir percer l'assurance qu'elle affichait en public. Devil Cynster, le cousin d'Angelica, et sa mère, Helena, avaient eux aussi des yeux vert pâle et un regard perçant. Mais ceux de Debenham étaient plus clairs et plus pénétrants encore.

— On pourrait dire cela, mais la cruelle vérité est que je suis revenu à Londres pour la même raison qui pousse la plupart des gentlemen de mon âge à fréquenter les salles de bal.

— Vous êtes à la recherche d'une épouse ? demanda-t-elle, sous le coup de la surprise.

Sa question était sans doute choquante, mais il fallait absolument qu'elle sache.

Son héros sourit de nouveau, un peu plus franchement cette fois.

— C'est exact, dit-il en soutenant son regard. Comme je vous l'ai dit, c'est généralement pour cela qu'on revient dans la capitale, et dans la société.

A cause de la foule, qui leur laissait peu d'espace, ils se tenaient à quelques centimètres à peine l'un de l'autre. Parce qu'il était si grand et elle si petite, elle devait lever la tête vers lui et il devait se pencher vers elle. Malgré le voisinage des autres hommes, ils se trouvaient dans une étrange proximité... quelque chose de presque intime.

Son imposante stature et l'incroyable puissance de son corps paré d'élégants habits bouleversaient Angelica. Sa chaleur tentatrice l'enveloppa insidieusement, l'invitant à s'approcher plus près encore.

Plus elle soutenait son regard, plus elle...

— Angelica ! Je me disais bien que je vous avais vue dans la foule.

Elle détourna les yeux et trouva à côté d'elle Millicent Attenwell qui lui souriait, tandis que Claire, la sœur de Millicent, se glissait à côté de Debenham.

— Même si nous sommes en juin, on étouffe littéralement dans ces salons, vous ne trouvez pas ? demanda Claire en lança un coup d'œil inquisiteur vers Debenham avant de lui adresser un sourire faussement timide. Je ne crois pas que nous ayons déjà été présentés, monsieur.

Theo posa les yeux sur Angelica et dut comprendre qu'il lui fallait intervenir. Il présenta Millicent et Claire, puis il rendit le même service à Julia Quigley et à Serena Mills, qui, voyant que les sœurs Attenwell avaient trouvé un nouveau gentleman terriblement séduisant, s'étaient précipitées pour rejoindre leur cercle qui ne faisait que s'élargir.

Bien que mécontente de cette interruption, Angelica profita de l'occasion pour reprendre ses esprits. Elle se sentait déstabilisée par le trop beau visage de Debenham, son regard hypnotique et son corps troublant, tout ce qui était nouveau pour elle. Jamais elle n'avait ressenti une telle fascination. Jamais elle ne s'était perdue dans les yeux d'un homme avant ce jour.

Il était indéniablement son héros.

Millicent, Claire, Julia et Serena avaient accaparé la conversation avec animation, lançant sans cesse leurs regards brillants vers Debenham dans l'espoir manifeste de le ferrer.

S'il leur prêta une attention polie, l'homme ne répondit à aucune de leurs avances.

Angelica observa furtivement son visage, mais juste à cet instant il baissa les yeux vers elle et leurs regards se croisèrent de nouveau... pour ne plus se quitter.

Un ange passa.

Angelica retint son souffle, puis tourna la tête vers Julia, qui racontait une histoire palpitante.

Elle sentit Debenham la contempler quelques instants, puis il se détourna à son tour vers l'oratrice — et se rapprocha imperceptiblement d'Angelica.

Son cœur sembla alors s'arrêter, avant de se mettre à battre furieusement.

Lui aussi l'avait senti, apparemment. Et lui aussi était aussi intrigué qu'elle par ce lien qu'il y avait entre eux.

Parfait. Mais comment trouver l'occasion d'apprendre à mieux le connaître ?

Un violoniste commença à s'accorder dans un coin du salon.

— Enfin ! s'écria Millicent en se trémoussant. Les danses vont reprendre.

Ses yeux brillants implorèrent Debenham pour qu'il l'invite à danser.

Avant qu'Angelica puisse réagir, l'homme ramena sa canne devant lui et s'y appuya plus lourdement.

Millicent vit son geste, mais n'osa pas lui demander d'où venait sa blessure. Avec le même enthousiasme, elle décocha un regard encourageant à Millingham.

Lequel accepta l'invitation et lui prit la main.

Les autres gentlemen firent leur devoir en invitant Claire, Julia et Serena à danser. Comprenant que Debenham ne tournoierait pas avec elles sur la piste de danse, les ladies acceptèrent avec empressement et le groupe se dispersa.

Angelica se retrouva entre Debenham et Theo, face à Giles Ribbenthorpe. Theo lui sourit, puis salua les messieurs avant de s'éloigner dans la foule.

Ribbenthorpe savait décrypter les signaux aussi bien que n'importe qui. Toutefois, il demanda à Angelica avec un petit sourire :

— Voulez-vous danser, mademoiselle Cynster ?

— Merci pour votre invitation, Ribbenthorpe, mais je préfère ne pas me joindre à cette danse. En revanche, lady Cavendish sera ravie de vous voir sur la piste, et Jennifer Selkirk...

Elle désigna une petite brune debout à côté de son dragon de mère.

— ... attend d'être délivrée. Pourquoi ne pas aller jouer le vaillant chevalier ?

Ribbenthorpe se tourna vers les Selkirk, puis partit d'un grand éclat de rire. Sans cesser de sourire, il fit un signe de tête à Angelica et prit congé.

Celle-ci était heureuse de le voir suivre ses conseils et emmener Jennifer sur la piste de danse. Enfin seule avec Debenham, elle abandonna la distance que lui imposaient les bonnes manières et pointa son regard directement sur sa canne.

L'homme hésita, puis consentit à lui donner des explications :

— C'est une vieille blessure. Je peux marcher, mais pas me risquer à danser : mon genou pourrait lâcher.

Elle leva les yeux vers lui et l'étudia ouvertement.

— Vous n'avez donc jamais valsé ?

Elle adorait la valse, et s'il était son héros...

— Si. Avant mon accident, j'avais appris cette danse et participé à des bals de campagne, mais depuis je n'ai jamais pu reposer le pied sur une piste de danse.

— Je comprends.

Elle mit de côté sa déception pour se concentrer sur des questions plus urgentes.

— Si vous n'avez pas arpenté les pistes d'Almack ou d'ailleurs, où espérez-vous trouver votre future épouse ? Il est difficile de ne pas vous remarquer et, étant donné que Millicent, ses amies et moi-même ne connaissions pas votre existence avant ce soir, je serais surprise d'apprendre que vous étiez présent aux principaux événements qui ont eu lieu la semaine dernière.

Il soutint son regard, comme s'il réfléchissait à la réponse qu'il allait lui faire.

— Ne me dites rien, ajouta-t-elle en redressant le menton, vous étiez occupé à jouer aux cartes ou à faire la noce avec vos amis.

Il étira les lèvres en un sourire narquois.

— Malheureusement non. Si vous voulez tout savoir, j'ai passé plusieurs jours à remeubler les pièces de ma maison à Londres. Ensuite, mes premières incursions dans la société se sont faites dans les clubs. Etant donné que je me suis absenté longtemps, voir autant de personnes se souvenir de moi était aussi inattendu que plaisant.

Il fit une pause avant de reprendre :

— L'invitation de lady Cavendish est alors arrivée, et je me suis dit qu'il était temps de me jeter à l'eau.

— Je vous rencontre donc à l'occasion de votre première sortie.

— Tout à fait.

Il l'observa attentivement.

— Pourquoi semblez-vous si satisfaite ? demanda-t-il.

— Parce que dans le langage de la société, cela veut dire que j'ai pris de vitesse toutes les autres ladies, jeunes ou moins jeunes.

Il la dévisagea, comme abasourdi par sa réponse.

— Je trouve votre candeur rafraîchissante, mais êtes-vous toujours aussi directe ?

— En général, oui. Je considère que se compliquer la vie en se pliant scrupuleusement aux règles de la bienséance est une perte de temps.

— Vraiment ? Dans ce cas, pourquoi — en toute innocence, et sans trop me plier aux règles de la bienséance — avez-vous demandé à Curtis de nous présenter ?

Elle écarquilla les yeux.

— C'est VOUS qui étiez après moi.

Il soutint son regard.

— Et alors ?

Elle espérait qu'il nie en bloc. L'expression de ses yeux, semblable à celle d'un redoutable prédateur, lui coupa le souffle et lui noua la gorge.

— Alors, maintenant, c'est moi qui suis après vous, dit-elle tranquillement.

— Ah, je vois. C'est certainement une nouvelle entorse à la cour que les jeunes gens en quête de conjoint se jouent habituellement.

Il balaya des yeux les alentours puis revint vers elle.

— Je n'avais jamais remarqué que les jeunes femmes pouvaient être aussi audacieuses.

— Les autres jeunes femmes ne sont pas comme moi, répondit-elle avec hauteur.

— C'est on ne peut plus vrai.

Il la fixa quelques secondes avant d'ajouter :

— Parlez-moi donc d'Angelica Cynster.

Il avait baissé d'un ton. Conjugué à son regard changeant et hypnotique, le timbre de sa voix subjuguait Angelica et l'attirait irrésistiblement.

Il ne serait pas inutile de lui faire savoir que sa manœuvre fonctionnait.

— Tous ceux qui me connaissent vous diront que j'ai vingt et un ans, mais que j'ai la maturité d'une femme de vingt-cinq ans. On dit aussi que, de toutes les Cynster, je suis la plus têtue, la plus volontaire et la plus déterminée, et qu'aucune Cynster ne peut être considérée comme une plante verte.

— Vous ne semblez pas être de tout repos, en effet.

Elle le défia du regard, sans chercher à le contredire.

Les musiciens entamèrent une deuxième valse.

Il hésita, puis reprit :

— Si vous avez envie de danser, ne vous sentez pas obligée de...

— Je n'ai pas envie de danser, le coupa-t-elle.

Tous ceux qui ne dansaient pas suivaient des yeux les couples qui tournoyaient sur la piste.

— En fait...

Elle leva la tête vers son héros.

— Je trouve qu'il fait plutôt chaud dans cette pièce. Nous aurions pu aller nous promener sur la terrasse et prendre un peu l'air.

Il ne répondit pas tout de suite et, de nouveau, elle eut l'impression qu'il désapprouvait son invitation. Pourtant...

— Si tel est votre souhait, allons-y, dit-il en lui offrant son bras.

Elle posa la main sur sa manche et sentit son bras dur comme de l'acier sous le tissu. Elle sourit de plaisir, sourire adressé autant à lui qu'à elle-même. La conquête de son héros avait commencé.

La canne dans son autre main, il l'accompagna très dignement vers les portes-fenêtres qui donnaient accès à la terrasse et aux jardins.

Après avoir passé le seuil de la porte, Angelica savoura l'air presque doux de la nuit. Une légère brise vint caresser sa nuque et sa gorge.

Les jardins étaient anciens, tout comme les arbres centenaires dont les épaisses branches formaient un toit au-dessus des marches de chaque côté de la longue terrasse, ajoutant à la noirceur de la nuit.

Angelica aperçut d'autres couples qui se promenaient sous les rayons pâles de la lune et entraîna Debenham à l'écart.

Manifestement, il s'en rendit compte.

Même s'il se laissa faire, elle sentit sa désapprobation dans son regard et le pli de ses lèvres finement dessinées.

Elle écarquilla les yeux.

— Qu'y a-t-il ?

— Etes-vous toujours aussi... je ne trouve pas de meilleur mot... effrontée ?

Elle prit un air offensé, mais ne put se départir de son sourire : malgré sa remontrance,

Debenham s'était plié à sa demande, et ils arpentèrent maintenant d'un pas paisible la terrasse qui longeait le salon.

— Je sais que les gentlemen préfèrent conduire, mais je suis impatiente de nature et également très directe. J'ai envie de mieux vous connaître, et c'est réciproque. Pour ce faire, nous devons pouvoir nous parler en privé et donc...

Elle fit un geste circulaire pour désigner la terrasse déserte.

— ... nous voici au calme.

— Nous venons tout juste d'être présentés et vous vous êtes déjà arrangée pour que nous ayons un entretien privé.

Loin de s'en plaindre, il paraissait résigné.

— Je ne vois pas l'intérêt de perdre du temps et...

Elle regarda ostensiblement vers les fenêtres du salon.

— ... croyez-moi, cette promenade n'a absolument rien d'illicite. Nous sommes à la vue de toutes les personnes dans cette pièce.

— Oui, mais tous les invités sont tournés vers la piste de danse.

Il secoua la tête.

— Vous êtes aussi audacieuse que téméraire.

Il contempla ses cheveux.

— Comme les boucles de vos cheveux en témoignent, ajouta-t-il. Vos frères ont toute ma sympathie. Vous en avez deux, il me semble.

— Oui, Rupert et Alasdair — ou Gabriel et Lucifer, selon que vous vous teniez près de ma mère ou de mes tantes.

— Je suis surpris de ne pas les voir ici, tapis dans l'ombre, prêts à bondir et à vous remettre dans le droit chemin.

— Je vous assure qu'ils le feraient s'ils étaient ici, mais heureusement, ces derniers jours, ils avaient mieux à faire. Ils devaient s'occuper de leurs épouses et de leurs enfants.

— Néanmoins, vous me semblez être une femme intrépide qui aurait besoin d'être étroitement surveillée.

— Aussi étrange que cela puisse paraître, rares sont les personnes qui pensent comme vous. J'ai plutôt la réputation d'être très pragmatique et d'avoir la tête sur les épaules — et non d'être le genre de femme dont un gentleman mal intentionné pourrait abuser.

— Ah. Cela explique pourquoi personne ne semble vous prêter attention.

— C'est exact. C'est l'avantage d'être perçue comme une jeune femme plus mûre que son âge.

L'homme considéra la terrasse et elle suivit son regard, remarquant les deux autres couples qui revenaient vers la porte.

Comme elle se tournait de nouveau vers lui, il lui dit :

— Dites-moi, de quoi vouliez-vous parler ?

Elle étudia quelques instants ses traits réguliers et les lignes dures et aristocratiques de son visage.

— Je m'étonne de ne pas pouvoir me rappeler de vous, de ne pas avoir le souvenir de vous avoir déjà rencontré. A quand remonte votre dernier séjour à Londres ? D'après Theo, vous êtes parti depuis quatre ans.

— Cela fait cinq ans que je suis parti. Je suis arrivé à Londres pour la première fois en 1820

puis, la dernière fois que j'ai honoré un bal de ma présence, c'était en juin 1824. Je suis venu entre-temps dans la capitale pour affaires, mais je n'ai pas eu le temps de sortir.

— Je comprends mieux à présent. Je n'ai fait mes débuts qu'en 1825. Mais vous vous souvenez peut-être de mes sœurs ?

Il acquiesça.

— Oui, je m'en souviens, mais à cette époque je ne prévoyais pas encore de me marier. Je passais plus de temps à éviter les débutantes qu'à bavarder avec elles. Je n'ai pas le souvenir d'avoir parlé avec vos sœurs ; nous n'avons jamais été présentés.

— Hmm... votre retour dans les salles de bal à la recherche de jeunes dames est donc une nouveauté.

— On peut dire cela. Mais parlez-moi plutôt de vous.

Ils avaient atteint le bout de la terrasse et s'étaient arrêtés en haut des marches qui menaient vers une allée de graviers. Angelica plongea son regard vers l'obscurité des jardins. La lumière diffusée par les fenêtres du salon s'évanouissait quelques mètres plus loin. L'endroit où ils se tenaient à présent était entouré d'ombres épaisses projetées par les arbres tout proches.

Elle ôta la main de sa manche et lui fit face, tournant le dos au jardin.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle.

— Vous êtes manifestement chez vous dans cet univers. Passez-vous tout votre temps à Londres ?

Elle contempla son visage voilé par la nuit et lui sourit.

— En tant que Cynster, j'ai toujours fait partie de la haute société. Ce n'est donc pas étonnant que je me sente chez moi dans ces cercles. Cela dit, je ne viens à Londres que le temps de la saison, et peut-être un mois pendant la petite saison. Le reste de l'année, je reste à la campagne, dans le Somerset où je suis née, ou bien je pars rendre visite à des membres de ma famille ou à des amis.

— Préférez-vous la ville ou la campagne ?

Elle prit le temps de réfléchir à la question.

Le voyant tourner furtivement la tête vers la terrasse, Angelica suivit machinalement son regard et constata que les derniers couples retournaient dans le salon.

Debenham la fixa de nouveau.

— Ce n'est pas très facile de répondre à cette question, dit-elle. J'aime les divertissements de la ville mais, si j'avais à la campagne d'autres affaires auxquelles consacrer mon temps et mon énergie — d'autres défis à relever —, je pense que je serais heureuse de rester loin de Londres.

Il la contempla un long moment puis baissa les paupières et posa sa canne contre la balustrade.

— Je dois avouer, dit-il en se redressant, que c'est un soulagement.

— Un soulagement ? Mais pourquoi ? demanda Angelica, curieuse d'entendre sa réponse.

Il avait les yeux rivés sur elle. Le temps parut se suspendre, et Angelica ne parvenait plus à cacher sa perplexité.

— Toutes mes excuses, dit-il à voix basse.

Les mots s'échappèrent de ses lèvres, aussi doux et graves qu'une caresse.

Elle fronça les sourcils.

— Pour quoi ?

— Pour ceci.

Plaquant une main contre la bouche d'Angelica et enroulant un bras autour de sa taille, il la

souleva et la serra contre lui, le temps de descendre rapidement les marches en direction du jardin.

Profondément choquée, Angelica resta paralysée pendant que Debenham l'emmenait dans la profondeur sombre des arbres.

Puis elle se déchaîna.

Derrière sa main, elle cria, puis se débattit et lutta pour se dégager de son étreinte, mais le corps de cet homme était dur comme un roc, et le bras qui la serrait contre lui, ferme comme de l'acier. Changeant brusquement de stratégie, elle cessa de lutter et, tel un pantin désarticulé, se laissa aller contre lui.

Il s'arrêta dans une petite clairière près de l'allée, dissimulée de la demeure par d'épais arbustes, puis fit lentement glisser Angelica jusqu'à ce que ses pieds touchent les graviers. Elle continua de feindre un malaise, attendant le moment de passer à l'action.

Mais il la lâcha brusquement et ôta la main de son visage. Au même moment, il la fit pivoter, ce qui la fit trébucher.

Les yeux agrandis de surprise, elle battit l'air avec les bras, toujours vacillante, luttant pour garder l'équilibre. Elle balaya du regard l'obscurité — où était-elle ? —, se redressa et prit une profonde inspiration pour crier...

Un mouchoir en soie vint soudain s'aplatir contre ses lèvres et la bâillonner étroitement. Son cri se mua en une plainte étouffée. Elle sentit Debenham nouer le tissu à l'arrière de sa tête. Angelica bondit pour s'écarter de lui et fit volte-face en tentant de retirer son bâillon.

Mais il s'était déplacé en même temps qu'elle. Derrière elle, il lui saisit les mains et les ramena dans son dos, serra ses poignets sans ménagement et immobilisa ses bras. Elle était sur le point de tomber au sol lorsque son autre main se ferma sur son avant-bras.

— Ne vous laissez pas tomber. Vous risqueriez de vous tordre les bras.

Angelica se raidit avant de se débattre de nouveau.

— Calmez-vous, reprit-il. Malgré les apparences, je ne vous veux aucun mal.

Elle répondit par des ânonnements étouffés. Furieuse, elle essayait vainement de se libérer et tentait de lui décocher des coups de pied, mais l'homme était trop près et elle ne portait que des chaussures de bal. Elle ne pouvait même pas lui donner un coup de tête au visage tant Debenham était grand.

Alors qu'elle se démenait, il restait sur ses appuis, solide comme un roc, les mains serrées comme un étau autour de ses poignets.

Angelica avait le souffle court et les muscles de ses bras commençaient à devenir douloureux. Ses cheveux tombaient désormais en désordre sur son visage et son cou. Elle se calma.

L'homme se pencha vers elle et sa voix lui parvint à travers l'obscurité, légèrement sur le côté.

— Je vous le répète, je ne vous veux aucun mal. Je vous expliquerai pourquoi je fais cela, mais pas ici, pas maintenant. Soyez assurée que j'ai besoin de vous saine et sauve. Je suis la dernière personne au monde à vous vouloir du mal, et je ne permettrais pas que quelqu'un d'autre le fasse, d'ailleurs.

Dire qu'il était censé être son héros ! Elle inspira profondément et sentit sa poitrine se gonfler. Une partie d'elle-même se sentait furieuse, trahie, prête à tuer cet homme et à lui arracher les yeux, refusant de croire un traître mot de ce qu'il lui disait. Mais une autre avait saisi le ton de sa voix plus que le contenu de son discours, et accepta d'écouter au moins ce qu'il avait à lui dire.

Car il semblait sincère.

Lorsqu'elle se redressa pour attendre la suite, il poursuivit sur le même ton catégorique et légèrement autoritaire.

— Je dois vous parler plus longuement. Je vais vous faire sortir de ce jardin et monter dans ma voiture. Non, je ne vais pas vous libérer tout de suite. Je vais vous emmener chez moi, où nous pourrions parler.

— Fou a-er -e -aisser -ar-ir enchuite ? articula-t-elle à travers son baïllon.

Il y eut un court silence.

— Est-ce que je vais vous laisser partir ensuite ?

Elle hocha vigoureusement la tête.

— En fait, cela dépend de vous.

Elle essaya de regarder derrière elle et lui demanda en fronçant les sourcils.

— E-oi ch-agi-il ?

— De quoi s'agit-il ? Vous le saurez bien assez vite.

Il recula légèrement et elle sentit son châle glisser de ses bras.

L'instant d'après, l'épais tissu s'enroula autour de ses poignets. Ce monstre était en train d'attacher ses mains avec son propre châle !

Elle ne put rien faire pour l'empêcher de serrer le lien.

Avant qu'elle puisse se dégager et revenir en courant vers la demeure, il se pencha vers elle et la souleva dans ses bras.

Elle étouffa un cri et se débattit avant de s'apercevoir qu'une des mains de l'homme était posée dangereusement près de ses seins, tandis que l'autre brûlait sa cuisse à travers la soie de ses jupons. Mieux valait cesser de s'agiter. Elle s'abandonna à un lourd silence et essaya de rassembler ses esprits.

L'allée traversait une petite surface dégagée. Dans la lumière diffuse, elle distingua ses yeux et resserra les siens dans l'espoir de lui faire sentir son regard furieux.

Si tel était le cas, il n'en montra rien.

— Ma voiture se trouve dans l'allée, dit-il.

Il se baissa pour passer sous une branche basse. Dans ses bras, elle ne semblait pas peser plus lourd qu'un enfant.

— Et pour que tout soit clair entre nous, je n'avais nullement l'intention de vous kidnapper ce soir. Je n'étais venu à cette soirée qu'en reconnaissance.

Il la contempla alors.

— Mais grâce à vous, tout s'est déroulé si parfaitement. Qu'étais-je censé faire ? Ne pas en profiter, vous laisser partir et prier pour que le destin me redonne une telle occasion ?

Ainsi, c'était sa faute à elle s'il l'avait enlevée ?

Il quitta la pénombre des arbres et le clair de lune illumina son visage.

Les yeux plissés, elle grinça à travers son bâillon :

— Vous a-ez le -ayer.

Il l'étudia quelques instants, puis haussa les sourcils.

— C'est vrai. Je vais sans doute le payer.

Le chemin se terminait devant un portillon en bois scellé dans le haut mur en pierre du jardin.

Debenham fit un pas de côté, déverrouilla le loquet et emmena Angelica dans l'allée qui passait devant la demeure.

Une voiture les attendait dans le noir. Angelica aperçut un cocher assis sur son siège et un valet, qui bondit sur la chaussée en les voyant. Ce dernier se précipita pour ouvrir la portière la plus proche.

Ligotée et bâillonnée face à trois hommes à la stature imposante, Angelica ne se donna pas la peine de se débattre ou de résister lorsque ce monstre de Debenham la hissa dans la voiture.

Il la mit sur ses pieds, s'entretint brièvement avec son valet puis monta dans la cabine à côté d'elle, ce qui ne lui laissa pas l'opportunité d'entreprendre quoi que ce soit.

Une main immense s'abattit sur son épaule et fit pression pour la faire asseoir sur la banquette en cuir. Une odeur de renfermé régnait dans la voiture. Était-ce un véhicule loué ? Elle observa Debenham qui s'était assis en face d'elle. Ses jambes étaient si longues que ses genoux touchaient les siens.

Soudain, l'homme se pencha en avant, saisit les pieds d'Angelica et les souleva, puis il l'obligea à s'adosser contre le siège. Ignorant son petit cri offensé, il lia ses chevilles d'une main habile... avec le foulard de son valet.

Angelica poussa un grognement furieux et tenta vainement de lui décocher un coup de pied.

— Attendez.

Tirant ses jupes vers le bas, il se leva. Les pieds d'Angelica retrouvèrent le sol.

— Si vous le permettez, je vais lier vos poignets devant vous. Sinon, vous risquez d'être dans une position très inconfortable, le temps d'arriver chez moi.

Elle le fusilla du regard, mais comme précédemment, cela ne servit à rien. Elle essayait encore de comprendre ce qui se passait, comme si son esprit n'avait pas intégré ce qu'elle venait de subir. Elle ignorait surtout ce que Debenham avait derrière la tête : n'était-il pas censé être son héros ?

Alors qu'il la toisait en attendant sa réponse, elle émit un grognement lourd de menace puis pivota sur le siège en lui tendant avec réticence ses poignets ligotés.

Debenham se pencha vers elle. Elle se raidit dans un semblant d'espoir mais, tandis qu'il déliait ses poignets, il ne lui laissa aucune occasion de se libérer. L'homme était grand et ses membres étaient assez longs pour l'enlacer. Il maintint fermement ses deux mains, les ramena devant elle et les attacha de manière plus sûre encore en enveloppant ses doigts dans les plis de son châle.

Comment diable allait-elle se sortir de là ?

En supposant qu'elle veuille en sortir.

Cette pensée la heurta avec une force si déconcertante qu'elle se laissa distraire quelques instants.

Assez longtemps pour que le monstre descende une couverture du compartiment au-dessus de sa tête, la secoue et la pose avec sollicitude sur les épaules d'Angelica. Debenham remonta ensuite ses genoux sur la banquette et l'y allongea de tout son long.

Elle protesta bruyamment, puis se débattit en vain tandis qu'il l'enveloppait sans ménagement dans la couverture avant de la faire rouler sur le côté, les bras le long du corps et les jambes étendues.

— -e faites-ous ?

Dans cette position outrageante, complètement impuissante, elle lui lança un regard noir.

Les yeux baissés sur elle, il la contempla quelques instants puis lui dit calmement, d'une voix grave, profonde et dure :

— Si vous possédez le moindre instinct de survie, je vous conseille de rester dans cette

position. Si vous vous débâtez, vous risquerez de tomber au sol quand la voiture partira. On va vous emmener dans la cour derrière ma maison, non loin. Je vous rejoindrai dès que je le pourrai.

Comment ? Il allait la laisser !

— Où a-ez-ou ?

— Je retourne à la soirée de lady Cavendish. Je partirai dès que l'on aura remarqué votre absence et que j'aurais été vu par suffisamment de personnes.

Il la considéra de nouveau, puis se tourna vers la portière.

— Faites-moi confiance, dit-il. Vous serez parfaitement en sécurité.

Sur ces mots, il descendit de la voiture et ferma la portière.

Angelica tendit l'oreille pour l'entendre parler avec son valet. Elle ne saisit pas l'adresse qu'il lui donna tant sa voix était basse et douce, mais elle distingua la réponse du cocher.

— Bien, m'sieur.

A son accent, elle se raidit.

Le cocher était écossais. Et il ne venait pas d'un endroit civilisé comme Edimbourg, mais de contrées plus reculées.

Etait-ce une coïncidence ?

Une peur primitive hérissa le fin duvet de sa nuque.

La voiture s'ébranla lentement. Les pensées d'Angelica fusaient de toutes parts et elle remarqua à peine qu'ils avaient quitté l'étroite allée pour rejoindre une artère plus importante.

Un aristocrate de haute taille avec des cheveux noirs. Un visage taillé dans du granit avec des yeux froids comme de la glace.

Non, ça ne pouvait pas être lui... Le laird était mort. Il avait fait une chute mortelle en tombant du haut d'une falaise. Certes, son corps n'avait pas été retrouvé, mais...

Et Debenham était un homme connu dans la société. Il n'était pas écossais. Pourtant, Angelica connaissait plusieurs Ecossais qui parlaient un anglais parfait et sans accent.

Les amis de Debenham savaient qu'il avait subi une grave blessure au genou. Et personne n'avait jamais mentionné que le laird boitait, ni qu'il marchait avec une canne... Mais Debenham avait abandonné cette dernière sur la terrasse, et Angelica ne l'avait pas senti boiter lorsqu'il l'avait prise dans ses bras pour l'emmener dans sa voiture.

Et ses yeux... elle ne pouvait pas dire qu'ils étaient froids, ce n'était pas l'impression qu'elle avait eue, mais elle imaginait très bien qu'ils puissent devenir menaçants...

Elle prit une inspiration étouffée par le bâillon, arrivant à peine à croire ce que son esprit lui criait.

Elle venait d'être enlevée, certainement par le laird.

Et cet homme était incontestablement son héros.

Chapitre 2

La voiture remuait et grondait sur les pavés. Angelica était allongée sur la banquette, prenant la mesure de ce qui venait de se passer. De ce qui se passait toujours, d'ailleurs.

Elle retint son souffle, se tortilla, puis se débattit pour se dégager de la couverture.

Rien ne bougeait. Son horrible ravisseur avait veillé à en coincer chaque bord. La voiture prit un virage, et ce qu'il avait prédit faillit lui arriver. Elle roula vers le dossier et évita de justesse de tomber au sol.

Abandonnant tout espoir de s'enfuir pour l'instant, elle expira puis tenta de se calmer afin d'analyser la situation et de trouver une ligne de conduite.

Elle venait d'être enlevée par un homme ressemblant étrangement au portrait qu'on lui avait fait d'un laird qui était censé être mort, d'un mystérieux aristocrate à l'origine de l'enlèvement de ses deux sœurs. Heather avait été la première à être enlevée puis, quelques semaines après son évasion, c'était au tour d'Eliza d'être emmenée de force de St. Ives House. Comment avaient réagi Heather et Eliza lorsqu'elles avaient compris qu'elles avaient été kidnappées ? Avaient-elles été choquées, horrifiées, terrorisées, pétrifiées, ou avaient-elles ressenti un mélange de tous ces sentiments ?

En étudiant le désordre de ses émotions, Angelica ne découvrit que de la colère sous plusieurs formes, dont une partie dirigée contre elle-même. Elle éprouvait de l'incrédulité, mais surtout un avant-goût de trahison. Debenham était son héros, et pourtant il l'avait ligotée comme un paquet avant de l'emmener de force. Cette simple idée suffit à attiser son courroux. S'il était vraiment ce laird revenu d'entre les morts, dans ce cas, comme elle le lui avait dit, il le paierait.

La voiture tourna de nouveau lourdement dans une rue et la lueur des réverbères s'atténua. L'obscurité s'abattit sur elle.

Angelica rejeta la tête en arrière pour repousser ses cheveux et regarda par la fenêtre. La voiture ralentit puis s'immobilisa. Elle s'habitua peu à peu à la pénombre et aperçut un mur en pierre sombre.

Debenham lui avait dit que sa maison n'était pas loin. Etant donné la courte distance qu'ils avaient parcourue, il lui avait dit la vérité en lui affirmant que sa demeure se trouvait à côté de Cavendish House, qui elle-même se situait à l'angle de Dover Street. Angelica ne devait pas être à plus de quelques minutes de chez elle.

Le cocher et le valet restèrent assis sur le siège extérieur de la voiture à bavarder tranquillement. Elle essaya d'écouter leur conversation mais n'en comprit pas un mot.

Debenham lui avait dit que la voiture l'emmènerait dans la cour à l'arrière de sa maison et qu'il

viendrait la chercher dès que sa disparition de la soirée aurait été remarquée.

Angelica était allée à Cavendish House en compagnie de sa mère, Celia, de sa tante Louise et de sa cousine Henrietta. Compte tenu de la foule qui envahissait le salon, aucune ne noterait son absence avant leur départ. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elles se lanceraient à sa recherche.

Ce qui voulait dire qu'Angelica avait au moins une heure devant elle pour décider de l'attitude à adopter au retour de Debenham.

Devait-elle avoir peur ?

Elle avait beau être à l'écoute de ses émotions, elle ne ressentait pas la moindre crainte. Même lorsqu'elle s'était débattue sous les arbres pour se libérer de l'étreinte de Debenham, elle n'avait pas été effrayée. Elle était certainement choquée et furieuse. Mais apeurée ? Non. A aucun moment son instinct, qui avant cette nuit l'avait toujours mise en garde contre les hommes mal intentionnés, n'avait détecté de menace venant de Debenham. Au contraire, elle avait plutôt ressenti une attirance d'ordre sensuel, mais pas de danger.

Angelica réfléchit à la première fois où elle l'avait vu, tandis qu'il la fixait avec insistance... et frémit. Elle avait cru qu'il s'intéressait à elle en tant que personne, alors qu'il ne la voyait que comme une cible.

Aïe ! Elle fit une grimace derrière son bâillon, et sentit une chaleur lui monter ses joues.

Elle comprenait maintenant pourquoi il avait désapprouvé son audace. Il l'avait vue comme une jeune fille mondaine, légère et écervelée, qui avait pris un risque aussi téméraire qu'incompréhensible.

Elle s'était littéralement jetée dans ses bras et l'avait invité à l'enlever.

Mais cela ne justifiait pas qu'il soit passé à l'action.

Et pourtant, il l'avait fait, ce qui voulait dire que quelque chose n'allait pas. Si elle s'était comportée avec autant d'audace, c'était parce qu'elle était absolument convaincue qu'il était son héros. Or il ne pouvait pas être à la fois son héros et son ravisseur. C'était impossible. Angelica refusait d'accepter le fait d'être destinée à un kidnappeur. Non. Soit il avait commis une erreur, soit c'était elle qui s'était trompée.

Tout d'abord, elle devait savoir si elle avait des raisons d'avoir peur. Elle songea de nouveau à ce qu'il lui avait dit, et compara ses propos aux enlèvements de ses deux sœurs. Dans les deux cas, le laird avait ordonné à ses hommes de main de prendre soin de leur prisonnière.

Debanham lui avait plusieurs fois répété qu'il ne lui voulait aucun mal.

Angelica ferma les yeux, tenta de se souvenir de ses paroles et analysa avec soin le ton de sa voix. L'homme était vraiment sincère. Mieux encore, même s'il l'avait enlevée sans ménagement, ligotée et mise dans sa voiture, elle ne devait pas avoir un seul bleu. Pareillement, alors qu'elle ne se trouvait pas dans une position tout à fait confortable, elle n'éprouvait aucune douleur et aucune gêne.

Sur le plan physique du moins, car moralement... elle était dans tous ses états, ce qui était très nouveau pour elle.

Elle était en colère et se sentait confuse tout en éprouvant de la curiosité. Si la colère et la curiosité étaient les plus grands de ses défauts, elle ne cédait d'ordinaire jamais à la confusion. Ce sentiment n'avait pas sa place dans son monde, un monde qu'elle régissait, contrôlait et organisait avec application. La confusion supposait de ne pas savoir. Or elle savait toujours ce qu'elle voulait, ce qu'elle ressentait et comment elle souhaitait mener sa vie.

Elle ne devait cette confusion qu'à Debenham.

L'homme ne pouvait pas être son héros.

Elle essaya de se convaincre que son instinct l'avait trompée et que le talisman de la Dame n'avait pas fonctionné. Que d'une certaine façon, les signes avaient été trompeurs. Angelica se rappela brutalement que Debenham ne l'avait pas une seule fois encouragée. Peut-être l'avait-elle cru sur le moment, alors qu'en réalité il n'avait fait que lui donner de faux espoirs...

Les minutes passèrent tandis qu'elle était allongée dans le noir à se morigéner.

Finalement, elle comprit qu'il était inutile de se morfondre. A cet instant, elle avait perdu la notion du temps.

Son instinct demeurait intact, et sa confiance en la Dame et son talisman, inchangée. Angelica savait exactement ce qu'elle faisait lorsqu'elle avait demandé à être présentée à Debenham. Rien de ce qui s'était passé n'avait altéré cette certitude ni changé la conviction immuable qui en découlait.

Il était son héros.

Ce qui voulait dire que tout le reste était faux.

Très bien, se dit-elle en serrant les lèvres derrière son bâillon. Les yeux plissés, elle hocha la tête. Elle allait donc attendre de savoir de quoi il retournait avant de changer les choses. Et le changer, lui. Le remodeler, si nécessaire. Qu'il le veuille ou non, il allait devenir son héros !

Elle avait toujours su que le trouver serait un véritable défi. Le destin semblait avoir répondu à ses attentes.

Donc, il ne fallait pas céder à la peur avant de connaître les motifs de ses actes. Puisque elle-même et la Dame ne pouvaient pas avoir tort, il devait y avoir un sens à tout cela. Et, dans son propre intérêt, c'était à elle de le trouver.

Debenham lui avait dit qu'il lui expliquerait tout. Dès qu'il le ferait, elle prendrait les choses en main.

Angelica se calma et attendit.

Longtemps.

Mais où diable était-il ?

Elle en était réduite à marmonner des jurons désespérés lorsque le cocher et le valet se turent brutalement. La voiture tangua au moment où le valet bondit au sol. Angelica garda le silence et écouta, mais elle ne sut pas si Debenham était de retour avant qu'il ouvre la portière.

Pour un homme de sa stature, il était particulièrement agile et silencieux.

Elle accueillit avec un regard glacial sa silhouette sombre qui remplissait l'embrasure de la portière.

— I- é-ait- -emps !

Il l'observa quelques instants avant de monter dans la voiture.

— Les choses ont pris plus de temps que prévu. Votre famille a choisi de partir presque à la fin de la soirée. Ensuite, j'ai été retenu par un ami alors que j'allais m'en aller.

Il glissa une large main, puis tout son bras sous le corps d'Angelica et la souleva.

Toujours enveloppée comme une momie, elle se mordit la langue et se tint tranquille tandis qu'il la faisait sortir de la voiture.

Une fois à l'extérieur, il la fit passer par-dessus son épaule.

— Hmm ! grogna-t-elle en se débattant furieusement, fixant son dos d'un œil noir.

Il prit ses jambes et les serra contre son torse.

— Attendez. Je vais vous emmener dans la maison. Une fois à l'intérieur, je vous détacherai.

Elle reconnaissait le ton de sa voix, devenue encore plus grave. Elle avait l'impression d'entendre l'un de ses frères s'adressant à une femme qu'il se serait résigné à protéger.

Résigné ?

Elle sentit de nouveau son sang bouillonner.

Un coin de la couverture s'était rabattu derrière sa tête, mais elle pouvait voir sur les côtés. Lorsque Debenham se mit en route, elle aperçut la silhouette du cocher et du valet dans l'obscurité.

Debenham passa par un portillon scellé dans un grand mur en pierre avant d'entrer dans ce qui apparut à Angelica comme un grand jardin.

Elle regarda autour d'elle pour se faire une idée de l'emplacement de la demeure. Ce qu'elle vit ne l'aida pas à répondre à ses questions, mais elle put en tirer quelques conclusions.

Il y avait un jardin potager, un petit verger, plusieurs dépendances, une cour pavée devant la porte de service encadrée par des parterres de pelouse et d'arbustes. Il s'agissait de l'une de ces vieilles demeures que l'on trouvait dans les plus belles rues de Londres.

Le peu qu'elle aperçut de la maison lui confirma ses déductions : les fenêtres étaient encadrées de pierres sculptées et la demeure, massive, se dressait sur trois étages au moins au-dessus des jardins.

Angelica se trouvait toujours en plein cœur des quartiers chics de Londres.

Heather et Eliza avaient toutes deux été emmenées hors de la ville, mais aucune n'avait été kidnappée par le laird lui-même.

Angelica était de plus en plus persuadée que les larges épaules sur lesquelles elle reposait appartenaient à ce mystérieux aristocrate écossais. Elle attendait avec impatience le moment où il lui ôterait son bâillon.

Il l'emmena dans la demeure en passant par la porte de service et entra dans une grande pièce chaude, confortable et bien éclairée. Angelica entendit alors un bruit de chaises qui grinçaient. Dès que Debenham apparut en pleine lumière, des exclamations fusèrent de plusieurs bouches.

— Bonté divine ! Est-ce elle ? demanda une femme à l'accent écossais.

— Je croyais que vous étiez parti en observation ce soir ? déclara un homme plus âgé, écossais également.

— Les appartements de la comtesse sont prêts, monseigneur, ajouta un homme beaucoup plus raffiné — anglais, remarqua Angelica. Les chandeliers sont allumés. Je me disais que vous aimeriez voir le nouveau mobilier.

— Très bien. Mlle Cynster et moi-même irons nous y entretenir.

Debenham tendit quelque chose à l'homme, peut-être sa canne, puis traversa la pièce.

Angelica aperçut brièvement les trois personnes qui composaient le personnel de maison : une bonne habillée avec soin, un homme plus âgé dont les habits rappelaient ceux d'un majordome, et un petit individu rondet avec tous les attributs d'un valet de chambre, qui tenait la canne de Debenham. Les trois domestiques paraissaient surpris mais ravis, extrêmement heureux de voir leur employeur revenir de sa soirée avec une lady enveloppée comme un paquet par-dessus son épaule.

Debenham passa une autre porte puis s'engouffra dans un couloir.

En s'éloignant de la salle commune, Angelica fronça les sourcils. Que se passait-il ? Cet homme l'avait kidnappée et tout le personnel semblait trouver cela merveilleux ?

Si jamais elle voulait s'enfuir, elle ne pourrait manifestement pas compter sur l'aide de ces gens.

Debenham poussa une porte battante et continua en direction d'un majestueux hall d'entrée.

Elle aperçut une profusion de boiseries fabuleuses, d'impressionnantes embrasures de portes de style jacobin, des arches et des vitraux. Mais tout était recouvert de poussière et de toiles d'araignée, ce qui laissait entendre que la maison était restée fermée pendant des années.

Arrivé au pied d'un imposant escalier, Debenham pivota et entama la montée sans paraître remarquer le poids d'Angelica, qu'il portait comme un vulgaire tapis sur son épaule. Il arriva sur un vaste palier, tourna à gauche et gravit une deuxième volée de marches.

La balustrade était en bois sombre sculpté. Tout ce qu'Angelica voyait — la table qui décorait le palier, le luminaire richement décoré — était d'excellente facture, mais largement démodé.

Une fois au premier étage, son ravisseur bifurqua dans un couloir puis s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit. Lorsqu'il se tourna pour refermer la porte derrière lui, Angelica put observer rapidement la chambre.

Si ce qu'elle avait vu jusque-là de la demeure lui avait laissé des doutes, l'élégance et le riche aménagement de cet appartement les balayèrent aussitôt : outre son titre, Debenham était un homme riche.

Eclairée par deux chandeliers en argent, la grande pièce ressemblait au salon d'une dame. Un joli cabriolet en soie or et ivoire faisait face à une cheminée en marbre finement ouvragée. Elle était surmontée d'un miroir orné d'un cadre doré qui reflétait le papier peint en soie ivoire estampillé de petites fleurs de lys dorées. Un bureau en acajou assorti d'une chaise à dossier droit était tourné vers une fenêtre. Au sol, un immense tapis oriental, dans un camaïeu d'or, de brun et de beige, recouvrait le parquet en bois ciré.

Une porte ouverte à côté de la cheminée lui laissa apercevoir la chambre et son imposant lit à baldaquin. Angelica se souvint des propos du valet. Il s'agissait des appartements de la comtesse. Il y avait donc, ou il y avait eu, une comtesse, et la demeure appartenait probablement encore à un comte.

Deux grands fauteuils tapissés de velours jaune d'or trônaient de chaque côté de la cheminée. Debenham s'avança vers celui le plus éloigné de la porte, puis souleva Angelica et la déposa dans le fauteuil.

Elle secoua la tête pour se dégager de la couverture, ignorant ses cheveux qui tombaient en cascade sur son visage. Puis elle fusilla Debenham du regard.

— Oui, je sais, dit-il en pinçant les lèvres. Je suis sincèrement désolé d'utiliser ces procédés et je vous demande d'être patiente.

Comme si elle avait le choix !

Il hésita puis, lentement, délicatement, balaya les cheveux du visage d'Angelica et lissa ses boucles vers l'arrière. Du bout des doigts, il effleura son front, et elle dut réprimer un frisson.

Les lèvres pincées, il passa derrière elle, desserra la couverture et commença à la dérouler. Debenham tira enfin sur la couverture, qu'il lança derrière le fauteuil.

Le dos droit comme un i, les mains liées posées sur les genoux, elle attendit qu'il lui ôte le bâillon qui l'entravait encore.

Debout entre elle et la cheminée, il l'observait.

Angelica lui lança un regard lourd de menace.

Toujours aussi impassible, il étudia son visage avant de lui dire :

— Cette maison est très grande et entièrement entourée de jardins. Si vous criez, personne d'autre que moi ou mes gens ne vous entendra. Je le répète, je n'ai nullement l'intention de vous faire

du mal. Je vous ai amenée ici parce que je dois vous parler. En privé et longuement. Il faut que je vous explique la situation.

Il soutint son regard.

— Et la raison pour laquelle j'ai besoin de votre aide, ajouta-t-il.

Cette dernière phrase modifia l'équilibre des pouvoirs : en dix mots, l'homme ne fut plus celui qui l'avait enlevée mais celui qui la suppliait.

Angelica analysa son expression et comprit qu'il avait délibérément prononcé ces mots ; assurément il n'était pas du genre à ignorer les conséquences d'une telle déclaration. Sa curiosité s'éveilla de nouveau, au même titre que des pulsions encore plus impérieuses.

Il attendait un signe de sa part.

Sans le quitter des yeux, elle hocha la tête, indiquant qu'elle était prête à l'écouter. Il tendit alors la main vers le nœud du mouchoir en soie et le lui ôta.

Elle voulut parler mais ses lèvres et sa bouche étaient complètement sèches.

— Attendez.

Il rangea le mouchoir dans sa poche et dénoua le châle qui liait ses mains. Puis il se dirigea vers un meuble, contre un mur, qui ressemblait à un petit bar. Il remplit un verre d'eau et le lui apporta.

— Tenez, dit-il.

Angelica posa le châle sur le bras du fauteuil, saisit le verre à deux mains et le porta à ses lèvres... avant d'interrompre son geste. Elle observa attentivement le liquide dans le récipient en cristal ciselé puis leva les yeux vers Debenham.

Il serra de nouveau les lèvres, lui prit le verre des mains et en but la moitié d'un trait avant de le lui tendre.

— Vous êtes satisfaite ?

Au ton de sa voix, Angelica eut envie de sourire mais elle se retint. Avec un hochement de tête aussi gracieux que hautain, elle accepta le verre, but une gorgée d'eau et faillit soupirer de bonheur.

— Mes pieds, dit-elle en les levant. Ils sont toujours attachés.

Debenham s'accroupit devant elle et entreprit de défaire le nœud.

Angelica aurait préféré que « mes pieds » ne soient pas les premiers mots qu'elle prononcerait devant lui mais, pendant que Debenham était occupé à la détacher, elle gagna une minute de plus pour rassembler ses esprits. S'il avait besoin de son aide... Elle ne voyait pas ce qu'elle pourrait faire pour lui mais, si telle était la raison de son enlèvement, l'homme n'était plus si loin du héros idéal qu'elle avait imaginé.

Comme elle s'était débattue, le nœud du foulard s'était serré, et tandis que Debenham se concentrait pour le défaire, elle put étudier son visage de plus près, à la faveur d'un meilleur éclairage.

Ce qu'elle avait devant elle était un masque, une carapace dure et neutre. Cet homme, quel qu'il soit, ne montrait rien de ses émotions ni de sa personnalité, qu'il dissimulait derrière ce paravent trompeur et séduisant.

Le lien autour de ses chevilles tomba et Debenham se leva d'un mouvement leste.

— Merci, dit-elle.

Elle avait gardé une attitude distante et polie et sentit que cela l'irritait. Mais elle était loin de lui pardonner la façon dont il l'avait traitée.

Le verre à la main, elle s'enfonça dans le fauteuil agréablement rembourré.

L'homme l'étudia quelques instants puis alla s'asseoir en face d'elle, adoptant naturellement une pose masculine et élégante avec une ineffable grâce.

Angelica but une autre gorgée et l'observa par-dessus les rebords de son verre. Elle avait grandi entourée d'hommes grands, élégants et forts. Mais Debenham les surpassait tous. Il était indéniablement l'homme le plus beau qu'elle ait jamais vu. Son charme ne tenait pas seulement à son visage si sévère et admirable, rehaussé par sa crinière noire qui lui conférait un côté sauvage. Sa beauté n'était pas seulement due à ses traits taillés à la serpe, à ses yeux fascinants ou à ses lèvres irrésistibles, mais à ce qu'il dégageait — à toutes ces qualités associées à un corps aux proportions parfaites, à ses longues jambes qui ne pouvaient appartenir qu'à un cavalier confirmé, à ses épaules si larges reliées à des bras musclés et à un torse puissant. Il avait des paumes larges et des doigts trapus et forts. Pourtant, elle savait qu'il était capable de les utiliser avec douceur. Il donnait l'impression d'être conscient de sa force, et de s'en servir avec parcimonie.

Si elle avait voulu faire le portrait de son héros, elle n'aurait pas mieux fait. Il était assis dans son fauteuil, tourné vers elle avec une expression impénétrable, tel un adonis aux yeux changeants. Et il était à elle.

Peut-être pouvait-elle commencer par le début, comme elle avait prévu de le faire. Sans le quitter du regard, elle demanda :

— Qui êtes-vous exactement ?

Une lueur d'inquiétude traversa les prunelles de l'homme, mais il lui répondit :

— Je suis Dominic Lachlan Guisachan, huitième comte de Glencrae.

Elle écarquilla les yeux et il la détailla avec soin.

— Vous connaissez ce titre ?

— Non, dit-elle d'un air soucieux. Je devrais ?

Il secoua lentement la tête.

— Je me posais juste la question.

— Et Debenham ?

— C'est l'un de mes titres secondaires.

Elle fronça davantage les sourcils.

— Pourquoi vous présenter comme un vicomte alors que vous êtes comte ?

— Parce que le comte est originaire des Highlands, contrairement au vicomte.

Il fit une pause avant de poursuivre.

— J'ai cru que j'allais devoir graviter en marge de la société pour parvenir à mes fins, mais lorsque je suis revenu à Londres il y a une semaine, j'ai découvert que, pour tout le monde, j'étais resté Debenham. Mon défunt père a quitté Londres il y a quarante ans. La société l'a oublié, lui et son titre. Sa mort est passée largement inaperçue ici. Pendant les années où j'ai vécu à Londres, j'étais Debenham — un titre anglais rattaché à l'une de mes propriétés près de Peterborough. Je ne voyais pas de raison de revendiquer mes racines écossaises, ni de préciser que j'étais l'héritier d'un comté. J'avais déjà assez de mal à repousser les entremetteuses qui tournaient autour de moi. Pour les raisons que je viens d'évoquer, lorsque je suis devenu comte à mon tour, personne ne l'a remarqué. Je peux donc naviguer dans la société sous le nom de Debenham, et tant que je prends soin d'éviter mes homologues écossais — Perth, Dumfries, et tous ceux qui pourraient me reconnaître comme étant Glencrae —, personne ne pourra jamais faire le lien entre les tentatives d'enlèvement de vos sœurs et moi.

Angelica le regarda fixement.

— J'aimerais que les choses soient claires : vous êtes ce mystérieux laird ? Cet aristocrate écossais à l'origine de ces pénibles enlèvements ?

— A mon grand regret, oui.

Il ne paraissait pas ravi à cette idée et pourtant, en s'ouvrant si librement à elle, il prenait un énorme risque.

— Vous dites avoir évité vos homologues écossais... et si l'un d'eux vous avait vu et l'avait signalé à ma famille, comme cela arrive souvent ? Un Écossais de votre taille et de votre âge, avec votre couleur de cheveux... c'est exactement ce que ma famille recherche.

— Heureusement pour moi, la plupart de mes homologues préfèrent la société d'Edimbourg. Lorsqu'ils viennent ici, ils ne fréquentent pas les mêmes cercles que les Cynster. De plus, la majorité d'entre eux sont maintenant retournés dans leurs domaines pour les chasses d'été. Ce qui me laissait le champ libre pour venir vous chercher ici.

— Et que faites-vous de Breckenridge, d'Eliza et de Jeremy ? Même de loin, ils vous ont vu tous les trois.

— Comme ils viennent tout juste de se fiancer, ils n'honorent pas les salles de bal de leur présence. J'espérais pouvoir les éviter tout en vous poursuivant sans prendre de grands risques.

— Mais toutes les personnes de ma famille ont entendu la description qu'ils ont faite de vous...

Elle s'interrompt.

— Justement. Il ne suffit pas d'être grand et large d'épaules avec des cheveux noirs pour éveiller les soupçons, d'autant que je m'exprime sans le moindre accent écossais et que beaucoup me connaissent comme un vicomte anglais.

— Et la canne, dit-elle en baissant les yeux vers sa jambe gauche. Votre blessure est-elle réelle, ou est-ce une invention de votre part pour donner de la crédibilité à votre couverture ?

Il ne soupira pas vraiment, mais c'est l'impression qu'elle eut.

— Tout ce que je vous ai dit ce soir est la stricte vérité. Ma première blessure était grave et a duré longtemps. J'ai utilisé une canne pendant mes premières années à Londres. Ces quatre dernières années, j'ai pu m'en séparer, mais récemment je me suis fait une entorse au genou. Il a donc fallu que je sorte de nouveau ma canne, du moins en public. Il est donc vrai que je ne peux pas valser. En revanche, le fait de reprendre fortuitement cette canne n'a fait que renforcer l'idée que Debenham était de retour.

Il fit une pause avant de reprendre.

— Vous-même ne vous êtes doutée de rien. Quand avez-vous compris qui j'étais vraiment ?

— Lorsque j'ai entendu l'accent de votre cocher.

Elle réfléchit avant d'ajouter :

— J'ai une question très importante à vous poser. Comment se fait-il que vous ne soyez pas mort ?

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi croirait-on que je suis mort ?

— Peut-être parce que vous êtes tombé du haut d'une falaise lorsque vous avez sauvé Eliza et Jeremy de Scrope.

Son front se détendit.

— Je suis tombé sur une corniche située quelques mètres plus bas. Scrope n'a pas eu cette

chance. Sa chute lui a été fatale.

Machinalement, il frotta sa cuisse gauche, puis sembla s'en apercevoir et immobilisa sa main.

— C'est cette chute qui a réveillé ma vieille blessure.

Il fronça de nouveau les sourcils.

— Mais ils n'ont dû trouver qu'un seul corps au pied de la falaise...

— Les corps, ou plutôt le corps, a apparemment été emmené par des bergers. Les personnes qui sont à leur recherche n'ont pas encore retrouvé ces hommes. Aucun membre de ma famille ne sait que l'on n'a découvert qu'un seul corps, et non deux.

— Ils croient donc je suis mort, dit-il en la regardant dans les yeux. C'est pourquoi il n'y avait pas de garde pour veiller sur vous.

— Les hommes morts ne représentent pas de danger. Evidemment, ma disparition va de nouveau plonger ma famille dans un grand désarroi.

Elle but une gorgée d'eau et ajouta :

— Et lorsqu'on retrouvera les bergers, ma famille comprendra que vous êtes toujours bien vivant.

— Ensuite, ils mettront ma tête à prix.

— Au moins. Toutefois, ils ne savent toujours pas qui vous êtes.

Elle laissa passer quelques instants, le dévisagea et haussa les sourcils.

— Dites-moi donc pourquoi je suis ici, dit-elle avec un large geste de la main l'incluant lui et la pièce. Vous m'avez dit que vous me l'expliqueriez.

Il la considéra fixement et elle eut l'impression qu'il essayait de mettre de l'ordre dans ses idées.

— Je pourrais tout vous expliquer, mais il nous faudrait des heures pour cela. Pour ce qui est de ce soir, il vous suffit d'accepter que...

— Non.

— Comment ? demanda-t-il en clignant des yeux.

— Non, répéta-t-elle en soutenant son regard. Je ne veux pas entendre la moitié d'une explication !

Indignée, elle lança un bras devant elle.

— Vous venez de m'enlever d'une soirée afin de pouvoir vous entretenir avec moi « en privé et longuement ». Je vous conseille donc de vous exécuter sans omettre le moindre détail.

Le visage de l'homme se ferma.

Angelica n'en était pas sûre, mais elle crut voir ses joues se colorer légèrement. Elle fixa ses yeux et sentit l'aura presque tangible de pouvoir qu'il dégageait — un pouvoir aussi ancien qu'aristocratique. Elle se rappela une fois encore qu'ils appartenaient à la même catégorie sociale, et que cet homme était habitué à diriger, comme ses ancêtres l'avaient toujours fait.

— Pour une gamine de vingt et un ans, je vous trouve bien autoritaire.

Elle lui décocha un sourire faussement mielleux.

— En effet. Mais je croyais que vous aviez besoin de mon aide.

Un lourd silence s'ensuivit. Elle savait qu'il pouvait agir avec une vitesse étonnante, comme il l'avait fait sur la terrasse de lady Cavendish. Mais à l'instar des autres hommes grands, forts et intelligents qu'elle connaissait, il était également capable de rester totalement stoïque, ce qu'il faisait souvent.

Cette ruse ne fonctionnait pas avec elle. Elle savait désormais à qui elle avait affaire et de quoi il était capable, mais elle n'était pas prête à se laisser intimider. Enfoncée dans son fauteuil, elle soutint son regard et osa rompre le silence.

— Mon très cher comte, je pense que cet entretien se déroulera d'autant mieux si vous commencez par le début.

Après un long moment, il prit une inspiration.

— Le début ? Dans ce cas... que savez-vous de la vie de votre mère dans les mois qui ont précédé son mariage ?

— C'est là que commence votre histoire ? demanda-t-elle, surprise.

* * *

Tâchant de maîtriser au mieux sa colère, Dominic Guisachan, huitième comte de Glencrae, acquiesça. La perspective de cet entretien ne le réjouissait guère, et sa prisonnière se révélait très différente de la princesse mondaine et capricieuse qu'il avait imaginée. A chaque minute qui passait, l'expérience lui déplaisait un peu plus.

Angelica Cynster avait peut-être l'habitude d'être choyée et dorlotée, mais elle avait aussi la langue bien pendue et l'esprit vif. Elle était également observatrice et perspicace, au point de le mettre mal à l'aise.

Il dut admettre qu'elle avait un caractère bien trempé — elle avait osé lui dire non. Il ne se rappelait plus la dernière fois que quelqu'un s'était opposé à lui de cette manière... à l'exception de sa mère.

Voyant qu'elle le regardait sans comprendre, sans répondre, il reformula sa question :

— Que savez-vous du mariage de vos parents ? grinça-t-il.

Angelica fronça les sourcils.

— Ils se sont enfuis et se sont mariés à Gretna Green, répondit-elle. Est-ce la raison pour laquelle vous avez emmené Heather là-bas ?

— Oui et non, dit-il avec un geste évasif. Cet événement est bien plus tardif. Je croyais que vous vouliez commencer par le début ?

— Oui, c'est vrai, dit-elle en l'invitant d'une main impérieuse à poursuivre. Commencez, ou nous allons y passer la nuit.

Ce serait probablement le cas...

— Savez-vous pourquoi vos parents se sont enfuis ?

— Oui. Les parents de ma mère avaient arrangé pour elle un mariage avec un noble — un vieux comte. Mais ma mère est tombée amoureuse de mon père. Or ses parents préféreraient la voir mariée à un comte plutôt qu'au quatrième fils d'un duc. Comme ils insistaient pour que ma mère accepte cet homme, elle s'est enfuie avec mon père. Ils se sont mariés au-dessus de l'enclume à Gretna Green.

— Connaissez-vous le nom de ce comte que votre mère a refusé d'épouser ?

Le pli se creusa entre les sourcils d'Angelica.

— Ne me dites pas que c'était le comte de Glencrae, votre père...

Il acquiesça.

— Et ? demanda-t-elle.

L'impatience qu'elle manifestait l'irrita.

— Comme je vous l'ai dit, je n'avais pas l'intention de vous enlever ce soir. Je n'ai donc pas préparé d'exposé clair.

Angelica ne répondit rien, se contentant de le regarder fixement.

Le laird ravala sa mauvaise humeur et continua :

— Mortimer Guisachan, septième comte de Glencrae, avait tout juste quarante ans lorsqu'il rencontra Celia Hammond, une jeune beauté anglaise. Elle avait dix-neuf ans et le séduisit aussitôt, certainement sans le vouloir. Mortimer l'adorait. Son unique souhait était de l'épouser. Il se rapprocha de ses parents, qui étaient favorables à cette union. Leur mariage s'annonçait plutôt bien. Du moins, c'était ce que croyait Mortimer. Comme il était très conventionnel, il ne s'était pas entretenu directement avec Celia, laissant le soin à ses parents de l'informer de sa bonne fortune, comme cela était d'usage à l'époque. Une semaine plus tard, les Hammond eurent le regret d'annoncer à Mortimer que Celia s'était enfuie avec lord Martin Cynster et qu'elle avait épousé le quatrième fils de St. Ives à Gretna Green.

Angelica écarquilla les yeux de surprise. L'homme fit une pause, mais elle l'invita à poursuivre.

— Il est important de savoir que Mortimer n'était pas un homme de passion. Il n'a jamais dit qu'il aimait Celia. C'était une personne bienveillante, avec des sentiments très paternels. Il comprit que Celia était amoureuse de Martin Cynster et, lorsque le couple revint dans la capitale, Mortimer accepta l'idée que Celia était vraiment heureuse avec lui et se retira. Il ne disparut pas seulement de sa vie, mais aussi de la société et de Londres. Il ferma sa maison — en l'occurrence, celle-ci — et partit dans son château en Ecosse.

— Dans les Highlands ?

— Oui. Le père de Mortimer lui avait laissé un domaine prospère, et le clan se portait bien. Mortimer est retourné chez lui en laissant Celia et Martin à leur vie. Pourtant, son obsession pour Celia ne faiblit pas. Il découvrit qu'il ne pouvait pas vivre sans savoir comment elle allait et ce qu'elle faisait. Isolé dans les Highlands de son plein gré, il vivait indirectement à travers elle. Il persuada de vieux amis de lui raconter les exploits de Celia et, quelques années plus tard, il paya des gens de la société pour l'observer. Presque chaque semaine, ils lui envoyaient des lettres dans le Nord, lui narrant la vie de Celia dans ses moindres détails. Celle de Celia, puis celle de ses enfants, car l'obsession de Mortimer s'étendit à eux.

Il s'interrompit et Angelica attendit, les yeux rivés sur lui.

— Mais Mortimer était le chef d'un clan. Il fallait qu'il se marie et qu'il ait un héritier. Son plus jeune frère n'avait jamais été préparé à devenir laird, ou comte. Mortimer accepta donc ce devoir et partit passer la saison à Edimbourg, où il trouva une femme. Mirabelle Pevensey appartenait à une famille des Basses-Terres. Elle était d'excellente naissance, mais sa fortune était limitée. Elle avait été démesurément gâtée et habituée depuis toujours à être admirée pour sa grande beauté. Mortimer était plus âgé qu'elle, mais il était bel homme. A cette époque, tout le monde à Edimbourg connaissait son obsession pour son amour perdu, mais Mirabelle l'accueillit comme un défi, qui, une fois relevé, lui donnerait une certaine notoriété au sein de la société. Elle s'évertua à conquérir Mortimer, à le détourner de sa lointaine lady anglaise et à en faire son esclave dévoué. Grâce à son indéniable beauté, son entreprise ne pouvait être qu'un succès. Elle l'épousa et partit avec lui dans les Highlands dans l'espoir de le mettre à ses pieds, sinon dans le mois à venir, certainement dans l'année qui allait suivre. Hélas, elle découvrit qu'elle ne pourrait jamais rivaliser avec Celia, et encore moins avec ses enfants.

Debenham soutint le regard d'Angelica.

— Mortimer savait tout sur la vie de vos frères : dans quelle classe ils étaient à Eton, quels sports ils pratiquaient, quels étaient leurs centres d'intérêt à mesure qu'ils grandissaient. Il était au courant de toutes les maladies qu'ils avaient eues. Il était capable d'oublier l'anniversaire de Mirabelle si elle ne le lui rappelait pas, mais jamais celui de Celia, Rupert ou Alasdair. Mirabelle imagina que Mortimer faisait surtout une fixation sur les enfants, car comment aurait-il pu rester dévoué à Celia alors qu'elle, Mirabelle, était présente à ses côtés, en chair et en os, et tellement plus belle ? Elle décida donc de faire son devoir et de lui donner un fils.

— Vous, avança Angelica.

— Oui, moi. Malheureusement pour Mirabelle, même si Mortimer fut un père bon et aimant, et qu'il me porta toute l'attention que je désirais, ma naissance n'altéra en rien son fanatisme pour Celia et ses enfants.

Il resta un moment silencieux, avant de reprendre :

— J'ai cru comprendre que ma naissance avait été difficile. Par conséquent, Mirabelle eut l'impression d'avoir rempli son devoir, non seulement à l'égard de mon père mais aussi de l'ensemble du clan. Elle attendit ce qui aurait dû être sa juste récompense, mais celle-ci ne vint pas. Ce ne sont que des suppositions, mais d'après moi elle croyait qu'avec le temps, à mesure que je grandirais, l'affection que Mortimer me portait allait continuer de grandir jusqu'à s'étendre à elle. Elle prit donc son mal en patience et espéra. Mortimer n'éprouvait pas le besoin de fréquenter la société — la pensée de Celia et de sa famille était toute la compagnie dont il avait besoin —, mais dès le début il avait mis à la disposition de Mirabelle la maison d'Edimbourg, afin qu'elle puisse y séjourner. Elle ne le fit jamais, ce qui étonna tout le monde. Aussi lorsque je suis devenu un jeune homme et que j'ai commencé à fréquenter ce milieu, j'ai découvert que ma mère avait correspondu avec ses meilleures amies aussitôt après son mariage, leur disant qu'elle avait réussi à détourner Mortimer de son obsession pour Celia, et qu'à présent c'était elle qu'il adorait. Dans ses lettres, elle décrivait sa vie comme elle aurait aimé qu'elle soit, et non comme elle l'était vraiment. Par conséquent, même si elle était libre de se rendre à Edimbourg, elle ne pouvait pas le faire tant que Mortimer n'était pas à ses pieds. Elle était donc condamnée à rester dans les Highlands et à attendre encore et encore, devenant de plus en plus aigrie. Puis elle finit par comprendre que sa stratégie ne porterait jamais ses fruits. Vos sœurs et vous étiez nées entre-temps, et Mortimer était aux anges. Il ne faisait que vanter vos exploits. S'il avait adoré Celia, il était littéralement obsédé par ses filles.

Il leva les yeux vers Angelica, qui le contemplait d'un air soucieux.

— Vous deviez détester toute notre famille.

— Pas du tout.

Il fit une pause, comprenant qu'il devait tout lui expliquer.

— En réalité, j'étais heureux que mon père soit distrait par les Cynster. Cela me laissait libre d'aller et venir à ma guise. De plus, avec le clan à mes côtés, je n'ai jamais manqué ni de compagnie ni de conseils. J'avais mes cousins et mes oncles pour m'apprendre à monter à cheval, à chasser, pêcher, tirer au fusil — toutes les activités auxquelles un jeune garçon peut aspirer. J'avais des tantes et des pseudo-tantes pour me nourrir et me soigner. Grâce à Celia et à ses enfants, j'ai eu une enfance... beaucoup plus gaie et heureuse que celle que j'aurais eue sans elle. Ne serait-ce que pour cela, dit-il en s'inclinant vers elle, je vous suis pleinement reconnaissant, à vous et aux vôtres.

— Mais pour votre mère...

Angelica paraissait sincèrement choquée.

— Cela a dû être terriblement douloureux.

Il soutint son regard avant de répondre :

— Mirabelle n'était pas vraiment maternelle. Elle m'a toujours vu comme un pion sur son échiquier, et un enfant sent ce genre de chose. Dès mon plus jeune âge, je ne lui faisais pas confiance, mais vous ne devez pas vous apitoyer sur mon sort. J'avais mon clan autour de moi, et aucun enfant n'a été plus choyé que moi.

Il fit une pause puis ajouta :

— J'ai bénéficié de tous les soins nécessaires sans être gâté. Je faisais juste partie des enfants du clan qui gambadaient librement l'été, avec toujours plusieurs dizaines d'adultes pour nous surveiller. C'est à cela que sert un clan, et c'est ainsi qu'il fonctionne. Nous sommes tous une grande famille.

Il soupira bruyamment.

— Ce qui m'amène à la suite de mon histoire. Lorsque ma mère a abandonné tout espoir de gagner l'affection de mon père, elle a essayé de me récupérer — et de me soustraire plus ou moins au clan. J'avais douze ans à l'époque. Elle voulait faire de moi sa marionnette, de façon à pouvoir, après la mort de Mortimer qui était beaucoup plus âgé qu'elle, contrôler le clan et ses richesses. Elle essaya donc de me prendre sous son aile, mais s'aperçut bien vite que c'était impossible. Mirabelle, qui était originaire des Basses-Terres, ne comprenait pas — et ne comprend toujours pas — comment un clan des Highlands fonctionne. Lorsqu'elle a essayé de remettre la main sur son fils, le clan s'est soudé autour de moi et ne m'a pas lâché. Personne ne s'est jamais ouvertement opposé à elle, mais dès que je revenais de l'école je devenais introuvable. J'étais toujours par-ci, par-là, jamais où elle espérait me trouver pour m'amener dans son salon, m'obliger à rester assis près d'elle et essayer de me contrôler. Ce manège dura quelque temps, puis elle abandonna. Tout le monde, y compris moi, pensait qu'elle avait fini par accepter son sort. Elle n'avait jamais fait le moindre effort pour s'insérer dans le clan, pour être l'épouse du laird dans le vrai sens du terme. Elle méprisait le clan et n'avait aucun ami pour l'aider à traverser les années. Elle devint de plus en plus amère, renfermée et pleine de ressentiment.

Il se tut et reprit son souffle.

— Puis, lorsque j'ai eu vingt ans et que je suis revenu chez moi après mes études à l'université, j'ai fait une chute et me suis gravement blessé au genou. Je suis resté couché pendant des semaines, prisonnier. Mirabelle tenta cette fois de me monter contre mon père.

Il s'interrompit, et Angelica se demanda s'il avait conscience que son regard n'était pas simplement distant, mais glacial, exactement comme dans la description qu'on lui avait faite de lui.

— J'ignore jusqu'où elle était prête à aller, car je l'ai arrêtée à temps. Dès que j'ai compris ses intentions, j'ai réussi à la convaincre que je n'avais nullement l'ambition de reprendre le titre avant la mort naturelle de mon père. Au début, ma mère était totalement incroyante, puis elle est devenue furieuse. Mais elle ne pouvait pas faire grand-chose. J'ai mis en garde mon père et ses conseillers, mais ce fut tout. Après ma convalescence, je suis parti à Londres où je suis resté pendant cinq ans. Lorsque je revenais chez moi, je passais le plus clair de mon temps avec mon père, le clan, et dans le domaine. Je savais déjà tout ce qui était nécessaire pour m'occuper du comté lorsque mon heure viendrait. Je n'avais donc aucune raison de rester à demeure dans les Highlands.

Il se pencha en avant et posa les avant-bras sur ses cuisses, les yeux rivés sur le visage

d'Angelica.

— Voilà tout ce que vous devez savoir, mais c'est ici que commencent les événements qui m'ont amené à avoir besoin de votre aide. Pendant la période que j'ai passée à Londres, les mauvaises années se sont succédé et les récoltes ont été catastrophiques. Les temps étaient durs pour le clan. En 1823, mon père est venu à Londres pour la première fois depuis des dizaines d'années pour me consulter. Il voulait conclure un marché pour sauver le clan. J'ai écouté sa proposition et j'ai accepté son plan.

Il inclina la tête vers ses mains qui pendaient entre ses genoux.

— Ce plan reposait sur une coupe que ma famille possède depuis des siècles. L'histoire de cette coupe ne concerne en rien la situation actuelle et ne servirait qu'à satisfaire votre indubitable curiosité. Il vous suffit de savoir qu'elle revêt une immense valeur pour un groupe de banquiers londoniens.

Il croisa les doigts et contempla l'horloge posée sur le manteau de la cheminée, puis leva les yeux vers Angelica.

— Si vous pouvez accepter le fait que cette coupe possède une incroyable valeur, nous pouvons avancer.

Angelica acquiesça sans le quitter du regard.

— Vous me raconterez l'histoire de cette coupe plus tard.

Le comte de Glenrae se raidit et s'adossa au dossier de son fauteuil.

— Très bien. Nous sommes donc à la fin de l'année 1823, avec la coupe d'un côté, et de l'autre mon père qui cherche désespérément à préserver les affaires de notre clan. Le comte, qui est le chef du clan, possède et gère les terres et les entreprises mais la coutume veut que tous les membres du clan tirent un revenu de ces affaires. Donc, si les entreprises périssent, c'est tout le clan qui en pâtit. Mon père ne devait pas penser seulement à l'avenir de sa famille.

Il fit une pause, puis poursuivit :

— Le marché auquel il avait pensé et pour lequel il voulait mon accord devait être passé avec un groupe de banquiers londoniens. En échange de la coupe, ils acceptaient de lui prêter une somme d'argent considérable, plus que suffisante pour remettre les finances du clan à flot. Toutefois, comme je l'ai déjà dit, mon père était un homme très conventionnel. En raison du lien qui unissait ma famille à cette coupe, il ne pouvait pas se résoudre à la donner lui-même. Pour ma part, je n'avais pas autant de scrupules. L'accord fut donc conclu, signé, et l'argent débloqué. Je m'engageai à remettre la coupe aux banquiers au cinquième anniversaire de la mort de mon père.

Il étudia attentivement Angelica puis se leva brusquement, se dirigea vers le bar et se servit un verre.

Angelica profita de ce moment pour boire à son tour. Elle était fascinée par son histoire.

— Mon père n'était ni un bon ni un mauvais laird.

Il s'était exprimé sans se retourner.

— C'était un homme bon sans être un saint, mais il a toujours fait ce qu'il pouvait pour le clan. Pendant le temps où il régna en tant que laird, il ne fit rien qu'on puisse lui reprocher, mais à l'inverse il ne fit rien pour faire fructifier les biens et les entreprises du clan. S'il n'avait pas conclu ce marché, le clan aurait été dépossédé. Il ne fallait plus jamais rendre le clan aussi vulnérable. J'ai passé ces cinq dernières années à m'en assurer. Mais c'est surtout sur l'héritage de mon grand-père que je me suis appuyé.

Il vida son verre, le remplit de nouveau, puis revint vers Angelica.

Elle leva les yeux vers lui.

— Quand devez-vous rendre la coupe ?

Il se laissa tomber dans le fauteuil.

— Au cinquième anniversaire de la mort de mon père, c'est-à-dire le 1^{er} juillet de cette année.

— Et... ?

Il braqua son regard sur elle, une froideur effrayante au fond des yeux.

— En janvier de cette année, la coupe a disparu. Elle était enfermée dans le coffre du château, et j'allais vérifier tous les mois qu'elle s'y trouvait toujours. Il n'y avait que moi et mon intendant qui avions la combinaison du coffre, et aucun de nous ne l'a donnée à personne.

Il but une gorgée d'eau, puis fixa un point derrière elle d'un air absent.

— Le lendemain de sa disparition, ma mère m'a dit qu'elle avait pris la coupe et qu'elle l'avait cachée. J'ignore comment elle a fait pour ouvrir le coffre, mais les bijoux de la famille y sont également enfermés. A un moment donné, mon père a dû ouvrir le coffre à sa demande et elle a dû noter la combinaison.

Angelica n'enviait pas cette femme.

La voix du laird avait changé, son ton était devenu froid et menaçant, donnant un accent tranchant à chacun de ses mots.

— Mirabelle avait une idée derrière la tête. Elle m'a dit qu'elle me rendrait la coupe, me permettant ainsi de remplir ma part du marché et de sauver mon clan, à condition que je lui donne ce qu'elle voulait.

Voyant qu'il avait posé la tête sur le dossier du fauteuil et qu'il ne continuait pas, Angelica le pressa.

— Que veut-elle donc ?

Il braqua les yeux vers elle.

— Elle veut se venger de votre mère.

— De ma mère ? répéta Angelica sans comprendre. Mais pourquoi ? Et comment ?

— Pourquoi ? Parce qu'elle tient Celia pour responsable de tous ses malheurs. Et parce que Celia a gagné. Malgré tous les efforts de Mirabelle, votre mère a réussi à retenir l'attention de mon père jusqu'à sa mort, même si celle-ci n'a jamais eu connaissance de son obsession.

Il fit une pause.

— Et quant au comment...

Il leva son verre, but une nouvelle gorgée puis la dévisagea.

— Elle m'a demandé d'enlever l'une des filles de Celia et de ruiner sa réputation.

Angelica fouilla son regard et n'y vit aucune trace d'un quelconque désordre mental. Il était complètement sérieux.

— Comment veut-elle exactement s'y prendre pour détruire notre réputation ?

— C'est la question que je lui ai posée. Apparemment, il fallait que je kidnappe l'une d'entre vous — elle se fichait de savoir laquelle —, que je l'emmène dans notre château dans le Nord, et par cet acte que j'anéantisse sa réputation aux yeux de la société. Mirabelle accomplirait ainsi sa vengeance en causant à Celia la douleur sans nom de voir la vie de l'une de ses filles gâchée, comme Celia a gâché la sienne.

Angelica l'observa longuement puis demanda :

— Votre mère est-elle saine d'esprit ?

— Sur le sujet, je ne pense pas que ce soit le cas. Toutefois, elle est parfaitement lucide, et très intelligente. Quel que soit l'endroit où elle a caché la coupe, personne n'a réussi à la trouver. Nous avons fouillé le château de fond en comble à plusieurs reprises. Mais il est immense, et vieux et... on commence à être pressés par le temps.

— Si elle ne vous rend pas cette coupe et que vous n'êtes pas en mesure de la donner aux banquiers le 1^{er} juillet, que se passera-t-il ?

Il hésita puis répondit d'une voix plus grave :

— Le marché ne peut être finalisé qu'avec la coupe. Aucune somme d'argent ne peut la remplacer. Si je ne livre pas la coupe le 1^{er} juillet, mon clan et moi perdrons le château et toutes nos terres — nos vallées, nos lacs et nos forêts — et toutes les entreprises qui nous appartiennent. Le clan sera dépossédé et laissé sans ressources. Les biens du clan représentent la garantie donnée par mon père pour conclure ce marché.

— Bonté divine, tous ?

— Tous.

L'expression du laird se durcit.

— A cette époque, le risque me paraissait mineur. J'avais en ma possession la coupe pour finaliser le contrat.

Il se concentra de nouveau sur Angelica.

— Aujourd'hui, je ne l'ai plus, c'est pourquoi j'ai besoin de votre aide.

Angelica se sentit prise de vertige. Elle avait tellement d'informations à assimiler.

— En supposant que je vous croie...

Ce qui était le cas. Cette histoire était trop incroyable pour qu'il l'ait inventée, et l'homme qui se tenait devant elle était loin d'être fantasque.

— Comment voulez-vous que je vous aide ?

— Je n'ai pas l'intention, et je ne l'ai jamais eue, de me plier aux exigences de ma mère. Au début, j'ai cherché toutes les autres possibilités d'accéder à sa demande. Toutefois, le seul moyen de sauver le clan est de pouvoir livrer la coupe... j'ai donc cherché un moyen de faire croire à ma mère qu'elle avait obtenu ce qu'elle voulait, sans que ce soit le cas.

— Vous avez essayé de la tromper. Très bien. Mais comment ?

Le jeune homme sembla légèrement se détendre puis son expression se ferma de nouveau.

— Le seul moyen que j'ai trouvé était de capturer l'une des filles de Celia et de conclure un marché avec elle, consistant pour l'essentiel à nous mettre, mon clan et moi, à sa merci.

Il soutint son regard.

— J'étais prêt à utiliser toutes les armes qui étaient en mon pouvoir. Pour conclure ce marché avec l'une de vous, et faire pencher autant que possible la balance de mon côté, je me suis arrangé pour faire enlever l'une d'entre vous et la faire emmener en Ecosse. Il fallait que ce soit un véritable enlèvement, car dans le cas contraire comment aurais-je pu m'entretenir avec vous, à l'écart de votre famille, suffisamment longtemps pour vous rallier à ma cause ? J'aurais difficilement pu me rendre à Dover Street, demander un rendez-vous et expliquer mon problème. Votre famille ne vous aurait jamais autorisée à venir seule avec moi dans le Nord. Et il fallait que vous soyez seule. Si Mirabelle a perdu l'esprit, dès qu'il s'agit de Celia elle a toute sa tête. En apercevant l'ombre d'un Cynster

auprès de l'une de vous, ou même une domestique de chez vos parents, elle aurait vite compris que la fille n'était pas vraiment perdue. L'enlèvement devait donc être réel.

Il fit une pause pour l'étudier quelques instants.

— J'ai d'abord embauché Fletcher et Cobbins. Vous en avez entendu parler ?

— Oui, ce sont eux qui ont enlevé Heather.

— Et qui l'ont emmenée à Gretna Green. Oui, j'ai choisi cet endroit car il était en rapport avec l'histoire de vos parents, et cela aurait pu m'aider à la convaincre... d'accepter le marché que je voulais lui proposer. Mais Heather s'est échappée. J'ai donc envoyé Scrope chercher Eliza, qui s'est enfuie, elle aussi.

Leurs regards se croisèrent. Il fit une pause puis lui dit :

— Je m'étais dit qu'en ne m'impliquant pas personnellement dans ce kidnapping, vous seriez plus disposée à m'écouter, et peut-être même à accepter ma proposition.

Etant donné la façon dont elle avait réagi à son enlèvement, elle était d'accord avec son raisonnement.

— Une question. Pourquoi avez-vous battu en retraite quand Breckenridge a aidé Heather à s'enfuir ? Et pourquoi avez-vous fait encore plus en risquant votre vie pour sauver Eliza et Jeremy des mains de Scrope ?

Il hésita puis, voyant qu'elle attendait vraiment une réponse, soupira.

— Lorsque vos sœurs ont été kidnappées, je savais qu'elles n'étaient liées à aucun gentleman. J'avais mes sources, et cela m'avait été confirmé. Mon plan n'aurait pas pu fonctionner si cela n'avait pas été le cas et si l'une d'elles avait été attachée à un autre homme. Mais en voyant le lien affectif qui s'était formé avec leur sauveur... ma seule préoccupation a été de voir le couple repartir sain et sauf.

Il la dévisagea.

— Etant donné que vous avez cherché à faire ma connaissance ce soir, je suppose que, dans votre cas, aucun gentleman n'a encore retenu votre intérêt.

Si, mais il n'avait pas besoin de le savoir, songea Angelica.

Il l'étudia toujours plus attentivement.

— D'après ce que j'ai appris à propos des récentes fiançailles de vos sœurs, fiançailles qui sont la conséquence de mes agissements, elles n'ont pas été lésées par mes actes — et le fait d'avoir été enlevées par mes hommes de main.

Angelica réfléchit quelques instants avant de lui répondre.

— Je ne crois pas qu'elles vous en veuillent pour les aventures qu'elles ont vécues et les fiançailles qui en ont découlé, si c'est la question que vous me posez.

Une lueur de soulagement éclaira l'expression du jeune homme.

— Ce qui nous amène à la présente situation.

— En effet, répondit-elle sans détourner les yeux. Quelle est donc l'offre que vous souhaitez soumettre à la fille Cynster que vous venez d'enlever ?

Il braqua son regard sur elle, qu'elle soutint impassiblement en attendant sa réponse.

— Le clan représente tout pour moi. Et comme tous mes gens, je pourrais donner ma vie pour lui. Il existe toutefois une chose qui se situe au-dessus du clan, une ligne de conduite que je ne franchirai jamais, même dans le cas présent. La devise de ma famille la résume très bien : « L'honneur par-dessus tout. »

Il fit une courte pause.

— J'ai prévu de solliciter votre aide en vous demandant de venir avec moi dans mon château, dans les Highlands. Une fois là-bas, vous pourriez jouer la comédie afin de convaincre ma mère que votre réputation est ruinée, une comédie assez convaincante pour la satisfaire et la persuader de me rendre la coupe. Je ne peux pas vous dire en quoi pourrait consister cette comédie, mais comme je l'ai dit, ma mère semble croire que le simple fait que vous ayez été enlevée et emmenée dans le Nord pourrait suffire à causer votre perte.

— Pour la plupart des jeunes filles, cela serait suffisant. Mais dans mon cas, les membres de ma famille cacheront ma disparition jusqu'à savoir ce qui m'est arrivé... Ils inventeront ensuite une histoire afin de préserver ma réputation et d'éviter que je sois mise au ban de la société.

— Vous et moi le savons, mais pas ma mère. Elle connaît assez peu la société anglaise, et n'a aucune idée de la manière dont une famille comme la vôtre fonctionne.

— Quelle est donc votre contrepartie dans ce marché ? Que me proposez-vous en échange de mon assistance ?

— Pour que les choses soient équitables et pour m'assurer que votre réputation ne sera pas le moins du monde entachée, si vous acceptez de m'aider, je ferai de vous ma comtesse, je vous offrirai la protection de mon nom à travers le mariage, et accepterai de consentir à absolument toutes les dispositions que vous désirerez pour nos vies à venir.

Il s'était exprimé lentement, d'une voix claire et mesurée. Angelica avait bien entendu.

Dans cette part du marché, il venait de s'offrir lui-même.

Il reprit :

— Je me suis d'abord intéressé à vos sœurs aînées parce que je savais que vous n'avez que vingt et un ans. Je suppose que vous nourrissez toujours des illusions sur l'amour et sur le prince charmant qui viendra vous chercher. En revanche, dans la mesure où vous ne vous êtes pas encore attachée à un autre, j'ose espérer que, venant d'une famille comme la vôtre, vous saurez voir les avantages que je peux vous offrir si vous acceptez de devenir ma femme.

Il la regarda fixement et attendit sa réaction, les dents serrées.

Angelica le considéra sans ciller, tétanisée par un chaos intérieur sans précédent. Son audace et son amour-propre étaient aux anges et auraient été ravis d'accepter son offre sans attendre, mais une part d'elle-même qui lui était moins familière venait de pointer le bout de son nez et lui intimait d'être prudente et de prendre le temps de réfléchir.

Pour la première fois de sa vie, elle choisit d'écouter la voix de la raison, qu'elle avait si rarement entendue.

Elle essaya de voir clair en lui. Elle espérait juste que l'expression de son propre visage était aussi neutre que celle de Debenham, car il avait posé sur elle un regard calme, indifférent, dépourvu de crainte, même s'il devait être pleinement conscient que toute sa vie était suspendue à ce moment et à la réponse qu'elle allait lui donner. Elle était la dernière sœur Cynster à pouvoir l'aider à réaliser son plan.

Ce plan était... insensé, mais il pouvait fonctionner. Surtout s'il dépendait d'elle. Elle n'avait pas besoin d'y réfléchir longtemps pour le savoir.

Angelica avait devant elle un comte fortuné et elle en connaissait assez sur lui pour savoir que, aux yeux de la société, il représentait un très bon parti.

Elle sentit son cœur tambouriner dans sa poitrine, mais ce n'était pas uniquement sous l'effet de

l'excitation.

Cet homme était son héros. Rien de ce qu'il lui avait dit n'avait altéré cette conviction, bien au contraire. Et il venait tout juste de lui demander de l'épouser, en la laissant décider de leurs vies futures... Voilà une proposition qu'elle pouvait accepter dans un premier temps, mais pour ensuite lui demander... quoi ?

De l'aimer ?

Il venait de lui offrir son nom, son titre, sa bourse, ses biens, ainsi que son corps et une certaine considération, mais c'était tout.

Elle connaissait les hommes comme lui, et savait que l'amour ne faisait pas partie des choses qu'une lady pouvait exiger d'eux. Bien au contraire, l'amour n'était pas une émotion à laquelle les hommes comme lui cédaient avec facilité. Il s'en prémunirait autant que possible et même y résisterait si jamais ce sentiment s'emparait de lui.

Mais il était son héros. Elle ne l'aimait peut-être pas encore, mais si elle suivait son instinct, les recommandations de la Dame et qu'elle passait suffisamment de temps avec lui, elle finirait par succomber.

Elle n'était pas stupide au point de fermer les yeux sur le fait qu'il venait de la demander froidement en mariage — comme son père l'avait fait avec sa mère. Voyait-il le parallèle entre leurs deux histoires ? En réalité, il ne lui proposait qu'une union dynastique qui, étant donné la situation, était pour lui une nécessité mais qui, pour elle, relevait d'un choix.

Son offre la laissait face à une décision plus difficile que ce que toutes les autres Cynster de sa génération, ou de la génération précédente, avaient dû affronter.

Accepter ce marché la ferait inévitablement tomber amoureuse de lui, mais l'aimerait-il en retour ? Si elle s'éprenait de lui pour découvrir ensuite qu'il était incapable de sentiments pour elle... qu'en serait-il de la vie d'amour partagé et de bonheur dont elle avait toujours rêvé ?

Elle pouvait refuser ce contrat. Refuser de l'aider. N'est-ce pas ? Sans le quitter des yeux, elle lui demanda calmement :

— Et si je refuse ?

Le **laird** ne frémit pas, mais son regard s'assombrit. Sa voix demeura en revanche mesurée.

— Si vous pensez ne pas pouvoir m'aider, je vous ramènerai chez vous dans la demi-heure. Votre famille a certainement caché votre absence jusqu'ici. Votre retour dans votre foyer avec l'explication de votre choix suffira à balayer les torts que mon... intrusion dans votre soirée auraient pu causer.

Il disait la vérité, comme il l'avait fait jusqu'à présent. Or si elle retournait chez elle, elle ne le reverrait plus jamais. Et si elle ne faisait qu'évoquer l'implication du **laird** dans son enlèvement, les hommes de sa famille finiraient par découvrir la vérité et tenteraient de les marier de force, ce qui serait infiniment pire.

Elle désirait qu'il devienne son héros, elle souhaitait qu'il l'aime, elle voulait que ce sentiment grandisse en lui et le seul moyen d'y arriver était de toute évidence de mettre son cœur dans la balance, de tout risquer et de croire de toutes ses forces que tout ce qu'elle avait imaginé sur l'amour finirait par s'avérer.

Il lui fallait avoir une foi aveugle et inconditionnelle... en l'amour.

Elle cherchait un défi à relever : elle l'avait. Mais était-elle assez courageuse pour l'accepter ? Pour se battre pour l'amour de son héros et le gagner ?

Elle n'avait pas détourné une seconde les yeux de son regard, qui la subjuguait. Elle secoua la tête puis le dévisagea de nouveau.

— J'ai... quelques questions à vous poser.

Il haussa les sourcils dans une invitation muette à poursuivre.

— Si jamais je refuse et que vous me renvoyez chez moi, que ferez-vous ensuite ?

Il hésita un peu avant de lui répondre.

— Je l'ignore. Je n'y ai pas encore réfléchi.

Car il savait, tout comme elle, que c'était sa toute dernière chance.

Elle vida son verre d'un trait puis le posa sur la petite table à côté de son fauteuil.

— Tout d'abord, je veux que vous me promettiez que, avant d'arriver à votre château, vous me direz tout ce que vous ne m'avez pas encore révélé, ainsi que tout ce qui pourrait m'intéresser à propos de votre mère, du château et de votre clan.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je n'aimerais pas me trouver dans une situation où vous m'auriez caché des informations sous prétexte que je n'en ai pas besoin, que vous ne voulez pas souiller mes oreilles avec ces histoires, ou des excuses de ce genre.

Il pinça les lèvres puis hochait la tête.

— Je vous accorde chacun de ces points.

— Et j'aimerais reformuler notre marché, si vous acceptez d'en étudier les termes.

L'homme lui lança un regard aigu.

— Comme vous le savez, je suis à votre merci. J'accéderai à chacune de vos demandes si je suis en mesure de le faire.

Angelica releva fièrement le menton.

— Dans ce cas, voici mes conditions. J'accepte de vous aider à sauver votre clan. Concrètement, je partirai avec vous dans votre château et jouerai à votre mère la comédie afin qu'elle vous rende votre coupe et que vous puissiez finaliser le marché que votre défunt père a conclu avec ces banquiers. Vous sauvez ainsi votre clan et tous ses biens.

Une certaine confusion s'insinua dans les prunelles gris-vert du comte. Il croyait qu'elle allait tout accepter.

Elle prit une inspiration et continua :

— Toutefois, quant à ce qui est de vous épouser, je me réserve le droit de vous donner ma réponse une fois que la coupe sera entre vos mains.

L'homme fronça les sourcils, la regardant d'un air méfiant et désapprobateur.

— Si vous partez dans le Nord en ma compagnie — et même si vous passez ici le reste de la nuit —, aux yeux de votre famille, seul le mariage pourra y remédier.

— Oui, sans aucun doute. C'est ce que penseront les hommes, du moins. Mais nous avons déjà vu comment les contraintes de la société pouvaient être contournées lorsque des familles comme la mienne s'en mêlaient.

En soutenant son regard, elle fut de plus en plus convaincue d'avoir fait le bon choix.

— Ce sont mes conditions, à prendre ou à laisser. Je vais vous aider à récupérer la coupe et à sauver votre clan, mais la question de notre mariage demeurera en suspens. Votre proposition restera valable jusqu'à ce que j'aie choisi de l'accepter ou non.

Chapitre 3

Dominic Guisachan, comte de Glencrae, laird des Highlands habitué à gouverner et à commander en maître, contempla la petite femme assise face à lui et réprima une grimace de colère. Où voulait-elle en venir ?

Il ne trouvait aucune explication à la détermination qui s'était progressivement emparée d'elle, à la résolution qu'il voyait dans son port altier et lisait dans ses yeux et le pli de ses lèvres...

Rien qui puisse expliquer pourquoi son instinct lui hurlait qu'il venait de tomber dans un piège. Comment était-ce possible ? C'était son plan à lui ; en quoi le fait qu'elle se réserve la possibilité de ne pas l'épouser pourrait-il le mettre en danger ? Dominic préféra chasser ce sentiment étrange, qui n'était peut-être que la manifestation d'un soulagement indicible.

En avisant l'horloge sur le manteau de la cheminée qui affichait presque 3 heures du matin, il s'aperçut qu'ils avaient parlé pendant des heures. Angelica ne paraissait pas trop fatiguée, mais concentrée et l'esprit en éveil. Alertes, à l'écoute, et d'une certaine façon légèrement provocante, ce qui n'était pas pour lui déplaire...

Secoué par un soudain frisson d'excitation, il se ressaisit très vite. Il n'avait pas besoin de complications de cette nature.

— Parfait, dit-il. J'accepte vos conditions.

Il fit une pause puis désigna de la tête le bureau devant la fenêtre.

— Si vous voulez écrire une lettre à l'attention de vos parents, je la leur transmettrai. Comme vous l'avez sans doute deviné, leur maison n'est pas très loin.

— Hmm.

Les lèvres roses et pleines d'Angelica se serrèrent puis se détendirent.

— J'apprécie votre proposition et j'aimerais beaucoup leur faire savoir que je vais bien, mais j'ignore où ils se trouvent en ce moment — chez eux, à St. Ives House, ou peut-être chez Horatia et George.

Elle l'interrogea du regard.

— Si vous acceptez de leur porter mon message demain après le petit déjeuner, je pense que ce sera préférable. Cela me laissera aussi le temps de réfléchir à son contenu.

Il la considéra d'un air songeur.

— Non, je n'envisage pas de changer d'avis, dit-elle en le toisant. Et vous comprendrez certainement que vous ne pouvez pas envoyer cette lettre à ma place. Il faut qu'elle soit écrite de ma main. Toute autre action risquerait d'accroître l'inquiétude de ma famille, et c'est exactement ce que

nous souhaitons éviter, dit-elle en plissant le nez. Autant que nous le pouvons.

Il avait effectivement envisagé d'écrire une lettre à sa place si elle ne le faisait pas, mais... elle avait raison.

— Il est tard, dit-il en se levant.

Il laissa son verre vide sur la table basse, puis posa les yeux sur Angelica et hésita. Il ne voulait pas lui donner la possibilité de changer d'avis, et pourtant...

— Profitez de la nuit pour réfléchir à votre décision. Si demain matin vous êtes toujours disposée à m'aider, nous parlerons de notre plan plus en détail.

— Je ne changerai pas d'avis.

— Réfléchissez quand même.

Il tourna les talons et se dirigea vers la porte. Il avait besoin de sortir de cette pièce, de s'éloigner de toute source de distraction pour mieux réfléchir. Il posa la main sur le bouton de la porte et lança un regard vers Angelica.

— Je vais vous envoyer une bonne pour vous aider. Vous devriez trouver ici tout ce dont vous avez besoin, dit-il en désignant la chambre à coucher dans la pièce d'à côté.

— Merci, dit-elle avec un hochement de tête. Bonne nuit.

Il lui répondit par un court salut et sortit en refermant la porte derrière lui. Une fois dans le couloir, il resta immobile quelques instants puis s'ébroua. Il ne comprenait pas pourquoi il se sentait si dérouté. Il aurait dû se réjouir.

Il soupira doucement. Par expérience, il savait qu'il devait se méfier de tout ce qui arrivait trop facilement, surtout par le biais du destin. Ce soir, tout lui avait été servi comme sur un plateau, un peu comme si son plan avait eu des jambes et courait à côté de lui — pour le prendre de court lorsque Angelica avait reformulé les termes de leur marché.

Il esquissa une grimace et se tourna vers l'escalier. Il ne pouvait qu'accepter sa contre-proposition et aller de l'avant. Beaucoup trop de choses étaient en jeu pour qu'il puisse se permettre d'hésiter.

Il arriva dans le hall d'entrée et se dirigea vers la salle des domestiques. Il ne fut pas surpris de trouver les lampes allumées et tous ses gens réunis autour de la table, impatients de connaître les conclusions de son entretien avec Mlle Cynster, celle qui allait peut-être les sauver. Les cinq domestiques étaient tous des personnes de confiance : Griswold, son valet de chambre, Mulley, son majordome, Brenda, la plus âgée des servantes, Jessup, son cocher et Thomas, son garçon d'écurie attitré.

Il lut l'espoir dans leurs yeux et hocha la tête.

— Elle est d'accord.

— Dieu merci ! répondirent-ils avec ferveur.

— Brenda, montez et aidez-la à se coucher. Et, s'il vous plaît, dormez dans le lit de l'antichambre. Je ne pense pas qu'elle ait dit oui pour mieux pouvoir s'enfuir, mais je ne veux prendre aucun risque.

— Bien, m'sieur, dit Brenda avant de se lever.

Elle saisit une bougie, l'alluma puis s'en alla prestement.

Dominic se tourna vers Jessup.

— Nous n'aurons plus besoin de la voiture ce soir. Toutefois, à l'aube, je pense que les Cynster auront déployé un cordon de sécurité tout autour de la ville. Je voudrais qu'à la première heure,

Thomas et toi partiez en reconnaissance pour vérifier à quel point ce cordon est serré. Nous allons devoir trouver un moyen de le traverser, mais dans un premier temps il me suffit de savoir s'il est là et sous quelle forme : comment la ville est surveillée, où et par qui.

— Bien, m'sieur.

Jessup acquiesça en même temps que le jeune Thomas.

— Nous allons garer la voiture.

Dominic les congédia d'un signe de tête. Tandis que Jessup et Thomas se levaient pour partir, il reporta son attention sur Griswold et Mulley.

— Même si Mlle Cynster a donné son accord, j'aimerais que vous surveilliez les portes de devant et de derrière, cette nuit. Au cas où.

— Je me charge de la porte de devant, déclara Griswold.

— Je dormirai ici, conclut Mulley.

— Merci.

Dominic s'en retourna dans la demeure afin de vérifier que ses ordres étaient bien exécutés, réfléchissant à tout ce qu'il aurait pu oublier de faire. Angelica avait accepté de l'aider, et son accord était trop important — pour lui comme pour tant d'autres — pour qu'il prenne le risque de laisser la moindre faille se glisser dans ses plans.

Malgré le choix qu'elle avait fait de l'aider, Dominic n'arrivait toujours pas à croire qu'après tous les drames, les erreurs et les calamités imprévisibles des cinq derniers mois, il puisse enfin être sur le point de sauver son clan.

Il avait pourtant une sœur Cynster sous la main, qu'il avait persuadée de l'aider. Que ladite sœur soit celle avec laquelle, s'il avait eu le choix, il aurait préféré ne pas avoir à traiter n'entrait pas en ligne de compte.

Qu'elle paraisse beaucoup plus sûre d'elle et imprévisible qu'il l'avait imaginée était déjà assez troublant.

* * *

Une heure plus tard, Angelica s'arracha à la chaleur des draps blancs et du duillet dessus-de-lit en plumes de la comtesse. Vêtue d'une sobre mais jolie chemise de nuit en coton que Brenda avait sortie de la commode, elle se faufila dans l'ombre jusqu'à la fenêtre.

Cette pièce aussi avait été remeublée. Glencrae n'avait rien laissé au hasard.

Aussi doucement que possible pour ne pas réveiller Brenda, qui dormait paisiblement sur le lit d'appoint dans l'antichambre attenante, Angelica souleva les épais rideaux en velours en veillant à ce que leurs anneaux ne s'entrechoquent pas.

Brenda n'avait pas été avare de paroles. Mise en confiance par Angelica, qui lui avait confirmé qu'elle était effectivement disposée à aider Glencrae à retrouver la coupe, la conversation qu'elle avait eue avec la servante l'avait confortée dans l'idée que tout ce que le comte lui avait dit était bien vrai. Peut-être avait-il seulement minimisé l'ampleur de l'anéantissement qui menaçait non seulement son clan, mais aussi lui-même en tant que laird.

Angelica n'avait pas vraiment compris à quel point cette menace l'affectait profondément. Elle ne savait rien sur les clans des Highlands, mais d'après ce que Brenda et le laird lui avaient expliqué, le clan était comme une très grande famille, encore plus intrinsèquement interdépendante

que la sienne.

Si le clan était comme une famille au sens large du terme, la position de Dominic était équivalente à celle de Devil... Elle imaginait alors très bien ce qu'il ressentirait si une situation comme celle-ci menaçait l'ensemble de la famille Cynster.

Heureusement pour Dominic, le destin et la Dame s'étaient arrangés pour qu'elle lui vienne en aide. Tirant sur le loquet de la fenêtre, elle l'ouvrit prudemment puis murmura :

— Il a eu la chance de m'avoir, moi, et non Heather ou Eliza.

Heather n'aurait pas été prête à l'aider, pas plus qu'Eliza, pour la simple et bonne raison qu'il n'était pas leur héros. Elles étaient également moins qualifiées pour ce rôle, car beaucoup moins audacieuses, aventurières et inventives qu'elle, et bien moins douées pour la comédie.

Elles ne pouvaient non plus rivaliser avec l'inébranlable détermination d'Angelica — et cette qualité allait lui être essentielle, tant pour retrouver la coupe que pour conquérir le comte de Glencrae.

Elle avait retrouvé confiance en elle. Pourtant, debout devant cette fenêtre ouverte, elle n'arrivait pas à comprendre l'impulsion qui l'avait poussée jusqu'ici.

Malgré tout, elle se pencha en avant et examina les environs de la demeure. Les rayons de la lune s'entrecroisaient aux feuilles épaisses d'un vieux lierre qui couvrait le mur et courait tout autour de la fenêtre. Angelica vit qu'il avait été coupé pour dégager son encadrement. Pour toute personne dotée d'un certain cran, les vieilles tiges noueuses offraient un accès direct vers le sol.

Elle regarda plus loin et imagina un chemin à travers une petite bande de pelouse en friche qui conduisait à un mur en pierre. Celui-ci étant situé à l'avant de la maison, il devait border une grande artère. Un vieux lierre formait une échelle broussailleuse qui lui aurait permis de passer de l'autre côté.

Si elle avait voulu abandonner derrière elle son marché insensé avec Dominic Guisachan, courir jusque chez elle et préserver son cœur, le chemin vers la liberté se trouvait juste devant elle, facile d'accès.

Baignée par le clair de lune, elle s'appuya contre le rebord de la fenêtre et, laissant son cœur choisir, prit le temps de reconsidérer les choses.

Elle avait conscience du risque qu'elle avait pris avec ses sentiments et son avenir. Lorsque Dominic était parti, elle s'était attendue à être prise de panique, ou au moins gagnée par le doute, mais rien de tout cela ne s'était passé.

Elle ôta l'ancien collier de son cou et le contempla. Sous les pâles rayons de lune, il rougeoyait presque.

— C'est mon héros, murmura-t-elle en faisant tourner le pendentif entre ses doigts. Il a besoin de mon aide et je suis la seule personne à pouvoir le faire. Quelle que soit sa vision de notre mariage, je garderai la foi et j'apprendrai à l'aimer comme il apprendra à m'aimer en retour.

Elle resta à la fenêtre quelques minutes encore avant de s'en écarter et de ranger le pendentif. Puis elle ferma doucement le battant, tira les rideaux et revint à pas feutrés vers le lit.

Elle avait fait son choix. Pour le meilleur et pour le pire, elle s'était détournée du confort et de la sécurité de sa famille pour se lancer dans sa propre aventure, dans sa propre quête de l'amour. Il n'était pas question de refuser le défi que lui proposait le destin.

Elle se glissa entre les draps et s'allongea sur le dos, les yeux tournés vers le plafond. Son audace, sa confiance en elle et sa foi l'avaient aidée à surmonter tous les défis de son existence. Elles

l'aideraient à relever celui-ci aussi, et avec succès.

Dans la vie, les bonnes choses n'arrivaient pas facilement mais...

— Je ne passe pas pour la fille Cynster la plus énergique, la plus volontaire et la plus déterminée pour rien.

Confortablement couchée sous la couverture, elle ferma les yeux.

Son seul regret ce soir était de ne pas avoir pu envoyer de nouvelles à sa famille. Elle savait à quel point celle-ci devait se sentir désespérée mais, outre les excuses qu'elle avait opposées à Glencrae et qui étaient vraies d'une certaine manière, elle n'avait pas voulu écrire à ses parents avant de savoir exactement ce qu'elle faisait, et d'être sûre de ne pas avoir besoin d'être sauvée — cette lettre étant probablement sa seule chance de leur faire savoir où elle était. Maintenant qu'elle était persuadée d'avoir fait le bon choix, leur écrire pourrait attendre le lendemain matin.

Elle réfléchissait à la façon dont elle allait tourner sa lettre lorsque le sommeil vint doucement la cueillir.

* * *

— Je ne comprends pas, dit lady Celia en serrant la main de lord Martin Cynster, son mari.

Elle se tourna ensuite vers Devil Cynster, duc de St. Ives.

— Comment est-ce possible ? Le laird est mort. Qui a donc pu enlever Angelica ?

Debout devant la cheminée du salon, dans la demeure de Martin et Celia de Dover Street, Devil secoua la tête.

— Nous sommes partis du principe que le laird était à l'origine de ces enlèvements, mais peut-être qu'il n'était qu'un pion. Quoi qu'il en soit, j'ai envoyé des hommes dans toutes les auberges de relais situées sur les principaux axes à la sortie de la ville. Si Angelica a quitté Londres, comme cela a été le cas pour ses sœurs, nous devrions en être informés avant l'aube.

Le jour ne s'était pas encore levé. A côté de Devil, Honoria, sa duchesse, lui prit le bras.

— Je sais que cela peut paraître improbable, mais nous devrions envisager qu'elle n'ait pas été enlevée et qu'elle ait simplement quitté la soirée pour une autre raison. Et non, continua-t-elle tandis que tous les regards se tournaient vers elle, j'ignore quelle pourrait être cette raison, mais nous connaissons tous Angelica. Il est possible que je ne me trompe pas.

Le silence s'installa. Tous, y compris Gabriel, le frère aîné d'Angelica, et sa femme Alatheia, réfléchissaient à l'hypothèse d'Honoria.

Heather, la sœur aînée d'Angelica, qui était assise à côté de son fiancé, intervint de manière éloquente :

— Si cet événement s'était produit avant mon enlèvement et celui d'Eliza, aurions-nous aussitôt conclu à un kidnapping ?

Heather contempla les visages inquiets qui l'entouraient.

— Ou bien aurions-nous pensé, comme l'a suggéré Honoria, qu'Angelica a peut-être quitté la soirée pour une bonne raison, et qu'elle n'a pas encore eu le temps de nous prévenir ?

— C'est là le problème, soupira Alatheia. Angelica est la dernière jeune fille au monde à pouvoir être victime d'un enlèvement. Elle est capable de se débattre comme une furie, et mieux vaut ne pas se frotter à elle.

— Elle saurait bien mieux se défendre que Heather ou moi, avança Eliza depuis le siège où elle

avait pris place.

Jeremy Carling était assis à côté d'elle sur l'accoudoir du fauteuil, un bras autour de ses épaules.

Devil se tourna vers Gabriel, puis vers Martin.

— Nous allons mener discrètement notre enquête, au cas où elle reviendrait dans une heure avec une bonne excuse.

— Et nous, mesdames, déclara Honoria en s'adressant à Celia, nous allons réfléchir à une histoire crédible pour couvrir son absence, au cas où elle ne reviendrait pas.

Devil regarda sa femme, puis posa la main sur la sienne.

— S'il s'agit d'un kidnapping, d'une façon ou d'une autre, demain matin nous serons fixés.

* * *

Epuisée et ravie, Mirabelle Guisachan, comtesse de Glencrae, roula sur le côté et remercia une fois de plus son vigoureux amant.

Bien sûr, il avait quelques bonnes années de moins qu'elle, mais elle avait gardé une silhouette et une peau magnifiques, surtout sous la lumière vacillante des bougies. Il n'y avait que de cette façon qu'elle autorisait son amant à la voir nue. Comme il ne venait la rejoindre qu'après minuit, c'était une exigence facile à satisfaire.

Il gisait sur le dos, derrière elle, et reprenait son souffle. Il caressa d'une main nonchalante son flanc nu.

— Avez-vous des nouvelles de Glencrae ? demanda-t-il.

Voyant qu'elle ne répondait pas — elle n'avait pas envie de penser à son fils, c'était le meilleur moyen de gâcher sa bonne humeur —, son amant se redressa sur un coude et déposa un baiser brûlant sur son épaule tout en promenant les doigts sur la douce courbe de ses fesses.

— Va-t-il vous apporter votre vengeance ?

— Non... ou bien, peut-être. Je n'en sais rien. Je vous ai dit qu'il était parti à Londres depuis deux semaines.

— Mais pensez-vous qu'il ait une chance de le faire, étant donné qu'il ne reste plus qu'une seule sœur ?

— En réalité, le fait qu'elle soit sa dernière chance semble l'avoir incité à s'intéresser personnellement à ma cause.

Les hommes aiment que les femmes flattent leur ego.

Elle se tourna à moitié vers son amant et murmura :

— Mais je n'oublierai jamais que c'est vous qui m'avez fait penser à la coupe. Sans cela, je n'aurais jamais trouvé par moi-même le moyen de faire plier Dominic à ma volonté. Mon chéri, ajouta-t-elle en levant la main pour effleurer la joue fine de son amant avant de se redresser pour embrasser sa mâchoire, j'aime tellement l'idée que mon indomptable fils se plie à mes ordres.

Puis elle susurra en souriant :

— Ne vous inquiétez pas, je sais que c'est à vous que je devrai ma revanche. Je pense que je vous serai toujours redevable.

Son amant lui sourit. Sachant que son visage se trouvait dans l'ombre, il ne prit pas la peine de feindre d'être sincère. En effet, c'était lui qui avait rappelé à Mirabelle l'existence de la coupe

détenue par son fils et qui l'avait poussée à la lui dérober, mais uniquement parce qu'il la voulait pour lui...

Il s'efforça de déplier le poing qu'il serrait sur sa hanche pour caresser de nouveau la peau vieillissante de sa maîtresse. Il n'avait eu aucun mal à la séduire, aucun mal à la soumettre à sa volonté, mais Mirabelle s'était ensuite emparée de la coupe pour forcer Dominic à accomplir sa ridicule vengeance, et elle l'avait cachée.

Il pencha la tête et fit glisser ses lèvres sur la courbe de son épaule.

— Vous ne m'avez jamais dit où vous aviez caché la coupe. Etes-vous sûre que ses gens ne pourront pas la trouver ?

— Croyez-moi, dit-elle avec un large sourire. Elle est cachée dans un endroit où personne ne songera à la chercher. Ils ont fouillé le château de fond en comble, et ils ne sont pas près de mettre la main dessus.

Il pinça les lèvres. Pour une raison qu'il ignorait, Mirabelle avait toujours résisté à toutes ses tentatives de découvrir où la coupe était cachée. Il passait trop peu de temps dans le château, et le risque d'être découvert était trop grand. Il ne pouvait pas effectuer lui-même les recherches, et encore moins se permettre d'être aperçu par un membre du clan de Dominic.

— Toutefois, murmura-t-elle en suivant le fil de ses pensées, s'il ne me fournit pas la vengeance que je veux — s'il ne m'amène pas l'une des filles de Celia et s'il ne ruine pas sa réputation — c'est moi qui le ruinerai.

Sa voix se durcit :

— Lui et son précieux clan. Je rirai en les voyant chassés de cette vallée.

Ses paroles étaient empreintes d'un désir de vengeance aussi malsain qu'un venin.

Tout cela plaisait à l'amant de Mirabelle. Les Cynster ne pouvaient que surveiller étroitement leurs filles. Peut-être même arriveraient-ils à capturer Dominic et finiraient-ils par le pendre haut et court, plongeant ainsi le clan Guisachan en disgrâce. Cette idée ne pouvait que le réjouir. Le projet fou de Mirabelle pouvait être synonyme pour Dominic et son clan d'un désastre encore plus grand que celui qu'il avait lui-même envisagé.

Quoi qu'il en soit, et comme cela serait probablement le cas lorsque Dominic reviendrait au château dépité et misérable, avec sa troisième tentative d'enlèvement ratée, lui, son amant, obtiendrait tout ce qu'il avait recherché lorsqu'il avait séduit Mirabelle.

Il serait là pour voir le clan Guisachan chassé de cet endroit et dépossédé de toutes ses terres fertiles, de son lac poissonneux et des forêts richement boisées qui l'entouraient. Il verrait tous ces gens partir et se tiendrait prêt à s'emparer de leurs biens.

Et il verrait aussi Dominic Lachlan Guisachan dévasté, humilié et brisé.

Se laissant tomber lourdement sur le lit, l'amant passa un bras autour de Mirabelle et se détendit. Maintenant que son but ultime était assuré, il pouvait se permettre d'être patient et laisser cette stupide garce se servir de la coupe pour assouvir son absurde vengeance.

Chapitre 4

Le lendemain matin, dans le salon du petit déjeuner, Dominic entama le solide repas qu'il prenait quotidiennement. Pourquoi ne se sentait-il pas heureux, ou au moins satisfait de la tournure des événements ? se demandait-il sans cesse.

A tous les niveaux, la nuit dernière avait été un succès. Il s'était rendu à cette soirée dans l'unique but d'observer Angelica, et ce matin elle était sous son toit et avait accepté son marché, ou du moins la partie la plus importante. Dès qu'elle descendrait des grands chevaux sur lesquels elle était montée, elle comprendrait alors l'autre aspect de son marché et y adhérerait aussi.

Il aurait dû se sentir aux anges, ou ne serait-ce qu'immensément soulagé. Pourtant, depuis ce matin, il se sentait profondément contrarié.

— Bonjour.

Il leva les yeux et aperçut l'origine de son insatisfaction se glisser dans la pièce.

Elle avait essayé d'attacher ses boucles cuivrées en un chignon serré, mais des mèches rebelles s'en étaient déjà échappées et venaient lécher son front, ses joues et sa gorge d'albâtre telles de petites flammes dorées. Faute d'avoir pu se changer, elle portait sa robe de soirée en soie dont la teinte bleu-vert s'harmonisait à la perfection avec sa peau veloutée — laquelle était beaucoup plus visible ce matin, car Angelica s'était débarrassée du fichu en dentelle qui la veille ornait le profond décolleté de sa robe.

Le résultat était extrêmement troublant, mais comme Dominic l'avait déjà constaté la première fois qu'il l'avait vue à l'autre bout du salon de Cavendish House, c'était surtout sa façon de se mouvoir qui captivait ses sens.

Après un rapide coup d'œil dans sa direction, elle s'arrêta et balaya la pièce du regard. A la fin de cet examen, elle sourit à Mulley qui s'était précipité vers elle pour tirer sa chaise à l'autre bout de la table, en face de Dominic. La soie de sa robe épousait subtilement les courbes minces de son corps. Son port de tête altier, sa posture et sa démarche souple attirèrent l'attention du laird tandis qu'elle s'avancait vers sa chaise et s'asseyait avec une grâce éminemment féminine.

Dominic était un chasseur-né, élevé depuis son plus jeune âge pour pister, suivre et observer sa proie d'un œil froid et calculateur, jusqu'à savoir comment s'y prendre pour l'abattre. Mais il n'y avait pas que le gibier qu'il chassait avec cette froide détermination.

La façon de bouger d'Angelica venait d'éveiller au plus haut point ses instincts de chasseur.

Elle saisit sa serviette, la déplia et la posa sur ses genoux.

Dominic prit une lente inspiration et profita de cet instant pour observer la jeune femme. Pour

n'importe quel homme, elle était belle, dans le sens le plus romantique du terme. Elle possédait une peau parfaite qui rappelait le plus pur des albâtres et ses joues étaient joliment rosées. Chaque trait de son visage aurait pu être dessiné par la main d'un artiste confirmé dont le seul but était de saisir l'essence d'une femme élégante, raffinée et vibrante de vie. Angelica avait un front pâle, des sourcils bruns délicatement dessinés, de grands yeux verts pailletés d'or et bordés d'épais cils noirs, un nez droit et des lèvres pleines et provocantes associées à un menton rond et ferme.

Elle était moins grande que ses sœurs, mais, avec ses cheveux d'un roux profond et flamboyant et la force féminine qu'elle dégageait, sa petite taille ne lui enlevait rien.

Il n'émanait de sa personne rien de mièvre, ni de docile, mais quelque chose de passionné et de volontaire. Elle était également habituée au luxe, mais cela n'inquiétait pas Dominic.

Elle finit par lever les yeux vers lui et l'interrogea du regard.

— A ce que je vois, cette maison est inhabitée.

Elle s'exprimait d'une voix grave pour une femme, légèrement rauque, à la limite de la sensualité.

C'était un autre aspect de sa personnalité qui l'attirait involontairement vers elle.

— Oui. Elle a été fermée lorsque mon père est parti de Londres. Depuis, elle n'a plus été rouverte.

— Vous ne l'utilisez pas lorsque vous venez dans la capitale ?

— Elle est un peu grande pour une garçonnière.

Et avant qu'elle puisse l'interroger plus avant, il ajouta :

— Pendant de nombreuses années, je me suis logé à Duke Street.

Il étudia son visage, puis plus particulièrement son regard : il paraissait plus brillant et plus assuré que la veille.

— Si je comprends bien, vous n'avez pas changé d'avis, dit-il.

— Non, en effet. Je vous avais dit que je n'en ferais rien.

Mulley avait quitté la pièce. Profitant de cette occasion, Dominic s'aventura.

— Pas même sur ma proposition ?

— Surtout sur votre proposition.

Mulley revint et Dominic fit machine arrière tandis que son majordome présentait à Angelica un porte-toasts.

— Comme vous me les avez demandés, mademoiselle. Tout juste passés au four afin qu'ils soient légèrement chauds.

— Merci, Mulley, dit Angelica. Vous complimenterez également Brenda de ma part.

Mulley parut agréablement surpris qu'elle se souvienne de son nom.

Elle avait interrogé Brenda sur les gens de la maison ce matin, et la bonne lui avait demandé ce qu'elle prenait au petit déjeuner afin qu'on puisse le lui préparer.

Après s'être assuré que le beurre et la confiture étaient à portée de main, Mulley ajouta :

— On apportera la théière d'un moment à l'autre, mademoiselle.

— Parfait.

Angelica saisit une épaisse tranche de pain grillé sur le porte-toast, lequel avait besoin d'être un peu mieux astiqué. Tout comme la pièce où ils étaient assis. Pour un salon réservé aux petits déjeuners, il était de belle taille. Le soleil s'engouffrait par des fenêtres donnant directement sur un jardin envahi par la végétation. Angelica voyait bien que l'on s'était efforcé de rendre la pièce

habitable, mais des toiles d'araignée pendaient encore dans les coins, et la poussière flottait dans l'air et recouvrait les meubles.

La table avait en revanche été nettoyée et cirée avec soin, et parée d'une nappe propre. La vaisselle en porcelaine de Sèvres était irréprochable.

Angelica étala une fine couche de confiture sur son pain en songeant à ses projets pour la journée. Outre le fait d'écrire à ses parents, elle avait décidé de s'informer autant qu'elle le pouvait sur ce Glencrae-Debenham-Dominic et tous les personnages qu'il incarnait. Tous deux devaient également élaborer les prochaines phases de leur plan.

Brenda apparut bientôt avec la théière et Mulley se tint près du buffet.

La bouche pleine, Angelica lui adressa un sourire de remerciement et soulagea Brenda de la théière. Tout en se servant, elle aperçut du coin de l'œil Dominic lancer un regard vers Mulley, qui quitta la pièce à contrecœur en emmenant Brenda avec lui.

Dominic reporta son attention sur la troublante femme qui lui faisait face, à l'autre bout de la table — femme qu'il s'était engagé à épouser malgré l'étrange situation dans laquelle ils se trouvaient tous les deux.

Il l'observa tandis qu'elle buvait une gorgée de thé puis posait sa tasse pour saisir le toast et le mordre à pleines dents. Une minuscule goutte de confiture s'accrocha au coin de ses lèvres pleines. Du bout du doigt, elle s'en empara et l'aspira en dardant une langue rose. Elle le fit lentement, comme pour en savourer le goût... puis elle leva vers lui son regard vert parsemé d'or et haussa ses sourcils délicats.

Dominic était capable de contrôler les traits de son visage, contrairement au reste de son corps. Résistant à l'envie de changer de position pour dissiper sa gêne, il se contraignit à rester parfaitement immobile, indifférent et inébranlable.

Il n'avait pas l'intention de jouer à ce petit jeu avec elle, pas tant qu'elle n'avait pas accepté de l'épouser, et encore. Les jeunes femmes comme elle n'avaient pas besoin d'être encouragées à user de leurs charmes. Angelica avait beau être inexpérimentée, elle tenterait certainement de le mener par le bout du nez. Elle n'arriverait pas à ses fins, mais elle essaierait. Cet instinct courait certainement dans ses veines, tout comme d'autres couraient dans les siennes. Pourquoi était-elle venue le chercher de son plein gré, hier soir, comme elle l'avait elle-même avoué ? Pour une raison inconnue, elle avait jeté son dévolu sur lui. Et il était bien décidé à utiliser cet intérêt à ses propres fins.

Car, au final, elle finirait par l'épouser. Ni son honneur ni celui d'Angelica ne pourraient souffrir une autre issue. Restait seulement à savoir quand elle daignerait accepter sa demande.

Soutenant son regard, il but une gorgée de café puis reposa sa tasse.

Mais avant qu'il puisse parler, elle fit un geste de la main.

— Il y a quelque chose qui me tracasse, dit-elle. Vous avez dit que vous n'aviez pas l'intention de m'enlever hier soir. Dans ce cas, pourquoi votre voiture vous attendait-elle dans l'allée ?

Lorsqu'il comprit qu'Angelica lui avait posé cette question précisément pour le sortir de ses rêveries, il avait déjà rassemblé ses esprits. Il soupira intérieurement. Décidément, il n'allait pas être facile de traiter avec elle.

— Parce que je ne suis pas aussi inconscient que vous l'imaginez. J'ignorais si vos frères et vos cousins seraient là pour vous surveiller. Si tel avait été le cas, je me serais éclipsé avant qu'ils me voient. Ma voiture garée dans cette allée me donnait la possibilité de partir par un autre chemin. Sous le nom de Debenham, j'étais en sécurité par rapport aux autres invités, mais vis-à-vis d'eux ? Leur

donner à connaître l'identité d'un homme qui ressemblait au laird qu'ils recherchaient n'était pas dans mes projets.

— J'avoue que la démarche est très sage. S'ils vous avaient vu, ils auraient posé des questions, précises et ciblées. Ils n'auraient pas lâché le morceau avant de tout savoir sur vous.

— En effet. Mais comme j'ai réussi à éviter d'éveiller leur attention tout en vous ralliant à ma cause, peut-être pourrions-nous aborder des questions plus pertinentes...

Il captura son regard.

— ... Le voyage entre Londres et mon château prend au minimum sept jours. Mon cocher et mon valet sont partis voir comment votre famille a réagi à votre disparition. Je suis certain qu'ils vont surveiller les routes partant vers le nord. Nous n'allons pas pouvoir partir immédiatement, et encore moins aujourd'hui. Vous allez donc rester en ma compagnie, sous ma protection pendant plusieurs semaines avant que je puisse récupérer la coupe. Mais avant cela, en accord avec notre marché, vous me direz si vous acceptez ou non ma demande en mariage.

Il fit une pause, mais l'intérêt poli que lui témoignait Angelica ne lui donna aucune information sur ses intentions.

— Concernant notre marché, continua-t-il, dès que vous aurez fait votre choix, vous serez libre d'arrêter la date et le lieu où vous voulez que nous nous mariions. Etant donné la période assez longue pendant laquelle vous ne serez pas protégée par mon nom, où chaque jour votre disparition pourrait être découverte et où vous risqueriez d'être exposée sans que votre famille puisse vous couvrir, êtes-vous certaine de ne pas vouloir revoir le moment où vous me donnerez à connaître votre décision ?

Angelica fronça les sourcils.

— Par exemple, reprit-il avant qu'elle puisse parler, si vous vous déclarez aujourd'hui, ou même demain, nous pourrions alors considérablement réduire le risque de tacher votre réputation en nous mariant ici, avant d'entamer notre voyage dans le Nord.

Elle le contemplait, les yeux écarquillés, l'air légèrement choqué.

— Non, ça non.

Les lèvres serrées et le menton relevé, elle secoua vigoureusement la tête.

— Je ne suis absolument pas d'accord.

A l'autre bout de la table, il vit ses yeux étinceler.

Elle posa sa tasse et lui lança un regard sans appel.

— Si je décide de devenir votre comtesse, notre mariage aura lieu lorsque cette histoire sera réglée, une fois que vous aurez donné cette coupe aux banquiers et repris possession de tout ce qui est à vous, votre château et vos biens. La cérémonie devra bien évidemment avoir lieu ici, à Londres. Ce sera un mariage somptueux, où tout le monde sera invité et je vous promets, conclut-elle avec un petit sourire en coin, qu'il sera célébré comme étant le mariage de l'année.

Le laird resta impénétrable, et il refusa de réagir lorsque des yeux elle l'invita à lui répondre.

Elle savait, bien évidemment, que le scénario qu'elle venait de lui décrire figurait parmi ses pires cauchemars... et qu'il n'aurait pas d'autre choix que de l'accepter.

Elle ne bluffait pas et il avait la très nette impression qu'à travers cette déclaration, elle lui rendait la monnaie de sa pièce. Peut-être lui en voulait-elle encore de l'avoir enroulée dans cette couverture comme un paquet.

Et, bien entendu, elle ne le laisserait pas sortir de cet échange sans reconnaître sa défaite. Les

yeux dans les siens, elle attendait...

Dominic hocha sèchement la tête.

— Comme vous voudrez. Rappelez-vous juste ma proposition.

Elle se contenta de lui sourire et continua de siroter son thé.

Il l'étudia de nouveau avec attention comme il le faisait avec la plupart des gens pour essayer de deviner comment ils raisonnaient. D'une façon ou d'une autre, il arrivait toujours à avoir une emprise sur autrui. Cette manière de procéder était profondément ancrée en lui. Avec Angelica, il s'était attendu à devoir traiter avec une jeune écervelée capricieuse et gâtée, une personne facile à percer, prévisible et manipulable. Au lieu de quoi il était confronté à une femme comme jamais il n'en avait rencontré et il ignorait encore comment la manœuvrer. Il ne savait pas ce qu'elle avait derrière la tête, ce qui la motivait et ce qu'elle recherchait en acceptant de l'aider.

Elle avait déjà mis la main sur le marché simple et direct qu'il lui avait soumis pour le transformer en quelque chose d'alambiqué, quelque chose qu'il ne maîtrisait plus. Et c'était plus qu'il ne pouvait tolérer.

Si elle avait été une autre, il l'aurait jugée trop difficile, trop réfractaire pour la soumettre à sa volonté et lui aurait tourné le dos.

Mais il ne pouvait pas le faire, pas avec elle.

Son regard glissa de son visage à la peau veloutée du décolleté qu'elle offrait à sa vue.

— Qu'est-il arrivé au reste de votre robe ?

Elle baissa les yeux vers le renflement de sa poitrine.

— Vous parlez de mon fichu ? Il était horriblement froissé. Je l'ai donné à Brenda pour qu'elle le lave et le repasse.

Ses seins étaient les mêmes que la veille sauf que, en l'absence du tissu en dentelle, ils étaient beaucoup plus... visibles. Dominic aperçut également la fine chaîne en or parsemée de perles d'améthyste attachée à son cou délicat, ainsi que le pendentif rose niché dans son décolleté, qui attirait irrésistiblement le regard...

Il s'arracha aussitôt à cette distraction puis céda à l'envie pressante de s'asseoir dans une position plus confortable.

Angelica avala le dernier bout de toast, saisit sa tasse et se félicita d'avoir écouté l'instinct qui l'avait poussée à revoir leur marché. Plus elle en apprenait sur Dominic Guisachan et plus elle était certaine qu'il n'allait pas être facile de le mettre à ses pieds. Sa résistance était palpable, gravée dans chaque ligne implacable de son beau visage. Plus que jamais déterminée à l'amener à l'aimer, Angelica avait compris qu'elle n'y arriverait jamais en acceptant de devenir sa femme. En revanche, tant qu'elle continuerait à refuser son marché, il s'attellerait à la rallier à sa cause, comme il venait de le lui prouver. Son flair lui avait permis de gagner du temps. Il n'en tenait qu'à elle de s'en servir.

— Donc.

Elle posa sa tasse et le regarda dans les yeux.

— Je dois écrire à mes parents. Y a-t-il un bureau quelque part ?

Dépoussiéré et avec tout le matériel nécessaire, cela allait sans dire.

Dominic repoussa sa chaise et se leva.

— J'ai installé mon bureau dans la bibliothèque. Vous pouvez y écrire votre lettre.

Elle attendit qu'il vienne lui tirer sa chaise puis se leva et quitta le salon à ses côtés avant de s'engager dans un long couloir. Tout le long du trajet, elle regarda autour d'elle. La demeure était

vraiment immense. Découvrir ses secrets, les exposer de nouveau aux rayons du soleil et la décorer au goût du jour revêtaient aux yeux d'Angelica un réel attrait.

Au bout du couloir, Dominic ouvrit une porte et la retint tandis qu'elle pénétrait dans une interminable pièce tapissée du sol au plafond d'étagères remplies de livres. Une immense cheminée occupait le centre d'un grand mur tandis qu'en face, trois longues fenêtres à battants ouvraient sur un carré de pelouse en friche bordée d'arbres centenaires. Seule l'extrémité la plus proche de la pièce avait été débarrassée des omniprésentes toiles d'araignée et de la poussière. Une lourde table en bois richement sculptée faisait face à un grand fauteuil en cuir, tandis que deux fauteuils de plus petite taille étaient installés de l'autre côté. Un peu plus loin, de grands draps en toile hollandaise couvraient le reste du mobilier.

Résistant à l'envie de soulever les tissus pour voir ce qu'ils cachaient — elle le ferait plus tard —, Angelica se dirigea vers le bureau. Elle le contourna et avisa l'amoncellement de documents éparpillés sur le plateau en bois.

Dominic passa de l'autre côté de la table et empila tous les papiers sur l'un des bords.

— Ce sont des documents qui ont trait aux affaires de mon domaine. J'essaie de régler tout ce que je peux pendant que je suis ici.

Il ouvrit le tiroir central et sortit une feuille de papier vierge qu'il posa sur le sous-main.

— Merci, dit Angelica en s'enfonçant dans le grand fauteuil.

Elle tendit la main vers l'une des plumes disposées dans un porte-plume en onyx et en chrysocale. L'encrier aurait certainement fait bondir d'enthousiasme son frère Alasdair. Comme la plupart des objets de cette maison, songea-t-elle.

Souriant à cette idée, elle souleva le couvercle de l'encrier, y plongea la plume déjà bien taillée, fit une pause, puis s'attela à la tâche.

Plutôt que d'opter pour un certain formalisme, elle écrivit comme si elle parlait. Sa lettre serait ainsi plus efficace, pensait-elle.

Tandis qu'elle écrivait, Dominic — Angelica aurait préféré mourir plutôt que de l'appeler Glencrae — avança vers la fenêtre la plus proche pour regarder à l'extérieur. Il voulait lui offrir un peu d'intimité même s'il désirait sans aucun doute lire ce qu'elle écrivait.

Après avoir couché sur le papier tout ce qu'elle jugeait nécessaire, elle relut le tout puis signa et sécha soigneusement la feuille à l'aide d'un buvard.

Elle posa ensuite la plume dans son support puis ferma l'encrier. Le bruit attira l'attention de Dominic. Angelica saisit la lettre et la lui tendit.

— Tenez.

Il croisa son regard puis s'avança vers le bureau et prit la feuille.

Angelica s'adossa contre le fauteuil et considéra le laird pendant qu'il lisait.

Elle avait commencé par s'excuser platement pour ne pas avoir prévenu plus tôt ses parents, leur expliquant qu'elle avait été contrainte de quitter la soirée pour aider un ami qui avait désespérément besoin de son aide. Elle leur demandait ensuite d'inventer une histoire pour couvrir son absence, absence qui ne serait que temporaire, mais qui pouvait s'étendre à plusieurs semaines. Elle terminait en leur assurant qu'elle se trouvait en parfaite sécurité et ne courait absolument aucun danger.

A la fin de sa lecture, Dominic leva vers elle des yeux soucieux.

— Contrainte de partir ?

— J'ai cru que c'était ce qui déguiserait le mieux la réalité.

Comme il l'interrogeait du regard, elle expliqua :

— Vous avez certainement remarqué que je n'ai également rien dit sur l'endroit où j'étais allée.

Vous avez souligné à juste titre que ma famille croira certainement que ma disparition est liée aux récents enlèvements de mes sœurs. Elle va bloquer toutes les routes vers le nord, mais la possibilité que je sois toujours en ville et que je ne prévois pas de partir devrait au moins les obliger à se poser des questions. Et plus ils s'en poseront, plus vite ils se raviseront et commenceront à chercher ailleurs. Étant donné que nous devons nous rendre dans les Highlands, je préférerais le faire sans avoir mes frères et mes cousins à nos trousses.

Dominic n'allait pas la contredire sur ce point. Il lut de nouveau la lettre. La composition d'Angelica était parfaitement bien formulée, de sorte à rassurer sa famille d'une part, et à détourner son attention d'autre part. Cela ne faisait que lui confirmer que la femme qui l'avait rédigée possédait des compétences qu'il ne s'était pas attendu à lui trouver. Elle était douée dans l'art de la manipulation. Il savait reconnaître ce talent lorsqu'il le rencontrait.

Il baissa les yeux et rencontra ses merveilleuses prunelles émeraude pailletées d'or.

— Vous avez vingt et un ans, n'est-ce pas ?

— J'en aurai vingt-deux en août, répondit-elle en lui souriant. Il va falloir que je réfléchisse au cadeau que vous allez me faire.

Elle lui lança un regard inquisiteur.

— Nous aurons le temps d'aller voir chez Aspreys avant de quitter Londres.

En l'examinant plus attentivement, il comprit qu'elle le taquinait. Cela faisait si longtemps que personne n'avait pris cette liberté avec lui. Il grogna en lui rendant la lettre.

— Mettez l'adresse. Je vais demander à Mulley de la faire porter.

Il se dirigea vers la sonnette et tira sur le cordon.

Angelica plia la lettre puis saisit la plume.

— Comment allez-vous vous assurer qu'elle leur sera livrée ? Je parie que ma famille a posté quelqu'un pour surveiller la porte de Dover Street.

— Je le pense aussi. Je vais demander à Mulley de la donner à un balayeur de Piccadilly. Le garçon ira la porter et Mulley le surveillera pour s'assurer que le majordome de vos parents l'a bien reçue en mains propres. Ensuite, Mulley disparaîtra. Votre famille ne pourra plus remonter jusqu'ici.

Angelica, qui avait terminé d'écrire l'adresse, sécha l'encre, secoua la feuille et la lui tendit.

— Parfait, dit-elle.

Cachant son exaspération, il prit le billet et se dirigea vers la porte. Lorsque Mulley se présenta, il lui remit la lettre en lui expliquant comment il souhaitait qu'elle soit livrée. Puis il referma la porte, se tourna et découvrit qu'Angelica s'était installée dans l'un des fauteuils en face du bureau.

Le bras sur un accoudoir, son délicat menton posé dans le creux de sa main, elle contemplait le jardin en friche derrière les fenêtres.

Dominic contourna la table pour regagner son siège.

Angelica pivota vers lui.

— Maintenant que cela est réglé, nous devons réfléchir au moyen de nous rendre dans votre château. Où se trouve-t-il exactement ?

— Il se trouve à l'ouest, un peu au sud d'Inverness.

Il ouvrit un tiroir d'où il sortit une carte.

— C'est ici.

Il déploya le plan sur le bureau pour le lui montrer.

— Toutefois, nous devons attendre le retour de mes hommes pour savoir quel cordon de sécurité votre famille a tissé autour de Londres avant de pouvoir prendre une décision.

Angelica se laissa aller contre le dossier du fauteuil et pinça légèrement les lèvres, tic qu'il avait déjà remarqué chez elle lorsqu'elle réfléchissait. Elle leva alors les yeux vers lui.

— Je pense en effet que nous devons attendre qu'ils cessent de fouiller toutes les voitures qui quittent Londres, mais même dans ce cas, je suis certaine qu'ils vont poster des gens dans toutes les auberges de relais pour me chercher. Quels que soient l'itinéraire et le moyen de transport que nous choisirons, nous allons devoir imaginer comment contourner cet obstacle.

Partant de cette conclusion incontestable, et à la grande surprise de Dominic, ils se lancèrent dans une discussion à bâtons rompus, commençant par inventorier puis évaluer tous les itinéraires et les moyens de transport possibles entre Londres et Inverness. Bien entendu, Angelica fut celle qui conduisit la conversation, mais bientôt il se trouva engagé dans un énergique échange tel qu'il n'avait jamais imaginé en avoir avec une femme, et encore moins avec elle — l'ange sauveur qu'il avait enlevé et qui allait devenir sa femme.

Dominic, qui aimait tout contrôler, détestait les surprises. Pourtant, avec Angelica, elles ne faisaient que se succéder.

* * *

Lady Celia Cynster entra dans la bibliothèque de St. Ives House à Grosvenor Square en brandissant la lettre d'Angelica.

— Grâce à Dieu, elle nous a écrit !

Martin, le mari de Celia, et Heather et Eliza, ses filles, ainsi que Breckenridge et Jeremy Carling, leurs fiancés, entrèrent à leur tour dans la pièce. Rupert, le fils aîné de Celia, mieux connu sous le nom de Gabriel, et sa femme, Alatheia, actuellement en résidence dans la demeure de Dover Street, fermèrent la marche.

Ils avaient été prévenus, et ne parurent donc pas surpris de cette réunion dans la bibliothèque. Outre Devil et Honoria, Vane Cynster et sa femme, Patience, étaient présents, au même titre qu'Arthur et George, les frères aînés de Martin, et leurs femmes respectives, Louise et Horatia, ainsi qu'Helena, duchesse douairière de St. Ives.

Celia circulait dans la pièce, caressant des joues et recevant des accolades d'encouragement. Puis elle tendit à Devil la lettre soigneusement pliée.

— Elle est arrivée juste après le petit déjeuner.

Devil se tourna vers Gabriel.

— Qui l'a livrée ?

— Un gamin des rues. Le temps qu'Abercrombie s'aperçoive qu'il s'agissait de l'écriture d'Angelica, le garçon avait disparu.

Devil fit la grimace.

— Il a certainement été payé pour s'éclipser rapidement.

— Oui, sans aucun doute. Mais allez droit au but, dit Helena. Lisez-nous la lettre, à haute et intelligible voix, s'il vous plaît.

Devil s'exécuta. Il déplia la lettre et la parcourut rapidement, puis lut son contenu à voix haute.

— On dirait bien sa signature, conclut-il.

Gabriel hocha la tête.

— Oui, et cette lettre a entièrement été écrite de sa main.

Devil posa la lettre sur le bureau, la contempla quelques instants, puis leva la tête vers Heather et Eliza qui étaient assises sur un cabriolet à côté de Celia.

— L'une de vous sait-elle qui peut bien être cet ami qui a désespérément besoin de son aide ?

Elles secouèrent tristement la tête.

— Mais vous savez comment est Angelica, dit Heather. Elle est très sociable. Elle a beaucoup d'amies parmi les jeunes filles, et parmi les jeunes gentlemen aussi. Il peut s'agir de n'importe lequel d'entre eux. Cependant...

Heather s'interrompt, échangea un regard avec Eliza qui esquissa une grimace en haussant les épaules, puis se tourna de nouveau vers Devil.

— Pour être tout à fait honnête, on dirait qu'elle s'est lancée dans une aventure.

— Disparaître d'une soirée mondaine sans laisser de trace, ce n'est pas ce que j'appelle se lancer dans une aventure, grommela Vane. Du moins, pas une aventure planifiée.

L'air grave, Devil acquiesça, puis étudia de nouveau la lettre.

— On a pu la forcer à l'écrire.

— Vous croyez ? intervint Helena, l'air songeur.

Puis elle secoua la tête et se tourna vers Celia.

— Pour ma part, je ne crois pas que cela soit possible. Et vous ?

— Eh bien...

En tant que mère, Celia paraissait rongée par l'inquiétude.

— Il se peut qu'Angelica ait été forcée à écrire cette lettre, intervint Heather, mais si tel avait été le cas, elle aurait été furieuse de le faire et elle se serait arrangée pour nous le faire comprendre, en orthographiant mal un mot ou en froissant le papier, pour indiquer qu'elle était en colère et qu'elle agissait sous la contrainte. Or...

Elle désigna la lettre.

— ... ce texte a été écrit d'une main sûre, il est parfaitement bien orthographié et ne présente aucune tache d'encre.

Eliza approuva de la tête.

— Je pense en effet qu'elle l'a écrite de son propre chef, et qu'elle est absolument sincère dans ses propos.

— Ce qui signifie qu'elle est sur le point d'entreprendre quelque chose, souligna Horatia.

Helena hocha la tête et croisa les mains sur les genoux.

— C'est aussi comme cela que je le vois. Du moins pour l'instant.

Toutes les dames semblèrent approuver cette conclusion. Comme un seul homme, elles se tournèrent vers l'imposant bureau autour duquel les gentlemen étaient réunis.

Elles découvrirent alors que ces derniers n'avaient pas tiré les mêmes conclusions qu'elles.

— Nous allons donc poursuivre nos recherches, déclara Devil. Ou plutôt, continuer à faire le guet. Puisque personne n'a vu de femme correspondant à sa description dans aucune auberge de relais à au moins trois étapes de la capitale, Angelica se trouve certainement encore au sein du cordon que nous avons tissé autour de la ville. Elle est toujours à Londres.

Les autres gentlemen répondirent par de graves hochements de tête.

— Mais qui a pu l’emmener et pourquoi ?

Jeremy Carling se tourna vers les autres hommes.

— Sommes-nous d’accord pour supposer que sa disparition est liée aux tentatives d’enlèvement dont Heather et Eliza ont été victimes ? Ou bien est-ce un fait totalement indépendant de cette histoire ?

— C’est quelque chose que nous pouvons essayer de découvrir, le coupa Honoria en se levant de sa chaise. Discrètement, cela va de soi.

— Je propose que nous prenions Angelica au pied de la lettre lorsqu’elle nous dit qu’elle est allée aider un ami, ajouta Alatheia en imitant Honoria et en ajustant son châle. Nous nous en servirons pour justifier son absence. Il ne sera pas très difficile de sous-entendre que cet « ami » se trouve à la campagne et, comme Heather vient de le dire, Angelica a en effet beaucoup d’amis.

Helena s’appuya sur sa canne pour se lever.

— C’est vrai, dit-elle. A présent, nous allons tous essayer d’identifier à notre manière cet ami si désespéré.

Laissant les hommes à leurs plans, les dames se dirigèrent vers le salon pour décider de leurs propres stratégies.

Eliza passa le bras sous celui de sa sœur.

— Je me demandais, dit-elle à voix basse, si Angelica portait le collier à la soirée de Cavendish.

— Tu le lui as donné, n’est-ce pas ?

— Oui, dès que Jeremy et moi sommes revenus à Londres. Elle le portait déjà à notre bal de fiançailles.

— Hm... il est inutile d’interroger maman. Elle est trop bouleversée pour s’en souvenir. Qui d’autre de la famille était là ?

— Je l’ignore, mais il se peut qu’Henrietta ait assisté à cette soirée, tu ne crois pas ?

— Oui, certainement. Nous pourrions poser la question à Louise. Et si quelqu’un a pu remarquer si Angelica portait le talisman de la Dame, c’est bien Henrietta...

— Elle attend avec impatience qu’il lui revienne, approuva Eliza. Nous irons la trouver pour le lui demander.

Les sœurs d’Angelica s’arrêtèrent devant la porte ouverte du salon et se séparèrent en avisant les femmes déjà rassemblées à l’intérieur.

— Des événements aussi étranges que dramatiques semblent survenir dès que l’on porte ce collier, constata Heather.

— C’est vrai, répondit Eliza. Mais jusqu’à présent, les résultats en valaient la peine.

— Peut-être qu’Angelica est partie vivre sa propre aventure.

— Espérons-le, comme il faut espérer que son héros soit là pour la sauver.

Heather invita sa sœur à entrer.

— En attendant, voyons ce que nous pouvons faire pour couvrir sa disparition.

* * *

Dominic et Angelica discutaient de la pertinence de voyager à cheval jusqu’au château lorsqu’un

grattement à l'entrée du bureau les interrompit. Irrité par cette intrusion — et surpris de l'être —, Dominic se tourna vers la porte.

— Entrez, lança-t-il.

Le battant s'ouvrit et Jessup entra dans la pièce, suivi de Thomas.

Dominic se rassit et leur fit signe d'approcher.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda-t-il.

Jessup vint se placer à côté du laird et lança un regard méfiant en direction d'Angelica. Tête baissée, Thomas la fixait par en dessous.

— Vous pouvez parler librement devant Mlle Cynster, dit Dominic. Elle a accepté de nous aider et a tout autant que moi besoin de savoir ce que vous avez découvert.

Jessup la salua d'un signe de tête, puis se tourna vers Dominic en grimaçant.

— Ils sont partout, commença-t-il. Ils ont posté des hommes dans toutes les auberges de relais, avec pour mission de contrôler toutes les voitures et tous les passagers. Nous avons parlé à plusieurs garçons d'écurie. Il semblerait que d'autres hommes, des rupins, soient venus avant l'aube leur poser des questions sur une jeune fille aux cheveux roux.

Dominic regarda Angelica et vit la moue qu'elle faisait.

— Et qu'ont-ils dit ? demanda-t-il.

— Eh bien, comme personne n'avait vu cette lady, ils ont laissé des hommes pour monter la garde, mais l'un des garçons d'écurie a entendu l'un des gardes qui descendait de la diligence de la poste dire qu'ils avaient posté des hommes partout, jusqu'à Buntingford. C'est à trois relais d'ici. Aucune voiture ne peut parcourir une telle distance sans changer de chevaux.

— Et qu'en est-il des routes vers l'ouest et l'est ? demanda Dominic.

— Pareil. Ils ont placé des hommes partout.

Jessup se tourna légèrement vers Angelica.

— Votre famille semble déterminée à ne pas vous perdre.

Elle leva les deux mains dans un geste d'impuissance.

— Si vous les connaissiez, vous ne seriez pas surpris. Pouvons-nous envisager de partir par le sud et de contourner la ville ?

Dominic interrogea Jessup du regard, mais ce dernier secoua la tête.

— Nous avons également vérifié cette possibilité, mais ils ont aussi placé des gardes sur cet itinéraire. Je me suis demandé si de nuit, et à cheval, il était possible de se glisser entre les mailles du filet et de voyager quelque temps à travers champs, mais même pour cela nous devrions obligatoirement passer par plusieurs auberges de relais avant d'atteindre ces champs, et ils ont mis des hommes dans toutes les cours. La nuit, ils entendraient certainement le bruit de nos sabots sur les pavés. C'est beaucoup trop risqué, conclut Jessup avec une moue contrariée. En résumé, ils ont étroitement verrouillé la ville, et nous n'avons aucun moyen d'en sortir.

— Si je comprends bien, il est impossible de la quitter si l'on est une jeune femme aux cheveux roux, renchérit Angelica.

Jessup acquiesça, l'air de ne pas comprendre.

— Oui, c'est tout à fait cela.

Lentement, elle lui sourit puis se tourna vers Dominic.

— Je crois que je sais comment nous allons quitter Londres.

— Je n'aime pas du tout cela.

Une heure plus tard, après avoir renvoyé Jessup et Thomas qui s'étaient tous les deux montrés désobligeamment sensibles aux yeux verts et brillants d'enthousiasme d'Angelica, Dominic avait vainement essayé de contrer le plan d'Angelica.

— Même avec ce déguisement, c'est trop dangereux. Nous ne pouvons pas prendre le risque qu'ils vous repèrent.

Ni que sa famille la récupère.

Il faisait les cent pas derrière son bureau. Angelica l'avait poussé à bout. Il ne cherchait même plus à cacher sa colère, ce qui lui faisait beaucoup de bien. D'autres femmes se seraient mises à trembler, mais Angelica semblait complètement insensible à sa mauvaise humeur.

Elle aussi faisait les cent pas de l'autre côté du bureau, mais sa vibrante énergie féminine ne faisait que le troubler davantage. Une partie de lui-même voulait oublier leur différend, contourner le bureau et se lancer dans un échange de tout autre nature.

Elle écarta sa remarque d'un geste dédaigneux de la main.

— Vous ne pouvez pas vous contenter de dire que cette solution vous déplaît, pas tant que vous n'aurez pas trouvé de meilleure idée.

Et c'était bien là le problème : il n'en avait pas. Le plan d'Angelica, celui qu'il avait été amené à améliorer avec elle, était tellement invraisemblable qu'il pouvait fonctionner.

— Je reconnais que nous allons devoir attendre que les hommes et les domestiques de ma famille cessent de monter le guet dans les auberges, dit Angelica, car ce serait trop risqué. Comme je passe mon temps à cheval, que ce soit à la campagne ou en ville, il ne doit pas y avoir un seul palefrenier ou garçon d'écurie, ou même un jardinier de chez nous, qui ne me connaisse pas de vue.

C'était une concession qu'elle était prête à faire, car son premier souhait avait été de partir dès le lendemain.

Dominic s'immobilisa. S'il ne faisait pas très vite asseoir Angelica, cette histoire ne se terminerai pas comme elle l'imaginait. Il pivota pour lui faire face et attendit qu'elle lève les yeux vers lui.

Angelica s'interrompit brusquement en remarquant son expression.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Asseyez-vous. Et voyons si nous pouvons affiner ce plan.

Le sourire de triomphe qu'elle lui décocha était un spectacle merveilleux à voir. Elle rapprocha le fauteuil du bureau puis, avec un bruissement de jupe, s'assit au bord, le dos bien droit. Son regard comme son maintien témoignaient de son enthousiasme.

— Je me disais simplement que, puisque nous devons être de retour avec la coupe au début du mois prochain, nous devrions définir combien de temps nous pouvons nous permettre de rester en ville avant de partir.

Etant donné le degré d'implication d'Angelica, elle méritait qu'il s'asseye pour l'écouter.

— Même si nous prenons la diligence de la poste, il nous faudra au minimum sept jours pour arriver jusqu'au château.

— Et pour revenir.

Il acquiesça.

— Nous avons à peine quatre semaines devant nous, dont deux que nous pouvons mettre à profit.

En outre...

Il contempla la pile de documents posée sur son bureau, puis secoua la tête.

— Je ne peux pas passer par Edimbourg sans traiter certaines affaires ; elles ne peuvent pas attendre. Cela va nous prendre encore un jour, peut-être deux.

— Nous devons nous arrêter à Edimbourg, de toute façon.

Lorsqu'il leva les yeux vers elle, elle désigna ses vêtements.

— Il va me falloir des robes pour voyager, et aussi pour plus tard. Je ne peux pas arriver au château sans une garde-robe convenable.

— Comme nous allons devoir attendre ici que votre famille baisse la garde, vous pourrez acheter vos robes ici.

— Non, c'est impossible. Pour avoir des vêtements corrects, il faut les essayer et toutes les couturières dignes de ce nom ne manqueront pas de me reconnaître et de prévenir mon père. De plus, si je consens à devenir votre comtesse, j'aurai besoin d'une couturière à Edimbourg. Je peux profiter de notre séjour là-bas, mais en attendant je pourrai m'en passer. Ce sera même préférable. Il est inutile de nous encombrer de bagages si nous décidons de voyager en malle-poste. Je suis certaine que vous connaissez plusieurs adresses de bonnes couturières à Edimbourg.

L'air complètement impassible, il répondit d'une voix dépourvue de toute émotion :

— Il en existe plusieurs à Edimbourg que l'on m'a décrites comme étant exceptionnelles.

— Vraiment ?

Il saisit l'impertinence de son ton, lourd d'interrogations : comment pouvait-il savoir quelles étaient les meilleures couturières d'Edimbourg ?

Mais elle se ravisa et se contenta de lui sourire.

— Combien cela nous laisse-t-il de jours ? demanda-t-elle.

— En nous autorisant une marge d'un jour pour chaque voyage, plus deux jours à Edimbourg... cela nous laisse dix jours en tout.

— Nous avons donc dix jours que nous pouvons répartir entre ici, à attendre que les hommes de ma famille relâchent leur dispositif de sécurité autour de la ville, et votre château, où il nous faudra convaincre votre mère que ma réputation est ruinée et récupérer la coupe.

Angelica s'accouda sur le bureau, posa le menton dans sa paume, puis tapota ses lèvres du bout de l'index... attirant ainsi le regard de Dominic vers sa bouche pleine comme un fruit mûr.

— Combien de temps selon vous devons-nous consacrer à cette dernière tâche ? demanda-t-elle.

Dominic dut faire un effort de concentration pour comprendre à quoi se rapportait la question.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mirabelle peut très bien jeter un coup d'œil sur vous, se sentir pleinement satisfaite et partir en courant chercher la coupe. Mais il est plus probable qu'elle veuille attendre quelques jours pour s'assurer que je lui ai bien amené la personne qu'elle voulait et que vous êtes la fille de Celia.

Après quelques instants, il ajouta :

— Nous aurons plus de chance du côté de votre famille. Vous savez comment fonctionnent leurs maisons. Pendant combien de temps peuvent-ils se passer de leurs hommes ? Combien de temps leur faudra-t-il pour être contraints d'abaisser leur surveillance ?

— Cela ne dépendra pas tant du manque d'hommes que du temps qu'il faudra aux femmes pour les persuader d'écouter la voix de la raison et d'accepter que je suis, comme je l'ai dit, en sécurité,

mais...

Elle le fixa du regard en réfléchissant.

— Il va peut-être falloir que je leur envoie une autre lettre. Pas demain, ce serait trop tôt, mais dans deux ou trois jours, afin d'accélérer les choses.

— Comme vous l'avez dit, même lorsqu'ils auront relâché leur surveillance, nous devons nous attendre à ce qu'ils demandent aux propriétaires des auberges de relais et à leur personnel de garder l'œil ouvert en échange d'une généreuse récompense.

— C'est probable, en effet. C'est là que mon déguisement entrera en jeu. Le plus sage serait de patienter quatre jours, puis de partir avec la malle-poste, ce qui nous laissera six jours pour convaincre votre mère que je suis une fille perdue.

Dominic vit ses yeux briller d'enthousiasme.

— Non, je ne veux pas faire preuve de trop d'empressement pour découvrir trop tard que votre famille surveille toujours les routes. Nous attendrons ici pendant cinq jours. Nous sommes le 2 du mois, aujourd'hui. Nous prendrons la diligence de nuit pour Edimbourg le 6 de ce mois.

Mieux valait être prudent. S'il ne pouvait pas lui faire quitter Londres, autant dire adieu à toutes ses perspectives d'avenir.

— Cela nous laissera cinq jours pour convaincre ma mère et récupérer la coupe.

Elle l'étudia attentivement puis acquiesça.

— Cinq jours devraient suffire.

Angelica sembla s'absorber dans des réflexions, puis il vit tout à coup son visage s'éclairer.

— Concernant mon déguisement..., commença-t-elle en levant un doigt. Il me faudrait deux feuilles, s'il vous plaît. Je dois dresser deux listes.

Perplexe, Dominic s'exécuta puis la regarda écrire activement « Vêtements de garçon » en haut d'un des papiers.

— Très bien, continua-t-elle. Si je suis censée être un jeune homme respectable voyageant vers le nord avec mon tuteur, je vais avoir besoin d'une chemise, d'une culotte, d'une veste et d'un jabot. Et peut-être aussi d'un manteau long, étant donné que nous allons directement à Edimbourg.

Elle écrivit soigneusement le nom de toutes ces fournitures sur la feuille.

— Maintenant..., dit-elle en étudiant la liste.

Elle tapota sa lèvre du bout de la plume, ce qui fut une nouvelle source de distraction pour Dominic, puis baissa les yeux vers le sol.

— Mes pieds sont si petits que je vais avoir du mal à trouver des bottes à ma taille. Je pourrais peut-être porter des bas et des chaussures ?

— Non, vous porterez des bottes et non des bas, dit-il sur un ton catégorique.

Dominic n'avait pas envie de lui expliquer la différence visuelle majeure entre ses chevilles et ses mollets et ceux d'un jeune garçon.

— J'irai vous en chercher avec Griswold, ajouta-t-il.

Elle acquiesça puis se pencha vers le second papier pour ajouter un autre élément à sa liste, offrant à sa vue sa chevelure étincelante telle une couronne de feu.

— Il me faudra aussi un chapeau, dit-elle comme si elle avait senti son regard. Je suis sûre que Griswold saura le choisir, mais il devra être suffisamment grand pour couvrir complètement mes cheveux.

Et masquer autant que possible son visage, ainsi que ses lèvres beaucoup trop féminines. Aucun

jeune homme n'avait une bouche comme la sienne. Mais une fois de plus, Dominic ne pouvait pas le lui dire.

— Très bien, dit-elle en séchant la feuille au buvard avant de la lui présenter. Voyez si je n'ai rien oublié.

Plongeant la plume dans l'encrier, elle inscrivit « Accessoires » en haut du second papier.

— Ce sont les effets personnels dont j'ai besoin en plus de mon déguisement, expliqua-t-elle. Si Brenda pouvait aller me les chercher cet après-midi, je pourrais m'en passer pour l'instant.

Il la laissa dresser sa liste en toute tranquillité et reporta son attention sur celle qui était terminée. Il remarqua qu'elle avait ajouté une cravate. Il était sur le point de lui demander des explications sur cet accessoire quand il comprit à quoi il allait servir. Il contempla les seins d'Angelica, et essaya de se les représenter. Puis il secoua la tête pour se concentrer de nouveau sur la feuille. Elle avait également noté une paire de bas en soie.

Il ferma les yeux, tenta d'imaginer à quoi pouvait ressembler une femme habillée en homme, et finit par réfléchir aux étapes nécessaires pour déshabiller ladite femme... Dominic ouvrit les yeux au moment où Angelica se redressait, manifestement satisfaite de sa liste.

Il repoussa la feuille vers elle.

— Il manque une ceinture et des gants. Vous allez en avoir besoin pour couvrir vos mains.

— Ah ! Merci, dit-elle en y ajoutant ces articles.

Dominic tendit la main vers le papier.

— Griswold et moi allons voir ce que nous pouvons trouver cet après-midi. Nous risquons d'avoir du mal à dénicher des bottes à votre taille, mais nous nous débrouillerons.

Dominic savait déjà que les pieds d'Angelica, comme ses mains, étaient petits et délicats. Il aurait pu encercler sa cheville d'une seule main.

— Parfait.

Les yeux brillants d'excitation, elle posa ses coudes sur le bureau et appuya le menton sur ses doigts croisés.

— Maintenant, comment allons-nous faire pour monter dans la diligence de nuit pour Edimbourg ?

Il envisagea de ne pas lui répondre et de la renvoyer, mais il ne savait pas comment s'y prendre. Il allait bientôt être l'heure du déjeuner et il ne voyait pas l'intérêt de se replonger dans ses papiers sachant qu'il s'interromprait d'ici peu. Il capitula et la laissa l'interroger. Comme il s'y attendait, et dès qu'elle eut compris comment il envisageait les choses, elle lui fit des suggestions très pertinentes sur la façon d'éviter que sa famille la retrouve en consultant la liste des passagers, propositions qu'il accepta sans discuter.

— Parfait, dit-elle avec un sourire satisfait. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à savoir comment nous allons occuper notre temps jusqu'au 6 de ce mois.

Il la regarda droit dans les yeux, sans savoir si elle cherchait à le provoquer ou non.

Chapitre 5

Dominic avait l'impression de chasser un nouveau type de gibier, dont il devait apprendre comment suivre la trace et comprendre les différents comportements.

Mais la situation devenait plus critique si le chasseur avait le sentiment d'être chassé à son tour.

Ce soir-là, en tirant la chaise d'Angelica au bout de la table, dans le salon du petit déjeuner — il ne voyait pas l'intérêt d'ouvrir l'immense salle à manger —, il contempla les boucles brillantes qui s'échappaient du chignon épinglé au sommet de sa tête ainsi que la peau soyeuse d'Angelica, exposée à sa vue en l'absence de son fichu, et conclut que ses instincts de chasseur, qui le harcelaient, ne pouvaient pas se tromper : il devait se méfier de cette femme et de ses intentions.

Dès qu'elle fut assise, il longea la table pour prendre sa place. Mulley leur apporta la soupe, assisté de Brenda. Ils s'avancèrent pour le servir en premier mais Dominic leur désigna Angelica.

Il vit comment Angelica était parvenue à les enjôler avec ses grands sourires et ses yeux brillants. Ni Mulley ni Brenda n'étaient faciles à amadouer, et pourtant ils avaient tous deux succombé au charme de celle qui, en dépit de son intransigeance, deviendrait bientôt leur maîtresse. Il ignorait pour quelles raisons elle avait décliné sa demande en mariage, cependant elle finirait par s'y plier, cela ne faisait aucun doute. Il ne savait pas quel jeu elle jouait, mais un jour ou l'autre elle le lui dirait.

Pourtant, et indépendamment de sa décision, Angelica avait eu l'intelligence de mettre son personnel dans sa poche. Dominic renvoya Mulley et Brenda dès qu'ils les eurent servis, et tous deux soupèrent en silence.

Angelica leva les yeux vers lui.

— Vous m'avez dit que votre château était très grand. Avez-vous beaucoup de personnel ?

Dominic prit une cuillerée de soupe crémeuse et lui répondit :

— Songez à votre cousin, St. Ives, et à sa maison de campagne. Imaginez le nombre de personnes nécessaires pour l'entretenir et multipliez ce chiffre par deux.

— Tant que cela ?

— Non n'avons évidemment pas besoin d'autant de personnes. C'est surtout que toutes ces mains allègent le travail. Mais c'est aussi un moyen de...

Il chercha ses mots.

— D'occuper les gens afin qu'ils aient le sentiment de se rendre utiles pour le clan ? finit Angelica.

— Oui, tout à fait. Prenons l'exemple de Brenda. Elle a perdu son mari dans un accident il y a

cinq ans environ. Mme Mack, la gouvernante du château, a décidé qu'elle avait besoin d'une autre bonne dans les étages. Brenda est donc venue vivre au château pour y travailler.

— De cette façon, elle n'a pas l'impression d'être une charge pour le clan.

Il hocha la tête. Une fois son plat terminé, il s'adossa à son siège et étudia la jeune femme. Plus tôt dans la journée, ils avaient déjeuné dans cette pièce, puis Dominic avait déclaré avoir du travail dans la bibliothèque... et avait été légèrement surpris qu'elle lui permette de s'éclipser. Pourtant, c'est ce qu'elle avait fait, et maintenant il comprenait qu'elle avait passé l'après-midi avec ses gens.

Angelica termina sa soupe juste au moment où Brenda revenait pour débarrasser les assiettes. Mulley apporta aussitôt le premier plat.

Comme pour confirmer les soupçons de Dominic, Angelica s'extasia sur le poisson et complimenta Brenda, qui faisait également office de cuisinière. La femme se retira avec un sourire flatté, laissant Mulley les servir.

Dominic remarqua aussitôt l'air réjoui de son majordome et vit avec quel plaisir et quelle fierté il accomplissait cette tâche banale. Il savait lui-même comment se faire respecter de ses gens et gagner leur fidélité, mais il était un homme. Il ne le faisait pas avec la même habileté qu'Angelica. Jamais il n'aurait imaginé qu'une jeune femme mondaine, belle et gâtée, puisse si aisément combler le fossé social... Mais les jeunes filles Cynster avaient sans aucun doute été élevées pour diriger des demeures duciales.

Dès qu'ils furent de nouveau seuls, Angelica leva les yeux vers lui.

— Mulley m'a dit qu'il était votre majordome. Avez-vous un maître d'hôtel au château ?

— Non, Mulley assume cette fonction lorsque cela est nécessaire.

Angelica reporta son attention sur le poisson et réfléchit à sa prochaine question. Elle avait passé l'après-midi dans la cuisine où elle avait aidé Griswold, le valet de Dominic, à astiquer les couverts en argent avec lesquels ils dînaient. Avant de sonder plus avant le maître des lieux, elle avait choisi de se pencher sur son personnel. Elle avait rapidement compris que cette démarche était la plus sage.

Elle contempla Dominic en gardant à l'esprit ce qu'elle avait appris sur lui.

— Les gens de votre clan ne ressemblent pas au personnel que l'on trouve dans les familles anglaises, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien. Pourquoi cette question ?

— L'interaction entre le maître et le personnel est différente. Les gens de votre clan ne se comportent pas comme vos égaux, mais ils ne sont pas non plus... vos subordonnés, comme pourrait l'être le personnel d'une maison anglaise.

Elle fit une pause avant d'avancer :

— La hiérarchie est beaucoup moins marquée.

Il acquiesça.

— Pour nous, le mot « maître » est plus associé à la notion de leader, et non de propriétaire.

— Oui, on peut résumer cela ainsi.

Reportant son attention sur son plat, elle s'appliqua à manger sa délicieuse sole, heureuse de voir ses observations et ses déductions confirmées. Elle n'avait peut-être pas encore accepté d'être sa comtesse, mais elle n'était pas assez stupide pour manquer une occasion d'interroger les quelques domestiques que Dominic avait amenés avec lui à Londres avant de se retrouver parmi le personnel beaucoup plus nombreux du château.

Avec un peu de chance, cette séparation moins stricte entre le maître et ses gens lui permettrait d'obtenir plus d'informations pendant ces jours de réclusion forcée dans la capitale.

Brenda se présenta pour retirer les assiettes. Après que Mulley eut coupé le rôti de bœuf, fait le service et se fut retiré, Angelica croisa le regard de Dominic.

— J'ai expliqué brièvement à vos gens comment nous avons l'intention d'arriver à Edimbourg. Ils trouvent tous que c'est une bonne idée. Griswold est en train de réfléchir au style de vêtements que je pourrais porter pour me déguiser en jeune homme. En attendant, êtes-vous toujours d'accord pour partir le 6 de ce mois ?

Il se figea.

— Oui, pas vous ?

— Si, mais je voulais simplement que vous me confirmiez la date.

Elle désigna les plats posés entre eux.

— Brenda a besoin de le savoir pour prévoir la quantité de nourriture à acheter avant notre départ.

Le fait qu'elle s'intéresse à l'intendance de la maison et qu'elle ait parlé de leur plan au personnel ôta ses derniers doutes à Dominic ; Angelica n'allait pas se raviser et demander à rentrer chez elle.

Elle était parfaitement consciente de ce qu'elle faisait, de ses engagements et de ce vers quoi elle se dirigeait, avec l'assurance qu'il devinait être la sienne.

Il mâcha lentement sa viande avant de prendre la parole.

— La diligence pour Edimbourg part du Bull and Mouth, près d'Aldersgate, tous les soirs à 8 heures. Nous pourrons dîner dans cette auberge afin que Brenda et les autres n'aient pas besoin de nous préparer le repas. Nous nous dépêcherons ensuite de monter en voiture et de quitter Londres.

— C'est effectivement ce qu'il y a de mieux.

— J'enverrai Jessup et Thomas dès demain à Aldersgate pour acheter nos billets. Thomas pourra les prendre pour nous deux en se faisant passer pour le valet d'une riche maison. Jessup achètera les cinq autres places, les deux à l'intérieur de la voiture et les trois situées sur le toit. A l'exception du cocher et du gardien, nous aurons la voiture pour nous seuls.

Puis il ajouta :

— Il nous faudra arriver au **Bull and Mouth** séparément. Je suis d'avis de faire tout ce que nous pouvons pour brouiller les pistes.

— Comme dans une partie de cache-cache grandeur nature, dit-elle avec un sourire approbateur.

— J'espère qu'à ce moment-là votre famille sera occupée à vous chercher ailleurs.

— Griswold a dit qu'il se tiendrait prêt pour vous accompagner demain matin.

Inconsciente de la témérité dont elle faisait preuve en organisant la journée de Dominic, elle continua :

— Si vous réussissez à acquérir tout ce dont j'ai besoin pour mon déguisement, et si Jessup et Thomas réussissent leur mission, demain, à l'heure du déjeuner, nous aurons tout ce dont nous avons besoin pour passer entre les mailles du filet tendu par mes frères et mes cousins, et atteindre avec succès Edimbourg.

L'assurance qui brillait dans son regard et sur ses traits était contagieuse.

Il sentit ses lèvres se détendre.

— Avec un peu de chance, nous y arriverons, conclut-il.

Brenda vint leur servir le dessert tandis que Mulley débarrassait la table. Angelica en profita pour donner à Dominic ses préférences en termes de couleurs, de qualité de tissu et d'accessoires, détails qu'il devait apparemment garder à l'esprit lorsqu'il achèterait son déguisement. Il voulut lui dire qu'il ne s'en souviendrait pas et qu'il valait mieux qu'elle s'adresse directement à Griswold, mais il n'en fit rien. L'un dans l'autre, il avait une meilleure mémoire que son valet et... il était extrêmement curieux de savoir comment son valet et Angelica avaient imaginé pouvoir déguiser une personne aussi gracieuse qu'elle en garçon. Il fallait croire qu'ils savaient ce qu'ils faisaient et qu'ils allaient y parvenir, du moins assez bien pour servir leurs intérêts. Mais tandis qu'elle parlait en agitant les mains, avec une gestuelle, une expression et un regard si puissamment féminins, il comprit soudain que, quelle que soit la crédibilité de son déguisement, lui et sa libido ne pourraient pas être trompés. Pas le moins du monde.

Et il allait être assis à côté d'elle pendant tout le voyage jusqu'à Edimbourg avec cet appétit qui grandissait en lui.

Sa perplexité devait être visible, car Angelica se tut et lui lança un coup d'œil interrogateur.

Dominic repoussa son siège. Ils avaient terminé tous les deux leur dessert.

— Je...

Il se leva sans la quitter des yeux.

— Je dois traiter certains documents dans la bibliothèque, annonça-t-il.

Angelica posa sa serviette, lui sourit et se leva à son tour.

— Oui, bien sûr.

Dominic s'était dit qu'elle le quitterait après le dîner, probablement pour se rendre dans le salon à l'étage, mais elle n'en fit rien. Bavardant avec insouciance de l'Ecosse en général, elle lui avoua qu'elle n'avait jamais été plus au nord qu'Edimbourg et lui emboîta le pas jusqu'à la bibliothèque, puis en ouvrit la porte et entra dans la pièce avec lui.

Il s'immobilisa sur le seuil puis, les lèvres pincées, il suivit Angelica et referma le battant.

Elle balaya la salle du regard puis saisit le candélabre posé sur la table et commença à parcourir les étagères de livres, s'enfonçant plus loin dans la bibliothèque tout en consultant la tranche des ouvrages.

Dominic soupira doucement.

— Que cherchez-vous ? demanda-t-il.

Il était prêt à l'aider. Plus vite elle trouverait ce qu'elle voulait et plus vite elle partirait.

— Je ne fais que regarder, dit-elle sans se retourner.

Elle lui signifia d'un geste de la main qu'il pouvait la laisser.

— Ne vous occupez pas de moi, ajouta-t-elle. Je ne vous dérangerai pas.

Il lui lança une œillade aussi incrédule que résignée, puis s'avança enfin vers le bureau. Les contrats et les commandes sur lesquels il avait prévu de travailler cet après-midi l'attendaient. Il régla les flammes des lampes que Mulley avait allumées précédemment, puis s'assit et tenta de se concentrer sur la gestion complexe de son domaine et des nombreuses entreprises qui y étaient associées.

A sa grande surprise, il y parvint. Au début, du moins.

Lorsque les horloges sonnèrent et qu'il s'aperçut qu'une demi-heure s'était écoulée, il haussa la tête — et découvrit Angelica blottie dans l'un des fauteuils de l'autre côté du bureau, ses petits pieds reposant sur un tabouret qu'elle avait dû dénicher sous l'un des draps en toile hollandaise.

Ses yeux étaient rivés sur les pages d'un énorme volume en cuir rouge posé en équilibre sur ses genoux. Elle était complètement absorbée par son contenu et ne remarqua ni ne réagit à l'intérêt que lui portait Dominic.

Ce qui le laissa libre de se livrer à un examen auquel il n'avait jamais cédé auparavant. Lentement, il parcourut du regard sa couronne de cheveux où l'or se mélangeait au cuivre, puis son visage aux traits détendus et... si réguliers qu'ils lui rappelaient ceux d'un ange. Angelica portait très bien son prénom. Ses sourcils finement arqués surlignaient élégamment ses grands yeux bien dessinés, actuellement baissés tandis qu'elle lisait. Ses longs cils recourbés projetaient des ombres dentelées sur ses joues délicatement rebondies.

Elle avait un petit nez fin et extrêmement droit. A l'inverse, ses lèvres pleines et ourlées incarnaient la tentation, et promettaient toutes sortes de plaisirs sensuels.

Par-dessus tout, son visage formait un ovale parfait et son menton paraissait finement sculpté, mais Dominic savait pour l'avoir vu qu'il pouvait devenir ferme et volontaire.

Ses yeux glissèrent plus bas, le long de sa gorge, sur l'étrange collier qui pendait entre le doux renflement de ses seins...

Il aurait dû porter sur elle un regard neutre, sous le prétexte de vouloir jauger ses attraits pour les comparer aux belles dames des Highlands, des Lowlands et de la société avec lesquelles il avait couché... Mais toutes ces femmes semblaient avoir disparu de sa mémoire. Il ne parvenait pas à retrouver dans son esprit une image comparable à l'ange pelotonné dans ce fauteuil.

Il était tout simplement incapable de faire preuve d'objectivité lorsqu'il la contemplait.

Résistant à l'envie irrésistible de changer de position pour apaiser la tension qui ne faisait que croître au gré de son exploration, il admira la taille fine d'Angelica, partiellement dissimulée par le drapé de sa robe, la courbe évocatrice de sa hanche, ses cuisses fines et longues qui se profilaient sous la soie tendue de sa jupe. Dominic se rappela alors qu'elle avait accepté d'adhérer à son plan, à leur entreprise désormais commune... Ce qui signifiait que, au final, et indépendamment des restrictions qu'elle lui avait imposées, elle finirait par être sienne.

Pour la première fois, il laissa cette idée prendre forme dans son esprit et s'insinuer dans son corps.

Ses instincts, d'ordinaire méfiants et vigilants, s'apaisèrent.

Dominic s'arracha brusquement aux charmes d'Angelica et à la fascination qu'elle avait involontairement suscitée en lui. Soudain, il se demanda s'il ne ressemblait pas plus à son père qu'il le croyait.

La fille de Celia le captivait comme jamais aucune autre femme ne l'avait fait. Il avait l'impression d'avoir un ange sous les yeux. Elle avait le don de virevolter, de l'amuser, de le divertir et de l'intriguer. Depuis quand avait-il ressenti le besoin de savoir ce qu'une femme pensait ?

Peut-être le dicton « Tel père, tel fils » avait-il un fond de vérité. Il ne pouvait pas nier que l'attrance qu'il ressentait à l'égard d'Angelica agissait sur lui comme un charme. Il n'avait pas l'intention d'y succomber, et pourtant il savait que cette possibilité existait.

Tout homme sage doit savoir reconnaître ses faiblesses, au moins vis-à-vis de lui-même.

Il s'apprêtait à détourner les yeux de sa toute nouvelle faiblesse lorsqu'il se demanda ce qui pouvait bien retenir à ce point l'attention d'Angelica, qui n'avait même pas senti ses regards appuyés. Il inclina alors la tête et déchiffra l'inscription en lettres dorées gravée sur la tranche.

Robertson. Histoire de l'Ecosse.

Il examina le visage concentré d'Angelica puis décida de se replonger dans ses papiers. Il prit une feuille et fit semblant de la lire.

Parmi les centaines de volumes de sa bibliothèque, elle avait choisi le livre de Robertson. Sans tambour ni trompette, elle avait choisi de découvrir le monde dans lequel il allait l'emmener — le monde qu'elle avait l'intention de s'approprier.

C'était un aspect de sa personnalité qu'il ne devait pas oublier.

Cette femme était intelligente.

Et donc dangereuse, surtout pour lui.

* * *

Tard le lendemain matin, Dominic et Griswold revinrent de leur expédition dans les rues de Londres. Ils les avaient parcourues pendant trois heures, se rendant chez les tailleurs et dans les magasins de vêtements où venaient s'habiller les jeunes gens de la société, et avaient fini par trouver tous les articles de la liste d'Angelica.

Le laird portait une paire de bottes d'équitation sous le bras et Griswold plusieurs paquets enveloppés de papier kraft. Dominic passa la porte du jardin qui donnait sur l'arrière de la demeure — la seule entrée qu'ils utilisaient actuellement — et suivit ensuite son valet vers la porte de service de la maison. Il l'ouvrit et fit signe à Griswold d'entrer avant de pénétrer à son tour dans la salle des domestiques.

Il s'arrêta net sur le palier, complètement pétrifié. L'endroit avait été nettoyé, ou plutôt récuré, de fond en comble. Les poêles en cuivre brillaient au-dessus de la cheminée. La table en bois frottée et cirée renvoyait un éclat chaud. Le buffet, débarrassé de tout désordre, présentait des piles régulières d'assiettes et de plats sur ses étagères lustrées. Il ne restait plus une seule trace de poussière, et plus aucune toile d'araignée.

Posant ses paquets sur la table, Griswold balaya la pièce d'un regard approbateur.

Des bruits de pas rapides se firent entendre hors de la cuisine, de l'autre côté du grand vestibule.

Puis une vision leur apparut.

Angelica sourit en les voyant et les rejoignit en s'essuyant les mains sur sa jupe.

— Vous êtes enfin rentrés, dit-elle. Avez-vous trouvé quelque chose ?

Dominic la regarda fixement.

— Oui, mais où avez-vous déniché ces vêtements ?

— C'est Brenda qui me les a donnés.

Elle baissa les yeux vers son ample jupe et son large chemisier en batiste. Ils étaient trop grands pour elle, et le profond décolleté du chemisier laissait apparaître une épaule ronde et délicate. Angelica avait enroulé plusieurs fois la jupe autour de sa taille et l'y avait maintenue par un bout de ficelle. Un foulard rayé couvrait ses cheveux et complétait sa tenue.

— Ces vêtements feront parfaitement l'affaire pour aujourd'hui...

Elle leva les yeux sur les paquets, et son visage s'illumina.

Dominic la vit fondre sur eux, défaire à la hâte les liens, déplier le papier et assaillir Griswold de questions.

Elle ressemblait à une aguichante serveuse, comme celles que l'on trouvait dans les tavernes sur

les docks, mais en beaucoup plus propre.

Et d'une beauté beaucoup plus éblouissante.

Dominic secoua la tête dans l'espoir de recouvrer ses esprits. Il s'était laissé surprendre par ce contraste saisissant — le gouffre entre cet accoutrement et la personne qui le portait.

Depuis qu'il était entré dans la pièce, il n'avait pas bougé.

Angelica déplaçait à présent une chemise blanche et en vérifiait la taille, bavardant avec Griswold à propos des cravates.

Dominic se souvint un peu tardivement du paquet qu'il portait et le lui tendit.

— Voici vos bottes, dit-il. Vous allez devoir les rembourrer un peu, mais au moins vous ne les perdrez pas.

Elle prit le paquet en affichant un air radieux.

— Merci.

Elle défit le lien puis souleva une botte et étudia sa taille. En équilibre sur un pied, elle ôta son chausson de bal et superposa les deux semelles.

— Elles ont presque la bonne taille, constata-t-elle.

Angelica s'assit sur une chaise et entreprit d'essayer les bottes. Griswold s'avança pour l'aider, mais Dominic resta immobile. Il n'avait pas besoin de renouer avec la vision de ses chevilles.

Chaussée, Angelica se redressa d'un bond et fit quelques pas dans la pièce. Puis, avec une expression ravie, elle esquissa un petit pas de danse.

— Elles sont parfaites ! s'écria-t-elle.

Elle contourna la table, souleva sa jupe jusqu'à mi-mollet, et s'arrêta devant Dominic pour les lui montrer.

— Merci, lui dit-elle avec un sourire éblouissant. Vous avez dû avoir du mal à les trouver, mais soyez certain que le résultat en valait la peine. Je pourrais même courir avec ces bottes si cela était nécessaire.

Dominic se racla discrètement la gorge, puis parvint à lui répondre d'une voix aussi neutre que possible.

— J'en suis bien aise.

Entendant des bruits à l'extérieur, il se tourna vers la porte. Celle-ci s'ouvrit sur Jessup, suivi de Thomas. Les deux hommes saluèrent Dominic puis écarquillèrent les yeux de surprise en contemplant la pièce. Ils s'inclinèrent devant Angelica, l'air légèrement interdits.

Dominic comprenait leur réaction.

— Avez-vous réussi à retenir des places dans la diligence ? demanda-t-il.

— Oui, mais de justesse, répondit Jessup. Un gentleman derrière nous était un peu en colère de devoir changer ses plans. Il m'a proposé un bon pourboire en échange de deux places. Je lui ai dit que c'était impossible, que nous étions des marins et que nous devions aller à Edimbourg pour prendre notre bateau.

Dominic approuva en hochant la tête.

— Excellente excuse.

D'autres bruits de pas se rapprochèrent de la cuisine. Brenda apparut bientôt en se séchant les mains et sourit en apercevant Jessup et Thomas.

— Vous êtes juste à l'heure, déclara-t-elle. Le déjeuner est prêt.

Vêtu d'un long tablier de majordome par-dessus ses vêtements, Mulley portait un plateau chargé

d'assiettes et de couverts. Il suivit Brenda dans la pièce.

Brenda se tourna alors vers Angelica.

— Si vous voulez que je vous aide à vous changer, mademoiselle, Mulley se chargera de dresser le couvert dans la salle à manger.

Angelica contempla ses nouveaux vêtements de jeune homme, puis leva les yeux vers Brenda et Mulley.

— Nous avons travaillé dur toute la matinée pour nettoyer cette pièce et vous avez raison, je ne suis pas habillée pour déjeuner dans la salle à manger. Mais il s'agit d'une simple collation composée de plats froids. Ne pouvons-nous pas la prendre ici, autour de cette table merveilleusement propre ? Ce sera plus simple pour tout le monde, je pense.

Mulley échangea un regard avec Brenda et Griswold, puis se tourna vers Dominic.

— Cela nous permettrait de nous atteler plus vite à ce que nous avons prévu de faire cet après-midi. Cela vous convient-il, monseigneur ?

Dominic désigna vaguement la table.

— Absolument.

Mulley ne lui avait posé la question que par principe. Avant l'arrivée d'Angelica, Dominic prenait tous ses repas dans la salle des domestiques, avec ses gens, comme il le faisait dans la grande salle de son château.

Il partit se placer devant son siège au bout de la table. Angelica rassembla ses nouveaux vêtements et les empila sur un coin du buffet pendant que Griswold débarrassait le meuble de tous les emballages. Tout le monde s'affaira, et bientôt la vaisselle, les couverts et les chopes furent disposés sur la table. Angelica se dirigea vers l'autre bout, en face de Dominic, mais Brenda l'en empêcha et Mulley la conduisit gentiment vers la chaise à la droite du laird.

Angelica lui lança un regard en coin pas vraiment surpris.

Pourtant, Dominic devinait les multitudes de questions qu'elle se posait tandis qu'elle laissait Mulley l'installer à table. Dominic tira alors son propre siège et s'assit.

Dans les familles anglaises de la haute société, que les maîtres prennent leurs repas avec leurs gens était impensable, et Dominic le savait. Pourtant, Angelica l'avait proposé. Peut-être avait-elle lu dans le Robertson que les clans avaient pour habitude de partager leurs repas et que le laird rompait le pain avec son peuple. Ou peut-être avait-elle pris cette décision toute seule.

Brenda et Mulley disposèrent de grands plats de viandes froides sur la table ainsi que des sauces, des fruits, du pain et des noix. Puis tous s'assirent et commencèrent à manger.

Les conversations allèrent bon train pendant le déjeuner. Brenda et Mulley racontèrent les découvertes qu'ils avaient faites en nettoyant la salle commune, la cuisine et l'office du majordome. Apparemment, ils avaient prévu de s'attaquer à la chambre de la gouvernante, à l'arrière-cuisine, à la buanderie et à la blanchisserie après le déjeuner.

Lorsque Jessup leur demanda ce qui leur avait valu cette frénésie de ménage, Dominic découvrit que c'était Angelica qui en était à l'origine.

Il lui lança un regard surpris, auquel elle se contenta de répondre par un haussement d'épaules.

— Nous allons revenir ici dans un peu moins d'un mois et si la salle à manger et la bibliothèque sont habitables, les autres pièces de réception ont besoin d'un bon nettoyage. De plus, les pièces que nous utilisons principalement, et qui sont le plus nécessaires au fonctionnement d'une maison, sont celles qui se trouvent derrière cette porte de service. Je me suis dit que, étant donné que nous devons

attendre plusieurs jours avant de quitter Londres, nous pouvions mettre ce temps à profit pour faire place nette en prévision de notre retour avec la coupe.

Elle leva les yeux vers Dominic comme pour le prévenir de ne pas mal interpréter ses actes, et ne sembla pas remarquer la pause que firent les autres personnes autour de la table tandis qu'ils intégraient et digéraient ses paroles. Car Angelica paraissait absolument certaine qu'ils allaient effectivement revenir à Londres à la fin du mois, avec la coupe.

Thomas, qui était jeune, impatient et désormais très enthousiaste, se tourna vers Jessup et lui demanda s'ils ne pouvaient pas se joindre aux autres pour le nettoyage.

Dominic laissa le soin à Jessup d'en décider tout en observant discrètement Angelica. Il ignorait encore quelles étaient ses intentions cachées, immédiates ou futures.

Qu'elle poursuive un objectif, il n'en doutait pas. Elle avait une personnalité beaucoup trop trempée pour que ce ne soit pas le cas ; elle lui ressemblait beaucoup trop. Ni elle ni lui n'étaient du genre à se laisser mener par la vie : ils savaient toujours ce qu'ils voulaient et tâchaient dans la mesure du possible d'atteindre le plus directement possible leurs buts.

Mais à cet instant, Dominic n'avait pas la moindre idée de la direction qu'Angelica souhaitait prendre.

A la fin du repas, elle manifesta son intention d'essayer son déguisement et enrôla Brenda et Griswold pour l'aider. Dominic partit se réfugier dans la bibliothèque, laissant le soin à Mulley, Thomas et Jessup de débarrasser la table.

* * *

Une heure plus tard, Angelica descendit l'escalier, marche après marche. Elle était très satisfaite de son allure avec sa culotte en velours côtelé et ses bottes en cuir ajustées. Avant de virevolter devant la psyché dans la chambre de la comtesse et de découvrir son apparence dans son déguisement de jeune homme, elle n'avait pas idée que ses jambes étaient si longues et ses hanches si féminines. Heureusement, ces dernières étaient cachées sous les pans de la veste que Griswold avait choisie pour elle.

Elle s'entendait bien avec le valet de Dominic. Au début, il s'était montré plutôt froid à son égard, et très réservé, mais plus le temps passait et plus il la voyait comme une alliée, du moins en ce qui concernait les intérêts de son maître. Brenda en était rapidement arrivée à la même conclusion et était devenue une source intarissable au sujet de Dominic, du château et du clan, sujets sur lesquels Angelica désirait recueillir le maximum d'informations.

Pour bien maîtriser une situation, la connaissance était la clé. Elle avait besoin d'en connaître tellement plus sur Dominic, et de savoir si elle pouvait se fier à ce qu'intuitivement elle percevait de lui.

Elle arriva dans l'imposant hall d'entrée et tourna dans le couloir qui conduisait à la bibliothèque. Dominic avait payé ce costume de garçon : il était normal qu'elle aille lui montrer le résultat.

Et qu'il lui dise ce qu'il en pensait.

Arrivée devant la bibliothèque, elle ouvrit doucement la porte.

Dominic leva les yeux — et dut se faire violence pour ne pas rester bouche bée et cacher sa contrariété tandis qu'Angelica, cette petite effrontée, venait se pavaner devant lui.

Elle tourna sur elle-même pour fermer le battant, et les pans de sa veste se soulevèrent, si bien que Dominic eut un aperçu très net de sa croupe étroitement moulée dans un velours brun.

Il sentit sa bouche s'assécher et eut conscience de s'être figé. Ses instincts de chasseur avaient pris le dessus, ses muscles s'étaient verrouillés dans cette immobilité surnaturelle que tous les prédateurs adoptent à l'approche d'une proie... Il essaya alors de se convaincre qu'Angelica n'était pas une proie mais, pour cette partie instinctive de lui-même, rien n'était moins sûr.

Son invitée-surprise s'avança vers le bureau en ondulant des hanches de façon troublante. Elle écarta gracieusement les bras, prit la pose et attendit que le regard de Dominic remonte lentement le long de son corps, dépasse ses seins méchamment comprimés sous une chemise en coton, glisse sur les larges pans de sa veste marron avant de se poser sur le foulard à rayures rouges noué avec art autour de son cou pour finalement remonter vers son visage.

— Eh bien ? demanda-t-elle en esquissant un petit sourire. Mon déguisement est-il acceptable, maître ?

Acceptable ? Angelica ressemblait à un ange sorti tout droit de ses rêves les plus troublants et les plus érotiques.

Elle l'interrogea des yeux avec insistance et sourit plus largement encore. Dominic renonça alors à son impassibilité et fronça les sourcils.

— Vous devez apprendre à marcher comme un homme, un vrai.

Même un marin soûl n'aurait pu que remarquer le balancement si éminemment féminin de ses hanches.

— Et...

Il prit un air plus sévère.

— Qu'avez-vous fait de vos cheveux ?

Il eut un coup à l'estomac. L'espace d'un instant, il crut qu'elle les avait coupés.

— Oh ! je les ai attachés, répondit Angelica en tapotant le sommet du chapeau noir à larges bords qui, selon Griswold, devait suffire à cacher son visage et l'aider à se faire passer pour un jeune homme — à condition qu'elle garde la tête baissée. Griswold a eu l'idée lumineuse de me faire porter un filet pour maintenir mes cheveux en place, et nous avons épinglé le chapeau sur le filet afin qu'il ne puisse ni s'envoler ni se déplacer.

Elle continua de toiser Dominic. Elle était venue dans l'intention de flirter avec lui, de se prouver qu'elle pouvait le faire et, puisqu'il était son héros, d'avoir la confirmation qu'il était sensible à ses charmes. Mais vu la façon dont il la scrutait... pousser plus avant ce flirt revenait à se jeter dans la gueule d'un dragon.

Certains gentlemen auraient réagi en la déshabillant du regard, mais pas lui. Sa lente inspection ressemblait plus à un inventaire — comme un cheikh évaluerait une nouvelle esclave. Dès l'instant où les yeux de Dominic s'étaient posés sur elle, l'image d'un grand fauve sauvage lui était venue à l'esprit. Un fauve qui se contenait en l'observant mais qui, au moindre geste qu'elle ferait pour le séduire, serait capable de fondre sur elle à la vitesse de l'éclair, de la prendre entre ses griffes et de la dévorer.

Angelica n'avait jamais été une jeune fille fantasque mais, absorbée par ces prunelles hypnotiques, elle se demanda si un animal ne figurait pas sur les armoiries de Dominic et, si tel était le cas, lequel.

Soutenant son regard gris-vert, elle prit une courte inspiration entravée par la bande qui

comprimait ses seins, et décida qu'elle en avait appris suffisamment pour aujourd'hui. Elle avait beau être têtue et volontaire, elle n'était pas du genre à se jeter dans des situations qu'elle n'était pas capable de contrôler.

Elle lui sourit sans la moindre provocation.

— Il faut donc que j'améliore ma démarche ? demanda-t-elle en contemplant ses bottes. Mais d'abord, je dois m'habituer à la liberté de mouvement de cette nouvelle tenue.

— Vous pouvez commencer par observer Thomas, et essayer de l'imiter.

Dominic entendit la sécheresse de son ton, la gravité de sa voix... Si elle ne quittait pas très bientôt cette pièce, il allait certainement faire quelque chose qu'ils regretteraient tous les deux.

Le visage d'Angelica s'illumina.

— Excellente idée.

Puis elle leva de nouveau les yeux vers lui.

Dominic se demanda si elle savait à quel point il était près de... Chassant ces pensées, il hocha sèchement la tête.

— Je pense que Thomas et Jessup sont partis aider les autres.

A l'arrière de la demeure, très loin de cette pièce...

Elle inclina légèrement la tête et, après un long regard méfiant et légèrement inquiet dans sa direction, pivota doucement.

— Je vais aller les rejoindre, dit-elle.

Ne jamais tourner le dos à un prédateur...

Les dents serrées, Dominic parvint à rester assis derrière son bureau.

Angelica ouvrit la porte, lui lança une dernière œillade, puis referma derrière elle.

Dominic essaya de pousser un soupir de soulagement, en vain.

— Maudite femme ! grommela-t-il en posant les yeux sur la lettre qu'il écrivait.

L'encre au bout de sa plume avait séché. Il plongeait de nouveau la plume dans l'encrier et relut la phrase qu'il avait commencé à écrire. Il lui fallut une bonne minute pour reprendre possession de lui-même et trouver les bons mots.

Il termina sa lettre en se sentant heureux qu'Angelica ait eu la présence d'esprit de s'en aller. Et, pour le bien de la relation qu'ils finiraient inévitablement par développer, il l'était vraiment. Il ne servirait à rien de précipiter les choses et de l'effrayer. Même si elle n'avait pas encore consenti à l'épouser, ce sujet pouvait attendre qu'il ait récupéré la coupe et qu'ils aient discuté de la manière dont elle voulait vivre leur mariage.

Bien entendu, la petite effrontée était venue dans la bibliothèque dans le but explicite de le provoquer, mais au moins, elle avait été assez intelligente pour battre en retraite...

Pour l'instant. Pourtant, il allait devoir voyager assis à côté d'elle, vêtue de son maudit costume de jeune homme, jusqu'à Edimbourg.

Il s'aperçut alors que, même du bureau où il se trouvait, il avait senti son parfum de femme...

Griswold connaissait-il une eau de Cologne qui sente l'homme pour masquer cette fragrance ?

* * *

Angelica trouva Thomas dans la laverie avec Brenda ; armés d'un long balai, ceux-ci délogeaient les toiles d'araignée qui fleurissaient au plafond. Elle entreprit d'étudier du coin de l'œil

le grand et maigre jeune homme puis, comprenant que le pauvre garçon risquait de se sentir gêné, elle saisit un plumeau et s'attela à ôter les toiles d'araignée à sa portée tout en l'observant discrètement. Elle essaya d'imiter sa façon de bouger... sans vraiment être certaine d'y arriver. Elle allait devoir s'entraîner devant un miroir.

Brenda envoya ensuite Thomas nettoyer la salle de repassage. Angelica hésita à le suivre, mais préféra rester auprès de Brenda.

— Le laird m'a parlé de la gouvernante du château, Mme Mack. A quoi ressemble-t-elle ?

— C'est une charmante vieille dame. Voyez-vous, elle peut paraître sévère et rigide, mais elle a un cœur en or et je ne connais personne qui soit capable de gérer une crise comme elle. Elle sait tenir ses troupes, mais elle sait aussi monter au feu pour nous.

Brenda se mit à frotter le carreau d'une fenêtre.

— Elle adore le laird, vous savez, continua-t-elle. Vous n'imaginez pas à quel point.

Dès son arrivée au château, il allait falloir mettre Mme Mack dans sa poche, songea Angelica. Mais avant d'avoir pu interroger Brenda sur le reste du personnel, Griswold vint lui demander son avis à propos d'un coffre plein d'argenterie que Mulley et lui avaient déniché dans la chambre de la gouvernante. Il s'agissait de la troisième ménagère en argent qu'ils découvraient.

Angelica suivit Griswold dans l'office du majordome. En apercevant la dernière ménagère de quarante-huit couverts, elle comprit que c'était celle réservée aux grandes occasions.

— La ménagère de vingt-quatre pièces correspond aux couverts de tous les jours, déclara-t-elle, et celle de seize pièces que nous utilisons actuellement doit être celle réservée aux petits déjeuners.

— Devons-nous laisser ici les deux ménagères destinées à la salle à manger, mademoiselle ? demanda Griswold.

— Pour l'instant, il est inutile de les astiquer. Nous reviendrons avec des domestiques et nous en embaucherons d'autres lorsque nous reviendrons plus tard dans le mois.

Elle leva les yeux vers les étagères au-dessus du banc du majordome, où s'étendait un assortiment de plats, de récipients, de bols et de vases en argent, tous ternes.

— Ils sont restés là des dizaines d'années. Ils peuvent attendre un mois de plus, conclut-elle.

— Je pourrais encore polir un ou deux plateaux, mademoiselle. Nous ne sommes pas débordés de travail et Mulley a presque terminé de nettoyer la chambre de la gouvernante... sauf si vous préférez que je fasse autre chose.

— Non, pas du tout.

Angelica hésita puis demanda :

— Si vous aviez un autre chiffon, je pourrais vous aider.

— Oh ! non, mademoiselle, ce n'est pas à vous de vous en occuper.

— Je sais, mais je n'ai pas l'habitude de rester sans rien faire, et comme Glenrae est en train de traiter sa correspondance, je peux bien participer au nettoyage.

Elle aperçut une pile de chiffons et en saisit un.

— Donnez-moi ce plat.

Tous deux assis, ils astiquèrent avec application l'argenterie, et Angelica découvrit comment Griswold en était arrivé à travailler pour un laird écossais qui se faisait passer pour un Anglais, sauf que...

Elle leva les yeux vers lui.

— Sauf que quoi ?

Griswold serra les lèvres avant de lâcher :

— Lorsqu'il sort de ses gonds, ce qui n'arrive pas très souvent, ses origines ne laissent plus aucun doute.

Elle sourit.

— Il jure en écossais ?

Griswold se pencha sur le plat qu'il était en train de frotter.

— J'ai toujours su que les gens revenaient à leur langue maternelle lorsqu'ils étaient poussés à bout, mademoiselle.

— C'est vrai.

Abandonnant le sujet, elle continua de le questionner :

— Il m'a dit qu'il s'était sévèrement blessé quelques mois avant d'arriver à Londres, la première fois qu'il est venu.

— Oh ! mon Dieu, oui. Au début, j'ai cru qu'il serait estropié à vie et pourtant, au fil des années, son genou a lentement guéri. Mais il a fallu attendre qu'il revienne dans les Highlands pour de bon. Il beaucoup marché dans les collines et a assez bien récupéré pour se passer de sa canne.

Griswold soupira.

— Mais il n'y a pas très longtemps, il se l'est tordu de nouveau, ce qui fait qu'il en a de nouveau besoin.

Angelica se souvint que Dominic marchait avec sa canne lorsqu'il était entré dans la salle des domestiques, mais qu'il l'avait posée contre le mur, où elle était restée.

— Il ne s'en sert pas à l'intérieur, constata-t-elle.

— Il dit que cela lui permet de renforcer son articulation. Et s'il tombe dans la maison, personne ne sera là pour le voir.

Ni pour l'aider... quel idiot ! se dit Angelica en se mordant la langue. Les hommes restaient des hommes et, dès que l'on touchait à leur dignité, ils devenaient tous d'une remarquable stupidité.

Elle posa encore quelques questions et découvrit comment Dominic occupait son temps dans les Highlands. Elle veilla à ne rien demander à Griswold qui soit susceptible de porter atteinte à la vie privée de son maître. Pourtant, très naturellement, les domestiques de Dominic semblaient considérer l'intérêt qu'elle portait à leur laird comme complètement légitime.

Angelica s'était demandé si elle ne devait pas se tenir à l'écart de la vie de la maisonnée, soulignant ainsi son refus d'être considérée pour l'instant comme la future comtesse de Dominic. Mais, comme elle avait pleinement l'intention de revendiquer ce titre, elle avait décidé qu'en ce qui concernait le personnel et cette maison, et même le château et ses gens, elle n'avait aucun intérêt à se comporter différemment vis-à-vis d'eux. Ne pas prendre en main sa maison, ne pas apprendre à gérer ses domestiques, ne pas essayer de rendre plus vivable ce lieu à l'abandon, aurait été, de bien des manières, beaucoup plus difficile à vivre pour elle que pour lui.

De plus, ses gens et son personnel étaient importants, tant pour Dominic que pour elle en tant que future épouse. Elle n'avait besoin de personne pour le comprendre. Apprendre à connaître ses gens puis veiller sur eux et les diriger comme la comtesse de Dominic était censée le faire — et comme son propre caractère l'y prédisposait — était une attitude qui pourrait pousser le laird à l'aimer, ce qui, après tout, était son objectif.

Et si cette tactique semait encore plus de confusion dans l'esprit de Dominic, comme elle l'imaginait, cela n'en serait que mieux.

Angelica laissa Griswold et partit vers la cuisine où Brenda était occupée à nettoyer la table.

— Puis-je faire quelque chose pour vous aider ? demanda-t-elle.

Elle se sentit obligée de le lui demander, même si ses compétences en matière de cuisine étaient malheureusement très faibles.

— Non, pas vraiment, répondit Brenda en souriant. Je m'en sors très bien et Mulley va bientôt venir me rejoindre. En outre...

La femme désigna les mains d'Angelica.

— ... je pense que le laird préfère qu'elles restent comme elles sont.

Angelica écarta les doigts et étudia la paume de ses mains.

— Je dois avouer que je suis de votre avis. Si jamais je sors du jardin pour aller dans les écuries, vais-je déclencher un cataclysme ?

— Je ne vois pas pourquoi. Vous n'avez pas l'intention de repartir chez vous, n'est-ce pas ?

— Non, je vous le promets, dit Angelica en souriant. Parole de Cynster.

— Eh bien, que pourrais-je opposer à cela ? Mais que voulez-vous faire dans les écuries ?

Angelica s'était déjà tournée vers la salle des domestiques.

— Je dois m'entretenir avec Jessup à propos des chevaux, expliqua-t-elle.

Elle atteignit les écuries sans encombre et trouva Jessup occupé à bouchonner l'un des chevaux ayant été attelés à la voiture qui l'avait amenée jusqu'ici.

Il leva les yeux sur elle, puis se tourna vers l'animal.

— Je suis juste en train de préparer ces vieux canassons avant de les ramener au palefrenier. Inutile de les laisser se goinfrer ici.

Angelica s'adossa contre la porte du box.

— J'ai entendu dire que le laird possédait un immense alezan. Je me demandais s'il était venu à Londres avec lui, mais à ce que je vois, ce n'est pas le cas.

A côté de l'autre cheval, les box étaient vides.

— Vous avez raison. Vous n'auriez pas pu manquer Hercules s'il avait été ici. Il est impressionnant.

— Hercules ? sourit Angelica. Ah... J'imagine pourquoi on lui a donné ce nom.

— Le laird n'est pas un homme léger, grommela Jessup. Dès qu'il a eu quinze ans, il est devenu difficile de lui trouver une monture capable de supporter son poids.

— Où a-t-il trouvé Hercules ?

— Il l'a ramené de Londres. Apparemment, c'est un gentleman qui n'arrivait pas à dompter cette bête qui le lui a cédé. A cette époque, Hercules était très difficile à monter, mais il s'est calmé avec le temps.

Jessup, qui était le plus taciturne et le moins facile à amadouer de tous, la jaugea quelques instants.

— Vous savez monter à cheval ou bien vous vous contentez de promenades dans le parc ?

— Oh ! non, je monte à cheval. Beaucoup, d'ailleurs. J'aime beaucoup galoper. On peut dire que nous avons ça dans le sang.

— Vraiment ? Pourquoi cela ?

— Mon cousin, Demon Cynster, est l'un des plus grands éleveurs de chevaux de course du pays. Il possède un haras et des écuries à Newmarket.

Jessup se redressa d'un coup, et Angelica comprit qu'elle venait de gagner un nouvel allié.

Lentement, l'homme hochait la tête.

— Maintenant que j'y pense, j'ai déjà entendu ce nom.

Il regarda Angelica avec respect.

— Vous vous y connaissez donc en chevaux ?

— Plus en pratique qu'en théorie. Demon approvisionne tous les membres de ma famille en chevaux et, étant donné que nous sommes très nombreux, c'est comme s'il fournissait tout votre clan. Il se charge de nous procurer les chevaux pour les voitures, pour monter, pour la chasse. Il choisit ce qu'il y a de mieux dans chaque catégorie.

Jessup acquiesça puis, tout en continuant d'étriller le cheval, étudia Angelica plus attentivement encore.

— Vous n'êtes ni très grande ni très très lourde, mais si vous me dites que vous êtes capable de maîtriser un cheval avec du caractère...

— C'est le cas.

— ... alors, nous verrons ce que nous pouvons vous trouver. La route est difficile, avec beaucoup de montées et de grandes étendues. Un animal vigoureux avec de bonnes jambes, voilà ce qu'il vous faut. Je me disais qu'on aurait pu vous donner l'un de nos poneys, mais si vous savez monter...

— Je sais monter.

— ... dans ce cas, un poney ne vous conviendra pas.

Jessup esquissa un sourire en coin.

— Cela ne pourra que plaire à nos deux chenapans. Ils lorgnent cette bête depuis des mois. Je pourrais certainement commencer à les faire monter dès que nous serons de retour au château.

— Vos chenapans ?

— Gavin et Bryce, les pupilles du laird.

Dominic avait donc des pupilles... Angelica digéra cette information, puis fit semblant de s'en souvenir et acquiesça comme si elle était au courant. Dominic avait des pupilles, des petits garçons que Jessup avait qualifiés de chenapans.

Dominic n'avait pas fait allusion à ce détail dans son marché, chose qui ne la surprenait pas vraiment. Les hommes sont souvent prompts à oublier ce genre de désagréments. Brenda pourrait sans aucun doute lui en dire plus.

Toujours adossée à la porte de l'écurie, elle interrogea Jessup sur les promenades à cheval autour du château, la taille des écuries et les attelages qu'ils utilisaient dans leur pays.

Lorsqu'elle traversa la cour pour revenir vers la demeure, elle avait en partie conquis Jessup. L'après-midi touchait presque à sa fin.

Une fois dans la maison, elle se dirigea aussitôt vers la suite de la comtesse. Il était presque l'heure de s'habiller pour le dîner. Evidemment, le choix de la robe qu'elle allait porter ne serait pas trop difficile.

Elle envisagea quelques secondes de garder son costume d'homme à table, mais en songeant aux moments passés dans la bibliothèque — elle se rappelait parfaitement la façon dont Dominic l'avait regardée — elle se ravisa. Puis elle y réfléchit plus longuement.

En présence de Dominic, elle sentait son pouls s'accélérer et ses sens se mettre en éveil. Mieux valait s'habituer à l'effet qu'il lui faisait avant d'aller plus loin. Elle avait plusieurs semaines devant elle pour l'amadouer. Inutile de se précipiter.

Qu'elle ait rêvé de lui la nuit dernière était un détail sans importance.

L'un dans l'autre, songea-t-elle en ôtant ses habits d'homme, le destin lui avait donné un défi à relever. Angelica ne pouvait qu'attendre avec jubilation chaque minute qui l'attendait.

* * *

Ce soir-là, Dominic s'était préparé à résister, au moins extérieurement, au petit manège d'Angelica, à l'effet qu'elle lui faisait et à l'intérêt croissant qu'il lui portait malgré lui.

Mais il fut confronté au cours du dîner à un visage pensif.

Ils avaient parlé de théâtre pendant le repas. De manière tout à fait innocente. Angelica lui avait demandé la fréquence des représentations à Edimbourg. Il lui avait dit ce qu'il savait et lui avait également parlé des compagnies qui se produisaient à Perth et à Inverness.

Lorsque le dessert arriva, Angelica était devenue de plus en plus silencieuse et s'était presque repliée sur elle-même.

Et, de manière tout à fait irrationnelle, Dominic se surprit à détester tous les sujets qui avaient si radicalement détourné l'attention d'Angelica de lui-même.

Cette idée était certes insensée, mais il ne pouvait la chasser.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il enfin, les lèvres serrées.

En croisant son regard, Dominic se demanda s'il ne venait pas de tomber dans l'un de ses pièges. Mais elle répondit d'un air soucieux :

— Je pense que je devrais envoyer une autre lettre à ma famille.

— Maintenant ?

Griswold aidait Mulley au service. Ils arrivèrent juste à cet instant pour ôter les couverts.

Dominic aurait préféré attendre qu'ils s'en aillent, mais Angelica repoussa sa chaise en le regardant.

— Venez, dit-elle.

Griswold vint l'aider à se lever.

— Je vais aller l'écrire maintenant. Ce ne sera pas long.

Elle tourna les talons et s'en alla à pas feutrés vers la porte.

Dominic la rattrapa tandis qu'elle longeait le couloir en direction de la bibliothèque.

— Qu'allez-vous leur dire ?

— Vous le verrez quand vous lirez la lettre.

Avec un geste contrarié, il passa devant elle et lui ouvrit la porte, puis la suivit dans la pièce.

Angelica s'assit derrière son bureau.

Dix minutes plus tard, elle tendit à Dominic la courte missive qu'elle venait d'écrire.

Debout à côté d'elle, il lut à voix haute :

— « Je vous ai déjà dit que je n'étais pas en danger. Il est donc inutile de me chercher, même si, vous connaissant, je pense que vous n'en tiendrez pas compte. Dans ce cas, je vous le répète : je vais très bien. Je dois aider une personne et je ne peux pas vous donner plus d'explications sans briser sa confiance. Je promets de vous écrire et de tout vous dire dès que cela sera possible. En attendant, je vous demande de vous armer de patience. Angelica »

Il s'attarda sur ses prunelles vert-or.

— N'est-ce pas un peu laconique ?

Elle lui prit la lettre des mains avec un petit rire moqueur.

— Vous ne connaissez pas mes frères et mes cousins. Même ainsi, cela ne fonctionnera pas.

Il fronça les sourcils.

— Dans ce cas, pourquoi l'envoyer ?

— Afin que, plus tard, ils ne puissent pas dire que je ne les avais pas prévenus, c'est évident.

Contrairement à elle, il n'y voyait rien d'évident. Mais, une fois encore, il était confronté à un raisonnement typiquement féminin.

— De plus, continua-t-elle, si ma famille reçoit maintenant une deuxième lettre de ma part, elle en déduira que je suis toujours à Londres et rien dans mes propos ne laisse entendre que j'ai l'intention de partir.

Angelica plia soigneusement la feuille, prit la plume et la trempa dans l'encrier.

— J'ai également dans l'idée d'envoyer cette missive directement au centre du pouvoir, c'est-à-dire à Devil. De cette manière, Honoria la lira aussi et pourra exercer en tant que duchesse une certaine influence.

La plume en l'air, elle conclut.

— Probablement.

Elle écrivit avec soin le titre et l'adresse de son cousin, puis sécha la lettre au buvard avant de la tendre à Dominic.

— Si Thomas se rend maintenant sur Grosvenor Square, il trouvera des gamins des rues prêts à rendre n'importe quel service en échange d'un penny. Il y en aura bien un qui acceptera de porter cette lettre à mon cousin.

Dominic examina la missive quelques instants, puis tira sur la sonnette.

Pendant qu'il attendait l'arrivée de Mulley, Angelica s'écarta du bureau et alla s'installer dans le fauteuil à côté duquel elle avait posé le livre d'histoire de Robertson. Elle prit le tome, plaça le tabouret devant elle puis ouvrit le recueil et commença à lire.

Ainsi, elle poursuivait sa lecture sur l'histoire de l'Ecosse.

Au début, Dominic s'était demandé si elle avait choisi cet ouvrage uniquement pour faire semblant de s'y intéresser. Or elle le lisait vraiment, et il savait que le contenu de ce livre était loin d'être divertissant.

Il contempla le papier plié dans sa main. Ce qu'il contenait n'était qu'une flagrante tentative de manipulation. Et la façon dont elle s'était exprimée indiquait clairement que sa famille connaissait bien sa force de caractère et sa franchise.

Tout comme elle, il n'imaginait pas que St. Ives, ses frères et ses cousins prêtent une quelconque attention à sa demande. Mais qu'allaient faire leurs femmes ? La façon dont Angelica espérait que la duchesse de St. Ives use de son influence sur son puissant époux était significative. Dominic était encore sous le choc d'une telle révélation. Le fait qu'elle pense qu'une lady pouvait avoir une telle emprise sur son époux expliquait beaucoup de choses.

Par exemple, il avait compris qu'Angelica croyait dur comme fer que lui, Dominic, allait la consulter sur toutes les affaires qui les concernaient tous les deux et, mieux encore, qu'il était prêt à écouter ses suggestions.

En entendant des bruits de pas, Dominic se dirigea vers la porte.

En vérité, si les suggestions d'Angelica étaient sensées et faisaient avancer sa cause, ou plutôt la leur, il n'était pas nigaud et fier au point de refuser ses conseils. Il l'avait déjà fait tellement de

fois... Ce qui, comprenait-il à présent, l'apparentait plus aux Cynster et au cousin d'Angelica qu'il l'aurait cru.

Mulley frappa bientôt à la porte, puis entra et Dominic lui tendit la lettre.

— Il faut l'apporter à Grosvenor Square. Cette fois, il vaut mieux que ce soit Thomas qui s'en charge, mais dis-lui qu'il ne se fasse pas repérer et que personne ne le suive.

Il se tourna vers Angelica qui n'avait pas levé les yeux de son livre.

— Apparemment, vous trouverez une multitude de gamins des rues dans le square à cette heure-ci.

— Bien, monsieur. Je vais envoyer Thomas immédiatement.

Mulley se retira et ferma la porte derrière lui.

Dominic posa les yeux sur Angelica puis, après un court instant, s'avança lentement vers son bureau. Il était habitué au pouvoir, et dans son cas, à un pouvoir plus ou moins absolu. Il était à la tête de son clan depuis cinq ans, et personne n'avait jamais remis en question son autorité ni songé à lui imposer sa volonté. Même sa mère ne s'y était pas risquée, pas au cours de ces cinq dernières années. Angelica, toutefois...

Dominic s'enfonça dans son siège et remit de l'ordre dans les documents qu'elle avait poussés pour écrire sa lettre.

Elle n'avait pas d'exigences. Elle attendait simplement qu'il comprenne ce qui était juste dans ses propos, et qu'il fasse preuve de suffisamment de sagesse et d'intelligence pour revoir ses plans.

Pour changer de rôle afin de s'adapter à celui qu'elle considérait être le sien.

Qu'éprouvait-il face à cette idée ? Ce n'était pas comme si les rênes de sa vie lui échappaient, mais plutôt comme si une autre main — plus légère, moins ferme — s'était posée sur la bride. Une main qui ne tirait que de temps en temps.

L'horloge sonna tandis qu'il faisait semblant de lire une lettre. Dans l'ensemble, il ne pouvait pas se plaindre. Angelica était intelligente, observatrice, et avait un esprit vif et rafraîchissant. Elle avait également des ressources qu'il n'avait pas. Plus important encore, elle s'était elle-même proposée de l'aider à sauver son clan. Même si sa façon d'user de ses charmes féminins le troublait, elle le faisait pour son bien et celui de ses gens. En toute honnêteté, il devait reconnaître qu'ils formaient ensemble une équipe plus forte et plus efficace que lorsqu'il était seul.

C'était une vérité qu'il avait du mal à assimiler, et quelque chose en lui n'était pas encore prêt à l'admettre. Mais au plus profond de lui-même, il le savait et l'avait accepté.

Il avait accepté qu'il était mieux avec elle que sans elle. Que maintenant qu'elle avait allié ses compétences aux siennes, ils avaient de bien meilleures chances de réussir.

Et ne serait-ce que pour cela, il se devait d'être reconnaissant à l'égard d'Angelica.

A présent que cela était clair dans son esprit, il pouvait de nouveau se consacrer aux contrats liés au rendement de la distillerie de son clan pour l'année à venir. Mais tout en passant d'un document à l'autre, en comparant les clauses, en insérant des notes, il ne ressentait que trop puissamment la présence d'Angelica non loin de lui, sur ce fauteuil, alors qu'elle était plongée dans l'histoire de son peuple et qu'elle en tournait lentement les pages.

Il leva plusieurs fois les yeux vers elle tout en se demandant si, entre elle et lui, ce n'était pas le calme qui précédait la tempête.

Lord Martin Cynster accompagna son épouse dans la bibliothèque de la demeure de St. Ives. Arrivé au milieu de la salle déjà bondée, il aperçut Devil et l'interpella.

— Qu'avez-vous appris ?

A travers le brouhaha, Devil leur fit signe d'approcher et tendit un billet à Celia.

— Elle nous a de nouveau écrit, dit-il, mais je me demande bien ce qu'il y a à comprendre.

Celia déplia la lettre et la lut à voix haute.

Les autres personnes dans la pièce — toutes celles qui étaient présentes lors de la précédente réunion de famille, ainsi que Demon Cynster et sa femme Felicity, qui avaient fait le voyage depuis Newmarket dès qu'ils avaient appris la nouvelle — se turent.

A la fin de la lecture, Celia fronça les sourcils.

— Elle a une idée derrière la tête, dit-elle.

— Exactement ! s'écria Helena en brandissant sa canne. Il est tout à fait évident qu'elle... comment dit-on... ah, voilà... elle s'est lancée dans une aventure.

Toutes les ladies approuvèrent d'un signe de tête.

— Mais cette fois, il y a quelque chose de nouveau, déclara Devil. Sligo, qui est allé ouvrir la porte, a été assez rapide pour attraper par le col le gamin qui lui a apporté la lettre. Le petit a juré que c'était un jeune homme, un garçon d'écurie, peut-être, qui lui avait donné le billet. Lorsque Sligo et le petit l'ont cherché, il avait disparu. D'après le gamin, le garçon s'exprimait avec un accent écossais. Il était formel.

— Des Écossais, dit Vane. Cette affaire a donc un rapport avec ce laird, mais ce ne peut pas être lui, puisqu'il est mort.

— Royce n'a encore rien trouvé ? demanda Demon.

Devil secoua gravement la tête.

— Hamish et lui sont toujours à la recherche des bergers qui ont emmené les corps. Toutefois, au regard de ce dernier enlèvement, nous devons croire à une nouvelle menace.

— Il s'agit peut-être d'une vengeance familiale, intervint Gabriel. Et avec la mort du laird, cette vengeance s'est transmise à son héritier.

— Qui sait ? dit Lucifer en passant une main dans ses cheveux. Bon sang, tout cela est tellement frustrant. Que pouvons-nous faire ?

— Si vous voulez mon avis, déclara Honoria en coupant court à plusieurs conversations, nous devrions faire exactement ce qu'Angelica nous demande et attendre. Ou alors, comme elle le dit si bien et vous connaissant tous, prendre notre mal en patience.

Devil intercepta le regard de sa duchesse.

— Nous ne pouvons pas faire ça.

Patience, l'épouse de Vane, vint se placer à côté d'Honoria.

— Le ton de cette lettre laisse clairement entendre qu'Angelica contrôle la situation, du moins en ce qui la concerne. Il est tout à fait possible que la dernière chose dont elle ait besoin, c'est que nous fassions trop de vagues. Elle nous a déjà demandé de couvrir son absence, chose que nous allons faire. Mais, si vous persistez à fouiller la ville de fond en comble au vu et au su de tous, vous risquez de lui causer plus de tort que de l'aider.

— Même si l'envie de la houspiller me démange, dit Alatheia, la femme de Gabriel, simplement parce qu'il est très dur d'être dans l'ignorance, je sais qu'elle n'aurait jamais provoqué une situation comme celle-ci de son plein gré. Si elle le fait maintenant, c'est qu'elle doit avoir de très bonnes

raisons.

— Ce qui veut dire, conclut Felicity, mieux connue sous le nom de Flick, que vous devez accepter de ne pas pouvoir faire grand-chose dans l'immédiat, même si cela vous en coûte.

Une longue pause s'ensuivit, à la suite de quoi les hommes, déterminés et impatients, se réunirent une fois de plus autour du bureau de Devil, tandis que les dames formaient un cercle autour de Celia, assise dans un cabriolet à côté d'Helena et entourée de ses filles, Heather et Eliza.

Les dames, qui avaient toutes tiré les mêmes conclusions, étaient très calmes. Même Celia trouvait cette dernière lettre rassurante.

Leurs maris, toutefois, comme elles en convinrent, ne voulaient pas entendre raison. Il fallait donc les laisser grogner, ronchonner et faire cliqueter leurs sabres jusqu'à ce qu'ils en sachent plus.

— Nous pouvons être sûrs d'une chose, dit enfin Heather, c'est qu'il est inutile de chercher Angelica si elle ne veut pas qu'on la trouve.

Chapitre 6

— Je vous propose de commencer par le hall d'entrée.

Vêtue de ses vêtements d'emprunt, Angelica conduisit Mulley et Brenda de l'autre côté de la porte de service. Griswold était occupé dans la laverie, et Jessup et Thomas nettoyaient les écuries en prévision de leur prochain retour.

Angelica s'arrêta devant l'escalier et examina les toiles d'araignée qui pendaient au plafond. Elle aurait préféré être avec Dominic, mais les circonstances — et surtout les documents qui s'empilaient sur le bureau du laird — l'avaient contrainte à se trouver d'autres occupations.

Elle n'avait refusé sa proposition de mariage que dans un seul but : attendre que la magie de la Dame et du destin agisse et amène Dominic à tomber amoureux d'elle. Il fallait aussi qu'il comprenne que pour gagner son consentement, elle avait besoin d'obtenir une preuve irréfutable de son amour. S'il réfléchissait suffisamment longtemps à la question, elle était sûre qu'il le découvrirait par lui-même.

En revanche, Dominic ne risquait pas de tomber amoureux d'elle s'ils ne passaient pas du temps ensemble. Il fallait donc qu'elle trouve le moyen d'être avec lui sans qu'ils soient dérangés par le personnel, ni séparés par une longue table ou un bureau rempli de documents.

La veille, lorsqu'elle avait déplacé ses dossiers pour écrire sa lettre, elle avait remarqué qu'il s'agissait de documents juridiques : des contrats et des arrangements de toutes sortes. Contrairement à ses frères et à ses cousins, elle n'était pas familière de ce type de dossiers, mais elle en avait assez vu pour comprendre que les « affaires » du clan de Dominic étaient substantielles.

Si malgré son obsession pour la coupe, Dominic avait emporté ces documents avec lui, c'est qu'ils devaient être vraiment importants pour lui. Angelica avait également remarqué le rythme auquel la pile diminuait. Elle avait calculé qu'en le laissant travailler sans le déranger une journée entière, elle aurait plus de chance de l'avoir pour elle seule le lendemain.

Puisqu'il lui fallait occuper son esprit et son énergie, elle avait choisi de s'attaquer au hall d'entrée.

— Pour une maison qui est restée fermée pendant plus de quarante ans, elle m'a l'air remarquablement robuste.

Mulley posa une échelle contre un mur.

— Un couple de gardiens a vécu ici jusqu'à cette année. Ils sont vieux maintenant et ont demandé à pouvoir se retirer. Le laird les a donc mis à la retraite. Il n'a pas encore eu le temps de leur trouver des remplaçants.

— Et maintenant, cela ne sera plus nécessaire.

Balayant le hall du regard, elle ajouta :

— Il me semble que nous pouvons tout nettoyer, ici. Même ces tapisseries me paraissent assez saines. Mais avant de commencer, jetons un coup d'œil aux salles de réception. Je veux me faire une idée juste du travail à accomplir pour remettre cet endroit en état.

Sur ces mots, elle s'avança vers les deux imposantes portes à gauche du hall d'entrée et les ouvrit en grand.

— Voilà le salon, je suppose.

Au-delà du seuil, tout était plongé dans l'obscurité. Les meubles étaient couverts de grands draps.

Brenda entra et se dirigea vers les fenêtres.

— Nous ferions mieux d'ouvrir un peu si nous voulons voir quelque chose.

Elle saisit les lourdes tentures qu'aucune embrasse en velours ou en soie ne retenait, et les écarta.

Un soleil d'été matinal baigna la pièce à travers les carreaux biseautés. Les fenêtres étaient plus larges que hautes, et leurs rebords arrivaient à la taille de la gouvernante. Tout au bout de la pièce, Brenda tira sur un long rideau et dévoila une alcôve donnant sur une profonde fenêtre en baie ronde avec vue sur un côté du jardin.

Ce salon rappela à Angelica Elveden Grande, le manoir du duc et de la duchesse de Wolvertstone dans le Suffolk, qui était aussi de style jacobin. Mais cette demeure, qui ressemblait davantage à un hôtel particulier londonien qu'à un manoir de campagne, avait plus de noblesse.

Angelica alla rejoindre Mulley, parti inspecter la cheminée. Pendant qu'il vérifiait le conduit, la grille et l'âtre, elle étudia avec attention le lourd manteau somptueusement sculpté. Elle ne l'aurait personnellement pas choisi ainsi, mais il était en parfaite harmonie avec la pièce.

— Tout me semble en ordre, déclara Mulley en se redressant. Dès que nous l'aurons ramonée, nous ne devrions pas avoir de problème.

— Malheureusement, nous ne pouvons pas en dire autant de ces fauteuils, constata Brenda en soulevant l'un des draps pour regarder dessous. Quel dommage, ils ont dû être si beaux !

Angelica alla voir à son tour. Le fauteuil paraissait solide, avec de belles sculptures, mais son revêtement s'était désagrégé, la soie s'était fanée, presque réduite à l'état de poussière.

— Regardez, dit Brenda en désignant le dossier tapissé à la base de l'assise. Vous pouvez voir la couleur d'origine. Quelle belle teinte !

— C'est du turquoise, remarqua Angelica.

Elle connaissait bien cette couleur... Sous l'emprise d'une étrange et désagréable sensation, elle sentit le fin duvet de sa nuque se hérissier. Elle leva la tête, puis se dirigea vers le mur et examina de près la soie abîmée par les années. Le tissu était de couleur ivoire estampillé de petites fleurs de lis turquoise.

Un souvenir lointain lui revint vaguement... Lorsqu'elle était enfant et qu'elle savait à peine marcher, le salon de Celia à Dover Street était orné de la même tapisserie.

Angelica rejoignit Brenda et Mulley pour une inspection plus détaillée du mobilier. Ils passèrent en revue chaque fauteuil, chaque chaise, table basse, buffet, console et tabouret, en notant tout ce qu'il fallait faire pour restaurer cette pièce et lui redonner son lustre d'antan.

Puis Mulley sortit deux élégants chandeliers d'un buffet et les y posa.

De nouveau, Angelica fut gagnée pour cette étrange sensation.

Elle contempla longuement les chandeliers dorés agrémentés de pieds turquoise. Son père avait offert à sa mère une paire de chandeliers parfaitement identiques comme cadeau de mariage. Ces objets figuraient encore parmi ceux auxquels elle tenait le plus. Son frère Lucifer lui avait dit que ces deux pièces étaient rares et précieuses. La turquoise de cette qualité n'était apparemment pas si facile à trouver.

Angelica se repencha sur les fauteuils. Leur revêtement n'avait pas été usé mais abîmé par le temps. Elle se tourna vers Mulley.

— Savez-vous qui a décoré cette pièce ?

L'homme avait près de soixante ans. Il devait le savoir.

— J'ai entendu dire que c'est l'ancien maître qui s'en était occupé. Il ne peut s'agir de personne d'autre. Il avait préparé les pièces de cette maison pour une jeune lady qu'il voulait épouser, mais quelque chose a mal tourné, et il a fermé la maison pour ne plus jamais revenir.

Angelica hocha vivement la tête, puis se détourna et s'avança vers la fenêtre en baie ronde pour cacher son émotion.

Cette pièce avait été décorée comme un temple pour sa propre mère, un temple où Celia n'était jamais entrée. Et maintenant, des années plus tard, Angelica était ici, en bonne voie d'épouser le fils de Mortimer et de revendiquer comme siennes cette pièce et cette maison.

Elle avait l'impression de marcher sur les pas de sa mère... mais à une différence près, qui était de taille : Mortimer n'avait jamais été le héros de Celia, tandis que Dominic était le sien.

Elle regarda le paysage qui s'étendait derrière la fenêtre et s'approcha plus près de la vitre.

— Nous devons embaucher une équipe de jardiniers dès que nous serons de retour à Londres, déclara-t-elle. Il va leur falloir des mois pour tout défricher.

Se tournant ensuite vers la pièce, elle fit signe à Mulley de remettre les chandeliers dans le buffet.

— Ils peuvent encore rester cachés pour l'instant, conclut-elle.

Elle aida Brenda à recouvrir les meubles, puis suivit Mulley vers une porte qui donnait sur une longue galerie.

Quelles que soient les raisons évoquées par Dominic pour justifier son enlèvement auprès de ses gens, il ne leur avait pas raconté toute l'histoire. Etant donné le trouble qu'elle ressentait à l'idée de suivre les traces de sa mère, elle était heureuse qu'il ne l'ait pas fait.

* * *

Angelica attendit de se retirer avec Dominic dans la bibliothèque après le dîner pour affronter son futur époux. Le temps qu'elle s'installe dans son fauteuil et remette de l'ordre dans les questions qu'elle voulait lui poser, le laird s'était déjà assis derrière son bureau et commençait à se plonger dans ses papiers. Les piles avaient considérablement diminué, mais elle décida d'attendre le moment propice. Elle saisit l'ouvrage de Robertson, l'ouvrit à la page où elle s'était arrêtée, puis se replongea dans l'histoire de l'Ecosse.

Entre deux paragraphes, elle observait Dominic et la lueur dorée que projetait la lampe dans ses cheveux noirs. Elle attendait le bon moment.

Il sentait son regard peser sur lui et l'inviter en silence à lui prêter attention. Les lèvres serrées,

Dominic signa le dernier des contrats les plus urgents, le sécha puis le mit de côté. Il posa sa plume et leva les yeux vers Angelica.

— Qu’y a-t-il ? demanda-t-il.

— Saviez-vous que votre père avait décoré cette maison selon les goûts de ma mère ?

— Qu’est-ce qui vous fait dire cela ? dit-il en cachant sa perplexité.

Elle lui fit part de ses découvertes avant de conclure :

— Le choix des couleurs est en soi très révélateur, mais les chandeliers ne laissent aucun doute.

— J’ignorais qu’il avait fait cela, mais je dois avouer que je ne suis pas surpris.

— Vous m’avez dit qu’il ne l’aimait pas. Mais décorer une maison dans les couleurs et dans le style qu’affectionne une certaine dame est habituellement interprété comme une preuve d’amour.

Dominic réfléchit puis secoua la tête.

— Dans son cas c’était de l’adoration, de l’adulation, de l’engouement, appelez ça comme vous voudrez, mais ce n’était pas de l’amour.

— Connaissez-vous assez bien l’amour pour pouvoir l’affirmer ? demanda-t-elle en le regardant fixement.

L’image de Mitchell et de Krista jaillit dans l’esprit du laird.

— Je sais reconnaître l’amour quand je le vois. Mon père n’a fait que rêver mais ne l’a jamais vécu, contrairement au vôtre.

Angelica hocha la tête.

— Je suis d’accord avec vous sur ce point. Mais ma question reste en suspens. Votre mère était-elle au courant à propos de la décoration de cette maison ?

— J’en doute. Elle ne l’a jamais évoqué, chose qu’elle aurait faite si elle l’avait su. Il s’est passé plusieurs années entre le moment où mon père a quitté Londres et le moment où il a courtisé ma mère.

Angelica tapota de son doigt délicat l’accoudoir du fauteuil.

— Et qu’en est-il de votre maison d’Edimbourg ?

— Il n’y a pas touché. Elle est telle que ma grand-mère l’a laissée. Mirabelle n’y a jamais habité, pas en tant que comtesse de Glencrae. Elle n’y a donc rien changé.

Voyant qu’Angelica paraissait encore soucieuse, il demanda :

— Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

— J’essaie d’imaginer ce qui a pu pousser votre mère à se venger de cette façon. Découvrir cette décoration aurait été un sérieux coup pour une jeune mariée qui s’était mise en tête de conquérir le cœur de son époux. Mais si elle l’ignorait, ce facteur n’a pas pu entrer en ligne de compte.

Dominic ne pouvait pas lui en vouloir de chercher à découvrir l’origine de la folie de sa mère, mais il était tiraillé entre son envie de lui en dire plus, et celle de garder cachés ces secrets de famille si peu édifiants pour ne pas en souiller les oreilles d’Angelica. Pourtant, il lui avait promis de tout lui dire et elle avait eu la délicatesse de formuler sa question avec tact.

— Pour mieux comprendre Mirabelle, vous devez accepter la chose suivante comme une vérité : elle n’aimait pas mon père, pas plus qu’il ne l’aimait. Il n’a jamais été question d’amour entre eux. Quant à ce qui la pousse à se venger... se venger du monde, du destin, par votre biais ou celui de votre mère, il ne faut y voir que de la méchanceté à l’état pur, et non la manifestation cachée d’un amour malheureux.

Il fit une pause puis ajouta sans la quitter des yeux :

— Croyez-moi. J'ai eu toute ma vie pour étudier ma mère, et il n'y a rien en elle qui ressemble de près ou de loin à de l'amour, ni pour autrui ni pour elle-même.

Après un instant de réflexion, Angelica acquiesça et détourna le regard.

Dominic attendit quelques secondes avant de lui demander :

— Est-ce tout ce que vous vouliez savoir ?

— Non.

Elle leva de nouveau les yeux vers lui, l'air préoccupé.

— Lorsque j'ai demandé à Mulley ce qu'il savait sur la décoration de la maison, il m'a dit qu'il était au courant que votre père espérait épouser une lady, mais il ignorait de qui il s'agissait. Votre majordome et les autres ne savent pas que je suis sa fille.

Dominic secoua tristement la tête.

— Il n'était pas utile que je leur en parle. Tous les membres de notre clan actuellement en vie, à l'exception de Mirabelle et de moi-même, savent uniquement que mon père est resté dévoué toute sa vie à une lady anglaise qui en a épousé un autre. Même si l'un d'entre eux a entendu parler d'elle, ce n'était que par son prénom. Mais mon père n'en parlait à personne. Il gardait cette partie de lui-même dans son cœur. Il m'a tout dit, et Mirabelle lui a soutiré plus d'informations que nécessaire, mais personne d'autre au château n'était au courant des détails de son obsession.

Il fit une pause avant de continuer :

— En dehors du clan, dans la société, que ce soit en Ecosse et en Angleterre, et certainement jusqu'au mariage de mon père et de Mirabelle, l'identité de Celia — et l'obsession que lui vouait mon père — était, d'après de que j'ai compris, connue de tous. Mais cette histoire est ancienne, et les souvenirs se sont estompés. A ma connaissance, plus personne n'y accorde d'importance, à l'exception de Mirabelle. Concernant sa vengeance, et en raison de la distance qu'elle a maintenue avec tous les membres de notre clan, tout ce qu'ils savent est qu'elle m'a demandé d'enlever une jeune lady appartenant à une famille particulière et de l'amener au château en échange de la coupe. Aucun membre du clan n'a participé à l'enlèvement de l'une de vos sœurs. Ils ne savent donc rien de ces tentatives, si ce n'est qu'elles ont échoué.

Il chercha le regard d'Angelica.

— Les motivations de Mirabelle et les mœurs de la société sur lesquelles elle espère asseoir sa vengeance leur sont totalement étrangers. Et si je leur expliquais en quoi cet enlèvement pourrait s'apparenter à une vengeance, ils ne le verraient que comme une bizarrerie typiquement anglaise ou originaire des Basses-Terres. Ils se contenteraient de hausser les épaules en déclarant qu'ils n'ont pas besoin de le comprendre.

— Que savent-ils exactement sur moi, alors ?

— Ils savent que j'ai dû vous convaincre de m'aider, et que m'assurer votre concours est le seul moyen de répondre aux exigences de Mirabelle. Mais en dehors de cela... je ne pense pas qu'ils aient poussé plus loin la réflexion. Pour eux, c'est une raison suffisante pour justifier ce que je leur ai demandé de faire ou ce que je pourrai leur demander à l'avenir.

Il étudia le visage d'Angelica.

— Je n'ai pas essayé de leur parler de votre lien avec la lady à l'origine de l'obsession de mon père, ni expliqué pourquoi, parmi toutes les jeunes filles de la société, c'est vous que Mirabelle voulait voir arriver au château. Aimerez-vous que je le fasse ? conclut-il.

Elle soutint son regard. Un moment s'écoula, puis elle secoua la tête.

— Non. Cela ne ferait que rendre les visites de mon père et de ma mère plus gênantes par la suite.

Il n’y avait pas pensé.

— C’est vrai.

Il laissa s’écouler une minute avant de lui demander :

— Y a-t-il autre chose ?

— Oui.

Angelica attendit qu’il lève de nouveau les yeux vers elle.

— Avez-vous dit à vos gens que, dans le cadre de notre marché, vous m’avez proposé de vous épouser et de faire de moi votre comtesse ?

— Non, dit-il en pinçant les lèvres. Je ne leur ai rien dit sur la façon dont je prévoyais d’obtenir votre aide.

— Les personnes qui sont ici ont donc tiré des conclusions hâtives ?

— Ce n’est pas si compliqué, dit-il sur un ton sec. Les personnes ici présentes sont à mon service depuis des années, et loin d’être stupides. Elles savent quel genre d’homme je suis et Griswold apprécie le genre de dame que vous êtes. De surcroît, en vous intéressant à eux, au clan et à cette maison, vous vous êtes comportée comme ma future comtesse. Que nous allions nous marier n’est pas une hypothèse mais une certitude pour eux.

Il l’observa entre ses yeux plissés.

— Donc non, conclut-il, je ne cherche pas à exercer la moindre pression sur vous en faisant savoir que je suis prêt à vous épouser.

Malgré ses yeux gris-vert perçants, elle appréciait sa franchise.

— Très bien, dit-elle. Maintenant, parlez-moi de vos pupilles, Gavin et Bryce.

Voyant sa surprise, elle crut bon de lui expliquer :

— C’est Jessup qui m’en a parlé.

Le changement qu’elle vit en lui était palpable, flagrant... réel. Sous son regard fasciné, Dominic relâcha les épaules dans une attitude de soulagement. Son visage, d’ordinaire si impassible, si dur, s’adoucit de manière totalement surprenante.

— Ce sont les enfants de mon défunt cousin, dit-il en souriant.

A la vue de ce sourire, Angelica eut le cœur chaviré.

Le laird était complètement sous le charme, dévoué à ses neveux, protecteur, bienveillant... et aimant. C’était tout ce que reflétaient ses traits.

Bonté divine. Cette expression, mélange de fierté et d’amour qui illuminait tout son être et avait balayé toutes les ombres dans son regard, était la même que celle qu’affichaient ses frères et ses cousins dès qu’ils posaient les yeux sur leurs enfants.

Totalement transportée, Angelica l’écouta lui parler des deux garçons. Comment ils s’étaient retrouvés orphelins et étaient devenus ses pupilles, comment il avait remplacé leur père depuis qu’ils avaient respectivement deux et trois ans. Comment ils couraient à présent en liberté dans le château, comme son propre père et lui-même l’avaient fait avant eux. Jessup avait certainement eu raison de leur donner le petit nom de « garnements ».

— Gavin, l’aîné, est le chef du clan. C’est mon héritier, dit Dominic en levant les yeux vers elle. Du moins pour l’instant.

Elle ne releva pas ce commentaire mais ne put résister à l’envie de l’interroger.

— De quelle couleur sont leurs yeux ?

— Ils sont bleus, mais ceux de Bryce sont plus clairs que ceux de son frère.

— Et leurs cheveux ?

— Châtain clair et châtain foncé.

Angelica n'avait jamais rencontré d'homme capable de répondre à de telles questions sans prendre le temps de réfléchir.

— Jessup m'a dit qu'ils le harcelaient pour commencer à monter leur premier poney. Il envisageait de le faire lors de notre retour au château.

— C'est un sujet sensible. Jusqu'à présent, ils devaient se limiter à des ânes.

Assis derrière son bureau, il intercepta le regard d'Angelica.

— Dès que vous aurez vu les environs du château, vous comprendrez. Ce n'est pas un terrain approprié pour deux jeunes garçons qui surestiment leurs compétences équestres. Mais...

Il s'adossa à son siège et fit tourner machinalement la chevalière qu'il portait au doigt.

— Jessup a raison. C'est une étape que nous allons bientôt devoir franchir.

Angelica était sur le point de proposer son aide, mais elle se ravisa. Elle ignorait encore s'il accueillerait favorablement sa participation dans un domaine si proche de celui de son cœur. Pour cela, elle devait attendre qu'ils soient eux-mêmes devenus plus proches et qu'il ait appris à lui faire confiance. Plus tard, elle aurait le temps pour cela, une fois qu'ils auraient récupéré la coupe et qu'elle aurait rencontré ces deux petites terreurs. Elle changea de position car elle commençait à s'engourdir.

— Etant donné que Jessup et Mulley sont ici avec vous, qui s'occupe d'eux ? Je suppose que ce n'est pas votre mère qui les a pris sous son aile.

Il marmonna quelque chose qui ressemblait à un juron en écossais, puis secoua la tête.

— Aucune chance.

Puis il pinça les lèvres avant d'ajouter :

— Elle ne les supporte pas. Ils sont trop bruyants, à crier et à courir, et à rentrer avec leurs chaussures pleines de boue...

Il écarta les bras dans un geste d'impuissance, puis la contempla comme s'il attendait soudain de connaître sa position.

— Mais enfin, dit-elle en souriant, ce sont des enfants. Elle devrait savoir ce que c'est ? Elle vous a eu, vous, et je suis certaine qu'avec votre cousin Mitchell, vous étiez pires qu'eux.

Le large sourire qui éclaira le visage de Dominic ressemblait à celui d'un enfant. Angelica devina sans peine le petit garçon qu'il avait été.

— C'est vrai. Mais à leur âge, j'étais la petite tête blonde — au sens figuré — de ma mère. Rien de ce que je faisais n'était mal. Et Mitchell se cachait toujours derrière moi.

Le laird redevint grave et son regard lointain.

— Mme Mack et Gillian, leur nourrice, veillent sur eux dans le château, et mon garde-chasse Scanlon et ses hommes les surveillent lorsqu'ils sont à l'extérieur du donjon.

— Vous avez un donjon ? demanda-t-elle, surprise.

— Oui, j'ai un château.

— Je le sais, mais...

La plupart des châteaux qu'elle connaissait n'avaient pas de donjons ou bien ceux-ci avaient été depuis longtemps intégrés dans la structure par un agrandissement. D'après ce qu'elle comprenait,

celui de Dominic ne devait pas faire partie de ceux-là.

L'horloge posée sur le manteau de la cheminée sonna 11 heures.

Angelica considéra les papiers posés sur le bureau de Dominic.

— Vous avez terminé ? demanda-t-elle.

Il fit la grimace.

— Non.

Elle ferma le livre qu'elle avait elle aussi négligé.

— Je vais vous laisser, alors.

Il la regarda se lever d'un air interrogateur.

— Mes questions sur le château et son donjon peuvent attendre. Dans quelques jours nous ferons un long voyage, et nous aurons de nombreuses heures pour en parler.

Il acquiesça.

— Bonne nuit, dit-il.

Elle avança vers la porte en souriant.

— Bonne nuit.

Elle quitta la bibliothèque, se dirigea vers le hall d'entrée et monta lentement l'escalier. Pendant les dernières minutes de leur conversation, lorsqu'il lui avait parlé de ses pupilles, il avait abandonné son masque impénétrable et lui avait permis de voir l'homme qu'il cachait.

Elle n'avait pas compris à quel point elle attendait le moment où il cesserait de la mettre à distance pour l'accepter dans son cercle, et lui permettre de voir le grand cœur qu'il cachait derrière ce masque rigide.

De cette réflexion, de cette découverte, était née l'envie presque irrésistible de tendre la main vers lui pour le toucher... Mais il était encore beaucoup trop tôt.

Non. Pour dompter et conquérir son farouche comte des Highlands, Angelica connaissait mieux que personne les vertus de la patience. Ce soir, elle se retirait, heureuse de savoir qu'elle avait fait de vrais progrès, et impatiente de découvrir ce que le lendemain allait lui apporter.

* * *

Une demi-heure plus tard, Dominic signa le dernier contrat que le directeur de la distillerie lui avait envoyé. Il rangea sa plume, leva les bras et s'étira en soupirant longuement.

Il s'adossa enfin contre son siège en posant son regard dans le fauteuil qui lui faisait face, puis sur l'ouvrage de Robertson fermé sur la table basse à côté. Et se laissa aller à penser à sa partenaire et complice.

Le fait de réfléchir à elle en ces termes en disait long sur la façon dont sa vision avait évolué. Son esprit froid, rationnel et logique ainsi que son instinct étaient rapidement tombés d'accord au sujet d'Angelica. Dans tous les événements à venir, et pas uniquement dans leur avenir proche mais aussi plus tard, elle serait pour lui un atout de taille. A la place de la catastrophe que les manigances de sa mère auraient pu provoquer — en le forçant à prendre pour épouse une femme douce et niaise incapable de répondre aux besoins de son clan, ou aux siens —, le destin lui avait donné Angelica. Et malgré son caractère bien trempé et explosif, elle était pour lui une aubaine qu'il n'espérait pas.

Il n'était pas certain de vouloir faire confiance au destin. Qu'est-ce qui lui disait que quelque chose n'allait pas de nouveau venir tout gâcher ? Pourtant, il allait devoir accepter la situation

comme elle se présentait et aller de l'avant, ce qui supposait d'apprendre à connaître Angelica, et... à négocier au mieux avec elle.

Il étendit les jambes, les croisa et regarda le plafond, les mains derrière la nuque. Plus il passait de temps en sa compagnie et plus il se sentait attiré par elle, pris au piège de son immense pouvoir de séduction.

C'était un autre aspect qu'ils allaient devoir traiter, mais heureusement pour lui, pas avant un bon moment.

Ce soir, Angelica lui avait révélé une autre facette de sa personnalité, un autre aspect de son charme.

Son intérêt pour ses pupilles était sincère. D'après ce qu'il avait compris, elle pouvait les prendre sous son aile et l'aider à les élever et à leur donner l'amour dont ils avaient besoin, le sentiment d'appartenir à une famille, tout ce qu'ils avaient perdu depuis la mort de leurs parents.

Et cela comptait beaucoup pour lui.

Très honnêtement, il ne pouvait guère lui demander plus. Elle avait fait ce qu'elle avait pu pour dissuader sa famille de la chercher, elle l'avait aidé à élaborer un plan pour s'enfuir et atteindre son château, en s'impliquant personnellement. Elle s'entendait bien avec ses gens et s'intéressait comme il le fallait à sa maison. Elle faisait tout son possible pour obtenir les informations dont elle avait besoin pour avancer et, étant donné la nature de ses dernières questions, elle réfléchissait déjà à la manière de contrer sa mère et son grotesque plan.

Certes, Angelica avait refusé de l'épouser, mais ce n'était qu'une objection provisoire. Il ne comprenait pas son raisonnement, par trop féminin. Pourtant, ce soir, elle avait tacitement reconnu qu'elle pouvait accepter sa demande.

Ce qui voulait dire qu'il allait devoir prêter plus d'attention à ce qu'elle attendait de lui. Et à ce qu'il était prêt à lui donner en retour de tout ce qu'elle lui offrait.

Toutes ces années passées à traiter les affaires de son clan lui avaient appris une chose : une négociation n'était réussie qu'à la condition de donner autant que ce que l'on prenait.

Il serait donc sage de définir ce qu'il était prêt à donner avant de décider de ce qu'elle allait prendre.

Chapitre 7

— J'ai l'intention de sortir me promener dans les rues pour m'entraîner à marcher comme un homme.

Dominic leva la tête et contempla Angelica, assise comme à son habitude à l'autre bout de la table.

Il venait de lui demander ce qu'elle avait prévu de faire de sa journée, et cette réponse n'était pas vraiment celle à laquelle il s'était attendu.

S'il l'avait interrogée, c'était uniquement parce qu'Angelica s'était présentée à lui au petit déjeuner habillée en homme.

Un refus autoritaire lui brûla la langue, mais, lorsqu'elle leva les yeux vers lui, il se ravisa.

— Vous ne pouvez pas prendre le risque que votre famille vous voie, objecta-t-il.

— C'est vrai, mais ils ne sont pas très nombreux et je sais où ils passent leurs journées. Il y a beaucoup de quartiers de Londres où ils ne vont jamais.

Elle baissa les paupières vers le porridge qu'elle s'était servi.

— C'est là-bas que j'irai.

— Les quartiers où les membres de votre famille ne vont jamais...

Il s'interrompit au milieu de sa phrase. Lui dire que ces quartiers étaient dangereux pour les jeunes filles ne servirait à rien. Il prit une pleine bouchée de porridge pour se donner le temps de réfléchir.

— Votre déguisement est très bien comme il est, ajouta-t-il. Pendant le voyage, personne ne vous étudiera en détail, pas tant que vous serez près de moi.

— Peut-être pas les femmes, mais nous avons déjà évoqué la possibilité que ma famille ait alerté ou même payé des hommes dans les auberges pour surveiller toutes les voitures de voyageurs. Et même s'ils sont à la recherche d'une jeune femme, qui nous dit que l'un d'entre eux ne verra pas quelque chose de bizarre dans mon attitude et ne me démasquera pas ?

Elle avait répété son discours et préparé tous les arguments nécessaires pour arriver à ses fins.

Dominic s'aperçut qu'il avait froncé les sourcils, abandonnant ainsi son masque impassible, mais il n'en avait cure.

— Vous ne pouvez pas envisager sérieusement d'arpenter les rues de Londres et de croiser des inconnus en étant en sécurité.

Surtout que le jeune homme qu'elle incarnait était beaucoup trop séduisant.

— Non, évidemment.

Elle posa sa cuiller, prit sa serviette et essuya délicatement ses lèvres outrageusement féminines. Le corps de Dominic réagit spontanément.

— Je prendrai Thomas avec moi. Il sera capable de me protéger si nécessaire.

A l'autre bout de la table, il vit sa détermination.

— Très bien, grogna-t-il en prenant un air bourru. Je vais venir avec vous. Comme nous le savons tous les deux, Thomas n'est pas un compagnon convenable pour un jeune homme de votre qualité, surtout dans les quartiers où les jeunes hommes que vous cherchez à copier se rassemblent.

Elle lui lança un sourire à la fois de triomphe, d'approbation et de pur plaisir.

— Formidable ! J'étais certaine que vous comprendriez ma démarche.

Si elle ne venait pas de reconnaître ouvertement sa tentative de manipulation, il ne voyait pas ce que cela pouvait être.

Elle couronna sa performance en lançant joyeusement :

— Bon ! Quand partons-nous ?

* * *

Le fiacre que Dominic avait appelé par l'intermédiaire de Jessup, et dans lequel il la fit monter dans la cour afin que personne ne la voie, n'était pour Angelica que le début de ses découvertes.

La seconde chose qu'elle vit était que la demeure de Dominic se trouvait sur Bury Street.

— Bonté divine ! lança-t-elle, sous le choc. Nous sommes juste à l'angle de ma maison !

Dominic ne répondit rien et se contenta de la regarder.

Elle sourit en inspectant les alentours.

— Pas étonnant que vous ne vouliez pas me laisser sortir dans la rue toute seule.

Elle examina l'intérieur de la voiture.

— Tous les fiacres sont-ils comme celui-ci ?

— Vous n'êtes jamais montée dans un fiacre ? demanda-t-il, étonné.

Elle secoua la tête.

— Plus ou moins, dit-il en réprimant un soupir. Certains sont plus grands que d'autres, mais ils fonctionnent tous selon le même système... qu'il est inutile que vous connaissiez.

— Un jeune homme de bonne famille s'y entendrait certainement à propos des fiacres.

Voilà qu'elle le taquinait de nouveau. Mais au lieu de lui répondre directement, il la regarda sévèrement et se leva.

— Leçon numéro un.

Il se pencha vers elle, posa une main sur chacun de ses genoux et les écarta.

Un éclair de surprise traversa les traits d'Angelica.

— Aucun jeune homme ne s'assoit avec les jambes serrées. Pas s'il n'y est pas obligé.

— Oh ! dit-elle, encore sous le choc.

Elle s'humecta les lèvres puis hocha la tête.

— Je comprends.

Le contact de ses genoux si féminins sous ses paumes, et la façon dont sa culotte épousait ses hanches... Il ferma à moitié les paupières en grognant. Que faisait-il ? La réponse lui vint spontanément : il lui rendait la monnaie de sa pièce.

Lentement, presque comme une caresse, il ôta ses mains et s'adossa à la banquette, sans la

quitter des yeux. Le rose qui envahissait les joues d'Angelica ne lui échappa pas.

Toutefois, elle ne détourna pas le regard.

— Très bien. Quoi d'autre ? demanda-t-elle en redressant le menton.

Si elle voulait jouer avec lui...

— Vos mains.

Il baissa les yeux vers celles d'Angelica, qu'elle avait croisées sur ses cuisses.

— Vous devez les poser à côté de vous, sur le siège, ou les paumes vers vos cuisses. Jamais sur vos cuisses comme vous le faites.

Angelica opta pour la deuxième solution, déplia les doigts puis frota légèrement les paumes sur l'extérieur de ses cuisses et vit Dominic se raidir légèrement.

— Quoi d'autre ? demanda-t-elle.

— Ce sera tout.

Sa voix s'était faite plus grave. Son regard, qui avait perdu toute sa froideur, se posa sur son visage pour ne plus le quitter.

— Vous êtes très bien comme cela pour l'instant.

Elle détourna alors la tête vers la fenêtre, et commença à planifier la conquête de Dominic.

Vingt minutes plus tard, la voiture s'arrêta en tanguant à l'ombre de la tour de Londres. Dominic descendit le premier et Angelica ravala sa frustration en le voyant debout devant elle, lui bloquant le passage pendant qu'il surveillait la rue. Il finit par s'écarter. Pendant qu'il payait le cocher, elle descendit seule les marches et, en l'absence de valet, eut la présence d'esprit de refermer la porte. Elle attendit ensuite Dominic sur la chaussée, le dos collé contre un mur.

Elle se sentait étrangement exposée aux regards sans ses jupes pour cacher ses jambes. Cette gêne ne l'avait pas affectée dans la maison, mais ici, dans cet espace ouvert et public à l'ouest de la tour de Londres, les choses étaient différentes.

Bien décidée à ne montrer aucun signe de pudibonderie, elle décocha à Dominic un sourire radieux lorsqu'il vint la rejoindre.

Il s'arrêta directement devant elle, la cachant des passants de sa carrure imposante. Tout comme elle, il était vêtu d'une culotte et de bottes d'équitation agrémentées d'un manteau à la coupe austère qu'il portait sur un gilet uni. Sa tenue pouvait aisément passer pour celle d'un tuteur aisé.

— Il va falloir garder la tête baissée et utiliser les bords de votre chapeau pour cacher votre visage, dit-il après l'avoir étudiée quelques secondes. Personne, même parmi les plus observateurs, ne pourrait imaginer un seul instant que vous êtes un homme. Et surtout, ne souriez pas. Aucun jeune homme sur cette terre n'a jamais souri comme vous le faites.

Elle s'efforça de contenir le nouveau sourire que cette remarque lui inspira, puis acquiesça et baissa docilement la tête.

— Très bien, dit-elle en désignant la rue devant eux. Allons-y.

Il hésita juste assez longtemps pour lui faire comprendre que l'on ne pouvait pas donner d'ordre aussi direct à un homme comme lui, puis tourna les talons et se mit en route.

Lentement, pour qu'elle puisse le suivre.

La première tâche d'Angelica consistait à l'imiter pour apprendre à marcher comme lui. Après avoir observé Thomas puis s'être regardée dans un miroir, Angelica avait conscience que sa démarche naturelle l'identifierait aussitôt comme étant une femme, quel que soit son vêtement.

Hormis son désir de passer la journée avec Dominic, elle était sincère lorsqu'elle lui avait

demandé à pouvoir sortir pour observer, s'adapter et mettre en pratique son apprentissage. Si elle pouvait se glisser dans la peau d'un jeune homme une journée entière avec son déguisement, elle risquerait moins de s'oublier lorsqu'ils entreprendraient leur voyage.

Et ils avaient la journée entière pour le faire.

Maintenant qu'elle avait obtenu ce qu'elle voulait, à savoir se promener dans la rue avec Dominic à ses côtés, elle se concentra sur la réalisation de son objectif le plus immédiat.

Lorsqu'ils atteignirent le quartier de Custom House, Dominic se demandait sérieusement s'il n'était pas fou d'avoir accepté, ou plutôt de s'être laissé entraîner dans cette sortie. Il devait reconnaître qu'Angelica s'appliquait avec zèle à copier sa démarche. Il avait modifié la longueur de ses pas pour se caler sur ses jambes de femme, mais ce louable effort obligeait Angelica à fixer constamment ses jambes et ses hanches à lui, et cette idée ne l'aidait pas le moins du monde à se concentrer sur sa démarche ni à garder une attitude désinvolte.

— Vous savez, déclara son bourreau, vous-même allez devoir faire quelques ajustements si vous voulez vous faire passer pour un tuteur.

Il ne regarda pas dans sa direction et Angelica garda la tête baissée.

— Pourquoi cela ? demanda-t-il.

— Parce que vous marchez comme un noble, vous parlez comme un noble, et vous dégagez une immense arrogance.

— Je suis le descendant d'une noble maison contraint d'aller dans le monde pour gagner ma vie.

— Et que faites-vous de votre arrogance ?

Dominic ne répondit rien. Sa morgue faisait partie intégrante de sa personne. Il ne pouvait pas s'en débarrasser... mais peut-être l'atténuer d'une certaine façon. Il faudrait qu'il y pense lorsqu'il parlerait à d'autres personnes dans son rôle de tuteur, songea-t-il en continuant d'avancer.

Il était de plus en plus sensible à la présence d'Angelica, comme si quelque chose le démangeait lorsqu'il était près d'elle. Il la trouvait si étrangement séduisante dans son déguisement de jeune homme.

Il aurait dû la laisser partir avec Mulley ou Jessup. Non, tout bien réfléchi, ce n'était pas une bonne idée. Aucun d'eux n'aurait pu voir arriver le danger si celui-ci s'était présenté. D'ailleurs, en parlant de danger... Au coin du bureau de douane, le laird vit ce qui les attendait.

Angelica s'arrêta aussitôt à côté de lui, cachée plus ou moins dans son ombre.

— C'est jour de marché, dit-il.

Le Billingsgate Fish Market s'étendait sur leur gauche sur toute la zone entre la rue et la rivière.

— Vos frères, vos cousins et leurs épouses ne viennent peut-être pas ici, mais leurs gens de maison ?

Dissimulée par les bords de son chapeau, Angelica contempla la foule qui envahissait le marché et débordait dans la rue. C'était l'un des célèbres endroits de Londres dans lesquels jamais aucune jeune fille ne se serait aventurée, ce qui expliquait l'enthousiasme avec lequel elle s'y promenait.

— Quelle heure est-il ?

Elle s'était adressée à Dominic sans se tourner vers lui. En observant les autres hommes, elle avait remarqué qu'ils se regardaient rarement lorsqu'ils se parlaient.

Ce n'était pas le cas pour les femmes.

Dominic consulta sa montre à gousset.

— Il est presque 11 heures.

— Nous ne risquons rien, alors. Si les gens de notre maison sont venus ici faire leurs courses, ils sont déjà repartis à l'heure qu'il est. Et puis la plupart des maisons se font livrer leur poisson directement chez elles.

— D'accord. Mais nous allons traverser le marché en ligne droite, puis nous sortirons de l'autre côté avant de passer sur London Bridge.

Elle avança à ses côtés en s'aidant du balancier de ses bras. Elle commençait à s'habituer à cette façon de marcher et elle avait vu juste : cet entraînement était très utile.

Ils s'étaient entendus pour suivre un itinéraire qui les tiendrait à l'écart des rues que les membres de sa famille pourraient pour une raison ou une autre fréquenter à pied ou en voiture.

Angelica s'était attendue à trouver du bruit et de l'agitation dans le marché, mais l'endroit grouillait plus encore que le salon d'une duchesse. Une multitude de gens, pour la plupart sales, se bousculaient de toute part au milieu des cris stridents, des hurlements et des exhortations qui vibraient dans l'air. Bien avant d'atteindre la sortie, Angelica se sentit immensément rassurée par l'imposante stature du laird, tandis qu'il l'aidait à traverser la partie la plus dense de la foule en la protégeant de son corps.

Les dents serrées, Dominic lui prit le bras et la traîna littéralement vers la partie la moins fréquentée de la place autour de l'église, tout au bout du marché. Il la lâcha alors et attendit quelques instants qu'elle réajuste sa veste et vérifie la stabilité et le maintien du chapeau qui dissimulait ses cheveux.

— Vous êtes satisfaite ?

A sa grande surprise, elle ne lui décocha pas de sourire taquin mais hocha simplement la tête.

— Au moins, je pourrai dire que je l'ai vu. Maintenant, je comprends pourquoi on dit « crier comme une poissonnière ». Je confirme : elles crient vraiment.

Puis, sans se faire prier, elle se remit en route.

Côte à côte, ils contournèrent l'église et marchèrent vers London Bridge.

Ils s'arrêtèrent pour déjeuner dans une taverne au sud de la rivière, à proximité des docks. Dominic remercia sa bonne étoile d'avoir pu éloigner Angelica des bouges les plus malfamés des docks. Pourtant, en pénétrant dans la taverne, il se sentit immédiatement sur gardes.

S'il avait eu le moindre doute quant au fait qu'Angelica lui appartenait déjà, l'envie soudaine de gronder et de montrer les dents face aux hommes assis devant leur bière le traversa. Mais il ne pouvait même pas leur lancer un regard d'avertissement, car ce simple geste aurait suffi à révéler ses origines. Angelica avait vu juste en lui conseillant de changer d'attitude, or il n'y avait pas que son arrogance qu'il allait devoir dompter.

En arrivant près d'une table à côté du mur, il tira une chaise et se força à s'asseoir avant Angelica. Il l'aurait plus facilement traitée comme un jeune homme s'il avait pu la percevoir comme tel, mais son imagination l'en empêchait.

Une serveuse mal vêtue, comme de guenilles, s'avança de façon indolente jusqu'à leur table.

— Bonjour. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Deux assiettes de tourte, une pinte de bière pour moi et...

Il lorgna le visage d'Angelica sous les bords de son chapeau.

— ... de la bière coupée avec de l'eau pour mon élève.

La serveuse marmonna quelques mots incompréhensibles avant de partir.

Son « élève » balaya rapidement la pièce du regard puis, imitant les autres hommes, posa les

coudes sur la table et croisa les mains.

C'était elle qui avait proposé de marcher le long des docks. Leur promenade s'était déroulée sans encombre, tout comme leur lente traversée de London Bridge. Pourtant, Dominic n'avait cessé d'être extrêmement inquiet, essayant d'anticiper le moindre danger tout en affichant l'air blasé d'un tuteur accompagnant son élève pour une sortie.

Angelica s'était arrêtée au milieu du pont et s'était penchée au-dessus de la rambarde, les yeux tournés vers l'est. Il avait alors lu le plaisir qui brillait dans ses prunelles et éclairait son visage tandis qu'elle goûtait le paysage s'offrant à sa vue. Ce spectacle avait suffi à balayer tous les moments de tension par lesquels elle l'avait fait passer. Et il devait reconnaître que même sur les docks, elle avait examiné les hommes — les garçons de course et les marins — qui se pressaient autour d'eux, afin de mieux intégrer ses observations à son nouveau personnage. Elle faisait beaucoup de progrès, ce qui expliquait pourquoi il avait accepté de l'amener dans cette taverne.

Penchée au-dessus de la table, elle murmura :

— De quoi parlent les hommes dans un lieu comme celui-ci ?

Angelica avait une voix naturellement grave. En la baissant d'un ton, elle pouvait facilement se faire passer pour un jeune homme.

Il réfléchit au sujet que Mitchell et lui auraient pu aborder dans la même situation... et presque en tous lieux.

— De femmes, répondit-il.

Elle soutint son regard.

— Les hommes doivent bien y avoir d'autres sujets de conversation.

— Les chevaux. Le jeu. Rien de ce dont un tuteur pourrait parler avec son élève.

La serveuse revint avec leurs assiettes et leurs pintes. Pendant plusieurs minutes, ils gardèrent le silence en dégustant leur plat, qu'ils trouvèrent à leur goût.

— Je sais, intervint Angelica prise par une soudaine inspiration. Vous pouvez me parler de la coupe, et me dire pourquoi elle est si précieuse pour ces banquiers.

Il hésita avant de lui répondre.

— Vous connaissez sir Walter Scott, l'écrivain ?

Voyant qu'elle hochait la tête, il continua.

— Scott est un Ecossais très patriote. En 1818, c'était aussi un grand ami de George IV qui, à cette époque, avait furieusement besoin de quelque chose, n'importe quoi, pour apaiser les foules. Scott, comme mon père, avait une obsession. Dans son cas, il s'agissait des bijoux de la Couronne, connus sous le nom des Honneurs de l'Ecosse. Ces bijoux, qui remontent à Jacques II, se sont perdus au tout début du XVIII^e siècle, il y a environ un siècle. Ils n'avaient pas été volés mais simplement mal rangés, et personne ne savait où ils se trouvaient. L'histoire de ces bijoux attira l'attention de George IV. Lorsque Cromwell prit le pouvoir, il s'attela à détruire tous les bijoux symboles de la monarchie. Il fit fondre les bijoux de la Couronne britannique et tous ceux qu'il put trouver, puis partit dans le Nord pour mettre la main sur les Honneurs de l'Ecosse. Il ne les découvrit jamais. Loin d'être perdus, ils avaient été cachés et refirent rapidement leur apparition après la Restauration. Ils servirent en de nombreuses occasions officielles à Scone et à Edimbourg. Ensuite, on n'en entendit plus parler.

Dominic fit une pause pour enfourner sa dernière bouchée de tourte, puis il reprit :

— Scott était convaincu que les bijoux avaient simplement été mis à l'abri dans le château

d'Edimbourg, et que tous ceux qui savaient où ils se trouvaient étaient morts. Il persuada George IV d'effectuer des fouilles dans le château — ce qui était une grande entreprise. On retrouva les bijoux dans un vieux coffre, entreposé dans une pièce oubliée depuis longtemps qui servait de dépôt aux vêtements de cérémonie. George IV était aux anges : il avait rendu à la Couronne les plus anciens bijoux encore intacts de Grande-Bretagne. A l'époque, cette découverte eut un grand retentissement, ce qui aida un peu à rétablir l'image que le peuple avait de son roi, au moins pendant quelque temps.

— Je m'en souviens très vaguement.

Angelica attendit qu'il repose sa chope pour lui demander :

— Quel est le lien avec la coupe ?

— Les bijoux découverts par Scott comprenaient une couronne, un sceptre et une épée. Mais il manquait la coupe du couronnement.

— Votre coupe.

Elle oublia au dernier moment de changer sa voix.

Il lui lança un regard d'avertissement, puis acquiesça.

— Il s'agit d'une coupe d'une vingtaine de centimètres en or massif incrusté de pierres précieuses. Il y a plusieurs siècles de cela, la coupe avait été placée au prieuré de Beaulieu, qui se trouve tout près des terres de Guisachan. A la fin du XVI^e siècle, suite à des agitations au sein de l'Eglise, la coupe fut confiée à la garde de mes ancêtres. Pendant les années de bouleversements qui suivirent, la coupe resta aux mains de ma famille puis, après la Restauration, à chaque manifestation officielle, elle était appelée à compléter les bijoux de la Couronne, mais elle nous était toujours rendue. Nous sommes devenus les gardiens de la coupe, à condition de pouvoir la rapporter chaque fois qu'il était nécessaire de compléter les bijoux. Au fil des années, les autres pièces du joyau se sont perdues, mais nous avons conservé la coupe. Or, même si elle était en notre possession, nous l'avions plus ou moins oubliée car elle ne nous avait jamais été réclamée pendant plus d'un siècle. Lorsque le reste des bijoux a été retrouvé, personne n'a songé à récupérer la coupe. Je connaissais son existence mais, au même titre que mon père, je ne voyais pas l'intérêt de la rendre à un prince britannique impopulaire pour l'aider à gagner le soutien de son peuple.

— C'est évident.

— Le plan de mon père était finalement très astucieux. A un moment donné, nous aurions fini par rendre la coupe. Or mon père avait compris son potentiel. Les banquiers avec lesquels il était entré en contact étaient tellement heureux à l'idée d'obtenir les bonnes grâces de leur ancien régent, devenu George IV, qu'ils acceptèrent avec plaisir de donner à mon père une grosse somme d'argent pour le simple plaisir de pouvoir présenter au roi la coupe écossaise du couronnement, une coupe dont très peu de personnes connaissaient l'existence, mais qui permettrait de compléter les bijoux auxquels George était tellement attaché.

— Quelle histoire incroyable.

Dominic saisit sa pinte et la vida d'un trait.

— Dites-moi, fit-elle en le regardant fixement tandis qu'il reposait son verre, si jamais nous avons besoin de plus de temps pour récupérer l'original, est-il possible de faire fabriquer une réplique à donner aux banquiers ?

— Si nous avons l'original comme modèle, nous aurions pu en faire une copie, mais il ne faut pas oublier que les pièces du joyau sont très anciennes. Essayer de restituer la patine d'un or aussi vieux, sans parler des pierres... Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas l'original, et dès que nous la

recupérerons nous n'aurons plus besoin de copie.

Il désigna la pinte d'Angelica, à laquelle elle avait à peine touché.

— Nous devons partir. Vous avez terminé ?

Comme elle acquiesçait, il lança quelques pièces sur la table et se leva.

Se souvenant de son déguisement, elle se leva immédiatement puis le suivit vers la porte.

* * *

Ils longèrent la rivière vers l'est, en direction de Tower Bridge. Dominic céda ensuite à la requête d'Angelica et ils prirent un bateau sous le pont en direction de Greenwich. Le parc autour de l'observatoire était rempli de nourrices, de gouvernantes et de tuteurs qui accompagnaient les enfants dont ils avaient la charge pour une promenade au grand air. Mais aucune de ces personnes n'appartenait à l'élite de la société.

En arpentant les allées, Dominic se détendit peu à peu. Suffisamment pour s'intéresser à son prétendu élève. Après avoir observé Angelica quelques instants, il murmura :

— Vous faites des progrès.

Angelica marchait à ses côtés, les mains croisées dans le dos. Elle répondit par un léger hochement de tête.

Ils se promenèrent ainsi pendant près d'une heure. Grâce à quelques commentaires et observations, Dominic découvrit que, malgré les apparences, Angelica avait été un garçon manqué.

Elle était capable de faire des ricochets bien mieux que la plupart des garçons. Elle savait également faire voler un cerf-volant : après avoir aidé trois garçonnetts à démêler leurs fils, elle leur montra comment maintenir le cerf-volant en l'air, puis comment le faire plonger, monter en flèche et plonger de nouveau.

Un peu à l'écart, Dominic vit la joie sur le visage des enfants qui poussaient de petits cris, puis contempla le visage d'Angelica et sentit son cœur se serrer.

La faculté de jouir de plaisirs simples était un trésor qu'il avait perdu depuis longtemps, mais dont il connaissait la valeur. Quelque chose frémit en son for intérieur, pénétrant profondément en lui pour s'y ancrer.

Il n'allait pas être facile d'être le protecteur d'une lady comme Angelica, cette princesse Cynster qui connaissait sa force et sa valeur, qui était volontaire, têtue, téméraire... un vrai garçon manqué.

Abandonnant finalement les trois garçons, elle revint vers lui et il en éprouva un certain soulagement.

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

Sous son chapeau, ses joues étaient roses et ses yeux brillants.

Il réfléchit en reprenant sa marche. Elle n'avait commis aucune erreur stupide. Et même si elle paraissait consciente du côté protecteur qu'il manifestait et de la tension qui l'habitait chaque fois qu'elle entreprenait quelque chose de dangereux, elle n'avait pas joué avec le feu, s'était pliée à ses ordres et avait accepté toutes les règles qu'il avait fixées lorsqu'elles lui avaient paru raisonnables.

Malgré cette bouffée de désir qui s'était emparée d'eux dans le fiacre, Angelica n'avait pas surenchéri. Il s'y était pourtant attendu, et pourtant elle n'avait rien fait pour lui rendre la monnaie de sa pièce. Peut-être avait-elle, elle aussi, senti son pouls s'accélérer et ses idées se brouiller.

Angelica ne pouvait pas essayer de le charmer sans être charmée de son côté. Mais elle n'avait rien fait qui allait dans ce sens, préférant se concentrer sur le perfectionnement de son rôle.

Dominic avançait encore à tâtons avec elle et apprenait à la connaître. Il n'avait pas très souvent eu l'occasion de traiter les gens sur un pied d'égalité, et encore moins au quotidien. Tout bien considéré, c'était sans doute le moment de faire des concessions.

— Etant donné que vous avez fait beaucoup de progrès, y a-t-il un endroit où vous aimeriez aller, uniquement accessible aux hommes ? murmura-t-il.

Sous les bords de son chapeau, il surprit une étincelle dans son regard.

— Oh ! oui, il y en a un.

* * *

En cette fin d'après-midi, la fosse du Théâtre Royal grouillait d'hommes jeunes et moins jeunes, accompagnés de quelques prostituées. Lorsque l'héroïne et le héros montaient sur la scène, les applaudissements fusaient de toutes parts. Mais lorsque le méchant surgissait, il était accueilli par des huées et des sifflements.

Dominic était debout au milieu de la multitude joyeuse qui se bousculait pour assister à cette représentation de fin d'après-midi. Son chapeau enfoncé sur la tête, Angelica se tenait à côté de lui, protégée du gros de la foule mais exposée malgré tout.

Heureusement pour elle, tous les regards étaient braqués sur la scène. Sauf celui de Dominic. Il balayait sans cesse le rassemblement, craignant qu'un homme remarque la peau si fine du jeune homme qui l'accompagnait et ses yeux anormalement beaux, avec ses longs cils recourbés et cet éclat... non seulement efféminé mais intrinsèquement féminin. Ou que les lèvres d'Angelica lèvent définitivement le doute sur son sexe.

Jusqu'à présent, l'attrait de la pièce avait retenu l'attention des spectateurs.

Dominic ignorait complètement de quoi celle-ci traitait. Le risque qu'ils soient découverts, et les conséquences si jamais quelqu'un s'apercevait qu'une lady déguisée en homme se tenait au milieu de la foule suffisaient amplement à occuper son esprit. Il était tendu comme un arc, tous ses sens en alerte.

Il se tenait davantage prêt à réagir qu'à réfléchir, prêt à parer au moindre danger. Et il ne pouvait même pas imputer son état au trouble provoqué par les jambes bottées d'Angelica.

Il s'était mis tout seul dans cette situation. Les dents serrées, il se jura en silence de ne plus jamais tomber dans un tel piège. La prochaine fois, il demanderait à Angelica ce qu'elle souhaitait avant de lui laisser croire, même implicitement, qu'il était prêt à accéder à n'importe quelle requête. Son désir de se rendre dans la fosse à Drury Lane l'avait estomaqué, mais il était déjà allé trop loin pour se raviser. Ne venait-il pas de la complimenter sur les progrès qu'elle avait faits dans son rôle de jeune homme ?

Le laird se tenait donc là, raide comme un piquet, les nerfs à vif.

La pièce devait avoir atteint un moment critique de l'intrigue. Captivée, la foule s'agglutina vers la scène. Tel un roc, Dominic ne bougea pas et les spectateurs se divisèrent de chaque côté pour le contourner. Angelica se trouva ainsi protégée de l'agitation. Mais, tandis que la foule devant elle se densifiait, Dominic tira Angelica en arrière. Elle recula, recula encore, puis étouffa un petit cri en se trouvant plaquée contre lui.

Dominic essaya de reculer encore, mais de nombreuses épaules l'en empêchaient. Il se trouvait, lui aussi, pris au piège de la foule.

Angelica retint son souffle et tenta de se dégager du corps viril et brûlant dans son dos, mais la multitude devant eux devint encore plus compacte et la pressa plus fermement contre Dominic. Elle essaya de trouver une issue sur le côté.

— Ne-bou-gez-pas, gronda-t-il en détachant chaque syllabe.

En entendant ces paroles prononcées entre des dents serrées, Angelica se figea. Sa voix était devenue si grave et rauque qu'elle devina plus qu'elle comprit ses propos.

Elle prit une courte inspiration et resta où elle était puis, feignant un calme qu'elle ne ressentait pas, continua de fixer la scène, les sens en ébullition.

Le corps de Dominic était dur comme de l'acier. Des pieds à la tête. Lorsqu'il l'avait serrée contre lui lors de son enlèvement, elle n'avait pas remarqué que son torse était aussi musclé, ses épaules si solides... mais la dureté qu'elle ressentait à présent était d'une tout autre nature.

Elle relevait de l'excitation. Les cuisses de Dominic ressemblaient à des piliers de granit de part et d'autre de son corps, tout comme l'érection qu'elle sentait au bas de son dos. Angelica était collée contre lui des épaules aux genoux, ce qui expliquait certainement pourquoi il ne voulait pas qu'elle bouge. Elle avait conscience que son état devait être proche de la douleur, et que glisser contre lui n'aurait fait qu'empirer les choses.

Elle resta donc où elle était, et découvrit qu'être collée ainsi à lui n'était pas sans lui faire un certain effet, à elle aussi. Le corps de Dominic était brûlant et lui communiquait sa chaleur. Elle avait l'impression que des flammes s'insinuaient subtilement sous sa peau et que celle-ci devenait toujours plus sensible, au point de ressentir le moindre effleurement de tissu comme une brûlure. Quant à ses seins, ils avaient gonflé sous la bande qui les aplatissait, et elle en ressentit une certaine gêne qui se mua en douleur.

Combien de temps allait-elle pouvoir le supporter sans bouger ?

Soudain, la foule poussa un long soupir, puis un second entremêlé de cris et suivi d'applaudissements tapageurs.

Enfin, après d'interminables minutes, le rideau se ferma, indiquant la fin du spectacle.

— Restez où vous êtes, dit Dominic derrière elle.

L'instant suivant, les grandes portes de chaque côté de la fosse s'ouvrirent et la foule s'y engouffra sans attendre.

Dès que la pression des corps s'amointrit, Dominic mit fin à cette torture et recula d'un pas.

Tandis que la foule se dispersait, il tira Angelica par la manche. Tête baissée, elle lui emboîta le pas et ils suivirent la queue de la horde.

En sortant de la salle, il faisait presque nuit.

Dominic scruta Angelica, et malgré le faible éclairage remarqua la rougeur qui avait envahi ses joues et s'étendait vers sa gorge. Il comprit qu'elle avait été aussi affectée que lui par cette proximité forcée.

Refusant d'y penser plus longuement, il balaya les alentours puis s'immobilisa.

Angelica contemplait la rue, comme fascinée par le spectacle des fiacres, le bruit et la confusion qui les entouraient.

— Eh bien ! s'écria-t-elle. Quelle aventure !

Dominic lui décocha un coup d'œil en biais.

— La prochaine fois que je vous emmènerai au théâtre, nous louerons un balcon privé.

Il soutint son regard quelques instants, puis détourna les yeux, s'efforçant de se concentrer sur l'instant présent et la possibilité d'arrêter un fiacre.

— Venez, dit-il en se dirigeant vers Covent Garden.

Là-bas, ils ne manqueraient pas de trouver une voiture.

— Les autres risquent de se demander où nous sommes partis, souligna-t-elle.

Dominic pensait exactement la même chose.

Ils eurent du mal à obtenir qu'un fiacre libre les prenne, mais finirent par revenir vers Bury Street. Dominic maintint ouverte la grille du jardin, puis suivit Angelica vers la demeure.

Il était plus de 8 heures lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle des domestiques. Brenda et Mulley étaient assis à table et se levèrent aussitôt en les voyant apparaître.

— Vous voilà, lança Brenda en souriant.

Puis elle fronça les sourcils.

— Avez-vous mangé, mademoiselle ? Et vous, monsieur ?

Dominic secoua la tête.

— Nous sortons du théâtre.

Brenda et Mulley devaient se lever à l'aube. Dominic remarqua le regard qu'Angelica lui lança et espéra l'avoir interprété correctement.

— Un dîner léger suffira.

— Tout à fait, dit Angelica en souriant à Brenda. Nous avons mangé de la tourte au gibier pour le déjeuner. Tout ce qui est déjà prêt fera l'affaire.

— Je vais mettre la table dans la salle à manger, déclara Mulley en tendant la main vers un plateau.

Angelica hésita une fraction de seconde.

— Oui, ce sera parfait.

Elle préférait mettre cette distance entre elle et Dominic, c'était plus sage. Depuis ces moments de tension dans la fosse, moments qu'elle n'arrivait pas à se sortir de la tête, Dominic la regardait d'un air étrange, qui lui donnait comme l'impression d'être une biche prise en chasse.

Il était un Highlander, et Angelica était certaine qu'il chassait ce genre de gibier.

Malgré son réel désir d'en savoir plus sur cet aspect de leur relation, aspect auquel Dominic devait très certainement penser lui aussi, Angelica savait qu'elle n'était pas prête pour d'autres révélations de ce genre ce soir. Elle ignorait pourquoi elle se sentait aussi agitée. Pour la première fois de toute sa vie, son instinct lui criait de faire preuve de prudence et de battre en retraite.

Elle suivit Mulley dans le salon du petit déjeuner qu'ils utilisaient comme salle à manger. A chaque pas, elle percevait la présence de Dominic telle celle d'un chasseur rôdant derrière elle.

Mulley dressa son couvert puis s'éloigna, et Angelica se dirigea vers sa chaise. Elle sentit alors Dominic approcher. Il était si grand, tout en muscles, et irradiait assez de chaleur pour que ses nerfs ultrasensibles le remarquent.

Dominic fit une pause. Sa proximité lui fit l'effet d'une longue coulée d'eau chaude dans son dos.

Avec des gestes lents — il se rappela qu'il avait adopté la même attitude sur la terrasse de Cavendish House, lorsqu'il se tenait prêt à bondir sur elle —, il tira la chaise d'Angelica en arrière.

Elle s'assit, puis attendit qu'il s'éloigne à longues enjambées, lentes et fluides, vers l'autre bout

de la table avant de pousser un soupir.

Elle essaya de se persuader que sa réaction était absurde mais, après s'être assis, Dominic leva la tête vers elle et captura son regard... Elle plongea dans ses prunelles gris-vert brillantes de détermination, et comprit la nature de ses pensées.

Tous deux étaient destinés, à un moment donné, à devenir mari et femme.

Brenda se présenta bientôt avec une soupière. Mulley la suivait avec deux assiettes de pain, du rôti de bœuf en tranches et deux parts de tarte au bacon, au poireau et au fromage.

— C'est parfait, merci beaucoup, dit Angelica en s'efforçant de sourire à Brenda tandis qu'elle versait une pleine louche de soupe dans son bol. Ce sera plus que suffisant.

— Oui, merci, répondit la bonne. Nous ne prendrons que le petit déjeuner et le déjeuner demain. Ensuite, nous partirons et je voudrais utiliser tout ce que nous avons.

Après avoir servi Dominic, Brenda se retira dans la cuisine suivie de Mulley, laissant Angelica seule avec son futur époux.

Elle garda les yeux baissés vers sa soupe, mais elle sentait le regard de Dominic peser sur elle et percevait la force de leur attirance mutuelle, qui se heurtait et s'entrecroisait au-dessus de la table tout en se cherchant dans l'épaisseur du silence...

— J'ai beaucoup apprécié cette journée, dit enfin Angelica pour dissiper cette gêne. Je dois vous remercier d'être venu avec moi. Vous aviez raison : cela n'aurait pas été pareil avec Thomas. Le marché au poisson vaut vraiment le détour. Ce n'est pas une expérience que j'ai envie de répéter mais pour rien au monde je n'aurais raté cela. Cette foule, ces odeurs, sans compter le bruit. Pourquoi...

Dominic mangeait en l'observant et en l'écoutant. Dès qu'elle s'arrêtait, même une seconde, dans l'attente visible d'un commentaire, il répondait par un grognement. Apparemment satisfaite, elle continuait à énumérer comme une litanie tous les points forts de la journée.

Se rendait-elle compte de la confusion de son discours et, si tel était le cas, de combien cela était révélateur de son état ?

Angelica n'était pas le genre de femme à se perdre en bavardages, mais l'intensité du désir qui crépitait entre eux suite à leur aventure au théâtre l'avait réduite à cela.

Même si Dominic savait qu'il n'était pas le seul auteur de ce déluge de sensualité, la réaction d'Angelica le laissait songeur.

Il avait l'impression d'être face à une jument à moitié domptée qui fuirait devant la selle. Angelica avait envie d'aller de l'avant et d'en découvrir plus, mais craignait encore de trop y perdre.

Son attitude était plutôt sage. Le fait de devenir une femme changerait effectivement sa vie de manière irrévocable.

Et quand bien même le résultat serait le même, quel que soit le moment où ils consommeraient leur union, Angelica ne devait sa retenue qu'à son intelligence — qualité dont il devait la remercier. Elle voulait évaluer les distances avant de faire le grand saut. Et réfléchir d'abord.

Il n'aurait su lui en vouloir.

Plus que tout au monde, il aurait aimé se lever, rejoindre Angelica de l'autre côté de la table, la tirer de sa chaise et l'embrasser jusqu'à la sentir fondre dans ses bras. Il ne voulait pas qu'elle l'autorise, ni même qu'elle l'invite, mais qu'elle le supplie de pénétrer le havre brûlant de son corps.

Dominic reprima le désir presque violent qui l'avait assailli au prix d'un effort surhumain. D'ordinaire, il parvenait à contrôler ses appétits, aussi grands soient-ils. Or ce soir, après cette

journée pleine de tentations, il sentait sa force de volonté faiblir. Il désirait Angelica plus qu'il n'en avait désiré aucune, peut-être parce qu'elle avait implicitement accepté de devenir sa femme.

Et pourtant...

Il leva les yeux de son assiette vide et regarda de l'autre côté de la table.

Angelica avait terminé son repas et avait posé ses couverts. Les mains sur les genoux, elle fixait un point au milieu de la table sans cesser de parler.

— Et, dit-elle en reprenant légèrement son souffle — ce qui ne fit qu'attirer l'attention de Dominic sur ses seins sévèrement bandés, situation à laquelle son côté charnel aurait aimé remédier sans tarder —, j'ai toujours voulu être dans la fosse du Théâtre Royal.

La faible indigence dans sa voix, la façon dont elle s'agitait sur son siège...

Ses instincts de chasseur, qui le poussaient à bondir tout de suite sur sa proie, vinrent se heurter violemment aux efforts qu'il faisait pour se contrôler.

— Arrêtez, ordonna-t-il d'une voix rauque et grave en contenant son trouble.

Surprise, elle leva les yeux vers lui.

Il soutint son regard, puis déclara sur un ton aussi neutre que possible :

— Il est tard. Je vous propose de vous retirer. Une longue journée nous attend demain.

Les yeux rivés sur son visage, Angelica prit un air étonné. Elle hésita une fraction de seconde avant de hocher la tête.

— Oui, bien sûr. Vous avez raison.

Elle prit appui sur la table et repoussa sa chaise.

— Je vais... monter dans ma chambre, ajouta-t-elle.

Elle se leva sans le quitter des yeux, puis tourna les talons et s'avança vers la porte. En l'ouvrant, elle fit une pause, puis dit sans se retourner :

— Bonne nuit.

Dominic regarda le battant se fermer derrière elle.

Lui avait-elle vraiment souhaité bonne nuit ? Elle n'aurait pas compris les jurons qu'il prononça ensuite. Il écouta ses bruits de pas dans l'escalier, puis s'efforça de rester assis jusqu'à entendre la porte de la chambre de la comtesse se refermer.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il se leva. Le visage fermé, il s'avança vers le buffet d'où il sortit un verre et une bouteille de whisky. Puis il revint s'asseoir et s'en servit une rasade. Ou deux.

Il but une gorgée et sentit l'alcool au goût tourbé lui brûler la gorge. Poussant un soupir, il s'adossa à son siège.

Et réfléchit aux tenants et aux aboutissants de cette situation.

Il pouvait avoir Angelica quand il le voulait — ce soir, si tel était son désir. L'intérêt qu'elle lui manifestait, le désir qu'elle avait de coucher avec lui étaient presque palpables. S'il insistait un peu, elle finirait par céder.

Mais ne valait-il pas mieux attendre qu'elle vienne vers lui, qu'elle accepte de l'épouser et fasse le premier pas ?

Il sirota son whisky sans avoir besoin de se raisonner très longtemps : pour lui comme pour elle, repousser ce moment était ce qu'il y avait de mieux.

Etant donné le caractère d'Angelica, qui d'après ses observations troublantes lui ressemblait beaucoup, le fait d'aller vers elle et de prendre cette décision à sa place ne lui permettrait pas d'avouer son désir pour lui.

De bien des manières, elle était son égale, il fallait qu'il le garde à l'esprit. Définir leur future vie commune et leur façon de se comporter l'un avec l'autre allait faire l'objet d'une négociation complexe. Et Dominic ne voulait pas lui enlever la possibilité de ne pas déclarer ouvertement ses désirs quant à l'aspect physique de leur union.

La meilleure façon d'avancer consistait, de toute évidence, à attendre qu'Angelica fasse le premier pas. Sa décision d'en rester là pour ce soir était donc stratégique, et peut-être pas uniquement sur ce plan.

Récupérer la coupe était beaucoup trop important pour qu'il se laisse distraire. Même s'il n'était pas prêt à le reconnaître et ne s'était jamais laissé distraire par une seule de ses maîtresses auparavant, il savait qu'Angelica était différente.

Pas seulement parce qu'elle allait devenir sa femme.

— Et c'est pour le moins troublant, murmura-t-il en tendant la main vers la bouteille.

Il se servit un nouveau whisky et but en silence.

Finalement, il vida son verre, repoussa sa chaise et se leva.

Angelica était partie quand il le lui avait demandé, ce qui était très sage de sa part.

Ce faisant, elle lui avait permis de faire preuve de sagesse à son tour.

Jusqu'à ce qu'ils récupèrent la coupe et qu'il la tienne de nouveau entre ses mains, tous deux allaient devoir vivre avec ce désir qui était né entre eux.

Et même par la suite, il allait devoir se montrer prudent, attendre qu'elle capitule et qu'elle lui dise ouvertement qu'elle souhaitait l'accueillir dans son lit.

Manœuvre qui était de loin la plus sûre.

Dominic quitta la salle à manger et monta les marches, puis passa devant la porte d'Angelica en se dirigeant vers sa chambre. Il se demanda comment il allait pouvoir fermer l'œil de la nuit.

Chapitre 8

Ils atteignirent le Bull and Mouth Inn près d'Aldersgate avant le crépuscule. La cour grouillait de gens qui couraient de toutes parts. Les uns arrivaient, les autres partaient, traînant leurs sacs et leurs malles derrière eux. Des chevaux et des voitures s'alignaient autour de la place carrée. On faisait descendre passagers et bagages sur la chaussée et on rechargeait les voitures. L'auberge entourait la cour sur trois côtés. Il s'agissait d'un bâtiment sur trois niveaux avec des balcons au dernier étage qui surplombaient ce chaos.

Angelica s'arrêta brusquement au milieu de la cour. Son sac à la main, les yeux ouverts comme des soucoupes, elle regardait tout autour d'elle, comme pour absorber tout ce spectacle. Le Bull and Mouth était un autre aspect de Londres qu'elle n'avait jamais vu, et dont elle ignorait même l'existence.

— Par ici.

Dominic la prit par le coude et la poussa en avant. C'était la première fois qu'il la touchait depuis ces moments qu'ils avaient partagés au théâtre. Elle faillit trébucher et il l'aida à garder l'équilibre, mais aussitôt après la lâcha.

— Allez vers la porte à côté du bureau, dit-il.

Les lèvres pincées, elle changea de direction et évita la longue file d'attente qui serpentait à l'extérieur du bureau. Ils avaient bien fait d'acheter leurs billets à l'avance. Avec Dominic à ses côtés qui lui ouvrait subtilement le passage, ils se faufilèrent à travers la foule.

Toute la journée, ils s'étaient évités, se contentant d'échanger quelques mots sur des questions purement pratiques. Pourtant, dès qu'il l'avait touchée, qu'elle avait entendu vibrer sa voix grave et l'avait senti de nouveau si proche d'elle, son trouble physique l'avait reprise aussi violemment qu'avant.

Un rapide regard vers le visage de Dominic lui confirma que le masque impassible et rigide qu'il avait revêtu le matin même était fermement en place. Bien décidée à ne pas laisser transparaître une faiblesse aussi gênante qu'inhabituelle, elle se garda bien de réagir et continua son chemin. Elle arriva devant la porte et entra dans l'auberge.

Une cacophonie encore plus intense l'assaillit. La grande pièce était bondée d'hommes et de femmes qui mangeaient, parlaient, riaient et criaient de concert. Même les odeurs étaient nombreuses, mais Angelica ne pouvait pas s'arrêter pour observer ce spectacle. Elle pénétra dans la mêlée puis sentit Dominic tirer sur son manteau long. Elle se tourna alors et le suivit vers un réceptionniste à l'air harassé.

Dominic posa des documents sur le comptoir.

— Deux places pour la diligence vers Edimbourg, dit-il.

L'employé examina les papiers, cocha deux places sur l'une de ses nombreuses listes, puis lui rendit les documents.

— Vous êtes sur la liste. Tendez bien l'oreille : nous appellerons les voyageurs à 20 heures. Si vous ne répondez pas dans les dix minutes, vos places seront attribuées à d'autres personnes.

Dominic récupéra les billets puis se tourna et désigna la pièce de la tête.

— Voyons si nous pouvons trouver une table.

Angelica resta en arrière et le laissa ouvrir la marche. Avec son manteau long qui couvrait ses vêtements d'homme, et son chapeau à large bord fermement enfoncé sur la tête, elle était certaine que son déguisement passerait inaperçu. Mais un jeune élève ne pouvait que suivre son tuteur, et non le contraire.

Un garde pénétra dans la pièce avec un porte-voix et appela les passagers pour les diligences de Norwich, Newcastle et Leeds. Plusieurs groupes se levèrent et rassemblèrent leurs sacs à la hâte.

— Par ici.

Dominic montra une table qui se libérait dans une grande alcôve au fond de la salle. Angelica le suivit tandis qu'il se frayait un passage devant ses anciens occupants qui se dirigeaient à présent vers la porte.

La table possédait deux bancs pour quatre personnes.

— Asseyez-vous dans le coin, dit-il.

Angelica s'y laissa glisser et vit Dominic regarder derrière lui du côté de la porte avant de venir s'asseoir à côté d'elle. Etant donné qu'ils cherchaient à s'éviter, ce choix l'étonna. Mais, puisqu'ils se trouvaient dans un lieu public, il n'était pas près de garder ses distances avec elle.

Les hommes protecteurs avaient tendance à rester très proches de leurs protégées, et ceux qui étaient de surcroît possessifs étaient pires encore.

Griswold, Brenda et Mulley apparurent bientôt parmi la foule et, après avoir cherché du regard les places vacantes, vinrent se joindre à eux. Jessup et Thomas les rejoignirent peu de temps après.

En quittant la maison, ils s'étaient séparés en trois groupes et avaient pris des fiacres différents pour se rendre à Aldersgate. Si Angelica devait se faire passer pour un jeune homme voyageant avec son tuteur, ils n'avaient pas besoin de personnel.

Dès que tous furent assis à table, une serveuse arriva pour prendre leur commande. Comme tous les passagers devaient arriver tôt afin de garder leurs places à bord des diligences, l'auberge ne désemplissait pas de clients qui en profitaient pour manger avant leur départ. Angelica choisit le ragoût de mouton. La fille repartit alors et le groupe se mit à bavarder pour passer le temps.

Ils parlèrent débord de l'Ecosse, des Highlands et du château. Angelica ne laissa aucun détail lui échapper. La conversation devint ensuite plus décousue et porta sur des gens et des lieux qu'elle ne connaissait pas. Elle reporta alors son attention sur la salle et sa myriade de clients.

Voyant qu'elle n'écoutait plus, Dominic l'étudia quelques instants avant de lui demander :

— L'expérience est-elle à la hauteur de vos attentes ?

Sans le regarder, elle murmura :

— Je n'étais pas assez bien informée et mes attentes étaient donc bien décevantes comparées à la réalité. Il y a tellement de va-et-vient, tout est si intense et débordant d'énergie.

Elle posa alors les yeux sur lui.

— Je n'ai jamais voyagé en diligence, avoua-t-elle, et il est peu probable que cela se reproduise, donc...

Elle balaya la pièce du regard.

— ... j'observe tout ce que je peux et je suis heureuse à l'idée de vivre cette expérience.

— Je n'ai jamais voyagé en diligence non plus, reconnut-il.

Voyant son air perplexe, il ajouta :

— Je vous rappelle que je suis un comte.

— Je ne l'ai pas oublié mais... vous ne l'avez jamais fait, pas même dans votre folle jeunesse ?

— J'ignore si j'ai eu une folle jeunesse, pas au sens où vous l'entendez.

Elle pivota sur le banc pour se tourner vers lui, posa un coude sur la table et appuya son menton dans le creux de sa main.

Elle avait reporté toute son attention sur lui, et quelque chose en Dominic ne pouvait que l'approuver, malgré son désir de garder une distance prudente.

Elle l'étudia quelques instants puis fronça les sourcils.

— Je ne peux imaginer que vous n'ayez pas eu de folle jeunesse.

Le dialogue entre eux s'était réamorcé.

— Mais j'avais un clan, vous vous souvenez ? Je n'avais pas besoin de voyager pour trouver des jeunes gens comme moi, prêts à s'amuser. J'ai passé l'équivalent des folles années de jeunesse de vos frères et de vos cousins dans les Highlands, à l'école ou à l'université d'Edimbourg. Nous n'avions pas vraiment l'occasion de réquisitionner des diligences pour nous entraîner à les conduire. Nous passions l'essentiel de notre temps à cheval. Sinon, nous conduisions des cabriolets et, plus tard, des coupés.

— Mais vous êtes venu à Londres. Vous avez dû faire le voyage à plusieurs reprises.

— C'est vrai, mais c'était après mon accident. J'avais déjà vingt et un ans et je m'étais un peu assagi. Comme je me faisais passer pour Debenham, j'avais une voiture privée que j'utilisais en raison de mon genou. J'ai toujours voyagé avec ma propre voiture, jamais en diligence.

Angelica plissa de nouveau le front.

— J'avais oublié votre blessure au genou. Je ne vous ai plus vu utiliser votre canne. Et vous ne l'avez pas prise de la journée, hier.

En voyant son inquiétude, il ressentit un certain soulagement.

— Cette fois, je récupère beaucoup plus vite, dit-il avec un haussement d'épaule. J'ai réveillé une ancienne blessure, mais elle est loin d'être aussi grave que la première.

Angelica considéra les sacs à leurs pieds.

— Vous n'avez pas pris de canne avec vous, constata-t-elle.

— C'est un signe beaucoup trop reconnaissable si jamais votre famille commence à chercher Debenham.

Elle ouvrit la bouche, mais il la coupa.

— Voici votre assiette, annonça-t-il.

Il se tourna juste au moment où la serveuse prenait les assiettes sur un plateau.

— Les boissons arrivent dans un instant, dit-elle.

Ils se mirent à manger et les conversations se tarirent.

Après avoir terminé son plat, Dominic songea à un sujet assez neutre pendant qu'Angelica dînait.

— Nous avons parlé de ma folle jeunesse. Qu'en est-il de la vôtre ?

— Les ladies n'ont pas de jeunesse débridée. Elles ont des saisons.

— Et comment étaient les vôtres ?

Les yeux baissés sur son plat, elle réfléchit quelques instants.

— Vraiment anodines, maintenant que j'y pense. Il n'y a pas beaucoup à raconter. C'était exactement comme vous vous l'imaginez : des bals, des soirées, des fêtes, et ce genre d'événements mondains. Rien de très palpitant.

Elle leva les yeux, attirée par un point derrière lui.

Il se tourna et vit Jessup déplier une carte.

— Voyons voir...

Une discussion sur l'itinéraire à prendre s'ensuivit, sur les villes où la diligence allait s'arrêter et sur la durée de leur voyage.

— La diligence d'Edimbourg ! clama une voix de stentor à l'autre bout de la pièce. Départ dans dix minutes, à gauche dans la cour. Tous les voyageurs munis de billets doivent se présenter au garde près de la malle.

— C'est à nous, bondit Thomas.

Ils rassemblèrent rapidement leurs sacs. Dominic se leva et jeta sur la table une poignée de pièces puis, résistant à l'envie d'aider Angelica à se lever, attendit qu'elle se laisse glisser sur le banc et qu'elle prenne ses affaires avant de la conduire vers la porte avec un hochement de tête autoritaire.

Le reste du groupe était déjà parti devant pour se présenter au gardien, chacun de son côté. Les billets pour Angelica et Dominic leur donnaient droit à deux sièges à l'intérieur de la voiture. Bientôt, Brenda et Griswold les rejoignirent. Mulley et Thomas s'étaient hissés sur le siège passager sur le toit de la voiture, tandis que Jessup s'était installé à côté du cocher.

Une fois tout le monde à bord, le cocher vint prendre place et le garde monta au-dessus de la malle, à côté des sacs de courrier qu'ils devaient livrer en cours de route.

Angelica regarda par la fenêtre. Son excitation avait quelque chose d'enfantin, mais elle s'en réjouit. Comme elle l'avait dit, il était peu probable qu'elle renouvelle un jour cette expérience.

Elle lança un coup d'œil furtif à Dominic, assis à côté d'elle. Penché vers l'autre fenêtre, il était à la recherche d'indices pour savoir s'ils étaient suivis. Mais elle comprit aussi que tout comme elle il profitait du spectacle, que ce voyage était également une première pour lui et qu'ils allaient vivre ensemble cette nouveauté. Cela ne fit qu'augmenter son plaisir.

Avec son héros, elle était sur le point d'entreprendre un voyage pour abattre un dragon symbolique et retrouver un trésor vital pour Dominic et son peuple. Que pouvait demander de plus une jeune lady en quête d'amour, d'aventure et de défis ?

Les mots « clarté » et « certitude » envahirent son esprit.

En revanche, elle aurait aimé se sentir beaucoup plus sûre d'elle sur sa capacité à se faire aimer de Dominic, beaucoup plus catégorique quant au chemin à prendre vers cet objectif lumineux.

La corne du gardien sonna, indiquant le départ de la voiture. Enfouissant profondément ses doutes, Angelica se laissa gagner par l'excitation du moment. Malgré sa confusion, ce moment marquait indiscutablement, sur tous les plans, le début du reste de sa vie.

La diligence s'ébranla et se mit laborieusement en route, puis quitta la cour pour rejoindre la route.

De plus en plus émue, Angelica s'inclina vers Dominic et murmura :

— Nous voilà partis !

Angelica avait les yeux brillants d'enthousiasme.

Il ne répondit rien, se contentant de hocher la tête, puis se tourna de nouveau vers les pavés.

Il restait tendu, les sens en alerte, s'attendant à chaque mile à rencontrer un obstacle dressé par un Cynster.

Mais la voiture quitta Londres sans encombre et prit la Grande Route du Nord.

La nuit tomba et l'obscurité se referma sur eux. Lorsqu'ils atteignirent Enfield, il faisait un noir d'encre. Le changement de chevaux se fit de manière rapide et efficace. Les passagers ne furent pas invités à descendre, car le cocher se tenait prêt à repartir dès que les traits du harnais seraient serrés. Pendant que l'on harnachait les chevaux frais, Dominic remarqua des garçons d'écurie qui scrutaient les occupants des voitures dans la cour. Leur attention était retenue par deux voitures privées qui attendaient derrière la diligence que l'on change leurs chevaux.

Quelques minutes plus tard, ils reprirent la route, fonçant vers le nord à toute allure. Dominic se détendit un peu, s'adossa au siège de la banquette et regarda ses gens s'installer comme ils le pouvaient pour dormir.

A mesure que les miles défilaient, il somnola lui aussi. Angelica remuait souvent pour trouver une position confortable sans le toucher. Chaque fois, il fallait qu'il réprime l'envie, aussi irritante qu'irrationnelle, de tendre la main pour l'attirer à lui. Outre qu'il n'aurait guère été sage de la toucher, elle était censée être un jeune homme, et ils étaient encore trop près de Londres pour prendre le risque que quelqu'un l'aperçoive par hasard et la reconnaisse malgré son déguisement.

Lorsqu'elle finit par s'endormir profondément, il l'étudia de plus près. Le clair de lune filtrait par la fenêtre de la voiture et éclairait le profil détendu d'Angelica dans son sommeil, mettant en évidence ses lèvres qu'il était impossible d'attribuer au visage d'un homme. En la voyant endormie, bouche et paupières closes, il n'était pas difficile de comprendre d'où lui venait son nom.

Dominic détourna le regard, appuya la tête contre le siège et ferma les yeux.

* * *

A défaut d'être confortable, le reste de la nuit s'écoula sans encombre. Dominic réveilla Angelica lorsque la voiture entra dans Huntingdon.

— C'est l'heure du petit déjeuner, et nous allons devoir manger rapidement.

Elle dormait recroquevillée dans un coin de la banquette, la joue dans une main. Elle ouvrit les yeux, reprit lentement ses esprits puis étira les jambes et se redressa en grommelant.

— Je croyais que c'était juste un autre changement.

En plus d'Enfield, ils s'étaient arrêtés pour changer de chevaux à Ware et à Buntingford. Mais les changements avaient été effectués rapidement, sans marquer de halte. Dans ces deux villes, Dominic avait remarqué des garçons d'écurie qui inspectaient très attentivement les voitures. Mais si certains avaient regardé dans leur direction, aucun n'avait semblé s'intéresser vraiment à eux.

Comme Buntingford était la troisième étape au nord de la capitale, Dominic avait enfin l'impression d'être passé avec succès entre les mailles du filet que les Cynster avaient tendu tout autour de Londres. Ce qui ne voulait pas dire qu'ils ne croiseraient pas d'autres guetteurs en chemin.

Angelica bâilla puis regarda par la fenêtre.

— Oh... quelle heure est-il ?

L'aube n'avait pas encore commencé à poindre et le ciel était sombre.

— Il n'est pas tout à fait 4 heures. Nous n'avons pas pris de retard.

Brenda s'étira puis s'éveilla tout à fait. Griswold avait déjà les yeux grands ouverts.

— Je vais changer de place avec Mulley, monsieur, pour lui permettre de fermer un peu l'œil.

Dominic approuva.

— Nous allons pouvoir nous dégourdir les jambes, mais nous allons d'abord manger. Il n'y aura plus d'arrêt avant plusieurs heures.

Tous suivirent les conseils du laird. Dès que la voiture s'arrêta, ils descendirent et se dirigèrent vers l'auberge. Après avoir passé leurs commandes, Angelica s'éclipça en compagnie de Brenda vers un lieu d'aisance situé au bout d'un étroit passage. Lorsqu'elles revinrent, l'aubergiste et sa femme disposaient des plats de jambon, d'œufs et de saucisses sur la table, ainsi que du pain tout frais et de la confiture, du café fumant et du thé.

Angelica se servit, mais elle n'avait jamais eu grand appétit, encore moins au petit déjeuner. Elle était incapable de manger plus, même pour se faire passer pour un jeune homme. Son maigre appétit rassasié, elle songea à aller marcher un peu avant de comprendre que Dominic se sentirait contraint de l'accompagner, ainsi que les autres hommes et Brenda, qui semblaient beaucoup plus affamés qu'elle.

Elle resta donc assise à siroter son thé et attendit.

Le cocher et le garde qui les avaient accompagnés jusque-là vinrent les trouver pour toucher leur pourboire, comme le voulait la coutume. Dominic avait dû être prévenu. Il avait déjà préparé les pièces en faisant comme si toutes les personnes autour de la table avaient donné leur part.

Le nouveau garde les invita ensuite à remonter à bord.

Thomas se précipita alors vers les sanitaires après avoir demandé au reste du groupe de ne pas laisser partir la voiture sans lui.

Ils traînèrent et gagnèrent autant de temps que possible, jusqu'à ce que Thomas sorte de l'auberge et se hisse sur son siège juste à temps.

Le nouveau cocher fit claquer son fouet en criant sur les chevaux, le garde fit sonner sa corne et la voiture repartit.

* * *

Ils s'arrêtèrent pour déjeuner à Stamford, à peine plus longtemps que pour le petit déjeuner. Angelica, Dominic, Mulley et Jessup partirent faire une courte promenade. Connaissant le risque très réel de voir partir la voiture sans eux, ils ne s'éloignèrent pas beaucoup mais parvinrent à détendre un peu leurs jambes.

Après avoir repris la route, ils passèrent par Grantham avant de se diriger vers Newark, où ils eurent une demi-heure pour dîner rapidement. Ils remontèrent ensuite en voiture et roulèrent vers le nord, puis passèrent Doncaster avant de continuer vers York.

Les tremblements et le grondement de la voiture, le garde qui soufflait fréquemment dans sa corne pour demander aux autres voitures de se pousser, l'habitacle qui tanguait inopinément et le martellement répété des sabots rendaient toute conversation presque impossible. Les quatre personnes assises dans la diligence sombrèrent rapidement dans un état de somnolence face au

paysage qui défilait à côté d'eux.

Au début, Angelica voulait profiter de ces heures pour obtenir d'autres informations de la part de Dominic. Elle dut se contenter, elle qui était si vive et si alerte, de regarder les arbres et les champs se succéder. Elle avait souvent fait de longs voyages avec sa famille, mais rarement à une vitesse aussi effrénée. En revanche, les voitures des Cynster étaient de qualité bien supérieure et avaient de meilleures suspensions, ce qui atténuait considérablement le roulis et le bruit.

Lorsque la diligence entra dans York, Angelica avait pris la ferme résolution de ne plus jamais voyager dans ces conditions.

Le groupe entra dans la chaleureuse York Tavern, et Angelica se rasséréna un peu — l'excellent souper posé devant eux y contribua beaucoup.

Une demi-heure plus tard, ils entendirent sonner la corne indiquant qu'il fallait remonter dans la voiture.

— Je n'arrive pas à imaginer qu'il va nous falloir encore une journée rien que pour arriver à Berwick, dit Angelica en se levant.

— Les routes ne sont ni en très bon état ni très directes, expliqua Dominic en l'imitant.

Il lui tendit la main, mais la retira juste à temps pour ne pas se compromettre.

Angelica lui lança un œil surpris et enjamba le banc.

Dominic la regarda avant de tourner les talons et de s'éloigner. Elle le suivit, étrangement satisfaite de constater que si pour toutes les personnes autour d'elle, elle était un jeune homme, aux yeux de Dominic elle restait une lady.

Tous deux avaient respecté leur accord tacite de se tenir à distance l'un de l'autre. A côté de lui dans la voiture, elle se souvint clairement pourquoi. Ces instants dans la fosse du théâtre, et ces minutes de tension pendant le dîner qui avait suivi, étaient gravés en elle à l'encre indélébile. Pendant le voyage, elle n'avait eu de cesse de ressasser des faits et des idées et, en arrivant à la York Tavern, Angelica avait déjà tiré certaines conclusions.

Elle y voyait plus clair, et trouvait normal de ressentir encore quelques doutes. Surtout à ce stade de sa campagne pour amener Dominic à tomber amoureux d'elle.

Son principal problème, comme elle l'avait compris, était son immaturité en matière de sensualité. Heather n'aurait certainement pas ressenti la même agitation et la même nervosité à sa place au cours de ce dîner. Angelica avait beau être intelligente et observatrice, et de manière générale bien comprendre les hommes et leur façon de penser, le seul aspect auquel elle avait été rarement confrontée était le désir.

Elle ne doutait pas un seul instant de ce qu'elle avait ressenti à cette table pendant le dîner : c'était un accès de désir émanant aussi bien d'elle que de Dominic, et c'était ce même désir qui brûlait dans ses yeux et avait embrasé son corps.

En revanche, Angelica ignorait comment prendre ce désir pour le transformer en amour.

D'après ce qu'elle avait pu observer, c'était ainsi que les choses se passaient. Le désir s'emparait des couples puis l'amour germait et s'épanouissait, soit simultanément, soit des suites de ce désir.

Il ne lui restait plus qu'à découvrir comment cette transformation pouvait avoir lieu.

Elle devait reconnaître que cette ignorance l'avait freinée. Si les choses avaient été différentes, elle serait allée de l'avant avec sa confiance et son abandon naturels, et aurait commencé son éducation en se disant qu'elle était capable de se débrouiller.

Mais la puissance de leur désir mutuel l'avait profondément ébranlée. Elle avait paniqué.

Le tourbillon qui s'était formé entre eux la veille était si puissant qu'Angelica savait d'instinct que, au moindre faux pas, ni l'un ni l'autre n'aurait été capable de le contrôler.

Elle passait parfois pour une femme impulsive, mais elle se mettait rarement dans des situations dont elle n'avait pas la maîtrise. Et même si, comme elle l'imaginait, Dominic était plus habitué qu'elle à se dominer, l'aurait-il pu avec elle ?

Manifestement, il avait fait preuve d'assez de sang-froid pour la laisser s'enfuir, mais s'il l'avait prise dans ses bras pour l'embrasser ? Aurait-il été capable de ne pas céder à ses envies ?

Elle se trouvait là face à un problème majeur. Pouvait-elle prendre le risque de ne plus pouvoir se contrôler quand son but était de convertir leur désir en amour ? Et comment serait-elle en mesure de canaliser ce désir si déjà elle ne se sentait pas capable de le dominer ?

Elle en arriva à la conclusion qu'elle allait devoir prendre ce risque, ou tous ceux qui se présenteraient avec.

Elle avait accepté de donner à Dominic une réponse à sa demande en mariage lorsqu'ils auraient récupéré la coupe et sauvé son clan. Cela repoussait l'échéance au 1^{er} juillet. Elle connaissait Dominic assez bien pour deviner qu'il lui demanderait une réponse au plus tard le 2 juillet, et ni lui ni sa famille n'accepteraient qu'elle la repousse encore.

Le temps dont elle disposait pour amener Dominic à tomber amoureux d'elle était donc limité. Or dans une semaine ils atteindraient le château, avec tout ce qui les attendait. Angelica n'était pas assez stupide pour imaginer convaincre sa mère de restituer la coupe avec une simple révérence.

Une fois au château, Dominic et elle auraient d'autres problèmes à traiter, d'autres sujets qui réclameraient leur attention. En réalité, ce voyage était le meilleur moment pour transformer leur désir mutuel en amour. Pendant ce laps de temps, ils ne seraient distraits par rien d'autre, par aucune urgence. A Edimbourg, ils allaient loger dans la maison de ville de Dominic et feraient le trajet entre Edimbourg et le château à cheval, en s'arrêtant tous les soirs dans une auberge. Il était donc juste de voir ce voyage jusqu'au château comme une occasion d'attirer Dominic à elle. En revanche, elle s'était trompée en supposant qu'elle y arriverait par le dialogue.

En réfléchissant à tout cela, sa résolution s'affermir. Depuis le début, depuis cette soirée où elle avait accepté de l'aider, elle avait admis qu'elle devrait avoir une confiance aveugle en l'amour. Risque qu'elle ne pouvait pas éviter de prendre si elle voulait que Dominic devienne son mari.

Leur avenir et l'essence de leur mariage reposaient entre ses mains. Il était temps d'aller de l'avant et d'agir.

La voiture avait quitté York depuis longtemps. Ils filaient à toute allure dans l'obscurité, faiblement éclairée par la lueur des lanternes. Mulley et Brenda s'étaient déjà installés pour la nuit, blottis chacun dans un coin de la banquette, les yeux fermés. Mulley ronflait doucement.

A côté d'Angelica, Dominic était encore réveillé. Elle n'avait pas besoin de lever les yeux vers lui pour le sentir. Il se tenait dans un état de vigilance légère, suffisante pour réagir en cas de besoin.

Il serait bientôt minuit : l'heure fatidique approchait.

Elle resta immobile encore un peu, laissa le sommeil venir puis bâilla, s'étira et recroquevilla les jambes sur la banquette, avant de se coucher sur le côté et de poser la tête sur son bras.

— Vous n'y voyez pas d'inconvénient, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix ensommeillée avant d'étouffer un nouveau bâillement parfaitement authentique.

Ce voyage était vraiment très long.

Elle sentit le regard de Dominic se poser sur elle, perçut sa surprise teintée d'un léger soupçon, mais ne fut pas le moins du monde étonnée de l'entendre murmurer :

— Non.

Puis il ajouta quelques secondes plus tard :

— Dormez.

Le sourire aux lèvres, Angelica se laissa aller contre lui et ferma les yeux.

* * *

Ils arrivèrent à Berwirck à 22 heures le lendemain.

Dominic descendit de la voiture et entra dans l'auberge, laissant à contrecœur Angelica marcher derrière lui. L'envie de l'escorter dans les règles et de ne pas la quitter des yeux était encore plus forte après la nuit dernière.

En quelques heures, il avait fini par céder à la tentation et l'avait prise dans ses bras jusqu'à ce que sa tête soit nichée contre son torse. Dans son sommeil, Angelica s'était blottie contre lui et il l'avait enlacée. Puis il avait fermé les yeux et, à sa grande surprise, avait réussi à prendre quelques heures de repos.

Néanmoins, il fallait qu'il sache comment réagir à cette brèche qu'elle avait creusée dans leur mur invisible. Il avait parfaitement compris qu'elle souhaitait qu'ils se rapprochent, mais était-ce suffisant pour le prendre comme une invitation à partager une plus grande intimité ? Il ne le croyait pas. De plus, ce n'était pas le moment de penser à cela.

Aux côtés d'Angelica, tandis que leur groupe expédiait rapidement un repas composé de soupe, de pain, de viande froide, de jambon, de pickles et d'un assortiment de condiments, il feignit de ne pas remarquer sa cuisse qui touchait la sienne.

Il ne s'écarta pas, mais elle était parfaitement consciente qu'il sentait chaque centimètre de sa chair ferme contre lui. Comme d'habitude, elle mangea moins que tous les autres, mais attendit poliment en faisant la conversation.

— Je dois reconnaître que j'en ai assez de voyager dans cette diligence. Il me tarde de dormir dans un lit.

Dominic leva les yeux vers elle tandis que tous abondaient dans son sens.

— Malheureusement, nous allons devoir endurer encore une nuit dans ces conditions, répondit-il.

— Eh bien, dit-elle en l'observant, comme je suis la plus petite d'entre nous, je pense que je ne peux pas me plaindre, ou du moins, pas trop bruyamment.

Elle passa en revue les autres membres du groupe avant de se tourner vers lui.

— Je n'ose même pas imaginer comment vous devez vous sentir, conclut-elle.

— Oh ! ce n'est pas si terrible, répondit Brenda sans tenir compte des réactions à l'autre bout de la table.

— En ce qui me concerne, déclara Mulley, le plus terrible est cette dernière nuit à passer. J'essaie de garder à l'esprit l'image de mon lit à Edimbourg pour me motiver, en espérant y survivre.

Les autres acquiescèrent.

— La diligence pour Edimbourg ! Tous les passagers sont invités à remonter à bord, s'il vous plaît. Dépêchez-vous, nous avons un horaire à respecter.

Tous se levèrent en soupirant. Dominic paya le repas, et ils reprirent place dans la voiture. Après York, ils avaient cessé de faire semblant de ne pas se connaître.

Dominic suivit Angelica à bord et s'assit à côté d'elle.

Il était sur des charbons ardents depuis le Bull and Mouth. Par la suite, il s'était attendu à rencontrer des obstacles à tous les arrêts jusqu'à Newark, mais lorsqu'ils étaient arrivés à York, il avait commencé à se sentir confiant. Maintenant, l'Ecosse n'était plus qu'à trois miles, et il ne prit même pas la peine de demander à Angelica de garder son chapeau baissé pendant qu'elle balayait la cour du regard.

Dans le chahut et le chaos de la foule qui grouillait autour des voitures dans les cours ou les tavernes où ils s'étaient arrêtés, personne n'avait encore songé à observer de plus près Angelica au risque de percevoir les différences subtiles, pourtant si claires aux yeux de Dominic, qui faisaient d'elle une femme et non un homme.

Avec un peu de chance, ils arriveraient jusqu'à Edimbourg sans laisser de traces.

Dès qu'ils eurent repris la route, tout le monde s'installa aussi bien qu'il le put pour dormir. Dominic attendit que Brenda et Griswold piquent du nez pour lever le bras et le passer autour d'Angelica qui, comme il le sentait, attendait qu'il fasse ce geste. Il la serra ensuite de nouveau contre lui.

Elle accepta aussitôt son invitation en soupirant et se nicha sous son bras.

Dominic posa la tête sur les coussins de la banquette et ferma les yeux.

Plus tard, il ignorait exactement quand, il l'entendit murmurer :

— Gardez-vous à l'esprit l'image de votre lit à Edimbourg pour vous aider à endurer les souffrances de cette nuit ?

Dominic, qui ne dormait pas du tout, répondit du fond du cœur :

— Oui.

Angelica émit un petit bruit de gorge et tapota légèrement son torse.

— Moi aussi, avoua-t-elle avec un sourire satisfait dans la voix.

Il fallut une bonne minute à Dominic pour faire le lien entre la question, sa réponse et celle d'Angelica. Complètement réveillé cette fois, il ouvrit les yeux et les baissa vers elle, mais ne vit que son chapeau. Avait-elle réellement dit ce qu'il avait entendu ?

Dominic renversa la tête et retourna dans tous les sens sa réponse. Avait-elle fait allusion à son lit à elle dans sa maison d'Edimbourg, ou au sien sous le même toit ? La chaleur réconfortante du corps d'Angelica contre le sien, il s'endormit.

* * *

Les cloches de Londres sonnaient déjà minuit quand, après avoir été rappelés en toute hâte d'un bal, Celia et Martin Cynster arrivèrent sur le seuil de St. Ives House. Sligo, le majordome de Devil, leur ouvrit la porte dès qu'il les vit approcher.

Martin poussa doucement Celia à l'intérieur et fixa Sligo d'un œil autoritaire.

— Que s'est-il passé ?

Le majordome eut un léger sourire de compassion.

— Nous avons des nouvelles, mais pas de Mlle Angelica, pas directement.

Il leur désigna un couloir conduisant au hall d'entrée.

— Monseigneur et les autres vous attendent dans la bibliothèque.

Martin et Celia entrèrent dans la longue pièce pour découvrir que les « autres » englobaient presque tous les membres de la famille présents à Londres, à l'exception de leurs petits-enfants. Même tante Clara, Therese et lady Osbaldestone étaient là.

— Que se passe-t-il ? demanda Celia, incapable de supporter un instant de plus ce suspens.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil entre Horatia et Helena, leur prit les mains et fixa des yeux Devil, assis comme à son habitude derrière son bureau et affichant un air déterminé.

— Dites-nous de quoi il retourne, lui intima-t-elle.

Devil soutint son regard et sembla choisir avec soin ses mots.

— Ce ne sont pas forcément de mauvaises nouvelles, avança-t-il, mais elles sont troublantes. J'ai attendu que vous arriviez afin de pouvoir donner des explications à tout le monde en même temps.

Il saisit un papier.

— J'ai reçu cette lettre de Royce un peu plus tôt dans la soirée. Il l'a envoyée par messenger. Hamish et lui ont fini par retrouver les bergers qui ont ramassé le corps au pied de la falaise.

Il leva son regard du document.

— Selon eux, il n'y avait qu'un seul corps, et aucun signe d'un deuxième. De toute évidence, celui qu'ils ont trouvé et qu'ils ont amené au magistrat pour qu'il soit enterré était bien celui de Scrope. D'après les descriptions que nous avons du laird, cela ne peut pas être lui.

Le silence s'installa pendant de longues secondes, puis...

— Comment diable aurait-il pu survivre à cette chute et s'en aller à pied ? demanda Jeremy Carling, complètement abasourdi.

Il se tourna vers Eliza, assise à côté de lui.

— Nous avons vu la falaise. Nous avons vu le laird disparaître de l'autre côté.

Il regarda de nouveau Devil et secoua la tête.

— Je ne vois pas comment cela serait possible.

Devil prit un air grave.

— Royce est monté à cet endroit et a découvert une petite corniche, environ cinq mètres plus bas, assez large pour accueillir un homme. Royce pense que quelqu'un d'assez fort, doté de beaucoup de courage et de sang-froid et habitué à escalader des surfaces abruptes, aurait pu le faire. Et, compte tenu des indices qu'il a trouvés, Royce est désormais convaincu que le laird a bien escaladé la falaise et qu'il s'est enfui.

Devil posa la lettre sur son bureau et se tourna vers les autres hommes, debout derrière les chaises des dames ou adossés aux étagères.

— Donc, grommela Gabriel, le laird est toujours en vie, toujours en liberté. Est-ce lui qui a enlevé Angelica ?

Personne ne répondit, mais Helena, l'air songeur, avança :

— Je me demande si l'on ne peut pas voir quelque chose de bon dans ces nouvelles.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda Devil.

— Eh bien, dit-elle en levant les mains avec éloquence pour attirer l'attention des dames assises autour d'elle, n'est-il pas vrai que, lorsque ce laird a enlevé l'une de nos filles, il a toujours donné des ordres très stricts pour qu'il ne leur soit fait aucun mal ? N'est-il donc pas raisonnable de penser que, si Angelica se trouve bien avec lui, il prendra bien soin d'elle ?

— Oui, vous avez raison, renchérit Celia. Nous ne connaissons pas ses motivations, bien sûr, mais au moins, nous pouvons être sûrs qu'il ne lui fera pas de mal.

Les hommes de la famille échangèrent quelques regards.

— Notre chère Angelica a beaucoup de ressources. Elle s'en sortira.

— Oui, comme elle l'a toujours fait, observa lady Osbaldestone.

Les dames se rassemblèrent autour de Celia et partagèrent leurs opinions sur la probabilité qu'Angelica soit en parfaite santé.

— Quelles que soient les apparences, je... nous pensons qu'elle s'est lancée dans une aventure et qu'elle poursuit un objectif.

L'air grave, Eliza considéra les dames les plus âgées, dont beaucoup comptaient parmi les plus influentes de la société.

— Lorsqu'elle a disparu, elle portait le collier de Catriona, celui qui est censé nous aider à trouver notre mari, notre héros.

Eliza se tourna vers Henrietta, debout derrière sa mère, Louise.

— Henrietta l'a vu, précisa-t-elle.

Tous les yeux se tournèrent vers la jeune femme.

Louise prit la main de sa fille entre les siennes.

— Comment était-elle la dernière fois que tu l'as vue ?

— Elle était de très bonne humeur..., commença Henrietta en fronçant les sourcils.

Puis elle se gratta le nez, petite manie qu'elle avait quand elle réfléchissait. Elle contempla sa mère, puis les autres dames.

— Maintenant que j'y pense, elle était... en chasse, à défaut de trouver un meilleur mot. J'ignore après qui elle était, mais j'avais l'impression qu'elle avait quelqu'un en vue.

Les dames échangèrent quelques regards, puis Helena prononça à haute voix :

— Cela ajoute un peu plus de complexité à cette affaire, vous ne trouvez pas ?

Horatia acquiesça, et Celia hocha la tête avec plus de détermination encore.

Heather et Eliza se lancèrent un coup d'œil complice.

Soudain, lady Osbaldestone tapa fortement le sol avec sa canne.

— Si vous voulez mon avis, c'est plutôt cet homme qui devrait se faire du souci pour son avenir. Angelica n'est plus une enfant, et elle est forte. Naturellement, nous pourrions ne pas approuver cette situation mais, tant que nous ne savons pas quel est le rôle d'Angelica dans la pièce qui se joue — et je suis sûre qu'aucune d'entre nous ne peut imaginer qu'il ne soit pas actif —, nous n'avons aucune raison de céder à la panique, et encore moins de perdre espoir.

— Tout à fait, approuva Honoria. Nous devrions attendre d'avoir d'autres nouvelles, de préférence, venant d'Angelica, avant de tirer des conclusions trop hâtives.

Ceci étant dit, les dames observèrent leurs maris réunis autour du bureau de Devil, débattant des avantages et des conséquences de telle ou telle action.

Patience secoua la tête.

— Il est inutile d'essayer de leur faire entendre raison.

— Hélas oui, soupira Alatheia. Nous allons devoir les laisser faire selon leur volonté. Pour rester sur une note positive, nous allons bientôt connaître le dernier-né de Phyllida et Alasdair. Alasdair est parti les chercher dans le Devon : ils sont sur le chemin du retour.

Pendant que les préoccupations de ces dames s'étaient orientées sur des questions de famille, le

groupe autour du bureau se concentra sur le seul nouvel aspect qui leur offrait une lueur d'espoir après une semaine de recherches totalement infructueuses. Aucun de ces hommes n'était habitué à l'échec, et encore moins lorsqu'il s'agissait de protéger l'un des leurs. Le laird avait réussi à pénétrer et à envahir leur territoire, et ce à trois reprises.

Les esprits commençaient à s'échauffer.

— J'admets que le simple fait qu'il soit en vie ne veut pas forcément dire que c'est le laird qui a enlevé Angelica, dit Vane, mais je parie que c'est lui qui est derrière tout cela.

Devil acquiesça.

— Les coïncidences sont trop nombreuses. Je pense que nous pouvons supposer que c'est bien lui qui est l'auteur de ce kidnapping.

— Mais qui est cet homme ? grogna Gabriel. Et comment a-t-il réussi à mettre la main sur Angelica ?

— Voyons ce que nous savons, proposa Vane. Sa seule description physique devrait nous aider.

— Le fait qu'il soit écossais également.

Devil leva les yeux vers ses acolytes.

— Je suggère d'essayer de savoir exactement qui il est. Il n'y a pas beaucoup d'Écossais à Londres. Nous avons forcément des relations qui les connaissent.

— Je vais vérifier mes sources dans la City, approuva Gabriel.

— Et moi me renseigner à la Chambre des lords, déclara Devil.

— Pendant ce temps, intervint Demon en échangeant un regard avec Vane, je mènerai mon enquête dans les clubs.

— Arthur, George et moi-même pouvons vous aider, dit Martin. Les plus anciens peuvent se souvenir d'un jeune noble qui ne soit pas très connu en ville.

— Quant à nous, proposa Breckenridge en se tournant vers Jeremy, nous chercherons dans tous les endroits que nous pourrions imaginer.

Devil afficha un air satisfait.

— Si l'un de vous découvre un Écossais correspondant à la description de notre homme, ne faites rien. Envoyez-moi une lettre et nous conviendrons d'un rendez-vous pour déterminer ce qu'il appert que nous fassions.

Tous acquiescèrent.

Voyant que les dames se préparaient à partir, les hommes s'en furent les retrouver. Ils se sentaient beaucoup mieux depuis qu'ils avaient défini un plan d'action — lequel, ils l'espéraient, leur permettrait de mettre la main sur leur mystérieux ennemi.

Chapitre 9

Angelica s'éveilla au moment où l'aube peignait le ciel de rose et d'or. La voiture était plongée dans le silence ; tout le monde dormait encore. Pendant de longues minutes, elle écouta les battements de cœur de Dominic qui tambourinaient doucement contre son oreille. Puis, lentement, elle leva le puissant bras posé sur elle et se redressa.

Elle s'étira et remit en place son chapeau en regardant par la fenêtre. A sa droite, le rocher sur lequel s'élevait Edimbourg dominait la plaine, entouré d'une légère brume qui montait de l'estuaire tout proche. Tandis qu'elle étudiait ce paysage, elle se sentit lentement envahie par un mélange d'attente, d'enthousiasme et de curiosité.

Dominic bougea à son tour, puis se pencha vers elle et regarda par-dessus son épaule.

— Nous sommes presque arrivés.

Il s'écarta d'Angelica et elle leva les yeux vers lui.

— Vous devez être heureux de revoir Edimbourg.

— Pour être honnête, j'ai encore du mal à croire que nous ayons pu arriver aussi loin sans être ralentis par un membre de votre famille ou un de leurs hommes de main.

— Je vous avais dit qu'ils ne songeraient jamais à la malle-poste.

Et pour cause : Angelica se sentait moulue et fourbue. Se tournant de nouveau vers la fenêtre, elle regarda la ville qui s'approchait.

Ils passèrent sous l'arche de l'une des principales auberges de relais un peu avant 7 heures. Après avoir payé le cocher et le garde, Dominic prit son sac et rejoignit Angelica qui trépignait d'impatience en compagnie du reste du groupe. Ils partirent tous ensemble et remontèrent la rue pentue qui menait à la vieille ville.

— Nous sommes dans South Bridge Street, n'est-ce pas ? demanda Angelica.

Dominic acquiesça.

— Vous m'avez dit que vous étiez déjà venue ici.

— Oui, avec mon père et ma mère pour répondre à une invitation d'un de leurs vieux amis.

Elle regarda autour d'elle.

— Nous ne sommes pas restés très longtemps, mais je me souviens de cette rue, et de l'église avec sa grande flèche.

Elle désigna le bâtiment de la tête.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Tron Kirk. Elle se trouve sur High Street. D'est en ouest, Cannongate, High Street et

Lawnmarket forment l'artère principale qui part de Holyrood Palace jusqu'au château.

Angelica le harcela de questions tandis qu'ils remontaient South Bridge Street. Ils tournèrent à droite pour continuer sur Cannongate. Tandis qu'elle ralentissait pour admirer les vitrines des boutiques, Dominic fit signe aux autres de continuer et attendit que la curiosité d'Angelica soit satisfaite et qu'elle vienne le rejoindre. Avec de nouvelles questions.

Il s'y était attendu, mais il n'avait pas prévu une telle énergie, un enthousiasme si débridé. Tout en elle témoignait de son intérêt pour la ville, jusqu'à ses yeux brillants et son visage radieux. Et si, maintenant qu'elle s'était débarrassée de sa nervosité, elle décidait de...

Dominic mit brusquement un terme à ces pensées. Il y reviendrait plus tard. Au cours du voyage, ses appétits s'étaient calmés, remplacés par un besoin croissant de la protéger. Il était inutile de les laisser de nouveau pointer leur nez.

En arrivant à l'angle de Vallen's Close, il hocha la tête en direction de la rue.

— C'est par ici, dit-il.

Angelica le suivit dans la rue pavée. Gagnée par une fervente curiosité, elle dévorait des yeux tout ce qu'elle rencontrait. Aucun jeune homme n'aurait manifesté un intérêt aussi flagrant pour la découverte d'une ville mais, aux yeux d'Angelica, le fait d'adapter son attitude à son déguisement était devenu moins important que de s'imprégner de tout ce qui concernait la vie de Dominic.

La vie qu'elle allait désormais partager avec lui.

Les maisons de Vallen's Close étaient les plus grandes de la ville. Angelica en déduisit qu'elles appartenaient aux aristocrates ; le palais ne se trouvait pas très loin.

Dominic s'arrêta devant une imposante demeure, en ouvrit la grille puis se tourna vers Angelica. Ils remontèrent alors la courte allée et gravirent les cinq marches qui menaient au porche de pierre. Il sentait Angelica impatiente de découvrir ce qui se cachait derrière la lourde porte en chêne. Il étudia la jeune femme quelques instants, puis tendit la main vers le loquet. La porte s'ouvrit en grand.

Un majordome chenu accueillit Dominic avec bienveillance et lui décocha un large sourire.

— Bonjour, monseigneur. Heureux de vous voir de retour.

La joie qui émanait de ses propos en disait long sur le rapport de Dominic avec ses domestiques.

— Merci MacIntyre. Je vous présente Mlle Angelica Cynster.

MacIntyre posa ses yeux bleus sur Angelica. Elle aurait préféré ne pas être habillée en homme, mais elle lui sourit en inclinant poliment la tête.

— MacIntyre.

L'homme la regarda plus longuement que l'imposait la bienséance, puis sourit tout à coup et s'inclina devant elle.

— Bienvenue, mademoiselle Cynster. Nous sommes très heureux de vous accueillir à Glenrae House.

Dominic lui fit signe d'entrer.

Angelica passa le seuil en s'attendant presque à trouver des toiles d'araignée et de la poussière partout. Or elle découvrit un endroit reluisant de propreté. Une odeur citronnée de cire de bonne qualité flottait dans l'air.

Les yeux grands ouverts, elle prit une longue inspiration et soupira de bonheur. Oh ! oui ! Elle se voyait tout à fait maîtresse de ces lieux.

Elle fit quelques pas, puis s'arrêta pour pivoter lentement sur elle-même et appréhender sous

toutes les coutures le large vestibule. MacIntyre ferma doucement la porte puis resta en compagnie de Dominic, à regarder Angelica qui ne cherchait aucunement à cacher son ravissement.

— C'est magnifique, s'extasia-t-elle.

La pièce était parée de tapisseries et de boiseries savamment sculptées. Une corniche en plâtre d'un mètre de largeur courait tout autour de la pièce au-dessus des lambris, arborant des peintures et des portraits dont les cadres sculptés étaient dorés à la feuille d'or. Partout ailleurs, les murs étaient lambrissés et tout le mobilier — que ce soit la table ronde au centre de la pièce, les deux fauteuils à haut dossier qui trônaient de part et d'autre de la cheminée ou les diverses tables basses et consoles — était en chêne et brillait d'une teinte chaude et profonde. Les sculptures qui ornaient la balustrade et les pilastres du large escalier montant à l'étage rappelaient la frise qui parait le manteau de la cheminée.

Malgré la quantité de bois de la même teinte, la pièce vibrait de couleurs. Une belle flambée crépitait dans la cheminée et projetait un halo jaune pâle sur les tapisseries chamarrées, les rideaux en velours et les coussins rubis, en harmonie avec les tapis d'orient qui couvraient le sol. Le résultat était chaleureux et accueillant.

Une porte au fond du hall s'ouvrit sans bruit et Dominic tourna la tête en souriant.

— Et voici Mme McCutcheon, qui veille sur ce lieu avec MacIntyre.

Une femme grande et mince, avec un joli visage, s'avança vers Dominic et s'inclina devant lui.

— Heureuse que vous soyez de retour, monsieur.

Mme McCutcheon se tourna vers Angelica et fit la révérence.

— Et je vous souhaite la bienvenue, mademoiselle. J'espère que votre séjour chez nous vous sera agréable.

— J'en suis sûre, répondit Angelica avec un sourire.

Un petit groupe de personnes étaient venues se mettre en ligne derrière Mme McCutcheon.

MacIntyre s'avança.

— Je vous présente Cora, mademoiselle. C'est notre intendante. Et voici Janet...

Dominic n'avait pas eu le temps d'informer ses gens sur le statut d'Angelica, mais les autres avaient dû les renseigner. En effet, sa stratégie consistant à ne pas avoir encore accepté d'épouser Dominic ne regardait qu'eux deux. Avec grâce et sincérité, Angelica salua les trois bonnes, les deux valets, la cuisinière, une fille de cuisine et un garçon de courses. A la fin des présentations, Dominic vint se placer à côté d'Angelica et ils se tournèrent ensemble face au personnel.

— Madame McCutcheon, voulez-vous bien montrer sa chambre à Mlle Cynster ?

Dominic se tourna vers Angelica.

— Nous pourrions prendre le petit déjeuner dans une heure, si cela vous convient ?

— Tout de suite, monsieur.

Mme McCutcheon s'avança vers Angelica.

— Les chambres sont prêtes et le repas aussi.

Elle se tourna vers Janet.

— Je suis certaine que Mlle Cynster appréciera un peu plus d'eau chaude dans son bain.

Un bain ?

— Ce serait merveilleux, approuva Angelica en souriant.

Elle se serait damnée pour un bain chaud.

Mme McCutcheon approuva d'un signe de tête et lui fit signe d'avancer vers l'escalier.

Angelica fit quelques pas et aperçut Dominic, en compagnie de MacIntyre, qui s'apprêtait à partir vers un des couloirs de la maison. Pour une fois, elle contint sa curiosité. Elle pourrait explorer la demeure plus tard, mais d'abord...

Elle ralentit le pas et attendit que Mme McCutcheon vienne la rejoindre.

— Je ne vous remercierai jamais assez d'avoir pensé à un bain, et encore moins de l'avoir tenu prêt.

— Oh ! je me suis dit que vous voudriez absolument vous débarrasser de la saleté du voyage, et rien ne vaut un bon bain pour cela.

— Je ne peux que vous approuver.

Angelica leva les yeux vers l'étage.

— Quels appartements m'avez-vous préparés ?

— La suite de la comtesse, bien évidemment. Monsieur nous a demandé avant de partir pour Londres de tout préparer pour sa future épouse.

C'était donc ainsi que tout le personnel avait su.

Dominic aimait vraiment tout prévoir. Il avait également tendance à partir du principe que tout se passerait exactement comme prévu.

En haut des marches, Mme McCutcheon conduisit Angelica vers deux portes situées au bout d'un couloir. Elle s'arrêta, fit face à Angelica et l'étudia ouvertement de son œil scrutateur.

Sans se départir de son sourire, Angelica attendit patiemment qu'elle finisse son examen puis l'interrogea du regard.

Mme McCutcheon finit par esquisser un léger sourire.

— Je crois que vous ferez l'affaire. Il a besoin d'une femme avec un tempérament de feu et une volonté aussi forte que la sienne.

Elle contempla les cheveux d'Angelica.

— Je dois reconnaître qu'il en a trouvé une, conclut-elle.

— Oui, vous avez raison, dit Angelica en pouffant. Soyez rassurée, madame McCutcheon, vous êtes dans le vrai.

— Eh bien, dans ce cas, vous serez parfaitement à la hauteur.

La femme tenta de prendre un air sévère, en vain. Elle ouvrit la porte et invita Angelica à entrer.

— Voyons maintenant ce que nous pouvons faire avec votre bain.

* * *

Un peu plus d'une heure plus tard, Angelica descendit, vêtue de sa robe de bal en soie turquoise et de son fichu. Brenda avait repassé ses vêtements, mais Angelica avait beau se sentir propre et présentable, elle n'était pas à l'aise dans cette robe du soir. Si jamais un visiteur se présentait, ce qui était improbable, elle se sentirait parfaitement stupide.

— Des robes, déclara-t-elle après être entrée dans le salon du petit déjeuner en suivant les précieuses indications de la bonne. J'ai besoin de robes. Nous étions convenus que nous en achèterions à Edimbourg.

MacIntyre lui tira le fauteuil en bois de plus petite taille à l'autre bout de la table. Angelica accepta son aide avec le sourire puis leva les yeux vers Dominic.

— Je suis certaine que vous pouvez m'indiquer l'adresse de quelques couturières de qualité.

Dominic soutint son regard vert et or.

— Je vous dresserai une liste.

— Parfait.

Elle se servit un toast.

— Qu'avez-vous prévu, maintenant ?

Dominic posa son journal et saisit sa tasse à café. Il but une gorgée en mettant de l'ordre dans son esprit.

— Notre séjour ici doit être aussi court que possible. Nous allons tout organiser en fonction du temps passé à Edimbourg et en prévision de notre voyage jusqu'au château, puis réfléchir à tout ce qui pourrait convaincre plus facilement Mirabelle de nous rendre la coupe.

Il la scruta avec plus d'insistance.

— Vous allez donc acheter vos robes et tout ce dont vous avez besoin. Pendant ce temps, je vais me charger de vous trouver un cheval et de gérer des affaires qui ne peuvent pas attendre. J'aimerais abattre autant de travail que possible afin de pouvoir consacrer les semaines à venir à la coupe.

Angelica mordit dans son toast à la confiture, puis demanda :

— Combien de temps nous faut-il pour arriver au château ? Et pouvez-vous me dire comment il s'appelle ? Je ne me souviens pas que vous me l'ayez dit.

— Mheadhoin Castle. Il se trouve sur une île de Loch Beinn a'Mheadhoin, à l'est de Glen Affric. Quant au temps qu'il va nous falloir pour y arriver...

Il la contempla longuement.

— Cela dépendra de vos qualités de cavalière.

— Partez du principe qu'elles sont bonnes. De fait, je ne serai pas celle qui sera à la traîne.

Angelica le regarda droit dans les yeux.

— Dites-moi combien de temps il vous faut, vous et vos gens, pour arriver au château aussi vite que possible.

A la manière dont il hésita, Angelica comprit qu'il était sceptique quant à ses qualités de cavalière. Mais elle pourrait le convaincre en chemin.

— En partant de bon matin, et en voyageant seul, je peux y être en trois jours. En groupe, nous pouvons faire le voyage en quatre jours.

— Il faut tant de temps ?

Elle n'avait pas réalisé que le château se trouvait si loin.

— La route est en bon état, mais nous n'allons pas pouvoir changer de chevaux. Il va donc falloir pousser nos montures, et chevaucher du lever du soleil à la tombée du jour. Tous les jours.

Cette idée ne la dérangeait pas.

— Hm. Parfait. Comme nous avons besoin de partir aussi vite que possible et que la fabrication des nouvelles robes risque de prendre du temps, je vais devoir m'y atteler sans tarder. Toutefois...

Elle désigna sa robe de bal.

— Je ne peux pas me montrer en public de cette façon en plein jour, et personne ici ne peut me prêter de robe, pas pour me rendre chez des couturières.

Après quelques instants de réflexion, elle avança :

— Janet a à peu près la même taille que moi. Je pourrais l'envoyer m'acheter une robe de ville toute prête. Ensuite, je serai en mesure d'aller rendre visite aux couturières.

— A condition de dire exactement à Janet ce que vous désirez.

— Je suis certaine nous nous entendrons bien sur ce point. Donc... quel est mon budget pour m'habiller ?

Il soutint son regard avant de répondre :

— Si je vous donne carte blanche, choisirez-vous quelque chose d'exorbitant juste parce que vous le pouvez ?

— Evidemment non. Je vous promets de garder votre statut et votre rang à l'esprit.

Il pouffa doucement et baissa les yeux.

— Dites simplement aux couturières de m'envoyer les factures ici, à Glenrae House.

— Si je comprends bien, elles connaissent votre adresse ?

Il la considéra de nouveau, mais n'ajouta rien.

— Très bien.

Retrouvant son sérieux, elle fit des calculs.

— Pendant combien de temps allons-nous rester ici ?

— Cela dépendra du temps qu'il vous faudra pour constituer votre garde-robe.

— Vous me mettez au défi ? demanda-t-elle en écarquillant les yeux. Vous ai-je déjà dit à quel point j'aimais les défis ?

— Non, mais je suis certain que je vais bientôt le découvrir.

* * *

— Bien ! s'écria Angelica. Nous n'avons plus besoin que d'un seul jour.

Elle laissa Dominic l'aider à prendre place en bout de table dans la plus petite des deux salles à manger — la plus grande pouvait facilement accueillir une trentaine de personnes. Angelica se sentait étrangement fière d'elle.

— Cet après-midi, je suis allée rendre visite à trois couturières de votre liste, et toutes m'ont juré que les robes que j'ai commandées seront prêtes au plus tard demain en fin d'après-midi.

Elle déplia lentement sa serviette.

— La première robe devrait m'être livrée demain matin afin que je puisse sortir acheter les autres accessoires dont j'ai besoin.

Elle leva les yeux vers Dominic tandis qu'il s'asseyait dans son fauteuil.

— Dites-moi. Habillée en jeune femme, dois-je éviter de me faire remarquer ou bien puis-je déambuler et faire mes achats à ma guise ?

Dominic réfléchit à la question pendant que l'on servait la soupe.

— Votre famille a dû justifier votre absence. Ils n'ont pas dû annoncer publiquement votre disparition.

— En effet. Je leur ai demandé d'inventer une histoire plausible, et dernièrement nous sommes devenus plutôt doués en la matière.

Dominic hocha la tête.

— C'est exactement là où je voulais en venir. Il n'y a donc aucune raison de penser que quelqu'un qui ne soit pas dans la confidence trouve étrange de vous voir ici. Il croira que vous êtes en visite dans votre famille ou chez des amis. Vous ne songerez à vous cacher et à revenir ici en toute hâte que si vous croisez un membre de votre famille ou une personne assez proche pour être informée de votre disparition, et susceptible de donner l'alarme.

— Très bien. Je peux donc aller et venir comme bon me semble tout en gardant l'œil ouvert. Cette décision étant prise, ils purent commencer leur repas.

Angelica était particulièrement ravie de la qualité des plats. Elle avait déjà gagné la confiance de Mme McCutcheon et de Janet, et travaillait maintenant à mettre MacIntyre dans sa poche. Mais globalement, tout le personnel s'était montré prêt à l'accepter comme sa future maîtresse et à lui accorder l'autorité qui revenait à la comtesse de Dominic.

A certains égards, elle tenait déjà les rênes de la demeure, mais elle s'efforçait d'exercer son pouvoir avec tact. Elle avait toujours comparé la direction du personnel à celle d'un attelage de chevaux. Il fallait faire en sorte que tous aillent au même rythme et dans la même direction, sachant que l'on obtenait de bien meilleurs résultats si l'on ne tirait pas trop fort sur les rênes.

Au fil du dîner, sa satisfaction ne fit que croître. Elle se demanda si Dominic avait remarqué le moindre changement dans la cuisine qu'il goûtait ce soir.

Lorsqu'ils terminèrent le plat principal, il s'adossa au dossier de son fauteuil et contempla les restes de sa pintade dans son assiette.

— Ce repas était excellent. Je ne me souviens pas en avoir mangé de meilleur. Il faudra que je complimente la cuisinière.

— Vous avez raison. La cuisinière transmettra ensuite vos compliments à votre nouvelle aide-cuisinière, qui décidera qu'il s'agit d'une excellente maison où ses compétences sont appréciées.

Dominic fit une pause et demanda :

— J'ai une nouvelle aide-cuisinière ?

L'ange au bout de la table hocha la tête, manifestement très fier de lui.

— Pendant que j'attendais que Janet revienne avec ma robe, je suis allée m'entretenir avec Mme McCutcheon et MacIntyre. Nous sommes convenus que, pour faire face à nos futurs besoins, il fallait embaucher une aide-cuisinière. La cuisinière connaissait une excellente candidate qui avait reçu plusieurs propositions d'embauche et ne savait pas laquelle accepter.

Angelica sourit, et son regard émeraude et or s'éclaira.

— Vous venez donc de voler l'aide-cuisinière formée en France que le comte et la comtesse d'Angus croyaient avoir conquise.

Ainsi, les gens se battaient pour une aide-cuisinière ?

— J'ignorais que..., commença Dominic avec un geste de la main. Non, oubliez ce que je viens de dire. Vous pouvez diriger cette demeure comme vous le souhaitez tant qu'il n'y a pas de mutineries entre les rangs.

— Je vous garantis qu'il n'y en aura pas, dit-elle en feignant de prendre la mouche.

Mais les fossettes sur les joues d'Angelica l'assurèrent qu'elle n'était pas offensée.

Jamais Dominic n'avait eu de tels échanges avec une femme. Jamais il ne s'était entretenu ainsi de choses de la vie quotidienne, jamais il n'avait été mêlé à ces courtes joutes verbales rehaussées de défis, de rires et de franche camaraderie.

Mitchell était mort depuis presque quatre ans et personne n'avait jamais pris la place de son cousin, mais son étonnante future épouse semblait se créer son propre espace dans son univers intime si fermé.

Et voir avec quelle efficacité et quel entrain elle s'était glissée dans la peau de sa future comtesse était également rassurant.

Dominic étudia Angelica pendant que l'on servait le dessert. Lorsque MacIntyre se fut retiré, il

lui demanda :

— Vous aimez gérer le personnel, et toutes les tâches que cela implique ?

— Bien sûr. C'est... Si votre rôle est de gérer un domaine et tout ce qui y a trait, le mien est de gérer vos maisons et tout ce qui y a trait.

Elle leva sa cuiller.

— C'est dans ce sens que j'ai été élevée, et c'est exactement ce que j'espérais faire de ma vie.

Et maintenant, c'est ce qui m'est proposé.

Elle posa des yeux brillants sur lui.

— Je vous ai dit que j'aimais relever des défis, mais je dois reconnaître que vos gens sont tous extrêmement efficaces.

Elle était dans son élément et elle le savait. Toute la culpabilité qu'il éprouvait encore de l'avoir obligée à l'aider et à l'épouser — de l'avoir kidnappée et empêchée de faire ses propres choix, et même de l'avoir arrachée à une vie qu'elle aurait pu préférer — s'évanouit.

Par chance, ou par un fortuné hasard du destin, il lui avait offert quelque chose qu'elle espérait et dont elle avait besoin. Le fait de devenir sa comtesse lui offrirait la vie à laquelle elle aspirait, et Dominic se sentait soulagé et heureux à cette idée.

Léchant sa dernière goutte de crème anglaise, Angelica soupira puis leva les yeux vers Dominic.

Il avait déjà vidé son assiette et s'était adossé à son siège en la contemplant, comme il le faisait souvent.

Elle n'était pas surprise de le voir l'observer de la sorte ; il essayait d'apprendre à lire en elle, à la comprendre, peut-être à tenter de prévoir ses faits et gestes pour mieux la contrôler.

— En supposant que, comme cela semble être le cas, nous puissions quitter Edimbourg après-demain, dit Angelica en souriant, quel sera notre itinéraire jusqu'au château ?

Il prit un temps, puis décroisa ses longues jambes et se leva.

— Vous préférez aller dans la bibliothèque ou bien rester dans le salon ?

— J'aime les bibliothèques.

Et elle rêvait de visiter son domaine.

Il tira la chaise d'Angelica et lui offrit son bras.

Ravie, elle le saisit et en apprécia la fermeté. Puis elle se laissa entraîner hors de la salle à manger.

Ils traversèrent le hall d'entrée et longèrent un couloir jusqu'à la bibliothèque.

Elle ne lui avait pas menti, elle aimait les bibliothèques. Et celle-ci incarnait tout ce qu'elle préférait dans ces lieux : la beauté, la fonctionnalité et le confort. Les murs étaient tapissés d'étagères vitrées remplies de volumes en cuir. Leurs titres étaient gravés en lettres d'or et d'argent sur la tranche tandis que les couvertures créaient un patchwork de couleurs pastel. Comme dans le reste de la maison, les tons chauds du chêne prédominaient. Le long du mur, à intervalles réguliers, de grands rideaux en velours actuellement tirés sur la nuit laissaient deviner de larges fenêtres qui, dans la journée, dispensaient des flots de lumière. Sur quoi donnaient-elles ? se demanda Angelica. Elle ne s'était pas encore aventurée dans les jardins qui bordaient la grande demeure.

Un feu crépitait agréablement dans la cheminée, face aux fenêtres, ses flammes projetant une douce lueur jusqu'au fond de la pièce.

Le bureau qui trônait dans la bibliothèque était plus grand, plus ouvragé, et montrait plus de signes d'usure que celui de Londres. Il était jonché de papiers de toutes sortes : des contrats

juridiques, des lettres, des commandes, des factures.

Elle put s'en rendre compte en suivant Dominic vers l'un des deux grands fauteuils tournés face au bureau.

Deux lampes assorties y étaient déjà allumées.

Angelica se laissa tomber sur le siège et regarda Dominic contourner le bureau. Il ouvrit un tiroir, sortit une carte puis revint vers Angelica et tira une petite table basse entre les fauteuils avant de prendre place et de déployer le plan devant eux.

— Voici notre itinéraire. Nous partirons d'Edimbourg en ferry pour traverser le firth, puis nous irons à Perth, Pitlochry, Drumochter et Kingussie jusqu'à Inverness. De là, nous bifurquerons vers l'ouest et passerons vers Eskdale et Strathglass. Cannich est la dernière ville que nous traverserons avant d'atteindre le Loch Beinn a'Mheadhoin et le château.

Dominic se redressa et laissa le temps à Angelica de se familiariser avec la route. Lorsqu'elle leva la tête, il lui demanda :

— Vous m'avez dit que vous saviez monter à cheval, dit-il, mais à quel point ? Soyez honnête, c'est important. Je ne peux pas vous chercher une monture qui vous convienne sans connaître vos aptitudes de cavalière. Lorsque nous serons au nord d'Edimbourg, nous n'aurons plus aucune occasion de trouver un cheval de remplacement digne de ce nom.

Elle lui lança un regard exaspéré.

— Je suis une Cynster, déclara-t-elle. Nous savons tous monter à cheval, et même très bien. C'est inscrit dans nos gènes.

Dominic la fixa longuement.

— Eliza.

Angelica fit la grimace.

— Elle est l'exception qui confirme la règle. Vraiment, je ne connais personne d'autre de notre famille qui ne soit pas un excellent cavalier.

Il hocha la tête après plusieurs secondes.

— Très bien. Je partirai du principe que vous serez au moins capable d'avancer au même rythme que Brenda et Griswold. Ce sont les plus lents de notre groupe, et ils avancent très vite.

Il eut la très nette impression qu'elle se mordait la langue, mais, après une seconde, elle acquiesça et il continua :

— Heureusement, cela signifie que nous allons pouvoir chevaucher pendant tout le voyage. Utiliser une voiture sur ces routes nous aurait beaucoup ralenti.

— Vous allez louer un cheval dans une écurie d'Edimbourg ?

Dominic hocha la tête.

— Dans ce cas, j'aimerais une bête d'au moins un mètre cinquante au garrot, mince et agile plutôt que musclée, et avec un peu de caractère.

Elle lui décocha un regard à la fois sérieux et direct.

— Etant donné que nous allons devoir avancer vite, il est inutile de louer un cheval fatigué. Mais gardez à l'esprit que plus l'animal est leste, plus il est rapide.

Etait-elle vraiment en train de lui donner une leçon sur les chevaux ? songea Dominic, qui n'en revenait pas.

— Je garderai vos préférences en tête et je verrai ce que je peux vous trouver.

— Parfait, dit-elle en reportant son attention sur la carte. Où comptez-vous vous arrêter pour la

nuit ?

— A Perth, puis à Kingussie si cela est possible, car arriver en un jour dans cette ville suppose un voyage très pénible. Ensuite, nous ferons nuit à Inverness. De là, il nous faudra trois à quatre heures pour arriver à Cannich, et une heure de plus pour atteindre le château. Naturellement, cela dépendra du temps, mais on dirait que le soleil est au beau fixe. Les routes devraient être sèches.

Angelica étudia le plan — lorsqu'elle partait en voyage, elle aimait savoir où elle allait.

Dominic jeta un coup d'œil vers les documents posés sur son bureau puis resta assis dans le fauteuil à la regarder.

Après s'être repérée géographiquement, Angelica se concentra sur des questions plus personnelles et immédiates. Si Dominic avait besoin de travailler ce soir, elle devait le laisser. Mais elle avait également décidé qu'il fallait qu'ils se rapprochent physiquement avant d'arriver au château. Que devait-elle faire ?

La réponse lui paraissait évidente.

Elle se tourna vers Dominic.

— Je pense que je vais me retirer, dit-elle en se levant. Nous n'avons pas beaucoup dormi ces dernières nuits.

Comme elle s'y attendait, Dominic se pencha en avant et déplaça la table basse vers le bureau pour lui permettre de passer, puis se redressa avec la carte à moitié pliée dans la main. Le bureau était derrière lui et la petite table était sur le côté.

Angelica devait passer devant Dominic pour se diriger vers la porte. Elle fit un pas en avant puis s'arrêta. Tout près de lui.

Elle leva la tête et le regarda dans les yeux en souriant, comme pour lui souhaiter bonne nuit. Mais elle s'approcha de lui, passa une main derrière sa nuque et l'attira vers elle en se hissant sur la pointe des pieds avant de poser ses lèvres sur les siennes.

L'espace d'un instant, elle savoura le choc qui le tétanisa, puis...

Ce fut l'explosion.

Un feu brûlant se répandit en eux, autour d'eux. Les flammes enflèrent, faisant rage dans son corps et à travers celui de Dominic jusqu'à les embraser tous les deux.

Ce n'était plus elle qui l'embrassait, mais lui qui la dévorait.

Il déploya sa large main dans ses cheveux et tint délicatement sa tête pour prolonger leur baiser, la retenant captive pendant que ses lèvres affamées, avides et impatientes écrasaient les siennes.

La puissance de ce déchaînement la paralysa. Elle avait l'impression que Dominic avait attendu ce moment, qu'il l'avait anticipé et désiré, mais que tout comme elle il s'était contenu.

Maintenant, toute retenue avait disparu.

La langue de Dominic passa la barrière de ses lèvres ouvertement aguicheuses, la mettant agressivement au défi. D'instinct, elle les écarta et sentit un plaisir nouveau lorsque sa langue caressa audacieusement la sienne et s'empara de sa bouche.

Les lèvres dures et exigeantes de Dominic glissèrent sur les siennes, la goûtant et la savourant avec fougue. Sa langue l'explorait en déclenchant en elle des aiguillons de désir brûlants. Ses sens étaient en ébullition, à lui en faire perdre la tête.

Peut-être était-ce elle qui avait eu l'audace d'entreprendre cet échange, mais elle ne ressentit aucune réticence dans la réponse de Dominic. Il l'embrassait comme il le désirait et la dévorait sensuellement. Il n'aurait pas pu le dire plus clairement, avec plus d'audace et de fermeté. Et,

pendant que le cœur d'Angelica s'emballait, son corps se délectait de ces caresses.

Dominic avait posé une main au bas de son dos et Angelica en ressentait la brûlure à travers la soie de sa robe. Dominic bougea légèrement et son baiser s'adoucit. Grâce à ce qui lui restait de lucidité, elle comprit qu'il s'était assis sur le bureau pour réduire leur différence de taille, et qu'il l'avait attirée entre ses cuisses.

La femme audacieuse qui était en elle s'en réjouit. Maintenant, elle pouvait lui rendre son baiser et lui retourner avec plus de fermeté ses caresses diaboliquement sensuelles. Elle n'avait peut-être pas beaucoup d'expérience, mais si Dominic en était capable, alors elle aussi. Calquant ses gestes sur les siens, elle s'attela à lui rendre chacune de ses faveurs.

Elle avait posé les mains sur ses larges épaules, et décida de plonger ses doigts dans ses boucles noires pour se laisser quelques instants distraire par leur douceur. Elle joua avec ses cheveux, serra Dominic contre elle et déposa un baiser délibérément enjôleur sur ses lèvres. Puis elle relâcha son étreinte et partit à la découverte de son corps. Elle caressa délicatement ses joues, suivit la ligne de sa mâchoire virile et posa les mains sur son col avant de les redéployer sur ses larges épaules, se délectant de leur fermeté.

Elle orienta ensuite son baiser pour partir à la conquête d'un autre territoire, plus profond et intime, attirant de nouveau brusquement son attention vers la communion brûlante de leurs bouches. Jamais elle n'avait embrassé un homme comme cela, jamais elle n'avait imaginé qu'un simple baiser puisse se transformer en un échange aussi passionné, ni que le désir, tel un nectar, puisse la rendre ainsi captive, physiquement comme intellectuellement. Soudain, rien au monde n'avait plus d'importance. Tout était devenu secondaire.

Ce qu'ils partageaient et qui s'épanouissait entre eux était ce qui importait le plus.

Ça, et la lave de désir qui se répandait dans leurs veines.

Fugacement, elle sentit le collier brûler sa peau sous son fichu, et le pendentif s'alourdir entre ses seins. Mais ce n'était sans doute que le fruit de son imagination.

* * *

Dominic n'avait pas vu venir ce baiser. Même dans ses rêves les plus fous, jamais il n'avait pensé que, sous l'effet d'un seul baiser, Angelica serait capable de venir à bout du contrôle qu'il avait mis plus de dix ans à s'imposer et à perfectionner. Le premier contact avec ses lèvres avait percé ses défenses pour atteindre une partie de lui-même soigneusement gardée et verrouillée à double tour. Le chasseur avait répondu à cet appel et mis de côté son esprit rationnel pour céder à une irrésistible impulsion, celle de capturer, séduire et posséder sa proie.

Son esprit n'était plus obsédé que par une seule chose : la posséder, elle.

Il s'était dit qu'elle allait s'enfuir et par conséquent les sauver tous les deux, mais non. Loin d'être raisonnablement effrayée par la puissance de la passion qu'ils avaient déchaînée, la petite effrontée l'invitait à aller de l'avant, comme s'il lui tardait d'être couchée sous son corps.

Si aucun des deux ne reprenait très vite ses esprits, c'est ainsi qu'elle finirait, mais plutôt sur son bureau.

Cette pensée lui arracha un grognement dont le bruit mourut dans leur baiser.

Angelica l'entendit mais l'embrassa avec plus de fougue encore.

L'ange s'était-il transformé en sirène ? Dominic en était réduit à se battre pour retrouver le

contrôle de lui-même.

Mais la saveur des lèvres d'Angelica, un mélange délicieux de sucre et d'épices, n'était pas faite pour l'aider.

Pas plus que la chaleur de son corps souple pressé fermement contre le sien.

Quant à ses caresses douces et sensuelles qui embrasaient sa peau...

Pendant de longues minutes, cette bataille intérieure fit rage en lui. En gardant ses lèvres sur les siennes, tandis que ses sens lui en demandaient toujours plus, Dominic craignait d'être perdant et de ne plus être capable de faire machine arrière avant de...

Il prit une inspiration et fouilla désespérément dans son esprit. Deux images s'imposèrent alors à lui : celle de Bryce et de Gavin d'un côté, et celle de son clan de l'autre.

D'un seul coup il retrouva le contrôle de lui-même. Alors, domptant enfin le désir compulsif qui battait dans ses veines, il s'arracha à leur baiser.

Le souffle court, il posa les yeux sur Angelica.

Il attendit de voir ce qu'elle allait faire, sans la moindre idée de la manière dont elle allait réagir.

Elle ouvrit lentement les paupières, dévoilant ses prunelles vertes pailletées d'or. Puis ses lèvres humides et gonflées s'incurvèrent légèrement.

— Je vais vous laisser travailler, dit-elle d'une voix grave et rauque.

Elle soutint son regard quelques instants puis s'arracha à ses bras.

Dominic se redressa tandis qu'elle se dirigeait vers la porte.

Juste avant de sortir, elle se tourna vers lui.

— On se verra demain matin.

Elle referma doucement la porte derrière elle.

Dominic resta debout, tendu comme un arc, les yeux fixés sur le battant, résistant désespérément à l'envie de la suivre.

Le fait qu'elle n'ait pas cherché à l'aguicher en prononçant ces derniers mots l'aida à vaincre cette bataille intérieure.

Les dents serrées, il contourna péniblement le bureau et se laissa tomber sur son fauteuil en contemplant les nombreux documents qui réclamaient son attention.

Pourtant, tout en lui était rempli par le souvenir d'Angelica.

Et par cette étape qu'elle avait décidé de franchir.

Il avait attendu qu'elle formule ses souhaits, qu'elle lui lance une invitation claire et directe. Il aurait dû se douter que les demi-mesures ne lui ressemblaient pas.

Il aurait aimé la satisfaire, où et quand elle le souhaitait mais... Plus que jamais, le fait de différer l'aspect physique de leur future union lui sembla non seulement plus sage mais décisif.

Il tapota le bureau du bout des doigts en réfléchissant à un moyen de contourner le problème, et essaya de se convaincre que s'il n'avait pas pu se dominer, c'était uniquement parce qu'elle l'avait pris par surprise. La prochaine fois, les choses seraient différentes.

Ou bien elles ne le seraient pas...

Il ignorait pendant combien de temps il serait capable de se contrôler avec elle. Il s'était senti tellement envoûté par Angelica en ces instants brûlants. Les Cynster auraient très bien pu faire irruption dans sa maison sans qu'il s'en aperçoive.

De longues minutes passèrent avant qu'il tende la main vers une feuille de papier vierge.

— Maudite femme ! grogna-t-il.

Elle lui avait déjà fait perdre le contrôle de lui-même une fois. Il ne la laisserait plus jamais recommencer.

La mâchoire serrée, il saisit sa plume, la plongea dans l'encrier et écrivit toutes les raisons pour lesquelles il ne pouvait, et ne devait pas encore, coucher avec sa future comtesse.

* * *

Les yeux tournés vers le dais, Angelica était allongée dans le somptueux lit à baldaquin qui trônait dans la chambre de la comtesse.

Elle savait ce qu'était le contrôle de soi et le mettait constamment en pratique. Or, pendant ce baiser, elle ne s'était plus dominée. Cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Pas plus maintenant que pendant leur étreinte, mais Dominic... Tout au long de leur baiser passionné, elle avait senti qu'il ne se contrôlait plus. Et pourtant il avait fini par se ressaisir pour redevenir maître de lui-même.

Cela la troublait.

D'autant qu'il l'avait laissée partir, l'avait laissée s'échapper de ses bras sans manifester l'envie de prolonger ce moment.

— Hm.

Les doigts serrés autour du pendentif en quartz rose, elle se demanda ce qu'elle devait en déduire.

Malgré tout, elle se sentait satisfaite de son avancée. Elle n'avait pas voulu que les choses aillent plus loin, pas ce soir. D'ailleurs, elle était reconnaissante à Dominic d'avoir été capable de se ressaisir et de faire machine arrière, car elle avait le vague sentiment qu'elle-même n'aurait pas pu le faire. Après ces trois nuits passées dans la diligence, elle n'était pas au meilleur de sa forme, et elle voulait être parfaite pour sa première fois.

Or maintenant qu'elle avait pris connaissance de l'itinéraire jusqu'au château, de la durée de leur voyage et de l'endroit où ils allaient s'arrêter chaque nuit, elle était encore plus convaincue de la justesse de sa décision. Il fallait qu'elle soit reconnue comme la comtesse de Dominic, sauf par le nom, avant qu'ils arrivent au château. Dès qu'ils entreraient dans la forteresse, ils se concentreraient uniquement sur la coupe. Ils étaient faits ainsi. Ils avaient tous deux conscience de leur devoir et de la nécessité de s'attaquer d'abord aux choses les plus importantes. Une fois au château, ils n'auraient plus le temps d'explorer la part physique de leur union. Or si ce lien était déjà en place, ils pourraient puiser leur force dans la profondeur de leur affection.

Dans l'amour qui découlerait de leur désir.

— Donc... demain soir.

Demain soir, elle prendrait d'assaut son château. L'interlude qu'elle venait de vivre avec lui était très encourageant et lui avait montré la marche à suivre.

— Il va falloir le prendre par surprise et faire tomber l'arrogant comte de Glencrae de son piédestal si je veux arriver à mes fins, murmura-t-elle pour elle-même.

Cette idée la fit sourire.

— Encore un nouveau défi.

Elle sourit plus largement en se tournant sur le côté, puis se roula en boule pour récupérer toutes les heures de sommeil perdues, passées et à venir.

Chapitre 10

Il est beaucoup plus facile de contrôler les élans de la passion et du désir dans la lumière froide et crue du matin. Dominic attendit qu'Angelica vienne le rejoindre à la table du petit déjeuner, puis fit signe à MacIntyre de se retirer.

Une fois la porte fermée, il contempla Angelica à l'autre bout de la table ; elle étalait de la confiture sur le toast qu'elle prenait tous les matins. Lorsqu'elle leva les yeux vers lui, il soutint son regard et dit d'une voix monocorde :

— Notre échange d'hier soir était fort déraisonnable. Puisque vous avez été l'instigatrice de cet incident, n'espérez pas que je m'en excuse. Même si j'ai de mon plein gré participé à cet échange, et étant donné combien il est important pour nous et pour tant d'autres que je récupère la coupe, il serait préférable d'éviter toute forme d'intimité avant d'avoir atteint cet objectif.

Elle le fixa d'un œil dépourvu d'expression un long moment, puis cligna des paupières et observa attentivement son visage, comme si elle l'analysait lui, et non pas ses paroles.

— Est-ce réellement votre opinion ? Ou bien dois-je cette déclaration à ce qui s'est passé hier soir ?

Dominic tenta de rester impassible, sans y parvenir complètement.

— Hier soir, nous avons eu la preuve irréfutable que nous devons garder une distance raisonnable. Je... nous... ne pouvons pas nous laisser distraire de notre objectif si primordial. En revanche, plus tard, nous aurons tout le temps nécessaire pour consacrer toute notre attention à cet aspect de notre relation.

— Hm. Il existe donc un espoir que nous consacrons le temps nécessaire à cet aspect de notre relation, répéta-t-elle.

Il serra les mâchoires : ce n'était pas le moment de répondre à une telle provocation. Il patienta, mais le regard d'Angelica était devenu distant. Elle mâchait distraitement son toast, perdue dans des pensées dont il ignorait la teneur.

Une minute entière s'écoula avant qu'il intervienne.

— Vous êtes donc d'accord ? Plus d'intimité jusqu'à ce que nous ayons récupéré la coupe ?

Angelica sursauta légèrement.

— Que dites-vous ?

Elle se concentra de nouveau sur son visage.

— Oh ! oui, si tel est votre souhait.

Elle haussa les épaules.

— Loin de moi l'idée de vous contredire, conclut-elle.

Il observa ses traits, dépourvus de toute émotion, comme si leur discussion tournait autour d'un événement banal.

Dominic était perdu, ne sachant comment interpréter son attitude.

Bientôt, une immense frustration l'envahit. Il n'était pas certain d'avoir contenu tous ses élans et n'avait aucune envie de pousser la discussion plus avant, encore moins avec elle. Il repoussa sa chaise et se leva.

— J'ai des affaires à régler en ville, près du château. Nous nous verrons au déjeuner.

— Oui, très bien, dit-elle en soulevant le couvercle de la théière. Pouvez-vous m'envoyer MacIntyre ? Je prendrais bien encore du thé.

Il traversa la pièce les dents serrées, sans savoir vraiment qui avait gagné cette manche.

* * *

Lorsque le laird revint de son rendez-vous à Edimbourg avec son agent, Brenda et Angelica se trouvaient dans High Street, de l'autre côté de Tron Kirk, en train d'observer l'architecture de sa flèche.

Angelica l'aperçut au moment où il traversait la rue et son visage s'éclaira. La légère irritation qui avait suivi leur entretien du matin s'évanouit alors. Son sourire et son regard étaient ceux d'un ange, et elle se servait des deux sans vergogne. Mais tant que ses sourires lui étaient destinés, Dominic ne pouvait pas lui en vouloir.

Tout bien réfléchi, leur échange autour du petit déjeuner avait été une querelle sans l'être réellement. Angelica n'était pas particulièrement d'accord avec sa position, mais au moins elle l'avait entendue. Ce qu'elle ferait ensuite... n'était plus de son ressort. Il allait devoir attendre et contrer la moindre tentative, ce qui, étant donné sa grande expérience, ne devrait pas être trop difficile.

Le fait d'avoir parlé des ventes de whisky avec son agent avait eu un effet calmant.

— Avez-vous terminé de régler vos affaires ? lui demanda Angelica.

Elle leva vers lui sa tête couronnée de feu, coiffée d'un ravissant bonnet, et l'étudia tandis qu'il s'arrêtait près d'elle.

— Oui, je suis en chemin pour aller voir des chevaux. Les écuries se trouvent près du palais. Je peux vous raccompagner à pied.

Il contempla son nouvel accessoire, une jolie ombrelle finement travaillée qu'elle portait fermée.

— A condition, bien sûr, que vous ayez terminé vos achats et que vous alliez dans cette direction, ajouta-t-il.

Il n'était que 11 heures. Si elle préférait rester faire des achats, c'était encore possible.

— Oui, c'est une bonne idée. J'ai trouvé tout ce que je cherchais et fait envoyer les paquets directement à la maison, afin que Brenda et moi puissions marcher sans être encombrées.

— Dans ce cas...

Il prit sa main et la glissa sous son bras. Elle lui sourit et tous trois se mirent en route, se promenant à travers la foule qui montait et descendait comme une vague sur High Street.

Angelica portait une nouvelle robe d'un vert printanier qui mettait exceptionnellement en valeur

sa silhouette et s'harmonisait à la perfection avec son teint et ses magnifiques cheveux. Contrairement à Angelica, Dominic était conscient des passants qui la suivaient des yeux. Elle semblait connaître sa beauté et, comme il l'avait appris à ses dépens, savait s'en servir contre lui ou n'importe quel autre homme. Pourtant, même si à l'instar de toute lady elle ne cachait pas son attrait pour la mode et les jolies choses, Dominic ne la voyait absolument pas comme une femme vaniteuse et superficielle.

Ils traversèrent North Bridge Street et continuèrent leur chemin sur High Street. Soudain, Angelica ralentit et leva les yeux vers lui.

— D'après ce qu'Eliza m'a dit, nous sommes tout près de la maison dans laquelle elle était retenue.

Dominic plongea dans son regard mais n'y trouva rien d'autre que de la curiosité.

— La maison se trouve dans Niddery Street.

Il désigna un endroit de l'autre côté de High Street.

— Par ici, précisa-t-il.

Angelica s'éclaira.

— Vous pouvez me la montrer ?

Il ne prit pas la peine de lui demander pourquoi. Angelica voulait simplement satisfaire sa curiosité. Il commençait à comprendre comment elle fonctionnait — ce qui n'était pas très difficile, car il aurait réagi de la même façon s'il avait été à sa place.

Brenda les quitta avant qu'ils descendent vers Niddery Street. Sa présence était devenue inutile maintenant que Dominic était là pour escorter Angelica.

Devant le numéro 23, Dominic s'immobilisa.

— C'est ici.

Angelica étudia la façade et se souvint du sauvetage d'Eliza.

— Eliza et Jeremy m'ont parlé des... souterrains. Savez-vous où ils se trouvent ?

— Oui, mais non, je ne vous y emmènerai pas.

— Pourquoi cela ? demanda Angelica en fronçant les sourcils.

— Parce que vous n'êtes pas habillée pour ça.

Voyant qu'elle ne comprenait pas, il continua :

— Votre sœur et M. Carling vous ont-ils raconté l'histoire de ces souterrains ?

Elle secoua la tête.

Dominic commença à l'entraîner vers le haut de la rue.

— Il s'agit à l'origine des espaces entre les fondations qui relient les deux ponts : South Bridge et North Bridge.

Elle l'écouta lui parler des souterrains et de leurs habitants, et lui expliquer pourquoi une lady ne pouvait pas aller les visiter. Elle feignit ne pas remarquer qu'il la conduisait de nouveau sur High Street, en direction de sa maison. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il l'emmène dans les souterrains : elle voulait juste qu'il lui refuse quelque chose avant de lui demander ce qu'elle désirait vraiment.

En arrivant en haut de Vallen's Close, elle s'arrêta et se tourna vers lui.

— Où se trouvent vos écuries ? L'immense alezan que vous chevauchez se trouve-t-il là-bas ? demanda-t-elle.

Il hésita avant de lui répondre.

— Les écuries se trouvent à Watergate et, oui, Hercules est là-bas.

Elle lui décocha un sourire radieux.

— Dans ce cas, je vais vous accompagner. J'ai entendu beaucoup de choses sur votre très grand cheval.

Les yeux dans ceux d'Angelica, il prit encore un temps, ne comprenant pas où elle voulait en venir.

Certaine que ces manigances, et encore moins ses intentions, ne se voyaient pas sur son visage, elle attendit qu'il l'interroge.

Avec un air légèrement résigné, Dominic pinça les lèvres puis acquiesça.

— Très bien.

Reprenant la main d'Angelica sous son bras, il tourna les talons et ils continuèrent sur Cannongate jusqu'à Watergate et ses écuries.

Les soupçons de Dominic selon lesquels sa compagne était moins innocente qu'elle en avait l'air s'avérèrent. Après avoir admiré Hercules en manifestant un réel intérêt pour l'animal, elle demanda à choisir son propre cheval.

Elle ne le fit pas directement, mais insista à la fois pour avoir son mot à dire et pour le lui imposer malgré ses réticences implicites comme déclarées. Mais Angelica avait mis Griggs de son côté et, outre ses propres préjugés, Dominic ne pouvait pas remettre en doute les qualités équestres d'Angelica. Il fut contraint de battre en retraite, pas à pas, jusqu'à se retrouver dos au mur.

Les mains sur les hanches, il contempla Angelica, qui affichait un air de détermination inébranlable. La résolution qui brûlait au fond de ses prunelles était bien plus qu'un simple entêtement.

Soudain, tout devint clair, et il comprit la véritable raison de leur excursion dans Niddery Street. Elle l'avait acculé, au sens propre et au sens figuré, ne lui laissant plus d'autre choix. Il s'inclina vers elle et grinça :

— D'accord.

Un éclair de triomphe traversa le regard d'Angelica, mais elle eut la présence d'esprit de ne pas jubiler.

Baissant la voix pour que Griggs, qui attendait un peu plus loin dans l'allée dans l'espoir de faire une vente inespérée, ne l'entende pas, Dominic lui dit :

— Vous pouvez avoir cette maudite jument, mais laissez-moi mener cette négociation.

Elle lui décocha un sourire ravi.

— Merci.

Puis elle recula pour lui laisser le champ libre.

Dominic étudia Griggs et dit à Angelica :

— Venez avec moi mais ne dites rien. Je vous demande juste de faire comprendre à Griggs à quel point vous vous êtes entichée de ce cheval.

Son visage s'éclaira encore et elle fit comme il le lui avait demandé, ce qui permit à Dominic de jouer sur les deux souhaits de Griggs — vendre un cheval que peu de cavaliers étaient capables de monter, et s'accorder les faveurs de la future comtesse de Glenrae — pour faire baisser le prix de la tempétueuse jument noire sur laquelle son ange séducteur avait jeté son dévolu.

Après plus d'une heure de manipulation — de la part d'Angelica, de Dominic et de Griggs — et de négociations, Dominic quitta les écuries avec les chevaux nécessaires pour leur voyage et une Angelica radieuse à son bras. Il avait l'étrange impression que, en le mettant en garde contre elle, ses instincts ne l'avaient pas trompé.

Lorsqu'ils arrivèrent à Cannongate, il se tourna vers elle.

Elle leva les yeux et, lui souriant d'une façon aussi déroutante que complice, tapota son bras en murmurant :

— Ne vous inquiétez pas, vous vous habituerez.

Dominic faillit s'étrangler. Il aurait aimé nier farouchement... or il avait l'horrible sentiment qu'elle avait raison.

* * *

— Le fin mot de l'histoire, dit Devil, c'est que, même si nous avons localisé tous nos pairs écossais qui se trouvaient à Londres le jour de la soirée à Cavendish House, aucun d'eux ne ressemble de près ou de loin au laird, et nous n'avons aucune raison de supposer qu'enlever Angelica, et encore moins ses deux sœurs, leur ait jamais traversé l'esprit. De plus, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec Cavendish et d'introduire le sujet des pairs écossais. Il m'a assuré qu'aucun d'eux n'avait été invité à la soirée de sa femme.

Vane fit la grimace.

— C'est en effet un point essentiel.

Un silence pesant s'installa dans la bibliothèque où Devil, Vane, Demon, Gabriel, Breckenridge, Jeremy et Martin s'étaient réunis pour rassembler ce qu'ils avaient appris.

Alasdair, l'un des frères d'Angelica mieux connu sous le nom de Lucifer, venait tout juste de revenir à Londres après être allé chercher dans le Devon sa femme, Phyllida, et Amarantha, leur petite fille qui venait de naître. Phyllida s'en était voulue de ne pas être à Londres pour soutenir Celia, elle qui avait en plus l'avantage de pouvoir changer les idées de sa belle-mère avec sa nouvelle petite-fille. Lucifer était à présent assis sur une chaise près du bureau, les mains jointes devant lui.

— Peut-être que nous prenons le problème sous le mauvais angle.

— Comment veux-tu le prendre ? demanda Martin.

Lucifer ouvrit largement les mains.

— Quelle est la personne qui a réussi à faire sortir Angelica du salon de lady Cavendish ?

Il regarda autour de lui, mais personne ne répondit.

— Elle ne serait pas sortie toute seule. Même si nous nous fions au contenu de ses lettres, dans lesquelles elle nous explique qu'elle est allée aider un ami qui a désespérément besoin d'elle, quelqu'un a dû la contacter et lui apporter un message urgent, par exemple. Sinon, elle ne serait pas partie. Et cette personne ne pouvait pas être le laird. Il est peut-être toujours derrière cet enlèvement mais, comme avec Heather et Eliza, il a certainement fait appel à un homme de main, quelqu'un qui a ses entrées à Cavendish House.

— Tu as raison, dit Gabriel. La personne qui est entrée en contact avec Angelica et qui l'a fait sortir de la maison est la clé de notre problème. Nous avons tiré des conclusions hâtives sur le laird et l'Ecosse, qui peuvent être vraies, mais nous avons oublié ce détail.

— Il est difficile d'aller plus loin sans interroger les autres invités de la soirée, dit Demon. Chose qu'il faudrait éviter pour ne pas dévoiler publiquement la disparition d'Angelica.

Il passa en revue les autres personnes réunies, puis posa les yeux sur Martin.

— Sommes-nous prêts à prendre le risque de divulguer le fait qu'elle s'est envolée ?

Martin réfléchit, puis secoua la tête d'un air grave.

— Angelica l'a explicitement formulé dans sa lettre. Elle nous demande de cacher son absence aux yeux de la société. Et nos femmes ont fait un merveilleux travail jusqu'à présent. Si nous venons le gâcher...

— Nous en entendrons parler jusqu'à la fin de notre vie, conclut Devil en faisant la grimace.

— Attendez une minute, dit Vane. Il existe une source d'information qui devrait permettre de satisfaire nos besoins.

Il balaya l'assemblée du regard.

— Les dames elles-mêmes. Les grandes dames, aussi. Toutes celles qui étaient présentes et que nous pouvons interroger en toute sécurité.

Gabriel renifla bruyamment.

— Interroger en toute sécurité ? Avec les grandes dames, c'est impossible. Mais je vois où vous voulez en venir. Elles ont pu voir quelque chose sans en comprendre l'importance, et il est tout à fait possible qu'elles sachent avec qui Angelica s'est entretenue juste avant de disparaître. Donc...

Il y avait Helena, Celia, bien sûr, et Louise, car Henrietta était présente, elle aussi.

— Qui d'autre ? demanda Devil en saisissant une plume pour commencer à dresser la liste.

Au final, ils en dénombèrent six. Devil consentit à parler avec sa mère, Helena, et sa duchesse, Honoria, qui étaient présentes toutes les deux à la soirée. Demon se porta volontaire pour se rapprocher de sa mère, Horatia, et Gabriel accepta d'en faire de même avec Celia. Lucifer fut désigné pour interroger Louise et Henrietta.

— Ce qui me laisse lady Osbaldestone, dit Vane en regardant ses comparses d'un œil mauvais.

— Ça aurait pu être pire, dit Martin, mais heureusement pour toi, tante Clara n'est pas allée à cette soirée.

Vane grommela mais ne discuta pas. Démêler le discours décousu de sa grand-tante Clara aurait donné à quiconque la migraine.

— Parfait, dit Devil en posant sa plume. Nous allons tous aller demander un entretien à ces dames, et si l'une d'elles nous désigne d'autres personnes que nous pourrions approcher sans nous compromettre, n'hésitons pas. Nous ne sommes qu'en milieu d'après-midi, mais si nous voulons trouver nos femmes chez elles, prêtes à nous parler en privé, il nous faudra attendre demain... Je vous propose de nous réunir ici après-demain dans la matinée.

Les autres approuvèrent avec détermination, puis tous se levèrent et quittèrent la bibliothèque.

* * *

Ce soir-là, Angelica entra dans le salon d'excellente humeur et tout excitée.

Elle portait l'une de ses nouvelles robes de soirée d'un violet délicat. Elle avait convaincu la couturière de retirer tous les volants, les rubans et les nœuds qui l'ornaient, et se sentait particulièrement satisfaite du résultat.

Elle trouva Dominic debout devant la cheminée, le regard tourné vers le foyer. Il pivota en l'entendant arriver. Le regard interdit qu'il lui lança indiqua à Angelica que ses efforts vestimentaires avaient porté leurs fruits.

Il la contempla de la tête aux pieds, puis s'attarda sur ses seins dont le doux renflement était souligné par son décolleté en forme de cœur. Lorsqu'elle s'arrêta devant lui, il battit des paupières, puis la dévisagea.

— Je croyais..., dit-il en clignant encore des yeux.

Puis il fronça les sourcils.

— Cette robe n'est-elle pas un peu trop... sobre ?

— Vous voulez dire trop simple ? Si, mais c'est volontaire. Comme vous l'avez certainement remarqué, je ne suis ni grande ni plantureuse. Les volants et les falbalas me tassent. En revanche, les tenues simples et élégantes, dit-elle en désignant sa robe, sont plus flatteuses et me mettent en valeur sans donner l'impression que je suis déguisée, ce qui permet d'attirer l'attention moins sur la robe que sur la personne qui la porte.

Sans le quitter du regard, elle sourit plus largement.

— Et, comme vous pouvez le constater, cela fonctionne.

Dominic plissa les yeux, comme à la recherche d'une réponse, mais ne sut que bougonner.

— Monsieur, mademoiselle, le dîner est servi.

Ils se tournèrent ensemble vers Macintyre, debout dans l'embrasure de la porte.

Dominic s'inclina vers Angelica et lui offrit son bras.

— Le dîner, madame.

Angelica lui adressa un sourire serein et confiant, puis posa la main sur sa manche.

Tandis qu'il l'accompagnait dans la salle à manger, Dominic soupira pour lui-même. En dépit des propos qu'elle avait tenus le matin même, Angelica semblait prête à jouer à ce jeu vieux comme le monde. Pourtant, son attitude ne ressemblait pas vraiment à du flirt mais à quelque chose de plus subtil, de plus puissant et de plus provocant. Comme sa réponse venait d'en témoigner.

Or il n'avait pas besoin qu'Angelica l'aguiche. Il ignorait pourquoi, mais le simple fait de la voir suffisait à l'exciter.

Il l'aida à prendre place sur sa chaise, puis s'installa sur la sienne. Aidé de plusieurs valets, MacIntyre leur apporta les plats, et le repas put commencer.

Contrairement à ce à quoi Dominic s'était attendu — il commençait à comprendre qu'elle se plaisait à le troubler — la conversation de la jeune femme ne contenait aucun sous-entendu. Angelica était pleinement concentrée sur le voyage qu'ils allaient entreprendre.

— Brenda est en train d'emballer tout ce qu'elle peut ce soir afin que nous n'ayons pas besoin de vous faire attendre demain matin.

Elle fronça le nez.

— Etes-vous toujours décidé à partir dès l'aube ?

Il hocha la tête.

— Oui, nous partirons dès qu'il fera suffisamment jour pour chevaucher en toute sécurité.

Il réfléchit quelques instants avant de lui poser la question fatidique :

— Combien de bagages avez-vous ?

— Seulement trois, et un carton à chapeau, bien sûr.

— Evidemment.

Elle releva le ton sec de Dominic mais lui sourit.

— Je sais que vous avez commandé des chevaux de trait pour les bagages. Il n'y aura donc pas de problème.

Il grommela sans répondre, mais il savait que, pour une lady de sa qualité, trois sacs et un carton à chapeau revenaient à voyager léger.

Ils parlèrent de tout et de rien, passant en revue tous les préparatifs du voyage, mais ni l'un ni

l'autre n'y constatarent d'oubli ou de négligence.

Cet échange, toutefois, attira l'attention de Dominic sur le visage d'Angelica, ses lèvres, ses yeux, et les ombres de ses cils sur ses joues.

A un moment donné, du vin coula sur sa lèvre inférieure. Il vit, fasciné, la langue d'Angelica en essuyer la petite goutte, et s'imagina faire de même avec sa propre langue...

Il détourna brusquement les yeux et s'agita sur sa chaise, se demandant si elle faisait exprès d'éveiller son désir, comme il le croyait. Pourtant, en l'observant plus attentivement, il ne surprit aucun geste volontaire, intentionnel et manifeste de sa part pour l'exciter.

Même lorsqu'elle joua avec son collier et le pendentif en cristal rose — ce qui attira son regard sur sa poitrine pigeonnante —, il n'aurait su dire si ses gestes étaient naturels ou délibérément provocateurs.

Quoi qu'il en soit, ils étaient efficaces.

Lorsqu'ils se levèrent pour se rendre dans la bibliothèque, il souffrait le martyre, mais il était encore plus déterminé à s'en tenir à ce qu'il avait déclaré à Angelica le matin même.

* * *

Angelica entra dans la bibliothèque et prit sa place dans son fauteuil. Elle avait demandé à Brenda de lui chercher le livre qu'elle avait rapporté de Londres et de le mettre à sa disposition dans cette pièce. Le volume l'attendait sur la table à côté de son siège.

Elle souleva le lourd volume, s'assit et l'ouvrit sur ses genoux à la dernière page qu'elle avait lue. Du coin de l'œil, elle vit Dominic s'arrêter au bout du bureau et l'observer à la dérobée.

Il prit enfin place dans son fauteuil et se pencha sur sa pile de documents. Il y en avait encore quelques-uns qu'il n'avait pas encore traités, mais le bureau était presque vide.

Angelica se détendit et se prépara à lire quelques pages afin de se distraire des projets qu'elle avait pour le reste de sa soirée.

Etant donné la déclaration que Dominic lui avait faite au petit déjeuner, elle se sentait rassérénée par ce qu'elle avait accompli dans la journée : convaincre Dominic de lui acheter la jument noire avait été une victoire inespérée. Elle ignorait que ces chevaux étaient à vendre, mais le résultat lui avait confirmé qu'elle était capable de manipuler Dominic, même si cela était difficile. Ses robes avaient eu l'effet escompté sur lui, et tous ses autres leurre, soigneusement déguisés, semblaient avoir fait mouche.

Elle l'avait cerné maintenant, suffisamment pour ne pas avancer à découvert. Ni le lieu ni la résistance ou la vigilance de Dominic ne jouaient en sa faveur — la force de volonté du laird était tout simplement trop grande.

Même maintenant, elle ignorait qui sortirait vainqueur de leur affrontement. Elle ne savait même pas si, dans un tel conflit, il y aurait un vainqueur. Mais elle avait anticipé tout cela, et savait comment renverser la situation à son avantage.

Elle essaya de se concentrer sur le texte de Robertson, malgré la sulfureuse présence de l'homme assis derrière ce bureau et l'impatience qui bouillonnait en elle.

* * *

Dominic dut s'y reprendre à trois fois pour lire chaque paragraphe de chaque document, avant d'être certain que leur contenu avait traversé la brume sensuelle qui planait dans son esprit. Angelica ne faisait que lire un livre, pour l'amour du ciel, et sur l'histoire de l'Ecosse ! Pourquoi diable l'envie qu'il avait d'elle le tourmentait ainsi et toute son attention restait-elle focalisée sur elle ?

Elle le rendait fou sans même faire un seul geste, simplement en restant là, devant lui.

Il n'était pas assez fou pour se mentir à lui-même et feindre de ne pas éprouver un profond et douloureux désir pour Angelica. En vérité, il l'avait ressenti dès l'instant où il avait posé les yeux sur elle dans le salon de lady Cavendish, et cette attirance n'avait fait que grandir de jour en jour, et parfois d'heure en heure.

Mais pire encore, ce désir était d'un genre nouveau, et revêtait tous les attraits d'une pulsion aussi inédite qu'excitante. Angelica allait devenir sa femme, et était donc différente des autres. Sa relation avec elle serait novatrice, et une part impétueuse de lui-même mourait d'envie d'en avoir un aperçu...

Il chassa rapidement cette pensée. Les dents serrées, il saisit le dernier document qu'il devait traiter, le posa sur le sous-main et se concentra dessus.

Après l'avoir lu jusqu'au bout, il le signa, puis sécha l'encre au buvard avant de s'étirer.

Il lança alors un coup d'œil furtif vers Angelica et la surprit en train d'étouffer un bâillement.

Elle lui décocha alors un sourire aimable, apparemment innocent.

— Je pense que je vais aller me coucher, déclara-t-elle.

Et se levant, elle souleva le Robertson et le prit sous son bras.

— Je l'emporte avec moi, ajouta-t-elle. J'en ai à peine lu la moitié.

Il hocha la tête et la regarda avancer à petits pas vers la porte.

L'instant d'après, celle-ci se fermait doucement.

Dominic en fixa les battants, décontenancé. Il s'était attendu à autre chose, à ce qu'elle essaie de défier la déclaration faite le matin même et de franchir la ligne qu'il avait tracée entre eux.

A ce qu'elle tente d'éprouver sa réceptivité à son subtil jeu de séduction.

Il s'était préparé à résister à Angelica et à rester ferme, pour ne pas se plier à sa volonté ni mettre sa propre libido au profit de sa cause.

Au lieu de quoi elle avait battu en retraite.

Elle était montée et l'avait laissé non seulement aux prises avec son désir mais... désemparé.

Etrangement déçu. Il s'attendait à en découdre avec elle et... Au diable soit cette femme ! Elle le rendait fou.

Il balaya d'un geste rageur les feuilles étalées sur son bureau. Heureusement, il avait enfin terminé de traiter chaque contrat et affaire urgente avant leur départ.

Mais il ne pouvait pas monter dans sa chambre, pas dans cet état. Il ne se voyait pas passer devant la porte d'Angelica et continuer son chemin sans frapper à sa porte et engager le véritable duel qu'il attendait, mais qu'elle avait cherché à éviter.

Or c'était une folie.

Sans rien d'autre pour se distraire, il ouvrit un tiroir et en sortit le contrat que son père avait signé avec le groupe de banquiers londoniens, presque six ans plus tôt.

Si quelque chose de vraiment important pouvait l'aider à rester concentré sur son objectif, c'était bien la lecture de ce document.

Chapitre 11

Une demi-heure plus tard, le laird avait recouvré ses esprits et ses pensées étaient tournées vers les jours à venir. Il alluma la dernière bougie posée sur une table du hall et s'en saisit pour monter l'escalier.

Il passa devant la porte de la suite de la comtesse sans hésiter et continua vers ses appartements. Il en ouvrit la porte, entra dans le petit salon, et s'immobilisa.

Sa chambre à coucher était éclairée. Le battant sur sa droite était ouvert mais, de l'endroit où il se trouvait, il ne voyait rien d'autre que la façade d'une armoire. Il ne lui fallut pas très longtemps pour deviner qui se trouvait dans la pièce.

Pendant plusieurs secondes, il songea à retourner dans le couloir et à se rendre dans les appartements d'Angelica pour y dormir, mais il aurait eu l'air d'un lâche.

Et, en même temps que naissait en lui l'impérieuse envie de découvrir ce qu'Angelica faisait exactement dans sa chambre et ce qui allait en résulter, cette parade le contrariait au plus haut point. Il venait de passer la dernière demi-heure à recentrer ses idées sur son objectif premier, et maintenant... Les sourcils froncés et la mâchoire serrée, il referma la porte de ses appartements derrière lui et pénétra dans sa chambre.

Angelica était dans son lit.

Adossée aux oreillers, les couvertures remontées sous le menton, elle lisait le Robertson à la lueur de la lampe de chevet.

Il s'arrêta brusquement à trois bons mètres d'elle. Le luminaire éclairait délicatement ses épaules rondes et nues ainsi que ses cheveux détachés qui tombaient en une déferlante de boucles souples et rougeoyantes sur ses bras et sa gorge.

Angelica leva les yeux vers Dominic et lui sourit.

— Vous voilà enfin. Je me demandais à quelle heure vous alliez monter.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il en détachant chaque mot.

Sa voix grave et menaçante vibra de mécontentement.

Comme si elle était surprise par son ton, elle haussa des sourcils étonnés.

— Je lisais en vous attendant, évidemment.

Maîtrisant sa colère, Dominic la regarda entre ses paupières plissées.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que je voulais m'entretenir avec vous au sujet de certaines choses et je jugeais préférable de le faire dans votre chambre plutôt qu'ailleurs.

Elle ferma son livre.

— Maintenant que vous êtes là...

— Avez-vous bien entendu ce que je vous ai dit à propos de ces « choses » ce matin ?

Tournant les talons, il posa la bougie sur la commode face au lit. Angelica portait toujours son collier, et un peignoir en soie était posé sur une chaise à côté de la commode ; rien ne prouvait au laird qu'elle ait ôté sa chemise de nuit. Elle devait en porter une d'été, avec des bretelles.

Il se tourna vers elle.

— Ce matin, dit-elle en le scrutant, la déclaration que vous avez faite ne faisait que refléter votre opinion. Je ne me souviens pas que vous m'ayez demandé la mienne.

Le croyait-elle assez stupide pour adhérer à son raisonnement ?

Le visage de Dominic était un masque dur et implacable. Il ne répondit rien et un lourd silence s'installa.

Angelica resta immobile, ne paraissant pas le moins du monde intimidée. Elle se contenta d'attendre sa réponse avec une patience qu'il n'avait pas.

Manifestement, c'était un conflit par lequel ils devaient passer.

— Très bien, dit-il en hochant la tête. Quelle est donc votre opinion ?

— Elle est très simple. Puisque je suis amenée à devenir votre comtesse, je pense que je devrais aller de l'avant comme je l'entends. Comme je l'ai fait en prenant les rênes de votre maison et en choisissant une garde-robe convenable. Concernant nos arrangements conjugaux, je pense que je suis en droit de dormir dans ce lit.

— Et vous pensez que je vais dormir à côté de vous sans vous toucher ?

L'incrédulité contenue dans sa voix fusa de sa bouche malgré lui.

Elle soutint son regard et répondit calmement :

— Non.

Les chaînes mises en place pour maîtriser ses instincts se brisèrent d'un seul coup. Le désir qu'il ressentait pour elle gonfla et s'empara de lui avec violence.

Angelica paraissait détendue. Elle savait parfaitement ce qu'elle venait d'entendre et de dire.

L'invitation à plus d'intimité qu'elle venait de lui lancer surpassait tout ce qu'il avait jamais entendu.

Il n'y avait qu'une seule réponse à lui faire.

— Pas ce soir.

En deux enjambées, il atteignit le bord du lit, puis se pencha en avant et passa les mains sous les couvertures pour soulever Angelica et la ramener dans sa chambre. Il découvrit aussitôt qu'elle était nue.

— Bonté divine !

Il retira ses mains comme s'il venait de se brûler.

Rapide comme l'éclair, Angelica attrapa sa cravate pour l'empêcher de se redresser.

Il aurait pu aisément se dégager, mais il lut une telle détermination dans l'expression de la jeune femme qu'il n'était pas certain qu'elle le lâche. Et l'idée de la prendre dans ses bras, nue, hors des couvertures...

Dominic ferma les yeux puis lui lança un regard noir. Ses mains frémissaient encore en se souvenant de sa peau chaude et douce. Il serra les poings et les posa au bord du lit.

Angelica interpréta mal ce geste et tira sur sa cravate pour l'attirer encore plus près et

approcher ses lèvres des siennes.

Dominic ne bougea pas d'un pouce.

— Pourquoi faites-vous cela ? lâcha-t-il. Donnez-moi la véritable raison.

Essayait-elle de tester sa force de volonté par rapport à la sienne, dans une arène où il était certain de perdre ?

Elle plissa les paupières et le toisa comme il le faisait avec elle...

— Je répondrai à votre question lorsque vous aurez répondu à la mienne, dit-elle enfin.

— Dites-moi.

— Pourquoi vous refusez-vous à toute forme d'intimité avec moi alors que vous avez déjà décidé que j'allais devenir votre comtesse ? Quelles sont vos véritables motivations ?

La raison la plus vraie et la plus profonde traversa soudain l'esprit du laird : parce que c'était la première fois de sa vie qu'il ignorait où coucher avec une femme le conduirait. Angelica était différente. Il réagissait à son contact de manière complètement inédite, et qu'importaient les raisons qu'il s'était trouvées : ce n'était pas uniquement parce qu'elle allait devenir sa femme.

Mais il ne pouvait pas le lui dire, ni même l'évoquer.

Il inspira longuement, puis lui répondit sans la quitter des yeux :

— Comme vous le savez déjà, récupérer la coupe est vital pour moi. A ce stade, faire tout ce qui est en pouvoir pour la reprendre est ce qui m'importe le plus. Commencer en ce moment une liaison, avec vous ou une autre femme, ne ferait que me distraire de mon objectif.

Il fit une pause et se ravisa :

— Permettez-moi de corriger légèrement mes propos. Commencer une relation sexuelle avec vous à ce stade ne ferait que me distraire encore plus, justement parce que vous allez devenir ma comtesse. Comme nous le savons tous les deux, cette issue est inévitable, quel que soit le moment où vous y consentirez officiellement. Toutefois, céder ainsi à cette tentation qui ne ferait que nous détourner de notre but, alors que mon peuple compte sur nous pour récupérer la coupe et le sauver, serait selon moi un acte proche de la trahison.

Les yeux dans les siens, il interrompit son discours, serra les lèvres et attendit.

Il se passa un long moment pendant lequel elle soutint son regard, puis elle cligna des paupières, sembla reprendre ses esprits et leva de nouveau vers lui ses prunelles vert et or.

— Je comprends votre position et pourquoi vous souhaitez vous y tenir. Toutefois, j'ai deux objections à vous retourner, capables d'influer sur notre capacité à faire de notre mieux pour récupérer la coupe.

Il abandonna son masque impassible et fronça les sourcils.

— Vous pensez que nous devrions devenir plus intimes afin de mieux pouvoir duper ma mère et récupérer la coupe ?

— Oui, dit-elle en hochant catégoriquement la tête.

Elle n'avait toujours pas lâché sa cravate qu'elle tenait à deux mains. Le visage sombre, il se tourna pour s'asseoir au bord du lit.

— C'est ma première raison.

Angelica s'arrêta pour reprendre son souffle.

— Je considère tout comme vous que le fait que nous soyons distraits est effectivement un problème. Sur le sujet, et comme vous l'avez certainement remarqué, laissez-moi souligner que nous le sommes déjà, et grandement. Croyez-vous vraiment que...

Elle faillit presque enlever une main de sa cravate mais s'arrêta juste à temps pour serrer encore plus fermement les doigts autour du tissu et tirer un petit coup sec.

— ... que cet intérêt que nous nous portons mutuellement va s'atténuer au fil du temps ? Que si nous ne faisons rien pour le satisfaire, et que nous le laissons de côté, il va disparaître ?

Elle l'étudia attentivement puis conclut d'une voix ferme :

— Oui, je vous accorde que c'est distrayant, mais cet intérêt naît de la curiosité, et du fait que nous nous demandons constamment comment les choses pourraient être entre nous. Et si nous ne faisons pas le nécessaire pour satisfaire cette curiosité, elle ne fera qu'empirer. Si nous reportons continuellement le problème à plus tard, lorsque nous arriverons au château, en ce qui me concerne, je ne serai plus en état de me concentrer sur notre comédie afin de duper votre mère. Comment pourrais-je l'être alors que je ne pense qu'à vous ? A nous. A vous et à moi, ensemble.

Dominic garda le silence un long moment avant de lui répondre :

— Il y a distraction et distraction.

— Vous avez raison.

Elle inclina la tête et chercha à lire dans ses yeux, de comprendre ce qu'il avait voulu dire, en vain.

— Je reconnais que vous en savez plus que moi sur ce plan-là. N'ayant jamais partagé l'intimité d'un homme, je ne suis pas en mesure de juger le niveau de distraction qui peut en découler. Pourtant, je ne peux pas concevoir que cela puisse être pire que celle qui nous occupe actuellement, du fait que nous n'avons pas encore été intimes. D'après mon expérience, l'attente est toujours plus forte avant qu'après.

Il serra les lèvres, mais elle ajouta avant qu'il puisse répondre :

— Si vous trouvez que mon raisonnement se tient et si vous êtes d'accord pour régler le problème avant d'arriver au château, nous devons nous poser la question de quand et où. Il me semble alors que, pour nous deux, la réponse est ici et maintenant, à l'abri de votre maison et dans le confort de ce lit.

Elle soutint son regard.

— Si nous devons initier une relation intime avant d'arriver au château, je propose que nous le fassions ce soir, dans ce lit.

Un ange passa. Voyant qu'il continuait de la dévisager en silence, Angelica écarquilla les yeux.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

Après quelques secondes de réflexion, Dominic lui dit :

— Nos arguments mutuels concernant la distraction se valent. Ce qui veut dire qu'ils s'annulent mutuellement et ne nous donnent aucune meilleure raison de passer à l'acte ou de ne pas le faire. Quelle est votre deuxième raison ?

Celle-ci était beaucoup plus difficile à expliquer. En le regardant dans les yeux, Angelica eut la certitude qu'il avait compris qu'elle ne souhaitait pas vraiment la lui dévoiler. Pourtant, elle était prête à le faire. Pour répondre aux défis du destin, pour le convaincre de franchir le pas en vue de tomber amoureux d'elle, elle était prête à mettre à nu ses émotions, et à trouver les bons mots.

Elle prit le temps de réfléchir, puis, sans baisser les yeux, commença :

— Lorsque nous atteindrons le château, nous ignorons ce qu'il faudra faire pour convaincre votre mère que ma réputation est ruinée. C'est l'objectif que nous nous sommes fixé ensemble. Même si nous n'en avons pas parlé, je suis certaine que vous y avez pensé, tout comme moi. La comédie que

je vais devoir jouer ne sera pas simple. Elle peut même être sur un certain plan... difficile. Pas seulement pour moi mais aussi pour vous.

Elle fit une pause. Piégée dans la mer trouble de son regard, elle ne pouvait qu'espérer qu'il la comprenne.

— Vous pensez donc que, pour jouer la comédie qui nous attend, nous devons devenir plus... proches.

Il haussa très légèrement les sourcils. Il réfléchissait, et essayait de suivre son raisonnement.

Mais cela n'allait pas suffire. De plus en plus certaine qu'il fallait le convaincre maintenant, ce soir, elle chercha en elle et trouva la vérité, sa propre vulnérabilité, qui attendait d'être découverte. La véritable raison pour laquelle elle était dans son lit. Elle prit une soudaine et brusque inspiration puis, sans le quitter des yeux, s'efforça de prononcer :

— Pour jouer notre comédie, pour avoir l'assurance de pouvoir le faire avec succès, j'aurai besoin d'avoir une parfaite confiance en vous, surtout sur le plan physique. Et la seule façon que je connaisse d'atteindre ce niveau de confiance rapidement, et au cours des jours qu'il nous reste avant d'arriver au château, consiste à ce que nous devenions intimes.

Une ombre passa derrière les prunelles grises du laird.

Angelica aurait été tentée de lui en dire plus, mais elle pinça les lèvres et attendit sans le quitter des yeux.

Dominic fouilla dans son regard et ne vit rien d'autre que de l'honnêteté. Il l'avait interrogée et elle lui avait répondu, simplement et sans détour. Et il la comprenait. Il en savait bien plus qu'elle sur le sexe, et sa vision des choses était irréfutable. Pour une femme, et surtout avec un homme doté de sa force physique, la confiance était une chose... essentielle.

Il saisissait très bien pourquoi elle aspirait à ce niveau de confiance, et ce qu'elle pressentait devoir faire au château.

Non, Angelica n'avait pas tort.

Il la contempla et vit une femme, une lady, qui avait accepté de l'aider lui, un homme dont elle ne connaissait que la mauvaise réputation, afin de sauver un clan auquel elle n'était pas apparentée et dont elle n'avait pas la responsabilité. Elle avait fait bien plus que ce qu'il pouvait attendre d'elle. Elle s'était montrée plus que généreuse.

C'était ce qu'elle lui demandait en échange de ce qu'elle avait déjà fait pour lui, et pour tout ce qu'elle s'était engagée à faire plus tard. Et surtout, c'était quelque chose dont elle avait besoin.

Il ne pouvait pas le lui refuser.

Et ce malgré les sérieuses réserves qui n'avaient fait que croître en lui au cours des dernières heures. Il ignorait encore où ce qui était déjà né entre eux allait le mener.

Mais il ne pouvait certainement pas se refuser à elle pour se protéger lui.

La première raison qu'elle avait évoquée était d'ordre pratique, et la deuxième émotionnelle. L'objection qu'il pouvait faire à cette première raison reposait également sur des arguments pratiques, et sa résistance à la seconde était d'ordre tout aussi émotionnel que le besoin qu'elle avait évoqué.

Il voyait bien que leurs points de vue se suivaient, mais cela ne changeait rien.

Prenant une courte inspiration, il scruta son visage tendu, comme lui l'était également.

Sans la quitter des yeux, il étudia ses prunelles vertes pailletées d'or et demanda :

— Vous comprenez qu'une fois que nous serons devenus intimes, vous ne pourrez plus revenir

en arrière, et ce malgré l'influence de votre famille ?

— Oui.

Il lut dans son regard son habituelle témérité.

— Mais je me réserve toujours le droit de vous donner ou non mon consentement quant à notre mariage. J'accepte l'idée de vous épouser, mais je n'y répondrai formellement que plus tard.

Les motivations d'Angelica lui échappaient.

— Pourquoi cela ?

Elle lui répondit d'un ton neutre après quelques secondes :

— A ce stade, vous allez devoir me faire confiance. Je pense savoir ce que je fais et suis convaincue que c'est le bon chemin. Pour nous deux.

Sa réponse, loin de dissiper les craintes de Dominic, ne fit que les renforcer.

Mais, prenant une profonde inspiration, il soupira et hocha la tête.

— Très bien.

Il baissa les yeux vers le Robertson, toujours sur les genoux d'Angelica, et le posa au sol. La tension sur sa cravate se desserra, mais Angelica ne la lâcha pas. Lentement, il se redressa.

— Une chose encore, dit-il en soutenant son regard.

Elle haussa les sourcils et demanda d'un air qui se voulait assuré :

— Oui ?

— Comme dans une valse, c'est moi qui dirige.

Il leva les mains vers son visage puis, du bout du pouce, balaya quelques mèches rebelles de ses joues. A ce contact, il sentit son pouls s'accélérer. Il enfonça les doigts dans ses cheveux, prit délicatement son visage en coupe et le leva vers lui.

Angelica battit des cils.

— Et vous me suivez, ajouta-t-il.

Elle écarta les lèvres, sans aucun doute pour le contredire, mais il ne lui en laissa pas le temps. Il se pencha vers elle et l'embrassa pour la faire taire.

Il s'approcha plus près d'elle et, lentement, l'embrassa plus profondément.

Il se sentit aspiré dans un gouffre sans fond.

Comme la veille, un brasier ardent prit aussitôt forme entre eux. Dominic laissa l'incendie faire rage, ne cherchant nullement à l'apaiser. Dans un recoin de son esprit, il se dit que cette déferlante de passion brûlante allait la choquer, la faire fondre et la rendre plus malléable... pour lui.

Mais tout compte fait, et toutes réserves mises à part, il ne voyait pas de raison de ne pas prendre son temps et de se délecter du goût délicieux de sa captive. De laisser grandir le désir qui bouillonnait déjà dans leurs veines. D'apprécier la réponse qui enflait tandis que les lèvres sensuelles de la jeune femme s'accrochaient aux siennes, que sa langue se laissait tenter par la sienne et que graduellement, impérieusement, il l'emportait dans le tourbillon si familier pour lui de la passion.

Peu à peu. Sous son contrôle.

Mais les lèvres d'Angelica, si merveilleusement douces et pleines, et la façon dont elle les lui offrait et le laissait l'explorer à l'envi avec l'arrogante ardeur d'un conquérant... étaient une invitation extrêmement claire.

A travers ce simple baiser, elle lui disait qu'elle était à lui, bien plus clairement qu'avec des mots. Le chasseur en lui entendit cet appel. Angelica était là, serrée dans ses bras, prisonnière et déjà

abandonnée, dans son lit, sous ses mains. Il n'avait plus besoin de se mettre en chasse, juste de savourer ce qu'elle lui offrait.

Porté par cet élan grisant, il remarqua à peine qu'elle tirait sur sa veste. Il était trop occupé à savourer les délices de sa bouche, le contact de ses joues sur sa paume et de ses boucles soyeuses.

Angelica mordilla sa lèvre inférieure et tira de nouveau très fort sur sa veste jusqu'à la faire glisser de ses épaules.

Dominic grogna, interrompit leur baiser, et Angelica en profita pour placer entre deux halètements :

— Enlevez-moi ça !

Amusé par sa détermination, il l'aida à retirer sa veste de soirée et, tandis qu'il défaisait son gilet, elle s'attaqua à sa cravate. Le drap avait glissé et découvrait à présent la naissance de ses seins, sans les dévoiler complètement.

Dominic sentit l'eau lui monter à la bouche. D'un geste, il se débarrassa de son gilet, puis ôta à la hâte ses chaussures, laissant Angelica dégager sa chemise. Il comprit alors le danger qu'il y avait à lui laisser trop prendre les devants. Il pivota doucement, posa un genou sur le matelas puis vint se coucher à côté d'elle.

Le poids de son corps la fit vaciller. Elle poussa un petit cri et remonta le drap sous son menton.

Saisi d'une soudaine détermination, Dominic se pencha vers elle, captura son regard, puis, lentement, tira le drap.

Les poings serrés, Angelica le retint.

— N'allez-vous pas me laisser voir ? demanda-t-il sans la quitter des yeux.

Elle lui lança un regard méfiant.

— N'est-ce pas quelque chose que vous êtes censé mériter ?

S'il n'avait pas été aussi résolu à obtenir ce qu'il voulait, il aurait pu en rire. Mais il se coucha un peu plus sur elle et la piégea entre ses bras.

— Dans ce cas, dit-il en jouant avec une mèche de ses cheveux, voyons ce que je peux faire.

Les yeux dans les siens, il se pencha vers elle, posa ses lèvres sur les siennes et l'embrassa. Comme précédemment, elle répondit instantanément à son baiser et ferma les yeux en lui abandonnant sa bouche.

La chaleur revint de nouveau, plus vive, plus puissante, les submergeant telle une vague de désir naissant.

Dominic laissa la houle s'écraser et rouler sur eux malgré l'ardeur de son appétit.

Prisonnière de lui, Angelica se tortilla, brûlante, tourmentée et impatiente. Elle avait besoin qu'il la touche, besoin de sentir son corps puissant contre sa peau. L'urgence qui grandissait toujours avait besoin d'être satisfaite.

Elle en voulait davantage. Plus de feu et de fureur, d'enivrement et d'excitation.

Les baisers de Dominic étaient ceux d'un expert, exigeants, impérieux et contrôlés. Chaque caresse langoureuse de sa langue, chaque pression de ses lèvres dispensées avec art aiguisait les sens d'Angelica et lui donnait le tournis, la laissant complètement à sa merci.

Elle n'avait pas imaginé qu'il en serait ainsi.

A présent elle désirait sauter dans les flammes et l'emmener avec elle ; elle rêvait de l'entraîner dans un échange débridé et sans retenue vers le feu d'artifice de la passion.

Au prix d'un terrible effort, elle parvint à se libérer de son charme pour lâcher le drap et poser

délicatement les mains sur son large torse et le tissu fin qui couvrait ses muscles.

Dominic se raidit et elle comprit que ce simple contact avait suffi à le déconcentrer. Mais il approfondit ensuite son baiser et affola ses sens en emprisonnant ses deux mains.

Une fois remise du trouble déclenché par cet assaut, elle le sentit ramener ses mains au-dessus de sa tête. Alors, en appui sur un coude, il se servit de son autre bras pour clouer ses mains sur les oreillers.

A bout de souffle, Angelica essaya de froncer les sourcils mais ses muscles refusaient de lui obéir. Elle tenta vainement de dégager ses mains : son étreinte, bien que non douloureuse, était trop forte.

Dominic, dont les yeux avaient viré au vert très pâle avec une pointe de gris, croisa son regard avant de se focaliser sur sa poitrine qui se soulevait à un rythme effréné sous le drap. Il incurva les lèvres dans un rictus qu'Angelica n'aurait pas pu qualifier de sourire.

— Hm... voyons voir.

En contemplant le visage du laird et le désir brûlant qui marquait ses traits anguleux, une bouffée de plaisir anticipé l'envahit et un long frisson parcourut son corps.

Sous le drap, la pointe de ses seins se dressa.

Dominic s'en aperçut et ses lèvres s'étirèrent davantage en signe de satisfaction. Il baissa alors la tête, mais pas vers la bouche d'Angelica. De sa main libre, il encadra son visage puis souleva son menton pour faire basculer sa tête en arrière, sur le côté, avant de déposer un baiser langoureux juste sous son oreille. Ses lèvres brûlantes suivirent ensuite la fine ligne de sa gorge, juste à l'endroit où palpitait son pouls, et elle ferma les yeux en réprimant un frisson de plaisir.

Sa joue rugueuse frotta légèrement la peau de sa gorge. Mais, au lieu de lâcher son visage, il saisit le bord du drap avec son menton et doucement, très doucement, le tira vers le bas.

Son souffle chaud se répandit sur la peau ainsi exposée, déclenchant en elle une sensation étonnamment intime.

La perspective du plaisir à venir opprimait ses poumons. Elle attendit, puis sentit ses seins s'épanouir tandis qu'une lave ardente coulait dans ses veines et qu'inexorablement, centimètre par centimètre, Dominic tirait le drap vers le bas pour dévoiler sa poitrine.

Malgré son vertige et le tumulte de ses sens, elle garda les idées suffisamment claires pour comprendre que chaque geste, chaque caresse était savamment orchestré.

A travers les couvertures, elle sentait la chaleur du corps dur, musclé et puissant de Dominic, si proche. Mais pas là où elle le désirait.

S'efforçant de s'apaiser, elle contempla son visage et vit sa concentration, son expression déterminée tandis qu'il tirait le drap vers le bas, sur la pointe douloureusement tendue de ses seins.

La nature du sourire de Dominic ne lui échappa pas.

Elle comprit avec certitude qu'il était temps de prendre la main, d'exposer ses revendications de sorte à saisir au moins la moitié des rênes. Et à l'amener où elle voulait qu'ils aillent, au centre de leur brasier.

Si elle sentait le contrôle qu'il exerçait elle, elle ressentait plus encore celui qu'il s'imposait à lui-même. Elle savait qu'il cherchait à maîtriser certaines choses qu'ils auraient pu expérimenter, et qu'il pourrait lui révéler si seulement il acceptait de lâcher la bride et les laissait simplement être eux-mêmes.

Avant qu'elle puisse réfléchir à ce qu'elle pouvait faire, il inclina la tête et fit glisser ses lèvres

sur la douce courbe de ses seins. Cette caresse lui apporta un soulagement provisoire, presque aussitôt remplacé par une nouvelle vague de plaisir lorsqu'elle sentit la main de Dominic pétrir doucement ses mamelons. Puis il passa le bout de sa langue sur leur pointe dressée et Angelica retint son souffle.

Sa langue traçait habilement des cercles et, cependant que les sensations l'envahissaient, elle agrippa de toutes ses forces le drap.

Si elle n'agissait pas maintenant...

La hanche de Dominic reposait à côté de la sienne. Angelica avait peut-être les mains immobilisées, mais pas les jambes.

Le drap glissa au moment où elle leva son épaule et se contorsionna pour faire pivoter ses hanches contre les siennes.

En se cambrant, sa poitrine se souleva vers les lèvres de son amant, qui accepta aussitôt cette invitation. Il passa sa langue sur son sein et l'aspira dans sa bouche au moment où elle parvint à le toucher à l'entrejambe.

Le résultat dépassa toutes ses attentes.

Sa caresse le fit bondir, se raidir, puis il la lécha avec fougue et lui arracha un cri étouffé.

Tout son corps était en feu. Luttant pour reprendre son souffle, elle sentit la pression faiblir autour de ses poignets. Elle libéra ses bras puis, poussée par un élan, prit Dominic par le cou et le maintint contre elle pendant qu'il la léchait.

Il essaya de faire rouler Angelica sur le dos pour la clouer au matelas, mais elle se débattit, résista sans cesser de frotter ses hanches et ses cuisses contre lui, tandis que, d'une main audacieuse, elle glissait une main dans son pantalon.

Dominic marmonna un juron et se tourna, entraînant Angelica avec lui.

— Pour l'amour du ciel, un peu de retenue, madame !

Angelica se retrouva étendue sur lui, le drap emmêlé entre eux. La patte de sa chemise sous son nez, elle ignora la caresse sensuelle de l'air frais sur sa peau nue et entreprit de déboutonner le vêtement.

Elle défit les boutons d'une main fébrile tandis qu'il jurait de nouveau en essayant de lui saisir les poignets.

Il s'emmêla les doigts dans son collier et ses cheveux dénoués. Les épaisses mèches s'accrochaient à ses articulations, telles des anguilles prêtes à obéir aux ordres de leur maîtresse.

Le dernier bouton céda et Angelica se redressa avec un petit cri de triomphe. Elle ouvrit en grand les pans de la chemise et contempla le spectacle qui s'offrait à sa vue.

A son air captivé et à son expression de convoitise, Dominic eut l'impression qu'elle venait de trouver un eldorado.

Angelica était complètement nue, à califourchon sur lui, avec ses cuisses minces de chaque côté de sa taille, sa chevelure de feu qui rougeoyait à la lueur de la lampe et qui tombait en longues boucles sur son dos et ses épaules. Ces mêmes mèches qui avaient emprisonné ses mains et qui offraient à présent un écrin d'or à ses seins. Dans la vallée qui les séparait, le pendentif en cristal aux multiples facettes brillait mystérieusement.

Ces seins pleins et ronds semblaient faits pour ses mains.

La peau fine et pâle d'Angelica, semblable à de la soie, avait rosi sous l'effet du désir, et ce constat ne fit rien pour calmer ses ardeurs, aiguissant toujours plus ses instincts de chasseur.

Inconsciente de l'immobilité qui s'était emparée de lui, Angelica lâcha sa chemise puis, avec une expression de pure avidité sur son beau visage, posa les mains sur son torse et le caressa en le dévorant des yeux.

Résistant au besoin pressant de lui répondre sans attendre et de reprendre le contrôle de la situation, il contempla son ventre nu et sa taille fine, la courbe sensuelle de ses hanches, puis, plus bas, le triangle de boucles au sommet de ses cuisses.

Toute idée de contrôle abandonna aussitôt son esprit.

Il bascula sur la gauche et renversa Angelica sur le dos. Les couvertures restèrent emmêlées entre leurs corps, mais laissèrent ses jambes et sa poitrine exposées. Dominic vint se placer au-dessus d'elle, en appui sur les coudes pour ne pas l'écraser. Instinctivement, les cuisses d'Angelica vinrent se presser contre ses hanches.

Ce qui eut le don de le distraire quelque peu. Il se redressa en grognant et parvint à se débarrasser de sa chemise. Angelica repartit à l'assaut de son torse.

Dominic s'empara de ses lèvres en un baiser conçu pour lui faire perdre la tête. Pour lui faire lâcher les rênes et s'abandonner complètement à lui.

Mais le résultat ne fut pas celui escompté.

Angelica avait compris d'instinct qu'il s'agissait d'un bras de fer entre l'expérience et l'enthousiasme, d'une lutte pour le pouvoir. Elle se lança sans crainte dans la mêlée, sa langue partant à la rencontre de la sienne avec un abandon imprudent, lui retournant la moindre once de passion qu'il distillait en elle.

C'était ce qu'elle voulait, ou du moins le seuil qu'elle souhaitait atteindre. Qu'ils se consument tous les deux dans des flammes chaque fois plus ardentes.

Elle se délecta de ces baisers et de l'union sans retenue de leurs bouches. Otant ses mains du torse de Dominic, elle en glissa une derrière sa nuque. Elle brûlait de le sentir contre ses seins tendus et l'attira vers lui. Pour toute réponse, il se baissa un peu plus, mais son torse resta suspendu à quelques centimètres d'elle.

Angelica caressa son flanc de son autre main et s'accrocha à la peau chaude de sa taille. Elle partit explorer son dos et tout ce qu'elle pouvait atteindre, savourant ce contact et gémissant presque contre sa bouche avide. La peau de Dominic était douce et ferme sur ses muscles puissants.

Il irradiait de son corps une chaleur torride. Une chaleur qui l'attirait, l'incitait à frotter son corps contre lui et à emmêler ses membres nus avec les siens.

Mais elle avait beau tirer et chercher à l'enjôler à travers ses baisers, il refusait de descendre plus bas et de lui apporter le soulagement qu'elle attendait.

Elle décida donc de forcer les choses, en serrant plus fort sa nuque et se cambrant sous lui, pressant ses seins et se tortillant contre son corps.

Une délicieuse vague de plaisir l'envahit lorsque la toison sombre de Dominic vint effleurer ses seins hypersensibles.

Leurs lèvres étaient toujours scellées, mais elle l'entendit gémir à son tour.

Puis il s'immobilisa.

Et elle comprit qu'elle avait gagné. Qu'elle l'avait convaincu de lâcher la bride.

C'est alors qu'il fondit sur elle. Une main dure saisit son visage et il l'embrassa avec une voracité telle qu'elle se sentit vaciller. Si elle avait cru auparavant que ses baisers étaient passionnés, celui-ci la laissa exsangue et affola ses sens.

Brusquement, il rompit leur baiser pour retourner son attention vers ses seins. Ses mains caressaient, pétrissaient, soupesaient et s'emparaient d'eux. Ses lèvres semblaient graver leurs empreintes de feu sur sa peau tandis que sa langue la savourait et la rendait toujours plus folle de désespoir.

La puissance de ses mains était impressionnante, et pourtant jamais la peur ne s'insinua dans l'esprit d'Angelica. Seule son impatience grandissait, embrasait sa peau et mettait à mal ses nerfs.

Devenue dépendante de ce brasier, elle ondula sous lui, savourant l'étrangeté de sa peau ferme contre la sienne si fine. Puis elle passa les mains dans son dos et franchit les limites de sa taille pour le caresser et découvrir son corps.

Dominic étouffa un juron. Son désir monta en flèche tandis que les doigts délicats d'Angelica effleuraient le creux de ses reins, endroit que seule une maîtresse était autorisée à toucher.

Il n'avait pas besoin qu'elle lui rappelle le rôle qu'elle était décidée à jouer. L'envie brutale de la faire sienne martelait son esprit. Jamais il n'avait ressenti un tel élan passionné. Jamais le chasseur qui était en lui n'avait éprouvé un tel désir de possession.

Angelica n'était peut-être pas innocente, mais elle était encore vierge. Il ne pouvait pas se contenter de la prendre.

Son instinct le fit glisser plus bas dans le lit pour mieux découvrir son corps et déposer des baisers brûlants et humides sur son ventre lisse, pour lécher et goûter sa peau. Il descendit encore, dégagea le drap qui formait une barrière entre eux et révéla à ses yeux la beauté de son corps généreux.

Ce fut à son tour de s'immobiliser. Il entendit le souffle d'Angelica se figer et l'attente grandir. Son regard glissa lentement le long de ce corps gracile, jusqu'à son visage.

Il plongea dans ses merveilleuses prunelles vert et or tandis que le plaisir anticipé d'Angelica grandissait, que ses mains s'agrippaient à lui et que ses ongles s'enfonçaient dans ses bras. Sans la quitter des yeux, il effleura du bout des doigts la peau frémissante de son entrejambe et posa la main sur son sexe.

Il sentit la décharge sensuelle qui secoua Angelica et entendit son petit cri étouffé. Poussant un soupir fébrile, elle ferma les paupières, et Dominic poursuivit ses caresses intimes en scrutant ses réactions. Le souffle entrecoupé et de plus en plus haletant de la jeune femme était comme une musique pour ses sens.

Conscient de la tension qui montait en elle, il remonta le long du lit et se coucha de nouveau sur son corps. Ignorant le pli soucieux de son front et les mains impatientes d'Angelica, il se pencha pour s'emparer de nouveau de sa bouche. Et, dès qu'elle fut absorbée par leur baiser, il introduisit un doigt en elle.

Angelica poussa un cri étouffé, et découvrit soudain qu'elle ne pouvait plus respirer qu'à travers son baiser, à travers lui. Elle s'accrocha à Dominic, les sens bouleversés par ses caresses, l'esprit envahi par la délicieuse sensation de son doigt glissant lentement en elle.

Si elle ressentait cela avec un seul doigt...

Quelque chose en elle frémit.

Elle s'arracha à leur baiser et prit une grande inspiration. La tête sur l'oreiller, les yeux fermés, elle suivit chaque mouvement de sa main entre ses cuisses, chaque pression, chaque glissement subtil et répété de son doigt.

Une chaleur envahit son corps, encore plus vive qu'avant, et se répandit sous sa peau, se

propagea dans ses veines pour s'installer au creux de son ventre.

Angelica se tordit sous Dominic. Il posa alors ses lèvres sur les siennes en un baiser plus doux, puis s'écarta et murmura de sa voix rauque :

— Une chose à la fois.

Si elle avait nourri le moindre doute sur le fait qu'il ne soit pas aussi captivé qu'elle, son ton le dissipa aussitôt. La dureté de sa voix témoignait d'un désir violemment maîtrisé.

Dans son cas, elle ne voyait aucune raison de ne pas céder à cet appétit croissant, mais elle ne pouvait que lui être reconnaissante de garder suffisamment de contrôle de soi pour l'amener en douceur vers sa première fois.

Son corps s'échauffa et se raidit. Soudain, elle eut besoin d'autre chose, d'une certaine forme de soulagement. Elle se cambra sous le corps de Dominic, soulevant ses hanches pour aller à sa rencontre, ondulant pour suivre ses caresses régulières et répétées, à la recherche de quelque chose de plus puissant...

Dans un élan de désespoir, elle l'attira vers elle et saisit sa nuque pour s'accrocher de nouveau à ses lèvres. Elle l'embrassa avec un abandon farouche, dans un élan impérieux et exigeant.

Dominic lui rendit son baiser, partit à sa rencontre et lutta pour garder le pouvoir sur une bataille qui, pour une fois, semblait perdue d'avance. Par de longues et habiles caresses, il l'amena au sommet de son plaisir.

Dominic quitta sa bouche et se pencha sur sa poitrine dont il aspira un téton sans cesser de la caresser.

Elle explosa. Dominic leva les yeux et contempla la jouissance qui envahissait son visage si expressif, l'émerveillement de son premier orgasme.

Des vagues de satisfaction déferlèrent en elle. Il continua de la caresser, prolongeant ainsi ses délices jusqu'à ce qu'ils s'estompent peu à peu.

Lentement, son corps se détendit. Il profita de cet instant pour descendre le long de son corps et installer ses larges épaules entre ses genoux. Son sexe était tendu et douloureux, mais il avait encore du temps devant lui.

Il déploya une main sur le ventre d'Angelica, saisit son genou de l'autre et l'écarta avant de se pencher vers son sexe et de le goûter.

Sous l'emprise d'un plaisir aussi intense qu'érotique, Angelica étouffa un cri. Pendant plusieurs secondes, son esprit refusa d'accepter ce que ses sens lui disaient. Elle ouvrit alors les paupières et vit Dominic la lécher.

Il sentit son regard sur lui et plongea les yeux dans les siens. Son long coup de langue déclencha en elle un plaisir si vif qu'elle gémit.

Elle ferma les yeux et s'abandonna à cette nouvelle vague. Mais cette vague n'avait pas de fin. Le plaisir florissait, encore et encore. Avec une habileté presque accablante, il l'amena directement vers l'acmé du plaisir.

Elle resta là, tendue comme un arc, l'esprit vide, avec la sensation de se noyer dans l'intimité de ces sensations.

Lorsqu'il consentit enfin à plonger sa langue en elle, lui offrant ainsi le soulagement qu'elle attendait, elle se sentit propulsée si haut que, l'espace d'un instant, elle perdit la conscience de ce qui l'entourait.

Dominic défit rapidement les boutons de sa culotte et se débarrassa de ses vêtements. Puis il

couvrit son corps avec le sien, animé d'un besoin primitif et urgent de s'unir à elle.

La passion s'était emparée de lui au point de l'aveugler. Il était proche, tout proche de perdre le contrôle de lui-même. Le désir qui l'animait ressemblait à un torrent qui courait dans ses veines, plus sauvage, plus furieux et beaucoup moins maîtrisable qu'il le croyait. Il devait satisfaire son envie irrésistible de la prendre.

Sans hâte mais sans hésitation, il cala ses hanches entre ses cuisses, posa le bout de son sexe à l'entrée du sien puis se coucha sur elle de sorte à voir son visage. Alors il poussa son bassin contre elle.

Lentement.

Angelica cligna des paupières puis leva les yeux vers lui.

Un battement de cœur plus tard, il rencontra la résistance qu'il attendait, mais Angelica était déjà prête. Après un petit coup de reins court et rapide, il était en elle.

Angelica sursauta, et un éclair de douleur traversa son visage. Mais, en un clin d'œil, il avait disparu... remplacé par un étonnement émerveillé.

Les dents serrées et les muscles frémissants, Dominic utilisa le peu de contrôle qu'il lui restait pour se retenir de donner un nouveau coup de reins.

Le regard d'Angelica glissa sur son visage pour revenir vers ses yeux, puis son expression s'adoucit. Elle se tortilla et souleva les hanches pour aller à sa rencontre, lui faciliter la tâche.

Il répondit à son invitation muette et avança plus loin. A mi-chemin, il s'arrêta et ferma les paupières en chancelant.

Dominic rouvrit les yeux et plongea dans les siens. Il y lut son acceptation et son désir, tandis qu'elle tendait la main pour caresser sa joue et ses cheveux.

Hypnotisé par son regard émeraude et or, il la pénétra plus profondément encore.

Elle soupira, enlaça d'une main sa nuque pour se redresser et embrasser sa mâchoire, puis effleura ses lèvres.

Elle croisa alors son regard, esquissa un sourire puis prononça dans un murmure brûlant :

— Maintenant...

Elle lui tendit sa bouche, la lui offrit, et Dominic s'en empara avec fougue tout en plongeant dans son corps.

Et il s'abandonna à son tour dans les flammes.

Le désir le heurta de plein fouet, la passion le tenait entre ses griffes acérées, réduisant à néant ses dernières forces de volonté.

Une pulsion encore plus forte balaya son esprit, animé d'une faim dévorante.

Mais Angelica était là pour la satisfaire, pour se joindre et s'unir à lui. Pour le tenir dans ses bras pendant que leur univers se prenait dans le tourbillon de la passion.

Elle ne faisait qu'un avec lui dans leur désir insatiable, dans le cyclone qu'ils avaient créé ensemble. Leurs mains et leurs doigts s'agrippèrent, aussi fébriles que leur respiration saccadée, tandis que leurs esprits se brouillaient dans l'embrasement de leurs sens.

Plus rien ne comptait plus pour eux que leurs corps unis avec ferveur.

Que leur désir commun et leurs âmes soudées.

Animés d'une même volonté, ils plongèrent dans le feu de leur passion, tout droit vers l'extase.

Angelica explosa sous lui en criant.

Il la suivit aussitôt, la serra plus fort, et s'abandonna à un orgasme sans précédent avec un

grognelement rauque.

Pendant de longs instants, un plaisir son nom, irrésistible et puissant, les envahit tous les deux.
Puis ils tombèrent ensemble, épuisés et comblés, dans un océan d'oubli.

Chapitre 12

Dominic s'éveilla avec la douce sensation d'un corps chaud contre le sien.

Sans même réfléchir, il savait à qui il appartenait.

Il essaya de se convaincre que c'était uniquement parce qu'Angelica se trouvait dans son lit, à Glencrae House, où il n'avait jamais invité aucune femme à dormir. Qui d'autre cela pouvait-il être ? Mais c'était un mensonge. Cette intuition émanait du siège de ses instincts, et au fond de lui-même il savait qui elle était : Angelica Cynster, mais aussi sa compagne.

Dominic avait toujours compris son côté primitif, et avait appris à vivre avec. C'était grâce à cette part la moins civilisée de lui-même qu'il était devenu un excellent chasseur. Il accordait beaucoup de valeur à son instinct, qui lui avait permis de rester en vie un nombre incalculable de fois.

Si cet aspect de lui-même avait naturellement joué son rôle lors de ses précédentes conquêtes féminines, jamais il ne s'était à ce point manifesté pour posséder une femme et la faire sienne. D'ordinaire, seule la chasse l'intéressait, et non la possession.

Avec Angelica... rien n'était « normal ». Et encore moins le sentiment d'immense satisfaction qui l'animait ce matin.

Dominic s'était à moitié effondré sur elle, mais elle ne s'en était pas plainte. Finalement, il s'était dégagé de son étreinte et avait rabattu les couvertures sur eux.

Sans un mot, Angelica s'était blottie dans ses bras et avait posé la tête sur son torse. Il s'était endormi avec la caresse de ses cheveux sous son menton.

Elle avait dû bouger dans la nuit. Elle lui tournait à présent le dos, et ses fesses en forme de cœur étaient nichées contre son aine. Dominic avait passé un bras autour de sa taille. Sa main reposait sous ses seins. Il sentait le pendentif en cristal rose sous ses doigts.

Il prit une inspiration, et l'odeur de ses cheveux envahit ses narines.

Il songea de nouveau à ce qui s'était passé lorsqu'il avait cédé la veille et l'avait finalement embrassée... Tout au long de leurs ébats, tous deux avaient dû faire des efforts pour se contrôler, mais aucun n'avait gagné. Finalement... il ne savait pas vraiment ce qui s'était passé.

Ses instincts l'avaient pourtant mis en garde : il savait que faire l'amour avec elle serait différent et, comme d'habitude, il ne s'était pas trompé. Tout cela le laissait à présent songeur et perplexe. Il ne comprenait pas quels étaient les facteurs et les paramètres importants de leur relation.

Dominic était un homme habitué à maîtriser presque tous les aspects de sa vie, et la plupart du temps il était capable de se contrôler lui-même. Pourtant, la veille au soir...

Il baissa les yeux vers la crinière fauve d'Angelica et se demanda si, la prochaine fois qu'il s'introduirait dans son corps, il maîtriserait mieux leur étreinte.

Il n'y avait qu'une seule façon de le vérifier.

* * *

Angelica s'éveilla avec la délicieuse sensation de longs doigts caressant son entrejambe. Avant qu'elle puisse reprendre ses esprits, Dominic était plaqué contre son dos, son souffle chaud balayant sa nuque.

Après l'avoir préparée par ses caresses, il la pénétra soucement, agrippant sa hanche de son autre main.

Angelica ferma les yeux et frémit en gémissant, puis laissa ses sens se délecter tandis que Dominic s'immisçait avec une lenteur délibérée.

Son corps frissonna de bonheur lorsqu'elle le sentit en lui. Il épousait son corps, son torse moulé contre son dos et ses jambes derrière les siennes. Puis il pencha la tête et effleura son épaule nue de ses lèvres.

— Ne bougez pas, murmura-t-il, laissez-moi faire.

Il se retira légèrement puis la pénétra de nouveau. Des sensations divines envahirent Angelica par vagues.

Le sourire aux lèvres et les yeux fermés, elle lui obéit et s'abandonna à son savoir-faire, expérimentant cette danse lente, intime et extrêmement érotique.

Elle apprécia ce qu'elle découvrit.

Dans cette position, son corps se détendit. Elle laissa Dominic la manipuler et lui donner du plaisir à l'envi, l'invitant à en prendre à son tour, ce qui nécessitait le genre de confiance qu'elle appelait de ses vœux.

Dans leurs veines, le désir était monté en puissance, mais cette fois à un rythme plus maîtrisé. Angelica savait que ce contrôle ne durerait pas. Elle ignorait d'où venait cette conviction, mais elle était réelle.

Leur brasier s'était enflammé depuis bien longtemps et les flammes de la passion rugissaient déjà en eux, menaçant de les emporter tous les deux.

Bientôt.

Angelica haletait déjà, les ongles enfoncés dans l'avant-bras qui l'enlaçait, tandis que les coups de reins de Dominic attisaient son plaisir, chaque fois plus forts.

Jusqu'à présent, elle s'était pliée à sa demande de rester immobile, mais cela l'empêchait de savourer la joie de lui donner du plaisir. Pourtant, son étreinte était de fer, et elle ne souhaitait pas vraiment la briser. Le coup de reins suivant la fit gémir. Son plaisir monta d'un cran et, instinctivement, son sexe se contracta autour du sien.

Elle recommença et comprit qu'elle n'avait pas besoin de bouger pour lui donner du plaisir.

Dès sa première tentative, Dominic s'était immobilisé. Il avait rompu le rythme et battu en retraite. Angelica sentit ensuite son torse se gonfler dans son dos, puis il se remit à bouger avant de reprendre.

La tête baissée, le souffle saccadé, Dominic frémit. Il sentit qu'il perdait le contrôle. Puis il lâcha les brides et se laissa tout entier plonger dans cette vague de plaisir.

Il la serra contre lui et se mouva plus vite. Leurs sens se mirent à tourner inexorablement, à se fondre dans une dimension nouvelle.

Rien ne comptait plus que ce bonheur et ce plaisir, que leur profonde intimité.

Maintenant que Dominic y avait goûté, et qu'il savait qu'il n'en tenait qu'à eux deux d'atteindre cette béatitude, il ne put revenir en arrière et refuser à son âme cette ultime récompense.

Elle jouit la première, mais il la rejoignit en deux rapides coups de reins. Le cataclysme qu'ils avaient connu les attendait, encore plus intense, presque méconnaissable tant il était puissant.

L'extase s'empara d'eux. Brisés, vidés de toute pensée et volonté, ils flottèrent dans cet endroit lumineux où les reliquats du plaisir se diffusaient dans leur être comme une bénédiction apaisante.

Avant de succomber au sommeil, une dernière pensée éclaira tel un phare l'esprit de Dominic.

Il avait couché avec Angelica Cynster, sa future comtesse, et la vie telle qu'il la connaissait avait irrémédiablement changé.

* * *

Ils quittèrent Glenrae House à 9 heures et se dirigèrent vers les écuries de Watergate.

Angelica lança un coup d'œil derrière elle, en direction de leur petite procession. Brenda, Mulley, Griswold, Jessup et Thomas avançaient avec l'un des valets qui tirait une charrette chargée de leurs sacs, sa boîte à chapeau culminant au-dessus de la pile.

La tête droite, elle leva furtivement les yeux vers Dominic qui marchait à côté d'elle. Elle avait mis sa main gantée dans la sienne. Elle ne l'avait pas seulement posée sur sa manche, ni coincée sous son bras, mais la tenait fermement serrée entre ses doigts.

Regardant ensuite droit devant elle, elle se retint de sourire trop ouvertement. Ce matin, quand Griswold avait frappé à la porte de la chambre puis avait appelé pour les réveiller, Dominic avait grogné mais n'avait pas cherché à la renvoyer à la hâte dans sa chambre ni à dissimuler sa présence dans son lit. Il s'était levé, avait passé un peignoir et avait attendu qu'elle ait récupéré son déshabillé et ses chaussons qui avaient glissé sous le grand lit. Il lui avait ensuite montré la porte qui reliait directement leurs appartements. Dès qu'elle se fut faufilée, il l'avait refermée derrière elle. Elle avait écouté à travers le battant et avait eu le plaisir de constater qu'il ne l'avait pas verrouillée.

Elle venait de surmonter avec succès le premier obstacle majeur pour l'amener à tomber amoureux d'elle.

Pour ajouter encore plus à sa bonne humeur, sa tenue d'équitation en velours émeraude avait dépassé toutes ses attentes. Lorsqu'elle était entrée dans le salon du petit déjeuner ainsi vêtue, Dominic avait fait une pause et était resté sans voix à sa vue, puis il l'avait complimentée de manière très sincère avant de poursuivre son repas. La couturière qui lui avait confectionné cet habit dont la coupe sévère contrastait avec son chemisier orné de dentelle délicate et légère resterait sur la liste de ses fournisseurs préférés à Edimbourg.

En arrivant à Cannongate, ils tournèrent vers Holyrood Palace. Pour les gens de la société, il était encore tôt. Dans les quartiers aisés, les rues étaient presque désertes. Rares étaient ceux qui auraient pu remarquer leur petite procession.

Angelica observa ce qui les entourait, inspira profondément puis souffla. La matinée était fraîche et claire ; une petite brise poussait des nuages blancs et cotonneux dans un ciel bleu d'azur. D'après Jessup, le temps allait rester clément tout au long de leur trajet jusqu'au château. Angelica

attendait presque avec impatience ce jour, le début de la dernière étape de leur voyage.

Ils arrivèrent bientôt aux écuries et découvrirent que leurs chevaux les attendaient, déjà sellés.

Dominic vérifia la sangle de la selle d'amazone posée sur le dos de la jument noire qui piaffait d'impatience, puis il souleva Angelica. En tenant sa taille souple, des souvenirs de leur nuit passée lui revinrent à l'esprit. Il les chassa prestement en installant Angelica sur la selle, puis lui tint la bride et la regarda plier habilement sa jambe, poser ses pieds dans les étriers et remettre sa jupe en place.

Elle saisit les rênes puis hocha brièvement la tête. La plume de son chapeau vint frôler le sourcil de Dominic, lequel lâcha la bride et se tint prêt à la reprendre au cas où Angelica ne serait pas capable de tenir sa jument...

L'animal fit un pas en avant, mais Angelica, presque machinalement, le contrôla et guida la jument capricieuse vers le reste du groupe.

Jessup vint se placer à côté de Dominic et hocha la tête en direction d'Angelica avec un regard pénétrant et chaleureux.

— Je croyais que vous aviez perdu l'esprit en lui achetant ce cheval, mais sa posture est excellente et ses mains sont fortes et fermes.

— Hm.

Dominic contempla Angelica encore quelques instants.

— C'est vrai, mais je garderai un œil sur elle.

Jessup acquiesça puis se dirigea vers son propre cheval.

Après avoir vérifié que tous les bagages, y compris la boîte à chapeau d'Angelica, étaient fermement attachés sur les autres chevaux, Dominic saisit la bride que Griggs lui tendait et se hissa sur le dos d'Hercules.

Qu'il était bon de s'asseoir de nouveau sur sa propre selle.

Et, du moins en ce qui concernait son cheval, de reprendre le contrôle de la situation.

Attrapant les rênes, il reconnut que, même si la nuit précédente ne s'était pas déroulée exactement comme il l'avait souhaité, il se sentait remarquablement bien. La nuit dernière avait été une victoire, mais elle n'était pas la sienne. En son for intérieur pourtant, il avait l'intuition d'avoir découvert un moyen nouveau, inattendu mais excellent d'avancer, et qu'il devait maintenant s'atteler à exploiter ce qui était tombé entre ses mains.

Même si, manifestement, il lui faudrait apprendre à partager les rênes qu'il avait jusqu'à présent manœuvrées seul.

Légèrement agacé, il avança avec Hercules vers les autres chevaux.

Angelica se tourna et fit glisser son regard sur le superbe animal, puis le leva lentement vers Dominic.

— C'est vraiment un magnifique spécimen, dit-elle en souriant.

Il plissa les yeux, mais sa remarque le flatta.

Angelica sourit plus largement puis partit rejoindre les autres.

Dominic conduisit Hercules à côté d'elle et s'adressa au groupe.

— Nous allons descendre Holyrood Road vers Cowmarket, puis nous continuerons vers Grassmarket et passerons devant St. Cuthbert's.

Tous hochèrent la tête en signe d'assentiment et vinrent se placer derrière Dominic.

Celui-ci s'élança, Angelica à ses côtés, et ils quittèrent Edimbourg.

A dix kilomètres à l'extérieur de la ville, ils atteignirent South Queensferry sur les rives du Firth of Forth.

Tandis qu'ils descendaient une rue pentue partant de High Street vers la rive, Angelica s'adressa à Dominic :

— Je me suis documentée sur Queensferry. Il doit son nom à la reine Margaret, celle qui a épousé un Malcolm. Elle était très pieuse et avait pour habitude de traverser l'estuaire pour aller d'Edimbourg à l'abbaye de Dunfermline. C'est ainsi qu'ils mirent en place ce ferry, qui est ensuite devenu Queensferry, le ferry de la reine.

Dominic acquiesça.

— Au début, il était exploité par des moines.

Ils sortirent de la rue sur la route qui suivait la berge. Des embarcadères étaient disposés en plusieurs points autour de l'anse.

— C'est ici.

Dominic désigna un grand ferry amarré à l'embarcadère le plus éloigné et tira Hercules dans cette direction.

— Ils s'amarrent aux embarcadères qui conviennent le mieux selon les conditions.

Le ferry embarquait encore des passagers. Dominic partit acheter leurs billets, puis le cortège descendit de cheval et monta à bord à pied.

Ils ne durent pas attendre longtemps avant que l'équipage jette l'ancre. Le ferry commença alors son lent voyage sur les eaux agitées de l'estuaire.

Sur le pont, près du garde-corps, Dominic baissa les yeux vers Angelica. Elle avait agrippé le bastingage en fer de ses petites mains et regardait devant elle. Une brise piquante faisait voler des mèches de cheveux sur ses joues. Son visage rayonnait d'enthousiasme.

Le ferry tangua et Dominic prit le coude de la jeune femme pour l'aider à garder l'équilibre. Puis l'embarcation se stabilisa, et aussitôt Dominic lâcha Angelica pour venir se tenir à côté d'elle. Il posa une main sur la sienne et se plaça de sorte à pouvoir la rattraper au besoin.

— Vous n'avez pas mal au cœur ? demanda-t-il.

Elle leva les yeux vers lui, lui sourit puis secoua la tête.

— Voyez-vous, je n'ai jamais pris la mer avant ce jour. Cet estuaire est beaucoup plus agité que le Solent, au moins pendant l'été, et c'est la plus grande étendue d'eau sur laquelle j'ai eu l'occasion de naviguer. Mais nous n'allons pas bien loin.

Elle tendit la main devant elle.

— Si c'est bien l'autre côté ?

Dominic suivit son regard.

— Oui, c'est Fife. Le ferry débarque dans cette ville car c'est la partie la plus étroite de l'estuaire.

Au-dessus de leurs têtes, des mouettes volaient en poussant des cris aigus. Le vent s'accrut, transportant avec lui des odeurs d'iode et de mer. Ils restèrent près du bastingage et regardèrent la rive opposée approcher.

A plusieurs reprises, Dominic observa Angelica, l'expression de son visage guettant le moindre signe de malaise. Mais elle resta imperturbable et semblait vouloir profiter de cet instant et de cette

aventure. La troisième fois qu'il se tourna vers elle, il se figea et comprit pourquoi il l'examinait avec autant d'insistance. Pourquoi il se tenait ainsi près d'elle, la tenant littéralement sous sa protection.

Les yeux braqués devant lui, il s'attendit à avoir un mouvement de recul, à sentir une résistance face à ce nouvel état d'esprit... Or tout en lui semblait d'accord avec la façon dont il se comportait et réagissait avec Angelica, comme s'il acceptait naturellement que son bien-être soit désormais lié au sien.

Après de longs instants passés à y réfléchir, il chassa ces idées. Jamais il ne s'était senti aussi attaché à une personne qu'il ne l'était maintenant à elle. Mais il finirait sans aucun doute par s'y habituer.

* * *

Ils arrivèrent à North Queensferry à peine une heure plus tard. Tous traversèrent à pied l'embarcadère et s'arrêtèrent auprès de Dominic en attendant que Jessup et Thomas arrivent avec les chevaux. Angelica lança un œil autour d'elle, surprise.

— Mais c'est un minuscule hameau, constata-t-elle.

Dominic, qui observait la manière dont Jessup faisait descendre Hercules du ferry, suivit son regard et contempla les quelques toits éparpillés le long de la route du Nord.

— Les gens s'arrêtent rarement ici pour la nuit, expliqua-t-il. Tout le monde descend du ferry pour continuer son voyage et ne fait que passer. Il existe toutefois plusieurs tavernes qui servent d'excellents déjeuners. Nous nous y arrêterons avant de prendre la route.

Jessup et les autres arrivèrent avec leurs chevaux. Tout le groupe remonta en selle puis s'élança dans la rue.

Dominic fit halte dans la deuxième taverne sur leur chemin ; il s'était souvent arrêté pour se restaurer à la Wayfarer's Halt et savait que la nourriture y était bonne. Il descendit de selle et tendit les rênes à Jessup, puis aida Angelica à mettre pied à terre. Pendant que Jessup et Thomas menaient les chevaux dans la cour derrière le bâtiment, le laird conduisit les autres dans la taverne, Angelica à son bras.

Cartwright, l'aubergiste, installé derrière le bar, leva les yeux et lui décocha un large sourire en venant à sa rencontre.

— C'est un plaisir de vous revoir, monseigneur.

Cartwright s'arrêta et posa les yeux sur Angelica. Légèrement surpris, il s'inclina vers elle et lança un regard inquisiteur à Dominic.

— Bonjour Cartwright, dit Dominic. Je sais qu'il est tôt, mais nous voulons un déjeuner complet dans le salon pour moi-même et cette dame. Mes domestiques déjeuneront ici.

Dominic se tourna vers Brenda, Mulley et Griswold qui les avaient suivis.

— Jessup et mon garçon d'écurie sont allés attacher nos chevaux. Ils ne vont pas tarder à nous rejoindre.

— Bien sûr, monseigneur, dit Cartwright avec un sourire ravi. Vos gens sont les bienvenus à cette grande table près de la fenêtre, ou à celle plus près du feu, comme ils préfèrent. Et si vous et votre dame voulez bien me suivre...

L'homme s'inclina plusieurs fois devant eux et invita Dominic et Angelica à se rendre dans un

salon avec vue sur un petit jardin.

— C'est un endroit calme et intime, vous verrez, dit Cartwright. Je vais envoyer ma compagne dresser la table.

— Merci.

Dominic congédia Cartwright d'un geste de la main puis tira une chaise pour Angelica face à la table ronde.

Dès que le loquet de la porte s'abaissa, Angelica leva les yeux vers Dominic.

— Je viens tout juste de comprendre qu'il n'était peut-être pas très judicieux d'avoir abandonné mon déguisement. Je n'y avais pas réfléchi, mais il est évident que je vais attirer l'attention. Les gens vont se souvenir de mon passage ici.

Dominic saisit la chaise en face d'elle. Il ne pouvait pas en vouloir à Cartwright ni aux trois autres bougres de la taverne de l'avoir dévisagée. Ils n'avaient pas l'habitude de croiser une lady de sa qualité. Il s'assit en secouant la tête.

— J'y ai pensé, mais tout compte fait il est préférable que vous ne soyez pas déguisée.

— Pourquoi cela ? demanda-t-elle d'un air soucieux.

— Comme vous venez de le voir, je suis connu sur cette route. Je ne suis peut-être plus allé à Londres pendant des années, mais je me rends à Edimbourg au moins six fois par an.

— Ah, je comprends mieux pourquoi votre maison d'Edimbourg est en si excellent état.

— Et plus nous approcherons du château, plus on risque de me reconnaître. Essayer de vous faire passer pour mon élève, élève dont je partage le lit, risque de déclencher plus de commérages que l'idée que je puisse ramener chez moi ma future comtesse, dont je partage la couche. Une fois que nous serons mariés, nous prendrons souvent cette route. La façon dont vous apparaissez aujourd'hui fixera votre statut dans l'esprit des aubergistes...

— Alors que m'habiller en garçon, chose qui ne manquerait pas de passer inaperçue étant donné les circonstances, ne serait pas une bonne façon de commencer mon règne en tant que comtesse de Glencrae.

— Exactement. Toutefois, inutile d'avoir peur que votre présence sur cette route puisse conduire vos frères et vos cousins jusqu'aux portes du château. Je peux vous garantir que tous ceux qui vous verront ne vous oublieront pas, mais je peux encore plus vous assurer que, même si votre cousin St. Ives se présentait ici dans la minute et demandait à Cartwright s'il n'avait pas vu une lady aux cheveux roux...

Il contempla sa crinière de feu.

— ... Cartwright et les autres aubergistes nieraient vous avoir vue.

Angelica scruta son regard mais n'y lut que l'assurance qu'il venait de manifester. Elle écarquilla les yeux.

— Parce que Devil est anglais ?

Comme il acquiesçait, elle fronça les sourcils.

— Comment le sauraient-ils ? Vous pourriez être anglais. Vous m'avez bien trompée, comme manifestement toutes les personnes de la société.

— Je peux facilement passer pour un Anglais au sud de la frontière, et même peut-être au sud d'Edimbourg. Néanmoins, dit-il en haussant les épaules, au nord d'Edimbourg, je n'ai jamais été rien d'autre qu'un Ecossais, et originaire des Highlands, de surcroît.

— Hm. Richard a dit que les hommes dans la taverne de Carsphairn, ceux que vous avez

interrogés à propos du manoir, ont dit que vous étiez indubitablement originaire des Highlands.

— Ils étaient écossais et j'avais besoin d'informations. Je n'ai même pas essayé de cacher mes origines.

— Mais votre accent ne change pas.

Il agita la main.

— Pas tellement. Il n'y a pas vraiment de changement dans ma diction, mais assez pour que n'importe quel Écossais me reconnaisse comme un des leurs.

Le loquet se souleva et la porte s'ouvrit sur une femme au buste généreux qui portait un plateau. Elle esquissa une courte révérence vers Dominic puis vers Angelica.

— Je suis heureuse de vous revoir, monseigneur. Madame. Je suis juste venue dresser le couvert. Mes filles seront là dans un instant avec les plats.

Pendant qu'elle disposait rapidement les assiettes et les couverts sur la table, Mme Cartwright lançait sans arrêt des coups d'œil vers Angelica sans chercher à cacher sa curiosité. Angelica surprit et lui sourit. La femme rougit en posant devant elle la salière. Elle prit ensuite le plateau vide et le serra sur sa poitrine.

— Puis-je vous apporter quelque chose à boire, monseigneur ?

Elle hocha la tête en direction d'Angelica.

— Madame ?

— Pour moi, ce sera une bière, et pour vous... ?

Angelica hésita puis demanda à Mme Cartwright :

— Auriez-vous du vin ?

— J'ai un très bon poiré, madame.

— Ce sera parfait.

Une fois l'aubergiste partie, Angelica leva les yeux vers Dominic et ils se sourirent.

Puis la porte s'ouvrit de nouveau et trois servantes entrèrent avec des assiettes et des plats couverts d'une cloche en argent. En quelques minutes, la table fut garnie de mets de toutes sortes.

— Mm, fit Angelica en humant les délicieux effluves. Ça sent si bon.

Les servantes, qui la regardaient à la dérobée, esquissèrent un sourire timide puis se retirèrent avec une révérence.

D'un geste de la main, Dominic l'invita à faire son choix. Angelica s'exécuta. Mme Cartwright revint ensuite avec leurs boissons et rougit de plaisir quand Angelica la complimenta pour ce repas. Enfin elle prit poliment congé.

Angelica goûta à tous les plats qu'elle ne connaissait pas. Pendant qu'ils mangeaient, elle interrogea Dominic et lui demanda s'il y avait des plats traditionnels qu'elle aurait l'occasion de manger au château. Comme elle s'y attendait, Dominic avait de grandes connaissances culinaires.

Leur repas terminé, Dominic avait hâte de reprendre la route.

— Nous avons au moins quatre heures de voyage jusqu'à Perth, précisa-t-il.

Il se leva en rangeant sa montre à gousset dans la poche de son gilet, puis contourna la table pour venir tirer la chaise d'Angelica.

— Il n'est que 1 heure, mais je préférerais être certain d'arriver là-bas pendant qu'il fait encore jour.

Elle lut entre les lignes qu'il préférerait ne pas la savoir sur un cheval qu'elle ne connaissait pas bien, à la tombée de la nuit, sur des routes qu'elle connaissait moins encore. Angelica n'avait pas

grand-chose à lui objecter. Elle se leva et prit ses gants.

— Je dois reconnaître que cela fait des mois que je n'ai pas parcouru de si longues distances. Il est indubitablement plus sage de partir maintenant et de prendre notre temps.

Dominic se figea. Les yeux dans les siens, il scruta son visage.

— Vous... allez bien ?

L'espace d'un instant, elle le contempla sans comprendre, puis saisit le sens de sa question.

— J'ai oublié de vous demander si..., dit-il en faisant la grimace.

Angelica saisit le revers de sa veste, se hissa sur la pointe des pieds puis effleura ses lèvres en silence.

— Je vais très bien, murmura-t-elle enfin.

Elle le fixa quelques instants et lui sourit.

— Je vous remercie de penser à moi, mais en réalité je vais très bien.

Elle insista sur les trois derniers mots. Voyant qu'il n'avait pas l'air convaincu et qu'il s'inquiétait du fait que, suite à leurs activités de l'autre nuit, elle puisse être trop endolorie pour monter à cheval, elle tapota sa veste et se tourna vers la porte.

— Vraiment, à cet égard, je me sens tout à fait bien. En très grande forme, même.

Comme il ne bougeait pas et la regardait d'un air anxieux, avec une drôle de lueur dans les yeux, elle ne put s'empêcher de lui sourire d'un air toujours plus ravi.

— Nous allons à Perth, monseigneur ? Ou bien... ?

Il grogna enfin et lui fit signe d'avancer.

— A Perth, madame.

Elle passa devant lui et murmura tandis qu'il lui tenait la porte :

— Nous pourrions nous reposer plus tard.

Elle dut lutter pour réprimer son sourire en sortant de la pièce principale.

Ils rejoignirent le reste du groupe. Tandis que Dominic s'entretenait avec Cartwright, Jessup et Thomas partirent chercher les chevaux et Angelica les suivit devant la porte de l'auberge. Jessup et Thomas disparurent alors dans l'allée qui débouchait sur la cour de derrière. Angelica s'immobilisa en haut des marches et se tourna pour regarder la route qui menait à l'estuaire.

Au même moment, trois cavaliers descendus du ferry arrivèrent au trot.

Trois graines de voyous, songea-t-elle aussitôt, soupçons qui se confirmèrent lorsque, en la voyant, ils tirèrent sur les rênes en se pavanant sur le dos de leur monture.

Ils la contemplèrent tous les trois d'un œil beaucoup trop insistant.

— Eh bien, ironisa l'un d'eux, qu'avons-nous là ?

Légèrement amusée, Angelica hésita sur la réponse à leur apporter.

La canaille la plus proche prit cette hésitation pour un encouragement. Il fit avancer son cheval plus près.

— Approchez, ma douce. J'ignore ce que vous faites dans un endroit comme celui-là, mais vous seriez tellement mieux si vous veniez avec nous...

Angelica sut que Dominic était arrivé lorsque la canaille leva les yeux pour les fixer au-dessus de sa tête.

En voyant l'expression de son visage, elle aurait aimé pouvoir se tourner pour contempler celle de Dominic. Elle percevait distinctement la menace que devait ressentir le pauvre homme devant elle.

— Ces gentlemen sont-ils en train de vous importuner, ma chère ?

La glace de l'hiver était encore plus chaude que la voix de son futur mari.

Elle réfléchit, vit les jeunes hommes déglutir, puis secoua la tête.

— Non. Je pense qu'ils ne faisaient que passer.

Dominic fit une pause avant de s'adresser à eux.

— Est-ce bien vrai ?

Les trois cavaliers hochèrent énergiquement la tête.

— Heu... oui, nous allons partir.

Sur ces mots, les trois hommes déguerpirent au galop comme si tous les démons de l'enfer étaient à leurs trousses. Ou l'un d'eux, au moins.

L'air amusé, Angelica regarda le trio disparaître au loin.

Dominic dut contenir le Highlander possessif qu'il était derrière sa carapace d'homme civilisé, et attendit qu'Angelica fasse un commentaire sur sa réaction, certainement excessive, à l'égard de ces trois garnements manifestement inconscients.

Jessup et Thomas arrivèrent à ce moment avec les chevaux tandis que le reste du groupe sortait de l'auberge.

Angelica se tourna finalement vers Dominic. Le sourire aux lèvres, elle lui lança un regard reconnaissant, puis souleva ses lourdes jupes.

Dominic vint lui prendre la main. Ils descendirent les marches et s'avancèrent vers la route. Il la lâcha mais, sans pouvoir s'en empêcher, posa une main dans le creux de ses reins en l'accompagnant jusqu'à son cheval, puis l'aida à monter en selle.

— Merci, dit-elle avec un sourire.

Il ne lut que son approbation dans ses prunelles vert et or. Il hocha sèchement la tête puis se tourna pour saisir les rênes d'Hercules, mit le pied à l'étrier et se hissa sur la selle avant de faire pivoter le grand alezan vers la route.

Angelica amena sa jument à côté de lui. Tout en trottant vers la sortie du hameau, elle dit au laird :

— Je me demande comment je pourrais appeler cette jolie fille, dit-elle en tapotant le cou de sa jument. Je ne lui ai pas encore trouvé de nom qui lui convienne. Connaissez-vous un mot féminin pour dire « trublion » ?

Oui, songea Dominic. Angelica...

— Je n'en sais rien, répondit-il. Que diriez-vous de Bouton d'or ?

Elle éclata de rire.

— Je suis sérieuse. Je veux un nom qui lui aille.

Il réfléchit.

— Et Eclair noir ?

* * *

Ils continuèrent vers le nord en imaginant des noms pour sa jument. Ils traversèrent la ville de Kelty, puis poursuivirent en direction de Loch Leven. Dominic les fit avancer au petit galop. Il était inutile de se presser sur ce tronçon, et il voulait laisser le temps à Angelica de se familiariser avec sa nouvelle monture. Très fringante au départ, la jument noire, rebaptisée Ebony, acceptait de mieux en

mieux la main d'Angelica sur les rênes et devenait de plus en plus réactive. Lorsqu'ils aperçurent les eaux grises du lac devant eux, Dominic se sentait plus confiant.

Du moins en ce qui concernait la jument noire.

Quant à sa cavalière, les choses étaient différentes. L'un dans l'autre, il avait plus de chance d'anticiper les réactions de l'animal que celles de son imprévisible maîtresse.

Après l'incident devant la taverne, son élan de protection ne l'avait pas choqué lui-même, en revanche il s'était attendu à ce qu'Angelica se rebiffe, et non qu'elle lui sourie avec reconnaissance. Son expérience des dames de son espèce, qui était considérable, lui avait appris que tout comportement excessivement possessif pouvait entraîner bien plus qu'un froncement de sourcils. Or, Angelica lui avait souri et s'était montrée extrêmement raisonnable.

Il ignorait totalement comment interpréter sa réaction.

Au-dessus d'eux, le ciel était resté clair.

Tout en avançant, Dominic surveillait la campagne à l'affût de la moindre menace.

— Parlez-moi encore du château, dit-elle en approchant sa jument de lui. Sur ses gens et sur le fonctionnement du clan.

La question était très sensée et il s'appliqua à y répondre du mieux qu'il le put.

Angelica était une femme attentive et intuitive. Ses questions l'amènèrent rapidement à une explication détaillée et approfondie du fonctionnement de son clan, des activités de la communauté dans la forteresse, et de la fonction des gens dans le château.

— Donc, la grande majorité de ceux qui servent dans la forteresse font partie du clan, ou sont au moins liés à lui ?

— Griswold est la seule exception.

— Hm. A un moment donné, une fois que nous aurons décidé comment duper votre mère et l'amener à croire ce qu'elle a envie de croire, nous devons savoir de quelle aide nous allons avoir besoin et à qui nous pourrions faire confiance. Mais pour l'heure, combien de personnes vivent dans l'enceinte du château ?

Tout en chevauchant, il répondit à chacune de ses questions aussi complètement qu'il le put. Sa curiosité était à la fois encourageante et rassurante. Dominic était de plus en plus certain que, ensemble, ils réussiraient à tromper sa mère et à récupérer la coupe.

Cette assurance croissante allégea le fardeau qu'il portait sur les épaules.

— Très bien.

Angelica en avait appris suffisamment sur le château et ses habitants pour la journée et préféra se concentrer sur un autre sujet.

— Quelles sont les principales sources de revenu du clan ? demanda-t-elle en se tournant vers Dominic. J'ai vu les contrats sur votre bureau. Vous possédez d'autres entreprises en dehors de vos fermes ?

Dominic lui lança un regard surpris, mais son expression resta détendue.

— Vous vous y connaissez en matière de fermes ?

— Un peu. Les biens de mes parents sont entièrement constitués de fermes, de vergers et de bétail.

Il hocha la tête et regarda devant lui.

— Nous avons également des fermes, mais elles viennent en complément. Ce n'est pas comme dans les entreprises anglaises. Nous en avons essentiellement trois, ainsi que quelques cottages.

Elle l'écoula lui parler de son univers et lui brosser un tableau succinct des industries agricoles dont elle connaissait l'existence. Pendant que Dominic répondait à ses questions, les chevaux galopèrent, martelant le sol de leurs sabots tandis que leurs longues enjambées avalaient les kilomètres.

* * *

Plus tard dans l'après-midi, ils ralentirent à l'approche d'un pont qui enjambait une rivière assez large. Ils traversèrent à pied au rythme du bruit strident des sabots.

Angelica observa la ligne des collines qui s'étalaient au loin.

— Perth se trouve de ce côté ou de l'autre ? demanda-t-elle.

— De l'autre côté.

Dominic pivota brièvement pour regarder le reste du groupe, puis se cala sur sa selle et ajouta :

— Cette rivière est l'Earn. Nous sommes à environ cinq kilomètres de Perth. La route passe par un col avant d'arriver à la ville.

Angelica se raidit.

— Perth ! Mais oui, je me souviens !

Il lui lança un regard méfiant.

— Comment cela ?

— La maison de **La Jolie Fille de Perth** se trouve ici, n'est-ce pas ? Elle existe vraiment, nous pouvons aller la voir.

Elle lui lança un regard enthousiaste, tandis que le visage de Dominic témoignait de sa perplexité.

— La maison de Catherine Glover dans **La Jolie Fille de Perth**, précisa-t-elle.

Dominic la considéra d'un œil toujours aussi vide.

— C'est le dernier roman de sir Walter Scott.

— Ah, dit-il, rasséréiné. Je ne l'ai pas lu.

— Il a paru depuis très peu de temps, vous êtes donc excusé, mais savez-vous où se trouve cette maison ?

Dominic réfléchit quelques instants avant de répondre :

— J'en ai entendu parler à Londres. Nous pourrions nous renseigner à l'hôtel, mais s'il s'agit de la maison à laquelle je pense, nous pourrions aller la voir sans problème.

— Ce soir ? Si Perth n'est qu'à cinq kilomètres, nous y serons dans moins d'une heure.

— Eventuellement. Nous devons partir à l'aube. J'aimerais arriver à Kingussie demain soir. Mais, puisque vous tenez à visiter cet endroit, il vaut mieux nous y rendre ce soir avant la tombée de la nuit.

— Formidable !

En face d'elle, Angelica aperçut le bout du pont tout proche et leva les rênes.

— Nous pouvons repartir au trot ?

— Pas encore, les chevaux ont besoin de se reposer un peu.

Angelica fit la grimace mais résista à l'envie d'accélérer le pas. L'alezan de Dominic était le plus puissant cheval qu'elle ait jamais vu, et elle avait l'impression qu'il était capable de galoper pendant des heures, mais Dominic, qui pensait à tous les chevaux, prit soin de ralentir le rythme,

allant même jusqu'à avancer au pas sur plusieurs tronçons pour ne pas les épuiser.

Angelica s'était demandé s'il n'allait pas se montrer plus autoritaire et tyrannique avec elle après cette dernière nuit. Elle n'en avait vu aucun signe, même si Dominic la surveillait et l'étudiait toujours pour apprendre à découvrir comment elle fonctionnait. Mais elle n'en prit pas ombrage.

D'ailleurs, d'un point de vue pratique, elle avait le sentiment qu'ils avançaient à grands pas dans la découverte du contenu de leur future union. Il était vital de s'adapter aux petites habitudes de chacun, et savoir à quel moment il fallait rester ferme, insister ou abandonner, prenait du temps.

Jusqu'à présent, elle avait réussi à s'accommoder de ses tendances protectrices. Même si cette propension s'assortissait de possessivité, il était plus sage de travailler avec Dominic plutôt que de s'opposer à lui. Elle savait depuis toujours qu'apprendre à vivre avec les attitudes protectrices et possessives d'un homme était le prix qu'une lady devait payer si elle voulait devenir l'épouse d'un certain type de gentleman. Puisqu'elle désirait que Dominic considère qu'elle était à lui, elle ne pouvait pas se plaindre de le voir agir en conséquence.

Pourtant, en regardant vivre depuis qu'elle était enfant sa mère, ses tantes, ses belles-sœurs et les épouses de ses cousins, elle savait qu'il y avait des moyens de s'en accommoder et de gérer cette attitude. Une femme pouvait raisonnablement céder lorsqu'elle n'y perdait pas sa liberté, mais devait rester ferme lorsque son époux menaçait de franchir cette limite.

Dominic maintint la cadence au petit trot, puis au galop. Angelica s'ajusta sans effort et lança Ebony à un rythme soutenu.

Une brise de plus en plus fraîche fouettait son visage. Dominic chevauchait à côté d'elle et, revigorée et légère, elle sentit son cœur se gonfler de joie. Elle savait dans quelle direction ils allaient. Perth n'était qu'une étape.

Chapitre 13

— C'est ici.

Dominic s'arrêta sur la chaussée à l'endroit où Blackfrairs Wynd croisait Curfew Row. Il désigna de la tête la maison de l'autre côté de la rue. A son bras, Angelica trépignait d'enthousiasme.

— C'est exactement ainsi que je l'imaginai.

Son plaisir se voyait sur son visage et Dominic fut récompensé pour ses efforts. Il avait trouvé dans l'hôtel une cliente, une vieille dame de compagnie, qui affectionnait Walter Scott et qui lui avait confirmé l'emplacement de la maison de *La Jolie Fille de Perth*.

— Je dois absolument écrire à Henrietta et à Mary. Elles sont spécialistes de l'œuvre de Scott. Elles voudront venir nous rendre visite juste pour avoir la possibilité de voir cette maison.

Angelica s'était changée. Elle avait passé une robe de ville et avait mis un bonnet. Elle leva les yeux vers Dominic.

— Pouvons-nous la voir de plus près ?

Le laird obtempéra et ils traversèrent l'étroite ruelle. La maison donnait directement sur la rue, ce qui permit à Angelica de longer la façade et de regarder discrètement par la fenêtre.

Elle s'arrêta devant la porte et observa le linteau en pierre.

— « Paix et Pardon », lut-elle, exactement comme l'a décrit Scott. C'est la devise des Glover, apparemment.

Elle soupira.

— Revenons à l'hôtel, dit Dominic en l'invitant à avancer. C'est assez loin.

— Mais cela en valait la peine.

Elle serra son bras contre elle et s'approcha plus près.

— Merci de m'avoir amenée ici, ajouta-t-elle.

Il réprima l'envie pressante de l'embrasser là, en pleine rue, et détourna son attention de son sein qui effleurait son bras.

— Cela nous a certainement fait du bien de marcher après avoir passé plus de la moitié de la journée sur une selle.

Cette remarque parfaitement innocente eut pour effet de faire monter sa libido en flèche. Il s'imaginait déjà entre les cuisses douces d'Angelica.

— Par ici, dit-il en braquant les yeux devant lui.

Il espérait qu'elle ne s'apercevrait pas que sa voix était devenue plus grave.

Ils revinrent vers Castle Gable, passèrent devant Horse Cross et les vestiges des murs de la

vieille ville, jusqu'en haut de Skinnersgate avant de bifurquer vers Barret's Close.

Angelica regarda autour d'elle.

— Cela ressemble beaucoup à Edimbourg, on dirait, avec toutes ses petites ruelles sinueuses.

Dominic répondit par un grognement. Il espérait vivement que Perth ressemblerait à Edimbourg de bien d'autres façons. Tout au long de la journée, il s'était efforcé de ne pas penser à leur dernière nuit, car chevaucher dans un état d'excitation ne figurait pas sur la liste des tortures qu'il acceptait d'endurer. Grâce aux questions d'Angelica et à leur séparation physique sur leurs selles, il s'en était assez bien sorti. Jusqu'à leur arrivée au King's Arms, où il avait retenu des chambres pour la nuit.

Il avait loué deux grandes chambres : une pour elle et une autre pour lui. Il était assez connu dans cet hôtel et ne voulait pas susciter de commérages inutiles. Comme Angelica était accompagnée d'une servante et qu'il voyageait avec ses domestiques, il espérait que, vu de l'extérieur, les gens comprendraient qu'il accompagnait sa future épouse chez lui.

Bien évidemment, le fait d'avoir deux chambres séparées ne voulait pas dire qu'ils en utiliseraient les deux lits.

C'est lorsque Angelica s'était retirée dans sa chambre pour se changer et que lui-même était allé revêtir un autre manteau qu'il avait vu l'immense lit, et que ses pulsions avaient commencé à le tourmenter.

Il inspira doucement et tenta de se convaincre qu'il n'était plus un jeune homme gouverné par son désir. En entrant dans George Street, il accompagna Angelica sur George Inn Lane puis le long de la cour pavée qui menait au King's Arms. Lorsqu'il posa les yeux sur la façade de l'hôtel, sa libido lancinante lui renvoya l'image du grand lit à baldaquin qui trônait dans sa chambre, et d'Angelica, parée uniquement de sa peau soyeuse, s'y prélassant au centre.

Ils se changèrent pour le dîner, comme le voulaient les règles de l'établissement.

Dominic attendit Angelica devant sa porte et, lorsqu'elle en sortit, vêtue cette fois d'une autre robe de soirée bleu pâle et blanc, son châle en soie sur les épaules, il lui offrit son bras et la conduisit vers le salon privé qu'il avait loué.

Il l'aida à s'asseoir en veillant à rester impassible, puis revint s'installer en lieu sûr, à l'autre bout de la table ronde. C'était ridicule. Il avait réussi à contrôler ses pulsions envers Angelica pendant tout leur séjour à Londres et même pendant leur voyage jusqu'à Edimbourg, mais maintenant qu'il l'avait possédée par deux fois, l'animal qui était en lui piaffait littéralement d'impatience de l'avoir de nouveau dans ses bras.

Cette idée le troublait, et le mot était faible.

Heureusement, dans un établissement de cette catégorie les domestiques se succédaient sans arrêt, que le salon soit privé ou non. Il aurait bien évidemment pu les renvoyer, mais il n'était pas stupide à ce point. A cet instant, ils représentaient le seul véritable rempart contre cette part primitive de lui-même qui lui suggérait de remplacer les mets qui ornaient actuellement la table par Angelica.

Pendant le premier plat, Angelica posa des questions sur Perth, la River Tay et l'histoire de la ville. Dominic en savait assez pour alimenter sans effort la conversation.

Au deuxième service, ils abordèrent très brièvement l'histoire de l'Ecosse, car Angelica ne savait pas grand-chose sur le sujet et avait besoin de commencer par le début. Les questions qu'elle posait l'amènèrent à la voir comme son enthousiaste fiancée anglaise, désireuse d'en savoir plus sur son nouveau pays.

Les plats furent ensuite débarrassés et le dessert, composé d'un diplomate recouvert de crème

fraîche épaisse, fut posé devant eux.

Dominic en goûta une cuillerée et finit par regarder franchement Angelica, chose qu'il avait évité de faire depuis qu'il était allé la chercher devant sa chambre. Il plongea dans ses prunelles émeraude et or qui brillaient d'une lueur déjà plus vive...

Angelica lisait-elle dans ses pensées ?

Ou alors... l'idée qu'elle puisse ressentir les mêmes pulsions lui traversa l'esprit.

Pendant qu'il la dévisageait, elle sortit le bout de sa langue et la passa sur sa lèvre inférieure pour recueillir une goutte de crème fraîche.

L'image d'Angelica couchée sur la table s'imposa de nouveau à lui. S'il le lui demandait... En voyant son expression, il sut qu'elle ne refuserait pas de se plier à sa demande.

Il baissa les yeux vers son plat en se demandant à quelle vitesse il pourrait mettre fin au dîner.

Angelica repoussa son dessert à peine entamé.

Il lui lança un regard interrogateur.

Son sourire était franc.

— J'ai assez mangé, déclara-t-elle.

Quel bonheur ! Posant sa cuiller, il se leva. Il renvoya le valet, s'avança vers la chaise d'Angelica pour la tirer, puis lui offrit sa main et l'aida à se lever.

Il saisit ses doigts délicats et posa la main d'Angelica sur sa manche en se tournant vers la porte.

— Je suppose que vous ne voudrez pas de thé ? murmura-t-il en se penchant vers elle.

Elle leva les yeux.

— Je pensais plutôt à quelque chose de plus... excitant.

— Nous allons traverser le hall et nous diriger vers les escaliers comme si nous avions l'intention d'aller nous coucher de bonne heure, dit-il avec un sourire pincé. Rien de plus excitant que cela.

Puis il se raidit.

Regardant devant elle, Angelica acquiesça.

— Une nuit des plus banale.

Cela était on ne peut plus éloigné de son esprit. Elle n'avait jamais rien ressenti de tel auparavant, comme si elle se consumait de l'intérieur, embrasée par un désir ardent. Ses seins irradiaient sous son corsage et elle avait soudain très chaud. Elle avait oublié de prendre un éventail mais, dans ce salon, elle en aurait eu davantage besoin que dans une salle de bal. Elle ignorait qu'une seule incursion nocturne dans l'intimité physique pouvait devenir une addiction, et c'était pourtant l'impression qu'elle avait. Elle brûlait d'envie de sentir de nouveau les mains de Dominic sur elle, de le sentir profondément en elle. De sentir le plaisir déferler sur elle...

Mettant brutalement fin à ces pensées, elle ignora son envie de presser le pas et se contenta de suivre Dominic tandis qu'il traversait le hall. Il salua de la tête le réceptionniste derrière le comptoir et se dirigea vers l'escalier. Elle lutta contre une pulsion quasiment irrésistible de lâcher son bras, de soulever ses jupes et de courir jusqu'à sa chambre à coucher... Si elle le faisait, il courrait après elle et lui fondrait dessus en un instant. Le bras de Dominic sur sa manche était solide comme de l'acier, durci par une tension qu'elle reconnaissait maintenant comme un signe avant-coureur de désir.

Un désir intense.

Elle s'était sentie transportée par ses attentions la nuit dernière. Maintenant qu'elle en avait eu

un aperçu, elle était impatiente d'en explorer davantage. Pourtant, dès l'instant où il l'avait accompagnée dans la suite de la comtesse ce matin, ses pensées avaient été accaparées par tant d'autres choses... Hormis ce moment dans le salon de l'auberge, elle n'avait pas eu une seule pensée érotique de toute la journée. Elle avait remarqué que Dominic était devenu plus possessif, mais la vague de chaleur qui l'envahissait dès qu'il la touchait — pour monter en selle, quand il prenait sa main ou lorsqu'il posait la sienne dans le bas de son dos d'une manière typiquement masculine —, bien que n'ayant pas diminué, semblait à présent plus facile à gérer.

Angelica avait réussi à rester sereine jusqu'à ce que, habillée pour le dîner, elle sorte de sa chambre et voie Dominic, appuyé sur la balustrade de la coursive.

Il avait tourné la tête vers elle et s'était raidi.

Elle s'était avancée vers lui — et la seule pensée qui lui avait traversé l'esprit était de lui enlever ses habits de soirée et de le coucher nu sur son lit pour jouer avec lui.

Elle avait dû faire de gros efforts pour se maîtriser et réprimer une brutale bouffée de désir.

Maintenant, le contrôle qu'elle était capable d'exercer sur elle-même était devenu très ténu. Il s'était effiloché, comme rogné.

Ils atteignirent le haut de l'escalier et longèrent le couloir.

Angelica posa les yeux sur la porte de sa chambre, située juste un peu plus loin.

— Par ici, dit Dominic d'une voix rauque et impérieuse qui la prit de court.

Elle entendit un clic, puis il la tira vers lui et la poussa par une porte ouverte. Il la suivit, les mains sur sa taille, et la fit reculer contre le mur tout en fermant le battant avec le pied.

L'instant d'après, il la maintenait captive avec son corps dur et musclé. Leurs yeux se rencontrèrent brièvement, puis il se pencha sur elle et s'empara de ses lèvres.

Son baiser enflammé ressemblait à un incendie.

En quelques secondes, il faisait rage.

Angelica plongea les mains dans les cheveux de Dominic et le serra contre elle tout en le dévorant, pendant que la passion, enfin libérée, explosait et se répandait en eux.

Lorsqu'il libéra ses lèvres pour fondre sur sa gorge, elle gémit doucement et murmura d'une voix hachée :

— Dans ma chambre. Nous devrions...

— Non. Ici, dit-il en léchant la veine qui palpitait à la base de son cou. Le lit.

Il referma sa bouche sur ce même endroit et elle frémit. Puis elle souleva ses paupières alourdis et regarda dans la chambre.

— Oh ! murmura-t-elle.

L'hôtel lui avait donné la meilleure chambre, une suite dotée d'un immense lit à baldaquin tendu de tissus pourpre et or. Même Dominic, avec sa grande taille, aurait pu se coucher dans la largeur du lit, assez grand pour accueillir leurs ébats sans qu'ils puissent tomber.

Ses mains se posèrent sur ses seins qu'il massa avec une impatience impossible à dissimuler.

Angelica ferma les yeux en se mordant les lèvres pour s'empêcher de gémir sous l'effet de caresses si habiles. Lorsqu'il trouva leurs pointes et les pinça, Angelica sentit ses jambes se dérober. S'il ne l'avait pas retenue avec son corps, elle aurait glissé le long du mur. Elle s'agrippa à ses épaules et, après avoir vu le lit, sa seule pensée cohérente fut de se déshabiller et de se rouler nue avec lui entre les draps de soie.

Dominic releva la tête et l'embrassa avec une telle fougue qu'elle étouffa un cri. Sa langue partit

à la rencontre de la sienne, dure et exigeante, et ils se lancèrent dans un duel sensuel.

Ils perdirent le contrôle. La passion et le désir montèrent en flèche. Puis, brusquement, l'union de leurs bouches ne leur permit plus de répondre aux exigences qui bouillonnaient dans leurs veines.

Dominic abandonna ses seins pour explorer son corps, s'en emparer et suivre ses contours avec empressement.

Trouvant un reliquat de forces dans son désespoir, Angelica s'agrippa au revers de sa veste.

Dominic écarta ses mains afin d'atteindre les boutons de son corsage.

Les bras ballants, s'efforçant de reprendre son souffle, Angelica entendit le déchirement d'un tissu, suivi d'un juron.

— Ne vous inquiétez pas, haleta-t-elle. J'en ai d'autres.

Il leva les yeux vers elle. Ses prunelles, aussi transparentes que le cristal, brûlaient de désir.

— Vous en êtes sûre ?

— Je demanderai à la couturière de m'en confectionner une autre. Maintenant, enlevez-moi ce corsage...

Dominic tira d'un coup sec sur le tissu.

Ils s'immobilisèrent un instant et leurs cœurs s'arrêtèrent face au frisson inattendu que ce bruit avait déclenché.

Dominic écarta les mains et les boutons tombèrent en cascade sur le sol. Détachant sa robe, il souleva Angelica par la taille et l'attira vers lui, puis se débarrassa des restes de sa robe et de son châle.

Dès qu'elle le put, elle enroula les bras autour de sa nuque et se hissa assez haut pour l'embrasser avec toute la passion de son âme.

Abandonnant la robe en lambeaux, Dominic enlaça de Angelica par la taille et la hissa légèrement tandis qu'elle ravageait sa bouche.

Bien décidé à lui rendre la pareille, et bien plus, il passa un bras sous ses fesses et la souleva du sol. Aussitôt, elle enroula les jambes autour de sa taille, se redressa et s'appliqua à lui faire perdre la tête avec ardeur.

Angelica ne portait plus qu'une très fine chemise en soie, si fine qu'elle ne cachait plus rien de ses formes et ne représentait plus aucune barrière à ses caresses. Le vêtement devint comme une couche sensuelle et mouvante entre les mains de Dominic et la peau d'Angelica. Cette nouvelle position plaçait son sexe dur et gonflé à l'entrée de son intimité brûlante.

Elle se frotta contre lui, distillant son désir dans ses baisers, et Dominic perdit tout contrôle. Il jura, puis saisit d'une main l'arrière de sa nuque pour mieux l'immobiliser. Il s'empara de nouveau de ses lèvres, les aspirant sans chercher à dissimuler sa faim, remplissant sa bouche de coups de langue durs et répétés, mimant sans aucune équivoque la possession à venir.

Une fois Angelica sous son emprise, il s'avança vers le lit.

Ses jambes en heurtèrent le bord et elle s'accrocha à lui, toujours sous la domination de son baiser. D'une main, il tâtonna jusqu'à trouver l'angle d'une couverture qu'il tira d'un coup sec jusqu'au bout du lit.

En appui contre le cadre de bois, il se pencha en avant, rompit leur baiser et posa délicatement Angelica sur le lit.

Elle s'étendit sur les draps en soie ivoire sans quitter Dominic des yeux, puis désigna ses vêtements.

— Enlevez-les, murmura-t-elle.

Elle bougea alors comme si elle voulait se mettre à genoux.

Mais Dominic saisit ses cuisses et l'empêcha de bouger.

— Nous n'avons pas le temps, dit-il d'une voix rauque. Plus tard.

Les yeux d'Angelica brillèrent de désir.

Il la tira vers lui jusqu'à ce que ses hanches atteignent le bord du matelas puis, écartant ses cuisses, il posa ses lèvres sur son sexe.

Angelica poussa un petit cri, puis se mordit le poing tandis que Dominic la léchait à lui faire perdre la tête.

Il était lui-même beaucoup trop excité pour résister très longtemps. Il se redressa légèrement et la vit secouer la tête. Ses cheveux, échappés de son élégant chignon, s'étaient répandus sur ses épaules. Dominic lâcha ses jambes, puis pénétra son antre avec deux doigts tout en défaisant la patte de son pantalon.

Le souffle court, Angelica luttait pour reprendre ses esprits. Fascinée, elle le regarda libérer son sexe tendu, incapable de se détourner de ce spectacle. Elle aurait aimé tendre la main et faire glisser ses doigts le long de son sexe lourd. Mais avant qu'elle puisse rassembler suffisamment de force pour bouger, il passa une large main sous ses hanches et les souleva tandis que de l'autre il guidait son érection vers l'entrée de son sexe.

Il glissa très légèrement en elle et elle ferma les yeux, haletante.

Puis il bougea et le matelas s'enfonça près de sa tête. Elle souleva difficilement les paupières et contempla son visage. Il avait posé un bras à côté de son épaule et s'était penché au-dessus d'elle.

Elle admirait l'intense concentration qui peignait ses traits tandis que, les yeux clos, il la pénétrait lentement, calmement. Angelica s'imprégna de la sensation incroyablement érotique de le sentir avancer profondément en elle, chaud, dur, lourd. Elle peinait à respirer comme à penser. Elle ne pouvait que le voir et le sentir.

Sous le manteau et la chemise de Dominic, elle devinait ses muscles tendus comme de l'acier et le contrôle qu'il devait exercer sur lui-même pour procéder si doucement, si précautionneusement.

Il poussa un long soupir, ouvrit les yeux et soutint son regard.

Ses prunelles brillaient d'un désir qui la fascina. Puis il lui parla, d'une voix gutturale et grave.

— Tout va bien ?

Elle plongea dans ses yeux de prédateur, puis souleva ses jambes avec grâce et les enroula autour de son corps solide, juste au-dessus de ses hanches. Sans le quitter du regard, elle murmura :

— Maintenant.

Dominic bougea. Il courba le dos, se retira puis la pénétra de nouveau.

Angelica retint son souffle, lutta pour garder ses yeux dans les siens, pour soutenir son regard brûlant. Dominic lui imposa un rythme lent, délibérément doux, qui montait en puissance à chaque râle, jusqu'à ce qu'elle trouve le rythme et qu'elle se donne à lui.

Leurs corps emboîtés se séparaient pour mieux se retrouver dans cette union intime mais, hormis le frottement de ses vêtements sur les parties les plus sensibles de ses cuisses et de ses mollets, ils ne se touchaient pas.

Ce qui ne fit qu'accroître l'excitation d'Angelica et attiser ses sens exacerbés.

Dominic la regardait, guettant ses réactions à ses coups de reins de plus en plus puissants.

Ses propres halètements parvinrent à ses oreilles. Ses sens s'emballèrent, complètement

dépassés.

Les coups de reins de Dominic l'auraient fait glisser loin sur le lit s'il ne l'avait pas maintenue.

Angelica se redressa pour repousser les pans de son gilet et déploya les mains sur son torse, puis s'accrocha à sa taille et essaya de l'attirer vers elle, mais Dominic ne bougea pas.

— Pas cette fois, dit-il en secouant légèrement la tête.

Angelica s'effondra sur le dos et leva les yeux vers lui. Elle sentit la main sous ses fesses se serrer, l'agripper plus fort. Sentit le changement, l'urgence croissante, et reconnut les prémices de l'orgasme.

Entre ses gémissements, elle se tordit de plaisir et agrippa les draps tandis qu'un désir proche du désespoir s'emparait d'elle. Au seuil de l'extase, elle le vit frémir, contempla toute la palette intense d'expressions qui traversaient ses traits tandis qu'il la pénétrait toujours plus fort.

Angelica eut soudain l'impression qu'une digue venait de céder. Distraite par Dominic, elle fut prise par surprise. L'explosion fut tellement forte qu'elle eut l'impression de perdre le contact avec le monde.

Son corps se cambra, un cri s'échappa de ses lèvres, et elle fut aveuglée par une sensation de pure extase.

Dans cet instant d'incroyable plaisir où le feu la dévorait, seul le besoin de sentir Dominic en elle avait de l'importance. Pouvoir le serrer, le caresser et le garder près d'elle.

Il poussa un grognement rauque. Puis, après un coup de reins étonnamment puissant, il s'enfonça en elle, le corps parcouru de secousses.

Un bonheur sans nom envahit Angelica, annihila toute pensée et embrasa ses sens. Ses oreilles bourdonnaient. Elle sentait le cœur de Dominic battre, solide et fort, comme un écho qui résonnait au plus profond de son être. Le plaisir déferla sur elle en vagues interminables.

Une minute s'écoula pendant laquelle elle se laissa bercer par leurs respirations saccadées.

Incapable d'ouvrir les yeux, elle tendit la main et caressa doucement le visage de Dominic.

Il tourna la tête et déposa un long baiser dans sa paume puis, très lentement, se dégagea et s'allongea près d'elle avant de la prendre dans ses bras.

* * *

Ils quittèrent Perth alors que l'aube commençait tout juste à éclairer le ciel. Dominic chevauchait à côté d'Angelica.

Après un demi-kilomètre, il désigna la jument de la tête.

— Elle s'est calmée plus rapidement, aujourd'hui, constata-t-il.

Angelica se pencha pour tapoter le cou d'Ebony.

— Elle s'est habituée à suivre le rythme d'Hercules, je pense.

Tout comme, en l'espace de trois leçons, sa maîtresse avait appris à suivre son rythme à lui.

— Elle apprend vite, ajouta Angelica fièrement.

Il hocha la tête et regarda devant lui en priant pour que cette journée ne soit pas de nouveau ponctuée de paroles à double sens. Il n'avait pas besoin d'autres sources de distraction, encore moins après ce qu'il avait vécu avec Angelica la veille. Il ne se souvenait pas avoir jamais ressenti un tel désir de pénétrer une femme, pas depuis sa lointaine jeunesse... Non, pas même à cette époque. Il avait couché avec des femmes sans penser à rien d'autre que d'enfouir son sexe dans leur corps et de

trouver le chemin le plus rapide et le plus satisfaisant vers le paradis. Et il l'avait trouvé. Ce plaisir intense et ce sentiment merveilleux de profonde satisfaction qui suivait était ce à quoi les hommes rêvaient.

Mais il avait l'habitude de contrôler ses pulsions, non de se laisser guider par elles, et avait coutume d'exciter et de complaire ses partenaires jusqu'à ce qu'elles le supplient de les prendre. Mais avec Angelica, si elle-même s'était retenue, c'est lui qui l'aurait suppliée.

Heureusement pour lui, elle s'était laissé guider par son propre désir, par ses propres passions, et ne s'était pas plus contrôlée que lui.

La nuit dernière... En temps normal, il l'aurait prise deux fois, voire plus. Au lieu de quoi, après leur première étreinte cataclysmique, il avait trouvé la force de s'écarter d'elle pour se déshabiller, d'allonger Angelica sur les oreillers et de se coucher à côté d'elle en rabattant les couvertures sur eux. Elle s'était tournée vers lui, s'était blottie dans ses bras et avait posé la tête sur son torse avant de déposer un tendre baiser sur sa peau puis de s'endormir. Il l'avait suivie de près, envahi par une profonde satisfaction, comblé comme jamais il ne l'avait été. Il avait dormi comme un bébé jusqu'à ce que Griswold vienne frapper à sa porte à 5 heures.

Tous deux s'étaient réveillés, puis Angelica avait demandé d'une voix ensommeillée pourquoi ils devaient partir si tôt, avant de repousser les couvertures. Comme sa robe était en lambeaux, elle avait réquisitionné le peignoir de Dominic. Lui, avait enfilé à la hâte son pantalon, sa chemise et ses bottes, avait passé la tête dans le couloir pour s'assurer que la voie était libre, puis avait gardé l'œil ouvert tandis qu'elle regagnait sa chambre.

Après un copieux petit déjeuner — Angelica ne s'était pas contentée d'avalier son habituel toast à la confiture et sa tasse de thé —, ils avaient rassemblé leurs affaires, chargé les chevaux et s'étaient mis en route.

Ils avaient chevauché jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel. La journée était belle ; des nuages d'altitude les protégeaient de la morsure du soleil et un vent frais soufflait sur les Obney Hills.

Dominic veilla à ménager les chevaux. Maintenant que la route commençait à monter, ils avançaient au pas et traversèrent Dunkeld à l'heure voulue. Lorsqu'ils se furent éloignés de la ville, les sombres étendues de la Craigvinean Forest se refermèrent sur la route et Dominic accéléra la cadence.

Angelica invita Ebony à allonger le pas en prenant soin de ne pas laisser croire à l'impétueux animal qu'il s'agissait d'une course. Le cheval regorgeait d'énergie sous son poil lustré, au point qu'Angelica se demanda si la jument n'avait pas une bonne dose de sang arabe dans les veines.

Lorsqu'elle rejoignit Hercules, Dominic lui lança un rapide coup d'œil.

— Nous allons traverser la forêt sans nous arrêter. D'habitude, c'est un lieu sûr, mais certains hommes sans clan y habitent.

Angelica hocha la tête et regarda autour d'elle. La voie qu'ils suivaient était relativement droite, mais la forêt était dense et, à quelques mètres du chemin, devenait suffisamment touffue pour empêcher la lumière d'y pénétrer. Après Dunkeld, ils avaient passé une série de collines. Depuis, la route ne faisait que monter.

Angelica se pencha vers Dominic et haussa la voix pour couvrir le bruit de sabots :

— Sommes-nous déjà dans les Highlands ? demanda-t-elle.

— Nous avons passé la frontière depuis peu.

Se calant de nouveau sur sa selle, elle balaya les alentours avec plus d'intérêt. Les paysages des Highlands étaient souvent décrits comme spectaculaires et romantiques. Il lui tardait d'en juger par elle-même.

Dominic remarqua son expression, et ses inquiétudes tombèrent. Rares étaient les ladies qui auraient été enthousiastes à l'idée d'une excursion au fin fond des Highlands. Il essaya de voir la scène à travers les yeux d'Angelica, d'imaginer ce qui lui passait par la tête... et reconnut qu'il n'en avait pas la moindre idée. Mais, tandis que la route défilait sous les sabots de leurs chevaux et que le chemin restait dégagé, il se sentit de plus en plus gagné par l'humeur joyeuse et enthousiaste d'Angelica.

Il pouvait compter sur les doigts d'une main les rares personnes dont l'état d'esprit avait pu l'affecter : Mitchell, Gavin, Bryce... et maintenant Angelica. D'une certaine manière, elle l'apaisait. Elle apportait du soleil dans sa vie, et avec elle il se sentait plus léger.

Elle le taquinait et le faisait sourire. Dominic constata qu'il en était presque arrivé à oublier sa propre spontanéité. Au cours des années qui avaient suivi la mort de son père, puis celle de Mitchell et de Krista, il avait travaillé dur, et n'avait eu que très peu d'occasions de rire ou même de sourire. Ces six derniers mois, il avait vécu l'enfer. Avec les deux garçons, il faisait un effort, mais le fait d'avoir conscience de cet effort en disait long.

Sa relation avec Angelica était beaucoup plus troublante. En si peu de temps, la jeune femme était devenue très proche de lui et, grâce à son besoin d'intimité, cette impression grandissait de jour en jour. Même s'il semblait l'accepter, cette idée le mettait un peu mal à l'aise.

Il ignorait pourquoi elle n'avait pas encore accepté de l'épouser, ni ce qu'elle avait en tête concernant leur future union. Pas plus qu'il ne savait ce qui l'avait poussée vers lui et pourquoi, au cours de cette soirée chez lady Cavendish, elle s'était mise à le poursuivre sans même le connaître.

Tout cela le laissait perplexe.

Et pourtant, même s'il pressentait que des problèmes les attendaient, tant qu'Angelica était heureuse, il acceptait de profiter de l'instant présent à ses côtés.

Ils sortirent bientôt de la forêt.

Dominic remit les chevaux au pas et consulta sa montre à gousset.

— Nous avançons bien, déclara-t-il. Nous arriverons de bonne heure à Pitlochry, mais nous allons néanmoins nous arrêter pour déjeuner.

— Si mes souvenirs sont bons, nous avons un bout de route à faire cet après-midi, dit Angelica.

Il acquiesça.

— Nous passerons par Blair Atholl et nous remonterons vers Glen Garry, mais ensuite, le passage du col pour aller à Drumochter risque de nous ralentir considérablement. L'endroit où nous nous arrêterons pour la nuit dépendra de l'heure à laquelle nous arriverons de l'autre côté. Plus tôt nous quitterons Pitlochry, mieux ce sera.

Après quelques instants, il ajouta :

— A partir de Pitlochry, vous verrez vraiment à quoi ressemblent les Highlands.

— Il me tarde d'y arriver, répondit Angelica en souriant.

Un lièvre effrayé traversa soudain la route. Ebony fit un écart mais Angelica la retint aussitôt.

— Votre sœur Eliza, dit Dominic en croisant son regard. A quel point les chevaux lui sont-ils antipathiques ?

Angelica émit un rire mélodieux, qui résonna à ses oreilles comme un tintement de cloches

joyeux.

— Disons, commença-t-elle avec des étincelles dans les yeux, que vous pouvez vous estimer extrêmement heureux que Jeremy se soit porté à son secours. Une divinité devait veiller sur vous ce jour-là.

— Elle ne sait vraiment pas monter à cheval ?

— Elle sait tenir sur une selle et se sent suffisamment à l'aise pour une promenade. En réalité, à Londres, cela lui suffit amplement. Elle peut trotter sur une courte distance dans Hide Park, mais dès que le rythme accélère, elle perd confiance en elle et panique. Le cheval le sent et... c'est la catastrophe.

Après quelques instants, elle ajouta :

— Heureusement, elle a toujours eu de la chance et, autant que je le sache, elle ne s'est jamais sérieusement blessée.

— Dois-je comprendre que ce n'est pas le cas pour vous ?

— J'ai déjà été désarçonnée. Mais... je suis toujours remontée en selle, déclara Angelica, sûre d'elle.

Il ravala la réplique salace que ses pulsions lui inspirèrent.

Un moment s'écoula, puis elle déclara sans vergogne :

— Vous devriez vous estimer heureux de m'avoir à la place.

— Croyez-moi, répliqua-t-il en soutenant son regard, même s'il a fallu que je me rende à Londres pour vous chercher en personne, et malgré l'épreuve que vous m'avez fait vivre au Théâtre Royal, je suis extrêmement heureux de vous avoir vous, et non l'une de vos sœurs, pour chevaucher à côté de moi dans les Highlands.

Elle le scruta attentivement. Il paraissait sincère et elle s'en aperçut.

Soudain, elle lui décocha un large sourire.

— Avons-nous avancé au pas suffisamment longtemps ? demanda-t-elle.

Dominic se tourna vers le reste du groupe, puis acquiesça.

— Parfait. Ebony et moi avons besoin de nous dégourdir les jambes.

Sur ces mots, elle partit comme une flèche et s'élança directement au galop.

Avant d'en avoir reçu l'ordre, Hercules bondit à son tour.

Dominic la suivit sur la route, admirant sa posture en selle, et plus particulièrement sa croupe en forme de cœur tandis que, couchée sur la crinière, elle poussait sa jument. Dominic se demanda alors si la vie avec elle ressemblerait à cela — elle courant devant, et lui la poursuivant.

Il aurait dû se sentir révolté à cette idée.

Mais il se surprit à sourire.

* * *

Comme convenu, les Cynster et plusieurs hommes rattachés à la famille par alliance revinrent à St. Ives House pour mettre en commun les informations recueillies auprès des grandes dames qu'ils avaient interrogées.

En milieu de matinée, Sligo referma la porte derrière Martin, qui était le dernier à arriver. Tous les autres étaient déjà installés dans le salon.

Martin alla s'asseoir dans le fauteuil face au bureau. Ses traits étaient fatigués et tirés.

— Eh bien, dit-il. Avons-nous quelques pistes ?

Devil acquiesça.

— Plusieurs dames ont affirmé avoir vu un gentleman, un ami de la famille semblerait-il, présenter Angelica à un gentleman très grand, très imposant et très brun, au cours de cette soirée. Ledit gentleman marchait avec l'aide d'une canne, mais hormis ce détail, sa description correspond étrangement à celle de notre mystérieux laird.

Michael Anstruther-Wetherby, perché sur le profond rebord de fenêtre à gauche de Devil, sursauta :

— Vous n'êtes pas en train de nous dire que ce chenapan s'est introduit au cœur de la haute société et qu'il a enlevé Angelica au nez et à la barbe de tous ?

— Non, répondit Vane. Malgré cette ressemblance, lady Osbaldestone nous a dit que cet homme aux cheveux noirs était le vicomte de Debenham. J'ai vérifié cette information auprès d'Horatia et je viens tout juste de m'entretenir avec Helena. Toutes ont vu Angelica parler avec Debenham et, bien que de l'avis général l'homme ressemble beaucoup à notre laird, il est on ne peut plus anglais. De surcroît, il boite et marche avec une canne. Cette blessure était déjà présente la première fois qu'il est venu à Londres, il y a une dizaine d'années. Et, bien entendu, tous le connaissent depuis cette époque, au moins de vue. Sa propriété se nomme Debenham Hall, et se trouve à côté de Peterborough. Aucune de ces dames n'a su me parler de sa famille et de ses origines, mais à part cela elles savent toutes qui il est.

Lucifer se pencha en avant.

— Ce n'est donc pas notre laird. Néanmoins, il semblerait que ce soit le dernier homme avec lequel ces dames ont vu Angelica. Louise m'a fait la même description ce matin.

— Oui, intervint Demon, mais ce matin, j'ai demandé à Horatia si elle avait remarqué à quel moment Debenham était parti. Elle se souvient très bien l'avoir vu dans le salon, bavardant tranquillement, bien après la disparition d'Angelica.

— J'ai eu quelque succès de ce côté-là avec lady Osbaldestone et Helena, ajouta Vane en se tournant vers Devil. Elles ont toutes deux affirmé que Debenham était parti bien plus tard avec un ami du nom de Rothesay.

Un silence s'ensuivit.

Gabriel le rompit le premier en s'adressant à Vane.

— Qui est cet ami de la famille qui a présenté Angelica à Debenham ? Le connaissez-vous ?

— Horatia et Helena m'ont dit qu'il s'agissait de Theodore Curtis.

Gabriel et Lucifer échangèrent un regard entendu.

— Nous le connaissons, confirma Lucifer.

— Peut-être que Lucifer et moi pourrions lui rendre une petite visite, intervint Gabriel en regardant Devil. Nous verrons ce que nous pourrions en tirer, ne serait-ce que pour lever tout soupçon sur ce Debenham.

Devil hocha lentement la tête puis se tourna vers Vane.

— Vane et moi, nous irons trouver Rothesay, juste pour voir ce qu'il a à nous dire sur ce vicomte à la carrure imposante.

Se tournant vers les autres, il ajouta :

— Debenham est le seul nom dont nous disposons pour l'instant. Même si, comme cela semble s'annoncer, nous ne faisons que lever les soupçons qui pèsent sur lui, il nous faut avancer.

Appuyé contre les coussins d'un canapé, Breckenridge intervint :

— Jeremy, Michael et moi continuerons nos recherches à propos d'un mystérieux Ecossais qui aurait pu se trouver en ville, et particulièrement autour de la résidence des Cavendish ce soir-là.

Jeremy approuva.

— Les balayeurs de rue ou les cochers ont pu remarquer un accent en emmenant un client à une adresse, qui sait ?

— Je dois aller à Newmarket pour vérifier plusieurs choses, prévint Devil. Je serai de retour demain en fin de journée.

Il regarda le groupe réuni.

— Ne faites rien d'inconsidéré en mon absence.

Ne recevant pour toute réponse que des grognements frustrés, Devil se leva de son fauteuil.

— Si l'un de vous découvre quelque chose, même la plus insignifiante, qu'il me prévienne aussitôt.

Tous acquiescèrent, puis se levèrent à leur tour pour se diriger vers la porte, tel un troupeau de mâles mécontents.

Chapitre 14

Ils arrivèrent à Pitlochry tellement tôt qu'ils eurent toute la salle de l'auberge pour eux seuls. L'ensemble du groupe s'assit autour de la grande table rectangulaire et, parce qu'ils se trouvaient dans les Highlands, cela n'étonna personne. Angelica souhaitait profiter de l'occasion pour s'adresser aux gens de Dominic. Elle attendit pour cela que le personnel de l'auberge ait posé devant eux un copieux repas et se soit retiré. Elle tendit alors son assiette à Dominic, assis à sa droite, qui lui servit des tranches de rôti de bœuf, puis elle prit la parole :

— Comme vous le savez tous, déclara-t-elle, j'ai l'intention d'aider le comte à convaincre sa mère, la comtesse, de lui rendre la coupe qu'elle lui a prise. Pour ce faire, je dois en savoir plus sur elle. Par exemple, comment elle passe ses journées, ce qu'elle fait... Quelles pièces utilise-t-elle dans le château, où ne va-t-elle jamais ; à qui rend-elle visite et qui ne voit-elle jamais, ce genre d'informations.

Angelica se tourna ensuite vers Dominic.

— Si j'ignore de quoi je dois me prémunir, et dans quel cadre nous allons travailler, j'aurai beaucoup plus de mal à mener à bien ma mission.

Dominic soutint son regard quelques instants et hocha la tête.

— Allez-y, dit-il, posez toutes les questions que vous voudrez.

Angelica s'adressa à Brenda, assise en face d'elle :

— Dites-moi comment la comtesse passe ses journées, en commençant par le matin.

Tandis que les autres se servaient, Brenda répondit :

— Elle se lève rarement de bonne heure, plutôt vers midi. Elle descend dans la grande salle pour prendre son repas et s'assoit à table avec le laird. Après le déjeuner, elle se retire dans son salon. Autant que je sache, elle y passe le plus clair de son temps. Elle brode beaucoup et, parfois, elle joue sur un vieux clavicorde. En milieu d'après-midi, elle prend son thé, religieusement, et demande toujours qu'il lui soit servi dans une grande théière et accompagné de scones. Elle est très maniaque sur la disposition des objets sur le plateau. Elle est très... pointilleuse, sur qui peut entrer dans sa chambre, ce que l'on a le droit de toucher, etc. Elle se change pour dîner puis, dans la soirée, s'assoit dans la salle de réception et brode, ou bien elle demande à Elspeth de lui faire la lecture. Madame dit qu'Elspeth est sa dame de compagnie, mais il n'a jamais été question de compagnie, si vous voyez ce que je veux dire. Vers 10 heures, Madame se retire dans sa chambre, et c'est ainsi tous les jours.

Brenda saisit l'assiette de bœuf et de légumes que Jessup lui avait servie.

Tout en mâchonnant, Angelica réfléchit.

— Il doit bien lui arriver parfois de se promener dans le château, ou au moins dans la forteresse. Mais Brenda et ses compagnons secouèrent la tête.

— On voit rarement Madame ailleurs que dans son salon dans la journée, ou dans la salle de réception le soir, intervint Griswold.

— Elle ne monte pas à cheval ? demanda Angelica en s'adressant à Jessup.

— Pas à ma connaissance, répondit Jessup en interrogeant Dominic du regard.

Il confirma d'un hochement de tête.

— Je pense qu'elle sait monter, mais elle ne l'a jamais fait depuis son arrivée au château. Je ne me souviens pas qu'elle ait jamais eu un cheval, ni même qu'elle soit allée un jour dans les écuries.

— Et pour les visites ? demanda Angelica. Elle doit bien sortir rendre visite aux autres dames de la région ? Aux métayers ? Aux personnes malades ?

Voyant que ses questions n'étaient suivies que de hochements de tête négatifs, elle considéra ses compagnons d'un air atterré.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle ne mette jamais un pied à l'extérieur du château.

— Oh ! mais vous avez parlé de visites, intervint Jessup. Concernant ses sorties, Madame se rend à l'église tous les dimanches matin. Je l'accompagne en voiture avec Elspeth. Nous faisons l'aller-retour sans jamais nous arrêter ni faire de détour. Nous ne faisons aucune visite. Scanlon m'a dit qu'il l'avait vue de temps en temps se promenant au bord du lac, parfois en compagnie d'Elspeth, de son vieil intendant McAdie, ou bien seule.

— Et c'est tout ?

Angelica avait du mal à le croire, mais tous s'accordèrent pour dire que la comtesse ne sortait pratiquement jamais du château.

— Bien, et qu'en est-il des visiteurs ? demanda Angelica.

— Elle n'en reçoit pas, pas que je sache.

Dominic se tourna vers les autres, qui secouèrent la tête.

— Bonté divine, elle vit comme un ermite, conclut Angelica d'un air stupéfait.

Personne ne fit de commentaires.

Elle avala quelques bouchées, puis ajouta :

— J'ignore encore comment nous allons l'amener à croire que ma réputation est ruinée pour qu'elle nous rende la coupe. Mais, quel que soit notre plan, j'ai besoin de savoir où, dans le château et à l'extérieur, je peux me rendre sans qu'elle me voie.

Elle balaya ses compagnons de route du regard.

— Comme je ne connais pas les lieux, j'ai besoin de votre aide pour m'aider à réfléchir à toutes les possibilités. Où je serai en sécurité, hors de sa vue, et où je devrai me tenir sur mes gardes.

Dominic écarta plusieurs plats, puis posa la salière et le pot de moutarde dans l'espace qu'il venait de dégager. Mulley prit la salière et la moutarde posées sur une autre table et les posa pour représenter les quatre tours de la forteresse. Les autres rassemblèrent et organisèrent plusieurs pots de condiments, puis disposèrent des couverts pris dans un buffet voisin pour joindre les pots matérialisant le cercle le plus grand.

— Si je comprends bien, ceci représente les tours sur les remparts du château, et ceci la guérite. Celles-ci, en revanche, représentent les tours de la forteresse.

Dominic acquiesça.

— Ceci...

Il posa un doigt sur la salière symbolisant la tour de la forteresse la plus centrale du château.

— ... est la tour nord dans laquelle Mirabelle a ses appartements. Sa chambre à coucher se trouve à l'étage et son salon au rez-de-chaussée. De sa chambre, elle a une vue assez dégagée sur la cour intérieure, et une excellente vue sur la guérite ainsi que sur une partie des remparts. Toutefois, elle regarde rarement dans cette direction. Les rideaux de ce côté sont le plus souvent fermés. Elle préfère la vue qui donne sur le lac et les forêts. Quant à son salon, où elle passe le plus clair de ses journées, il ne possède que des fenêtres donnant sur le jardin.

— Donc, intervint Angelica, si je me trouve dans la cour ou au niveau de la guérite ou sur les remparts, il y a peu de chances qu'elle me voie.

Elle leva les yeux vers Dominic.

— Je suppose que vous avez des remparts sur lesquels on peut circuler en haut des murs du château ?

Cette question arracha aux personnes du groupe un sourire.

Dominic ne montra aucun signe d'amusement et se contenta d'acquiescer.

— Il y a bien des remparts tout autour des murs du château.

— Et qu'en est-il de la forteresse ? Y a-t-il des remparts sur lesquels elle pourrait monter pour avoir une meilleure vue ?

— Les tours de la forteresse et le donjon possèdent des remparts, dit Mulley, mais j'y suis monté récemment pour vérifier que les portes étaient bien fermées afin que nos petits garnements ne puissent pas s'y rendre, et je peux vous assurer que la porte en haut de la tour nord n'a pas été ouverte depuis des années.

— Très bien, dit Angelica. Nous supposons que Mirabelle ne sera pas prise d'une soudaine envie d'y monter.

Angelica étudia la structure du château et sa disposition.

— D'après ce que vous m'avez dit, à l'extérieur de la forteresse, et à l'exception de cet endroit...

Elle pointa le doigt sur le jardin devant le salon de la comtesse.

— ... je devrais être en sécurité.

Dominic désigna la partie indiquée, ainsi que l'espace entre les tours nord et est.

— Les jardins représentent la partie la plus dangereuse. Le potager se trouve à l'arrière, contre le mur du château. Je n'imagine pas Mirabelle se rendant dans cet endroit, et je ne suis même pas certain qu'elle puisse le voir depuis son salon. Les jardins de roses entourent la tour est, où se trouvent mes appartements, et la moitié située au nord-ouest est visible de son salon. Les jardins à l'italienne, qui s'étendent entre les tours, sont accessibles depuis la salle de réception via la terrasse en bas des tours. En de rares occasions, lorsqu'elle décide de prendre l'air, Mirabelle se promène dans les jardins à l'italienne. Tout ce jardin est visible depuis son salon.

Angelica hocha la tête.

— Il ne faut donc pas que j'aie me promener dans les jardins si je ne veux pas qu'elle me voie.

Les coudes sur la table et le menton dans le creux de ses mains, elle étudia la maquette de fortune.

— Parlez-moi de l'intérieur du château, demanda-t-elle.

Aidé de Mulley, Griswold et Brenda, Dominic lui fit une description des principales pièces du

rez-de-chaussée — le hall, la grande salle, les longues galeries tout autour, la salle de réception, son bureau, la bibliothèque, la salle du petit déjeuner, les grandes cuisines puis l'armurerie. Il passa ensuite aux tours. Ses appartements se trouvaient dans la tour est, et ceux des garçons dans la tour ouest. La tour sud était le domaine des domestiques les plus âgés, dont Angelica avait déjà rencontré une partie. L'étage au-dessus de la galerie et des salles de réception, et qui entourait la grande salle, contenait les chambres pour les invités. Puis, au-dessus de la cuisine et de l'armurerie, se trouvaient d'autres pièces où vivaient les domestiques.

— De plus, ajouta Mulley, il existe deux étages inférieurs en sous-sol mais, même dans les tours, ces pièces sont des entrepôts. Je n'ai jamais vu la comtesse s'y aventurer.

Dominic croisa le regard d'Angelica.

— En hiver, nous pouvons être bloqués par la neige pendant des mois, expliqua-t-il.

Elle hochla la tête en observant son « château », essayant de se le représenter mentalement et d'y placer Mirabelle.

Ils avaient terminé leur repas. Les servantes arrivèrent et demandèrent si elles pouvaient débarrasser la table.

Sentant les yeux de Dominic posés sur elle, Angelica leva la tête, lut son impatience à reprendre la route et acquiesça.

— Oui, bien sûr, dit-elle en repoussant sa chaise.

Les servantes s'affairèrent et commencèrent à débarrasser. Dominic se leva pour aider Angelica, puis alla payer leur hôte. Malgré sa hâte, il se sentait heureux, non seulement de l'intérêt que montrait Angelica à obtenir de si précieuses informations, mais aussi de la façon dont elle se comportait avec ses gens. Elle n'était peut-être pas née dans un clan, mais elle avait compris comment il fonctionnait. Elle avait déjà réussi à se faire accepter en son sein et à obtenir son soutien. Il fallait convenir qu'Angelica faisait tout pour l'aider. Les gens de Dominic étaient prêts à mourir pour lui, mais tous, y compris Jessup, qui était un homme difficile à amadouer, commençaient à regarder Angelica avec une certaine fierté.

Ses gens auraient accepté n'importe quelle femme qu'il aurait choisie pour devenir sa comtesse, mais le fait qu'ils reconnaissent Angelica comme digne de ce rôle, et mieux encore comme une des leurs, témoignait de ses capacités et de l'étendue de ses compétences.

Devant le comptoir de la réception, Dominic sourit à l'aubergiste.

— Combien vous dois-je ? demanda-t-il.

Après s'être levée, Angelica alla rejoindre les autres. Jessup et Thomas étaient allés chercher les chevaux. Elle s'avança lentement vers la porte, accompagnée de Mulley, Brenda et Griswold.

— Une dernière question, dit-elle. Quel contrôle exerce la comtesse sur la vie du château ?

Face à leurs regards perplexes, elle précisa :

— Décide-t-elle des menus, vérifie-t-elle les comptes, se charge-t-elle de recruter les nouveaux membres du personnel ?

— Oh ! non, mademoiselle.

Brenda paraissait scandalisée à cette idée.

— Peut-être le faisait-elle avant que j'arrive au château, mais depuis cinq ans que j'y suis, Mme la comtesse et Mme Mack se sont à peine adressé la parole.

— C'est vrai, intervint Mulley. Mme Mack gère la maison, et John Erskine, l'intendant, et nous autres nous occupons de tout le reste. Inutile que la comtesse se dérange. Je ne me souviens pas

qu'elle l'ait jamais fait.

— Moi non plus, dit Griswold.

Angelica eut l'impression qu'ils étaient tous heureux que la comtesse se tienne ainsi à l'écart.

— Si je comprends bien, la comtesse n'a pas la moindre idée de ce qui se passe dans sa propre maison. Non, attendez, et qu'en est-il de sa dame de compagnie ?

— Elspeth ?

Brenda regarda Angelica comme si elle avait raté quelque chose de très important.

— Elspeth est l'une des nôtres. Elle fait partie du clan. La pauvre fille doit s'en accommoder, mais elle n'a jamais rien dit de plus à Madame que ce qui lui était demandé.

— Et encore, marmonna Griswold.

Puis il ajouta d'une voix plus forte :

— Madame n'est pas le genre de personne à inspirer la dévotion, et encore moins les confidences.

— Tout cela me paraît beaucoup trop facile, et je sais que ça ne le sera pas... Qu'en est-il des pupilles du comte ?

Les enfants étaient généralement une source d'informations intarissables.

— La comtesse ne s'implique pas dans leurs activités quotidiennes. Elle ne les approuverait certainement pas, et y serait même opposée. Mais, ne serait-ce que par devoir, elle devrait pourtant s'intéresser à leur bien-être et passer un peu de temps avec eux, vous ne croyez pas ?

D'après son expérience des enfants, Angelica savait qu'il suffisait de leur accorder un peu d'attention.

— Non.

La réplique arriva dans son dos. Dominic venait de les rejoindre.

Angelica pivota pour lui faire face.

— Ma mère n'a aucun contact avec les garçons, et eux et moi préférons qu'il en soit ainsi.

Angelica l'étudia attentivement, puis acquiesça avant de suivre le reste du groupe à l'extérieur de l'auberge.

Elle s'arrêta sur le perron pour enfiler ses gants, et dit à Dominic qui s'était arrêté près d'elle :

— Même si elle vit dans un château habité par tout un clan, votre mère vit en réclusion complète. Cela va nous simplifier grandement la tâche.

— Pourquoi cela ?

— Parce que si elle avait eu des amis, des confidents, il nous aurait fallu les convaincre, eux comme elle. Votre mère ne semble pas raisonner de façon tout à fait rationnelle. Il sera donc plus facile de la persuader si personne ne l'influence et ne lui donne son avis sur ma condition de fille perdue.

Dominic ne répondit rien et se contenta de poser une main dans le bas de son dos et de la guider vers sa jument. Thomas tenait la bride du fougueux animal. En arrivant à côté de lui, Angelica leva les bras et laissa Dominic la prendre par la taille pour l'asseoir sur la selle.

Elle aimait cette sensation d'être soulevée sans effort puis posée avec une immense délicatesse. A cette idée, elle sourit de plaisir.

Comme Dominic ne la lâchait pas tout de suite, elle baissa les yeux vers lui. Il affichait un air si sérieux qu'elle haussa les sourcils.

— Mirabelle ne raisonne peut-être pas de manière très rationnelle sur certains sujets, mais elle

est loin d'être stupide. C'est une femme maligne, résolument fourbe et intelligente à sa manière. Il ne va pas être facile de la duper assez longtemps pour la convaincre de nous rendre la coupe.

Angelica le regarda fixement, puis s'empara des rênes.

— Vous allez devoir m'en dire plus long sur elle avant que nous arrivions au château.

Dominic pinça les lèvres, puis acquiesça et se tourna vers Hercules.

Jessup, qui s'était entretenu avec un groupe de cavaliers qui venait tout juste d'arriver, revint vers eux à grands pas.

— La route est dégagée jusqu'à Dalwhinnie. Avec un peu de chance, nous arriverons à Kingussie à l'heure prévue.

— Parfait.

Dominic planta sa botte dans l'étrier de son cheval puis se hissa sur le dos du grand alezan.

— Mettons-nous en route.

Angelica mena Ebony à côté d'Hercules et ils sortirent de la cour. Lorsque Dominic s'immobilisa pour attendre que les autres se mettent en rang derrière lui, elle demanda :

— Pourquoi Kingussie ?

— Vous comprendrez quand vous aurez vu les différentes villes de l'autre côté du col. Ce sont plutôt des hameaux pour les bergers, sans rien d'autre qu'une taverne pour les voyageurs. Lorsque nous passerons le col, Kingussie sera la prochaine halte décente. Nous ne nous arrêterons ailleurs que si nous ne pouvons pas faire autrement.

— Ah, je comprends mieux.

Et elle ne pouvait qu'être d'accord. Où qu'ils s'arrêtent pour passer la nuit, elle avait besoin d'un bon lit.

* * *

Ils descendirent à vive allure le col de Drumochter. Il leur restait assez de temps pour arriver à Kingussie avant la tombée de la nuit. Des heures plus tard, ils entrèrent dans le petit bourg au moment où le soleil disparaissait dans un embrasement de couleurs dans leur dos.

Angelica s'entraînait encore à prononcer le nom de la ville lorsqu'ils pénétrèrent dans la cour de la seule et unique auberge.

Elle arrêta Ebony à côté d'Hercules en marmonnant dans sa barbe et regarda l'enseigne au-dessus de la porte.

— Auberge de King-iou-sie, non, King-eu-sie.

Construite dans une clairière au bord de la route, la bâtisse n'était ni grande ni élégante, mais depuis qu'Angelica avait vu les autres endroits où ils auraient pu dormir, elle se sentait encore plus reconnaissante à l'égard de Dominic de leur avoir fait parcourir cette pénible distance pour arriver ici.

— C'est mieux, la complimenta Dominic en venant vers elle pour l'aider à descendre de selle. Mais personne ne croira jamais que vous êtes une native.

— Je ne cherche pas tellement à me faire passer pour une native, juste à me faire comprendre.

Une fois à terre, elle caressa le nez d'Ebony, puis s'avança avec Dominic vers la porte de l'auberge.

— Comme je suis incapable de prononcer la moitié des noms de ces endroits, et que je n'arrive

pas à faire le lien entre la façon dont les Ecossais les prononcent et la façon dont ils sont écrits, je suppose que l'inverse est vrai, et qu'ils ne me comprendront pas si jamais je cherche mon chemin.

Ils atteignirent le seuil de l'auberge. Dominic ouvrit la porte et la tint pour laisser entrer Angelica. Faisant une pause, elle leva les yeux vers lui dans l'attente d'une réponse de sa part et, comme il restait impassible, elle lui décocha un regard inquisiteur.

— Laissez-moi deviner. L'idée que je ne puisse pas aller très loin si je décidais de m'enfuir vous satisfait, n'est-ce pas ?

Il sourit, puis l'invita à franchir le seuil et la suivit à l'intérieur.

Dominic s'entretint avec l'aubergiste et réserva les chambres et les repas. Il conduisit ensuite Angelica vers l'escalier.

Elle passa devant l'aubergiste en le saluant gracieusement de la tête puis suivit Dominic qui l'accompagnait jusqu'à la meilleure chambre de l'auberge.

A l'étage, ils croisèrent Jessup qui quittait tout juste la pièce. En entrant, Angelica remarqua les bagages de Dominic à côté d'une commode, ainsi que ses sacs et sa boîte à chapeau posés près de la coiffeuse. Angelica ôta ses gants et entendit la porte se fermer.

— Nous n'avons qu'une seule chambre, cette nuit ? demanda-t-elle d'une voix teintée de curiosité mais nullement désapprobatrice.

Dominic haussa les épaules.

— Cet établissement ne compte pas beaucoup de chambres et...

Il s'interrompit en entendant frapper doucement à la porte.

Il alla ouvrir et laissa entrer deux servantes chargées d'un pichet d'eau et d'une cuvette, qu'elles déposèrent sur la table de toilette avant de saluer et de prendre congé. Dominic referma la porte derrière elles, puis, délibérément, abaissa le loquet.

Il se tourna ensuite et s'avança vers Angelica à la manière d'un prédateur. Ses paupières étaient lourdes et ses cils dissimulaient ses pupilles.

— Comme j'allais vous le dire, maintenant que nous sommes dans les Highlands, nous n'avons plus besoin de cacher notre relation.

Il contempla son visage tourné vers le sien.

— Inutile donc de cacher que nous partageons le même lit.

Il scruta son regard.

— Cela vous inquiète ?

— Non, pas le moins du monde. Tant que votre mère n'a pas connaissance de notre intimité, et étant donné ce que vous et vos gens m'ont dit, je ne vois pas pourquoi je devrais m'inquiéter.

Les lèvres de Dominic s'étirèrent légèrement, mais la tension qu'elle sentait en lui ne s'apaisa pas.

— Parfait, dit-il en caressant sa joue.

Puis il fixa son attention sur ses lèvres.

— Dans ce cas... avez-vous besoin de mon aide pour vous débarrasser de ces vêtements ?

* * *

Ils arrivèrent en retard pour le dîner, mais personne ne le releva. Mieux encore, les membres du groupe perçurent ce retard comme quelque chose qui leur paraissait tout à fait acceptable, comme un

fait compréhensible et juste.

Assise à côté de Dominic, Angelica dut se faire violence pour ignorer les regards entendus de ses voisins de table. Elle avait compris très vite que les Highlanders étaient beaucoup moins réservés en matière de relations charnelles que les gens du Sud.

Lorsqu'elle était allée se laver, l'eau dans la cruche était déjà froide, et peut-être pour cette raison-là, Angelica se sentait aussi fraîche qu'affamée.

La femme de l'aubergiste posa devant le groupe un repas simple mais copieux, et tous, pendant qu'ils mangeaient, discutèrent de la journée à venir.

— J'ai parlé avec le palefrenier, dit Jessup. Aucun passant n'a mentionné de difficultés sur la route d'Inverness.

— Nous allons devoir nous y arrêter pour passer la nuit, précisa Dominic en regardant furtivement Angelica. Quelle que soit l'heure à laquelle nous arriverons à Inverness, le château se trouve à au moins cinq heures de route et je ne voudrais pas arriver à la nuit tombée.

Angelica acquiesça.

— Je comprends. D'ailleurs, je préférerais voir le lieu à la lumière du jour pour me faire une première impression.

Le reste de la tablée parla de la route et de l'auberge où ils pourraient faire halte pour déjeuner. Après mûre réflexion, Dominic lança un regard dans la direction d'Angelica puis déclara qu'ils pouvaient prendre le temps de savourer un solide petit déjeuner avant de partir à 9 heures.

— Nous pourrions toujours arriver à Slochd un peu après midi.

Mulley interrogea Jessup à propos des chevaux qui portaient les bagages et Dominic se joignit à la conversation. Angelica les écouta d'une oreille distraite, absorbée par la question que les autres n'avaient pas encore abordée — ou ne voulaient pas le faire : comment s'y prendraient-ils pour convaincre la comtesse, à l'esprit parfois rationnel et parfois beaucoup moins, qu'Angelica était une fille à la réputation ruinée ?

Les gens de Dominic savaient uniquement que sa mère lui avait demandé de lui amener une sœur Cynster au château, mais ils obéiraient aux ordres du laird sans discuter. Cela supposait toutefois de mettre en place un plan susceptible de fonctionner.

Angelica étudia Dominic à la dérobée. Il ne leur restait que deux jours et deux nuits avant d'arriver au château. Il fallait qu'ils définissent une stratégie et en affinent les détails avant d'arriver devant les portes de la forteresse.

Ils devaient élaborer leur plan dès ce soir mais, pour ce faire, il leur faudrait un peu d'intimité.

Lorsque toutes les décisions pour la journée à venir furent prises et le repas terminé, le groupe se leva et se dirigea vers les escaliers. Dominic monta avec Angelica jusqu'à leur chambre et l'y fit entrer. La jeune femme s'avança vers les fauteuils qui encadraient la cheminée et l'entendit verrouiller la porte tandis qu'elle s'asseyait en lissant ses jupes.

Elle leva alors les yeux et découvrit que Dominic se tenait à côté de la porte et ne la quittait pas du regard.

Elle désigna le fauteuil devant elle.

— Nous devons parler de la manière dont nous allons tromper votre mère, dit-elle.

Dominic hésita. Il avait repoussé ce moment, presque depuis la nuit où Angelica avait accepté de l'aider. Malgré son désir de récupérer la coupe, il voulait tenir Angelica à l'écart de la folie de sa mère, ce qui était absurde étant donné la situation. Mais, lorsqu'il s'agissait d'elle, il ne pouvait pas

refouler ses instincts protecteurs.

Angelica avait pourtant raison. Il fallait qu'ils se confrontent à ce nouveau défi et découvrent comment le relever.

Il marcha jusqu'au fauteuil en face d'elle et s'assit.

— Qu'avez-vous en tête ?

Manifestement, Angelica semblait avoir déjà réfléchi, contrairement à lui.

— Votre mère veut savoir que ma réputation est ruinée. La solution la plus directe consistera à savoir quelle preuve elle exige pour s'assurer que je suis une fille perdue, puis de la lui donner de la manière la plus convaincante possible afin qu'elle y croie et qu'elle nous rende la coupe. Vous a-t-elle déjà dit avec précision ce qu'elle entendait par « ruinée » ?

— Non. J'avais l'intention de vous amener au château, ce qui aurait suffi à détruire votre réputation. Ce sont les accords qu'elle et moi avons passés.

Il réfléchit quelques instants et ajouta :

— Comme je vous l'ai dit à Londres, elle semble croire que le simple fait de vous kidnapper et de vous amener au château devrait suffire à vous perdre.

— Ce qui serait le cas si je n'étais pas une Cynster.

— C'est vrai.

Voyant qu'elle pinçait les lèvres et que son regard devenait distant, il ajouta :

— Selon moi, le plan le plus simple consiste à faire exactement ce qu'elle m'a demandé, à savoir revenir au château avec vous, vous faire parader devant elle, et voir ce qui se passe.

— Oui, mais croyez-vous qu'elle se contentera de poser les yeux sur moi et... oh, mais, attendez ! Comment saura-t-elle que c'est bien moi ?

Elle cligna des yeux.

— Etant donné qu'elle vit en recluse, vous auriez très bien pu embaucher une actrice au lieu de vous donner tout ce mal ?

Abandonnant son masque impassible, il fit la grimace.

— Je vous dois des excuses. Avec tout ce que j'avais à vous dire, j'ai omis ce détail. Lorsque mon père était sur son lit de mort et que je le veillais, Mirabelle a fouillé dans les papiers qu'il gardait dans son bureau. Lorsque je me suis aperçu que tous les journaux qu'il tenait sur votre famille avaient disparu, plus d'un mois plus tard, je ne voyais plus l'intérêt de les reprendre. Je me suis dit qu'elle finirait par les détruire mais, d'après Elspeth, Mirabelle les avait toujours en sa possession quand elle a volé la coupe.

Il fit une pause avant de continuer.

— J'aurais pu les récupérer à ce moment-là mais, comme manifestement elle les a étudiés avant de faire sa demande, je me suis dit qu'il était plus sage de les lui laisser. Ces journaux contiennent des portraits de vous et de vos sœurs que mon père avait commandés auprès d'un artiste et qui remontent à l'époque où vous aviez environ quinze ans. Je les ai vus il y a quelques années et, même si je ne m'en souviens pas parfaitement, nous pouvons supposer que Mirabelle sera capable de vous reconnaître.

Angelica le regarda fixement.

— Si je comprends bien, elle sait absolument tout sur ma famille ?

— Sur l'histoire de votre famille ces cinq dernières années, oui. Elle en sait certainement plus qu'assez pour confondre une actrice et s'assurer que la jeune fille que je lui ai amenée est bien l'une

des filles de Celia. Je me suis dit que, quelle que soit celle d'entre vous que j'arrivais à convaincre de m'aider, elle serait capable de répondre correctement à ses questions.

— En d'autres termes, vous lui avez laissé les moyens de s'assurer que je suis bien la fille de Celia. Oui, ce choix était judicieux.

— C'est ce que je me suis dit.

Il ajouta après quelques secondes :

— Mais pour revenir à votre question initiale, à savoir s'il est possible que Mirabelle pose les yeux sur vous et qu'elle me rende aussitôt la coupe...

Il s'arrêta avant de reconnaître :

— Je ne peux pas vous le dire. C'est possible. Toutefois, nous devons partir du principe que vous allez devoir répondre à un interrogatoire complet et feindre pendant un jour ou deux d'être une fille perdue, le temps qu'elle soit convaincue d'avoir réellement obtenu ce qu'elle voulait.

— Et qu'elle a vraiment eu sa vengeance. Oui, je suis d'accord avec vous. Donc...

Elle se leva, comme poussée par le désir d'agir. Les sourcils froncés, elle se mit à faire les cent pas devant la cheminée.

— Supposons que je doive jouer la comédie pendant trois jours. Si jamais Mirabelle devine la vérité — si elle se doute que c'est un coup monté et que ma réputation n'est pas le moins du monde ruinée —, dans ce cas, si j'ai bien compris la façon dont vous m'avez présenté le caractère pervers et vindicatif de votre mère, elle sera capable de garder la coupe au-delà du délai imparti par pure méchanceté.

Angelica fit une pause et regarda Dominic dans les yeux.

— Est-ce que je me trompe ?

— Non.

Les sourcils toujours froncés, elle se remit à faire les cent pas.

— Nous devons donc la convaincre que ma réputation est ruinée et, tant que vous n'aurez pas la coupe dans les mains, nous ne pourrons pas nous permettre la moindre erreur. Nous allons devoir nous entendre sur l'histoire que nous allons lui raconter et être suffisamment cohérents pour qu'elle y croie. A-t-elle des correspondants à Londres ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Il aurait fallu que j'affranchisse tous les courriers qu'elle envoie, et si elle en recevait j'en aurais été informé. Donc oui, j'en suis sûr. Pourquoi cette question ?

— J'essaie de comprendre quel genre de jeune femme elle croit que je suis. Si ses dernières informations sur moi remontent à cinq ans, alors que je n'avais que quinze ou seize ans et que je n'avais pas encore fait mes débuts, elle ignore tout de qui je suis vraiment.

Pivotant sur elle-même, elle croisa le regard de Dominic.

— Répondez à cette question : sur quoi va-t-elle s'appuyer pour décider que ma réputation est ruinée ?

Voyant qu'il ne répondait pas, elle écarta les bras.

— Tout ce qu'elle pourra voir, ce sera mon comportement et le vôtre.

Elle s'arrêta devant lui et le dévisagea.

— La façon dont je me comporterai et dont vous vous comporterez avec moi devant elle sera la clé.

Il lutta pour rester impassible même si ses instincts étaient déjà en éveil.

— A quoi pensez-vous exactement ?

Angelica comprit l'avertissement qui tendait sa voix, mais fit comme si de rien n'était.

— Il me faudra jouer le rôle d'une jeune lady anglaise douce, bien élevée et sensible, enlevée de chez elle, cruellement arrachée à sa famille et emmenée sans cérémonie en Ecosse. Elle sait que j'ai vingt et un ans. Mirabelle s'attendra à me trouver presque terrifiée et abattue, timide et redoutant avec horreur que mon enlèvement soit découvert. Elle croira que j'ai envie de m'enfuir sans savoir quoi faire et où aller.

Elle fit une pause, l'air encore plus concentré.

— Je ne peux pas jouer à la femme niaise et écervelée, ce serait au-dessus de mes forces, mais pour me sortir de cette situation, il faudra que je feigne d'être paniquée, totalement perdue et dévastée à l'idée que ma réputation soit détruite.

Elle continua sur sa lancée.

— Il faudra que je me plaigne constamment de ne plus avoir d'avenir, et que je semble accablée par le chagrin de voir ma vie gâchée à tout jamais.

Elle leva les yeux vers Dominic.

— Il faut que je me forge un personnage crédible.

Elle haussa le bras vers son front dans un geste dramatique et s'écria :

— Je suis perdue... je suis perdue !

Elle abandonna son personnage et se tourna vers Dominic.

— Si je ne suis pas suffisamment convaincante, Mirabelle ne me croira jamais.

Dominic soutint son regard un long moment avant de lui demander :

— Pensez-vous que vous en serez capable ? Le personnage que vous m'avez décrit ne vous ressemble pas du tout.

— Il est certain que je vais devoir faire des prouesses, mais, si nous voulons récupérer la coupe, il nous faudra tout mettre en œuvre.

Dominic savait qu'il y avait une chose importante qu'Angelica n'avait pas encore abordée.

— Comme vous venez de le dire, il s'agit bien de « nous », remarqua-t-il. Quel rôle dois-je jouer ?

Elle le regarda franchement, hésita, et il comprit aussitôt qu'il n'allait pas aimer sa réponse.

Comme pour le lui confirmer, elle adopta le ton le plus sérieux, le plus raisonnable et le plus persuasif qui soit :

— Ce ne sont que des suppositions, car je ne prétends pas lire dans les pensées de votre mère, mais voici mon interprétation de sa demande : elle veut savoir que ma réputation est ruinée. Elle veut être là, présente, au moment où, dévastée, je comprendrai l'issue douloureuse de cet enlèvement.

Elle fit une pause et l'interrogea du regard.

Les lèvres serrées, il prit un temps avant de lui répondre :

— Je ne peux pas vous contredire.

Elle acquiesça.

— Donc, Mirabelle doit croire que je suis une vierge effarouchée, sinon, je ne pourrais pas être une fille perdue. Et la seule façon d'avoir l'air apeuré, suffisamment pour qu'elle me croie, est que vous apparaissiez aux yeux de mon personnage comme une menace potentielle.

Il laissa passer quelques instants puis demanda :

— Vous pensez à une menace d'ordre sexuel ?

Elle hocha la tête.

— N'oubliez pas que, dans notre scénario, vous ne ressentez rien pour moi. Je suis juste la femme ennuyeuse et gênante que vous avez dû enlever et emmener de force depuis Londres dans les Highlands afin de sauver votre clan. Vous ne pouvez manifester aucune forme de tendresse ou de partialité à mon égard, et vous ne pouvez pas vous montrer protecteur, du moins pas en présence de Mirabelle. Vous devez me traiter avec mépris, dédain, et même dégoût. A vos yeux, je dois être quantité négligeable, une femme sans importance. Sinon, vous n'auriez jamais fait ce que vous êtes supposé avoir fait. De surcroît, ma présence ne fait que vous rappeler ce que vous êtes devenu à cause de moi : un misérable kidnappeur. Et, puisque vous détestez avec force ce que votre mère vous a contraint de devenir — et d'après ce que j'ai compris, cela fait aussi partie de son plan —, vous n'êtes pas ravi de me voir. Pour vous, j'incarne celle qui vous a obligé à bafouer la devise de votre famille. Je suis le symbole de votre disgrâce. Vous feindrez d'être très en colère après moi, antipathie qui me permettra d'avoir peur de vous, assez pour laisser croire à votre mère qu'il n'y a plus d'espoir pour moi, que je suis perdue, bannie de la société et infréquentable à tout jamais. Mirabelle doit croire que j'en suis consciente et que je crains plus que tout les répercussions de mon enlèvement.

Angelica se tourna vers Dominic.

Il soutint son regard puis, après un long moment de silence tendu, répondit d'une voix neutre.

— Vous allez devoir revoir votre scénario.

Angelica soupira, mais elle n'était pas prête à rendre les armes.

— Oui, je comprends que vous n'avez pas envie de vous comporter ainsi, mais nous ne pouvons pas l'éviter.

A sa grande surprise, elle plongea de nouveau ses yeux dans les siens, avec une expression plus acérée et déterminée que jamais, inhabituellement grave.

— Vous ne me l'avez pas dit, continua-t-elle, mais si je lis entre les lignes, je suis certaine que Mirabelle souhaite vous soumettre à sa volonté, et la démonstration la plus flagrante en est de vous pousser à agir de manière déshonorante. De vous obliger à renier la devise de votre famille et la personne que vous vous êtes efforcé de rester malgré tout ce qu'elle a voulu vous obliger à faire. Elle veut vous blesser, vous faire payer de ne pas l'avoir aidée à agir contre votre père, et par conséquent de l'avoir reniée, elle. Elle vous a forcé à kidnapper trois sœurs Cynster mais, grâce à la chance, au destin ou à ce que vous voulez, vous avez pu le faire sans que cela devienne un cas de conscience. Le destin vous a protégé. Mais cette fois... même si vous n'avez pas encore dépassé cette ligne invisible, vous devez la convaincre du contraire. La convaincre que vous avez franchi le pas et que vous n'avez plus besoin de règles morales puisque vous savez déjà que votre âme est damnée.

Elle soutint son regard sans ciller.

— Vous devez la persuader que vous ferez n'importe quoi pour satisfaire ses demandes, y compris que vous êtes prêt à vous imposer à moi.

Dominic était devenu de plus en plus froid. Une rage glaciale s'était emparée de lui, sans exutoire possible. Ce n'était pas la femme debout devant lui qui lui inspirait une telle fureur. Il lui fallut de longues minutes pour reprendre son souffle. Sans quitter Angelica des yeux, il répondit d'une voix dangereusement calme :

— En d'autres termes, vous insinuez que, s'il le faut, il faudra que je vous viole pour récupérer

la coupe.

Angelica n'aimait pas plus que lui ce mot, mais elle ne fléchit pas.

— Vous devez faire croire à votre mère que vous pourriez le faire. Que vous vous en fichez, que vous n'avez plus de morale ou d'honneur et que tout ce que vous voulez, c'est récupérer la coupe à n'importe quel prix.

Elle le fixa avec détermination.

— Dans ce scénario, vous allez devoir la convaincre qu'elle a gagné, qu'elle a réussi à vous soumettre à sa volonté. Dans le cas contraire, si elle pense que vous résistez toujours, que vous essayez toujours de la tromper d'une manière ou d'une autre, elle vous poussera à bout pour peut-être, au final, ne pas vous rendre la coupe.

Elle sonda son regard, devinant en lui ce que personne d'autre n'avait jamais vu.

— Mirabelle ne cherche pas seulement à se venger de Celia mais aussi, sinon plus, de vous.

Un lourd silence s'installa.

L'espace d'un instant, Dominic resta immobile dans son fauteuil.

Puis brusquement il se leva, mû par le besoin urgent de s'éloigner et refusant de poursuivre cette conversation.

Surprise, Angelica eut un mouvement de recul.

Aussitôt, Dominic se figea puis tendit la main vers elle et lui prit le bras.

— Pardonnez-moi.

Angelica prit une inspiration et haussa la tête.

— Non, c'est moi qui suis désolée. Je vous ai poussé à bout, j'en suis consciente.

Il serra très légèrement le bras d'Angelica. Après quelques instants, il prit une grande inspiration et la regarda, puis, lentement, secoua la tête.

— Vous êtes peut-être une excellente actrice, mais ce n'est pas mon cas. Je ne pense pas avoir les compétences pour convaincre Mirabelle que je pourrais vous blesser. Je serais incapable de toucher à un seul de vos cheveux.

Elle le contempla longuement puis fit la grimace.

— Eh bien...

Elle soupira puis, respirant profondément, se redressa de toute sa hauteur pour le toiser.

— Dans le cas présent, nous n'avons pas le choix.

— Nous avons toujours le choix.

— C'est vrai, et c'est justement ce que je vous propose. Rien de tout cela ne sera réel. Notre choix consiste à faire semblant, à tromper et à duper une personne qui le mérite. Pour récupérer la coupe, nous devons faire semblant de donner à Mirabelle ce qu'elle désire. Nous ne pouvons pas nous permettre la moindre erreur, et le temps joue contre nous.

Avant qu'il puisse répondre, elle s'approcha de lui dans un bruissement de soie et, sans le quitter des yeux, posa un doigt sur ses lèvres.

— Ça suffit pour ce soir. Non... ne discutez pas. Je vous propose d'y réfléchir. J'en ferai de même de mon côté. Nous avons toute la journée de demain pour affiner notre plan. Si jamais nous trouvons un autre moyen, nous l'utiliserons. Mais pour l'heure... n'en parlons plus.

A cet instant précis, Dominic ne désirait rien d'autre que d'oublier l'impossible laideur de ce qu'elle venait de lui décrire.

— Que voulez-vous, alors ?

Elle lui sourit et la sirène qui était en elle affleura pour le séduire.

— Venez vous coucher.

Il croyait qu'Angelica l'invitait à ce qu'il l'emmène dans leur lit, or ce fut elle qui, avec une moue séductrice, lui prit la main et lui fit traverser la pièce. Elle qui, avec un mélange de menace et de promesse, le força à s'asseoir au bord du lit et à se laisser déshabiller.

Elle faillit ensuite lui faire perdre la tête lorsqu'elle s'agenouilla devant lui pour le prendre entre ses lèvres écarlates et, avec une innocence déconcertante, le tourmenta jusqu'à ce qu'il plonge les doigts dans sa crinière de feu et lui montre ce qu'elle voulait apprendre.

Lorsque, la tête en arrière et les muscles bandés, il parvint à lui demander d'une voix rauque où elle avait appris ce qu'elle faisait, elle leva ses yeux émeraude et murmura :

— L'imagination.

S'il avait cru être comblé en la prenant, il découvrit qu'il l'était encore plus lorsque c'était elle qui le faisait. Elle le prit dans le filet de ses charmes, jouant de ses mains et de ses lèvres avec une délicatesse innée, guidée non seulement par le désir mais par l'envie de lui donner du plaisir.

Et lorsque, finalement, elle se redressa pour l'accueillir dans la chaleur généreuse et humide de son sexe, il oublia tout ce qui n'était pas l'instant présent, tout ce qui n'était pas cet intense bonheur et le plaisir indicible du corps d'Angelica chevauchant le sien.

La fin arriva lentement, mais encore beaucoup trop tôt à son goût.

Tout comme elle, il vit des étoiles danser sous ses paupières fermées tandis qu'elle s'effondrait sur lui.

Il l'enlaça tendrement et la serra contre lui. Et pendant ces instants de grâce, il laissa la magie qu'ils venaient de créer apaiser son âme.

* * *

Angelica s'éveilla dans l'obscurité de la nuit. Ils dormaient enlacés, les couvertures rabattues sur eux. Dominic était couché sur le dos et la tenait serrée contre lui, blottie au creux de son bras, la tête sur son torse. Angelica entendait son cœur battre lentement, régulièrement, et sut qu'il ne dormait pas.

Sans lever la tête, elle murmura :

— Pourquoi êtes-vous réveillé ?

Son souffle doux et profond s'interrompit, puis reprit.

— Je réfléchis.

— A notre plan pour tromper votre mère.

Ce n'était pas une question.

Dominic soupira.

— Honnêtement, je ne pense pas être capable de le faire. Je suis tout simplement incapable de me comporter ainsi de manière crédible. Avec aucune femme, et encore moins avec vous.

Après quelques instants, il ajouta :

— Je suis trop entier, et vous êtes trop entière.

Elle soupira.

— Je suis désolée.

Dominic baissa les yeux vers l'auréole dorée de ses cheveux.

— Pourquoi cela ?

— J'ai insisté pour partager une intimité avec vous en partie pour... savoir ce que vous ressentiez pour moi avant de nous lancer dans la comédie qui nous attend. J'en avais besoin. Je croyais que ce lien intime m'aiderait à traverser les épreuves à venir. Mais je n'ai pas pensé à vous. Je ne pensais pas que le fait d'être intimes allait être aussi compliqué et difficile pour vous.

Angelica se dégagea de son étreinte et se coucha sur son torse pour le regarder. A travers l'obscurité, elle plongea dans ses prunelles.

— Pour moi, notre proximité est comme une armure, expliqua-t-elle, un bouclier qui me protégera indépendamment de ce qui va se passer avec votre mère. Quoi qu'elle dise, et quoi que vous et moi allions être forcés de faire. De votre côté... maintenant que nous sommes intimes, vous vous sentez obligé de me protéger, et agir comme vous allez devoir le faire risque d'être... douloureux, et d'aller contre votre nature. C'est pourquoi je vous prie de m'en excuser. Je n'y avais pas pensé. Je ne voulais pas alourdir la pression que votre mère exerce déjà sur vous.

Dominic ne savait pas quoi dire. Il était stupéfait qu'elle lise si bien en lui. Il tendit doucement la main vers elle et l'attira vers lui pour déposer sur ses lèvres un baiser tendre et reconnaissant, dépourvu de toute connotation sexuelle. Puis il la serra contre lui et retrouva enfin l'usage de la parole à travers le tourbillon de ses émotions.

— Nous trouverons un moyen. Ensemble, nous y arriverons, et ensemble nous gagnerons.

Il s'était exprimé d'une voix sûre. Il pensait chacun de ses mots et comprit qu'il possédait encore toute sa confiance en lui. Il pencha la tête et déposa un baiser sur le front d'Angelica.

— Dormez maintenant. Nous avons encore la journée et la soirée de demain pour finaliser notre plan.

Angelica soupira et se détendit. Quelques minutes plus tard, elle dormait.

Il écouta le doux bruit de sa respiration et savoura l'indicible réconfort de tenir son corps doux contre lui. Il ferma les yeux et sombra à son tour dans un sommeil profond et sans rêves.

* * *

Dans la forteresse de Mheadhoin Castle, la délicate horloge française posée sur la table de chevet de la comtesse bourdonna doucement puis sonna.

Mirabelle était étendue sur le ventre dans un amas de draps froissés. Elle se détourna de son amant le temps de retrouver son souffle et de reprendre ses esprits.

Le corps puissant et lourd de l'homme contrastait avec les draps ivoire. De sa large main, il caressa négligemment la hanche de la comtesse.

— Avez-vous des nouvelles des progrès de Glencrae ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle en faisant la moue. Je vous l'ai dit, il ne me dévoile jamais rien.

Elle réfléchit, puis émit un petit rire de dégoût.

— Je m'attends à ce qu'il revienne une fois de plus les mains vides.

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire vindicatif.

— Et ensuite, tout sera fini pour lui et le reste de son précieux clan, tous les gens de ce château et de ce domaine qui ne m'ont jamais donné mon dû. S'il ne revient pas avec une fille Cynster, je jure que j'oublierai l'endroit où j'ai caché cette coupe. Et ils seront tous chassés de leurs terres.

— Quelle honte pour lui et ses gens.

Roulant vers sa maîtresse, il se pencha et l'embrassa dans le cou.

Mirabelle ne pouvait pas voir ses yeux ni l'expression froide et calculatrice de son visage. Après quelques instants, son souffle glissa sur la peau nue de son épaule.

— Au fait, murmura-t-il, où avez-vous caché cette coupe, ma douce ? Vous ne me l'avez jamais dit.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle en riant. Ils ne sont pas près de la trouver et ne la trouveront jamais.

Son amant pinça les lèvres, mais il savait qu'il valait mieux ne pas insister. Elle ne ferait que se braquer, juste pour le plaisir.

S'il avait cru que ses plans étaient menacés, il aurait essayé, mais vu la façon dont les choses se présentaient... il ne voyait vraiment pas comment il pourrait perdre cette manche. D'une façon ou d'une autre, Dominic Lachlan Guisachan allait être ruiné, et c'était tout ce qui lui importait.

Dans un premier temps, du moins. Car dès que Dominic et son clan seraient chassés des terres Guisachan et dépossédés, il se tiendrait là, la coupe dans la main, attendant son moment pour revendiquer tout ce qui venait d'être confisqué à son plus vieil ennemi.

Et ce serait sa dernière victoire. Son clan triompherait et les Guisachan partiraient. Il était prêt à tout pour faire de ce rêve une réalité, y compris à séduire la mère vieillissante de Dominic et à se mettre à son service.

Elle grogna en se frottant contre lui, ondulant le bassin contre son aine. L'insatiable garce.

Restant concentré sur son but, il glissa dans le lit pour la contenter en se servant de ses mains et de sa bouche.

En l'état actuel des choses, c'était tout ce qu'il pouvait faire. Jusqu'à ce que Dominic déçoive sa mère une dernière fois et que la coupe lui tombe enfin entre les mains.

Chapitre 15

Ils partirent de Kingussie accompagnés par une brise fraîche et un ciel couvert. Dominic leur imposa une allure modérée. Inverness était assez proche pour ne pas avoir besoin d'épargner les chevaux comme il l'avait fait les jours précédents.

A côté de lui, perchée sur le dos d'Ebony qui était devenue une monture fiable, Angelica observait ce qui les entourait avec un intérêt non feint.

Il la regarda boire dans les eaux agitées du Loch Insh, tandis que le vaste ciel et les collines emplissaient l'horizon. Les pentes septentrionales des Cairngorms étaient à leur droite et les hauteurs désolées des Monadhliaths les surplombaient à gauche. Droit devant eux, la route tournait vers le nord à travers le col au-dessus d'Aviemore. Une pulsation indéfinissable dans ses veines lui indiqua qu'il était presque de retour chez lui, mais Angelica semblait saisie de la même impatience à atteindre leur destination. Ou du moins, à la voir pour la première fois.

Le défi qui les attendait une fois arrivés au château faisait planer un sombre nuage au-dessus de leurs têtes. Dominic n'était pas surpris de constater que son instinct de protection vis-à-vis d'Angelica avait grandi, au point qu'il répugnait même de feindre lui faire du mal. Lorsqu'il avait accepté qu'elle l'aide, il s'était attendu à ce que ses instincts de protection grandissent à mesure qu'il la percevrait comme sa future femme, sa future comtesse. Ce qu'il n'avait pas prévu, et qu'il avait compris la nuit précédente lorsqu'elle lui avait présenté son plan, était la profondeur de son attachement pour elle. A quel point il était pris au piège par des sentiments qu'il ne s'était pas attendu à ressentir et n'avait jamais songé à intégrer dans ses calculs. Même la menace qui pesait sur son clan ne pouvait tempérer, et encore moins suspendre, ses instincts de protection envers Angelica, pas même provisoirement, pas même pour jouer la comédie.

La façon dont Angelica prévoyait de tromper sa mère pour qu'elle lui rende la coupe... S'il avait songé lui-même à un plan, il serait arrivé à quelque chose de similaire, mais moins sévère à l'égard d'Angelica. Sa stratégie était bonne, et pourtant, concernant son rôle à lui dans ce plan...

Il observa Angelica à la dérobée, puis regarda devant lui avant qu'elle le remarque.

S'il n'avait pas été aussi profondément et inextricablement attaché à elle, il aurait pu le faire. Mais même avant qu'elle investisse son lit, elle avait conquis le chasseur qui était en lui de bien des façons. Il était maintenant tombé si profondément sous son charme qu'il n'avait plus aucun espoir de revenir en arrière afin de pouvoir jouer cette comédie comme s'il s'agissait d'un jeu.

Tel père, tel fils, disait le proverbe. Or certaines femmes Cynster semblaient être de véritables sirènes, irrésistibles et enchanteresses, pour les hommes Guisachan.

Ils traversèrent le col, le bruit monotone des sabots rythmant le ruminement incessant des pensées de Dominic : comment un homme comme lui pourrait-il mettre la femme qu'il aimait en danger, et prendre le risque qu'elle soit blessée ?

* * *

Ils entrèrent avec fracas dans Inverness en fin d'après-midi, avancèrent au pas dans les rues qui descendaient vers les berges de la rivière, puis bifurquèrent à droite. Devant eux, Angelica aperçut un très vieux château.

Dominic vit sa surprise.

— C'est le château d'Inverness, commenta Dominic. Ils parlent de le démolir et de le reconstruire.

— C'est une bonne idée. Il a l'air complètement décrépi.

Il désigna un point derrière les ruines.

— Voici notre hôtel, qui porte le nom peu original d'Hôtel du Château.

L'hôtel portait peut-être un nom peu original, mais il s'agissait d'un établissement bien plus luxueux que ce qu'elle s'attendait à trouver au fin fond de l'Ecosse. Le personnel semblait très bien connaître le comte de Glencrae. Leur hébergement fut rapidement pris en charge et, si McStruther, le responsable de l'établissement, manifesta la moindre curiosité à l'égard de la lady que Dominic accompagna à l'étage jusqu'à la suite qui donnait sur les jardins, il n'en montra rien.

Dans l'escalier, Angelica se tourna vers Dominic.

— Vous descendez souvent ici ?

— Assez souvent, répondit-il en inspectant les alentours. Inverness est la grande ville la plus proche de chez moi et la capitale des Highlands. Dès qu'une affaire qui concerne le clan ou l'un de ses membres doit être conclue, c'est ici que nous nous retrouvons.

En arrivant en haut des marches, il fit une pause pour balayer du regard le hall de l'hôtel, puis se tourna et prit le bras de la jeune femme.

— Est-ce la raison pour laquelle vous semblez sur vos gardes ? Vous craignez que quelqu'un puisse me reconnaître ?

— Je ne pense pas que ce soit le cas, mais tant que Griswold n'est pas parti en reconnaissance, il vaut mieux ne pas prendre de risques.

Deux garçons d'étage avaient déjà monté leurs bagages. Pendant que Dominic les payait, Angelica traversa le salon en direction de la large fenêtre. Le soleil inondait le paysage d'une lumière dorée. Derrière le jardin feuillu de l'hôtel et une étroite ruelle, une rivière de taille moyenne coulait vers la mer toute proche. Dominic vint se placer à côté d'elle.

— Quel est le nom de cette rivière ? demanda-t-elle.

— La Ness. Le bras de rivière à droite est le Moray Firth et celui-ci — il désigna un point à gauche — est le Beaully Firth. Demain, nous suivrons les berges du Beaully jusqu'à Beaully River. Nous remonterons le bras vers l'ouest.

— Le château se trouve donc à l'ouest à partir d'ici.

— Vers l'ouest, un peu au sud.

Un grattement à la porte annonça l'arrivée de Griswold.

L'homme entra, referma derrière lui et s'inclina vers eux.

— Aucun autre lord ne loge à l'hôtel, monsieur, déclara-t-il. Il n'y a que quelques hommes d'affaires de Glasgow, ainsi qu'une vieille dame et sa dame de compagnie, originaires de Perth et venues rendre visite à des amis.

— Très bien.

Dominic se tourna vers Angelica, puis vers Griswold.

— Informez McStruther que nous dînerons tôt dans le salon privé.

— Bien, monsieur. Je vais demander aux servantes de vous apporter de l'eau chaude.

Ils eurent le temps de se laver et de se changer, de secouer leurs vêtements et de les confier à Griswold pour qu'il les brosse et les prépare pour le lendemain.

Vêtue d'une nouvelle robe du soir en satin doré, Angelica s'assit devant la coiffeuse pour peigner et arranger ses cheveux. Dominic vint se placer derrière elle et noua sa cravate dans le reflet du miroir. Angelica se surprit à apprécier la familiarité de la scène. Plus tôt, Brenda avait demandé la permission de rendre visite à sa famille et Dominic avait laissé le soin à Angelica de lui répondre. Celle-ci avait aussitôt accepté, et la générosité dont elle avait naturellement fait preuve n'avait fait que conforter le laird dans l'idée qu'elle était déjà sa comtesse.

Pour ce soir, elle était plus que ravie de jouer ce rôle et s'en délectait. Une fois au château, elle n'allait pouvoir l'endosser de nouveau et en toute sécurité que lorsque Dominic aurait récupéré la coupe.

Elégamment vêtu de son costume noir et blanc, il l'accompagna en bas de l'escalier vers un petit salon privé feutré et intime. Ils dînèrent aux chandelles dans la plus fine porcelaine, avec des verres en cristal et des couverts en argent. Angelica passa son temps à lui demander de lui parler de Gavin et de Bryce, sujet sur lequel il avait quelques réserves.

A un moment donné, Mulley entra dans la pièce. Après les avoir salués, il se pencha vers Dominic et lui murmura quelque chose à l'oreille.

Le laird hocha la tête. Une fois Mulley parti, Angelica interrogea Dominic du regard.

— Mulley, Jessup et Thomas vont aller dîner dans une taverne. Ils n'ont pas souvent l'occasion de venir à Inverness.

Une demi-heure plus tard, Dominic n'ayant pas envie de porto ou de whisky ni Angelica de thé, ils montèrent à l'étage.

Dominic avait l'intention de se concentrer sur la question latente qui planait au-dessus de leur tête, à savoir la comédie qu'ils devaient jouer et la façon dont il pourrait y prendre part. Mais son esprit refusait de fonctionner, de se détourner de l'instant présent et de la profonde satisfaction que cette soirée lui avait procurée.

Il suivait Angelica, et pour ce soir c'était plus qu'assez.

Pour la première fois depuis six mois, il pouvait envisager son avenir après la coupe. Après le moment où il la rendrait aux banquiers et récupérerait légalement ses terres. Et même au-delà de son mariage avec Angelica. Lorsque, pour une raison ou pour une autre, ils monteraient de nouveau les marches de l'Hôtel du Château comme mari et femme.

Lui en tant que laird accompagné de sa dame, une dame qui serait sa compagne dans tous les sens du terme. Il n'avait pas besoin de lui poser la question pour savoir qu'elle n'en attendait pas moins. Ce qui le surprenait le plus était son propre empressement à accueillir cette vision. A partager non seulement sa vie avec Angelica mais aussi la responsabilité de ses gens, tâche qu'il endossait seul depuis cinq ans, et même davantage.

Arrivé devant la suite, il ouvrit la porte, invita Angelica à entrer et la suivit à l'intérieur.

Il enlaça ensuite ses doigts entre les siens le temps de fermer la porte, puis se tourna vers elle et prit son visage en coupe pour l'embrasser.

Son baiser n'était ni tendre ni fougueux, mais simple et sincère, fait pour savourer l'instant.

Angelica lui répondit avec candeur et écarta sans hésitation ses lèvres pour l'accueillir. La pression de ses lèvres l'encouragea. La langue d'Angelica dansa avec la sienne et lui retourna hardiment le plaisir qu'il essayait de lui donner.

Pendant de longues minutes, ils restèrent muets dans la douce lumière. Le temps s'immobilisa tandis qu'ils savouraient la beauté de ce qu'ils vivaient.

Puis, haletant, Dominic mit fin à leur baiser. Il vit Angelica ouvrir lentement les paupières. Il lut la question qu'elles cachaient et, posant son front contre le sien, ferma les yeux.

— Je sais ce qui nous attend demain, lui expliqua-t-il dans un murmure. Je n'ai pas encore décidé comment j'allais m'y prendre, mais ce soir je voudrais... juste être avec vous. Que vous soyez vous et que je sois moi, sans rien d'autre pour s'interposer entre nous.

Il redressa la tête et plongea dans son regard.

Angelica leva la main et balaya une boucle de cheveux noirs de son front.

— Juste vous et moi, comme nous voudrions l'être ?

Il hocha la tête.

Elle ignorait ce qui était à l'origine de cette demande mais... elle prit sa main en souriant et le tira avec elle vers la chambre à coucher.

Dominic saisit au passage un chandelier allumé et se laissa entraîner.

Il posa la bougie sur une haute commode et, lorsque Angelica lui présenta son dos, dénoua les lacets de sa robe. Il la laissa se débarrasser de ses vêtements tandis qu'il ôtait sa veste de soirée, la posait sur le valet prévu à cet effet puis déboutonnait son gilet.

Ils se déshabillèrent sans se presser. Après avoir ôté ses épingles et coiffé ses longs cheveux, Angelica ôta sa chemise, la posa sur une chaise puis s'avança vers le lit et se glissa entre les draps.

La tête posée sur les oreillers, elle le regarda mettre sa chemise sur le valet, retirer ses chaussures et déboutonner son pantalon. Elle caressa des yeux les longues lignes de son corps puissant aux muscles sculptés.

Dominic s'avança nu vers la commode et souffla sur les bougies.

Angelica cligna des paupières et mit un temps à s'habituer à la brutale obscurité. Telle une immense ombre, Dominic se dirigea vers le lit et vint se glisser près d'elle, sous les couvertures.

Le matelas s'enfonça et Angelica se laissa rouler contre lui.

Au creux de ses bras qui attendaient de l'accueillir et de l'étreindre.

Il la serra contre lui, et aussitôt elle l'enlaça de ses bras et de ses jambes. Son visage frôla le sien et sa main possessive vint s'enrouler derrière sa nuque. A travers la pénombre, il scruta le visage d'Angelica puis se pencha pour l'embrasser, posa les mains sur elle et, avec une simplicité qui la prit au dépourvu, un courage et une honnêteté qu'elle n'avait pas prévus, se débarrassa de tous les voiles et tous les boucliers qui auraient pu s'interposer entre eux.

Au sein du cocon douillet des couvertures naquit la passion. Dans ce silence ardent, aucune réalité n'existait en dehors de leurs corps et de ce qui les animait.

De ce que contenait chaque gémissement et chaque caresse.

Dès qu'Angelica comprit ses intentions, elle lui répondit librement et sans réserve, tout comme

il agissait. Pendant que les flammes du désir faisaient rage, cette fois ils ne mirent aucun empressement, aucune hâte débordante, aucun désespoir dans leur étreinte. Ils prirent leur temps, cherchant délibérément à savourer chaque caresse. Chaque battement de cœur.

Ensemble, ils égrenèrent les minutes telles des perles de grande valeur.

Même dans cette danse, Dominic était un excellent cavalier. Il savait imposer le bon rythme. Il savait faire monter le désir, savait exactement jusqu'où il pouvait l'amener avant d'aller de l'avant.

Vers la prochaine vague de plaisir.

Complètement captivée par la magie de l'instant, Angelica n'avait jamais imaginé qu'un acte si simple puisse devenir aussi essentiel. Que lorsque la passion et le désir étaient ancrés dans la chair, leur lumière crue pouvait être aussi puissante et aveuglante.

Dominic lui ouvrit les yeux. Sur lui et sur elle.

Elle n'avait pas vraiment compris ce qu'il avait voulu dire lorsqu'il avait émis le souhait qu'ils soient simplement eux-mêmes. Maintenant, elle savait. A travers ses yeux et ses caresses, la révérence charnelle qu'il lui faisait à chaque instant, et ses réponses à elle.

Elle se vit à travers lui et sa façon merveilleuse de la vénérer. Elle le vit encore plus clairement et lui répondit de la même manière, lui montrant tout ce qu'elle ressentait pour lui, laissant sa joie colorer leur étreinte et toutes ses émotions s'insinuer dans ses caresses et guider ses gestes.

C'était comme si, avec leurs mains et la communion de leurs corps, ils parlaient un langage inspiré par le désir et la passion, avec des voix venant du plus profond de leur être et des mots forgés par leurs émotions.

Et ces émotions transpiraient, claires et fortes, dans chaque caresse, chaque battement de cœur et chaque gémissement.

Jusqu'à ce que cet instant devienne tout. Que Dominic se glisse dans le corps d'Angelica, qu'elle se referme sur lui et qu'ils s'accrochent au plaisir lumineux de cet instant.

Tout ce qu'ils étaient, elle et lui, ensemble, était concentré là, comme une étoile vive et brillante offerte à leurs regards. Quelque chose qu'ils pouvaient apprécier et comprendre.

Quelque chose qui leur appartenait, aujourd'hui et pour toujours. Qu'ils pouvaient garder et chérir.

Et également perdre.

C'était ce pour quoi ils allaient se battre.

Leurs lèvres se scellèrent et Dominic bougea lentement en elle, la remplissant complètement, son grand corps enlacé dans la douceur du sien. Elle alla à sa rencontre et l'aima comme il l'aimait.

Ils firent l'amour. C'était ce qu'ils étaient censés faire. C'était la vérité simple, brillante, nue et pourtant lumineuse qui les attendait. Tout ce qui avait précédé les conduisait là. Toute leur vie, ils avaient cherché le chemin qui menait à cela.

Entre leurs corps enlacés, la passion faisait rage.

Puis le cataclysme fondit sur eux, et rien d'autre n'eut d'importance que leur course effrénée vers l'acmé du plaisir.

Les nerfs à vif, les sens affolés, leurs mains enlacées, Angelica s'arcbouta sous lui, et, dans un dernier et puissant coup de reins, il la propulsa au sommet.

Il la suivit une seconde plus tard.

Dans le bonheur aveuglant de l'extase, un tourbillon de plaisir si intense que leurs sens explosèrent.

Pendant de longues minutes, ils restèrent suspendus dans cet éden, dans la fusion de leurs corps et de leurs âmes.

Puis lentement, très lentement, cramponnés l'un à l'autre, ils revinrent sur terre. A la chaleur du lit, aux couvertures emmêlées et à leurs membres enlacés.

Ils se désunirent et Dominic se laissa tomber lourdement à côté d'elle.

Angelica se pelotonna contre lui et se blottit dans ses bras, détendue, puis soupira en fermant les yeux.

Ses esprits lui revinrent, traversant un paysage dépourvu de mensonge. Elle comprit alors pourquoi c'était arrivé maintenant, précisément ce soir.

Elle rejeta la tête en arrière et scruta l'obscurité. Une fois ses yeux habitués à la pénombre, elle put voir le visage de Dominic. Ses traits étaient paisibles, ses yeux clos.

Angelica bougea doucement, s'étira et effleura ses lèvres.

Il leva les cils, laissant entrevoir l'éclat de ses prunelles.

— Quoi qu'il arrive, dit-elle en plongeant son regard dans le sien, je n'oublierai jamais que c'est ce que nous sommes vraiment. Qui vous êtes vraiment. Ce que nous avons trouvé ce soir est notre vérité, et rien de ce que nous serons contraints de faire pour sauver le clan ne pourra la ternir. Jamais.

Elle sentit le torse de Dominic monter et descendre contre sa peau.

— Je l'espère, murmura-t-il enfin.

Son ton, débarrassé de son habituelle arrogance, était tendu d'une vulnérabilité douce et voilée.

Elle se demanda si elle devait accentuer ce point et le rassurer davantage sur le fait qu'elle ne douterait jamais de lui, quelle que soit la façon dont il se comporterait avec elle pour mieux tromper sa mère.

Dominic leva une main pour caresser ses cheveux puis attira Angelica vers lui, sur le côté.

— Dormez, maintenant. Une longue journée nous attend demain.

Elle scruta son visage et acquiesça. Puis sombra dans le réconfort chaud et merveilleux de ses bras, laissant son corps et son esprit reposer de nouveau sous la couverture de la satiété.

Il avait raison. Le jour d'après, de bien des façons, serait un tournant dans leur histoire.

* * *

Le lendemain matin, ils quittèrent Inverness à 8 heures. Une fois de l'autre côté du pont qui enjambait le Ness, Dominic conduisit le groupe sur la route de Beaulieu. Bientôt, ils chevauchèrent sur les rives de l'estuaire. Le temps était nuageux et le ciel gris, mais le vent qui soulevait l'eau du firth rendait toute conversation impossible.

Dominic en était heureux : il avait besoin de temps pour réfléchir et mettre de l'ordre dans les émotions contradictoires qui envahissaient son esprit.

Ce matin, après que l'émerveillement de ce qu'ils avaient partagé se fut atténué, il avait trouvé la réponse à la question qui le hantait.

Comment un homme comme lui pourrait-il laisser la femme qu'il aimait prendre le risque d'être blessée ?

En lui faisant confiance.

Et Angelica méritait amplement sa confiance.

Tandis qu'ils chevauchaient, cheveux au vent, dans l'odeur et les bruits si familiers du firth, il eut le temps d'assimiler cette découverte et ce qu'elle impliquait. Il savait ce qu'il devait faire.

Au bout d'une heure de chevauchée, la route quitta les rives de l'estuaire pour serpenter à travers des champs plats, avec les montagnes en arrière-plan. Une heure plus tard, ils traversèrent le vieux pont en pierre qui passait au-dessus de la Beaully River et bifurquèrent sur la route de Kilmorack. Plus ils avançaient dans les terres et plus les arbres et arbustes envahissaient les abords de la route et faisaient barrage au vent. Le soleil lutta pour percer les nuages et finit par darder ses rayons, peignant les collines au loin d'une lumière dorée.

Montée sur le dos d'Ebony, Angelica avançait le cœur confiant. La nuit dernière, son laird des Highlands lui avait prouvé qu'il était amoureux d'elle. Même s'il ne l'avait pas prononcée à haute voix, elle n'aurait pu demander de plus belle déclaration. Il lui avait offert toute l'assurance dont elle avait besoin pour jouer leur comédie. Dominic ne lui avait pas encore dit qu'il acceptait de la jouer, mais elle savait qu'il s'y plierait.

Elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'il ne fallait pas faire pression sur lui. Elle préféra regarder autour d'elle, s'imprégnant du paysage, des chemins, des hameaux et des environs de sa nouvelle demeure avec un intérêt réel. Cet air ! Il était frais et enveloppant, mais également adouci par la chaleur de l'été qui approchait. Elle inspira profondément, puis expira en souriant.

Elle aperçut soudain un cerf et interrogea Dominic sur la faune. Dominic lui montra plus loin un faucon ; elle vit l'oiseau remonter le courant d'air, puis fondre en piqué comme une pierre et disparaître de sa vue. Jessup attira ensuite son attention sur un lièvre des Highlands qui les observait du haut d'un talus en remuant les oreilles lorsqu'ils passèrent devant lui.

Maintenant que le vent était tombé, ils pouvaient parler plus facilement. Angelica continua de poser des questions, et bientôt chacun se porta volontaire pour lui donner des informations et son point de vue. Les kilomètres défilèrent dans la convivialité et cet échange leur apporta une distraction qui tombait à point nommé.

Angelica savait qu'elle devait attendre que Dominic aborde le premier le rôle qu'il allait jouer dans leur mise en scène, mais elle avait du mal à se refréner. Elle était absolument certaine qu'ensemble ils allaient triompher. Mais elle savait aussi qu'il était inutile de vouloir le rassurer, inutile de lui dire qu'elle ne doutait pas de ses capacités à dissimuler ses instincts protecteurs à son égard, suffisamment pour duper sa mère.

Parce que c'était vital pour la survie de son clan.

Elle était convaincue qu'il avait toutes les compétences pour relever les défis qu'ils rencontreraient, mais il fallait qu'il le comprenne par lui-même. Il ne la croirait pas si cela venait d'elle, et elle ignorait comment lui tendre le miroir qui lui montrerait ses forces.

Des forces telles que la loyauté, l'abnégation. La dévotion.

Revigorée et impatiente, elle chevaucha gaiement toute la matinée, avalant paisiblement les kilomètres qui les séparaient du château de Mheadhoin.

Chapitre 16

Devil Cynster observa la foule rassemblée dans la salle de réception de St. Ives House d'un œil qui, chez un homme de moindre condition que lui, aurait pu paraître frustré. Mais l'impuissance et la résignation n'étaient pas sa marque de fabrique.

Il avait réuni les hommes de sa famille afin que chacun parle de ses découvertes et qu'il soit pris une décision sur la marche à suivre. Quant aux dames, il n'avait invité qu'Helena, sa mère, et Therese Osbaldestone dans l'espoir que l'une ou l'autre, qui connaissait la bonne société dans ses moindres détails, et Therese tout particulièrement, se souviendrait d'un détail important. Pourtant, inviter ces dames avait impliqué qu'elles soient informées de la situation. Elles avaient donc eu le temps de prévenir l'autre moitié des femmes de la famille.

Vane se dirigea vers Devil, debout devant la cheminée.

— Même tante Clara est là.

La mâchoire serrée, Vane contempla la foule qui s'était rassemblée.

— Que font-elles ? demanda-t-il.

— Elles veulent nous aider, répondit Devil. A leur inimitable façon. Et, bien entendu, elles veulent savoir ce que nous avons appris.

Il se redressa et dit d'une voix forte :

— Si tout le monde veut bien se taire...

Aussitôt, les dames s'agitèrent et s'assirent, comme une myriade de pigeons aux plumes colorées répartis sur les canapés, les chaises et les fauteuils groupés au centre de la pièce. Tous les regards étaient tournés, pleins d'espoir, vers Devil.

— Nous devons d'abord rassembler ce que nos investigations nous ont appris, déclara-t-il. Gabriel ?

Gabriel s'écarta du mur contre lequel il était appuyé.

— Lucifer..., commença-t-il avant de croiser le regard furibond de sa mère. Je veux dire, Alasdair et moi avons parlé à Curtis. C'est lui qui a présenté Angelica à Debenham. D'après Curtis, c'est Angelica qui a demandé à lui être présentée.

Alasdair, comme toutes les femmes de la famille voulaient qu'on l'appelle, ajouta :

— Curtis était en train de parler avec Debenham et son cercle d'amis, puis il en est parti. Quelques minutes plus tard, Angelica a croisé Curtis dans la foule et lui a demandé à être présentée à Debenham.

— C'est donc elle qui s'est approchée de lui, intervint Breckenridge.

Gabriel et Lucifer hochèrent la tête.

— Curtis, continua Gabriel, connaît Debenham depuis une dizaine d'années, depuis leur arrivée à Londres. Ils ont tous les deux trente et un ans. Curtis m'a confirmé que la propriété de Debenham, Debenham Hall, se trouve près de Peterborough, à l'extérieur de Market Deeping. D'après ce que Curtis et les autres amis de Debenham nous ont dit, Debenham n'est plus venu à Londres depuis au moins quatre ans. Il a été rappelé chez lui à la fin de la saison, il y a quatre ou cinq ans. Tous s'attendaient à ce qu'il revienne plus tôt. Lorsqu'ils l'ont interrogé sur son absence, il a expliqué que ses affaires l'avaient retenu. Sinon, Debenham s'est sérieusement blessé à l'âge de vingt ans dans un accident qui aurait pu lui être fatal, et depuis il boite.

— Curtis a été absolument formel, ajouta Lucifer. Debenham est anglais et non écossais.

— Ce n'est donc pas notre laird, conclut Jeremy.

— Apparemment non. Toutefois, continua Lucifer, d'après Curtis, lorsque les valseuses ont commencé, les autres gentlemen de leur cercle ont invité les jeunes ladies qui les avaient rejoints à danser, laissant Curtis, Debenham, Ribbenthorpe et Angelica. Curtis a alors quitté le groupe mais est resté assez proche pour voir et entendre ce qui s'est passé. Ribbenthorpe a invité Angelica à danser mais elle a refusé et l'a dirigé vers une autre lady. Curtis s'est dit qu'Angelica voulait simplement parler avec Debenham qui ne pouvait pas danser à cause de sa blessure, mais quelques minutes plus tard, alors que les danses allaient bon train, Debenham et Angelica sont sortis sur la terrasse. Curtis les a vus sortir ensemble.

— Attendez une minute, dit lord Martin en fronçant les sourcils. Vous dites que c'est elle qui a demandé à lui être présentée ?

Gabriel hocha la tête.

— D'après ce que nous savons, c'est Angelica qui a jeté son dévolu sur Debenham, et non l'inverse.

— Cela ne ressemble pas à un enlèvement, marmonna Demon.

— Non, avança Devil, l'air soucieux. Toutefois, Curtis est la dernière personne à avoir vu Angelica. Personne ne l'a vue après qu'elle est sortie sur la terrasse avec Debenham.

Il balaya du regard les dames rassemblées comme pour les inviter à le contredire, mais aucune ne le fit.

— Bien. Finissons-en avec Debenham, ne serait-ce que pour l'écarter une bonne fois pour toutes. Mais d'abord...

Il se tourna vers Gabriel et Lucifer.

— ... Curtis se doute-t-il qu'Angelica a disparu ?

— Non, répondit Lucifer. Il pense — certainement à raison — qu'Angelica a développé un certain attachement envers cet homme et que nous nous renseignons sur son compte comme il se doit.

— Parfait. Revenons-en donc à notre mystérieux vicomte.

Devil regarda l'assemblée et s'adressa aux hommes debout derrière les chaises, les canapés et les fauteuils.

— Vane et moi avons réussi à retrouver Rothesay. Il est parti avec Debenham cette nuit-là. Nous venons tout juste de nous entretenir avec lui. Lui aussi connaissait Debenham depuis des années. Il a confirmé tout ce que Curtis a dit, et a ajouté que Debenham était un type épatant, très droit, sans une once de fourberie. Lui aussi a cru que nous menions l'enquête de rigueur.

— Si je comprends bien, ni Curtis ni Rothesay n'avaient rien de négatif à dire à l'encontre de

Debenham ? demanda Honoria.

— Non, répondit Devil d'un air grave. Toutefois, ni Curtis ni Rosethay n'ont revu Debenham depuis ce soir-là. Ils pensent qu'il a été rappelé dans son domaine, mais ils n'en sont pas certains et tous les deux sont un peu surpris de découvrir qu'il s'est évanoui de nouveau. D'après ce que nous savons, Debenham est la dernière personne à avoir vu Angelica ce soir-là. Si nous arrivons à le trouver, peut-être nous éclairera-t-il sur ce qu'elle a fait après leur promenade au clair de lune. Comme beaucoup nous l'ont confirmé, il était présent à la soirée bien après la disparition d'Angelica.

Demon haussa les sourcils.

— S'il a pris part à son enlèvement, il a fait preuve d'un sacré sang-froid.

— En effet. Mais pour finir, dit Devil en se plaçant devant la cheminée, Rosethay est rentré avec Debenham ce soir-là. Debenham logeait au Piccadilly Club. Rosethay et lui se sont séparés sur les marches. Debenham est entré dans l'hôtel et Rosethay est parti.

Lucifer et Gabriel s'avancèrent.

— Le Piccadilly Club n'est pas très loin, lança Gabriel.

Devil hocha la tête.

— Allez voir ce que vous pouvez apprendre. Et si par hasard le gentleman en question est encore là, présentez-lui mes compliments et invitez-le à déjeuner.

Lucifer décocha à Devil un sourire grave.

— Nous le ferons.

Les deux hommes quittèrent la pièce et la porte se referma derrière eux.

— Avant d'aller plus loin, dit Demon, il faut que je vous livre ce que j'ai appris et qui est un peu... contradictoire avec ce que nous avons entendu sur Debenham jusqu'à présent.

— Je croyais que vous étiez allé à Newmarket ? s'étonna Vane.

Demon hocha la tête.

— Je l'ai fait, mais Newmarket n'est pas très loin de Peterborough, donc...

Son frère aîné lui lança un regard désapprobateur.

— Et vous nous avez demandé de ne commettre aucune imprudence.

Demon haussa les épaules.

— J'étais sur place et vous étiez tous occupés à droite et à gauche. Je suis donc allé jeter un coup d'œil.

Devil lui fit signe de continuer et Demon s'exécuta.

— Oui, Debenham Hall se trouve bien là et Debenham est connu pour en être le propriétaire, mais personne ne l'a vu depuis des années. Ceux qui s'en souviennent nous en ont donné la même description que tous les autres. Nous sommes bien en présence de la même personne. C'est ici que les choses se compliquent. Toutes les terres rattachées à ce domaine sont cultivées, mais par des métayers et, oui, je suis allé les interroger. Ils travaillent en liaison avec un agent local qui envoie ses rapports et les comptes. Les fonds sont collectés par un chargé d'affaires à Londres. C'est assez étrange car Peterborough est assez proche de Londres. Pourquoi Debenham gèrerait-il son domaine comme un propriétaire terrien absent ? Je suis donc allé me présenter à la demeure du domaine. Elle se trouve au milieu d'un grand parc et est en excellent état. Elle est louée à une famille sans aucun lien de parenté avec Debenham.

Demon fit une pause avant de poursuivre.

— Je suis ensuite allé rencontrer le chargé d'affaires, qui percevait également les loyers. Il m'a dit que Debenham n'avait jamais habité dans cette maison, et cela fait trente ans qu'il gère les affaires de cette famille.

Un lourd silence s'installa pendant que tous digéraient la nouvelle. Devil souligna enfin ce qui était le plus frappant et le plus étrange :

— Si Debenham a trente et un ans, mais qu'il n'a jamais habité dans ce domaine en trente ans, où diable était-il ?

— Rosethay a dit que, pendant les années où Curtis et ses amis le fréquentaient, Debenham vivait dans Duke Street.

— Mais où a-t-il passé son enfance, et toutes les années qui ont suivi ? demanda Alatheia.

— Cet homme est un aristocrate, avança Therese Obadelstone. Il a donc une famille, un père, une mère. Où étaient-ils ?

Une discussion s'ensuivit, suffisamment bruyante pour sortir Clara de sa torpeur.

— Si je me souviens bien...

Considérablement plus âgée que Therese Osbaldestone, qui était assise à côté d'elle, Clara était habituée à ce que personne ne prête attention à sa voix tremblante et à ses propos décousus. Mais...

— Je me souviens vaguement des vicomtes de Debenham.

Elle secoua la tête tout en réfléchissant.

— Oui, je suis certaine que c'était eux. Il y avait quelque chose à propos de leur titre.

Après quelques instants, elle hocha la tête et dirigea son regard sur les hommes autour d'elle.

Sylvester — Devil —, à qui elle s'adressait habituellement, discutait âprement pour savoir si Debenham avait pu, après tout, enlever Angelica dans le but de demander une rançon, ce qui paraissait improbable étant donné ce que Harry — Demon — avait pu constater sur les revenus des fermes.

Clara posa ses prunelles fatiguées sur son neveu Martin, également occupé. Elle ne connaissait pas assez le beau Jeremy Carling pour le solliciter. En outre, il ne faisait pas encore officiellement partie de la famille. Elle aurait pu se tourner vers Michael Anstruther-Wetherby, mais il était pris dans une discussion avec cet autre vicomte, Breckenridge... Le regard de Clara s'arrêta sur la tête blonde et inclinée d'un grand jeune homme dégingandé d'une vingtaine d'années qui écoutait, en appui contre le mur.

Clara ne songea pas un seul instant à solliciter l'un de ses nombreux neveux, pourtant tout proches. Elle appartenait à cette génération qui croyait fermement à l'idée que les jeunes étaient faits pour rendre des services.

Elle fixa son attention sur Simon et attendit.

Il finit par lever les yeux vers elle.

Clara lui sourit et lui fit signe. Elle le vit hésiter une fraction de seconde, se demandant s'il devait obéir, puis il capitula de bonne grâce et s'écarta du mur.

Simon vint se pencher sur elle et prit délicatement la main griffue qu'elle lui tendit.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il.

Elle lui sourit. Il était vraiment très beau, comme tous les hommes de la famille.

— Auriez-vous la gentillesse, mon cher, de me chercher ce beau livre... pas le Debrett, je n'y trouverais pas ce que je cherche, mais le plus récent, celui qui répertorie toutes nos familles. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Le *Burke's Peerage* ? proposa Simon.

— Oui, c'est bien cela. Je suis certain que Sylvester en possède un exemplaire dans sa bibliothèque.

Simon acquiesça.

— Voulez-vous que je l'apporte ici ?

Clara serra sa main avant de la lâcher.

— Oui, s'il vous plaît.

Simon s'en alla et Clara tourna ses oreilles défaillantes vers les conversations voisines. Les dames autour d'elle fouillaient leur mémoire à la recherche d'un souvenir des Debenham, du père de l'actuel vicomte, ou de quiconque apparenté à ce titre.

Therese Osbaldestone était de plus en plus irritée.

— Devil l'a dit, je devrais me souvenir mais, malgré tous mes efforts, je suis incapable de retenir un nom de famille.

— Ils s'appelaient peut-être simplement Debenham, suggéra Phyllida.

— Non, dirent plusieurs dames en chœur.

— Si c'était le cas, nous nous en souviendrions, déclara Helena. Et le mystère, c'est qu'aucune de nous ne puisse le faire.

Simon pénétra dans la pièce, chargé d'un lourd volume relié de cuir.

Le regard de Clara s'éclaira. Elle croyait avoir deviné la clé du mystère du vicomte de Debenham, mais il était inutile de s'en vanter tant qu'elle ne l'avait pas vérifié et qu'elle n'avait pas de preuve tangible. Il fallait qu'elle puisse les convaincre qu'elle ne racontait pas d'histoires. Il lui arrivait parfois de tenir des propos décousus, de mélanger des souvenirs anciens avec le présent, mais aujourd'hui... non, aujourd'hui, elle avait toute sa tête.

Elle sourit à Simon tandis qu'il posait doucement le livre sur ses genoux.

— Merci, mon cher, vous êtes trop aimable.

Sur ces mots, elle lui fit signe de se retirer et ouvrit délicatement le livre.

— D..., murmura-t-elle. J'espère que c'est bien sous la lettre D, car je ne me souviens plus de ce titre.

Elle tourna lentement les pages puis dit à haute voix :

— Il faut juste espérer que ce cher M. Burke a fait correctement son travail.

Therese Osbaldestone l'entendit. Elle leva les yeux et aperçut le livre.

— Quelle bonne idée !

Therese se tourna pour l'aider, mais Celia lui demanda quelque chose et elle se tourna pour lui répondre.

Clara continua de tourner les pages à la recherche de Debenham.

Soudain, la porte s'ouvrit et Gabriel entra dans la pièce avec Lucifer. Toutes les conversations se turent. Leur tension était visible, et le pli sévère de leurs lèvres menaçant. Tous les hommes de la pièce se redressèrent.

— Qu'y a-t-il ? demanda Devil.

— Nous sommes allés à Piccadilly, dit Gabriel. Debenham n'est pas membre du club et il n'a pas passé la nuit dans cet hôtel le soir de la réception chez les Cavendish.

— Le mystère s'intensifie, dit Michael Anstruther-Wetherby. On dirait que cet homme est un fantôme.

Clara posa le doigt sur l'article qu'elle croyait être le bon et chercha ses lorgnettes.

— Debenham a dit à Rothesay qu'il logeait là-bas. Il a donc menti à un ami, un ami qui jure que Debenham est un homme honnête et droit.

Martin secoua la tête.

— Cela n'a aucun sens.

Clara se concentra sur les minuscules caractères de l'article, avec tous les détails : la création, les successions et... Elle considéra fixement le livre. C'était comme si la mémoire lui était revenue d'un coup, la laissant sous le choc.

— Mon Dieu, murmura-t-elle.

Elle leva les yeux et regarda à l'autre bout de la pièce Celia, assise dans un fauteuil avec Martin à ses côtés.

Cette fois, les mots de Clara n'étaient pas passés inaperçus. Tout le monde se tourna vers elle.

Therese aperçut le doigt de Clara sur la page.

— Enfin ! Bien joué, ma chère.

Clara chercha ses mots pour expliquer sa découverte.

— Mes chers enfants...

Elle s'interrompit en baissant de nouveau les yeux vers la page.

— Oh ! mes chers enfants...

— Qu'y a-t-il ? demanda Therese plus doucement.

Voyant que Clara ne répondait pas, Therese prit l'ouvrage et le posa sur ses genoux.

— Laissez-moi voir, dit-elle en examinant la page. Debenham. Bon sang, je n'arrive pas à lire la suite.

Clara lui tendit ses lorgnettes et désigna le paragraphe en dessous du titre.

— Ici. Je me souvenais vaguement de quelque chose sur cette lignée en déclin et le titre revenant à...

Therese lut le paragraphe concerné.

— Bonté divine !

Elle parcourut de nouveau le texte, puis leva la tête, fixa Celia et Martin, et resta bouche bée pour la première fois de sa longue vie.

— Qu'y a-t-il ? demanda Devil.

Therese prit une profonde inspiration, regarda le livre puis commença à en tourner rapidement les pages.

— Le titre de vicomte de Debenham a été créé et attribué à une branche secondaire d'une famille d'aristocrates au temps d'Elizabeth. Au cours du siècle dernier...

Elle fit une pause pour consulter un autre article, puis continua.

— ... cette branche secondaire s'est éteinte et le titre a été transmis à l'héritier mâle le plus direct, qui se trouve être en haut de l'arbre généalogique.

Martin fronça les sourcils.

— Et quel est le nom de cette famille ?

Therese le regarda droit dans les yeux.

— Guisachan.

Martin ne comprit pas immédiatement, mais Celia étouffa un cri et pâlit.

Therese hocha la tête.

— Oui, ma chère, je crains que le passé soit revenu vous hanter. Vous connaissez le chef de la maison de Guisachan comme étant le comte de Glenclae.

Ce nom-là, Martin le connaissait bien. Il se leva d'un bond.

— C'est lui qui est derrière tout cela ? demanda-t-il en passant une main nerveuse dans ses cheveux épais. Après tout ce temps ?

— Non, répliqua Therese sur un ton acerbe. Ça ne peut pas être lui, parce qu'il est mort depuis cinq ans.

Les lorgnettes sur les yeux, elle continua de lire.

— L'actuel comte de Glenclae, également vicomte de Debenham, est le fils de Mortimer Guisachan, Dominic Lachlan Guisachan, huitième comte de Glenclae.

Alors que cette information avait manifestement fait l'effet d'un cataclysme sur l'ancienne génération — Clara, Therese, Helena, Horatia, Martin et Celia —, tous les autres, y compris Louise, restèrent impassibles. Ils se regardèrent tour à tour, demandant muettement des explications, mais personne ne leur en offrit.

Horatia se pencha en avant puis posa la main sur celle de Celia.

— Glenclae, c'est lui qui...

Celia déglutit puis hocha la tête.

— Il y a si longtemps...

Toute la pièce attendait, mais rien ne venait.

Devil finit par s'insurger.

— Que s'est-il passé « il y a si longtemps » ? demanda-t-il d'une voix sans appel. De quoi diable s'agit-il ? Et que vient faire Dominic Lachlan Guisachan, huitième comte de Glenclae, dans tout cela ?

Il leur fallut un certain temps pour recoller les morceaux de l'histoire et obtenir un ensemble cohérent, mais tout le monde finit par en comprendre l'essentiel. Avant leur naissance, Celia, qui s'appelait alors Celia Hammond et qui était une belle et jeune lady, était tombée amoureuse de Martin Cynster, le quatrième fils d'un duc. Mais les parents de Celia avaient préféré accepter la demande en mariage d'un riche noble écossais, du nom de Mortimer Guisachan, septième comte de Glenclae. Le comte était beaucoup plus vieux que Celia et elle ne l'aimait pas, mais ses parents étaient restés fermes et avaient insisté pour qu'elle l'épouse. Celia et Martin s'étaient donc enfuis et s'étaient mariés au-dessus de l'enclume à Gretna Green.

— Bonté divine, murmura Breckenridge, aussi captivé que les autres par ce récit.

Il contempla Heather, sa future épouse.

— Est-ce la raison pour laquelle Heather a été emmenée à Gretna Green ? Afin qu'il l'épouse dans une sorte de parodie ?

Heather tendit la main vers lui et serra ses doigts.

— Laissez-moi vous le dire encore une fois : je suis si heureuse que vous m'ayez sauvée.

Pendant de longues minutes, le silence régna. Que Celia et Martin se furent enfuis et mariés à Gretna Green n'avait jamais été un secret. Et tout le monde trouvait cela très romantique. Mais personne, pas même Gabriel et Lucifer, ne connaissait les dessous de leur fuite.

Pâle comme un linge, Martin secoua tristement la tête.

— Non, cela n'a toujours aucun sens. Pourquoi quelqu'un voudrait-il enlever nos filles ? Mortimer lui-même n'a fait aucune histoire. Il s'est comporté en parfait gentleman, s'est incliné avec

grâce et s'est retiré chez lui, dans les Highlands. Ensuite, il s'est marié et a eu un fils...

— Un seul et unique fils, précisa Therese.

Martin approuva de la tête.

— Oui, mais il s'est marié et a eu un héritier... Pourquoi son fils voudrait-il kidnapper nos filles, maintenant ?

— Une fille, dans un premier temps.

Breckenridge se tourna vers Jeremy pour obtenir son approbation. Jeremy acquiesça.

— Et dès qu'il a vu que la fille qu'il avait enlevée préférait un autre homme, il s'est retiré et, au moins avec Eliza et moi, a fait de son mieux pour nous sauver, au péril de sa propre vie et avec succès.

Jeremy balaya l'assemblée du regard.

— Qui que soit Dominic Lachlan Guisachan, il n'est résolument pas fou et ne manque pas d'honneur.

Devil étudia Breckenridge, Jeremy, Heather et Eliza, puis hocha la tête.

— Je ne peux pas vous contredire. Ce qui signifie que quelque chose d'important nous échappe encore.

— C'est vrai, dit Gabriel. Mais il existe au moins une, probablement même deux personnes, qui savent de quoi il retourne.

Il considéra les visages tournés vers lui.

— Le comte et Angelica.

Il regarda lady Osbaldestone.

— Où se trouve la résidence principale de Glencrae ?

Therese consulta le livre.

— Le château de Mheadhoin, à Glen Affric.

— Dans les Highlands, précisa Lucifer. C'est là-bas qu'il a emmené Angelica.

— Allons-y.

Demon se dirigea vers la porte et tous les hommes le suivirent.

— Attendez.

L'ordre de Devil les stoppa. Pendant plusieurs secondes, celui-ci contempla le livre posé sur les genoux de lady Osbadelstone. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix mesurée et sûre.

— Nous devons rendre à ce comte ce qu'il mérite. Il a pris le risque de revenir à Londres et de refaire une apparition dans la société. Il ne pouvait pas savoir qu'Angelica organiserait son propre enlèvement. Cela n'a pas pu être préparé. Il a donc improvisé, l'a enlevée sans que personne s'en aperçoive, et nous savons tous qu'elle ne se serait pas laissée emmener. Un seul geste de travers et elle aurait hurlé, rameuté la ville entière. Mais il n'a fait aucun faux pas. Il est revenu à la soirée et y est resté une heure ou deux, ce qui lui a permis d'éloigner les soupçons. Nous nous sommes tous heurtés à ce détail. Puis il est parti avec un ami et est allé au club... mais il n'y est pas resté.

Devil leva les yeux vers Therese Osbaldestone.

— A-t-il une résidence à Londres ? demanda-t-il.

Elle consulta le livre et grogna.

— Glencrae House, à Bury Street.

— Si près de chez nous..., sourit Devil. Il l'a emmenée là-bas, et je suis prêt à parier qu'ils y sont restés pendant que nous étions occupés à fouiller toutes les voitures en partance pour l'Ecosse et

à verrouiller quasiment toutes les routes pendant cinq jours. Ils ont attendu le bon moment.

Il s'aperçut alors qu'il avait dit « ils » et non « il » mais ne trouva pas nécessaire de se corriger. Il regarda les autres.

— Avant de nous précipiter en Ecosse, nous allons d'abord nous rendre à Bury Street et voir ce que nous pouvons découvrir.

* * *

Bury Street était si proche qu'ils s'y rendirent à pied par groupe de deux ou trois pour éviter d'attirer l'attention. Ils n'eurent aucune difficulté à trouver Glencrae House. Le nom figurait sur l'élégante double grille en fer forgé, fermée par une énorme chaîne et un cadenas.

— On dirait que ces grilles n'ont pas été ouvertes depuis des années. Il y a un tapis de feuilles mortes derrière.

— Ne vous occupez pas des grilles, déclara Devil en descendant la rue. Ce n'est pas par là qu'ils sont entrés. Allons voir la porte de derrière.

Ils trouvèrent la ruelle et la grille qui donnaient sur le jardin. Demon partit inspecter les écuries.

— Elles sont vides, mais en bon état. Elles ont été utilisées récemment, et ont été vidées et nettoyées.

Il ne fallut pas plus d'une minute à Gabriel pour ouvrir le verrou. En file indienne, ils remontèrent l'allée jusqu'à la maison. Devil frappa à la porte de la cuisine. Comme personne ne venait leur ouvrir, il entra à l'intérieur et fit signe à Gabriel de le suivre. Deux minutes plus tard, ils pénétrèrent dans la salle des domestiques.

Vane alla dans la cuisine et revint en disant :

— Tout est propre et nettoyé. Il n'y a de la poussière nulle part. Ils ont bien logé ici.

Ils remontèrent le couloir en direction du hall d'entrée.

Lucifer regarda tout autour de lui.

— Quel bel endroit. C'est si ancien.

— Nous allons nous séparer en groupes pour inspecter les étages, grommela Devil.

Il contempla les draps en toile de Hollande visibles par la porte qui conduisait à la salle de réception.

— Voyons si nous arrivons à savoir combien ils étaient.

Ils s'éparpillèrent dans la maison. Devil, Vane et Lucifer restèrent au rez-de-chaussée pour examiner les salles de réception.

Dans le grand salon, Lucifer s'accroupit à côté du buffet et l'ouvrit. Il sortit un chandelier, l'étudia puis soupira avant de le ranger.

— J'ai le sentiment que cette maison a été décorée pour ma mère. C'est tout à fait son goût.

Il leva la tête et contempla les murs et la soie désagrégée, puis se dirigea vers la porte.

— On dirait que Mortimer a abandonné et fermé cet endroit avant de rentrer chez lui. Il l'a laissée partir.

— Non, intervint Devil en suivant Lucifer, elle n'a jamais été à lui. Elle a toujours été à Martin.

Vane, qui était allé examiner la salle à manger, les rejoignit dans le hall.

— Seul le salon du petit déjeuner a été nettoyé. Deux services de couverts et de vaisselle ont été utilisés récemment, et ceux qui se sont assis là ont occupé chaque bout de la table.

Devil acquiesça.

— Angelica et le comte.

Il désigna un couloir qui partait du hall d'entrée.

— Par ici, dit-il.

Ils trouvèrent la bibliothèque, ainsi que le buvard qu'Angelica avait utilisé pour sécher les lettres qu'elle leur avait envoyées.

Lucifer déambula dans la pièce, vérifia la fermeture des fenêtres et examina le carré de jardin et le mur extérieur.

Soudain, la porte s'ouvrit et tous les autres entrèrent.

— Nous avons découvert deux suites au premier étage, annonça Gabriel. Et il semblerait qu'une bonne ait dormi sur une paille dans l'antichambre des appartements de la comtesse. Les pièces de cette suite sont les seules à avoir été décorées récemment.

— J'ai trouvé quatre lits au grenier, déclara Breckenridge, dans ce que j'imagine être le quartier des hommes.

Devil s'assit derrière le bureau. Le plateau ainsi que les tiroirs étaient complètement vides. Il n'aurait pas été surpris de découvrir un grand coffre-fort quelque part dans la pièce. Mais à l'encre qui séchait encore dans l'encrier, aux plumes bien taillées, à la cire encore collante, il savait que le comte s'était servi de son bureau très peu de temps auparavant.

— Il manque un livre, constata Jeremy en découvrant un trou sur une étagère.

Il se redressa et regarda Devil.

— Il a été retiré récemment, cela se voit aux traces de poussière. Et si mes déductions sont bonnes, il doit s'agir de l'Histoire de l'Ecosse, de Robertson.

Devil haussa les sourcils.

— Je n'imagine pas Glenrae lisant ce livre à ce stade de sa vie.

— Non, convint Jeremy. Je dirais plutôt que c'est Angelica qui l'a pris et, comme il n'est pas dans les étages, elle a dû l'emporter avec elle.

— Elle étudie l'histoire de l'Ecosse ? s'étonna Gabriel.

— Apparemment, répondit Michael. On peut donc se demander si elle est partie de son plein gré ou bien de force.

Lucifer soupira et s'adossa contre une étagère.

— Elle est partie de son plein gré.

— Je ne peux pas vous contredire, mais comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

Lucifer désigna les fenêtres.

— Cette demeure est ancienne. Avec de vieux verrous, pas de barreaux. Ni au rez-de-chaussée ni à l'étage. Et la plupart des portes intérieures ne sont pas verrouillées.

Il se tourna vers Gabriel.

— Et à l'étage ?

— Pareil. Et la fenêtre de la chambre de la comtesse a été ouverte. Pour un garçon manqué comme Angelica, sortir et descendre par le lierre, puis escalader le mur qui donne sur la rue et rentrer chez elle auraient été d'une grande simplicité.

Gabriel se tint raide un instant de plus, puis ses épaules s'affaissèrent. Il se tourna vers Devil.

— Lucifer a raison. Pour une raison que nous ignorons, Angelica est devenue actrice de son propre enlèvement. Ce n'est donc plus un kidnapping, je suppose. Elle n'a pas pu être retenue ici

contre son gré, et nous n'avons trouvé aucune preuve qu'elle ait été gardée de force. De plus, Angelica est une femme rusée à l'esprit aiguisé.

Il balaya la pièce du regard.

— S'ils sont restés ici plusieurs jours, elle aura amplement eu le temps de s'enfuir. Elle devait savoir qu'elle était toujours à Mayfair. Si elle avait été retenue contre sa volonté, elle n'aurait pas hésité à frapper sur la tête la personne qui la gardait. Elle serait descendue dans le jardin et serait passée par-dessus le mur en moins de dix minutes. Cinq minutes plus tard, elle aurait été de retour chez elle. Mais je n'ai vu aucune trace de tentative de fuite.

Se tournant de nouveau vers Devil, Gabriel conclut :

— Vous avez raison. Il se passe quelque chose, quelque chose de grave dont nous ne savons rien.

Devil tapota la table du bout des doigts.

— Nous pourrions, comme nos douces moitiés vont nous le proposer, prendre notre mal en patience et attendre qu'Angelica ou le comte nous donnent des nouvelles.

Il fit une pause puis poursuivit :

— Nous pouvons aussi nous rendre sans tarder en Ecosse pour découvrir à quoi rime tout cela. Qui sait ? Ils ont peut-être besoin de notre aide.

Lucifer s'écarta de la bibliothèque.

— Je vote pour cette seconde option.

— Moi aussi, dit Vane.

— Moi aussi, ajouta Demon.

Gabriel, Jeremy et Breckenridge approuvèrent. Martin était resté avec Celia à St. Ives House. Personne n'imaginait qu'il partirait dans le Nord à cheval à son âge.

Michael Anstruther-Wetherby prit un air grave.

— J'aurais aimé me joindre à vous, mais mes affaires ne me permettent pas de m'absenter en ce moment.

Devil acquiesça.

— Vous pouvez être notre contact ici. Si quelque chose se passe mal, prévenez-nous.

— Où donc ? demanda Michael.

Devil esquissa un sourire en coin.

— Au château de Mheadhoin. Puisqu'il semblerait que le comte a rejoint la famille, il peut commencer à en subir les conséquences.

Michael hocha la tête en souriant.

Quittant le bureau, Devil se leva et se dirigea vers la porte.

— Je vais envoyer un messenger à Richard. Il ne nous pardonnera jamais de l'avoir tenu à l'écart d'une aventure comme celle-ci, si proche de son domaine. Il pourra nous rejoindre en chemin.

Devil s'arrêta près de la porte et se tourna vers les hommes déterminés et impatients qui se tenaient derrière lui.

— Il ne faut pas que l'on nous voie partir en groupe de Mayfair. Quelqu'un pourrait se poser des questions et se demander où nous allons. Retrouvons-nous en haut de Barnett Hill à 3 heures et préparez-vous à devoir changer de chevaux fréquemment en cours de route.

Puis il annonça avant de quitter la demeure :

— Nous allons nous rendre aussi vite que possible en Ecosse et demander poliment à Angelica

et à son comte de nous expliquer de quoi il retourne.

* * *

Angelica chevauchait aux côtés de Dominic. La matinée déclinait et les nuages approchaient. Après avoir traversé Kilmorack, la route suivait la Beaully River et passait par plusieurs petits hameaux avant de bifurquer vers le sud, le long d'une étroite vallée du nom de Strath Glass. Entourée de hauteurs de chaque côté, elle n'était visible que de temps en temps à travers les arbres feuillus. Les montagnes qui se trouvaient au nord étaient considérablement plus hautes et leurs crêtes plus arides et brunes, même sous le soleil d'été, mais la vallée de la rivière Glass était verte et luxuriante. Angelica admirait la diversité des arbres qui encadraient la route de plus en plus étroite. Elle aperçut des bouleaux, du houx, des hêtres et des chênes et d'autres essences qu'elle ne connaissait pas. Des vaches des Highlands, avec leurs longs poils et leurs cornes élancées, déambulaient dans les prés verdoyants. De temps en temps, leurs beuglements résonnaient comme des plaintes entre les collines.

— Voici Cannich, dit Dominic en désignant un petit groupe de cottages dans une clairière au bord de la route. Il y a une petite auberge où nous pouvons nous arrêter ainsi qu'un salon privé.

— Quelle heure est-il ? demanda Angelica en contemplant le ciel devenu complètement gris.

— Il est midi moins le quart, dit-il en consultant sa montre à gousset.

Angelica regarda derrière elle. Le reste du groupe était resté un peu en arrière, assez pour qu'elle puisse s'entretenir en privé avec Dominic.

— Nous devons dire aux autres ce que nous voulons faire. Sinon, ils risquent de réagir de manière contre-productive.

La réticence de Dominic était palpable.

Angelica n'ajouta rien et attendit son avis.

— Vous avez raison, dit-il enfin. Nous devons leur expliquer ce que nous voulons faire.

— Il faut leur dire que c'est la seule façon de satisfaire les exigences de votre mère et de la convaincre de vous rendre la coupe.

La mâchoire serrée, il acquiesça.

Quelques minutes plus tard, il tira sur les rênes devant l'auberge. Très vite, ils furent conduits dans un petit salon privé au plafond bas et sans fenêtres, mais avec une table assez grande pour accueillir huit personnes et deux longs bancs. Une fois Dominic assis avec Angelica à sa droite, Jessup à sa gauche et Thomas, Griswold, Brenda et Mulley face à lui, le vieil homme qui les avait accueillis avec sa femme leur apporta de la soupe et du pain. Tous gardèrent le silence en mangeant. Le deuxième plat, joliment présenté, se composait de grandes parts d'une excellente tourte au gibier. Angelica mangea à sa faim puis poussa les restes vers Dominic. Elle était incapable de manger tant son estomac était noué en prévision de ce qui l'attendait.

Acceptant son offre, il lui jeta un regard entendu. Elle désigna brièvement les têtes baissées autour de la table avant d'interroger Dominic.

Il hésita, puis hocha la tête et l'invita avec sa fourchette à commencer avant de fixer la tourte posée devant lui.

Angelica s'éclaircit la gorge ; tous levèrent les yeux.

— Le laird et moi...

Elle aimait cette entrée en matière.

— ... devons vous expliquer la stratégie que nous avons choisie pour convaincre la comtesse de rendre la coupe qu'elle a cachée.

Les cinq fourchettes restèrent en suspens et tous lui prêtèrent attention tandis que Dominic continuait de manger.

Angelica croisa les bras sur la table et se pencha en avant.

— Comme vous le savez, la comtesse a demandé au laird de me kidnapper et de m'amener au château en échange de la coupe. Apparemment, elle s'imagine que cet enlèvement et ce voyage suffiront à briser ma réputation. Les raisons de cette demande ne sont pas importantes. Ce qui est important, c'est de satisfaire ses exigences et de récupérer la coupe. Nous, le laird, moi et tous ceux qui veulent que le clan Guisachan survive, devons œuvrer pour la convaincre que je suis bien une fille perdue.

Elle fit une pause, puis poursuivit :

— Les critères qui font que ma réputation pourrait être ruinée importent peu. Pour convaincre la comtesse, il suffit qu'elle croie que je le pense vraiment.

Angelica s'adressa aux cinq paires d'yeux fixés sur elle.

— La comtesse se concentrera sur le laird et sur moi. Mon comportement et celui du laird à mon égard seront décisifs et cruciaux pour récupérer la coupe. Nous allons jouer une comédie à la comtesse, au plus haut niveau, mais il faut que cela ait l'air vrai.

Elle scruta chaque visage avant de continuer.

— Une fois au château, le laird et moi allons nous comporter bizarrement l'un envers l'autre, et dans mon cas, également envers vous et le reste du personnel. Pour que notre petite comédie fonctionne, je ne serai pas moi-même, je ne serai pas celle que vous avez appris à connaître. Le laird ne sera pas non plus l'homme que vous connaissez.

Mulley posa sa fourchette.

— Si je comprends bien, vous avez besoin que nous jouions la comédie avec vous pour vous aider à feindre que votre réputation est ruinée.

— J'espère que vous n'aurez pas à faire grand-chose, mais si la comtesse nous regarde, vous ne devrez me manifester aucun signe de respect ou d'affection. Nous avons surtout besoin que vous ne paraissiez pas surpris par la façon dont le laird et moi agissons. Vous devez réagir comme si nos comportements les plus étranges étaient dans la continuité de ce que vous avez vu depuis que je vous ai rejoints à Londres.

Dominic repoussa son plat vide.

— Il va peut-être falloir que je fasse semblant d'être... dur avec Mlle Cynster. A quel point, nous l'ignorons, ajouta-t-il en lançant un regard en coin vers Angelica.

Il se tourna ensuite vers ses domestiques les plus proches.

— J'ai expliqué à Mlle Cynster que vous saviez, comme toutes les personnes du château le savent, que jamais je ne traiterais une femme comme je vais être peut-être obligé de le faire avec elle, mais Mlle Cynster et moi avons décidé de faire tout ce qui était nécessaire pour récupérer la coupe. Nous sommes prêts à aller aussi loin qu'il le faudra, et à jouer la comédie autant que cela sera nécessaire pour satisfaire ma mère.

Il aperçut les regards remplis d'admiration et de gratitude que tous dirigèrent vers Angelica, et se sentit un peu mieux.

— Nous pensons que notre comédie est le seul moyen d'obtenir ce que nous voulons en si peu

de temps. Ce que Mlle Cynster et moi attendons de vous, et de toutes les personnes du château, c'est que vous vous comportiez comme si ce que vous voyiez était regrettable, mais inévitable. Vous ne pouvez pas montrer que vous êtes surpris et encore moins choqués. Quoi que vous voyiez ou entendiez, vous devez agir comme si tout était vrai, et aussi comme si vous acceptiez ce que vous voyez comme l'ordre naturel des choses. Il ne faut pas voler au secours de Mlle Cynster, ni être vus par ma mère en train de l'aider.

Angelica reprit la parole.

— Par exemple, à mon arrivée au château, il faut que j'aie l'air d'être dépenaillée, épuisée et abattue. Je ne peux pas porter cet habit. Brenda et moi allons froisser et salir mon ancienne robe de bal, celle que je portais lorsque je vous ai rejoints. Mes cheveux seront en bataille. Il faudra que j'aie l'air d'avoir été retenue prisonnière pendant mon voyage. Je ne pourrai pas monter Ebony. Nous l'échangerons contre un cheval de trait.

Elle se tourna vers Jessup.

— Comme la comtesse ne se rend jamais dans les écuries, si Thomas garde Ebony derrière, avec lui, jusqu'à ce que vous emmeniez les chevaux dans l'écurie, la comtesse ne la verra pas. Mais nous allons devoir faire l'échange aussi près du château que possible parce qu'Ebony ne va pas apprécier d'être loin d'Hercules.

Jessup et Thomas approuvèrent.

— Et vous allez devoir m'attacher sur la selle du cheval de trait.

Dominic fronça les sourcils.

— Nous n'avons pas besoin d'aller jusque-là.

— Si. Si la comtesse vous voit me faire descendre de cheval, ligotée comme un prisonnier de guerre avec les mains attachées devant moi, elle se dira que vous m'avez traitée ainsi tout le long du voyage, ce qui supposera que j'ai essayé à un moment donné de m'échapper. Elle doit croire que j'ai essayé mais que j'ai échoué.

Dominic plissa des yeux contrariés, mais Mulley avança :

— Il y a du chanvre dans les sacs, mais je crains que cela ne rougisse vos poignets, mademoiselle.

— Parfait ! Mes poignets guériront, et ce ne sera que sur quelques kilomètres.

Avant que Dominic puisse objecter, elle continua.

— Nous devons cacher mes sacs et ma boîte à chapeau. La comtesse sera plus heureuse si j'apparais devant elle avec juste ce que j'ai sur le dos.

Brenda dit aussitôt.

— Les sacs seront faciles à cacher et nous pouvons mettre une couverture autour de la boîte à chapeau. De loin, il passera pour un bagage.

— Parfait.

Angelica regarda Griswold et Mulley.

— Je voudrais aborder deux autres choses. Tout d'abord, qui au château devons-nous mettre dans la confidence ?

Sur ce point, les autres avaient des avis divergents.

— On ne sait pas à quel moment il peut être vital qu'un membre du clan soit au courant de la situation. Le clan fonctionne mieux lorsque nous avançons tous ensemble.

Il fut décidé que tous les gens du château devaient connaître leur mascarade. Dominic confia le

soin à ses domestiques de diffuser l'information.

— Il ne nous reste plus qu'à décider à quel endroit du château je serai retenue prisonnière, conclut Angelica. Il faut que ce soit une geôle crédible, mais de préférence pas immédiatement accessible à la comtesse.

— Pas dans les donjons, grogna Dominic.

— Que pensez-vous de la chambre au pied de la tour est ? proposa Mulley en se tournant vers Dominic. Celle qui est reliée par un escalier secret à votre chambre. Elle ne contient rien d'autre que de vieux meubles et des caisses.

— Et un lit délabré, dit Dominic en se redressant. Oui, ça fera très bien l'affaire.

Un escalier secret ? C'était bien pratique. Les mots brûlèrent la langue d'Angelica, qui se garda de les prononcer.

— Très bien, dit-elle en regardant les assiettes vides. Il est temps de mettre en route notre comédie.

Elle prit ses jupes pour se lever.

— Non, attendez ! s'écria Brenda en l'invitant à se rasseoir et en se tournant vers Dominic. Il reste encore une chose que nous n'avons pas réglée. Les deux garçons.

Dominic ne jura pas, mais à la façon dont sa mâchoire se serra, c'était tout comme.

— Il est hors de question qu'ils soient les témoins ne serait-ce qu'une minute de notre comédie.

Son ton était froid et son regard glacial.

— Je ne veux pas qu'ils me voient me comporter ainsi. Et je ne veux pas qu'ils vous voient vous comporter comme cela, non plus.

Angelica posa la main sur la sienne.

— Bien sûr que non.

Elle jeta un coup d'œil implorant à leurs compagnons.

— Vous êtes partis depuis plusieurs semaines, intervint Brenda en faisant la grimace. Dès que les gardes à l'entrée du château vous verront et annonceront votre arrivée, les petits garnements accourront aussitôt...

— Non, ils ne seront pas là, déclara Jessup. Par une journée comme celle-ci, ils doivent être sortis avec Scanlon. Je partirai à leur rencontre pour les intercepter avant leur arrivée au château. Que devrai-je leur dire ?

— J'ai les oreillons, dit Angelica.

Voyant que tous la regardaient d'un air perplexe, elle ajouta :

— Vous pouvez leur dire que j'ai les oreillons, la rougeole ou une quelconque maladie contagieuse. Dites-leur que le laird est venu accompagné d'une amie, mais qu'elle a la varicelle, par exemple, et que, pour s'assurer qu'ils ne l'attrapent pas, le laird veut qu'ils restent dans leurs chambres pendant ces prochains jours, jusqu'à ce que la contagion soit passée. Ils pourront sortir comme d'habitude, mais pas se promener à leur guise dans la forteresse.

Elle se tourna vers Dominic.

— Pensez-vous que cela fera l'affaire ?

Il haussa les sourcils.

— Oui, certainement.

Puis il s'adressa à Jessup :

— Faites-leur savoir que je viendrai les voir ce soir et que je le leur expliquerai.

Jessup hochâ la tôte.

Dominic regarda le reste du groupe.

— Autre chose ?

Tous prirent un temps de réflexion puis secouèrent la tôte.

— Dans ce cas...

Dominic se leva et tendit la main à Angelica.

— Mettons-nous en route.

Pleine d'assurance, elle sourit et posa sa paume dans la sienne, puis ils sortirent de l'auberge ensemble, main dans la main.

Ils s'arrêtèrent juste après un hameau du nom de Tomich.

Dominic descendit de cheval et vint aider Angelica à descendre de selle.

— Dans une centaine de mètres, les gardes nous verront, dit-il.

Elle prit appui sur lui.

— Je ne mettrai pas trop longtemps à me changer.

Il la posa au sol et lui indiqua le sud.

— Partez dans cette direction. Personne ne vous verra.

Elle lui tendit sa cravache et ses gants, ôta les épingles de son chapeau, puis se tourna vers Brenda qui fouillait les sacs à la recherche de sa robe de bal turquoise et de son fichu.

— Je vais aller me déshabiller.

Tournant les talons, elle prit le chemin des arbres qui bordaient le chemin. Leur feuillage était si dense que, quelques mètres plus loin, elle fut effectivement à l'abri des regards. Arrivée dans une petite clairière, elle s'arrêta et commença à déboutonner sa veste. Elle venait de retirer sa jupe et de l'accrocher à une branche lorsqu'elle entendit un craquement derrière elle.

— Merci, dit-elle se retournant.

Ce n'était pas Brenda qui lui apportait sa robe.

Le visage crispé, Dominic s'arrêta à quelques mètres d'elle. Il tendit son poing serré puis ouvrit les doigts. Sa robe et son fichu chiffonnés pendaient en équilibre sur son pouce.

— Brenda a dit que vous les vouliez froissés, déclara-t-il d'une voix sèche.

Elle hochâ la tôte.

— Tout à fait.

Elle tendit la main pour récupérer sa pauvre robe et la tint devant elle.

— Elle est... très bien froissée.

Elle la suspendit à une branche et se remit à déboutonner sa chemise, feignant de ne pas remarquer le regard de Dominic sur ses jambes gainées de ses bas et de ses bottes. L'ourlet de sa chemise flirtait à quelques centimètres seulement de sa jarretière, dévoilant une fine bande de chair nue. Angelica se demanda si ce spectacle pouvait le distraire de son humeur ouvertement massacrante.

Dominic ne dit absolument rien. Lorsqu'elle se débarrassa de sa chemise d'un haussement d'épaule et qu'elle regarda dans sa direction, elle le surprit en train de l'observer, mais son expression demeura indéchiffrable.

— Tenez.

Elle lui tendit sa chemise puis désigna sa veste et sa jupe.

— Vous pouvez les emporter aussi, mais il est inutile de les froisser.

Il serra les lèvres mais rassembla les vêtements et les posa sur son bras.

Angelica se tortilla pour enfiler sa robe, ajusta son corsage, saisit son fichu, puis s'avança vers Dominic et lui présenta son dos.

— Pouvez-vous attacher les lacets ? demanda-t-elle.

Après quelques secondes, elle sentit le premier tiraillement.

— Je ne donne mon aval à cette comédie que parce qu'il n'y a pas d'autre solution.

Il s'était exprimé d'une voix grave, aussi contrariée que déterminée.

— Cela ne veut pas dire que j'approuve, ni que je ne suis pas... déchiré. Je n'ai jamais eu dans ma vie personne qui compte autant pour moi que le clan. A part vous. Et me demander de choisir entre vous et le clan...

— Vous n'avez pas besoin de choisir.

Dominic s'immobilisa, et elle continua :

— Puisque je suis vouée à devenir votre future comtesse, je considère faire partie du clan : le clan est désormais aussi important pour moi que pour vous. Comme vous, je ferai tout ce qu'il faudra pour sa survie. Et c'est ainsi que le clan fonctionne, n'est-ce pas ?

Un moment de silence passa, puis Dominic se remit à tirer sur les liens de sa robe.

— Je ne vous mérite pas, lâcha-t-il.

Angelica sentit son cœur se gonfler de joie.

— En réalité, vous me méritez, dit-elle en souriant, mais vous ne l'avez pas encore compris.

— En l'état actuel des choses, et même si pendant cette mascarade il y aura forcément des moments où je devrai suivre vos indications, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour veiller sur vous.

— Je sais que vous le ferez, je n'en attends pas moins de vous.

— Nous sommes au moins d'accord sur ce point.

Il tira une dernière fois sur les lacets et les noua.

— Je sais qu'il me faut vous faire confiance, poursuivit-il. Vous savez ce que vous faites. Je le sais pertinemment, mais...

Il fit une pause et elle l'entendit prendre une inspiration.

— Si jamais quelque chose vous effrayait ou vous offensait profondément, et si vous souhaitiez vous rétracter et partir, j'aimerais être sûr que vous me le diriez. Cela m'aiderait beaucoup.

Il serra le nœud et Angelica se retourna. Le visage de Dominic ressemblait à un masque impénétrable, mais l'homme, le vrai, celui qui l'aimait, lui rendit son regard à travers ses prunelles orageuses.

— Je vous le promets, dit-elle. Si la situation devient insupportable, je vous le dirai.

Il soupira.

— Merci, dit-il sans la quitter des yeux. Une dernière chose.

Elle le considéra, interrogative, et il continua :

— Je ne peux pas vous protéger si je reste derrière vous.

Elle l'étudia attentivement et réfléchit au sens de ses propos. Préférant négocier, elle avança :

— Vous pouvez vous tenir devant moi, mais uniquement s'il n'existe aucune autre solution. D'accord ?

Il soutint son regard un long moment, puis hocha sèchement la tête.

— D'accord.

Ses traits ne tressaillirent pas, mais il recula d'un pas et l'invita à avancer entre les arbres.

Cinq minutes plus tard, Angelica avait passé un manteau en laine rugueuse que Jessup lui avait prêté et avait relevé le capuchon sur sa tête et son visage. Elle avait troqué ses bottes contre ses chaussons de bal. Ses mains étaient attachées devant elle aussi lâchement que possible au pommeau de sa selle d'amazone, posée sur le dos du plus vieux de leurs chevaux. Sous sa capuche, des mèches de cheveux pendaient sur son visage et son cou. Brenda et elle avaient couvert sa robe de poussière et de boue, et l'avaient tachée d'herbe en plusieurs endroits.

Tous les éléments de son déguisement étaient en place. Les yeux rivés sur le dos de Dominic, elle regarda son fougueux laird des Highlands conduire son cheval de trait vers la dernière étape de leur voyage. Une bataille les attendait. Ils allaient devoir ravir la coupe des griffes du dragon qui la détenait et les retenait en otages, lui, son château et son clan.

Chapitre 17

Le château était plus grand qu'elle l'avait imaginé.

Elle aperçut d'abord la forteresse, puis le chemin tourna vers le nord, et une brèche au milieu des arbres révéla les imposantes tours de guet cylindriques qui encadraient un immense pont-levis, actuellement baissé. Les nuages s'étaient dispersés, laissant un semblant de lumière filtrer à travers. Plus ils avançaient et plus les murs du château fortifié devenaient visibles. De la construction en pierre grise émanait une impression de solidité et de puissante immuabilité.

Le château lui rappela son propriétaire, grand, inamovible et parfaitement fiable. Impressionnant de bien des manières.

Plus elle regardait devant elle, fascinée, et plus son cœur se gonflait d'excitation et de plaisir. Comme pour lui, tout cela allait bientôt lui appartenir et devenir son domaine.

Un cri de bienvenue fusa soudain entre les arbres et Dominic leva la main pour y répondre.

Il lui avait dit que la bâtisse se trouvait sur une île et qu'elle était accessible depuis la rive du lac située au sud, par le biais d'une île de plus petite taille. Baissant les yeux, Angelica aperçut les rayons du soleil qui miroitaient au pied du château.

— Le pont-levis fonctionne-t-il ? demanda-t-elle.

Dominic répondit sans se retourner :

— Oui, mais nous ne le levons que rarement. La nuit, nous descendons les herses.

Songeant à leur mascarade, elle se recroquevilla sur elle-même pour prendre la posture d'une femme abattue mais continua de contempler les alentours par-dessous son capuchon.

Dix minutes plus tard, ils atteignirent la rive du lac et traversèrent un pont en bois pour rejoindre la plus petite île. Les sabots des chevaux résonnèrent bruyamment au-dessus de l'eau. Elle ne put s'empêcher de regarder plus franchement autour d'elle, masquant sa curiosité derrière un air de panique. La petite île avait la forme d'un croissant de lune qui flottait à l'abri des murs du château. Elle était couverte d'herbe, parsemée de quelques arbustes et d'une rangée d'arbres. Depuis la berge, le pont donnait accès à l'extrémité est, tandis que le pont-levis permettait d'atteindre la partie ouest, ce qui obligeait toute personne voulant entrer dans le château à traverser toute la longueur de la petite île à découvert.

Pendant qu'ils parcouraient ce chemin, Angelica observa l'île que le château dominait. Beaucoup plus grande et plus boisée que la première, elle était de forme allongée. Le château trônait en son centre, avec ses murs qui tombaient à l'aplomb jusqu'aux eaux du lac et ses bois de part et d'autre laissés à l'état sauvage, à mille lieues des parcs aux arbustes sculptés qu'elle connaissait. La

nature des Highlands arrivait jusqu'aux portes du château, mise en valeur par les montagnes en toile de fond, avec leurs sommets arides et leurs pentes boisées.

Entouré par la splendeur naturelle de l'Ecosse, le château offrait l'un des spectacles les plus romantiques qu'elle eut jamais vus.

D'après ses observations, il n'y avait que deux îles sur le lac. Depuis qu'ils avaient quitté la route principale quelques kilomètres plus tôt, elle n'avait aperçu aucune habitation.

Ils approchaient du pont-levis. Dominic lui lança un regard en coin.

— Prête ?

Dissimulée par l'ombre de son capuchon, elle lui décocha un sourire, redressa le menton, mais garda sa posture de femme abattue.

— Allons-y.

Il soutint son regard quelques instants, puis braqua les yeux devant lui. Quelques secondes plus tard, les sabots d'Hercules martelaient les planches du pont-levis. Le cheval de trait le suivit, amenant Angelica vers sa nouvelle vie.

Elle leva les yeux tandis que l'ombre froide de l'arche au-dessus des tours de guet l'avalait, et réprima un frisson, une prémonition dont elle ignorait l'origine.

Ils émergèrent sous les pâles rayons du soleil qui baignaient la cour intérieure.

Dominic ne s'était jamais senti aussi prêt pour la bataille en rentrant chez lui. Pourtant, il fut accueilli par des bruits et des odeurs qu'il connaissait bien. Des visages familiers les entourèrent, affables et lumineux. Tous paraissaient heureux de le voir tandis qu'il menait Hercules vers la forteresse à travers la cour.

Il essaya de sourire et de saluer ses gens de la tête pour leur répondre, mais, avant qu'il ait pu couvrir la moitié de la distance jusqu'aux marches pentues de la forteresse, la joie de ses gens s'évanouit en apercevant la silhouette dépenaillée attachée à la selle du cheval qu'il traînait derrière lui. Leurs expressions, curieuses au début, devinrent de plus en plus perplexes et interrogatives.

Laissant le soin à sa suite de leur apporter des réponses, et résistant au besoin pressant de se tourner vers Angelica, Dominic avança jusqu'aux marches, descendit de cheval et tendit les rênes d'Hercules au garçon d'écurie qui était venu à sa rencontre en courant.

L'air grave, il leva les yeux vers le porche juste à temps pour voir sa mère se précipiter vers les doubles portes grandes ouvertes de la forteresse.

S'arrêtant dans un tourbillon de jupes noires en haut des marches, elle regarda fixement sa prisonnière d'un air à la fois surpris et incrédule.

Dominic se dirigea vers le cheval de trait et en souleva Angelica pour la poser au sol.

— C'est elle, en haut de l'escalier, murmura-t-il.

Il lâcha la jeune femme dès qu'elle posa les pieds sur les pavés.

Elle vacilla contre lui, jouant la comédie, puis recula brusquement avec un gémissement choqué en lançant des regards agités tout autour d'elle, comme si elle envisageait de s'enfuir.

Les dents serrées, il posa la main dans son dos et la fit pivoter vers les marches.

Elle trébucha comme s'il l'avait poussée et faillit tomber.

Dominic la saisit alors par le coude et dut la serrer plus fortement lorsqu'elle se débattit, sans grande efficacité. Il n'eut pas besoin de feindre d'être irrité.

— Cessez ces idioties ! lança-t-il en la conduisant sans ménagement vers les marches.

Il fut alors contraint de la pousser pour qu'elle les monte tandis qu'elle faisait semblant de

résister, montrant fugacement ses poignets liés, au cas où quelqu'un ne les aurait pas remarqués. Suite à cette agitation, son manteau s'ouvrit sur sa robe souillée.

Elle l'avait prévenu qu'elle était une actrice accomplie, mais il n'avait pas saisi combien elle disait vrai. Elle avait presque failli le convaincre, lui... Cela l'aida à la suivre dans son jeu.

Il l'envoya avec force sous le porche et la lâcha, si bien qu'elle arriva en titubant devant sa mère.

— Vous vouliez que j'enlève une fille Cynster et que je vous l'amène ici, dit Dominic à Mirabelle. Permettez-moi de vous présenter Mlle Angelica Cynster.

Le regard de Mirabelle se fixa sur le visage d'Angelica, dissimulé sous son vêtement.

— Vraiment ? Permettez-moi de vérifier...

Des deux mains, Mirabelle repoussa le capuchon en arrière.

Angelica leva la tête en pleurnichant, dévoilant une expression terrifiée et des joues maculées de larmes.

La mère de Dominic écarquilla les yeux. Elle balaya rapidement les traits d'Angelica puis contempla sa robe en lambeaux, ses poignets attachés, avant de la dévisager de nouveau.

— Mon Dieu, dit Mirabelle en souriant. Tu l'as vraiment fait.

Face à la malveillance de son sourire, Dominic sentit son estomac se retourner.

Angelica se jeta sur Mirabelle et lui prit la main pour l'implorer :

— Madame ! Comtesse ! Vous devez lui faire entendre raison.

Elle s'effondra en une ridicule révérence, transformant habilement le geste en une posture de suppliante.

— Dites-lui de me laisser partir !

Sa voix faible laissait entendre qu'elle avait enduré les pires horreurs et qu'elle était sur le point de s'évanouir.

Dominic se déplaça et elle eut un mouvement de recul. Les mâchoires serrées, il s'avança vers elle en lui lançant un regard furieux, la prit par les coudes et la tira en arrière, loin de sa mère.

— Vous ne comprenez pas, ma chère, grinça-t-il.

Il tint Angelica face à lui et lui dit d'une voix dure et cynique :

— C'est pour la comtesse que vous êtes ici.

Puis il la fit pivoter et la poussa vers l'obscurité du hall d'entrée. Ignorant les spectateurs autour de lui qui le regardaient d'un air fasciné, il la suivit.

Folle de joie, sa mère s'élança derrière eux.

— C'est vraiment Angelica Cynster !

— En chair et en os.

En arrivant près de sa captive, qui hésitait sur le seuil, il lui donna un petit coup dans le dos pour l'obliger à entrer.

Angelica pénétra dans le hall en vacillant puis s'arrêta au milieu d'une immense entrée très haute de plafond. Elle tourna maladroitement sur elle-même, comme cherchant une sortie.

Dominic ignorait ce qu'elle avait derrière la tête ; il lui prit le bras et ne la lâcha pas.

— Voici Angelica Cynster, troisième fille de lady Celia Cynster. Je l'ai enlevée et vous l'ai ramenée, comme vous me l'avez demandé.

Bouche bée, Angelica regarda fixement Dominic, puis sa mère, avec une expression d'effroi.

— Comment... ? C'était vous... ?

Une seconde plus tard, elle recula l'air horrifié.

— Mais... pourquoi ?

Le sourire vindicatif de Mirabelle s'élargit. Un éclair de méchanceté pure brillait dans son regard.

— Vous le saurez bien assez tôt, ma chère.

Dominic éloigna Angelica de sa mère et s'interposa entre elles.

— J'ai rempli ma part du marché, dit-il. Maintenant, dites-moi où est la coupe.

Mirabelle fixait Angelica, et son visage triomphant rayonnait. Elle la contempla quelques instants, puis se tourna vers son fils. Les yeux plissés, elle le toisa puis lui dit d'une voix mielleuse :

— Honnêtement, je ne croyais pas que tu le ferais, que tu en serais capable.

— En cela, vous vous êtes clairement trompée. Alors, cette coupe ?

Elle le fixa quelques instants puis répondit :

— Ne sois pas si pressé. Tu m'as surprise. J'ai besoin de temps pour me convaincre que tout ceci est vrai, et réfléchir à toutes les conséquences. J'ai envie de... savourer ma victoire, conclut-elle en se tournant vers Angelica.

— Ce n'était pas notre marché.

— Je ne t'ai jamais dit que je te rendrai la coupe dès l'instant où tu m'amènerais l'une des filles de Celia.

Son visage reprit ses plis malveillants.

— Tu vas devoir m'accorder un jour ou deux, le temps que je m'assure qu'il s'agit bien d'elle, et que je me délecte de ma vengeance. Dieu seul sait combien de temps j'ai attendu ce moment. Tu récupéreras ta précieuse coupe en temps et en heure.

Mirabelle se tourna de nouveau vers Angelica et lui fit signe.

— Venez avec moi, mon enfant.

— Non.

Dominic tint fermement Angelica par le bras.

— Tant que vous ne m'aurez pas rendu la coupe, Mlle Cynster restera ma prisonnière.

Il jaugea sa mère.

— Je n'ai pas envie qu'elle s'échappe ou qu'elle disparaisse, pas après tout le mal que je me suis donné pour l'amener jusqu'ici.

Mirabelle fit une grimace crispée puis foudroya son fils du regard. Sans un mot, elle tourna les talons et traversa le hall en direction de la porte de la tour nord.

Après qu'elle eut disparu, il étouffa un juron.

— Vous n'imaginiez pas qu'elle vous la rendrait comme ça, murmura Angelica derrière lui.

— J'ai nourri l'espoir fou que dès qu'elle vous verrait, elle ressentirait une telle joie qu'elle me la rendrait sans réfléchir.

Angelica lui donna un petit coup de coude.

— Patience. Nous venons tout juste d'arriver, et la nécessité fait loi. Montrez-moi la chambre dans laquelle vous avez l'intention de me garder.

Dominic ferma brièvement les yeux en réprimant un autre juron, puis soupira, prit Angelica par le bras et l'entraîna avec beaucoup plus de délicatesse à travers le grand hall.

Elle découvrit ses appartements provisoires au rez-de-chaussée de la tour est. Elle fut heureuse d'y apercevoir de petites fenêtres en haut du mur et une modeste cheminée. Si elle devait passer des

heures ici, son séjour pouvait être assez agréable. En circulant dans la pièce, elle essaya de repérer le passage secret.

Dominic lui faisait penser à un ours en colère. Il grogna ses ordres à Griswold et à Mulley, qui venaient d'entrer avec les bagages d'Angelica. Brenda avait caché sa boîte à chapeau.

— Envoyez-moi John et Mme Mack, dit enfin Dominic, et organisez des tours de garde dans le couloir au cas où la comtesse déciderait de venir chercher Mlle Cynster.

— Bien, monsieur, dit Mulley en hochant la tête.

— Je vais m'assurer que tout est prêt à l'étage, monsieur.

Griswold les salua et suivit Mulley hors de la pièce.

Dominic se tourna face à Angelica, puis balaya la pièce du regard.

— Nous allons faire semblant de préparer cette chambre pour vous, mais en réalité vous resterez dans mes appartements.

— Où se trouve le passage secret ?

— Par ici.

Il contourna plusieurs obstacles.

— Nous laisserons tout ceci en place afin que votre chambre ressemble bien à une geôle.

Elle hocha la tête puis le rejoignit près du mur donnant sur l'extérieur. Elle aurait plutôt cherché du côté du mur de cloison.

— Donnez-moi votre main, dit-il en saisissant ses doigts.

Il guida sa main vers un léger renforcement dans une pierre et la fit appuyer.

Elle entendit un clic. Une petite partie du mur en pierre émergea d'un centimètre environ. Dominic lui montra l'encoche creusée dans la pierre. Il fit signe à Angelica d'essayer d'ouvrir, s'attendant à ce qu'elle ne soit pas capable de manœuvrer un tel poids. Elle parvint néanmoins à tirer la porte et découvrit qu'elle était parfaitement bien équilibrée. Les charnières, elles, grincèrent horriblement.

Le battant s'ouvrit sur une vieille dame aux cheveux gris coiffée d'un chignon sévère et un homme portant des habits austères, de quelques années plus âgé que Dominic.

— Bonté divine.

S'inclinant en une révérence, la femme fit la grimace.

— Je vais envoyer un garçon mettre de l'huile.

Elle se redressa et adressa un regard curieux mais accueillant à Angelica. Puis elle serra ses mains l'une contre l'autre, posa son regard bleu vif sur Dominic et lui sourit chaleureusement.

— Bonjour, monseigneur. C'est un plaisir de vous voir de retour.

— Pareillement.

L'homme n'avait pas quitté Angelica des yeux. Il s'inclina poliment devant eux en fixant son maître d'un œil interrogateur.

— Vous vouliez vous entretenir avec nous, monsieur ?

Dominic présenta Angelica comme sa future épouse à sa gouvernante et son intendant, révélation qui sembla leur faire plaisir et éveilla naturellement leur intérêt. Angelica répondit par des sourires et des hochements de tête, mais elle laissa le soin à Dominic de leur expliquer leur plan et observa les réactions de Mme Mack et d'Erskine.

A la façon dont ils répondirent à cette nouvelle, elle comprit qu'ils se connaissaient depuis toujours. Comme les autres, ils proposèrent aussitôt leur soutien.

Rassurée, Angelica regarda en direction de l'escalier. Elle écouta d'une oreille distraite la discussion et les ordres de Dominic concernant le confort qu'il exigeait pour elle, et sourit discrètement. Elle avait cru être préparée à la découverte de la demeure de Dominic, mais son imagination, d'ordinaire si fertile, n'avait pas été à la hauteur.

Si le château était impressionnant, la forteresse était magnifique, avec ses hauts plafonds et ses arches gracieuses. Les colonnes cannelées et les sculptures venaient contrebalancer la simplicité des murs en pierre lisse. Dans les pièces qu'elle avait traversées, les fenêtres comportaient de petits carreaux biseautés ornés de tentures en velours, parfaitement orientées vers la beauté des paysages alentour.

Etant donné la sorcière aux yeux froids et au cœur noir qui régnait sur le lieu, la sensation de chaleur, de confort, de sécurité et surtout de paix qui se dégageait du lieu relevait presque du miracle, comme si ces qualités étaient gravées dans chaque pierre. La grand-mère de Dominic avait décoré la maison d'Edimbourg. Angelica se doutait que c'était son influence qui dominait encore et qui s'était révélée assez forte pour résister à la noirceur de Mirabelle.

Dès l'instant où Angelica avait croisé le regard de cette femme, elle était restée sous le choc. Mirabelle était peut-être animée par de folles idées, cela ne voulait pas dire qu'elle n'était pas intelligente, fourbe et calculatrice. Dominic l'avait mise en garde : leur comédie n'allait pas être aussi simple à jouer qu'elle l'espérait.

— J'ai envoyé des filles préparer le lit et mettre tout en ordre, au moins pour faire croire que vous allez loger ici, dit Mme Mack à Angelica. A condition que cela ne vous dérange pas, mademoiselle.

Dominic se tourna vers elle.

— Je vais faire visiter les lieux à Mlle Cynster avant le dîner.

— En parlant de dîner, monsieur, intervint Erskine, voulez-vous repousser l'heure habituelle ?

Voyant que Dominic réfléchissait, Angelica demanda :

— A quelle heure servez-vous le dîner normalement lorsque le laird est là ?

— A 6 heures, mademoiselle.

Angelica regarda Dominic.

— Il serait préférable de conserver cet horaire. Inutile d'adopter les usages de la société londonienne parce que je suis ici.

Dominic acquiesça puis s'adressa à Mme Mack :

— Nous dînerons donc à 6 heures.

— Merci. Monsieur. Mademoiselle.

Mme Mack s'inclina vers eux, bientôt suivie par Erskine. Puis tous deux prirent congé.

Dominic se tourna vers Angelica qui sourit en désignant le passage secret.

— Pourquoi ne me montrez-vous pas où mène cet escalier ?

Dominic lui prit la main, ouvrit en grand la porte et l'emmena avec lui.

* * *

Quelques minutes après que la cloche eut annoncé le dîner, Dominic poussa devant lui une Angelica apparemment apeurée et réticente dans la grande salle puis sur l'estrade. Il la traîna devant sa mère, assise à la grande table à sa place habituelle, à droite du fauteuil de Dominic, jusqu'à la

chaise à sa gauche. Il tira le siège et poussa Angelica.

— Asseyez-vous, dit-il sèchement.

L'air affolé, elle s'affaissa comme si ses jambes ne la portaient plus. La maudite femme affichait un air d'une rare méchanceté.

La mâchoire serrée, Dominic se laissa tomber sur son fauteuil. Il ne leva pas les yeux vers les visages familiers réunis autour des autres tables, se contentant de fixer son assiette d'un air maussade tandis que les domestiques leur servaient la soupe.

Son humeur massacrate était réelle. Sa mère, qui lui lançait de longs regards en coin, n'aurait jamais pu se douter que le fait qu'Angelica apparaisse ainsi devant ses gens, comme sa prisonnière tremblante de peur, en était la cause. Et bon sang, Angelica jouait très bien la comédie.

Chaque seconde de cette mascarade lui fendait l'âme, mais il fallait qu'il s'en accommode. Angelica avait besoin de son soutien et non de sa désapprobation.

Heureusement, son humeur noire s'accordait à la perfection avec le personnage qu'il devait jouer devant Mirabelle. Celle-ci ne pouvait pas croire qu'il puisse se sentir heureux de la situation, mais elle semblait penser que, mû par le désespoir, il avait capitulé et cédé à sa demande. Et qu'il se lamentait maintenant sur son honneur perdu.

Parfait.

Posant sa cuiller, Dominic prit sa serviette et s'essuya la bouche avant de regarder Angelica.

Elle se tenait penchée au-dessus de son assiette, les épaules rentrées pour paraître plus fragile et pitoyable encore. Les yeux écarquillés, elle lançait de furtifs coups d'œil autour d'elle et ne faisait que tourner et retourner sa soupe à peine entamée dans son assiette. De l'autre main, elle serrait compulsivement la serviette posée sur ses genoux.

S'il ne la connaissait pas mieux...

— Dans quelle cellule l'as-tu installée ? demanda Mirabelle.

Angelica sursauta et lâcha brusquement sa cuiller. Les deux mains agrippées à sa serviette, elle fixa sa soupe.

Lentement, Dominic se tourna et aperçut la joie glaciale qui peignait les traits de sa mère lorsqu'elle regarda Angelica. Elle salivait de joie.

— Je l'ai mise dans la pièce qui sert d'entrepôt au rez-de-chaussée de ma tour.

Mirabelle ne connaissait pas l'existence du passage secret.

— Pourquoi pas dans le donjon ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils. Les sous-sols sont froids et humides, et si noirs. Ils seraient parfaits pour elle.

— Non.

Lorsque Mirabelle se tourna vers lui, il expliqua :

— Comme je vous l'ai déjà dit, après m'être donné tant de mal pour l'amener ici, je ne voudrais pas la perdre avant que vous ayez estimé avoir suffisamment savouré votre vengeance. En attendant, je la garderai à l'endroit que je juge être le plus sûr, assez près de moi ou de mes gens pour être informé au plus tôt si jamais elle s'enfuit.

Une moue obstinée déforma les traits autrefois beaux de Mirabelle. Elle observa son fils en plissant les yeux.

— Je pense que tu as raison de prendre de telles précautions. Il est en effet nécessaire de la maîtriser. Attache-la pour qu'elle ne puisse pas s'échapper.

— Non.

Mirabelle grimaça.

— Dans ce cas, tu devrais au moins l'entraver. Elle est censée être ta prisonnière, n'est-ce pas ? Résistant à l'envie de regarder Angelica, il baissa la voix et grogna sur un ton menaçant :

— Je suis le **laird** ici. Imaginez-vous sérieusement qu'elle puisse faire un pas dehors sans que personne ne l'arrête ?

Il ne voulait pas pousser sa future épouse à réaliser cet exploit, d'autant que tous les spectateurs dans la grande salle écoutaient avec un beaucoup d'intérêt. Ce qui voulait dire que Mulley, Jessup et les autres avaient fait passer le mot. Ainsi, si Angelica se levait brusquement pour courir vers la porte, tous se contenteraient d'observer et d'attendre la suite du prochain acte.

Heureusement, Mirabelle n'avait jamais prêté attention à ses gens ; elle n'avait ni vu ni senti leur attention. La mère et le fils s'affrontèrent du regard, mais elle fut la première à baisser les yeux. Elle s'adossa à son siège pendant que le valet débarrassait son assiette vide.

— Très bien, lança-t-elle d'une voix dédaigneuse. Comme tu voudras.

Voyant que les plats arrivaient de la cuisine, Dominic se tourna vers Angelica et répondit sur le ton de la confiance à sa mère :

— Ne vous inquiétez pas. Elle ne s'échappera pas.

Il croisa le regard émeraude et or d'Angelica et, l'espace d'une seconde, aperçut l'ébauche d'un sourire. Puis elle baissa la tête et il conclut sur un ton parfaitement sincère :

— Croyez-moi, elle ne partira pas.

* * *

— Elle jubile.

— Evidemment.

Allongée contre Dominic entre les draps froissés de son lit à baldaquin, Angelica remonta les couvertures sur sa poitrine et contempla le dais.

— Mais elle s'en lassera bientôt, vous rendra la coupe et tout ira pour le mieux. Avez-vous une meilleure idée de la façon dont elle veut avoir la preuve que ma réputation est ruinée ?

— Non.

Dominic s'allongea sur le dos et croisa les mains derrière la nuque. Après le dîner, il avait dit à sa mère qu'Angelica n'était pas là en qualité d'invitée et qu'elle n'avait pas sa place dans le salon avec elle. Il avait donc ramené sa prisonnière dans la réserve au pied de sa tour. Son lit était fait et ils avaient laissé brûler une bougie sur une caisse. Angelica avait fouillé ses sacs, cachés parmi les décombres, à la recherche du Robertson. Elle avait ensuite déclaré qu'elle avait de la lecture pour plusieurs heures. Dominic aurait aimé la conduire directement dans sa chambre par le passage secret pour qu'elle puisse patienter dans ses appartements, mais elle avait avancé qu'il était préférable qu'elle reste dans la réserve au cas où Mirabelle viendrait frapper à sa porte pendant qu'il rendrait visite aux deux garçons.

Avec l'image de l'horrible sorcière du conte **Blanche-Neige** à l'esprit, Dominic avait enfermé Angelica et emporté la clé avec lui avant de monter voir Gavin et Bryce.

— Comment vont vos pupilles ? demanda Angelica. Vous ne m'avez rien dit.

— Ils étaient ravis de me voir, mais beaucoup moins heureux de se savoir confinés.

— Je suppose qu'habituellement ils sont libres de courir dans la forteresse ?

Il acquiesça.

— Ils obéiront quelque temps. J'espère juste que Mirabelle estimera très bientôt que votre réputation est suffisamment ruinée.

Il revenait de sa visite aux garçons dans la tour ouest quand Mirabelle l'avait arrêté dans le hall d'entrée. Les yeux brillants de malice, elle était étrangement enthousiaste et joyeuse. Elle était venue le trouver pour lui dire qu'elle avait l'intention d'inviter Angelica, « la pauvre enfant perdue », à venir le lendemain matin dans son salon. Mirabelle avait juré de « garder un œil » sur Angelica pour qu'elle ne s'enfuie pas.

Dominic rechignait à lui donner son accord, mais il savait qu'Angelica aurait aimé saisir cette occasion. Il avait donc accepté avant de se rendre dans les quartiers des domestiques pour prendre ses dispositions.

— J'ai parlé avec Elspeth et Brenda, dit-il à Angelica. Brenda vous accompagnera dans le salon de Mirabelle et restera avec vous. Si Mirabelle fait quelque chose que vous n'appréciez pas, il vous suffit de regarder Elspeth, ou Brenda, qui viendra aussitôt me chercher.

Allongée sur le dos, Angelica sourit. L'armure de son chevalier était toujours rutilante, même à travers la boue dont il croyait s'être souillé.

— Ne vous inquiétez pas, le rassura-t-elle. Cette invitation jouera à notre avantage. Il est certain qu'avoir face à elle une jeune fille pleurant sur son sort risque de l'irriter. Laissez-moi faire, et je vous garantis que ce sera le cas.

Dominic grogna mais ne discuta pas, ce qui la fit sourire davantage.

— En attendant...

D'après Angelica, Dominic avait besoin de distraction pour oublier le comportement de sa mère et pouvoir dormir.

— Vous devez reconnaître que ma performance d'aujourd'hui était brillante.

Sa remarque fut accueillie par un autre grognement encore plus bruyant.

Angelica roula sur le côté puis se hissa sur un coude pour s'allonger sur lui. Elle déploya ensuite une main sur son torse nu et contempla son visage.

Dominic ouvrit grand les yeux.

— Maintenant, monsieur, il est temps de payer pour le spectacle.

— Dans ce cas, madame, considérez que je suis à votre service.

Au cours de la demi-heure qui suivit, elle le prit au mot.

Chapitre 18

— Donc. Parlez-moi de votre premier bal.

Angelica cligna des yeux sans comprendre.

— Mon... premier bal ?

— Oui.

Du fauteuil où elle se trouvait, près de la fenêtre de son salon, Mirabelle l'invita d'un geste impérieux à commencer.

— Votre premier bal, mademoiselle. Où il a eu lieu, ce que vous portiez, si vous avez été invitée à chaque danse, tout ce dont vous vous souvenez.

Mirabelle lui avait demandé de prendre place sur une chaise inconfortable à dossier droit en face de la fenêtre et du fauteuil où elle était assise, à la manière d'une bonne postulant pour un emploi.

— Vous voulez parler de mon tout premier bal ?

Même si, techniquement, il était considéré comme son premier bal, ce n'était pas le premier auquel elle avait assisté.

Mirabelle fronça les sourcils.

— Oui, celui-là, votre grand bal.

— Oh ! eh bien...

Les doigts crispés sur la robe terne et rêche que Mirabelle lui avait fait porter ce matin, et un mouchoir trempé serré dans l'autre main, Angelica s'en tint à son personnage larmoyant, faible et sans défense.

— Tous les bals sont grands, bien entendu, mais celui-ci... il a eu lieu à St. Ives House, dans la résidence londonienne de mon cousin, Devil Cynster, duc de St. Ives. Sa duchesse, Honoria, était la co-hôtesse du bal avec ma mère.

Mirabelle eut un regard brillant de haine.

Angelica s'interrompit alors, comme effrayée.

Mirabelle agita la main d'un air irrité.

— Continuez, ma fille ! Dites-m'en plus.

Angelica déglutit.

— Eh bien, comme vous l'avez dit, c'était un grand bal.

Sa voix se brisa, comme si elle venait de se rappeler un bon souvenir perdu à tout jamais.

— Une grande partie de la haute société était présente, et je portais une robe en soie blanche

très légère sur du satin blanc, avec de petites roses bleu-vert cousues tout autour du décolleté, de la taille, de l'ourlet et des manches.

Quelle jeune fille aurait pu oublier sa première robe de bal ?

— Je portais également des chaussons de bal et un réticule en soie bleu-vert. Dans mes cheveux étaient piquées des roses de la même couleur, retenues par des épingles en perle. Je portais un collier de perles qui me venait de ma grand-mère avec des boucles d'oreilles assorties, ainsi qu'un bracelet de perles et une bague que mon père m'avait offerts.

Elle fit une pause et prit une inspiration entrecoupée, puis continua très vite.

— Et j'ai été invitée à toutes les danses.

C'était presque obligatoire le jour de son premier bal.

— Qui était votre premier partenaire ?

Impressionnée par la qualité des informations qui avaient apparemment été transmises au père de Dominic, elle gémit :

— Le très respectable duc de Grantham. Oh ! mon Dieu, j'aurais dû accepter sa demande en mariage. Jamais plus je n'aurai de meilleure offre, plus maintenant !

Ravalant des sanglots, elle se tamponna les yeux avec son mouchoir et garda la tête baissée. Sous ses cils, elle vit que Mirabelle la regardait froidement.

— Cessez de pleurnicher, dit Mirabelle en s'agitant dans son fauteuil. Maintenant, parlez-moi de vos sœurs. Quelles robes portaient-elles lors de leur premier bal ?

Angelica essaya de s'en souvenir, mais fut soulagée lorsque l'attention de Mirabelle, quoique extrêmement vive, bifurqua sur ses frères et leurs enfants, puis sur les événements de la haute société et, de là, aux journées types d'une lady londonienne.

Angelica était capable de répondre à ces questions sans réfléchir mais, estimant qu'elle avait suffisamment confirmé son identité auprès de Mirabelle, elle profita de chaque pause, de chaque occasion pour pleurer sur son sort et ramener chaque question à son avantage. Elle se lamenta d'avoir perdu la vie qu'elle menait, la vie dont Mirabelle était si avide d'entendre les détails.

Mirabelle paraissait de plus en plus agacée et finalement suffisamment irritée par les jérémiades d'Angelica pour la congédier.

Angelica quitta le salon accompagnée de Brenda. Elles échangèrent un regard complice mais ne dirent aucun mot sur le chemin de la réserve qui lui servait de cellule.

La cloche du déjeuner sonna au moment où elles arrivèrent devant sa porte. Elles prirent alors la direction de la grande salle. Angelica reprit son rôle de femme abattue et terrifiée lorsqu'elles entrèrent dans l'immense pièce, et laissa Brenda, sa supposée geôlière, l'accompagner sans ménagement jusqu'à sa chaise.

Dominic arriva, salua Brenda puis se laissa tomber dans son fauteuil. Sans un regard vers Angelica, il murmura :

— Comment ça s'est déroulé ?

— J'ai passé avec succès le test sur mon identité, mais elle était encore plus intéressée par la vie en société et la façon dont nous vivons à Londres, ce genre de choses. J'ignore pourquoi.

Elle avait gardé la tête baissée sur son assiette tout le temps.

Dominic s'agita à ses côtés.

— Elle arrive, annonça-t-il.

Angelica reprit sa pose de petite fleur fanée.

Dominic se tourna vers elle et demanda à sa mère :

— Alors, êtes-vous satisfaite ?

— Je te félicite, dit Mirabelle. Il s'agit bien d'Angelica Cynster. Toutefois, pour savourer pleinement ma vengeance, j'ai besoin qu'elle me donne d'autres informations. Je vais y réfléchir, mais pas cet après-midi. Je m'entretiendrai de nouveau avec elle demain.

Angelica s'interrogea sur ce que cachait cette réplique, sachant pertinemment que Dominic en faisait de même de son côté. A quoi pensait donc sa mère, avec son esprit retors ? Contrainte d'être assise à cette table et à défaut de pouvoir répondre à ses questions, Angelica balaya la pièce du regard.

Personne ne prêtait d'attention particulière aux trois occupants de la table... à l'exception de deux petits garçons, assis tout au bout de la grande salle. Ils l'examinaient fixement de leurs petits yeux ronds. Angelica les observa quelques instants avant de baisser les yeux sur son assiette. A travers ses cils, elle vit que les deux enfants la scrutaient avant de se parler, ponctuant leurs échanges de longues œillades dans sa direction. Angelica se demanda si elle devait prévenir Dominic du fait que ses pupilles venaient de franchir les limites qu'il avait fixées, mais elle était curieuse de voir ce qu'ils allaient faire et était presque sûre que, si on leur expliquait la situation, les deux enfants seraient capables d'en comprendre l'idée.

Le repas prit fin et Dominic leva les yeux vers Angelica.

Elle garda la tête baissée comme si elle avait peur de lui.

— Je pense qu'il vaut mieux que je retourne dans ma chambre, murmura-t-elle.

Dominic ferma brièvement les paupières puis posa sur elle un regard froid. Il appela ensuite Brenda d'un signe de tête, qui s'approcha pour s'occuper d'Angelica.

Celle-ci se leva et contourna largement le fauteuil de Dominic pour suivre Brenda dans la grande salle jusqu'à sa chambre.

Une fois en sécurité, elle s'installa confortablement sur son lit, ouvrit le Robertson et reprit sa lecture.

* * *

Deux heures plus tard, lorsque Brenda vint la trouver pour savoir si elle voulait du thé, Angelica ferma le livre et déclara :

— Les prisonniers sont habituellement autorisés à prendre l'air. Allons nous promener sur les remparts.

Brenda accepta aussitôt. Elle conduisit Angelica à travers les couloirs, loin de la tour nord et de la sorcière qui y habitait. Angelica passa la tête dans la bibliothèque, mais Dominic n'y était pas. En longeant les cuisines, elle croisa beaucoup de gens du château qui la saluèrent par des hochements de tête et des révérences en lui souriant, et murmurant des « mademoiselle » polis, et le plus souvent l'appelant « madame ». Manifestement, l'ensemble des habitants du château, à l'exception de Mirabelle, étaient au courant de leur comédie.

Angelica en fut bien aise. Bien que Dominic soit obligé de se comporter avec elle en homme violent, agressif et sans honneur, cela ne lui ressemblait pas et ne passait pas bien.

Brenda la conduisit jusqu'au chemin de ronde qui courait au sud du château.

— Même si la comtesse, prise d'une soudaine impulsion, regardait par la fenêtre de sa chambre,

elle ne pourrait pas vous voir ici.

— Parfait.

En montant les marches pentues à côté de Brenda, Angelica ajouta :

— Je suis heureuse de pouvoir me redresser un peu. Me tenir voûtée tout le temps me fait mal au dos.

— Je ne sais pas comment vous faites, reconnut Brenda d'un air admiratif. Vous paraissez si fragile qu'on s'attendrait à vous voir vous effondrer si la comtesse venait à souffler trop fort sur vous.

— Oui, et prions pour qu'elle me voie comme ça jusqu'à ce qu'elle nous rende la coupe. Ensuite, dit Angelica le sourire aux lèvres, elle comprendra rapidement son erreur.

Arrivée en haut des remparts, Angelica étira les bras au-dessus de sa tête, puis les écarta en inspirant profondément, savourant l'air pur et vivifiant et l'odeur piquante des forêts.

Lorsque Angelica s'interrogea sur l'absence de gardes, Brenda expliqua :

— Il n'y a que deux vieux membres du clan dans la guérite à l'entrée du château pour monter la garde. Si des inconnus approchent, les gardes montent sur les remparts et les interrogent au moment où ils arrivent sur le pont.

Brenda inclina la tête dans cette direction et Angelica se pencha entre les créneaux au niveau du pont, vers les rives du lac de la petite île, juste en face d'elles. Angelica étudia les deux bras d'eau bouillonnante, l'un séparant la rive de la petite île et l'autre séparant la petite île du château.

— J'ai vu de nombreux châteaux, mais celui-ci me paraît être le plus facile à défendre. Est-il possible de traverser à la nage ?

— C'est possible, mais difficile et risqué.

Elles entendirent des bruits de pas et se retournèrent. Angelica sourit en voyant Dominic s'avancer.

Il salua Brenda d'un signe de tête.

— Je me chargerai de ramener notre prisonnière dans sa cellule, l'informa-t-il.

— Bien, monsieur.

La domestique fit une révérence et retourna vers l'escalier.

Dominic scruta Angelica.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? Vous vous ennuyez ?

— Non, ce serait plutôt de la frustration.

Elle avisa les toits des nombreux bâtiments à l'intérieur de l'enceinte du château, par-dessus la cour où les gens s'affairaient et vers la forteresse.

— Je voudrais apprendre tellement de choses sur cet endroit et tous ceux qui y vivent, mais je dois attendre que cette mascarade soit terminée.

— C'est hélas vrai.

Elle leva une main pour retenir ses cheveux qui se soulevaient sous l'effet de la brise, puis regarda fixement Dominic.

— J'aimerais savoir quelque chose. Y a-t-il quelqu'un dans le château qui, tout en restant fidèle au clan, puisse éprouver de la sympathie à l'égard de votre mère ? Si cette personne existe, il faudrait que je me montre plus prudente avec elle.

Soudain, elle écarquilla les yeux.

— Oh !

Entendant le bruit des griffes sur la pierre, Dominic se tourna.

— Quels chiens magnifiques ! s'écria-t-elle.

Dominic, qui était sur le point de s'interposer entre Angelica et les animaux qui arrivaient en courant, recula pour laisser passer les trois épagneuls. Ils levèrent à peine leurs têtes sombres vers lui à la recherche d'une caresse avant de venir accueillir cette nouvelle personne en battant de la queue et dodelinant de la tête.

Angelica gratta en riant les oreilles et le cou des trois chiens qui auraient aisément pu la mettre à terre.

— Ils sont magnifiques. De quelle race s'agit-il ?

— Ce sont des épagneuls d'eau.

Dominic repoussa les trois bêtes et dit d'une voix autoritaire :

— Assis.

Ils le regardèrent quelques instants puis finirent par obéir.

— Je vous présente Gwarr, le plus vieux, et voici Blass. Cette lady s'appelle Nudge.

Nudge était déjà venue se coller contre les jambes d'Angelica et levait vers elle des yeux éperdus d'amour. Dominic n'avait jamais vu les chiens accepter aussi vite une personne... mais Angelica et lui partageaient le même lit. Peut-être sentaient-ils son odeur sur elle.

Il resta debout tandis qu'elle parlait à chaque chien, se présentant à eux de manière solennelle et répétant leurs noms. Il se sentit alors très léger et, après quelques instants, identifia cette sensation comme étant du bonheur. Il esquissa un sourire avant de comprendre d'où les chiens étaient partis...

Dominic leva la tête et regarda derrière lui, le long des remparts. Deux petites silhouettes les fixaient à une vingtaine de mètres.

— Est-ce elle, votre amie que l'on ne peut pas approcher ? demanda Gavin.

Dominic hocha la tête.

— Elle s'appelle Mlle Cynster.

— Mais vous pouvez m'appeler Angelica.

Sans cesser de caresser les chiens, elle sourit aux deux petits garçons.

Ils la regardèrent sans ciller, puis celui qui n'avait pas encore parlé lui demanda :

— Pourquoi les chiens peuvent-ils vous approcher, et pas nous ?

— Parce que les chiens n'ont pas les mêmes maladies que les gens, comme les gens ne peuvent pas attraper les maladies des chiens.

Elle esquissa une petite grimace.

— Je suis désolée, mais j'espère pouvoir vous connaître tous les deux très bientôt.

Les enfants semblèrent la croire sur parole.

Dominic les rejoignit et se tint debout derrière eux, face à Angelica. Son visage s'était adouci et une expression de fierté et d'amour inconditionnel peignait ses traits. Il posa la main sur une épaule de chacun.

— Je vous présente Gavin.

Il murmura quelque chose et Gavin adressa à Angelica un sourire timide en s'inclinant légèrement devant elle.

— Et voici Bryce.

Le plus jeune la salua plus brusquement.

Dominic leur tapota les épaules et leur dit :

— Emmenez les chiens, maintenant. Je viendrai vous voir ce soir et je vous lirai la suite de cette histoire, d'accord ?

Les garçons hochèrent la tête sans quitter Angelica des yeux. Dominic siffla, ainsi que les garçons, et les trois chiens, qui avaient regardé avec intérêt leur petit échange, se levèrent et s'avancèrent docilement vers eux.

Dominic regarda le petit groupe partir en courant le long des remparts, puis s'engouffrer dans l'escalier.

Angelica marcha lentement vers le créneau d'où il observa les garçons et les chiens qui traversaient la cour comme des dératés.

— Ils l'ont fait exprès, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est une certitude.

— Ils sont si gentils, dit-elle en souriant.

Dominic se tourna vers elle.

— Ne dites jamais à un homme qu'il est gentil. Cela ne pourra que l'inciter à ne pas l'être.

Angelica éclata de rire et passa le bras sous le sien tandis qu'ils rebroussaient chemin en direction de la forteresse.

* * *

— Vous m'avez demandé qui pouvait offrir sa sympathie à Mirabelle.

Dominic se glissa sous les couvertures de son grand lit puis se hissa sur un coude à côté d'Angelica :

— Je ne vois qu'une seule personne, McAdie, le vieil intendant.

Il fit la grimace.

— Je l'ai remplacé à la mort de mon père. Si j'avais été présent, je l'aurais fait beaucoup plus tôt. C'est un homme bon, mais incapable. Malheureusement, il ne l'a jamais compris et je ne suis pas en odeur de sainteté avec lui. Comme il n'a nulle part où aller, il reste ici à errer dans les couloirs et à espionner Erskine, son successeur, à la recherche de quelque chose à redire, ce qui n'arrive jamais puisque John est parfait à ce poste. Même ainsi, McAdie ne cesse de ronchonner.

— Est-il plutôt petit, rondouillard, avec des cheveux gris et une tonsure ? Porte-t-il un long manteau sur son pantalon ?

Les traits de Dominic se durcirent.

— S'est-il approché de vous ?

— Non, mais je l'ai vu me regarder bizarrement dans la grande salle. Je ne pense pas qu'il m'ait vue sortir, ni à aucun moment où je ne jouais pas mon rôle de pauvre fille apeurée.

Dominic réfléchit quelques instants avant de lui faire part de ses conclusions.

— Au final, il est resté loyal envers le clan, mais il a toujours été... consensuel, et peut-être même un peu obséquieux à l'égard de Mirabelle. Je pense que cela n'a fait que s'amplifier ces dernières années. Toutefois, il n'a pas l'habitude d'aller et venir. Il reste la plupart du temps dans le quartier des domestiques. Vous devriez pouvoir l'éviter.

Angelica acquiesça.

— Je le ferai. Néanmoins, maintenant que j'en sais plus sur lui, je ferai en sorte qu'il ne voie rien d'autre de moi que la femme fragile.

Dominic prit Angelica entre ses bras.

— Je n'aime pas beaucoup la femme fragile. Elle... m'irrite.

Il déposa un baiser sur son menton.

— Elle est faible, continua-t-il.

Angelica effleura ses lèvres.

— Sans défense ?

— Aussi.

— Mais de la même manière, tout ce que vous avez vu jusqu'à présent de moi est vrai.

— Vous me le promettez ?

Elle lui sourit.

— Laissez-moi vous le montrer.

Le sourire aux lèvres, Dominic s'allongea sur le dos et se laissa faire.

* * *

Angelica émergea de la douce inconscience dans laquelle Dominic l'avait laissée avec le sentiment que quelqu'un la regardait. Il l'avait comblée ce matin en lui faisant l'amour, puis s'était levé et était parti vaquer à ses occupations de laird, la laissant tout engourdie dans son lit. Comme Mirabelle se levait très tard, elle ne voyait pas de raison d'écourter cette douce torpeur.

Or... cette étrange sensation avait envahi son esprit et la tirait avec insistance de son sommeil.

Elle était étendue sur le dos, les couvertures jusqu'aux épaules. Afin de se convaincre qu'il n'y avait personne, elle ouvrit les yeux une seconde... et aperçut deux visages familiers qui l'étudiaient avec gravité.

Angelica cligna des yeux, les fixa, puis se redressa péniblement sur les coudes.

— Ah... bonjour, dit-elle.

— Bonjour, répondirent-ils poliment en chœur.

— Votre cou n'est pas gonflé, l'informa Gavin.

— Nous nous sommes dit que nous pouvions venir vous voir et vous parler dès maintenant, précisa Bryce.

Il fallut un moment à Angelica pour comprendre qu'ils parlaient des oreillons.

— Ah... oui.

Elle était nue sous le drap. Elle maintint les couvertures sur elle et se tortilla pour s'adosser aux oreillers. D'un geste de la main, elle invita les deux garçons à s'approcher du lit. Ils s'empressèrent d'y monter.

— De quoi voulez-vous parler ? demanda-t-elle.

— Qui êtes-vous ?

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Et pourquoi dormez-vous dans le lit de Dominic ?

Elle étudia leurs petits visages, et y lut leur intelligence et leur perspicacité juvénile. Elle décida que la meilleure stratégie consistait à aller droit au but.

— Pour répondre à votre dernière question, je dors dans le lit de Dominic parce que lui et moi, nous allons nous marier. Nous l'avons déjà décidé, mais c'est encore un secret. Et ce lit est l'endroit où sa femme, sa comtesse, doit dormir.

Lentement, Gavin hocha la tête, hésita puis demanda :

— Si vous allez devenir la femme de Dominic, cela fera de vous notre maman ?

Danger, danger... Angelica scruta leurs visages et, comme avec Dominic, ne put rien lire sur leurs traits impénétrables d'enfants. Mais dans leurs regards... leurs prunelles bleu clair témoignaient d'une nostalgie qui lui serra le cœur. Elle se souvint qu'ils étaient encore des bébés lorsque leur mère était morte. Ils ne pouvaient pas se rappeler d'elle.

— Si tel est votre souhait, alors oui, mais seulement si vous le voulez. Si vous ne le désirez pas, je serai juste Angelica, votre amie.

C'était la bonne réponse à donner. Ils ouvrirent de grands yeux, pleins d'espoir.

— Mais il faudra garder le secret jusqu'à ce que Dominic et moi soyons mariés, d'accord ?

Ils hochèrent solennellement la tête, puis Bryce demanda :

— Pourrons-nous assister au mariage ?

— Bien sûr. Je vous le promets. Je suis même prête à refuser de dire oui si vous n'êtes pas là.

Ils lui décochèrent un large sourire et sautèrent sur le lit.

— Donc, dit Gavin, pouvez-vous répondre à nos autres questions ?

Elle réfléchit puis hocha la tête.

— D'accord, mais d'abord il faut que je m'habille.

Ses vêtements se trouvaient là où elle les avait posés, soigneusement pliés sur un tabouret. Mais, comme Dominic était un homme, sa chambre ne possédait pas de paravent derrière lequel elle pouvait se cacher. Elle désigna la fenêtre sans rideaux, juste en face de la tour de Mirabelle.

— Je voudrais que vous alliez à cette fenêtre et que vous regardiez dehors. Ne vous retournez pas tant que je ne vous en aurai pas donné l'autorisation, d'accord ? Il me faut un peu d'intimité, vous comprenez ?

Les garçonnets descendirent aussitôt du lit et bondirent vers la fenêtre. Aussitôt, Angelica se glissa hors du lit et saisit sa chemise.

— Maintenant, pour répondre à votre question et vous dire d'où je viens...

Tandis qu'elle enfilait ses vêtements, elle répondit aux interrogations des jeunes enfants, et à celles qui suivirent inévitablement.

Une fois habillée, Angelica les appela et s'assit sur le lit. Lorsque les garçonnets s'arrêtèrent devant elle, leurs visages se trouvaient au même niveau que le sien.

— Maintenant, ce que j'ai à vous dire est très important.

Elle saisit une main de chaque enfant.

— Vous aimez Dominic, et moi aussi. Je suis ici pour l'aider à s'occuper du clan, et je suis certaine que vous deux, vous feriez n'importe quoi pour en faire de même.

Ils acquiescèrent aussitôt, l'air grave.

— Que pouvons-nous faire ? demanda Gavin.

— C'est ça le plus difficile. La meilleure façon de l'aider en ce moment est de faire exactement ce qu'il vous demande, sans poser de questions ni ronchonner.

Elle les dévisagea.

— Je ne suis pas malade, mais Dominic souhaite, juste pour quelques jours, vous tenir à distance de nous, au moins à l'intérieur de la forteresse. Dans votre tour, dans vos appartements, vous pouvez jouer où bon vous semble, mais ailleurs cela nous simplifierait la tâche si vous vous teniez à une certaine distance pour nous laisser faire ce que nous avons à faire.

Elle chercha à lire dans leurs yeux.

— D'accord ?

Ils se dévisagèrent tour à tour, puis Gavin demanda :

— Juste pour quelques jours ?

— Oui, tout sera bientôt terminé.

Il le fallait.

— D'accord, répondirent-ils en chœur.

Après un dernier échange de regards, Bryce lui prit la main et la secoua.

— Pouvons-nous aller nous promener ensemble ? A l'extérieur du château, je veux dire.

Elle sourit en se levant.

— Je ne vous promets rien, mais je vais voir ce que je peux faire.

* * *

Après avoir reçu l'ordre de se rendre auprès de Mirabelle dans son salon, Angelica se laissa accompagner par Brenda. Dans son esprit, sa stratégie pour la journée était très claire. Mirabelle lui demanda de nouveau de s'asseoir sur l'austère chaise à dossier droit face à son confortable fauteuil. Sachant que cette position était délibérément faite pour la rabaisser, et la conforter encore plus dans son rôle de faible femme, Angelica sentit monter une bouffée de colère. Dès l'instant où elle s'assit, s'en tenant en apparence à son rôle, elle se lança dans le monologue qu'elle avait préparé et qui indiquait que la faible femme avait accepté son sort, au point de se demander comment elle allait mener sa vie, maintenant que sa réputation était ruinée.

Tentant tour à tour d'amadouer, d'implorer et de supplier Mirabelle de l'aider à s'enfuir, lui laissant vaguement comprendre que sa famille ne manquerait pas de lui manifester sa reconnaissance, Angelica n'obtint, comme elle s'y attendait, aucune réponse. De manière subtile mais régulière, elle insista sur le fait qu'elle se savait perdue. Chaque demande, chaque proposition de nouvelle vie reposait sur l'idée que sa réputation était déjà irrémédiablement ruinée, et qu'elle était devenue à ce titre infréquentable.

— Je pourrais peut-être aller à Edimbourg ? J'ai beaucoup de goût pour la mode et je sais coudre. Je pourrais trouver un emploi chez une couturière ?

Elle posa des yeux las et impuissants sur Mirabelle.

— Connaissez-vous des couturières en vogue à Edimbourg ?

Réussissant enfin à lui couper la parole, Mirabelle aboya :

— Je me fiche totalement de ce que vous allez faire de votre vie. Ce que je veux savoir, c'est...

La liste de ses questions était très bien préparée et beaucoup plus étendue que ce à quoi Angelica s'était attendue. Ne pouvant faire autrement, elle répondit aux interrogations de Mirabelle sur les relations des Cynster avec les autres familles de la haute société londonienne, sur les nobles présents à Londres, sur les dames du comité de l'Almack... pour arriver finalement à des questions sur toutes les sommités que les Cynster fréquentaient.

Angelica trouva cet interrogatoire un peu dérangent. Elle y pallia en embellissant ses réponses de spéculations ponctuées de longs soupirs. Comment allaient réagir ces personnes lorsqu'elles apprendraient que sa réputation était ruinée ? A quel point allaient-ils être choqués et horrifiés par cette nouvelle ? Mais cela ne fit qu'exacerber la soif de vengeance de Mirabelle.

Evidemment, c'était le résultat espéré.

Plus elles parlaient et plus il était évident que Mirabelle prenait un réel plaisir et se faisait une joie d'imaginer les conséquences de la déchéance sociale d'Angelica, la fille de Celia.

Finalement, la cloche du déjeuner sonna. Angelica avait hâte de quitter cette pièce et toute sa noirceur.

Pourtant, tout au long du repas, Mirabelle continua de lui décocher de longs regards sournois et insistants, et de la harceler de questions qui ne portaient plus cette fois sur des personnes mais sur les réactions de la société face au scandale d'une jeune fille de bonne famille à la réputation détruite.

Finalement, Dominic mit un terme à cette épreuve en grognant.

Mirabelle se vexa et déclara que, de toute façon, cette « petite idiote » lui en avait assez dit.

— Cela veut-il dire que vous êtes prête à me rendre la coupe ?

— Pas encore. Je dois digérer ce qu'elle m'a dit, mais... bientôt.

Son regard se fit distant et son visage prit une expression froide et ravie.

— Bientôt, très bientôt, ajouta-t-elle, j'aurai la vengeance que j'attendais.

Puis elle se tourna vers Dominic.

— Et ensuite, je te rendrai ta précieuse coupe.

Repoussant sa chaise, elle se leva et quitta la grande salle.

Dominic la regarda partir et murmura :

— Avez-vous une idée de ce qu'elle a derrière la tête ?

— Non, pas la moindre, répondit Angelica, les yeux rivés sur son assiette.

* * *

— Est-ce le fruit de mon imagination ou bien attend-elle quelque chose en particulier ?

Dominic faisait les cent pas sur les remparts, en haut de la forteresse.

Il avait laissé Brenda raccompagner Angelica jusqu'à sa chambre, puis avait emprunté le passage secret et l'avait fait monter dans ses appartements. Ils avaient ensuite pris l'escalier principal pour monter en haut de sa tour, où l'air était frais et où ils pouvaient s'exprimer librement.

Perché sur un contrefort, avec Gwarr couché à ses pieds, Dominic fit un bond pour se redresser.

— Je n'ai pas eu ce sentiment lorsque je me suis entretenue avec elle dans son salon, observa Angelica. Quant à son dernier commentaire, on dirait qu'elle est sur le point de prendre une décision — la bonne décision — très bientôt.

— C'est ce qu'elle prétend, mais je ne la croirai que lorsque la coupe sera entre mes mains.

Il s'arrêta devant Angelica et la regarda droit dans les yeux.

— De quoi avez-vous parlé ce matin ? demanda-t-il.

Elle lui rapporta le contenu de leur conversation et conclut :

— Avec le recul, elle semble avoir accepté l'idée que je sois perdue et ne paraît pas la remettre en question. Hier elle triomphait, mais aujourd'hui elle était surtout obsédée par les conséquences de ma perte. Elle voulait passer en revue les effets de mon enlèvement tels qu'elle se les imagine.

Face à la moue de dégoût d'Angelica, Dominic tira lui-même les conclusions.

— Elle voulait évaluer la douleur de votre mère à l'idée que votre réputation soit ruinée.

Angelica croisa son regard puis soupira en hochant la tête.

— Oui, c'était... plus pénible que je l'imaginais de l'écouter ainsi et de voir qu'elle y prenait

un tel plaisir.

— Je suis navré.

— Ce n'est pas votre faute. Si quelqu'un était à blâmer, il faudrait plutôt chercher du côté de votre père, même si son obsession était plutôt innocente. C'est ce qu'en a fait Mirabelle qui est noir et malsain.

Dominic hésita avant de demander :

— Voulez-vous mettre un terme à tout cela ?

— Non.

Angelica le regarda avec détermination.

— Je ne suis pas faible au point de prendre la fuite dès que je suis confrontée à un peu de méchanceté. Beaucoup trop de choses sont en jeu, et sachez que désormais je suis tout aussi impliquée que vous.

Il plongea dans ses yeux, où l'or dominait à présent sur le vert, et lui sourit en prenant son visage en coupe. Puis il l'embrassa et l'enlaça pour la hisser sur le contrefort.

Elle se blottit contre lui et il approfondit son baiser, encouragé par ses lèvres, sa langue et les caresses de ses mains délicates.

A leurs pieds, Gwarr se mit aux aguets, puis aboya.

Ils s'écartèrent aussitôt et fixèrent le chien. Il faisait à présent face à la porte qu'ils avaient empruntée pour accéder sur les remparts, tout en haut de l'escalier de la tour est qui menait aux appartements de Dominic.

Un long grognement sortit de la gorge de l'épagneul.

— Vite, cachez-vous derrière le contrefort, dit Dominic en mettant Angelica à l'abri de la butée en pierre.

Elle s'accroupit et disparut de l'angle de vue qu'offrait la porte de l'escalier.

Gwarr aboya de nouveau. Angelica entendit Dominic s'avancer puis demander :

— Qui est-ce ?

— Je voulais te parler, répondit Mirabelle. Je t'ai cherché dans ton bureau et j'ai senti l'air frais qui venait d'ici.

— Retournons dans mon bureau, nous y serons mieux.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— Gwarr, au pied ! ordonna-t-il.

Le chien était resté à sa place, montant la garde entre Angelica et la porte. Il gémit puis finit par obéir à son maître.

Angelica attendit plusieurs secondes avant de sortir de sa cachette, juste à temps pour apercevoir Dominic qui refermait la porte derrière lui.

Poussant un soupir de soulagement, elle se leva. Elle ne pouvait pas prendre le risque de descendre les escaliers tant qu'elle n'était pas certaine que Mirabelle avait quitté la tour est. Dominic reviendrait la chercher lorsque la voie serait libre.

Se promenant sur les remparts, elle décida de profiter de cet interlude forcé. Elle s'appuya sur le rebord en pierre et porta son regard au-delà des eaux ridées du lac et des flèches vertes des forêts, jusqu'aux montagnes sauvages et escarpées ; elle s'imprégna de ces odeurs, de ces bruits et de la paix de cet endroit qui allait devenir, maintenant et pour toujours, sa demeure.

— Est-ce tout ce que vous vouliez ?

Debout devant son bureau, Dominic mit de côté la dernière facture de la couturière de sa mère. Même si, pour quiconque, les rentes de Mirabelle auraient été plus que généreuses, elle vivait toujours au-dessus de ses moyens et venait le solliciter pour payer ses factures.

Elle avait beau ne jamais sortir ni se rendre à aucun bal, elle commandait chaque année les tout derniers modèles de robes les plus onéreuses pour s'en débarrasser l'année suivante sans jamais les avoir portées. Cela faisait longtemps que Dominic en avait pris son parti. Les femmes du clan aimaient les jolies chemises et les jupes que les couturières du château confectionnaient à partir des vêtements que Mirabelle leur donnait.

— Oui, ce sera tout, dit Mirabelle en tournant les talons.

— Quand allez-vous me rendre la coupe ? demanda Dominic sans pouvoir se refréner.

Mirabelle s'arrêta, haussa les sourcils mais ne regarda pas son fils.

— Bientôt.

Elle fit une pause calculée avant d'ajouter :

— Cela ne devrait plus être long. Ou jour ou deux, tout au plus.

Puis elle posa les yeux sur lui.

— Je sais que tu as encore du temps devant toi.

— Il ne nous en reste plus beaucoup. Il faut encore que je rapporte la coupe à Londres.

Tout en prononçant ces mots, il savait qu'il jouait son jeu plus que le sien. Angelica avait vu juste : Mirabelle voulait aussi se venger de lui.

— Vous allez néanmoins devoir attendre.

Elle prit un air et une voix faussement mièvres.

— Demain, ou peut-être après-demain, nous verrons bien.

Dans un bruissement de jupes, elle se tourna vers la porte. Cette fois, il ne la retint pas.

Sur le seuil, elle pivota et le toisa :

— En attendant, tu pourras réfléchir au fait que si tu avais fait ce que je t'ai demandé il y a très longtemps, tu ne serais pas confronté à la ruine aujourd'hui.

S'il avait fait ce qu'elle lui avait demandé et avait accepté d'assassiner son père.

Dominic se figea et ses traits devinrent durs comme de la pierre. Il ne répondit rien et attendit seulement qu'elle sorte, puis il traversa la pièce à pas lents et ferma doucement la porte.

— Je me demande de plus en plus si elle a réellement l'intention de me rendre cette coupe. Dès qu'elle l'aura fait, elle ne pourra plus brandir d'épée de Damoclès au-dessus de ma tête. Elle n'aura plus de levier ou de moyen de pression pour m'obliger à faire ce qu'elle me demande, et c'est justement ce qui lui plaît. Par ailleurs, il est vrai qu'elle ne tirera aucun avantage à garder la coupe, mais...

— Mais vous craignez que son esprit de vengeance soit assez fort pour qu'elle le fasse, ne serait-ce que par pure méchanceté.

Confortablement allongée au milieu des oreillers dans le lit de Dominic, Angelica le regarda

traverser la chambre pour venir vers elle, complètement nu. Elle sentit son cœur s'arrêter lorsque les rayons de lune qui filtraient par la fenêtre soulignèrent ses longues jambes et le haut de ses larges épaules.

— Exactement, dit-il en montant sur le lit à côté d'elle. J'imagine quelle serait sa joie de voir le clan s'effondrer.

Il s'allongea sur le dos et croisa les mains derrière sa nuque, les yeux tournés vers le plafond.

Elle aurait aimé pouvoir dissiper ses craintes. Malheureusement, elle les partageait avec lui. Leur plan était simple, mais s'il ne fonctionnait pas ?

Puis elle se dit qu'il était inutile d'envisager les choses sous cet angle, indépendamment de la tournure que prenaient les événements.

— Nous ne pouvons pas la laisser faire. Nous allons réussir. Nous récupérerons la coupe coûte que coûte, et nous la remettons aux banquiers en temps et en heure.

Il la regarda dans les yeux, semblant trouver du réconfort dans ses propos fermes et déterminés.

— Et pour parler de choses plus agréables, dit Angelica en roulant sur le côté, je dois vous avouer quelque chose.

Il l'étudia avant de hausser les sourcils.

— Je vous écoute.

— J'ai été obligée de parler de nous à vos pupilles, dit-elle, le sourire aux lèvres. Je leur ai dit que nous allions bientôt nous marier et que j'étais ici pour vous aider à accomplir quelque chose d'important, mais que tant que ce n'était pas terminé, il valait mieux qu'ils nous évitent lorsque nous nous trouvons à l'intérieur de la forteresse, sauf dans leurs appartements.

— Ils ne m'ont pas dit qu'ils vous avaient parlé lorsque je suis allé les voir.

— Sans doute parce que c'est ici que cette conversation a eu lieu.

— Ici. Dans cette chambre ?

Elle acquiesça.

— C'est pourquoi j'ai dû leur promettre qu'ils seraient présents à notre mariage.

— Vous leur avez fait cette promesse ?

Voyant qu'elle hochait la tête, elle vit les lèvres de Dominic s'étirer lentement puis s'élargir en un franc sourire.

— Je sais qu'à vos yeux ils sont gentils et innocents, mais vous ignorez combien ils peuvent faire preuve d'imagination pour s'attirer des ennuis.

— Evidemment. J'ai des neveux, et Gavin et Bryce ne peuvent pas être pires qu'eux. Néanmoins, je vous assure que nous, les femmes de ma famille, avons les moyens de nous assurer que les mariages se déroulent sans une seule anicroche, même en présence de nombreux garçons d'honneur.

— Garçons d'honneur ? Vous leur avez dit ça ?

— Pas encore. Je leur ferai cette annonce plus tard.

Elle lui sourit, heureuse de savoir que, l'espace d'un instant, elle avait pu dissiper ses craintes.

— J'ai une proposition à vous faire, ajouta-t-elle.

Il l'interrogea des yeux, l'invitant à poursuivre.

Angelica posa la main sur son torse, soutint son regard et dit d'une voix douce :

— Je vous propose de nous concentrer, ici et maintenant, sur les plaisirs et les joies de la nuit à venir, et de laisser les soucis de demain à demain.

Il l'étudia attentivement, puis décroisa les mains.

— Très bien.

Il l'enlaça et, avant qu'elle puisse réagir, roula sur elle et couvrit son corps. L'obscurité du lit à baldaquin se referma sur eux.

Sous la chaleur de son corps, Angelica sentit ses sens s'éveiller et frémir de plaisir.

Dominic chercha son regard en souriant.

— Comme vous voudrez, murmura-t-il. Ce soir, ces heures nous appartiennent.

Il se pencha et elle lui offrit ses lèvres, se laissant entraîner dans une danse primitive, vers l'oubli de tout ce qui ne menait pas à leur paradis.

Chapitre 19

Ils descendirent tard pour le petit déjeuner. A l'exception de Brenda, qui jouait toujours son rôle de gardienne, seuls quelques retardataires étaient encore attablés. Comme Mirabelle sortait rarement de ses appartements avant la fin de la matinée, Angelica était occupée à manger avec appétit son bol de porridge généreusement mélangé à du miel lorsque Dominic, assis dans son fauteuil à côté d'elle, redressa soudain la tête et se tourna vers elle.

— Elle arrive, annonça-t-il.

Angelica cligna des yeux, prit une légère inspiration, ferma les paupières et renoua avec son rôle de femme abattue. Elle se recroquevilla, baissant la tête et rentrant les épaules comme pour éviter un coup.

Une seconde plus tard, Mirabelle entra dans la pièce. Elle ne regarda pas aussitôt dans leur direction mais fixa la grande porte. Fronçant les sourcils, elle pivota alors vers la grande table et aperçut les journaux que Dominic avait déjà feuilletés. Avec une expression plus douce, elle traversa l'estrade pour venir prendre sa place habituelle.

L'une des domestiques se pressa vers elle, mais Mirabelle la renvoya d'un geste dédaigneux et tendit la main vers les papiers. Sans un mot, Dominic les lui donna. Il s'agissait des journaux d'Edimbourg vieux de trois jours et de ceux de Londres datant d'une semaine. Un messager les leur apportait d'Inverness quotidiennement.

Son cœur se serra douloureusement quand il comprit ce que sa mère cherchait. Ecartant les journaux d'Edimbourg, Mirabelle se plongea dans ceux de Londres, tourna chaque page puis revint en arrière.

Soudain, elle se redressa et jeta rageusement les journaux.

— Il n'y a rien là-dedans ! s'écria-t-elle.

Il fallait qu'il s'assure qu'il avait vu juste.

— De quoi parlez-vous ?

— Du fait qu'il n'y ait rien à son sujet, rétorqua Mirabelle en pointant brutalement un doigt en direction d'Angelica. Ni de son enlèvement. Je ne vois aucune allusion à un scandale ! Comment sa réputation pourrait-elle être ruinée si personne n'est au courant ?

Dominic regarda brièvement Angelica.

Mais, avant qu'il trouve une réponse plausible, Angelica se pencha en avant, comme si elle se sentait immensément soulagée par la tirade de Mirabelle.

— Oh ! merci ! Je n'avais pas songé à vérifier. J'ignorais si ma famille était capable de le faire,

ou même s'ils en auraient la possibilité étant donné les circonstances.

Elle sourit faiblement, sourire qui se teinta bientôt d'une profonde tristesse.

— C'est si... réconfortant, dit-elle en baissant les paupières, de savoir qu'ils ont pu s'en occuper.

Dominic fit face à sa mère.

— Il est évident que sa famille a caché sa disparition. Ils le feront aussi longtemps que cela sera possible. Vous en saviez assez long sur eux pour deviner qu'ils le feraient. Vous ne vous attendiez tout de même pas à lire dans les journaux qu'Angelica Cynster avait été enlevée ?

L'expression de Mirabelle témoignait pourtant du contraire. Elle lui lança un regard furieux, puis ses traits se durcirent et elle posa ses yeux haineux sur la tête baissée d'Angelica.

— Je voulais un scandale.

— Non, vous vouliez que sa réputation soit ruinée. C'était notre marché, et Angelica est bien une fille perdue, que ce soit écrit dans les journaux ou non.

Mirabelle serra les mâchoires, pinçant les lèvres d'un air toujours plus furibond.

— Je m'en fiche ! s'écria-t-elle.

Elle prit une inspiration pour retrouver un semblant de calme et ajouta :

— Je vais attendre que le scandale éclate.

Puis elle se leva et désigna les journaux.

— Je vais attendre que cela soit écrit noir sur blanc.

Dominic refréna sa colère.

— Ce n'était pas les termes de notre marché.

— Quel dommage ! gronda Mirabelle en se penchant vers lui.

Elle recula lentement.

— Il faut que sa réputation soit ruinée aux yeux de toute la société. Je vais attendre.

Tournant les talons, elle quitta la salle à grands pas.

Angelica la regarda partir puis se redressa et posa la main sur le bras de Dominic.

— Pas ici.

Elle sentait que la colère du laird était pareille à un volcan sur le point d'entrer en éruption. La sienne également n'était pas loin d'exploser.

— Sortons prendre l'air, proposa-t-elle.

Ils avaient besoin de quelque chose pour les apaiser et se recentrer. Angelica envoya Brenda chercher les garçons et les chiens. Bientôt, ils descendirent dans les profondeurs de la tour nord, sous les appartements de Mirabelle, en compagnie de Gavin, Bryce, et des trois épagneuls. Dominic, qui avait voulu faire découvrir l'endroit à Angelica, les suivait d'un air maussade. Ils dévalèrent l'escalier en pierre puis le laird ouvrit une porte menant sur une réserve. Il referma avec soin le battant derrière lui puis prit la main d'Angelica et l'entraîna dans le sillage des garçons et des chiens vers une autre porte percée dans le mur extérieur.

Le battant était en chêne épais, avec une solide charpente, de grosses charnières et de larges verrous. La clé était accrochée juste à côté. Dominic la tourna dans la serrure et tira sur les verrous. La porte débouchait sur un tunnel en pierre qui conduisait à l'extérieur du château.

Angelica passa la tête avant de se tourner vers Dominic.

— C'est une sorte de poterne, expliqua-t-il.

Les garçons et les chiens s'étaient déjà élancés, bondissant avec insouciance. Dominic l'invita à

avancer.

— Le tunnel passe sous les jardins et les murs extérieurs, puis sous le lac. Le sol est plat et le tunnel n'est pas très long. Il débouche au pied d'une petite colline sur la berge.

Curieuse et étonnée, Angelica fit un pas en avant. Dominic la suivit et ferma la porte, les privant du peu de lumière que la réserve leur offrait. Angelica ralentit puis sentit les doigts de Dominic sur son coude tandis qu'il la guidait.

— Vos yeux s'habitueront très bientôt à l'obscurité.

Quelques mètres plus loin, elle y vit en effet assez clair pour marcher sans trébucher.

— L'extrémité du tunnel se termine par une grille et non une porte, c'est pourquoi nous avons de la lumière, expliqua-t-il.

Comme annoncé, le tunnel n'était pas très long. Les garçons savaient comment ouvrir la grille ; ils les virent bientôt galoper devant eux avec les chiens sur un petit chemin.

Dominic rejoignit Angelica sous un soleil qui peinait à percer et lui prit fermement la main. Ils suivirent alors les garçons.

— Sur cette rive, il n'y a pas de chemin, seulement des petits sentiers. Ils comportent de nombreux embranchements. Tant que vous ne les connaissez pas, il vaut mieux vous faire accompagner.

Elle regarda autour d'elle, pivotant vers le château et le lac pour prendre ses repères.

— Nous allons bientôt perdre de vue le château, commenta Dominic en indiquant leur gauche. Cette colline et cette forêt vont s'interposer entre nous et le lac.

Main dans la main, ils marchèrent sans aborder le sujet qui leur tenait à cœur, préférant le remettre à plus tard. La forêt referma bientôt sur eux leur ombre apaisante. Seuls le chant des oiseaux, la voix claire des enfants et le bouillonnement d'un ruisseau voisin rompaient le silence.

— Ces terres appartiennent-elles au clan ? demanda Angelica en désignant l'horizon devant elle.

— Jusqu'en haut de la crête.

Il leva les yeux vers les arbres environnants.

— Nous sommes dans la forêt de Coille Ruigh na Cuileige. Ce ruisseau, dit-il en désignant les berges qui descendaient sur leur droite, se nomme Allt na h Imrich. Ce sentier nous conduira vers le sommet de la cascade proche de sa source.

— Les garçons parlent-ils le gaélique ? demanda-t-elle.

— Oui, pourquoi cette question ?

— Eh bien, il est clair qu'il va falloir que j'apprenne cette langue, dit-elle en se tournant vers lui. Vous allez devoir me l'enseigner. Mais sachez qu'en général, je suis une très bonne élève.

Dominic sourit brièvement et il lui pressa la main avec douceur. Satisfaite, Angelica regarda droit devant elle en continuant d'avancer.

L'ascension vers le haut de la cascade chassa avec succès toutes ses autres pensées. Lorsqu'elle ne regardait pas ses pieds, elle surveillait les garçons, qui montaient péniblement à côté d'eux.

— Ne vous inquiétez pas, l'informa Dominic. Ils sont plus agiles que des chèvres.

Ils finirent par atteindre une saillie juste sous le bord du haut de la falaise d'où tombaient les eaux du Allt na h Imrich en une longue et belle cascade avant de s'écraser sur les rochers en contrebas. La saillie faisait plus d'un mètre et paraissait sûre en dépit de ses pierres que l'écume, soulevée par l'eau qui dévalait la falaise, avait rendues humides et glissantes. Un grand renfoncement naturel formait une alcôve au fond de la saillie où trônait un cairn orné d'une plaque en bronze. Tout

au bout, un banc avait été creusé dans la pierre à l'endroit où le sentier atteignait la saillie.

Angelica regarda derrière le rideau d'eau.

— Cette saillie ne passe pas derrière la cascade, n'est-ce pas ?

— Non, sinon, les chiens seraient mouillés et les deux terreurs aussi.

Ceux-là, encore assez secs, avaient emprunté un sentier à chèvres qui montait vers le haut de la falaise. Une fois au-dessus de la saillie, les garçons s'assirent, les jambes pendantes, les yeux tournés au loin, maîtres et seigneurs de tout ce qu'ils voyaient.

Le sourire aux lèvres, Angelica s'avança vers une grande pierre qui lui arrivait à la poitrine et formait une barrière naturelle au bord de la saillie, à quelques centimètres de la cascade.

— Faites attention, les pierres sont glissantes ici, prévint Dominic.

Hochant la tête, elle posa la main sur le rocher humide et, très prudemment, regarda en contrebas. Entre les nuages d'embruns tumultueux, elle aperçut au fond du précipice des rochers noirs et hérissés.

— Il vaut mieux en effet ne pas glisser, constata-t-elle.

S'éloignant du bord, elle pivota et se dirigea vers le cairn, qui était presque aussi gros qu'un rocher. La plaque en bronze était posée sur l'avant d'une grossière pyramide.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— C'est une plaque qui a été posée en l'honneur de mon grand-père. C'est grâce à lui que le clan a pu échapper aux Clearances.

Du bout du doigt, elle suivit les mots gravés en gaélique sur la plaque.

— J'aimerais que vous lisiez ce texte à haute voix pour moi.

Dominic s'exécuta. Elle écouta sa voix grave rouler, emportée par l'émotion contenue dans cet hommage. Lorsqu'il se tut, elle soupira :

— C'est très beau.

— Oui, en effet.

Elle alla le rejoindre sur le banc en pierre où il venait de s'asseoir.

L'espace d'un instant, ils gardèrent le silence. La vue sur les montagnes bosselées, les ombres des vallées et les étendues de forêts verdoyantes était à couper le souffle. Ils prirent tous les deux le temps de savourer ce spectacle, l'air frais et la quiétude du lieu.

Dominic finit par se pencher en avant, poser les coudes sur les cuisses et croiser les mains.

— Alors... qu'allons-nous faire maintenant ?

Voyant qu'elle ne répondait pas aussitôt, il poursuivit :

— Je n'ai plus du tout d'idée, et ma patience est à bout. Si elle continue de changer les règles du jeu, jamais nous ne...

— Non, ne dites pas cela.

Dominic se tut pour écouter Angelica.

— Elle n'a pas vraiment modifié les règles. Elle nous a juste expliqué sur quels critères elle comptait s'appuyer pour s'assurer de ma déchéance sociale. C'était la seule chose que nous ignorions, et cela nous a déstabilisés. Vous m'aviez dit qu'elle ne savait pas comment les familles comme la mienne fonctionnaient. Il est donc normal qu'elle ait supposé que le scandale serait rendu public. Et comme il n'y en aura pas...

Dominic la dévisagea. Il pouvait presque voir les rouages de son cerveau s'emballer. Il attendit en silence, dans l'espoir qu'elle trouve une solution.

Angelica réfléchissait, le regard dans le vide. Un pli soucieux creusait son front. Lentement, ses traits se détendirent et elle se ressaisit en se tournant vers Dominic, l'air très concentré.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

Elle pinça les lèvres et le scruta attentivement.

— Vous allez devoir me faire confiance. Aujourd'hui, laissez-moi travailler avec elle. Il se peut qu'il y ait une solution.

Dominic se redressa en essayant de suivre le fil de ses pensées, mais le visage d'Angelica était impénétrable.

— A quoi pensez-vous ?

— Je dois lui faire comprendre qu'il n'est pas réaliste d'imaginer ma famille touchée par un scandale, et qu'au mieux, elle ne pourrait que faire leur jeu. Oui, c'est ça. C'est ainsi que je vais lui présenter les choses.

Elle fit une pause avant de poursuivre :

— Et, une fois qu'elle en sera convaincue, je vais devoir lui suggérer un moyen sûr de se venger, un moyen que vous et moi pouvons lui offrir, un moyen qu'elle acceptera et dont elle sera satisfaite.

Elle le regarda fixement et lui sourit.

— Nous devons nous souvenir que depuis le début notre objectif est celui-ci : nous voulons nous assurer que Mirabelle ait la certitude d'être vengée.

Il la voyait retrouver son enthousiasme mais restait sur ses gardes.

— A quoi pensez-vous exactement ?

Elle réfléchit un long moment, puis posa la main sur la sienne et la serra.

— Laissez-moi voir d'abord si elle est prête à mordre à l'hameçon et je vous dirai ensuite quel est mon plan.

Dominic n'était pas rassuré, mais il n'avait pas vraiment le choix. Il lui faisait confiance, et pourtant... L'air sombre, il ravala ses craintes et acquiesça.

— D'accord.

* * *

— Merci ! Merci de m'avoir aidée à comprendre mon erreur. Je ne vous remercierai jamais assez.

Recroquevillée sur la chaise à dossier droit qu'elle avait placée devant le fauteuil de Mirabelle, Angelica croisa les mains sur ses genoux, fixa le visage de la comtesse et s'efforça de s'en tenir à son rôle de petite fleur flétrie qui reprenait courage.

— Je n'avais pas réalisé, voyez-vous. Que je suis bête ! s'écria-t-elle. Je suis tellement effrayée, et même parfois terrifiée par votre fils et ses intentions à mon égard. Il m'était complètement sorti de la tête que ma famille ferait tout pour cacher ma disparition. C'est évidemment ce qu'ils ont fait et avec succès, étant donné qu'il n'y a aucun article sur ma disparition dans les journaux. Quel soulagement !

Tout au long du repas, Angelica avait fait semblant d'être absorbée dans ses pensées, laissant même percevoir que ces pensées ne contenaient plus les mêmes peurs ni le même désespoir que ceux qui l'avaient habitée précédemment.

Dominic l'avait regardée d'un air ouvertement perplexe et inquiet, jouant à la perfection et malgré lui le rôle qu'elle voulait lui faire jouer. Mirabelle était venue à table avec une moue boudeuse qui s'était changée en colère face à l'indifférence de son fils. Finalement, les regards suspicieux de Dominic vers Angelica n'étaient pas passés inaperçus. Mirabelle les avait suivis avant de se laisser gagner à son tour par la même méfiance.

Aussitôt le repas achevé, Angelica avait encore conforté les soupçons de Mirabelle en implorant littéralement un entretien. La comtesse avait feint d'hésiter mais avait fini par accepter.

Angelica se pencha en avant et dit à Mirabelle sur le ton de la confiance :

— Je comprends que vous n'approuviez pas les agissements de votre fils. En dépit des apparences ou de ce que vous pensez de moi, vous agissez en effet contre lui.

Mirabelle fronça les sourcils mais, avant qu'elle puisse l'interrompre, Angelica leva la main.

— Oh ! je sais qu'il y a des choses que j'ignore. Je n'ai pas tout compris, mais j'ai entendu parler de la coupe et j'ai aussi entendu dire que, même s'il m'a amenée ici, vous n'alliez pas la lui rendre, ce qui le conduira à sa ruine... Eh bien, je voulais vous signifier ma gratitude, et vous dire à quel point ma famille vous sera reconnaissante, mon père et ma mère tout particulièrement. En ruinant votre fils, vous allez porter un sacré coup en leur faveur. Vous allez leur donner exactement la vengeance qu'ils espèrent pour m'avoir enlevée. On peut même dire, dit-elle en écarquillant les yeux et en esquissant un sourire mielleux, que vous êtes leur meilleure alliée !

Le visage de Mirabelle n'était qu'étonnement et confusion.

— Comment ?

— Oh ! je me doute que vous ne voyez pas les choses de cette façon, et je vous prie de m'excuser si cette suggestion vous offense. Après tout, il s'agit de votre fils, mais je voulais juste vous remercier pour votre amabilité ce matin, lorsque vous avez attiré mon attention sur le fait que ma famille ne manquerait pas de cacher ma disparition, évitant ainsi de rendre le scandale public. J'ai maintenant un réel espoir que cette épreuve sera bientôt terminée, que je pourrai bientôt rentrer chez moi, auprès de mes parents, et que tout ira pour le mieux.

Sur un petit hochement de tête, Angelica s'adossa de nouveau à sa chaise et croisa les mains sur ses genoux.

Mirabelle la regardait comme si elle avait vu un chien à deux têtes. Après quelques secondes, elle demanda :

— Pourquoi... ? Qu'imaginez-vous qu'il va se passer, maintenant ?

C'était précisément la question qu'attendait Angelica. Elle fronça légèrement les sourcils.

— Eh bien, comme vous n'allez pas rendre cette coupe à votre fils, et j'imagine que cela devrait arriver dans les prochains jours, une fois la date butoir passée, il ne pourra plus parer à sa ruine et je ne lui servirai plus à rien — bien que je ne comprenne toujours pas les raisons de ma présence ici. Il me laissera donc partir, et dès que je serai à Inverness je demanderai de l'aide. Ensuite, un membre de ma famille viendra me chercher et m'emmènera à Somerset. Je suis certaine qu'ils ont dit à tout le monde que j'étais allée rendre visite à des amis à la campagne pour cacher le scandale de ma disparition. Et même si quelqu'un prétend le contraire... quelle preuve aura-t-il ? Ce sera sa parole contre celle de ma famille. Une fois de retour chez moi, je reprendrai ma vie habituelle.

Elle sourit comme si elle savourait déjà cette perspective.

— Je n'ai que vingt et un ans, après tout. Je suis la dernière de la famille. A la saison prochaine, je me rendrai à Londres et j'assisterai à tous les bals et à toutes les soirées avec ma mère, et je

trouverai un beau parti.

Elle poussa un soupir ravi.

— Grâce à vous, madame, et à la façon courageuse dont vous avez tenu tête à votre fils, rien dans ma vie n'aura vraiment changé. Malgré cette horrible aventure, je ferai un mariage heureux avec un duc, et maman sera tellement soulagée... Je suis très proche d'elle, vous savez.

Les yeux de Mirabelle lançaient maintenant des éclairs. Ses lèvres ne formaient plus qu'un trait.

— Vous êtes en train de me dire qu'en l'état actuel des choses, votre mère et vous ne serez affectées en rien ?

— Oh ! non. Ma mère est certainement dans tous ses états. Elle doit être sous le choc et terriblement inquiète de ma disparition. Mais dès que je serai de retour, saine et sauve, tout ira de nouveau pour le mieux.

— J'ai du mal à croire que votre enlèvement ne vous cause pas de tort, à vous ou à votre mère.

Angelica haussa les épaules, très sûre d'elle.

— C'est ainsi que fonctionne la société, voyez-vous. Un enlèvement ne ruine une réputation que si l'on en fait état et, même ainsi, seules ses implications sont importantes.

— Ses implications ? demanda Mirabelle sans comprendre. Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, à cause des soupçons selon lesquels...

Elle s'interrompt, s'agita sur sa chaise puis expliqua d'une traite :

— Pour parler grossièrement, on considère qu'une lady qui a été enlevée a perdu sa vertu. Pour une jeune fille de la haute société, perdre sa vertu est véritablement ce qui pourrait causer sa perte, car cela l'empêcherait de faire un bon mariage et aurait donc des conséquences sur sa vie entière, sur ses rêves et toutes ses attentes.

Angelica n'osa pas croiser les doigts mais souhaita de tout son cœur que Mirabelle tombe dans le piège...

Après plusieurs secondes à la regarder fixement, Mirabelle dit enfin :

— Etes-vous en train de me dire que si jamais vous perdiez votre vertu — à savoir, votre virginité — vous seriez alors véritablement perdue, et ce, que votre enlèvement soit rendu public ou non ?

— Eh bien...

Reprenant son rôle de femme faible, Angelica répondit d'une voix tremblante :

— Si je perdais ma vertu, même ma famille ne pourrait pas y remédier. Si j'étais victime d'un...

Elle déglutit avec peine.

— ... viol, ma réputation serait irrémédiablement ruinée, et ma mère serait dévastée...

Laissant la peur envahir sa posture et son regard, elle prit une courte inspiration, puis secoua nerveusement la tête.

— Mais cela n'arrivera pas. Votre fils... s'il ne l'a pas encore fait, c'est qu'il n'en a pas l'intention, n'est-ce pas ? Même s'il est abominable et effrayant, il ne m'a jamais fait de mal... à l'exception d'un bleu ou deux. Et je parie qu'il est fier de la devise de sa famille, qui prône l'honneur avant tout. Donc, malgré les apparences, je ne pense pas que cela soit possible. Il m'a peut-être enlevée, mais jamais il ne s'abaissera à me faire une chose pareille.

Sa voix se mit à trembler.

— Il ne faut donc pas que je m'inquiète, continua-t-elle. Il faut juste que j'attende que la date à laquelle il doit rendre la coupe soit passée, et tout sera terminé. Il me laissera partir et je pourrai

rentrer chez moi et oublier tout ce qui s'est passé.

Comme pour chasser une nervosité croissante, elle s'agita sur sa chaise puis se leva dans un mouvement hésitant.

— Merci, madame, pour votre indulgence. Je voulais juste que vous sachiez que j'appréciais votre soutien en ces temps difficiles.

Elle fit une petite révérence puis se tourna vers Brenda, debout tel un garde près de la porte. Elle baissa alors la tête.

— Je ferais mieux de retourner dans ma chambre, dit-elle.

Elle s'aperçut que Mirabelle était devenue pensive. Son regard était plus vif, les traits de son visage plus durs. La comtesse ne lui prêtait plus aucune attention.

Après un temps, la comtesse agita brusquement la main.

— Oui. Allez-vous-en. Disparaissez.

Réprimant un soupir de soulagement, Angelica quitta la pièce.

Elle revit Mirabelle à l'heure du dîner, lorsqu'elle pénétra dans la grande salle et monta sur l'estrade où se trouvait la longue table. Ses traits étaient figés, ses yeux bleus étaient fixes mais absents. Elle ne paraissait pas seulement absorbée mais obnubilée par ses pensées.

Mirabelle se laissa tomber dans son fauteuil à droite de Dominic, sans le saluer, ni lui ni personne. Le repas commença et elle mangea ce qui lui était proposé, mais son attention était ailleurs.

Plusieurs minutes après que le plat principal fut servi, Dominic se tourna vers Angelica et l'interrogea du regard. Un accident dans l'une de ses fermes l'avait éloigné du château peu de temps après la visite d'Angelica dans le salon de sa mère. Il était revenu juste à temps pour le dîner et elle n'avait pas pu lui faire part de leur conversation.

Le changement d'attitude de sa mère l'avait pourtant mis sur ses gardes.

Il avait beau fixer Angelica depuis plusieurs minutes — temps largement suffisant pour qu'elle sente son regard — elle n'avait fait aucun effort pour lui répondre, ce qui ne fit qu'accroître l'inquiétude de Dominic.

A la fin du repas, Mirabelle se leva brusquement. Elle l'examina, puis se tourna vers Angelica. Quelques secondes s'écoulèrent. Enfin elle fronça les sourcils et quitta la pièce.

Dominic la suivit des yeux tandis qu'Elsbeth se dépêchait de la rejoindre dans son salon. Lorsqu'il entendit la porte se fermer au loin, il pivota vers Angelica.

— Que se passe-t-il ?

Elle lui jeta un coup d'œil en coin puis repoussa sa chaise, se leva et posa la main sur son épaule.

— Montez coucher les garçons. Je vous raconterai tout. Je serai dans la réserve. Venez me chercher dès que vous le pourrez.

Il se redressa à son tour et serra sa main.

— Et que dois-je faire si jamais Mirabelle demande à me parler ?

Elle fit la grimace.

— Evitez-la. Vous devez d'abord écouter mes explications.

Il soutint son regard.

— C'est bien ce que je me disais.

Les prunelles émeraude d'Angelica ne vacillèrent pas.

Dominic se tourna alors vers Mulley, qui attendait d'emmener Angelica dans sa chambre.

— Je ne serai pas très long, dit-il.

Il patienta quelque temps après son départ, puis se dirigea vers la chambre des garçons.

* * *

Assise sur son étroit lit et éclairée par un chandelier à deux branches, Angelica était plongée dans l'histoire de l'Ecosse lorsqu'elle entendit la porte du passage secret cliqueter et s'ouvrir.

Elle leva les yeux et aperçut Dominic qui passait la tête sous le linteau. Le sourire aux lèvres, elle ferma son livre et saisit le chandelier, puis se faufila entre les caisses pour le rejoindre.

Il haussa les sourcils.

— Ici ou en haut ? demanda-t-il.

— En haut.

Elle lui tendit le candélabre afin de pouvoir relever ses jupes.

— Je pense, et j'espère, qu'elle va vous demander rapidement un entretien, soit ce soir, soit demain matin.

— A quel sujet ?

Dominic la suivit dans l'escalier. Il ferma la porte derrière lui et tint le chandelier suffisamment haut pour éclairer leur ascension.

— Laissez-moi vous expliquer notre conversation, et tout deviendra clair.

En entrant dans la pièce, Angelica s'avança vers le lit et s'y assit. Dominic était déjà passé dans sa chambre avant d'aller la chercher et avait tiré les rideaux de la fenêtre en face de la tour de Mirabelle. Les bougies de part et d'autre du lit et sur la commode étaient allumées. Angelica attendit qu'il ferme la porte de l'escalier et qu'il ait posé le chandelier sur le bureau.

Elle leva les yeux vers lui et Dominic vint s'asseoir près d'elle.

— Je vous écoute, dit-il.

Angelica s'exécuta de manière simple, concise et directe. Plus il l'écoutait et plus il s'enfermait dans un mutisme croissant. Elle conclut d'un air imperturbable :

— Je lui ai présenté la situation de la façon suivante : si Mirabelle ne vous donne pas la coupe à temps, elle se privera de ses chances de se venger de ma mère, et aussi de vous. Certes, elle aura ruiné financièrement votre clan, et vous par la même occasion, elle vous aura plongé dans la détresse et la dévastation. Mais cela n'a jamais été son objectif premier. Il ne s'agit que d'une épée qu'elle a brandie au-dessus de votre tête pour obtenir sa vengeance. Sa véritable vengeance a toujours été dirigée contre votre père, via ma mère puisqu'il est mort, et contre vous car vous avez choisi de rester fidèle à la devise de votre famille et à votre père. Elle vous en veut de l'avoir choisi lui plutôt qu'elle. Vous pouvez être certain que c'est ainsi qu'elle voit les choses.

Elle prit une inspiration avant de continuer.

— Je lui ai donc dit qu'elle avait le choix de rester impassible et de perdre tout ce qu'elle a toujours voulu, ou d'agir pour obtenir la vengeance dont elle rêve en vous incitant à me violer, ce qui ne pourrait que blesser très profondément ma mère, et vous blesser vous, en vous forçant à commettre un acte qui est le comble du déshonneur. Votre mère a besoin de savoir qu'elle s'est vengée sur les deux tableaux, et que rien ne saura amoindrir ou rétablir le mal qu'elle pourrait faire à ma mère à travers moi, ni vous redonner la seule chose à laquelle vous tenez le plus.

Elle regarda Dominic, qui se contenait difficilement. Le contrôle qu'il exerçait sur lui-même

était presque palpable. Les coudes sur les cuisses, il fixait ses mains croisées. Son profil était grave. Angelica ne distinguait pas ses yeux. Elle attendit mais, voyant qu'il ne disait rien, poursuivit :

— Maintenant, le choix est entre ses mains. Mais je sais presque avec certitude quel est le chemin qu'elle va choisir. Nous devons décider maintenant de la réponse à lui donner lorsqu'elle vous posera son dernier ultimatum.

Dominic s'agita mais s'immobilisa presque aussitôt, comme si la bride qui retenait la part la plus explosive de lui-même avait momentanément cédé et qu'il l'avait reprise à temps. De longues secondes d'un silence tendu s'écoulèrent.

— Inutile de vous dire que je désapprouve fortement tout cela, mais avant toute chose, saviez-vous que nous pourrions en arriver là — jusqu'à simuler un viol — lorsque nous avons parlé à Kingussie ?

— Non, dit-elle en secouant la tête, ce n'était qu'une supposition. Je n'imaginai rien de tel. Je croyais que nous parviendrions à nos fins bien avant d'en arriver là. Puis j'ai compris que j'avais vu juste, et que le fait que vous puissiez me violer serait pour votre mère son ultime revanche. Par cet acte, elle obtiendrait tout ce qu'elle veut. Jusqu'à ce matin, je ne l'avais pas encore compris.

Dominic resta muet un long moment, puis prit la main d'Angelica dans la sienne avant d'y entrelacer ses doigts. Il s'exprima d'une voix grave, mais calme et maîtrisée :

— Je... vais détester chaque instant de cet acte, mais j'accepte aussi que nous n'ayons pas le choix, et qu'après tout nous ne ferons que jouer la comédie. Ce ne sera que le moment crucial de notre mise en scène.

Il fit une pause et lui lança un long regard orageux. Ses prunelles vertes avaient viré au gris.

— Ai-je omis quelque chose ? demanda-t-il.

Elle ne détourna pas les yeux et pressa ses doigts.

— Un tel acte trouve sa raison d'être dans le fait que vous accomplirez toujours tout ce que Dieu et le destin exigeront de vous pour protéger le clan. Et que je serai toujours avec vous, à vos côtés, symboliquement, physiquement et de bien des manières, à chaque instant. Nous le ferons car le clan est trop important pour laisser nos sentiments interférer. Et nous allons réussir parce qu'ensemble, nous sommes suffisamment forts pour y arriver sans jamais renoncer à ce que nous sommes, ni à ce que nous sommes devenus tous les deux l'un pour l'autre.

Toujours perdue dans son regard, elle serra plus fort la main de Dominic.

— Faites-moi confiance, nous allons gagner.

Pendant un long moment, il ne répondit rien, puis le pli de ses lèvres s'adoucit.

— Vous avez tort sur un point. Ce que je chéris le plus au monde, ce n'est pas mon honneur. S'il le fallait, je serais prêt à le donner, ainsi que tout le reste, pour...

Il s'interrompit et tourna brusquement la tête vers la porte.

Une seconde plus tard, il entendit frapper, puis la voix de sa mère retentit.

— Dominic... Il faut que je te parle de toute urgence.

Mirabelle.

Il poussa un juron en gaélique puis lâcha les doigts d'Angelica et se leva.

— Attendez-moi ici, murmura-t-il. Je ne la laisserai pas entrer.

Incapable de savoir s'il avait été sauvé par le destin ou maudit par l'arrivée de sa mère, Dominic traversa la pièce et ouvrit suffisamment la porte pour pouvoir sortir sur le palier. Sa mère recula d'un pas et il ferma la porte derrière lui.

Elle s'était munie d'un chandelier qui projetait une lumière crue autour d'eux et, bien que portant encore la même tenue qu'au dîner, son expression avait changé. Elle témoignait d'une avidité intense, presque choquante.

Dominic comprit qu'elle avait pris une décision à laquelle elle ne dérogerait pas.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix inhabituellement dure qu'elle ne sembla pas remarquer.

— Je suis prête à te rendre la coupe si tu fais une dernière chose pour moi.

— Laquelle ?

— Je veux que tu voies Mlle Cynster.

Sa demande claire et formelle la condamna sans appel.

— Je l'ai enlevée, gronda-t-il, je vous l'ai amenée ici, comme vous me l'avez demandé. J'ai fait tout ce que vous vouliez, et maintenant vous me demandez ça !

Il se pencha vers elle et la regarda droit dans les yeux.

— Donnez-moi une seule bonne raison de commettre un tel acte. Dites-moi pourquoi je devrais m'abaisser à cela et croire que vous tiendrez parole, cette fois.

Ils discutèrent âprement. Mirabelle se serait méfiée s'il s'était contenté d'accepter sans broncher. Pourtant, il voulait écouter de sa bouche sa proposition, ses exigences et ses promesses. Il voulait qu'elle exprime clairement ses désirs malveillants. Il la poussa dans ses retranchements et vit exactement ce qu'Angelica avait compris d'elle, et qu'au fond de lui-même il avait toujours su.

Il n'était pas aisé d'écouter le fiel couler de la bouche de sa mère et de voir sa noirceur étalée au grand jour. Mais il avait besoin de l'entendre se condamner elle-même avant d'agir, et de la mettre à terre.

Il avait vu encore plus loin qu'Angelica. Une fois que tout serait terminé et que la coupe serait de nouveau entre ses mains, il bannirait Mirabelle et l'emprisonnerait dans un endroit confortable où elle ne pourrait plus nuire à personne. Cet endroit ne pourrait pas se trouver dans le château, ni même sur les terres du clan. Mais il ignorait encore où il allait l'envoyer. Pour l'heure...

Mirabelle le regarda d'un air mauvais avant de déclarer :

— Si tu ne fais pas ce que je te demande, je jure sur la tombe de ton père que je ne te rendrai pas la coupe à temps pour sauver ton précieux clan.

Les yeux braqués sur elle, Dominic distingua un mouvement dans l'ombre, en bas de l'escalier, près de la galerie. Il leva la tête et aperçut McAdie.

Prenant une inspiration furieuse, Dominic acquiesça.

— Très bien, dit-il à sa mère, mais je veux qu'il y ait un témoin à notre accord.

Elevant la voix, il appela :

— McAdie, monte et vient te porter témoin pour le clan.

L'intendant qu'il avait mis de force à la retraite soutenait peut-être Mirabelle, mais Dominic ne doutait pas de sa loyauté envers le clan. Alerté par les questions d'Angelica, il avait interrogé ses gens à propos du vieil homme. Tous lui avaient assuré que personne ne lui avait avoué la vérité à propos d'Angelica, ce qui expliquait sa perplexité. Le vieil homme ne comprenait pas pourquoi il avait emmené Angelica au château ni pourquoi il la retenait prisonnière. Permettre au vieil homme de voir le vrai visage de la dame pour laquelle il ressentait à tort un certain respect pouvait lui éviter de se laisser entraîner dans ses manigances.

Mirabelle avait tourné les talons vers l'escalier. Après une minuscule hésitation, McAdie monta lentement les marches.

— Vous me cherchiez ? demanda Mirabelle en se tournant vers lui.

— Oui, madame, acquiesça McAdie.

Dominic se demanda pourquoi mais ne pouvait pas lui poser la question. McAdie arriva sur le palier et lui fit un léger signe de tête. Dominic lui répondit sèchement :

— McAdie, ma mère et moi sommes sur le point de conclure un accord important pour le clan. Au nom de tous, je vous demande de vous porter témoin. Etes-vous d'accord ?

McAdie se redressa de toute sa hauteur.

— Oui, monseigneur.

Dominic se tourna vers Mirabelle et déclara :

— Je ne vous ferai qu'une seule fois cette proposition. Il n'y aura pas de négociation. Soit vous acceptez mon offre telle que je vais la formuler, soit vous la refusez. Compris ?

Elle hésita puis comprit qu'il allait lui donner ce qu'elle attendait.

— Très bien, dit-elle en hochant la tête.

— Moi, Dominic Lachlan Guisachan, comte de Glenclae, accepte d'accéder à votre demande de violer Mlle Angelica Cynster dans les conditions suivantes. Premièrement, vous ne serez pas autorisée à assister à l'acte, mais je suis d'accord pour que vous entriez dans la pièce immédiatement après afin de vous en assurer visuellement. Deuxièmement, le viol aura lieu à l'endroit, de la manière et au moment de mon choix. En échange, et aussitôt l'acte accompli et confirmé, vous me remettrez la coupe des bijoux de la Couronne d'Ecosse.

Mirabelle ouvrit la bouche, puis la referma. Elle fronça les sourcils et répondit :

— La coupe ne se trouve pas dans le château mais tout proche. Je te dirai où elle est cachée dès l'acte accompli.

Il acquiesça.

— Aussitôt que vous l'aurez constaté, vous me donnerez les indications pour retrouver la coupe.

Il fit une pause et passa en revue le plan qui se formait dans son esprit.

— Sommes-nous d'accord sur ces termes ?

Les yeux brillants, Mirabelle hocha résolument la tête.

— Oui. Si tu fais ce que je t'ai demandé, je te rendrai la coupe.

— McAdie ? dit Dominic en se tournant vers le vieil homme.

McAdie paraissait sous le choc. Même sous le faible éclairage des bougies, il était évident qu'il avait pâli. Dominic le pressa d'une voix plus douce.

— Acceptes-tu d'être le témoin de cet accord ?

McAdie cligna les yeux, puis acquiesça.

— Oui, je me porte témoin.

Dominic regarda sa mère.

— Marché conclu.

Il lui tourna le dos et ouvrit la porte de sa chambre.

— Quand ? demanda-t-elle.

Il vit de nouveau cette impatience sur le visage de sa mère qui lui retourna l'estomac.

— Demain. Après le déjeuner.

Il entrebâilla juste assez la porte de sa chambre pour entrer et la verrouilla derrière lui. Il aperçut alors Angelica, couchée sur le lit tout habillée, qui l'interrogeait des yeux. Dominic s'approcha du lit.

— Vous avez entendu ?

— Demain après le déjeuner. Mais la porte est si épaisse que je n'ai pas entendu le reste de votre conversation.

Dominic se laissa tomber à côté d'elle et lui répéta les termes de son accord. Il conclut en plongeant dans ses prunelles :

— Nous devons à présent planifier votre viol.

Angelica roula vers lui, le sourire aux lèvres.

— Je suis tout ouïe.

Dominic s'étendit à côté d'elle sans prendre la peine de se déshabiller. Les mains croisées derrière la nuque, il fit la grimace.

— Honnêtement, je doute d'être capable d'un tel comportement.

Il tourna la tête vers elle et croisa son regard.

— Nous allons devoir simuler.

L'expression d'Angelica était devenue sérieuse.

— Ce serait dangereux, étant donné que votre mère est loin d'être vierge. Nous ne pouvons pas prendre le risque qu'elle ait le moindre doute sur ce viol. Tout, dans les moindres détails, doit paraître vrai. C'est notre dernière carte. Si nous échouons, nous n'aurons pas de seconde chance. Toutefois...

Angelica remonta dans le lit, s'allongea sur Dominic et fit glisser ses doigts le long de son torse.

— Si vous acceptez de vous abandonner entre mes bras...

Ses doigts continuèrent leur descente suggestive.

— ... tant que la porte reste fermée, personne ne pourra nous voir. Je suis intimement persuadée que je saurai vous forcer à me montrer votre côté obscur.

Les yeux fermés, Dominic sourit mais répondit simplement :

— Nous verrons bien.

— Me lancez-vous un autre défi ?

— Prenez-le comme vous le voudrez.

Angelica émit un petit rire sensuel et doux, explicitement fait pour le convaincre qu'elle était prête à le relever.

* * *

Accompagnée de McAdie, Mirabelle attendit d'être en sécurité dans sa tour. Sur le palier, elle pivota vers le vieil homme et s'empressa de lui demander :

— Eh bien ? Est-il là ?

— Non. Un messenger est venu. Apparemment, le gentleman est revenu de voyage mais ne peut pas venir vous voir ce soir.

Le visage de Mirabelle était dépourvu de toute expression.

— Maudit soit-il. Je voulais triompher devant lui. Il ne me croyait pas capable de forcer Dominic à faire ce que je désirais, mais j'ai finalement vaincu mon indomptable fils. Je suis à deux doigts d'obtenir ma vengeance...

Elle pinça les lèvres, fit une pause, puis sourit sournoisement.

— Mais peut-être est-ce mieux ainsi. Venez.

Elle commença à monter l'escalier.

— Je vais vous confier un message. Vous pouvez le porter demain matin. Il pourra alors me rejoindre pour mon ultime moment de gloire, au moment où j'aurai encore plus à partager avec lui.

McAdie monta péniblement les marches dans son sillage. La tête lui tournait. Il avait encore du mal à réaliser l'accord pour lequel il avait accepté de se porter témoin. Il se sentait choqué par ce que le laird avait accepté de faire, mais il comprenait pourquoi il avait dû s'y plier. Dominic ne pouvait faire preuve de plus de grandeur morale. En effet, McAdie ne connaissait que trop l'importance de la coupe. Et malgré la rancœur qu'il entretenait depuis longtemps envers le laird pour l'avoir démis de ses services, dans son cœur, et même à contrecœur, il ne ressentait rien d'autre que du respect pour l'homme que Dominic était devenu.

Il regretta de ne pas s'en être souvenu plus tôt.

Avant de donner à Mirabelle la combinaison du coffre.

McAdie était horrifié par ce que le laird avait été contraint d'accepter, mais il l'était encore plus pour son rôle irréfléchi dans le drame qui était en train de se jouer.

Quant à son rôle de messenger et de garde pour la mère de Dominic et le « gentleman » qu'elle avait pris pour amant... il ne l'avait accepté que parce qu'il avait eu pitié de l'isolement de la comtesse. Parce Mirabelle et lui-même avaient souffert ensemble de l'indifférence de Guisachan à leur égard, et de son manque de respect. Mais au fil des mois, le malaise qui l'avait gagné n'avait fait que croître. Et ce malaise n'était pas uniquement dû à l'intérêt de la comtesse pour ce gentleman — ses motivations étaient suffisamment claires. C'était plutôt l'intérêt du gentleman pour la comtesse qui était inquiétant et suspect.

Bien entendu, il ne pouvait rien dire. Il resta à côté de la comtesse pendant qu'elle écrivait sa lettre sur le joli bureau qui trônait dans son salon. Il avait choisi ce meuble lui-même, il y avait très longtemps. Il avait été charmé par le beau visage et le sourire de Mirabelle. Elle était si belle quand elle était arrivée au château, et il avait éprouvé une immense jalousie à l'égard de Mortimer. Pourtant, elle ne l'avait jamais regardé, lui. Elle ne l'avait jamais vu comme un homme, mais uniquement comme un domestique à qui elle pouvait donner des ordres et qu'elle pouvait utiliser à guise.

Jusqu'à ce jour, cela ne l'avait pas dérangé.

Aujourd'hui... il commençait à s'interroger sur le vieil homme fou et inconscient qu'il était devenu.

Chapitre 20

Le petit déjeuner se déroula dans la grande salle dans une ambiance tendue. Dominic et Angelica s'en tinrent aux rôles convenus. Dominic n'eut aucun mal à se comporter en adéquation avec le sien : des vagues de colère et de frustration l'envahissaient tour à tour. Il avait délibérément abandonné le masque derrière lequel il cachait ses émotions, et laissa ses traits se teinter de menace et de violence à peine maîtrisées.

De son côté, Angelica garda la tête baissée. Elle ne paraissait plus terrifiée mais se tenait prostrée, renvoyant l'image d'une femme qui se savait faible et sans défense, et potentiellement exposée à une menace sans nom. Elle se conduisait comme si tout son être était mobilisé pour échapper à un animal dangereux et féroce tapi dans l'ombre.

Mirabelle, quant à elle, affichait un air ravi. Elle regardait autour d'elle avec avidité et délectation, sous les regards étonnés des autres personnes réunies.

Dominic s'était déjà entretenu avec ses gens : Scanlon, Jessup, Muller, Brenda, Griswold, John Erskine et Mme Mack. Il avait convenu avec Angelica que personne ne devait être au courant du drame qui allait suivre. Ses domestiques les plus proches savaient uniquement que, en dehors d'eux, tout le monde devait sortir de la forteresse après le repas du midi.

Immédiatement après le petit déjeuner, Angelica se laissa accompagner par Mulley dans la réserve où il l'enferma. Une fois à l'intérieur, elle fit les cent pas tout en réfléchissant à ce qui allait suivre. Comme toute pièce de théâtre, son viol méritait d'être planifié, et Dominic lui avait déjà prouvé qu'il était capable de suivre ses indications.

— C'est tout aussi bien comme ça, dit-elle en pivotant pour se tourner vers la porte fermée.

La robe en toile grise que Mirabelle lui avait donnée voleta autour d'elle.

— Il faut bien que l'un de nous prenne la direction des opérations et, étant donné la façon dont tout cela affecte Dominic, ça ne risque pas d'être lui.

Dominic avait décidé de partir avec les garçons et Scanlon pour une partie de chasse. Puis il quitterait le groupe et serait de retour au château juste à temps pour le déjeuner.

— Donc, murmura-t-elle, j'ai trois heures devant moi pour dresser un scénario plausible, et décider quoi dire à Dominic.

* * *

Vu de l'extérieur, le déjeuner se déroula de manière tout aussi habituelle qu'anodine. Pourtant,

autour de la grande table, les sentiments bouillonnaient. La frustration et la colère se mêlaient à une inquiétude grandissante.

Mirabelle avait empêché Dominic et Angelica de se voir avant le déjeuner en sollicitant la présence de celle-ci dans son salon pour la dernière demi-heure de la matinée. Si, jusqu'à présent, Angelica avait pris calmement ses rencontres avec Mirabelle, cette fois elle en avait l'estomac retourné. Que cette femme ait pu demander une telle chose à son fils et qu'il lui tarde d'entendre les cris de terreur et de détresse de la fille de Celia lui était insupportable.

L'appétit coupé, Angelica pénétra dans la salle derrière une Mirabelle triomphante. Elle avait fait un grand détour pour éviter autant que possible Dominic, affalé dans son fauteuil en bois sculpté avec un air mauvais, avant de s'asseoir à sa gauche. Face à son assiette, qui resta intouchée, elle ressentit une étrange appréhension : ils n'avaient pas de plan et n'avaient aucunement prévu le déroulement des opérations.

Pour la première fois depuis le début de cette comédie, Angelica se sentait nerveuse. C'était leur dernière carte, leur dernier acte. Il allait falloir qu'ils improvisent et que chaque geste sonne juste.

Lorsque les domestiques vinrent débarrasser, un nœud inhabituel s'était formé dans son ventre.

Dominic repoussa alors sa chaise et se leva. Personne ne parlait. Toutes les personnes présentes dans la grande salle attendaient ce qui allait suivre. Dominic les dévisagea d'un air impénétrable, puis s'adressa à l'assemblée :

— Comme certains le savent déjà, j'ai déclaré qu'aujourd'hui serait une journée de fête pour tout le château. Il y aura des compétitions de tir à l'arc et d'autres manifestations dans la cour et dans les forêts à l'est et à l'ouest. Je veux que tout le monde sorte et profite de l'après-midi. Je ne veux voir personne dans la forteresse jusqu'à l'heure du dîner. J'ai des affaires à régler, mais je vous rejoindrai très bientôt.

Il leva les deux mains et renvoya tout le monde.

— Et maintenant, partez, et profitez de votre après-midi, lança-t-il.

Des effusions joyeuses et des murmures excités envahirent la grande salle. Profitant du bruit et de l'agitation des personnes qui se levaient pour se diriger vers la porte, Angelica commença à quitter sa chaise.

— Restez à votre place, grogna Dominic.

Elle se figea. Le dernier acte de leur pièce venait de commencer. Dominic resta debout, le regard tourné vers les gens qui partaient. Silencieux et immobile, les doigts en appui sur la table, il attendait.

Angelica se laissa tomber sur sa chaise et se pencha en avant, assez pour voir Mirabelle qui la regardait de là où elle était assise, le visage rayonnant d'une joie perverse...

Réprimant un frisson, elle baissa les yeux. Elle avait joué dans des comédies un nombre incalculable de fois. Jamais elle n'avait senti son pouls s'accélérer de cette façon et sa gorge se serrer ainsi.

Les derniers retardataires furent poussés dehors par Mme Mack, qui les suivit dans la cour où brillait un soleil pâle. Le silence s'installa peu à peu, jusqu'à ce que des bruits lointains se fassent entendre, atténués par l'épaisseur des murs en pierre.

Dominic bondit.

Il prit durement Angelica par le bras et la tira de sa chaise.

Le petit cri de surprise qu'elle poussa était parfaitement authentique. Choquée, elle recula instinctivement alors qu'il essayait de la tirer vers lui.

— Non, mais que...

— Taisez-vous. Si vous savez ce qui est bon pour vous, je vous conseille de venir avec moi calmement.

— Non ! Laissez-moi partir !

Elle essaya de se dégager mais ne parvint qu'à percuter sa chaise qui bascula en arrière. Le bruit résonna dans la grande salle.

Les traits de Dominic étaient durs comme de la pierre. Il la tira vers lui encore plus rudement, se pencha en avant et la souleva pour la jeter sur son épaule.

Angelica se débattit furieusement.

— Arrêtez ! Vous n'avez pas le droit de faire ça ! s'écria-t-elle en martelant son dos avec ses poings.

Elle se tortilla, se contorsionna en essayant de donner des coups de pied furieux comme si elle se fichait de tomber avec lui. Elle savait très bien que cela ne pouvait pas arriver.

Indifférent à ses assauts, il descendit de l'estrade et s'avança vers la galerie. Voyant qu'elle le frappait de plus belle, il gifla ses fesses, assez fort pour la faire crier.

— Arrêtez ! gronda-t-il. Vous allez finir par vous faire mal.

La claque fut suivie d'une caresse complice et excitante faite pour la rassurer, qui lui coupa le souffle et détourna quelques instants son attention.

Se rappelant soudain son rôle, elle prit une inspiration aussi profonde que possible et hurla :

— Au secours !

Mais l'épaule de Dominic s'enfonça dans sa poitrine et elle ne put émettre qu'un faible cri pathétique.

— Criez autant que vous voudrez, dit Dominic. Personne ne vous entendra.

Le regard d'Angelica se posa sur Mirabelle. La mère de Dominic avait bondi de son fauteuil et trottnait à côté d'eux, buvant le spectacle des yeux, le visage fendu par un large sourire.

Un sentiment de dégoût envahit Angelica. Elle se débattit de nouveau et prit une nouvelle inspiration pour implorer le secours de la comtesse.

— Aidez-moi ! supplia-t-elle. Vous ne pouvez pas le laisser faire ça !

Mirabelle sourit, affichant toute sa méchanceté et son venin.

— Oh ! mais si, je peux le laisser faire. C'est moi qui le lui ai demandé. J'ai tellement hâte de vous entendre crier. Mon seul regret est que votre mère n'entendra pas le déchirement de sa fille chérie, mais j'espère vivement que vous lui raconterez ce moment dans tous les détails et dans toute son horreur.

Angelica resta sans voix.

Tandis que Dominic montait les marches qui conduisaient à sa chambre, elle cessa peu à peu de se débattre.

En arrivant devant la porte, elle parvint à simuler un sanglot très réaliste.

— Non, s'il vous plaît, ne faites pas cela.

— Arrêtez de vous débattre, dit-il. Montrez-vous raisonnable, contentez-vous de vous allonger et d'attendre que ça se passe. Je vous promets de vous rendre les choses plus faciles. Cela ne devrait pas être trop douloureux.

Dominic ouvrit la porte en grand.

— Suivez ce vieux conseil : allongez-vous sur le dos et pensez à l'Angleterre. Tout sera bientôt terminé, et vous pourrez rentrer chez vous.

Sur ces mots, il tourna sur lui-même et ferma la porte au nez de Mirabelle avant d'enclencher le verrou.

Il soupira longuement.

Après quelques pas dans la pièce, il fit glisser Angelica de son épaule et la prit dans ses bras.

La jeune femme enroula les bras autour de son cou et le dévisagea.

— S'allonger et penser à l'Angleterre ?

Soulagé au plus haut point de voir une lueur amusée dans ses yeux, Dominic haussa les épaules.

— Cela semblait adapté à la situation.

Elle fouilla son regard puis esquissa un sourire.

— Et maintenant ?

— Je pensais que vous aviez quelques suggestions.

— Oh ! mais j'en ai.

Elle leva une cuisse et attendit qu'il pose ses mains sur ses fesses pour la soulever. Elle enroula alors ses jambes autour de sa taille. Les yeux dans les yeux, ses lèvres sur les siennes, elle murmura :

— Commençons par ceci.

Elle l'embrassa et, trois battements de cœur plus tard, Dominic comprit que ses peurs étaient sans fondement.

Ils pouvaient le faire. Ensemble ils allaient y arriver, et tout rentrerait dans l'ordre.

Entre eux, grâce au ballet talentueux de leurs langues et à leur désir qui allait croissant, le brasier s'enflamma.

La soutenant d'un bras, il posa sa main libre sur son sein qu'il malaxa doucement.

Angelica murmura quelques mots incohérents, et Dominic rompit leur baiser pour l'interroger du regard.

— Elle écoute sans aucun doute à la porte, mais elle ne peut pas nous entendre, n'est-ce pas ?

— Non, mais elle vous entendra crier.

Elle se mordit les lèvres sans le quitter des yeux.

— Nous ne faisons pas beaucoup de bruit en temps normal, mais nous allons devoir faire des efforts.

Angelica se tortilla et ondula, de sorte à presser son entrejambe sur la puissante érection de Dominic.

— Vous allez devoir me donner une raison de crier... avec suffisamment de conviction.

Il ne l'aurait pas cru possible, mais sa remarque le fit sourire.

— Voyons ce que je peux faire.

Il s'empara de ses lèvres, sans vraiment savoir qui prenait qui. Le désir et la passion les embrasèrent de nouveau, encore plus vifs. En quelques secondes, leurs mains étaient partout, tirant ici, déboutonnant là. Il franchit en titubant les deux pas qui le séparaient du lit et la renversa sur le matelas. Elle ôta les mains de son cou et se laissa tomber en arrière. Elle était déjà rouge et haletante.

— Nous ne pouvons pas prendre trop de temps, dit-elle en tirant sur la chemise de Dominic.

Elle leva ensuite la main vers ses boutons.

Dominic l'en empêcha et s'attaqua à ceux de son corsage.

— Non, arrachez-les, dit-elle.

Il la regarda fixement.

Elle saisit alors ses poignets et les tira vers sa poitrine :

— C'est elle qui m'a donné cette robe, précisa-t-elle.

Saisissant le tissu, il déchira les deux pans de la robe et sa chemise, la dénudant jusqu'à la taille et exposant ses seins déjà gonflés. Il baissa ensuite la tête pour poser les lèvres sur son corps, tandis que ses mains et ses doigts partaient en exploration. Elle voulait qu'il la fasse crier et gémir : il allait s'atteler à cette tâche avec sa dévotion habituelle.

Elle exagéra, évidemment, mais répondit à ses bons soins et à ses assauts volontairement virils. Les cris qui sortirent de sa bouche l'encouragèrent encore plus. En quelques minutes, ils firent un raffut tel qu'ils auraient convaincu même le plus dur et le plus sceptique des témoins qu'un viol de premier ordre avait bien lieu.

Elle poussa le premier cri lorsqu'il posa les lèvres sur elle. Le second retentit lorsqu'il la pénétra d'un long et profond coup de reins, habile et sûr, simplement parfait.

Dominic avait retroussé les jupes d'Angelica jusqu'à la taille et la tenait fermement par les hanches. Elle avait enroulé les jambes autour de lui et il se pencha vers elle pour la pénétrer encore plus fort. Les yeux d'Angelica brillaient sous ses paupières alourdis.

Rien ne pouvait les atteindre. Aucune comédie, aucun faux-semblant ne pouvait avoir raison d'eux, et encore moins gâcher la réalité qu'ils avaient créée.

Dans une parfaite harmonie, ils se concentrèrent avec entrain sur leur objectif commun.

Elle ne se retint pas, et lui non plus. Ils montèrent ensemble à une vitesse fulgurante vers le sommet avant de s'envoler. La tête en arrière, elle cria en s'arc-boutant. Son sexe se contracta comme un étau de velours brûlant, entraînant Dominic avec elle dans cet océan de plaisir. Avec un grognement rauque, il s'abandonna en elle, la laissa l'emporter, puis l'attira vers elle, au creux de ses bras.

Le temps d'une seconde magique.

Ils reprirent alors leur souffle à force de grandes inspirations. Dominic recula et Angelica porta la main à ses cheveux. Elle défit de longues mèches de sa coiffure, les laissant pendre en désordre sur son visage, sa gorge et ses seins nus.

Dominic boutonna son pantalon, puis se tourna vers la table de chevet, prit le couteau qu'il y avait laissé et se coupa légèrement le pouce. Il revint vers Angelica et attendit qu'une perle de sang se forme avant de l'étaler à l'intérieur de ses cuisses pour le mélanger à sa propre semence.

— Dieu merci, vous y avez pensé, murmura Angelica. J'avais oublié.

— Chaque détail compte, répondit-il.

Il suçota son pouce pour arrêter le sang et étudia Angelica.

— De quoi ai-je l'air ? demanda-t-elle.

Il tendit la main vers la jupe, drapa artistiquement le tissu sur sa chair pour cacher certaines parties de son corps à sa mère et tira sur son corsage afin de mieux faire apparaître qu'il l'avait déchiré.

— Prenez l'air d'une femme qui vient d'être violée.

Angelica s'exécuta. Elle s'allongea mollement sur le couvre-lit froissé, la tête sur le côté, les paumes vers le plafond en signe d'impuissance, les bras écartées et mous, les jambes largement ouvertes, pendant de part et d'autre du lit. Dominic secoua la tête en signe de sincère admiration.

— Parfait. Ne bougez plus. Je vais la faire entrer.

Il alla jusqu'à la porte, refréna fortement sa colère, son dégoût et son désir de protection, puis fit glisser le verrou et ouvrit le battant.

Mirabelle se tenait juste de l'autre côté. L'expression de son visage... L'espace d'un instant, Dominic ferma les paupières.

Tournant le dos à sa mère, il désigna le lit.

— Comme vous me l'avez demandé, voici Angelica Cynster, dûment violée.

Mirabelle s'avança vers le lit. Dominic la suivit afin de s'assurer qu'elle ne touche pas Angelica. Il ne l'aurait pas supporté.

Mais Mirabelle s'arrêta au pied du lit. Elle examina Angelica, qui ne battit pas d'un cil. Ses yeux glissèrent sur ses traits détendus, ses cheveux en désordre, et sur les preuves de son viol... Mirabelle arbora alors un sourire semblable à celui d'un enfant venant tout juste d'ouvrir un cadeau qu'il attendait depuis longtemps.

Elle leva la tête et se tourna vers son fils. Il s'efforça de ne pas trop décrypter l'expression de son visage, mais s'il entretenait encore des doutes sur le fait que piétiner son honneur était tout aussi important pour sa mère que la déchéance sociale d'Angelica, le regard qu'il croisa à ce moment-là ne lui en laissa plus aucun.

— Enfin ! s'écria Mirabelle.

Le timbre de sa voix était plus que triomphant.

— Je vais t'indiquer l'endroit où est cachée la coupe. Les indications se trouvent dans ma chambre.

— Apportez-les-moi dans la grande salle, ordonna Dominic.

Il ne voulait qu'une seule chose : qu'elle sorte de sa chambre, qu'elle s'éloigne d'Angelica et de lui.

— Je vous attendrai en bas, conclut-il.

Elle hocha la tête puis, après un dernier regard vers Angelica, s'avança rapidement vers la sortie.

Il attendit que le bruit de pas s'atténue avant de refermer la porte et de la verrouiller.

Angelica s'était assise. Elle lui adressa un sourire éblouissant, comme si le soleil venait de sortir des nuages.

— Nous avons réussi ! dit-il d'une voix basse mais pleine d'excitation.

Elle bondit du lit et commença à se débarrasser de sa robe déchirée.

— Vite, aidez-moi à me changer. Je vais aller dans la cuisine et vous attendrai là-bas. Dès que vous saurez où se trouve la coupe, venez me chercher.

Dominic s'arrêta devant elle et la contempla quelques instants avant de la prendre dans ses bras, de la soulever et de l'embrasser passionnément, afin de lui exprimer son immense gratitude.

— Merci, murmura-t-il en la reposant au sol. Du fond du cœur, et à tout jamais.

Elle le dévisagea quelques instants puis tapota son torse.

— Je pourrais vous répondre « Merci », mais vous ne comprendriez pas. Toutefois, vous devez reconnaître que nous formons une excellente équipe.

Nue jusqu'à la taille depuis qu'elle avait dégagé ses bras de sa robe, elle se tortilla en soupirant.

— Maintenant, vous devez soit la déchirer complètement, soit défaire les lacets. A vous de

choisir.

Dominic la déchira. Angelica se lava, enfila la nouvelle robe qui l'attendait puis Dominic partit en tête et elle le suivit en bas, lui pour se rendre dans la grande salle afin d'y recueillir les indications de Mirabelle, elle pour l'attendre dans la cuisine.

Chapitre 21

Dominic se laissa tomber dans son majestueux fauteuil derrière la table et contempla la salle vide en se disant que tout serait bientôt terminé. Il venait de passer cinq longs mois à dresser des plans, cinq longs mois d'échecs et d'erreurs et, finalement, grâce à l'ange merveilleux qu'il venait de rencontrer, dans quelques minutes la coupe serait de nouveau sous sa protection. Son clan serait sauvé. Et c'était à Angelica qu'il le devrait.

L'idée de passer le reste de sa vie sous son emprise ne le dérangeait pas le moins du monde.

Le sourire aux lèvres, il jeta un œil vers le couloir voûté qui menait à la cuisine et vit Angelica qui lançait vers lui des regards furtifs. Il lui sourit et elle lui sourit en retour.

Il comprit soudain à quel point il était amoureux d'elle, mais cela ne lui faisait pas peur.

* * *

Angelica esquissa un petit pas de danse. Mirabelle devait être arrivée dans sa chambre à l'heure qu'il était et, étant donné le mal qu'elle s'était donné pour prouver à la comtesse pourquoi elle devait rendre la coupe à Dominic, elle ne croyait pas un seul instant qu'elle puisse se rétracter à présent.

Elle essayait de faire preuve de patience, mais...

Un cri lointain, étouffé par les murs du château, arriva soudain jusqu'à elle. Elle percevait les bruits plus atténués que faisaient les gens du château en s'amusant dans la cour, mais ce cri... avait à ses oreilles une inflexion familière. Qui cela pouvait-il bien être ?

Moins d'une minute plus tard, un homme du clan qui montait la garde à l'entrée du château arriva en courant dans la grande salle.

— Monseigneur ! Il y a un groupe d'Anglais devant le pont qui demandent à vous voir.

Dominic tourna la tête vers Angelica. Toute sa bonne humeur avait disparu. Il repoussa brusquement sa chaise.

— J'arrive.

Angelica le regarda parcourir la salle à grands pas. Décidément, ce nouveau cri lui rappelait la voix d'une personne connue... Tournant les talons, elle traversa la cuisine en courant et pénétra dans la galerie qui contournait la salle. Elle se souvint à ce moment-là qu'elle ne pouvait pas prendre le risque de croiser Mirabelle. Elle s'arrêta net dans sa course et revint vers la porte de la cuisine.

— Maudits soient-ils ! Ils ne m'ont pas écoutée ! Non, évidemment... Et bien entendu, ils ont choisi le bon moment. Leur arrivée est la dernière chose dont nous avons besoin !

Dans sa chambre à coucher, près de la fenêtre, Mirabelle nouait et coupait les fils de la broderie sur laquelle elle travaillait depuis plusieurs semaines. Elle n'était pas terminée, mais la partie qui intéressait Dominic était déjà faite. Elle aurait pu se contenter de lui dire où était cachée la coupe — tous les hommes du clan connaissaient cet endroit — mais la broderie était sa dernière fierté. Broder était le seul art dans lequel elle avait toujours excellé. Il lui avait paru judicieux de se servir de ses talents pour dire à son fils, ou à toute personne à qui elle aurait choisi d'offrir la coupe, où elle avait caché cette épée de Damoclès qui lui avait rendu tellement de services.

Le dernier bout de fil tomba au sol. Elle posa ses ciseaux sur le rebord de la fenêtre, tendit devant elle le rectangle de tissu et sourit face au dessin qu'elle avait créé. Elle se sentait vraiment heureuse. Elle avait trouvé un moyen d'assouvir sa vengeance en s'emparant de la coupe. Elle avait alors obtenu tout ce qu'elle avait toujours voulu : se venger de son mari, de son fils, et de Celia Cynster pour toutes ces longues années gâchées et le vide qu'était devenue sa vie. Dominic n'aurait jamais plus le dessus sur elle. Elle veillerait à ne jamais le laisser oublier le marché qu'il avait conclu pour sauver son précieux clan.

Détendue, elle se fendit d'un sourire véritablement heureux lorsqu'elle se tourna vers la porte qui venait tout juste de s'ouvrir.

Elle sourit plus largement encore en apercevant la personne qui venait d'arriver.

— Vous ne devinez jamais ! s'écria-t-elle. Dominic m'a amené Angelica Cynster et m'a donné encore plus que ce que j'espérais.

Elle aurait aimé chanter sa joie et son triomphe.

Le sourire aux lèvres, son amant entra dans la pièce et referma la porte derrière lui.

— Je vois. On dirait bien que j'arrive juste à temps.

Mirabelle rayonnait comme une jeune fille.

— Juste à temps pour fêter ce moment avec moi.

— En effet.

A longues enjambées, il traversa la chambre pour la rejoindre.

Dominic se tenait sur les remparts du château de l'autre côté du pont, face à la rive sud du lac. Il étudiait les huit cavaliers qui l'observaient d'un air méfiant. Six d'entre eux s'étaient engagés sur le pont ; les deux autres étaient restés sur la berge.

Les six cavaliers s'étaient arrêtés. Un pas de plus et ils seraient à portée de tir d'une arme à feu.

Angelica vint se poster à côté de Dominic. Elle lança un coup d'œil depuis le créneau derrière lequel elle se trouvait.

— Je suppose que ce sont eux, dit-il.

— Absolument ! Ils sont tous là, mes frères et mes quatre cousins les plus âgés. Les deux autres, qui se tiennent en retrait, sont Breckenridge et Jeremy Carling.

Elle se tourna pour coller son dos contre le mur en pierre et leva les yeux vers Dominic.

— Si jamais Mirabelle les voit, elle risque de faire machine arrière. Et Dieu seul sait comment elle réagira.

Elle regarda furtivement vers le pont.

— Ils risquent de tout gâcher !

— Savent-ils nager ?

— Oui.

— Les six hommes sur le pont savent nager ? demanda-t-il de nouveau.

Elle le regarda fixement, réfléchit, puis hocha la tête.

— Oui, pourquoi ?

— Prêts ? demanda-t-il en regardant au loin.

Angelica pivota. A quelques mètres d'eux, sur les remparts, elle aperçut trois hommes de grande taille tenant un immense levier relié à une énorme roue crantée.

— Oui, monsieur, dirent les trois hommes en chœur.

Elle vit alors Dominic se tourner vers le pont et y risqua de nouveau un coup d'œil. Ses frères et ses cousins n'avaient pas bougé. Ils devisaient tout en examinant le château...

— Maintenant, ordonna Dominic.

Angelica pivota vers les trois hommes qui pesaient de tout leur poids sur le lourd levier. Lentement, celui-ci se dressa et la roue commença péniblement à tourner.

— Mais, que...

En entendant le cri de Demon, Angelica regarda de nouveau vers le pont.

— Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle, bouche bée.

Le pont en bois se redressait graduellement, faisant glisser les chevaux et leurs cavaliers vers les eaux ridées du lac. Incapables de ramener leurs chevaux sur la rive, les six cavaliers furent un à un contraints de plonger dans l'eau du lac, sans aucun doute très froide. Tétanisée, Angelica assista à la chute de ses proches parents, obligés de descendre de selle et de plonger pour ensuite refaire surface à côté de leurs montures. Ils franchirent enfin la courte distance qui les séparait de la rive et émergèrent les uns après les autres, dégoulinant et jurant comme des diables.

Angelica posa une main devant sa bouche pour étouffer le fou rire qui la secouait.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle, les larmes aux yeux. Ils ne vous pardonneront jamais ce geste.

Dominic haussa les épaules.

— Ils habitent à Londres et moi ici. Je survivrai à leur mécontentement.

Après un dernier regard vers eux, Dominic tourna les talons.

— Ce bain devrait refroidir leurs ardeurs assez longtemps pour que nous récupérions la coupe. Ma mère et ses indications doivent déjà nous attendre dans la grande salle.

Angelica courut à côté de lui tandis qu'il remontait les remparts en direction des escaliers qui conduisaient dans la cour. Ils descendirent les marches à la hâte et traversèrent la forteresse, se faufilant parmi la foule qui se dispersait tandis que les domestiques et les gens retournaient à leurs occupations.

— Où que se trouve la coupe, je vous accompagne, déclara Angelica.

Le regard braqué devant lui, Dominic acquiesça.

— Restez en arrière jusqu'à ce que je récupère les indications. Il ne faut pas que ma mère vous voie avant de me les donner.

Angelica obéit et ralentit pour le laisser monter les marches qui conduisaient dans la forteresse avant de le suivre. Arrivée sous le porche, elle resta sur le seuil jusqu'à ce que Dominic ait traversé

le hall et soit entré dans la grande salle. Elle se faufila ensuite dans l'ombre du hall d'entrée et...

— Ah-aahh !

Le cri les paralysa tous les deux. Dominic pivota brusquement sur lui-même. Il regarda Angelica et comprit que ce n'était pas elle qui avait crié. Il revint aussitôt dans le hall d'entrée.

Le bruit s'était propagé dans la forteresse, formant un écho qui le rendait difficile à localiser. Mais Angelica savait d'où venait ce cri. Pétrifiée, elle regarda Dominic et lui dit :

— Le cri provient de la tour de Mirabelle. En haut des escaliers.

Dominic partit en courant.

Relevant ses jupes, elle s'élança derrière lui. Brenda et Mulley arrivèrent à leur tour dans la galerie. En les voyant, Angelica désigna l'étage, puis se précipita dans les escaliers. Tandis qu'elle montait derrière Dominic, elle entendit d'horribles sanglots hystériques monter de l'une des chambres à l'étage.

Les bruits provenaient de la chambre de Mirabelle.

La porte était grande ouverte. Elspeth se tenait sur le seuil de la porte, les mains sur la bouche, fixant d'un regard incrédule la silhouette à côté de laquelle Dominic s'était agenouillé.

Les jupes noires de Mirabelle étaient étalées au sol. Dans sa main serrée, elle tenait une étoffe brodée.

Lentement, Dominic se leva. Sans quitter sa mère des yeux, il secoua la tête.

— Elle est morte, dit-il d'une voix sans timbre.

Angelica vint aussitôt le rejoindre et avisa le visage violet de Mirabelle, sa langue pendante et ses yeux bleus qui semblaient fixer le néant. Elle se tourna et fit signe à Brenda de s'occuper d'Elspeth, sous le choc et tremblante. Pendant que la bonne prenait Elspeth dans ses bras pour l'emmener, Angelica saisit la main de Dominic et la serra.

Après quelques secondes, il lui répondit en étreignant sa main un peu trop fort avant de se détendre.

— Elle est morte et nous ne savons pas où se trouve la coupe, dit-il en secouant la tête d'un air désolé. Mais qui a pu la tuer, et pourquoi ?

La broderie que tenait Mirabelle dans son poing attira l'attention d'Angelica. Elle se pencha en avant et dégagea l'étoffe, puis se releva et déploya le bout de tissu. Elle eut un coup au cœur.

— C'est une carte, murmura-t-elle.

— Comment ?

Angelica lui montra le dessin.

— Regardez, ici. C'est la coupe.

Elle tenta d'orienter le dessin, mais la carte n'était pas complète.

— Je ne peux pas vous dire où elle se trouve.

Dominic lui prit la broderie, se dirigea vers la fenêtre, étudia le tissu, puis le tourna et jura.

— C'est le cairn à côté de la cascade. C'est là qu'elle l'a cachée.

Angelica contempla la mère de Dominic.

— Je pense qu'elle est en sécurité là-bas...

— Non, détrompez-vous.

Dominic dévisagea la femme qui l'avait mis au monde, puis lança la carte au sol et se dirigea vers la porte.

— La personne qui l'a tuée veut la coupe. C'est la raison pour laquelle ma mère est morte.

Quelqu'un d'autre savait qu'elle était en sa possession, et ce quelqu'un d'autre sait à présent où elle se trouve. Il sait aussi que l'avenir du clan Guisachan dépend de cette coupe.

Dominic croisa Mulley sur le pas de la porte.

— Occupez-vous de ma mère, demanda-t-il. Je pars à la recherche de son meurtrier et de la coupe.

— Bien, monsieur.

Dominic descendit trois par trois les marches de l'escalier. Des bruits de pas résonnèrent derrière lui.

— Vous ne pouvez pas venir, cria-t-il à Angelica qui le suivait.

— Inutile d'user votre salive, hurla-t-elle en retour.

Dominic jura de nouveau mais ne s'arrêta pas, allant directement au sous-sol et à la réserve qui conduisait à la poterne. Ouvrant la porte, il traversa la pièce en courant et manqua de trébucher sur le corps de McAdie.

— Oh ! non !

Angelica se laissa tomber à genoux à côté du vieil homme.

Dominic s'agenouilla de l'autre côté. McAdie avait été poignardé deux fois près du cœur, coups qui risquaient de lui être fatals. Il gisait les yeux fermés et les lèvres entrouvertes, respirant péniblement.

Elle fut tentée de porter la main sur le manche du poignard enfoncé dans le torse de McAdie pour le lui retirer.

— Qu'allons-nous faire ? Devons-nous l'extraire ou bien...

— Non, laissez-le.

Remarquant les armoiries usées sur le poignard, Dominic saisit les mains froides de McAdie dans la sienne.

Le vieil homme battit des paupières.

— Est-ce vous, monseigneur ?

— Oui. C'est Baine qui vous a fait cela ?

— Oui.

Les traits du vieil homme se durcirent.

— C'est Langdon Baine.

— Merci. Je veillerai à vous venger.

Dominic commença à se lever, mais McAdie serra sa main.

— Non, attendez. Vous devez savoir.

Les yeux fermés, il s'humecta les lèvres.

— Baine était l'amant de Madame, expliqua-t-il. C'est lui qui l'a invitée à s'emparer de la coupe. Il a dit que maintenant il allait la chercher et qu'il allait débarrasser les Highlands des Guisachan une bonne fois pour toutes.

— Pour cela, il va falloir qu'il me passe sur le corps, répondit Dominic d'une voix dure.

Puis il s'adoucit.

— Reposez-vous. Les autres vont arriver, mais je dois partir si je veux avoir une chance de rattraper Baine.

McAdie hocha presque imperceptiblement la tête et sa main glissa de celle de Dominic.

— Qui est Baine ? demanda Angelica.

— Le laird d'un clan voisin, répondit-il en se levant. Allez chercher Griswold, Erskine ou Mme Mack pour McAdie.

Angelica se releva à la hâte et courut vers la porte.

Une fois sur le seuil, elle regarda derrière elle et vit Dominic disparaître par la poterne ouverte. Elle poussa un juron en anglais, posa les yeux sur McAdie, puis s'élança dans l'escalier.

— Griswold ! Erskine ! Madame Mack ! cria-t-elle.

Elle savait où allait Dominic. Elle pouvait perdre une minute pour aider McAdie.

Dominic remonta en courant la galerie jusqu'à la grille que Baine avait laissée ouverte et déboucha dans la petite clairière. Le regard rivé au sol pour ne pas glisser sur les cailloux, l'esprit entièrement occupé à suivre les traces de Baine, Dominic ne vit pas les hommes postés sur son chemin jusqu'à ce qu'il tombe littéralement sur eux.

Leur présence le choqua plus que leur apparence. Dans son élan, il les percuta de tout son poids, forçant certains à reculer. Mais les hommes ne s'écartèrent pas de son chemin.

Dominic s'arrêta, tout comme eux. L'espace d'une seconde, ils se regardèrent, et Dominic se demanda qui ces personnes pouvaient bien être...

Ils se jetèrent alors sur lui et le saisirent pour ne plus le lâcher. Leurs mains s'agrippèrent à lui et leurs corps mouillés heurtèrent le sien. Dominic tenta de s'en débarrasser et se débattit pour se libérer et pouvoir se remettre en chemin.

Des coups furent donnés. Ce n'était pas lui qui les assenait, mais il ressentait à peine leurs impacts sur son torse. Il évita les coups au visage. Il mit à terre trois hommes et faillit se libérer, mais d'autres se jetèrent sur lui et manquèrent de peu de le faire tomber.

Il fallait qu'il se batte.

En combat singulier, ou même face à deux ou trois hommes, il aurait pu s'en sortir, mais contre huit, c'était impossible.

Finalement, deux d'entre eux le maintinrent par les bras et le forcèrent à rester immobile, pendant que tous reprenaient leur souffle.

— Que faites-vous ?

Tous sursautèrent en entendant le cri suraigu d'Angelica. Ils se tournèrent de concert vers l'entrée du tunnel d'où le bruit avait jailli, mais Angelica traversait déjà la clairière en direction du chemin qui menait à la cascade.

Les deux hommes qui s'étaient redressés pour lui faire face s'élançèrent après Angelica.

L'un d'eux lui prit le bras.

— Angelica...

Elle s'arrêta brusquement et lui envoya un coup de coude dans les côtes.

— Pas de ça avec moi !

Son frère se plia en deux. Elle se dégagea d'un geste brusque, puis, à la vitesse de l'éclair, évita l'homme aux cheveux sombres qui essayait de lui barrer le chemin. Ne connaissant pas les méandres des sentiers, il finit face à un mur de pierre et dut rebrousser chemin.

Pendant ce temps, Angelica continuait de courir.

— Oh ! non, dit Dominic d'une voix blanche.

Il venait de comprendre qu'elle était capable de partir affronter Baine toute seule.

— Angelica ! Ne faites pas ça ! Revenez ! cria-t-il.

En croisant son regard tandis qu'elle gravissait à la hâte le long chemin sinueux, il sut qu'il n'y

avait rien à faire pour l'arrêter. Ses frères et ses cousins, déconcertés et confus, hésitaient encore, ne sachant s'ils devaient la suivre ou la laisser partir.

Dominic jura, se débattit de nouveau, mais les hommes ne desserrèrent pas leur étreinte.

Juste avant de disparaître de leur champ de vision, Angelica se retourna et pointa un doigt rageur vers ses frères et ses cousins.

— Si vous voulez me protéger, laissez-le partir et vous aurez accompli votre mission !

Elle fit une pause pour voir s'ils allaient faire ce qu'elle leur demandait. Voyant qu'ils ne réagissaient pas, elle leva les bras au ciel.

— Bande d'idiots ! s'écria-t-elle.

Puis elle pivota et se remit à courir.

Dominic la suivit du regard. Il ignorait qu'elle pouvait courir aussi vite... et comprit ce qui l'attendait au bout de ce chemin.

S'efforçant de rester calme et de réprimer ses instincts et ses émotions, il considéra les hommes autour de lui. Ayant lui-même l'âme d'un chef, il devina aisément qui était le meneur.

Des prunelles vert pâle se tournèrent vers lui et le jaugèrent avec curiosité.

Dominic soutint le regard de cet homme.

— Angelica court après l'homme qui vient d'étrangler ma mère et qui a poignardé mon vieil intendant, le laissant pour mort. Nous pouvons régler cela maintenant, le reléguer à plus tard et la ramener, mais vous ne la trouverez pas sans moi. A vous de choisir, conclut-il après une courte pause.

L'homme aux cheveux sombres, qui devait certainement être Devil Cynster, fronça les sourcils. Puis il hocha la tête en direction de ses compagnons.

— Laissez-le, dit-il.

Les hommes hésitèrent mais obéirent.

Une fois libre, Dominic s'élança sur les traces d'Angelica.

Les Cynster se précipitèrent derrière lui.

Chapitre 22

Angelica ralentit en approchant de la cascade. Le rugissement de l'eau étouffait le bruit de ses pas tandis qu'elle prenait la dernière courbe du chemin caillouteux et franchissait les quelques mètres qui la séparaient de la saillie rocheuse.

Pourtant, l'homme agenouillé à côté du cairn paraissait trop absorbé pour la remarquer. Son attention se portait exclusivement sur l'arrière de la pyramide de pierre. Il avait des cheveux bruns et bouclés et des épaules larges, mais pas autant que celles de Dominic. Même s'il était difficile d'évaluer sa taille dans cette position, il devait certainement être bien plus grand qu'elle.

Angelica savait qu'aucune discussion rationnelle ne pourrait aboutir.

Elle s'arrêta puis, veillant à ne pas faire de bruit, saisit la plus grosse pierre qu'elle pouvait porter et la souleva. Avançant prudemment, elle s'approcha de l'homme, centimètre par centimètre. Une fois sur la saillie rocheuse, elle fit une pause. Elle était toujours en dehors du champ de vision de l'homme, lequel était occupé à fouiller et à sortir des pierres à l'arrière du cairn. Il portait une veste en peau de mouton, avec une culotte et des bottes d'équitation. Les traits de son visage étaient durs, comme taillés à la serpe.

Soudain, elle se rappela que Mirabelle était plus grande et certainement plus forte qu'elle. Et cet homme, ce Baine, l'avait étranglée sans difficulté.

Baine fit une pause puis, toujours à genoux, se pencha en avant et tâtonna à l'intérieur du cairn.

— Oui !

Il se tourna, se contorsionna puis, lentement, en sortit un objet. Il s'assit alors sur ses talons et brandit devant lui une coupe en or.

Angelica n'hésita pas une seconde. Elle s'avança vers l'homme, leva la pierre et le frappa de toutes ses forces à la tête.

L'homme tituba.

Angelica abandonna la pierre et lui arracha la coupe des mains.

Baine hurla de douleur.

Angelica se tourna et se mit à courir.

L'homme se jeta en avant et parvint à saisir l'ourlet de sa robe.

Angelica se tourna en tirant d'un coup sec sur l'étoffe, mais l'homme ne la lâcha pas. Le tissu ne céda pas tandis qu'il le maintenait au sol, clouant Angelica sur place. Encore étourdi, il se remit sur pied et finit par se lever. Il tira alors sur l'ourlet de la robe pour ramener Angelica vers lui.

Il la dévisagea et son regard se posa sur ses cheveux. Le pli soucieux qui barrait son front

disparut.

— Vous êtes la petite garce que Dominic a ramenée avec lui.

Angelica lui décocha un coup de pied furieux à l'intérieur du genou mais il l'esquiva in extremis et le coup rebondit sur le tibia.

— Allons, allons.

Il profita de cet instant pour lâcher sa robe et enrouler les doigts autour de la coupe.

Il tenta de l'arracher des mains d'Angelica, mais elle la tenait fermement par la tige. Elle la serra des deux mains et s'y accrocha de toutes ses forces.

— Non, elle n'est pas à vous, haleta-t-elle.

— Mais elle le sera très bientôt...

Baine comprit que si Angelica était là, Dominic ne devait pas être très loin. Elle vit son regard noir changer d'expression et prendre un éclat diabolique.

— Lâchez-ça, petite idiote.

Il leva la coupe aussi haut qu'il le pouvait et la secoua comme s'il s'agissait d'un chien avec son os.

Le menton dressé avec détermination, Angelica tint bon. Baine n'était pas assez fort pour la soulever de terre.

Il lança un rapide coup d'œil sur le côté, vers le bord de la saillie rocheuse, puis son regard se posa sur elle.

— C'est dommage, mais...

En se servant de la coupe, il la fit pivoter, la tira et l'entraîna centimètre par centimètre vers le bord de la saillie.

Angelica résista, recula, se débattit, mais il resta suffisamment hors de sa portée pour ne plus risquer un nouveau coup de pied venant d'elle.

Pas après pas, il continua de la pousser.

— Lâchez la coupe.

— Non.

— Combien de temps croyez-vous pouvoir vous accrocher lorsque vos pieds ne toucheront plus le sol ?

D'un geste brusque, il secoua la coupe.

Prise par surprise, Angelica poussa un cri.

Elle perdit l'équilibre et s'effondra sur Baine.

Encaissant le choc, il se redressa et se raidit pour arracher la coupe de son étreinte désespérée...

Le rugissement qui résonna au-dessus de leurs têtes les fit reculer tous les deux.

Dominic bondit de l'escarpement qui surplombait la saillie rocheuse. Il avait pris un raccourci, avait entendu Angelica crier juste au moment où il avait atteint le bord de l'escarpement, avait regardé les deux silhouettes qui se battaient en contrebas et sans réfléchir, sans penser à son genou blessé, avait bondi.

Il atterrit nez à nez avec Baine.

D'instinct, l'homme avait lâché la coupe et Angelica pour lui faire face.

Dominic représentait une menace beaucoup plus grande.

Il ne perdit pas de temps et prit Baine à la gorge.

Baine en fit de même.

Ils se battirent sans que ni l'un ni l'autre ne trouvent de prise suffisante pour renverser leur adversaire. Dominic savait où se trouvait Angelica ; il savait qu'elle s'était réfugiée vers le cairn, la coupe serrée dans ses mains.

La coupe était en sécurité, et elle aussi.

Ce qui le laissait libre de déployer toute sa force féroce sur Baine, et de venger ainsi McAdie et sa mère.

Ils vacillèrent, luttant chacun pour prendre le dessus, mais leurs forces avaient toujours été inégales. Même si Dominic était plus grand que Baine, avec des membres plus longs, Baine était plus lourd, plus massif et plus stable que lui. Dominic savait que son équilibre était son point faible. Il veilla à ne pas le perdre et pria pour que son genou ne lui fasse pas défaut. Jusqu'à présent, il avait tenu bon.

Les mâchoires serrées, le regard brillant de haine, ils se balancèrent et oscillèrent sans jamais céder, cherchant tous deux la victoire. Soit Dominic tuerait Baine, soit ce serait le contraire. Cette lutte marquait la fin d'un combat commencé lorsqu'ils étaient adolescents. Pourquoi, Dominic ne l'avait jamais compris. Baine avait sept ans de plus que lui et leurs chemins n'auraient jamais dû se croiser, jamais ils n'auraient dû être en compétition. Pourtant, ils l'avaient constamment été.

Les pieds de Dominic glissèrent soudain. Il tournait le dos à la cascade. Sous ses bottes, les pierres étaient humides. Leur empoignade n'était pas concluante, mais plus le temps passait, et plus l'avantage penchait du côté de Dominic. En termes d'endurance, Baine ne pouvait pas rivaliser avec lui.

Celui-ci le savait. Les yeux plissés, il cracha alors :

— J'aurais dû t'achever le jour où je t'ai envoyé au fond de ce ravin.

Le choc provoqué par sa remarque — Dominic était persuadé depuis tout ce temps que sa vieille chute n'avait été qu'un accident — était justement ce que Baine recherchait. Au lieu de lui résister, Baine fonça sur Dominic et le poussa de tout son poids.

Comme il perdait l'équilibre, sentant que ses pieds allaient se dérober sous lui, Dominic fit confiance à son instinct et se jeta en arrière.

Il percuta le rocher vertical tout au bout de la cascade, mais ne lâcha pas les épaules de Baine. Dès que sa colonne vertébrale toucha la roche, il poussa Baine sur le côté et le lâcha du haut de la saillie.

Le reste se passa en une fraction de seconde.

Baine poussa un cri de panique, agita désespérément une main et tomba, agrippant juste à temps le manteau de Dominic de son autre main.

Le mouvement brusque de Baine, avant que son poids ne lui fasse finalement lâcher Dominic, obligea le laird à se tourner juste au-dessus de la saillie.

Ses pieds n'avaient aucune prise sur la pierre mouillée et il glissa, lançant d'instinct les bras autour de la pierre verticale tandis que le poids de son corps l'entraînait au-dessus du vide.

Poussant un cri qu'entendit Dominic malgré le rugissement de la cascade, Angelica apparut au-dessus de lui. Elle se jeta contre le rocher et, à plat ventre, agrippa les manches de Dominic, tentant de le retenir autant que ses forces le lui permettaient.

Le laird se balançait à présent à une centaine de mètres au-dessus de rochers noirs et acérés sur lesquels Baine s'était fracassé.

L'eau de la cascade bouillonnait sous lui, le trempant jusqu'à l'os et mouillant le rocher sur lequel ses doigts humides étaient accrochés.

La prise que lui offraient les pierres était mince. Il raidit ses doigts et en sentit plusieurs glisser. Il jura et s'efforça de se détendre pour conserver au moins ce mince contact avec la pierre. Etudiant la falaise de part et d'autre du rocher où il était accroché, il chercha une prise pour ses pieds, mais la saillie ne lui en offrait aucune. Incapable de pousser les mèches mouillées qui couvraient son visage, il prit une courte inspiration, cligna des yeux, plissa les paupières et aperçut une légère avancée à sa gauche.

Son côté le plus faible.

Tandis que son attention était tournée vers cet endroit, Angelica tressaillit et émit un court sanglot.

Il leva les yeux vers elle et comprit que ses pieds avaient glissé.

Elle essayait de le retenir, mais il était trop lourd pour elle. Centimètre par centimètre, il l'entraînait inexorablement avec lui vers le vide.

Il regarda la prise qu'il avait trouvée.

Dans un effort surhumain et douloureux pour ses épaules et ses hanches, il parvint à lever sa jambe gauche sans tirer sur Angelica et à hisser le bout de sa botte sur la protubérance rocheuse.

Ce contact lui permit de s'appuyer assez pour soulager la pression sur ses bras pendant un très court instant.

Même ainsi, Angelica glissa de nouveau.

Le froid s'empara de lui. Elle ne pouvait pas le retenir, et il n'avait aucun moyen de se hisser sur la saillie.

— Angelica, mon ange, dit-il, vous devez me lâcher.

Il refusait de réfléchir à ce qu'il lui disait, préférant écouter la voix de la raison, celle qui primait sur toutes les autres.

Le visage pâle et tendu, elle le regarda fixement.

— Non.

Il soupira.

— Ma chérie, vous ne pouvez pas me hisser. Si vous essayez de vous accrocher à moi, vous tomberez vous aussi, et ce serait une folie. S'il vous plaît, lâchez-moi.

Angelica haussa le menton dans une attitude familière qu'il avait appris à aimer, mais qu'il aurait préféré ne pas voir en cet instant.

— Vous ne m'écoutez pas. Non, je ne vais pas vous lâcher. Ni maintenant ni jamais. Ce n'est pas ainsi que c'est censé se terminer.

Il ignorait combien de temps il pourrait tenir. Ses doigts étaient presque complètement engourdis. Dès qu'il lâcherait le rebord en pierre, il tomberait... en l'entraînant avec lui. Il prit une inspiration, leva les yeux et plongea dans les siens.

— Je vous aime, dit-il. Vous êtes le soleil de ma vie. Je vous avais dit que je ne vous méritais pas, et je n'attends pas que vous m'aimiez en retour, mais je sais que vous avez des sentiments pour moi. S'il vous plaît, je vous en supplie, au nom de mon amour pour vous, lâchez-moi.

Perdu dans son regard, il ajouta simplement :

— Je n'ai pas envie de mourir, mais je ne veux pas le faire sachant que j'ai aussi provoqué votre mort.

— Dans ce cas, ne tombez pas, et vous ne mourrez pas ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée en se sentant glisser de nouveau.

Elle marmonna entre ses dents serrées.

— Pourquoi les hommes sont-ils aussi idiots ?

Dominic s'efforça de rester calme, sans succès.

— Ang...

— Non ! le coupa-t-elle furieusement en lui lançant un regard noir. Vous êtes vraiment bête. Ne vous a-t-il jamais traversé l'esprit que je pouvais vous aimer en retour ? Cela veut dire que jamais, au grand jamais, je ne vous lâcherai.

Angelica le vit battre doucement des paupières. Elle comprit qu'il n'avait en effet jamais envisagé cette possibilité.

— Arrgh !

Si elle avait pu, elle l'aurait frappé. Soudain, une idée lui traversa l'esprit.

— Où sont mes frères et mes cousins ? demanda-t-elle.

Dominic sourit tristement.

— Ils me suivaient, mais je les ai semés. Ils sont certainement perdus quelque part. Vous ne pouvez pas compter sur leur aide...

Angelica prit une grande inspiration, jeta la tête en arrière et hurla de toutes ses forces :

— Rupert !

Inspirant de nouveau, elle hurla :

— Alasdair ! Au secours !

Ses cris résonnèrent en écho sur les montagnes tout autour d'eux, puis moururent dans le rugissement de la cascade.

Son corps glissa de nouveau vers l'avant. Elle regarda en bas, sachant qu'il était tout à fait possible qu'ils tombent tous les deux et qu'ils meurent. Sa poitrine était aplatie sur le rocher, l'avant de sa robe était trempé, et la semelle en cuir de ses chaussures était humide... seule la pointe de ses pieds était encore en contact avec la saillie rocheuse.

Le visage sombre, Dominic la contempla d'un air grave. Tant qu'Angelica agrippait ses manches, il ne pouvait pas lâcher le rocher, il ferait de son mieux pour rester accroché. Elle le vit ouvrir la bouche mais, avant qu'il puisse parler, elle le devança :

— N'essayez pas de discuter ! Vous devez tenir bon. Nous avons une vie à partager, au cas où vous l'auriez oublié. Vous avez promis de m'épouser si je vous aidais à récupérer la coupe. Et c'est ce que j'ai fait. Vous ne pouvez donc pas revenir sur votre parole, et me laisser dans la situation d'une femme à la réputation ruinée.

Il leva les yeux vers elle, et elle lut dans ses prunelles l'éclat d'amour, simple et sincère, qui y brillait.

— Angel...

— Non.

Elle voulut secouer la tête mais n'osa pas bouger.

— J'ai décidé que vous seriez à moi dès l'instant où je vous ai vu dans le salon de lady Cavendish. Dès lors, j'ai tout fait pour que vous tombiez amoureux de moi et maintenant que j'ai réussi, je ne vais pas vous lâcher, ni maintenant ni jamais. En ce qui me concerne, pas même la mort ne nous séparera, pas encore, et pas avant très longtemps.

Elle entendit des pierres rouler au-dessus d'eux.

— Angelica ?

— Par ici ! lança-t-elle.

Quelques secondes plus tard, ses frères, ses cousins, Breckenridge et Jeremy furent là. Et pour la première fois de sa vie, elle n'était pas prête à leur faire confiance. Beaucoup trop de choses étaient en jeu.

— Lâche-le et nous le tirerons, dit Gabriel en enlaçant sa taille pour l'ancrer au sol.

Sachant que ni lui ni les autres ne la laisseraient jamais tomber, elle redressa le menton et secoua la tête.

— Non. Je ne vais pas lâcher. Organisez-vous comme vous le voudrez pour le hisser, mais je ne le lâcherai pas tant qu'il ne sera pas sur la terre ferme.

Un silence de mort suivit cette déclaration. Aucun d'eux n'était lent d'esprit. Ils suivaient parfaitement son raisonnement.

Ce fut Devil qui, derrière le rocher, et après quelques regards vers ses compagnons, se tourna vers elle et dit entre ses dents :

— Très bien.

L'organisation ne fut pas simple. Dominic était plus lourd qu'aucun d'eux, et la saillie était trop glissante pour qu'un seul homme prenne le risque de le soulever. Au final, Richard et Lucifer s'accrochèrent à Devil, et Demon et Gabriel tinrent Vane. Breckenridge et Jeremy retinrent Angelica pendant que Devil et Vane, penchés de chaque côté du rocher, tendirent les mains et saisirent les poignets de Dominic. Lentement, centimètre par centimètre, ils se redressèrent et tirèrent Dominic jusqu'à ce que son torse s'élève au niveau de la saillie. Une fois que tous se furent bien préparés, ils comptèrent jusqu'à trois et reculèrent d'un pas, puis de deux, puis de trois, s'éloignant du rocher et de la cascade jusqu'à hisser complètement Dominic et le mettre en sécurité.

Dès que ses pieds touchèrent la terre ferme, le laird prit une profonde inspiration puis salua de la tête les hommes qui venaient de le sauver.

— Tous mes remerciements...

Angelica se jeta alors sur lui, posa les mains sur son visage et l'embrassa à pleine bouche.

Elle l'embrassa durement, longuement, profondément.

Dominic referma les bras sur elle et Angelica se blottit contre son torse à la vue et au su de ses frères, de ses cousins et de ses futurs beaux-frères.

Dominic commença à chanceler.

Angelica finit par rompre leur baiser et s'écarter. Puis, du bout de ses petits poings, elle le frappa au torse.

— Quelle est cette obsession que vous avez de tomber du haut des falaises ? demanda-t-elle.

Perplexe, il se massa à l'endroit où elle l'avait cogné.

— Je n'ai pas d'obsession pour...

Elle le coupa en levant un bras au ciel, les yeux étincelants de colère, et pointa un doigt vers le bord de la saillie.

— N'est-ce pas la deuxième fois que... non, attendez ! Qu'a dit Baine ? Qu'il vous avait poussé du haut d'une falaise quelques années plus tôt, n'est-ce pas ?

— C'était un ravin.

— Ne jouez pas sur les mots. C'était une **falaise** — une autre **falaise**. Ce qui fait donc la

troisième du haut de laquelle vous manquez de tomber !

Elle avait haussé le ton. Conscient qu'ils n'étaient pas seuls, il essaya de la calmer.

— Nous sommes en Ecosse, se défendit-il. Il y a beaucoup de falaises par ici.

— Mais vous ne pouvez pas prendre l'habitude d'y tomber !

Elle désigna de nouveau la saillie.

— C'est la deuxième fois en quelques mois !

Sa voix se mit à trembler. S'il lui faisait remarquer qu'elle frôlait l'hystérie, elle allait se mettre à pleurer et ce serait pire. Infiniment pire. Il hocha la tête.

— Très bien. Je promets de me tenir éloigné des falaises à l'avenir.

Il entendit un bruit de rire étouffé venant d'un peu plus loin, mais garda les yeux rivés sur ses prunelles étincelantes.

— D'accord ? demanda-t-il.

Elle lui lança un regard furibond, puis leva fièrement la tête et acquiesça.

— Oui, très bien. Et essayez de tenir parole.

Sur ces mots, elle s'approcha plus près. Il l'enlaça et elle posa la joue contre son torse.

Dominic scruta les huit hommes qui lui faisaient face, à l'autre bout de la saillie.

Tous l'observaient également. Enfin Devil Cynster tourna les talons et quitta la saillie en direction du chemin qui descendait vers le château. Un par un, les autres suivirent. Beaucoup affichaient un sourire que Dominic n'était pas certain de comprendre. Il ne resta plus que les frères d'Angelica.

L'homme aux cheveux noirs, Lucifer Cynster, le jaugea un instant de plus, puis Angelica s'écarta pour dévisager les deux hommes. Après l'avoir étudiée une seconde, Lucifer sourit doucement et finit par s'éloigner.

Gabriel resta seul, impassible, face à sa plus jeune sœur.

Angelica lança un regard de défi à son frère le plus protecteur, dans un geste d'avertissement clair et sans équivoque.

Après quelques instants, Gabriel leva les yeux vers Dominic et secoua la tête.

— Elle est à vous, dit-il. Profitez-en longtemps.

Tandis que Gabriel tournait les talons, Dominic murmura à l'oreille d'Angelica :

— J'en ai la ferme intention.

Angelica lui adressa un sourire radieux. Tout ce qui venait de se passer, et ce qu'ils avaient gagné, prenait à présent forme dans son esprit... Elle se tourna brusquement.

— Où est la coupe ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

Les deux hommes devant eux se tournèrent vers le cairn.

— Là-bas.

Angelica se dirigea vers la pyramide rocheuse et ramassa la coupe qui était tombée lorsqu'elle s'était précipitée pour aider Dominic. Elle l'essuya et rejoignit le laird. Elle observa alors les pierres précieuses incrustées sur le pourtour de la coupe, les volutes de la tige et l'intérieur finement ciselé, puis la lui tendit.

Dominic la prit en souriant, puis enlaça Angelica d'un bras et l'entraîna le long de la saillie à la suite de ses frères.

Lucifer lança un regard derrière lui, puis s'arrêta pour les attendre et leur désigna la coupe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Dominic hésita, mais il connaissait la réputation de Lucifer Cynster.

— C'est la coupe du couronnement des joyaux d'Ecosse. C'est elle qui est à l'origine de toute cette histoire.

— Vraiment ?

Marchant légèrement en retrait, Lucifer examina l'objet.

— Comment est-ce possible ? demanda-t-il.

Dominic fit un geste vers le reste du groupe qui les précédait.

— Je vous en parlerai à tous lorsque nous serons au château.

Lucifer frissonna.

— Je ne dirai pas non à un bon bain chaud et à des vêtements secs, dit-il en souriant à Dominic. Au moins, avec vous, ils ne risquent pas d'être trop petits.

Dominic lui sourit en retour.

Devil, Vane et Richard les attendaient un peu plus loin. Lorsque le laird fut à leur hauteur, Devil lui indiqua un point à l'écart du chemin.

— Je suppose qu'il s'agit du meurtrier que vous poursuiviez.

A travers un voile d'écume, ils distinguaient vaguement le corps de Langdon Baine, écrasé sur des rochers noirs et acérés au pied de la cascade.

Dominic acquiesça.

— C'est bien lui.

— Il s'est emparé le premier de la coupe qui était cachée dans le cairn, expliqua Angelica, et lorsque je la lui ai prise, il a essayé de me jeter du haut de la saillie. Dominic est arrivé juste à temps.

— Oui, nous avons assisté à la scène, intervint Devil, mais nous nous sommes perdus en montant. Qui était cet homme ? demanda-t-il en se tournant vers Dominic.

— Langdon Baine est, enfin, était, le laird du clan Baine. Ses terres se trouvent un peu plus au sud, à la frontière des nôtres.

Dominic désigna les collines derrière le château.

— C'est de l'autre côté de cette crête. Elles se situent en altitude et ne sont pas particulièrement fertiles.

— Pourquoi vous en voulait-il ? demanda Vane.

— Je l'ignore, mais j'ai ma petite idée.

Dominic leva la coupe et l'étudia quelques instants.

— Je pense qu'il s'agit d'une guerre de clans non déclarée. Baine voulait manifestement chasser tous les Guisachan des Highlands.

Gabriel lorgna la coupe.

— Et, en vous volant cet objet, il aurait réussi ?

— Oui, mais je vous l'expliquerai plus tard.

Dominic lança un dernier regard vers le corps, puis tous se tournèrent et se remirent en marche.

Angelica l'interrogea des yeux.

— J'enverrai des hommes du château le chercher et le rapporter à Baine Hall.

Angelica hocha la tête en signe d'approbation, puis songea aux autres corps qui les attendaient dans la forteresse et se rembrunit.

Ils prirent ensuite le chemin pour rentrer chez eux en fermant la marche.

Chez eux.

Ils contournèrent la crête, et le château se dressa majestueusement devant eux, surplombant le lac et entouré de ses forêts et de ses montagnes. Angelica s'émerveilla de ce spectacle et sentit son cœur se gonfler de bonheur. Elle n'était là que depuis quelques jours, et pourtant elle se sentait déjà chez elle. C'était curieux, mais peut-être pas surprenant. Elle se tourna vers Dominic. Il était ici chez lui, et cet endroit était le seul endroit sur terre auquel il appartenait vraiment. Et elle, Angelica, se sentait de tout son cœur, aujourd'hui et pour toujours, appartenir à cet homme.

Dominic baissa les yeux vers la coupe, puis la lui tendit.

— Vous méritez de la porter, dit-il en la plaçant entre les mains d'Angelica. Sans vous, je n'aurais jamais pu la récupérer.

Angelica lui sourit et ils continuèrent leur chemin.

— Vous pourriez aussi dire que sans elle, si votre père ne l'avait pas donnée en gage, si votre mère ne l'avait pas volée, si vous n'aviez pas cherché à la récupérer, vous ne m'auriez jamais trouvée et jamais vous n'auriez pu me demander en mariage.

Elle lut sur le visage de Dominic cette même émotion qu'elle avait vue, au-dessus de la cascade, si clairement briller au fond de ses prunelles.

Dominic lui prit la main et enlaça ses doigts.

— Souvent, dans ma vie, j'ai vu des signes et suivi des pistes, assez souvent pour savoir que le destin emprunte des voies mystérieuses... qui m'échapperont toujours.

Le rire mélodieux d'Angelica résonna sur les collines et remplit son cœur de joie.

Le sourire aux lèvres, il l'emmena. Tandis qu'ils descendaient le chemin en direction de la poterne, il osa croire que, cette fois, le destin en avait enfin terminé avec lui.

* * *

Les explications durent attendre. Dès qu'ils arrivèrent dans la pièce au sous-sol, suivis des Cynster avides de satisfaire leur curiosité, il fallut prendre des décisions, donner des ordres et s'organiser. Pourtant, par un consensus général, la première chose à régler fut la question de la coupe. Suivie du regard par les hommes de sa famille, Angelica s'avança à côté de Dominic sous le porche de la forteresse et leva l'objet au-dessus de sa tête sous les acclamations du clan.

Dominic baissa les yeux vers elle, puis ferma les mains autour de sa taille et la hissa pour l'asseoir sur son épaule.

Tout en riant, elle brandit la coupe plus haut encore, et les cris de joie du clan retentirent.

Un peu plus tard, ils retournèrent dans la grande salle. Un repas accompagné de boissons chaudes fut servi pendant que l'on préparait les chambres des invités et que l'on chauffait de l'eau. Dominic envoya Jessup et ses hommes autour du lac pour récupérer les chevaux de leurs invités. Puis les Cynster, Breckenridge et Jeremy partirent assister à la remise en place du pont et purent faire entrer leurs chevaux dans le château.

Malgré sa propre curiosité, Angelica les laissa partir et alla rendre visite à Elspeth, qui avait suffisamment repris ses esprits pour aider Brenda à préparer le corps de la comtesse. Angelica convint ensuite avec Mulley et John Erskine de l'organisation des funérailles de la mère de Dominic et de McAdie. Le vieil homme avait vécu assez longtemps pour entendre les cris de joie en provenance de la cour.

— Après, raconta Mulley, il a souri et a fermé les yeux. Je pense qu'il repose en paix maintenant.

Angelica passa les heures qui suivirent à aider ses frères et cousins à s'installer. Ils estimèrent, avec leur vision très masculine des choses, qu'étant aussi mouillée qu'eux par l'eau de la cascade et n'étant qu'une faible femme, elle méritait de bénéficier en premier de l'eau chaude.

Avaient-ils pensé qu'elle allait discuter ? songea-t-elle.

Enfin réchauffée, les cheveux secs, brossés et coiffés, elle avait passé l'une de ses nouvelles robes en soie turquoise. Elle s'affaira ensuite dans ce qu'elle considérait désormais comme sa forteresse et se chargea d'organiser le séjour de ses parents.

A un moment donné, elle croisa Gabriel, Lucifer, Devil et Vane dans la galerie de l'étage, devant les chambres qui leur avaient été attribuées. Ils étaient en train de parler mais se turent en l'apercevant. Elle s'arrêta à leur hauteur et les dévisagea, puis elle prit une inspiration et dit simplement :

— Merci. Si vous n'aviez pas été assez têtus pour venir jusqu'ici...

Le simple fait de penser à ce qui aurait pu se passer lui serra la gorge. Puis elle cligna des yeux et fit un geste de la main.

Tous avaient l'air légèrement horrifiés.

Gabriel la prit alors dans ses bras et la serra contre lui.

— Si tu veux nous remercier, s'il te plaît, ne pleure pas. Garde tes larmes pour lui.

— D'accord, dit-elle en reniflant.

Elle tira sur son bras et il la lâcha.

— Ne crois pas que j'approuve la raison pour laquelle tu es venu, mais je te suis reconnaissante de l'avoir fait.

Elle déposa un baiser sur sa joue et les laissa plus perplexes et confus que jamais.

L'heure du dîner arriva. Les petits garçons et les chiens étaient revenus de leur sortie avec Scanlon et ses hommes avec un lièvre pour la cuisine et l'histoire de leur chasse comme trophée. En découvrant au château une foule d'hommes de la même trempe que leur cousin, et après avoir vérifié avec certitude que ces hommes, à l'instar de Dominic, étaient prêts à échanger et à plaisanter avec eux, Gavin et Bryce ne surent plus où donner de la tête pour obtenir des informations sur leur vie et les questionner à tout-va.

Les chiens tournèrent autour des visiteurs avant de se coucher au pied de Dominic et d'Angelica.

En montant sur l'estrade, Angelica avait hésité puis avait attendu que Dominic prenne place dans son fauteuil. Lorsqu'elle comprit qu'il ne lui donnerait aucune indication, elle réfléchit puis vint s'asseoir dans le fauteuil à sa droite, à la place attitrée de la comtesse. Dominic esquissa un sourire et l'aida à prendre place, puis désigna à Devil la chaise à sa gauche. Lucifer vint s'asseoir à côté de Devil, puis Bryce s'installa timidement à côté d'Angelica. Gabriel lui sourit en venant les rejoindre. Les autres Cynster, ainsi que Breckenridge et Jeremy, s'étaient installés à des tables autour.

Le repas se déroula dans une ambiance de franche bonne humeur. En contemplant la grande salle, Dominic se demanda depuis combien de temps ses gens n'avaient pas été aussi insouciantes et libres d'exprimer leur bonheur. Il avait l'impression que le soleil venait soudain de percer à travers les nuages pour inonder le clan Guisachan de sa chaleur, de sa lumière et de toutes les émotions — joie, paix et espoir — capables de gonfler leurs cœurs et de leur donner des ailes.

Il contempla la femme assise à côté de lui, cet ange de vingt et un ans qui s'était tenu à ses côtés

et qui avait relevé avec lui toutes les épreuves que le destin avait mis sur leur route. Il avait vu Angelica comme sa future épouse et son sauveur, et elle s'était montrée à la hauteur, comme elle le ferait sans aucun doute à l'avenir.

Elle était occupée à converser joyeusement avec Bryce et Gabriel. Dominic lui prit la main et la serra doucement. Sans se tourner vers lui, elle lui rendit son étreinte et laissa sa main dans la sienne. Il sourit en s'adossant à son siège, contempla son clan et savoura son bonheur.

A la fin du repas, ils se réunirent dans la bibliothèque — Dominic, Angelica et ses parents en plus des garçons et des chiens — et le couple leur fournit enfin les explications tant attendues. La première révélation n'avait pourtant rien à voir avec leur aventure. Lorsque Dominic leur tendit des verres en cristal ouvragé remplis du whisky confectionné par le clan, un silence appréciateur s'installa dans la pièce.

Les hommes trempèrent leurs lèvres dans la boisson, firent une pause puis, lentement, révérencieusement, la goûtèrent de nouveau.

Finalement, Devil tendit son verre vers la lumière et étudia le liquide ambré avant de demander :

— D'où vient ce whisky ?

Le verre à la main, Dominic s'assit dans un fauteuil à côté de la grande cheminée.

— De la distillerie du clan, au bout du lac.

Les hommes échangèrent des regards.

— Vous fabriquez ce whisky dans votre propre distillerie ? s'assura Devil.

— Oui, moi, enfin le clan.

— Hm.

Devil le goûta de nouveau puis murmura :

— Je dois reconnaître que beaucoup d'hommes de cette famille vous pardonneront pour toute cette histoire.

Evidemment, Devil et les autres Cynster en avaient déjà assez appris sur Dominic Lachlan Guisachan pour savoir qu'ils étaient prêts à l'accueillir à bras ouverts, et même avec un certain soulagement. Ils étaient perdus dans la forêt lorsqu'ils avaient vu, impuissants, Angelica se lancer comme à son habitude directement entre les griffes du loup. Elle avait été à deux doigts de mourir en tombant du haut de la falaise, mais Dominic s'était précipité pour la sauver. Au prix d'un effort surhumain, il était arrivé juste à temps. L'attitude d'Angelica à l'égard de Dominic avait fini de sceller l'approbation des huit hommes. Par conséquent, le trublion le plus autoritaire, entêté et intelligent de la famille était désormais sous la responsabilité de Dominic.

— Très bien, dit Devil en se tournant vers Dominic. Où commence votre histoire ?

Dominic leur expliqua les débuts de leur aventure comme il l'avait fait avec Angelica la nuit de leur rencontre. Etant donné qu'il ferait très bientôt partie de la famille, il ne fut pas nécessaire de se montrer trop formel et de prendre trop de gants. Dominic répondit franchement à toutes les questions mais, globalement, tous suivirent ses raisonnements aisément et sans discuter.

Les enfants s'endormirent avant d'avoir entendu la moitié de son récit. Angelica se glissa hors de la bibliothèque et demanda à Mulley et Erskine de les mettre dans leurs lits. De leurs petites voix endormies, ils marmonnèrent « Bonne nuit » avant de s'en aller.

Tandis que Dominic racontait le déroulement de ces derniers mois, Breckenridge, Richard puis Jeremy Carling complétèrent son récit jusqu'au moment où Dominic était arrivé à Londres dans le but

de kidnapper Angelica.

— Une question, l'interrompt Devil. Pourquoi n'êtes-vous pas simplement venu trouver notre famille pour nous demander de l'aide ?

Dominic se tourna vers lui.

— Si j'étais venu frapper à votre porte, ou à celle de lord Martin, pour vous demander de me confier Heather, Eliza ou Angelica, si je vous avais dit qu'il fallait que je fasse semblant de l'avoir enlevée, que je l'emmène avec moi dans les Highlands et que je prétende que sa réputation était ruinée afin de convaincre ma mère, qui rêvait de se venger de lady Celia à cause de l'obsession de mon père, de me rendre la coupe du couronnement oubliée depuis longtemps, si je vous avais expliqué que, à défaut de pouvoir rendre cette coupe à un groupe de banquiers le 1^{er} juillet de cette année, je risquais de perdre mes terres et mon clan serait ruiné... qu'auriez-vous dit ?

Devil soutint calmement son regard puis fit la grimace :

— Je comprends votre raisonnement, dit-il. Continuez.

Aidé cette fois d'Angelica, Dominic raconta comment il l'avait enlevée du salon de lady Cavendish avant de l'emmener à Bury Street.

Gabriel et Vane intervinrent aussi en racontant au couple la façon dont la famille avait réagi, et comment leur grand-tante avait fini par trouver qui était réellement le vicomte de Debenham. Lorsqu'ils abordèrent la partie du récit qui se déroulait dans les Highlands, Angelica et Dominic prirent le relais, leur dévoilant les points les plus importants et en passant d'autres sous silence.

Quand ils durent leur expliquer ce qu'ils avaient dû faire pour convaincre Mirabelle de leur rendre la coupe, Angelica se contenta de dire qu'après plusieurs jours de comédie outrancière, Mirabelle avait jugé que sa réputation était suffisamment ruinée et avait enfin accepté de leur donner les indications pour retrouver la coupe. A ce moment-là, le rôle de Langdone Baine dans ce complot avait été révélé au grand jour.

Ils parlèrent de Baine et de sa précédente tentative de tuer Dominic ainsi que de ses motivations, puis abordèrent l'histoire de la coupe elle-même.

Lucifer paraissait fasciné, tout comme l'était Gabriel.

— Si vous y consentez, j'aimerais pouvoir jeter un coup d'œil à ce contrat avec les banquiers. Je n'ai jamais rien entendu de tel. J'aimerais en étudier la forme pour pouvoir m'y référer plus tard.

Dominic accepta aussitôt.

Demon, qui avait fait le tour de la pièce avec la carafe à whisky à la demande de Dominic, s'assit dans son fauteuil.

— J'ai beaucoup entendu parler de votre grand cheval. Je suis allé faire un tour dans vos écuries. Votre palefrenier me l'a montré. Vous avez d'ailleurs une superbe pouliche avec du sang arabe. Je me demandais si vous aviez d'autres chevaux de la lignée d'Hercules ?

— Effectivement, j'ai réussi à trouver deux juments.

Face à la mine de Demon, semblable à celle d'un enfant espérant une friandise, Dominic sourit.

— Elles ne sont pas au château mais dans l'une de mes fermes. Je vous les montrerai demain.

Demon lui sourit et lui porta un toast.

— Parfait.

Jeremy avait déjà commencé à inspecter les étagères. Breckenridge et Vane voulaient avoir des informations sur les récoltes et les troupeaux. Quant à Richard, il posa des questions sur la chasse, sujet sur lequel ils s'attardèrent quelque temps.

Le sourire aux lèvres, Demon s'enfonça confortablement dans son siège et laissa les autres poser leurs questions. Lui comme les autres s'étaient déjà fait leur idée sur Dominic. Non seulement ils ne pouvaient qu'approuver le plan du laird pour récupérer la coupe, mais ils auraient très certainement agi de la même façon à sa place. Et, en faisant preuve d'honnêteté, ils ne pouvaient que reconnaître qu'ils auraient sans doute échoué. Dominic avait dû faire face à de multiples revirements de situation, tout en suivant la ligne mince qui séparait l'honneur du déshonneur. Mais tous les hommes réunis ici savaient ce que signifiait la famille et avaient conscience que, parfois, il était nécessaire d'enfreindre les règles pour mettre les siens à l'abri. Aucun ne pouvait lui en vouloir pour ce qu'il avait fait.

Tout en trempant ses lèvres dans le whisky au goût suave et malté, Devil écoutait Dominic et Angelica, et observait l'interaction du couple. Son sourire s'élargit. En « kidnappant » Angelica, Dominich Lachlan Guisachan avait scellé son sort, et toute la famille ne serait que trop heureuse de l'aider.

Enfin ils planifièrent le déroulement des prochaines journées.

Angelica proposa de rester au château quelque temps avant d'entreprendre le voyage pour retourner à Londres. Ses frères et les autres approuvèrent cette idée.

Assise sur l'accoudoir du fauteuil où se trouvait Dominic, elle se tourna vers lui.

— Nous devons rester ici jusqu'aux funérailles. Mulley m'a dit qu'elles auraient lieu dans trois jours.

Dominic acquiesça d'un air impassible.

— Si nous partons le lendemain, nous aurons encore largement le temps d'arriver à Londres avant la fin du mois. Je vais envoyer une note aux banquiers pour fixer un rendez-vous le 1^{er} juillet au matin.

— Et nous prendrons votre berline à Edimbourg, et non la diligence de la poste.

Voyant que Dominic souriait, elle précisa :

— Nous prendrons la grande voiture, car les garçons voyageront avec nous.

Le regard de Dominic se teinta d'inquiétude.

— Nous les emmenons avec nous ?

— Evidemment. Ils doivent rencontrer ma famille.

Richard soupira.

— Avant de partir, on m'a informé que dès que tout serait arrangé ici, je devais retourner dans le Val. Ensuite, avec ma femme, nous allons voyager jusqu'à Londres en compagnie des jumeaux.

Il regarda Angelica et lui lança un regard interrogateur.

— Catriona m'a dit que vous sauriez pourquoi.

Angelica posa les yeux sur chacun des hommes et lut la même curiosité en eux.

— Evidemment, nous allons donner un repas de famille, probablement le soir de notre arrivée en ville. Ensuite, après que Dominic aura rendu la coupe aux banquiers, le soir du 1^{er} juillet, papa, maman, et Honoria, bien sûr, donneront notre bal de fiançailles.

Dominic l'observa avec insistance, puis leva son verre pour cacher sa réaction.

Les yeux plissés, Breckenridge désigna Dominic.

— Vous venez de le mettre devant le fait accompli, s'insurgea-t-il en regardant Angelica. N'a-t-il pas son mot à dire ?

— Il l'a déjà eu, répliqua Angelica. Mais il m'a laissé le choix de fixer le lieu et la date.

— Mais..., bafouilla Jeremy en fronçant les sourcils, il n'y a aucune raison de précipiter autant les choses.

— Mais si, se défendit Angelica. Tout d'abord, tout le monde s'apprêtera à quitter Londres à la fin du mois de juin. Ils resteront le temps d'assister au bal, mais guère plus. Si nous fixions le bal à une date ultérieure, cela supposerait de faire revenir toute la famille en plein milieu de l'été, ce qui serait inconsideré. Les gens viendraient, mais cela ne se fait pas. Ensuite, en août, il y a toujours une grande fête d'été à Somersham, et nous nous y rendrons tous. En septembre, au cas où vous l'auriez oublié, la famille doit organiser trois mariages. Il nous faut le temps de les préparer, et sans tarder.

Tous la contemplèrent d'un air un peu ahuri.

Plusieurs bouches s'ouvrirent avant de se fermer.

— D'ailleurs, vous savez très bien que les fiançailles et les mariages sont du ressort des femmes de la famille, et vous pouvez...

Elle s'interrompit lorsque Devil leva une main pour l'arrêter.

Il tourna la paume vers elle, l'agita à la manière d'un chef d'orchestre, et lui et tous les autres conclurent :

— Nous pouvons vous en laisser le soin, à vous et à nos femmes.

Breckenridge et Jeremy auraient plutôt dit « nos futures épouses ».

Angelica sourit.

— Exactement.

Gabriel se tourna vers Dominic.

— Bienvenue dans la famille.

Dominic vida son verre d'un trait.

* * *

La nuit était tombée et la forteresse était plongée dans le silence. Allongée dans le grand lit de Dominic, tout en haut de la tour est, Angelica contempla le corps nu de son grand laird des Highlands baigné par le clair de lune, spectacle dont elle ne pourrait jamais se lasser, même si elle vivait jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

Les fenêtres de chaque côté de la chambre n'avaient pas de rideaux. Ouverts de part en part, les battants laissaient entrer une brise parfumée de l'odeur capiteuse des roses, fraîchement écloses dans le jardin au pied de la tour.

Dominic, qui avait fini de se déshabiller, se tourna pour s'avancer vers le lit d'un pas fluide et gracieux. La lune lui rendit hommage, auréolant ses larges épaules, glissant sur les muscles puissants de son torse et de son ventre, et faisant briller sa toison virile.

Il souleva les couvertures, vint s'allonger à côté d'Angelica et elle se laissa rouler vers lui. En appui sur son coude, il l'enlaça pour l'attirer à lui.

Elle posa une main sur son torse et l'arrêta avant qu'il commence à l'embrasser.

— Votre genou. Je me suis demandé si vous ne vous étiez pas de nouveau blessé lorsque vous avez sauté sur la saillie, mais je ne vous ai pas vu boiter.

Tout en la dévorant des yeux, il secoua la tête.

— Non. J'ai cru que mon genou allait de nouveau se tordre, mais il semble plus solide que

jamais, enfin, au moins depuis que je suis tombé dans ce ravin il y a plusieurs années.

Elle lui sourit.

— J'en suis heureuse.

Sa question n'était pas anodine. Angelica avait une idée derrière la tête, mais le moment n'était pas encore venu de lui en parler.

— Je suppose que si vous avez annoncé à vos parents la date de notre bal de fiançailles, c'est que vous avez enfin accepté de m'épouser.

— Vous pouvez estimer que vous avez toutes les raisons de le croire.

— Dieu soit loué.

— Vous n'avez jamais cru sérieusement que je n'accepterais pas.

— Non, mais je me suis demandé quel était le prix à payer.

Elle hésita avant de répondre :

— Vous l'avez fait aujourd'hui. Et de multiples façons, aussi exagérées qu'extravagantes.

Il la dévisagea, attendant visiblement qu'elle développe sa pensée.

Mais Angelica plongea dans les yeux de Dominic. Ses traits avaient beau se trouver dans l'ombre, elle devinait encore l'émotion qui envahissait ses prunelles gris-vert. S'émerveillant de ce spectacle en silence, elle leva la main et caressa du bout des doigts sa joue fine.

— Vous étiez prêt à mourir pour m'épargner, aujourd'hui.

Il tourna la tête et déposa un baiser tendre et brûlant dans la paume de sa main.

— Et je suis prêt à mourir pour vous demain si le destin me l'impose. Mais vous ne me laisserez pas faire, ajouta-t-il avec un sourire en coin.

— Pas plus aujourd'hui que demain. Vous êtes à moi et je n'ai nullement l'intention de vous laisser, ni au destin ni à aucune autre autorité.

— Vous me volez la réplique, dit Dominic en souriant franchement.

— Elle peut être aussi à vous : je veux bien partager.

— Moi aussi, dit-il en capturant son regard. Maintenant et à tout jamais, tout ce que je possède, tout ce que je suis est à vous, mon ange.

— Je suis à vous et vous serez à moi jusqu'à la fin des temps.

Dominic se pencha sur elle, et elle l'attira à lui. Leurs lèvres se fondirent en une caresse d'une infinie tendresse.

Sous la lune argentée, entourés par le parfum des roses, ils revisitèrent ce qu'ils étaient, tout ce qu'ils avaient déjà trouvé, avec audace, fièvre et bonheur, afin de le revendiquer de nouveau.

Ils s'y attelèrent avec confiance et, ensemble, apprirent ce qu'était l'amour pour s'en emparer. Ils s'en enveloppèrent et le gardèrent dans leur cœur, l'absorbèrent avec joie et apprirent à se redécouvrir dans une lente révérence et une exquise harmonie.

Avec une sincérité sans faille, ils réaffirmèrent leur foi en ce qui était né et avait grandi entre eux, en leur proximité et en leur renversante intimité.

Leur fête fut simple mais sans retenue. Ils avaient gagné tout ce que leurs cœurs désiraient, même s'ils savaient tous deux que leur plus écrasante victoire ne résidait pas dans quelque chose de tangible.

Ils avaient désiré, cherché et trouvé la plus grande récompense qui existait sur terre et dans le ciel.

L'amour.

Ils s'aimèrent et s'adorèrent jusqu'à atteindre ce sommet où l'amour brille tel un soleil. Et sa beauté les inonda, les fit fusionner et les réduisit en poussière avant de les faire renaître.

Ils étaient à présent deux corps unis. Deux cœurs battant à l'unisson. Deux âmes en parfaite communion.

La grâce de l'amour les emporta et les remplit, et déposa sous le clair de lune la plus douce des bénédictions.

S'effondrant de nouveau sur le lit dans les bras l'un de l'autre, ils cherchèrent l'amour et s'en emparèrent pour ne plus le lâcher.

Ils l'avaient conquis et le laissèrent à présent pénétrer dans leurs cœurs. Ils lui avaient permis de s'y insinuer librement, ainsi que dans leurs corps et leurs âmes, et par cet acte avaient été récompensés par sa vérité lumineuse : accepter consciemment leur amour représentait le triomphe suprême et le plus grand des bonheurs.

Chapitre 23

Trois jours plus tard, Angelica se tenait aux côtés de Dominic dans le petit cimetière mitoyen à l'église dans le hameau voisin de Cougie. Elle contempla d'un œil triste les trois cercueils qui venaient d'être déposés dans les trois tombes.

Hugh, le jeune frère de Langdon Baine, était devenu le nouveau laird du clan Baine. Arrivé au château le lendemain de la mort de Langdon, il n'avait pas été surpris de découvrir l'infamie de son frère aîné.

— Certains anciens de notre clan répétaient sans cesse que le clan Guisachan possédait de meilleures terres et était plus riche que nous. Ils préconisaient d'employer les vieilles méthodes en nous en emparant.

Hugh avait secoué tristement la tête.

— Même après la mort de ces anciens, Langdon n'a pas voulu entendre raison.

Hugh avait remercié Dominic d'avoir fait envoyer le corps de son frère chez lui. De son côté, Dominic avait proposé son aide au clan Baine en cas de besoin, et particulièrement à Hugh qui allait prendre malgré lui la tête du clan.

Ils s'étaient quittés en bons voisins, prêts à œuvrer pour le bien commun.

Dans le cadre de cette entente, ils avaient tenu à offrir une cérémonie religieuse commune, imputant ces trois morts à une alliance malheureuse entre des personnalités instables. Ils espéraient donc limiter la portée de ces décès en n'envenimant pas le conflit.

Mirabelle, comtesse de Glenrae, avait été enterrée la première auprès de son mari. Les fidèles étaient ensuite allés sur la parcelle des Baine, où Langdon fut mis en terre. Ensuite, tout le monde revint dans la zone réservée aux Guisachan pour assister à l'enterrement de McAdie.

Sa mise en terre fut celle qui suscita le plus de larmes.

Angelica se tenait à côté de Dominic et du révérend, avec Hugh et sa jeune épouse. Elle remercia ceux qui étaient venus, pour la plupart des locaux, même si certains arrivaient des vallées et des clans alentours. Tous avaient compris qu'elle allait devenir la femme de Dominic. Elle recevait les mêmes égards que si elle était déjà sa comtesse. Elle s'était presque attendue à ce que ses frères essaient de la convaincre de rentrer à Londres avec eux. Gabriel avait même évoqué cette idée, mais n'avait pas insisté. Il avait saisi la réalité de la position d'Angelica au sein du clan, et conclut qu'il était important pour elle, comme pour les autres, qu'elle se tienne aux côtés de Dominic.

Le laird et Angelica furent les dernières personnes du clan Guisachan à remonter sur selle pour rentrer.

Dominic laissa Hercules avancer d'un pas tranquille sur les étroits sentiers. Puis, tandis qu'il prenait le dernier virage avant le château, il lança un regard en coin vers Angelica qui caracolait sur le dos d'Ebony.

— Vous voulez galoper ?

Elle lui sourit.

— Je vous suis.

Hercules fit un bond en avant et Angelica s'élança derrière lui en riant.

Dominic la conduisit hors du sentier sur une longue étendue herbeuse et laissa le grand alezan foncer tête baissée. L'animal franchit à toute vitesse la ligne droite, puis bifurqua pour continuer sur les rives du lac. Ebony galopait derrière lui, crinière au vent. Angelica lança un cri joyeux.

Invitant Hercules à accélérer, Dominic sentit le rythme de ses lourds sabots faire écho à son pouls. Il chevaucha à bride abattue jusqu'au bout de la berge et ne ralentit qu'au dernier moment. Le souffle court, il fit prendre à Hercules un large virage. Cela faisait des années qu'il ne s'était pas senti aussi vivant et aussi libre.

Angelica tira sur les rênes d'Ebony un peu plus tôt que lui, puis s'avança vers Dominic jusqu'à ce que l'épaule de la jument noire heurte celle d'Hercules.

Elle scruta alors le visage de son futur mari puis posa une main sur sa joue. Plongeant dans ses prunelles aux teintes orageuses, elle l'attira vers lui pour effleurer ses lèvres.

Lorsqu'elle voulut reculer, Dominic l'arrêta et la maintint près de lui pour poser son front contre le sien.

— J'ai du mal à croire que tout est terminé, murmura-t-il en relâchant son étreinte.

— Rentrons chez nous, répondit-elle en souriant.

Ils galopèrent côte à côte dans la lueur de ce matin d'été et les odeurs de la forêt, sous les doux rayons du soleil. Lorsque le château s'éleva devant eux, avec ses pierres adoucies par la lumière dorée, le riche camaïeu vert et or s'étala de chaque côté de la construction tel un manteau de couleurs. Les eaux scintillantes du lac donnaient du mouvement à ce tableau. Angelica s'imprégna de ce spectacle et sentit au fond de son cœur que cette paix revenue, douce et durable, s'étendait aux montagnes, roulait sur les arbres et le lac pour se répandre dans toute la vallée.

Ils étaient peut-être allés au bout de quelque chose, mais il s'agissait en réalité d'un nouveau départ : le début de leur propre histoire.

Dominic tourna la tête et interrogea Angelica des yeux.

— Je donnerais cher pour savoir à quoi vous pensez.

— Je me disais que ces derniers mois avaient été l'épilogue de la vie de votre père. Et le prologue de la nôtre.

Il soutint son regard quelques instants puis acquiesça.

— Et, à partir de maintenant, le reste de notre histoire nous appartient.

— Oui, il nous incombe de la créer et de la vivre.

— Et d'en profiter.

Elle lui sourit et, chevauchant côte à côte, ils passèrent le pont-levis et pénétrèrent dans la forteresse.

L'après-midi se déroula dans ce même esprit de liberté retrouvée, tandis qu'ils faisaient leurs premiers pas sur le chemin de leur vie.

Au milieu de l'après-midi, Dominic et les deux garçons trouvèrent Angelica dans la galerie et la

persuadèrent de se laisser kidnapper de nouveau, pour une longue promenade dans les étendues sauvages, à l'ouest du château.

Marchant main dans la main avec Dominic, elle regarda les garçons courir devant eux avec les trois chiens. Nudge semblait l'avoir adoptée, et revenait souvent tourner autour d'elle avant de partir rejoindre en gambadant les enfants et les deux autres chiens.

Lorsqu'ils étaient arrivés à l'église ce matin, Dominic avait fait un détour pour aller se recueillir devant deux tombes sur la parcelle des Guisachan. Angelica l'avait accompagné, s'était tenue à ses côtés et avait lu les inscriptions.

— Ce sont les parents des garçons ?

Dominic avait acquiescé.

— Krista a été emportée par une inondation. Mitchell a essayé de la sauver mais a été grièvement blessé. Il est mort une semaine plus tard de ses blessures. Je lui ai juré de m'occuper moi-même des enfants.

Angelica s'était contentée de hocher la tête mais, plus tard, pendant que Dominic s'entretenait avec d'autres personnes devant l'église, elle était revenue vers leurs tombes, était restée quelques instants immobile puis avait formulé ce vœu : « Je vous promets de prendre soin à mon tour de ces trois personnes. Vous pouvez me les confier, et reposer en paix maintenant. »

En marchant sous les rayons voilés du soleil, les paroles de sa promesse résonnèrent dans son esprit.

Ils finirent par atteindre l'extrémité de l'île. Dominic et Angelica s'assirent sur la berge et regardèrent les enfants et les chiens qui gambadaient en contrebas. Les garçons lançaient des bâtons dans l'eau et les chiens plongeaient pour aller les chercher avant de les leur rapporter. Finalement, ils s'ébrouèrent, arrachant des petits cris de joie aux garçons, qui furent bientôt aussi mouillés que les chiens.

Le soleil commençait à se coucher, toujours chaud et lumineux, faisant monter une brume légère du sol humide.

— Un cerf, dit soudain Dominic.

Les deux garçons se figèrent et dévisagèrent le laird avec espoir. Il murmura à Angelica :

— Ne bougez pas.

Puis, lentement, il leva la main et désigna la berge sur leur droite.

Angelica pivota dans cette direction et, tandis que l'animal relevait fièrement la tête de l'eau, aperçut ses bois massifs.

Entouré par l'épaisse forêt, il tourna son regard vers eux et les chiens qui tournoyaient autour d'eux, puis étudia Dominic et Angelica un long moment avant de prendre la fuite.

— Oh ! soupira-t-elle. Il était magnifique.

Dominic lui sourit. Les bras enroulés autour de ses genoux, il observa les garçons.

— Cela fait des années que je le chasse. Il me connaît. Je l'ai eu dans ma ligne de mire un nombre incalculable de fois, mais je n'ai jamais tiré. Il sait qu'il peut vivre en sécurité sur nos terres, maintenant.

Angelica posa la tête sur son épaule. Le cerf lui rappelait Dominic. L'animal avait le même port de tête altier, la même beauté sauvage, empreinte de quelque chose de primitif, de puissant et d'indompté qui pouvait sembler dangereux. Son héros était un véritable enfant des Highlands. Assise à ses côtés, elle contempla les enfants qui jouaient et rit de leurs pitreries tandis que le soleil

déclinait lentement.

Lorsque les ombres s'allongèrent, elle inspira profondément et se sentit parfaitement heureuse et comblée. Elle comprit au fond de son âme qu'elle avait trouvé l'endroit où elle voulait vivre.

Le destin et la Dame l'avaient menée loin, très loin du lieu où elle était née, de Londres et de la vie qu'elle connaissait.

Ils l'avaient entraînée jusque-là parce qu'avec Dominic, ses gens et les deux petits garçons, elle était à sa place.

* * *

Sept jours plus tard, Dominic suivit Angelica dans le vestibule de la demeure de lord Martin Cynster sur Dover Street. Tandis que le majordome refermait la porte, il dut s'avouer que la nervosité qui l'habitait n'avait d'égale que celle d'un collégien. Cette agitation n'était pas seulement due à l'idée de faire la connaissance du père d'Angelica.

Angelica et lui étaient venus à Londres avec les cinq domestiques qui l'avaient accompagné lors de sa précédente visite, en plus de sept autres et des deux garçons. Ils étaient arrivés la veille. Angelica n'avait pas caché ses intentions de loger avec lui dans la demeure de Bury Street, et le couple avait partagé son lit dans les appartements réservés à la comtesse.

Ce matin, pendant qu'elle était occupée à transformer sa maison, Dominic s'était éclipsé pour rendre visite au père d'Angelica. Lord Martin, probablement prévenu par Gabriel, Lucifer et aussi Devil, s'était montré sévère au début, mais courtois, puis finalement compréhensif et accueillant. Il l'avait même félicité. La bouteille de vieux whisky fabriquée par le clan que Dominic lui avait apportée en signe de paix avait scellé ce qu'il espérait être une trêve durable avec son futur beau-père. Il savait déjà que les Cynster avaient un faible pour les bons whiskys.

Ainsi, lorsque le majordome fit entrer Angelica et Dominic dans la longue salle de réception, celui-ci n'était plus aussi nerveux à l'idée de rencontrer les autres personnes de la famille. En suivant Angelica dans la pièce, il jaugea rapidement les gens qui y étaient réunis.

Gabriel était là, souriant, accompagné d'une grande dame aux cheveux bruns qui devait être sa femme, Alatheia. Lucifer se tenait près de lui avec son épouse, Phyllida. Angelica lui avait déjà donné le nom et la description des membres de sa famille. La dame debout aux côtés de Devil Cynster, Honoria, ressemblait en tout point à l'image qu'il s'en était faite : une duchesse jusqu'au bout des ongles. Breckenridge était également présent en compagnie de Heather, de même que Jeremy et Eliza.

Dominic connaissait ces deux dernières ladies de vue, tandis qu'elles n'avaient fait que l'apercevoir de loin. Elles l'observèrent avec une curiosité non déguisée puis leurs regards se tournèrent vers Angelica, à qui elles sourirent. Dominic n'avait pas envie d'en connaître la raison.

La dernière lady de la pièce était assise dans un fauteuil à côté de la cheminée, mais le reste des personnes ne lui permettait pas de la voir distinctement.

Gabriel était le plus proche de Dominic et Angelica. Celle-ci s'arrêta devant son frère aîné, se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue, puis effleura celle d'Alatheia avant de lui présenter Dominic.

Prenant la main qu'Alatheia lui présentait, Dominic s'inclina devant elle et la salua à voix basse. Puis il se redressa et avisa une paire d'yeux noisette espiègles. Après une pause infinie, Alatheia lui sourit avec un regard étincelant.

— Bienvenue, monsieur. Je pense que vous saurez vous faire à merveille à cette famille.

— Appelez-moi Dominic.

Il lui rendit son sourire qui se voulut charmeur, mais son esprit était focalisé sur la lady dans le fauteuil.

Pourtant, avant de pouvoir l'atteindre, il dut passer par toute une série de présentations : à Phyllida, qui lui souhaita chaleureusement la bienvenue et s'enquit de ses pupilles, à Honoria, duchesse de St. Ives, qui commença par le jauger avant de daigner lui sourire et de lui souhaiter la bienvenue dans leur « clan ».

Heather et Eliza se montrèrent curieuses à son égard, et il les trouva à la fois charmantes et joviales. Il les laissa croire, comme Angelica lui avait suggéré, qu'en décidant de l'issue de chacun de ses enlèvements ratés, le destin avait servi au mieux leurs intérêts.

Enfin, Angelica l'entraîna vers la lady assise dans le fauteuil, qui intriguait Dominic. Martin était debout à côté d'elle. En les voyant approcher, la dame se leva.

Celia Cynster avait des airs de matrone, de femme de tête dont le maintien naturel faisait paraître les autres plus faibles... Angelica ne tenait pas son tempérament de fer de son père.

A peine plus grande qu'Angelica, Celia avait des cheveux gris qui avaient dû être autrefois d'une couleur moins vive que ceux de sa plus jeune fille. Le dos très droit, le menton légèrement relevé, Celia regardait Dominic approcher en le dévorant des yeux. Il s'arrêta devant elle et attendit son verdict. Sa critique ou son rejet, si elle le décrétait.

Angelica sentit la tension du laird. A ses côtés, elle scrutait tour à tour Dominic puis sa mère.

Martin avança d'un pas et fit les présentations. Celia et Dominic répondirent machinalement en se serrant la main, mais, lorsqu'il voulut retirer la sienne, Celia la lui retint. De sa main libre, elle congédia sa fille et son mari, puis dit simplement au laird :

— Venez faire quelques pas avec moi.

Il lui proposa poliment son bras. Celia posa la main sur sa manche et, ensemble, ils avancèrent dans la longue salle en direction d'une fenêtre en baie ronde.

Une fois à l'abri des regards dans l'alcôve, Celia se tourna vers lui et étudia attentivement son visage.

— Vous ne ressemblez pas du tout à votre père, et pourtant, je retrouve un peu de lui en vous.

Dominic réprima une grimace.

— Ce doit être à cause de mes yeux.

Elle l'étudia de nouveau puis hocha la tête.

— Oui, mais les vôtres sont... plus complexes.

Elle passa de nouveau en revue chacun de ses traits.

— Avez-vous pris quelque chose de votre mère ?

— Non, ou du moins elle ne le pensait pas. Seulement la couleur des cheveux.

Après quelques instants, voyant sa résolution, il ajouta :

— On dit que je suis le portrait de mon arrière-grand-père, à l'exception de mes cheveux sombres.

Le bout des doigts toujours sur sa manche, Celia recula d'un pas en redressant la tête dans un geste que sa plus jeune fille avait déjà adopté. Elle fit une moue qu'il reconnut également. Après l'avoir dévisagé un long moment, durant lequel Dominic s'efforça de rester immobile, elle répondit :

— D'après ce que j'ai vu et entendu, vous ne ressemblez en rien à votre père, et encore moins à

votre mère. Je pense que vous êtes un survivant d'une époque révolue remontant probablement à celle de votre arrière-grand-père, où les chefs de clan régnaient d'une main de fer et accomplissaient de grands exploits...

Elle sourit légèrement.

— Et si vous épousez Angelica, vous aurez besoin de ces deux qualités.

Celia s'approcha plus près, se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue.

— Bienvenue dans la famille, mon cher. J'espère que vous ne nous trouverez pas trop envahissants. Restez près d'Angelica si tel est le cas, elle vous aidera.

Interloqué, Dominic cligna plusieurs fois des yeux.

Celia s'apprêtait à retourner vers le centre de la pièce, lorsque, voyant qu'il restait immobile, elle l'interrogea du regard.

— Vous... ne m'en voulez pas ? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde.

Tirant sur sa manche, elle le fit pivoter avec elle et commença à revenir vers sa famille.

— J'ai bien éduqué mes filles. Angelica ne se serait jamais laissé approcher si vous n'aviez pas été un homme de valeur. Et si vous pensez que je peux me sentir mal à l'aise à cause du passé — j'imagine que vous devez vous poser la question —, étant donné qu'il est presque l'heure de passer à table, je vous raconterai ainsi qu'à tous une version de l'histoire que vous n'avez jamais entendue. Votre père était un homme bon, aimable, et peut-être faible, mais il s'est comporté en véritable gentleman avec moi.

Elle regarda droit devant elle puis s'arrêta.

Dominic dut l'imiter.

Après avoir observé quelques instants le groupe, composé de Heather, Breckenridge, Eliza, Jeremy et Angelica qui ne les quittaient pas des yeux, Celia poussa un soupir.

— Et pour être tout à fait honnête, même si j'abhorre les agissements de votre mère, si grâce à toutes ses machinations, mon vœu le plus cher de voir mes trois filles heureuses et convenablement mariées a été exaucé, je n'ai aucune raison de me plaindre.

Angelica quitta le groupe pour venir les rejoindre. Elle lança un regard faussement accusateur à sa mère.

— Tu me l'as pris assez longtemps, dit-elle. Il est à moi.

— Oui, ma chérie, répondit Celia en riant, et je suis très heureuse pour toi.

* * *

Le 1^{er} juillet, à 11 heures du matin, Dominic entra dans la pièce lambrissée d'un discret bâtiment de la City. Élégamment vêtue et joliment coiffée, Angelica lui tenait le bras.

Devil Cynster, duc de St. Ives, M. Rupert Cynster, investisseur de renom, et M. Alasdair Cynster, antiquaire de son état, leur emboîtèrent le pas.

Tout au bout de la grande table centrale et rectangulaire, les sept banquiers représentant les sept plus grandes banques de la City furent tous abasourdis et impressionnés de les voir arriver.

Dominic s'arrêta à l'autre bout de la table et les salua d'un signe de tête.

— Gentlemen, déclara-t-il. Je suis ici comme convenu, le jour du cinquième anniversaire de la mort de mon père, pour vous rendre la dernière pièce des bijoux d'Ecosse : la coupe du

couronnement.

A ce moment précis, Lucifer fit un pas en avant. Il tenait dans la main un sac en velours bleu roi fermé par un cordon de soie. Angelica le lui prit, plongea la main dedans et en sortit la coupe sous des cris étouffés de surprise et d'admiration.

Elle la tendit à Dominic.

Il la plaça en équilibre dans le creux de sa main et regarda les banquiers en haussant les sourcils.

— Les actes de propriété, messieurs ?

Le ton sec de sa voix sortit les banquiers de la torpeur dans laquelle la scène les avait plongés. Cela n'était pas vraiment surprenant : Lucifer avait nettoyé et lustré la coupe jusqu'à lui rendre tout son éclat et sa beauté.

Très agités, les banquiers fouillèrent parmi plusieurs piles de documents posées sur la table. Un à un, ils se dépêchèrent de venir lui présenter les actes de propriété en leur possession. Gabriel en étudia rapidement chaque feuillet et vérifia que chacun était dûment tamponné. Puis il se tourna vers Dominic.

— Tout est en règle, déclara-t-il.

— Parfait, répondit le laird en souriant.

Il posa la coupe sur la table, prit les documents des mains de Gabriel et les glissa dans une sacoche.

— La coupe est à vous, gentlemen, annonça-t-il aux banquiers.

Il prit alors Angelica par le bras et se tourna vers la porte.

— Faites-en bon usage, vous et le roi.

Lorsque leur groupe quitta la pièce, ils entendirent les banquiers converger à la hâte vers leur trésor.

Angelica regarda Dominic et ils se sourirent.

— Tout est terminé, enfin.

— Nous sommes libres !

Dominic s'arrêta sur la chaussée à l'extérieur du bâtiment et donna une chaleureuse poignée de main aux hommes qui l'accompagnaient. Souriant à Angelica, Gabriel lui donna une pichenette, sur quoi elle lui lança un regard furieux tandis que Lucifer riait et la prenait dans ses bras. Devil les salua chaleureusement, puis les trois Cynster partirent d'un pas nonchalant, laissant Dominic et Angelica héler un fiacre pour revenir à Bury Street.

Dominic attendit quelques instants. Face à Angelica, il laissa l'effervescence de la rue passer à côté d'eux. Puis, lentement, il prit une profonde inspiration et emplit ses poumons.

— C'est vraiment terminé, dit-il en plongeant dans les yeux d'Angelica. Tout est derrière nous. Le passé est révolu et enterré, et l'avenir nous appartient.

Angelica lui sourit et l'attira vers elle pour déposer sur ses lèvres un baiser aussi fugace que brûlant.

— En parlant d'avenir, dit-elle en passant son bras sous le sien, je souhaiterais embaucher de nouveaux jardiniers. Nous ne serons pas à Londres très longtemps et je voudrais faire défricher le jardin avant de partir pour le Nord.

— Vous aurez tout ce que vous voudrez, dit-il en posant la main sur les siennes.

— Vraiment ? s'étonna Angelica. Dans ce cas, dépêchons-nous de monter dans un fiacre et de

revenir à Bury Street pour que nous puissions parler plus en détails de mes envies.

Dominic partit à rire, et ils s'exécutèrent joyeusement.

* * *

Ce soir-là, St. Ives House resplendissait de mille feux. Un défilé de voitures envahissait Grosvenor Square, où les valets en livrée et les garçons d'écurie bataillaient pour faire régner l'ordre.

Les voitures se succédaient devant le tapis rouge pour y déverser leurs occupants richement vêtus, au grand plaisir de la foule qui emplissait la chaussée, impatiente d'apercevoir l'éclat de leurs bijoux et le lustre du satin et de la soie.

A l'intérieur de la demeure, le grand dîner de fiançailles, qui réunissait tous les membres de la famille et leurs plus vieux amis, avait atteint un point culminant : la foule avait poussé trois acclamations bruyantes et enthousiastes en l'honneur des jeunes fiancés qui rayonnaient de bonheur.

Angelica, parée d'une marquise en émeraude et en diamants et d'une rivière d'émeraudes qui scintillait de mille éclats autour de son cou, laissa Dominic entre les mains de sa tante Helena, de lady Obaldestone et de sa grand-tante Clara. Il fallait bien qu'il apprenne un jour à les supporter. Elle se faufila rapidement parmi le flot qui se dirigeait vers les marches menant à la salle de bal. Elle saisit alors la manche d'Henrietta et la tira doucement.

Lorsque sa cousine se tourna vers elle, Angelica désigna l'entrée d'une pièce.

— Par ici, j'ai quelque chose à te donner.

Henrietta sortit obligeamment de la foule et suivit Angelica, qui s'arrêta à côté d'un buffet en fouillant dans son petit réticule argenté.

— Le voilà.

Elle démêla précautionneusement le collier et sortit la chaîne en or parsemée d'améthystes, avec son pendentif en quartz rose.

— Il t'appartient officiellement, maintenant.

Elle tendit le collier à Henrietta et le déposa dans la paume de sa main.

— J'ai trouvé mon héros, maintenant, expliqua-t-elle, ainsi que Heather et Eliza. Porte-le, et tu trouveras très certainement le tien à ton tour.

Henrietta contempla la délicate chaîne enroulée dans sa main.

Angelica vit l'expression de son visage. Elle savait qu'Henrietta avait un côté désespérément conventionnel.

— Ceci dit, tu dois y croire, au moins un peu, pour que le charme fonctionne. Si tel est le cas, il y a de fortes chances qu'il opère aussi bien pour toi que pour nous trois.

— Merci, dit Henrietta en ouvrant son réticule couleur prune pour y ranger le collier.

— Oh ! et une fois que tu auras trouvé ton héros et que ton mariage sera fixé, Mary sera la prochaine sur la liste, mais d'après ce que j'ai compris elle ne pourra pas s'en servir tant qu'il n'aura pas fonctionné avec toi.

Angelica fronça les sourcils et ajouta :

— En cas de doute, demande à Catriona.

— D'accord.

Henrietta tira sur les cordons de son réticule pour le fermer et regarda autour d'elle.

— Viens, mieux vaut nous dépêcher. Tu dois te mettre en place pour accueillir les invités.

Angelica se hâta de monter les marches. Tout le monde lui souriait en la laissant passer. Deux minutes plus tard, les joues encore rouges, elle se tenait aux côtés de Dominic pour accueillir lord et lady Jersey, les premiers hôtes.

Dominic renonça rapidement à retenir tous les noms et les titres. Comme Angelica connaissait tout le monde, il se contenta de sourire et de s'en remettre à elle, et à son incomparable beauté. Elle rayonnait littéralement dans sa robe étincelante en soie moirée turquoise qui rappelait la couleur préférée de sa mère, à quelques nuances près. La teinte était un peu plus sombre que celle portée par sa mère, plus intense et vibrante. Une couleur qui ressemblait davantage à Angelica.

Elle riait et souriait. Manifestement, elle était dans son élément. De temps en temps, elle faisait une pause pour parler à Dominic et ne semblait voir que lui.

Dominic s'inquiétait pourtant de certaines questions. Mais lorsqu'il lui demanda si tout cela n'allait pas lui manquer, elle lui lança un regard véritablement perplexe et lui répondit :

— Qu'est-ce qui va me manquer ?

Dominic lui sourit et chassa ses doutes.

Angelica était sienne, aussi dévouée à lui qu'il l'était à son égard. En repensant à cette nuit où il lui avait demandé de l'aider, il comprit qu'elle avait été à lui depuis le début.

Il entendit les musiciens s'accorder, mais il était tellement habitué à ignorer ce bruit qu'il n'en saisit pas immédiatement la signification.

Il avait oublié que, chez les Anglais, les fiancés devaient ouvrir le bal.

Les premières notes de musique résonnèrent au-dessus de leurs têtes et Angelica se tourna vers lui. Autour d'eux, la foule souriante s'écarta pour leur faire de la place et, en quelques secondes, ils se trouvèrent tous les deux au centre de la piste dégagée.

La jeune femme le regarda droit dans les yeux et, si elle décela en lui une soudaine panique, elle n'en montra rien et lui tendit la main en souriant.

— Faites-moi confiance. Vous pouvez compter sur moi et moi sur vous. Vous pourrez toujours vous appuyer sur moi, comme je le ferai sur vous. Je vous soutiendrai, maintenant, et toujours, et je ne vous laisserai jamais chanceler.

L'amour et la confiance brillaient au fond de ses prunelles. Il savait qu'elle avait tout prévu, mais il croyait également chacune de ses paroles.

La crainte effroyable de ce qui pourrait se passer si son genou le trahissait traversa son esprit.

Il la chassa.

Emporté par son regard et son amour, il lui prit la main, l'attira vers lui et ils s'élançèrent, entraînés par la musique.

Ils valsèrent lentement et un peu maladroitement au départ, puis, quelques instants plus tard, Dominic prit confiance en lui, animé d'une joie intense.

Ils étaient tellement captivés par cet instant et ce qu'il signifiait qu'ils n'entendirent pas les applaudissements autour d'eux et remarquèrent à peine les autres couples, Celia et Martin en tête, suivis de Heather et Breckenridge, et d'Eliza et Jeremy, se former et venir tournoyer avec eux sur la piste.

Le bonheur d'Angelica était tel qu'elle peinait à contenir le débordement de ses émotions.

Dominic lui sourit alors.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Il hésita avant de lui répondre :

— Un peu plus tôt, sur le long chemin qui nous a menés jusqu'ici, je me demandais si le destin me permettrait d'être heureux. Je pensais à mon bonheur d'alors. Maintenant, j'ai la réponse à ma question, et clairement la réponse est non. Le destin avait prévu de me faire mourir de bonheur. Je ne suis pas certain de pouvoir en supporter plus.

Elle rit, et sa joie fusa dans la pièce.

Angelica avait tout ce qu'elle voulait pour l'instant, et bien plus.

Elle avait atteint l'objectif qu'elle s'était fixé : elle avait conquis le comte de Glencrae.

Epilogue

En cette matinée de septembre, le chaos régnait dans Dover Street. Une foule de curieux s'était amassée pour voir le cortège nuptial sortir et apercevoir le distingué père avec ses fils, les dames parées de leurs plus beaux atours et surtout, les futures mariées.

Des valets et des garçons d'écurie de différentes maisonnées avaient été embauchés pour dégager la rue. Certains se tenaient sur des barricades pour bloquer une partie de la chaussée d'un côté, pendant que d'autres faisaient de leur mieux pour retenir la marée humaine.

Lorsque les trois voitures noires reconnaissables grâce à leurs armoiries en or et leurs plumes blanches qui se balançaient sur les toits, tirées par quatre fringants chevaux noirs, tournèrent dans Dover Street au bout de Piccadilly, la foule s'élança, pleine d'espoir. Les valets et les garçons d'écurie durent alors redoubler d'efforts pour repousser à bras-le-corps les gens et permettre aux voitures de s'avancer, l'une derrière l'autre, sur la chaussée, devant la demeure de lord Martin Cynster.

— C'est le mariage de l'année ! disaient les uns.

— Il n'y en aura jamais plus d'aussi beau ! répondaient les autres.

L'événement avait déchaîné les esprits à Londres, aussi bien parmi la haute société que parmi la bourgeoisie et le peuple. Et même si un certain nombre de personnes triées sur le volet dans les plus hauts échelons avaient une place dans les allées de St. George pour assister aux moments les plus cruciaux de la cérémonie, le reste des londonniens étaient bien décidés à voir ce qu'ils pourraient. Etant donné qu'il s'agissait d'un triple mariage au sein de l'une des familles les plus nobles du pays, les commentaires allaient bon train, chacun vantant les mérites d'avoir fait le déplacement.

Quant à la demeure de lord Martin, il y régnait un véritable chahut. Ses trois filles avaient insisté non seulement pour se marier le même jour, mais aussi au cours de la même cérémonie. La logistique nécessaire donnait le tournis à Martin, même s'il ne s'était pas impliqué personnellement dans l'organisation. Mais à la seule pensée de tout ce qui pouvait aller de travers... Il lui avait été gentiment proposé de laisser les femmes de la famille s'en occuper et, comme tous les autres Cynster, il savait exactement à quel moment il devenait inutile de discuter.

Lui et ses fils, également mis de côté, s'étaient retranchés dans la bibliothèque et s'étaient confortablement installés pour déguster la toute dernière bouteille arrivée de la distillerie Guisachan. Ni Rupert ni Alasdair ne savaient vraiment où se trouvaient leurs femmes et leurs enfants. Lorsqu'ils avaient posé des questions, les femmes leur avaient sèchement répondu qu'elles avaient la situation en main et qu'ils n'avaient pas besoin de s'inquiéter. Cela n'avait en rien comblé leur ignorance,

mais ils savaient qu'il valait mieux ne pas insister.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit brusquement. Celia, resplendissante dans son habituelle robe turquoise, parée d'or, de diamants et d'aigues-marines, apparut sur le seuil.

— Parfait. Commencez à regarder vos montres. Dans exactement dix minutes, rendez-vous dans le hall d'entrée. Les filles descendront à ce moment-là l'escalier.

Celia baissa les yeux vers sa petite-fille Juliet, l'une des trois demoiselles d'honneur, qui tournait autour d'elle.

— Horatia, Catriona et moi emmenons les enfants à l'église.

Martin regarda vers la rue d'un air soucieux.

— Notre voiture est-elle là ?

— Elle attend dans la cour. Vous avez l'œil sur l'heure ?

— Oui, répondit Rupert, sa montre à gousset à la main. Il nous reste encore neuf minutes.

— Venez, Juliet, dit Celia. Nous devons rattraper les autres, mais ne courez pas !

Celia partit rapidement, suivie de sa petite-fille qui bondissait autour d'elle.

Rupert, Alasdair et Martin échangèrent des regards inquiets.

Alasdair secoua la tête.

— Je ne me souviens pas de tout ce raffut quand nous nous sommes mariés.

— En effet.

Martin se leva et posa son verre vide.

— Mais dans le cas présent, les choses sont différentes. Ce sont des filles, et pour elles le monde vient de s'arrêter.

Ses fils reniflèrent bruyamment mais se levèrent à leur tour. Ils enfilèrent leurs gilets, vérifièrent leurs cravates et ajustèrent les manches de leurs manteaux gris perle.

A l'heure dite, Martin les conduisit dans le hall d'entrée.

Ils entendirent des bruits de pas et des bruissements dans l'escalier. Les trois hommes tournèrent la tête.

Et le temps se suspendit.

Après quelques secondes de stupeur, Alasdair murmura :

— Et nous sommes des hommes de leur famille. Comment diable voulez-vous que Breckenridge, Carling et Glenrae trouvent la force de dire « Oui, je le veux » ?

Rupert secoua la tête et chuchota à son tour :

— Ce sera intéressant de voir s'ils y arrivent.

Martin contempla ses filles en silence tandis qu'elles descendaient les marches tout sourires, Heather en tête, puis Eliza et sa petite dernière, Angelica.

Elles portaient toutes les trois des robes blanches, mais très différentes. Heather était parée d'une large robe en soie avec un corsage entièrement rebrodé de perles tandis que celle d'Eliza était un fourreau en dentelle fine sur du satin blanc. Angelica avait l'air d'une princesse sortie d'un conte de fées, avec sa robe en tulle sur laquelle étaient brodées des feuilles d'or. Chacune d'elles arborait des perles, mais là encore chacune à sa manière : Heather un collier richement orné de perles qui rappelait son corsage, Eliza un long à double rangée qui pendait presque jusqu'à sa taille, et Angelica une simple perle en pendentif, avec des peignes de perles qui retenaient ses cheveux brillants.

Elles étaient d'une beauté à couper le souffle.

Martin leur décocha un sourire.

— Je suis sans voix, dit-il d'un air ému.

— Nous n'avons pas le temps pour des discours, intervint Heather.

Elle prit le bras de son père et l'entraîna avec elle vers la porte.

— Nous devons y aller.

Ravalant ses réticences, Martin accepta de voir ses filles quitter avec enthousiasme sa maison. Rupert offrit son bras à Eliza et Alasdair accompagna Angelica. Les trois couples arrivèrent devant l'entrée, puis Abercrombie, tout sourires, ouvrit la porte. Martin conduisit alors ses trois filles à l'autel.

* * *

La foule à l'intérieur de l'église sut à quel moment arrivaient les futures mariées lorsque le bruit à l'extérieur se mua presque en rugissement.

Devant l'autel, les trois fiancés échangèrent quelques regards. Il n'y avait pas de témoins, car les trois hommes avaient décidé de jouer ce rôle les uns pour les autres. En outre, comme beaucoup l'avaient remarqué, et étant donné la largeur de la nef, ils allaient être très à l'étroit et pouvaient donc se passer de garçons d'honneur.

Les grandes portes au bout de la nef avaient été fermées. Personne ne pouvait donc savoir ce qui se passait à l'entrée de l'église. Mais l'organiste avait envoyé un garçon pour faire des allers-retours entre le hall et la tribune. Juste au moment où l'agitation atteignit son apogée, l'organiste entama une marche. Les regards convergèrent au même endroit et tout le monde retint son souffle. Ensuite, tandis que le chœur chantait la première reprise, les battants s'ouvrirent, poussés par Henrietta et Mary tenant le rôle de demoiselles d'honneur. Elles reculèrent pour laisser passer le cortège d'enfants, composé de trois garçons et trois demoiselles d'honneur, Gavin et Prudence Cynster en tête, suivis de Bryce et de Juliet, et des jumeaux, Lucilla et Marcus. Chaque garçon tenait un seau doré rempli de pétales de roses dans lequel les filles venaient plonger leurs mains pour les lancer avec un joyeux abandon sur les heureux convives, donnant ainsi le ton de la noce à venir.

Henrietta et Mary vinrent leur emboîter le pas, et l'organiste entama sans transition une marche nuptiale énergique et enthousiaste. Lord Martin escortait sa fille aînée. Les acclamations de surprise et d'admiration assorties de murmures excités ne firent que croître à l'arrivée d'Eliza et d'Angelica. Les bavardages ne tarirent que bien après que les trois futures mariées furent arrivées devant l'autel et eurent pris la main des gentlemen qui les attendaient.

Lorsque le révérend leva les mains, la foule se tut.

D'une voix grave et sonore, il ouvrit la cérémonie, puis demanda à chaque couple de prononcer ses vœux. Les uns après les autres, les futurs mariés s'éclaircirent la gorge et s'exprimèrent d'une voix claire et forte qui s'entendit jusqu'au fond de l'église et dans les travées. Puis le révérend demanda à Dieu et à l'assemblée réunie de se porter témoin avant de demander aux invités d'entamer les hymnes. Après un court sermon, le révérend demanda aux trois couples de le suivre dans la sacristie pour signer le registre. L'organiste joua tandis que la foule chuchotait et s'épanchait en compliments. Au retour des mariés, le révérend demanda une fois encore l'attention de l'assemblée.

Quelques minutes plus tard, il prononça la bénédiction et tous se levèrent. Les couples se tournèrent et, main dans la main, firent face aux convives.

C'était comme si les invités n'existaient pas. Chaque marié n'avait d'yeux que pour son

conjoint. Les personnes qui étaient assez près pour voir leurs visages soupirèrent et les dames saisirent leur mouchoir.

Les couples s'avancèrent ensuite cérémonieusement dans l'allée, dans l'ordre inverse de leur arrivée : Angelica au bras de son beau comte des Highlands, Eliza aux côtés de son fascinant intellectuel, et enfin Heather auprès de son vicomte nonchalant.

Lorsqu'ils parvinrent sous le porche de l'église, la foule les acclama. Les hommes lancèrent leur chapeau et d'autres du riz, sous l'œil ravi des trois couples hilares qui s'avançaient en courant, têtes baissées, vers les voitures qui les attendaient.

Ils s'y engouffrèrent.

Un accueil du même ordre les attendait devant St. Ives House, mais une fois à l'intérieur, dans la pièce qui leur avait été réservée en attendant l'arrivée des invités, ils échangèrent des regards en s'effondrant dans les trois canapés.

Heather soupira, le sourire aux lèvres.

— C'était...

— Simplement merveilleux, termina Eliza en tendant la main vers Jeremy. Vous vous en êtes tous très bien sortis.

Dominic croisa le regard de Breckenridge et fronça les sourcils :

— Nous n'aurions pas osé commettre le moindre faux pas aujourd'hui.

Angelica lui tapota la cuisse.

— Oh ! mais nous vous aurions pardonnés, au bout du compte. Un jour.

Dominic saisit sa main pour l'embrasser.

Sligo apparut avec deux bouteilles de champagne et un valet tenant des coupes en cristal.

— Nos meilleurs vœux à tous de la part du personnel, dit-il d'une voix solennelle.

Ils firent sauter les bouchons, et se détendirent en sirotant leurs verres.

Celia se présenta bientôt pour venir les chercher. Elle contempla ses filles qui rayonnaient de bonheur.

— Mes chers, dit-elle en incluant leurs maris. Je crains que l'heure soit venue. Souvenez-vous, encore trois heures, et vous serez libres de vous éclipser.

Quelques grognements se firent entendre, mais du côté des femmes les plaintes étaient factices. Celia quitta la pièce en laissant la porte ouverte derrière elle. Heather, Eliza et Angelica se levèrent, lissèrent leurs robes puis, sous le regard ahuri de leurs maris qui enfilèrent leurs manteaux, se dirigèrent vers la porte.

— Comment allons-nous nous y prendre ? demanda Angelica.

— Nous devons tenir compte de la taille de la salle de bal, dit Heather. Nous devons nous séparer, un couple de chaque côté, et un autre au milieu. Sinon, même dans trois heures, nous n'aurons jamais réussi à parler à tout le monde.

— Hm, mais est-ce que ce sera suffisant ? demanda Eliza. L'une de vous a-t-elle pensé à demander à maman les plans de table ?

Les trois jeunes femmes quittèrent la pièce, laissant leurs maris derrière elles.

Dominic fut le premier à réagir. Il secoua la tête et partit à rire.

Breckenridge et Jeremy échangèrent un bref regard avant de l'imiter.

— Vous réalisez, dit Dominic en contenant avec peine son hilarité, que c'est ainsi que les choses vont se passer à compter de ce jour ?

Jeremy reprit son souffle et acquiesça :

— Elles dirigent, et nous les suivons. C'est apparemment ainsi que les choses fonctionnent chez les Cynster.

— Et nous, pauvres bougres, que pouvons-nous y faire ? demanda Breckenridge.

Sur ces mots, le visage fendu de larges sourires résignés, ils sortirent de la pièce, prêts à emboîter le pas de leur avenir.

Sur les traces de la vicomtesse de Breckenridge, de Mme Jeremy Carling et de la comtesse de Glencrae.

* * *

Vous avez aimé ce roman ?

Retrouvez les soeurs Cynster dans les tomes précédents
de la série :

1/ Audacieuse Heather

2/ Précieuse Eliza

disponibles dès à présent sur harlequin.fr !

TITRE ORIGINAL : THE CAPTURE OF THE EARL OF GLENCRAE

Traduction française : Emmanuelle Sander

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

VICTORIA®

est une marque déposée par Harlequin

© 2012, Savdek Management Proprietary Ltd.

© 2016, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © TREVILLION IMAGES/REKHA GARTON

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG (Harlequin)

Tous droits réservés.

Publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, USA.

ISBN 978-2-2803-6278-8

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



STEPHANIE LAURENS

Indocile Angelica

Parée de son pendentif porte-bonheur, Angelica sait que, ce soir, elle trouvera l'amour. Si ce bijou a marché pour ses sœurs alors même qu'elles étaient kidnappées, il n'y a pas de raison qu'il ne fonctionne pas pour elle... Et quand, au cours du bal, ses yeux se posent sur ce grand lord au regard bleu glacier, son instinct lui souffle que sa quête est finie : elle a trouvé sa moitié ! Du moins le croit-elle... jusqu'au moment où, profitant d'une promenade au clair de lune, il la jette sans ménagement sur ses épaules et l'emporte dans sa voiture. Angelica est sous le choc : il s'agirait donc du mystérieux Ecossais qui a tenté d'enlever Heather et Eliza ? Oui, il l'avoue même sans honte ! Et pourtant, contre toute logique, elle ne doute pas un instant : cet homme est bien son âme sœur.

N°1 sur les listes de best-sellers du *New York Times*, **Stephanie Laurens** a commencé à écrire pour fuir l'austérité du monde scientifique, mais bientôt ce passe-temps est devenu une véritable carrière. Ses romans situés à l'époque de la Régence ont captivé les lecteurs du monde entier, faisant d'elle l'un des auteurs de romance les plus populaires au monde.

Série La fierté des sœurs Cynster

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr